

MÉMOIRES
DE
LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME VINGT-TROISIÈME
Premier fascicule.



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
QUAI MALAQUAIS, 5 (VI^e)

1923

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER FASCICULE.

	Pages.
Maurice CAHEN. Origine et développement de l'écriture runique.....	1
A. MEILLET. Le féminin du comparatif primaire.....	47
— Grec <i>diógon</i>	50
J. VENDRYES. Le nom de la ville de Metz.....	52

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉD. CHAMPION, ÉDITEUR, QUAI MALAQUAIS, 5

COLLECTION LINGUISTIQUE, PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE.

1. A. MEILLET, Les dialectes indo-européens (2 ^e tirage, avec introduction nouvelle).....	7 fr. 50
2. Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure, 1908.....	15 fr. 75
3. A. ERNOUT, Les éléments dialectaux du vocabulaire latin, 1909.....	11 fr. 25
4. Marcel COHEN, Le parler arabe des Juifs d'Alger, 1912.....	37 fr. 50
5. GRAMMONT (Maurice), Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie, 2 ^e édition, refondue et augmentée, 1913 (<i>En réimpression</i>).....	
6. DRZEWIECKI (Konrad), Le genre personnel dans la déclinaison polonaise, 1918.....	12 fr
7. SETÄLÄ, La lutte des langues en Finlande, 1920.....	4 fr
8. A. MEILLET, Linguistique historique et linguistique générale, 1921.....	40
9. M. CAHEN, Études sur le vocabulaire religieux du vieux scandinave. La libation.....	30
10. M. CAHEN, Le mot « dieu » en vieux scandinave, 1921.....	121
11. J. GILLÉRON, Pathologie et thérapeutique verbales, 1921.....	25 fr

Vient de paraître :

12. J. MAROTZEAU, L'ordre des mots dans la phrase latine, 1922.....	30 fr
---	-------

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCRITURE RUNIQUE.



La runologie n'est pas une science récente : les problèmes qu'elle pose exercent depuis la Renaissance la sagacité des savants scandinaves. Dès la fin du ^{xvi}^e siècle, J. Bureus en Suède et Ole Worm au Danemark avaient entrepris de réunir les inscriptions runiques et avaient commencé à les déchiffrer. Il était naturel que la Scandinavie fût le berceau de ces études. Les monuments runiques, nombreux et bien conservés, y sollicitaient la curiosité. La connaissance des runes ne s'y était jamais éteinte : une tradition ininterrompue, maintenue dans certaines provinces de Suède par le peuple des campagnes, avait sauvé de l'oubli l'antique écriture nationale.

*
* *

Le problème de l'origine des runes se posa dès les premiers déchiffrements.

La forme très spéciale des 16 runes scandinaves interdisait de les comparer à d'autres alphabets connus et l'orgueil national s'accommodait mal de l'idée d'un emprunt. On pensait avec fierté que les runes étaient contemporaines des blocs de granit sur lesquels on les voyait gravées. Selon certains, elles dataient pour le moins du déluge; d'autres admettaient que Magog, fils de Japhet, les avait apportées d'Asie. Convaincu de la haute antiquité des runes, on voulut les dériver de très anciens hiéroglyphes. On supposa qu'elles avaient figuré des êtres ou des choses : on interpréta le signe au moyen du nom qu'il portait. La rune Υ (= *m*), qui s'appelait *maðr* « homme », représentait un homme debout qui tend vers le ciel ses bras écartés. Cette théorie hiéroglyphique, dont l'in vraisemblance n'est plus à démontrer, réapparaît avec une régularité déconcertante dans les ouvrages des autodidactes.

Au XVIII^e siècle, on s'aperçut qu'il y avait entre les runes et les caractères gréco-latins des ressemblances qui ne pouvaient être fortuites. Cette constatation mit fin aux extravagances. Mais le problème, posé sans méthode, comportait plusieurs solutions. Outre qu'on pouvait dériver l'écriture runique de l'un ou de l'autre des alphabets classiques ou de tous les deux à la fois, on pouvait imputer la ressemblance à une commune origine. Si l'écriture runique était ancienne, elle pouvait sortir de l'alphabet sémitique, source première des alphabets classiques.

Sous la forme que leur ont donnée les savants du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle, ces théories n'offrent plus qu'un intérêt historique. C'est le Danois Ludv. F. A. Wimmer (1839-1920) qui a fondé la runologie moderne. Son ouvrage capital, *Die Runenschrift* (Berlin, 1887)⁽¹⁾, contient la première doctrine cohérente sur l'origine et le développement de l'écriture runique. Et la critique serrée, froide, lumineuse qui précède les théories personnelles de Wimmer met fin définitivement aux errements du passé.

On ne peut aborder le problème de l'origine que si l'on connaît le nombre, la forme et la valeur des runes dans le premier alphabet germanique. Il y avait là une difficulté importante, que les prédécesseurs de Wimmer avaient à peine aperçue : longtemps, la runologie paya son origine scandinave d'une faute initiale. On admettait sans discussion que l'alphabet de 16 runes était le plus ancien : c'est en effet celui qu'on trouve sur le plus grand nombre d'inscriptions scandinaves. Wimmer dénonça le défaut de la méthode, retraça le développement de l'écriture dans le Nord et fonda sa doctrine sur cette vérité nouvelle et définitive : l'alphabet de 16 signes n'est que la transformation de l'alphabet primitif de 24 runes, commun à tous les Germains.

On retrouve les 24 runes non seulement en Scandinavie, mais dans tout le monde germanique : les Gots, les Allemands, les Frisons, les Anglais s'en sont servis aussi bien que les Scandinaves. Elles sont attestées, dans l'ordre alphabétique spécial à l'écriture runique, sur des documents divers trouvés dans l'Est de la France, en Angleterre, en Suède. Wimmer fait état de la fibule de Charnay trouvée dans l'ancien royaume des Burgondes, du glaive trouvé dans la Tamise et de la bractéate suédoise de Vadstena. Des trouvailles nouvelles faites en Suède, deux bractéates et surtout la pierre de Kylver (île de Gotland) gravée dès le IV^e siècle sont venues confirmer la démonstration de Wimmer. On peut encore discuter sur la forme ou la valeur première de certains signes,

⁽¹⁾ C'est la traduction — copieusement augmentée — d'un ouvrage *Runeskriftens Oprindelse og Udvikling i Norden*, publié en danois en 1874.

mais il est aujourd'hui certain que le plus ancien alphabet des Germains était le *futhorc* de 24 runes (fig. 1)⁽¹⁾.

Il suffit de parcourir cet alphabet pour y reconnaître des formes familières. Les runes 1, 5, 9, 16 rappellent les capitales latines F, R, H, S; les runes 7 et 11 font penser à X et I, qu'on trouve en grec et en latin. La parenté des runes avec les caractères classiques saute aux yeux, mais il est moins aisé de l'expliquer. S'agit-il d'un cousinage qui suppose un ancêtre commun? Le peuple qui a créé l'écriture runique a-t-il utilisé l'écriture sémitique sans connaître l'adaptation géniale que les Grecs en avaient faite? Wimmer a montré l'inanité de cette hypothèse. L'alphabet sémitique avait une surabondance de gutturales : les Grecs en ont tiré trois signes vocaliques A, E, O et le signe de l'aspiration H. Les semi-voyelles sémitiques leur ont fourni le signe de la voyelle I et celui de la semi-voyelle F, qui plus tard en Italie a fini par noter une spirante sourde. Or, toutes ces innovations

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
ƿ	h	þ	ƿ	R	<	X	ƿ	H	†	I	S	ƿ	Y	ƿ		†	ƿ	M	†	ƿ	ƿ	ƿ	ƿ
f	u	þ	a	r	k	g	w	h	n	i	j	p	e	R	s	t	þ	e	m	l	v	o	ð

Fig. 1.




grecques se retrouvent dans l'alphabet runique : l'utilisation des gutturales et des semi-voyelles sémitiques est identique, presque dans le détail des formes (cf. les runes 4, 19, 23; 9; 11, 1). D'autre part, la rune 16, comme le Σ grec et le S latin, continue visiblement le *sin* sémitique. Comment expliquer que parmi les trois sifflantes de l'alphabet sémitique les Germains aient justement choisi la même que les Grecs? Tant de coïncidences ne sont pas l'effet du hasard. La conclusion s'impose : les runes dérivent d'un alphabet de l'Europe méridionale, issu lui-même de l'alphabet sémitique. On a le choix entre les alphabets de la

⁽¹⁾ C'est le nom qu'on donne généralement à l'alphabet runique, d'après la valeur phonétique des six premiers signes. — Parmi les runes dont la forme première n'est pas certaine, il faut citer la rune 12. Wimmer part d'une forme différente de celle que je pose ici, avec Th. von Grienberger, S. Bugge et O. von Friesen. On a longtemps ignoré la valeur phonétique de la rune 14; c'est Bugge qui a établi qu'elle notait un timbre intermédiaire entre *i* et *e*, un *i* relâché (transcrit ici *ę*). Cette opinion, à laquelle Wimmer s'est rallié dès 1894, est aujourd'hui généralement admise. Quant à la rune 15, elle note dans les inscriptions scandinaves un *r* mouillé (transcrit *R*), issu d'un *z* protogermanique. Wimmer admet que la valeur primitive de la rune a été *z*. Mais Bugge et O. von Friesen sont d'avis qu'elle a dès l'origine noté le son *z*, comme dans l'alphabet anglo-saxon.

Grèce et ceux de l'Italie. Wimmer ne retient que l'alphabet latin.

Les trois runes F, H, R ne peuvent venir que du latin F, H, R; de même Þ ne peut dériver que de D. Les caractères grecs correspondants ont soit une autre forme (P, Δ), soit une autre valeur phonétique (F, H). D'autre part, l'alphabet classique grec n'a pas le signe C qui a donné la rune 6. Cette série de concordances entre le *futhorc* et l'alphabet latin est tout à fait décisive. Dans le cas des runes I, S, T, B, où l'on peut hésiter entre un modèle grec et un modèle latin, c'est à ce dernier qu'il faut donner la préférence.

Si l'on compare ces neuf premières runes aux lettres correspondantes de l'alphabet latin, on constate de légères différences. Ces modifications se ramènent à deux principes généraux, caractéristiques de l'écriture runique. 1° On évite les courbes et on y substitue des lignes brisées; c'est ainsi que D, R, S, B ont donné Þ, R, S, B et que le demi-cercle de C est devenu un angle dans la rune 6. 2° On évite les traits horizontaux et on les remplace par des traits obliques: F, H, T, en face de F, H, T, illustrent ce procédé. Ces modifications très simples ont été imposées par la technique de l'écriture. Les Germains gravaient les runes sur des tablettes de bois, notamment sur des planchettes de hêtre: de là, le nom de la «lettre» en germanique (v. h. a. *buohstab* «bâton de hêtre»). Tous les traits qui n'étaient pas obliques ou perpendiculaires aux fibres du bois étaient difficiles à graver et peu nets à l'œil.

On voit naître ainsi, sous la nécessité de la technique des graveurs, un véritable «style runique». La rune tend à se caractériser par une hampe verticale d'où partent des traits obliques. A se transforme tout naturellement en A: on a relevé le jambage de gauche et modifié le sens du trait horizontal. Le jambage vertical tend à occuper toute la hauteur de la rune et les traits obliques n'en doivent pas dépasser le niveau: la transformation de F en F s'explique par cette tendance. Il était difficile d'utiliser la lettre E: les traits latéraux, devenus obliques, risquaient de déborder par le haut ou par le bas. On s'en tira en renversant complètement cette lettre qui, dans l'écriture latine, était souvent inclinée vers la droite, et c'est de cette forme  que vient la rune M. Enfin, comme il est plus naturel pour le graveur de faire partir le trait oblique de l'extrémité supérieure de la hampe, L et U sont devenus  et .

Il faut ajouter quelques modifications d'un ordre différent. Si l'on compare les runes M, N, O aux lettres M, N, O, on constate que le modèle a été traité avec plus de liberté. Ces enjolivements ou ces simplifications s'inspirent d'un besoin de clarté. Si l'on

avait adapté les lettres latines selon les principes ordinaires, le résultat eût été très voisin des runes M, H, S. La volonté d'éviter des confusions a donc été l'un des agents de transformation.

Résumons les résultats obtenus. Seize runes, c'est-à-dire les deux tiers du *futhorc*, ont trouvé une explication très simple. Il n'en reste que huit, mais ce sont les plus difficiles. Il faut toute l'ingéniosité de Wimmer pour démontrer que cinq d'entre elles ne sont que des caractères latins sensiblement modifiés. La rune Þ (= *th*) vient sans doute de Q, que les Germains ne pouvaient utiliser avec sa valeur latine. La rune K n'a eu tout d'abord que le trait supérieur : elle vient de P, dont la boucle a été ouverte pour éviter une confusion avec la rune 8. Les formes anciennes de la rune 12 (= *j*) attestent qu'elle dérive de G. La rune Y est sans doute une transformation de Z : le son R qu'elle note dans les inscriptions récentes continue un *z* protogermanique. Quant à la rune T, elle vient probablement de Y : on a utilisé, pour en faire un signe explétif du *futhorc*, une voyelle latine dont on n'avait pas besoin.

Le problème qui se posait aux Germains était assez délicat. L'alphabet étranger ne leur fournissait pas de signes pour tous les sons de leur langue. Dans le cas de la rune 12, ils ont choisi une lettre notant un son approchant : le *g* mouillé du latin était assez voisin du *j* germanique. Pour noter les spirantes dentales þ et ð, ils ont été plus embarrassés. Ils purent utiliser D pour la spirante sourde þ, parce qu'ils n'avaient pas dans leur langue l'occlusive d. Mais pour la spirante sonore on imagina un signe nouveau M formé de deux D accolés. On fut de même obligé d'inventer deux autres runes pour des sons spéciaux au germanique : X pour la spirante *g* et pour la nasale gutturale *ŋ* la rune 22, dont la forme primitive a été S. Ces deux signes nouveaux sont faits de deux C (= rune 6) combinés différemment. Ici encore, l'alphabet latin a fourni les éléments premiers ; la lettre X a peut-être donné l'idée d'une des combinaisons.

Le *futhorc* dérive donc de l'alphabet latin. L'écriture runique sort directement de la capitale latine par une série de procédés faciles à définir. Pour créer les 24 runes, on a utilisé vingt-deux lettres, c'est-à-dire tout l'alphabet sauf K. Cette statistique et l'utilisation de G, Y et Z prouvent qu'il s'agit du nouvel alphabet de vingt-trois lettres qui s'était constitué au début de l'Empire. Du même coup, on peut approximativement fixer l'âge de l'écriture runique : elle ne saurait être plus ancienne que le second siècle de notre ère. Wimmer suppose que les Gaulois de la Haute-Italie ont servi d'intermédiaire entre Rome et la Germanie, puis il conclut : l'alphabet runique a été créé sur le modèle de la capi-

taie latine par une tribu germanique du Sud de l'Allemagne, à la fin du II^e ou au début du III^e siècle.

Les idées de Wimmer ont été unanimement admises pendant un quart de siècle. On en est surpris aujourd'hui, car il y a dans cette théorie des faiblesses évidentes.

Tout d'abord, l'explication de certaines runes se heurte à des invraisemblances très graves. On ne saurait admettre sans réserve la généalogie de la rune M que Wimmer dérive d'un E renversé; il est singulier qu'en adaptant la lettre latine, les Germains n'aient pas évité une forme qui était celle d'une autre lettre latine dont ils avaient également besoin. Quant aux huit runes «difficiles», on peut dire que les difficultés subsistent intégralement. Entre les lettres Q, Z, Y et les runes Þ, Y, ƿ, il n'y a rien de commun. À ne considérer que la forme, on rapprocherait plutôt Y de Y et ƿ de Z. On a tenté ce rapprochement; mais, pour le justifier, il faut admettre qu'on a interverti la valeur des deux lettres latines et que la rune ƿ a noté le son *y*, deux hypothèses également impossibles. L'explication des spirantes *þ*, *ð*, *g* et de la nasale gutturale *ŋ* est tout aussi désespérée. Le choix de la lettre D pour noter la sourde *þ* est assez surprenant. Quant à la fabrication des runes M, X, S au moyen d'éléments empruntés à l'alphabet latin, c'est sans contredit la partie la plus faible de la théorie.

Les disciples de Wimmer se sont efforcés d'effacer ces invraisemblances. Pour expliquer les runes qu'il est difficile de dériver de l'alphabet latin, ils ont cherché des modèles en dehors de l'Italie. Certains, comme Th. von Grienberger, ont porté leurs regards vers le monde celtique que Wimmer avait désigné comme intermédiaire possible; ils ont cru trouver dans les inscriptions gauloises des caractères voisins des runes M et X par la forme et la valeur. D'autres, comme F. Losch et R. M. Meyer, ont supposé que des signes germaniques très anciens, des runes primitives («Urrunen») antérieures aux runes formées sur le modèle étranger, s'étaient maintenues dans le *futhark*.

Ces retouches de détail ne changent rien à l'idée centrale de la doctrine. Or, Wimmer lui-même a eu le sentiment que sa théorie rendait mal compte de la propagation des runes (*Runenschrift*, p. 175). Si l'écriture runique s'est formée dans l'Europe occidentale sur les confins de l'Allemagne du Sud, comment expliquer que nos plus anciennes inscriptions runiques aient été gravées par les Gots dans l'Europe orientale? Comment expliquer que les runes apparaissent si tard dans l'Europe occidentale, où l'on en prétend trouver le berceau? Il y a là des contradictions troublantes et une indication précieuse. La géographie et la chronologie des trouvailles archéologiques intéressent au premier chef le problème de l'origine des runes.

En fait, les inscriptions les plus anciennes se répartissent en trois groupes, énumérés ici dans l'ordre chronologique :

1° Le groupe *oriental* est très petit, mais très ancien. Il comprend un objet de parure (ou de culte ?) : le bracelet de Pietroassa (Valachie) et des armes : le fer de lance de Kovel (Volhynie) et sans doute aussi celui de Muncheberg (Brandebourg oriental). Les inscriptions sont en langue gotique et datent du III^e siècle.

2° Le groupe *septentrional* se compose essentiellement des trouvailles faites dans les tourbières danoises de Thorsbjerg et de Nydam (Slesvig), de Kragehul et de Vimose (Fionie). Ces trouvailles comprennent des armes, outils, objets de parure, trophées offerts aux dieux après une victoire. Les inscriptions sont en langue scandinave. Les plus anciennes sont celles de Thorsbjerg et de Vimose. Elles datent de la fin du III^e siècle selon les archéologues suédois, du siècle suivant selon leurs collègues danois. Dès le IV^e siècle, on trouve en Scandinavie des inscriptions lapidaires : les plus anciennes sont celles de Emang en Norvège et de Kylver dans l'île de Gotland.

3° Le groupe *occidental* comprend une série de fibules trouvées dans les pays du Rhin et du Danube, depuis la Province rhénane au Nord (fibule de Engers) jusqu'à Presbourg au Sud (fibules de Bezenye). Vers l'ouest, on a trouvé des runes jusque dans l'ancien royaume des Burgondes (fibule de Charnay). Ces inscriptions de provenances si diverses représentent des dialectes différents (burgonde, lombard, allemand), qui font tous partie du « germanique occidental ». La plus ancienne, celle de Charnay, date du milieu du VI^e siècle. Les plus récentes sont antérieures à 700; elles ne connaissent pas la seconde mutation consonantique.

Le simple exposé des faits suggère des conclusions singulières et peu favorables à la thèse de l'origine occidentale. Tout se passe comme si les Germains de l'Europe occidentale n'avaient connu l'écriture runique que plusieurs siècles après les Gots. Mais il s'agit de faits complexes, difficiles à interpréter sans le secours de l'archéologie. Elle seule peut classer les types, établir les filiations et retrouver sur le terrain les grands courants de civilisation. C'est la tâche que s'est proposée l'archéologue suédois Bernhard Salin dans son livre *Die altgermanische Thierornamentik* (Stockholm, 1904).

Selon Salin, les fibules du groupe occidental représentent un type bien connu de l'époque de la migration des peuples. Elles caractérisent un courant de civilisation qui, loin de remonter du Sud de l'Allemagne, descend du Nord vers le V^e siècle. Il a son point de départ dans la région de Hanovre; on l'appellera ici cou-

rant hanovrien. Cette civilisation hanovrienne apparaît au moment même où cesse, au IV^e siècle, la civilisation de la Baltique orientale; elle en est l'héritière directe.

D'où provient cette civilisation germanique qui, établie d'abord sur les rives méridionales de la Baltique, se déverse vers l'Allemagne occidentale? L'archéologie répond : de la mer Noire. Dans les premiers siècles de notre ère, il y avait entre la mer Baltique et la mer Noire un trafic important qui suivait la Vistule et le Dnjepr. C'est le long de cette route que les Gots avaient établi leur empire du II^e au IV^e siècle. Ce sont eux qui ont propagé vers le Nord la civilisation classique de l'Europe orientale.

Les archéologues constatent, dès le I^{er} siècle de notre ère, un foyer de civilisation germano-classique sur le littoral Nord et Nord-Ouest de la mer Noire : ce sont les Gots qui l'ont créé sur des modèles gréco-romains. Dès l'an 200, cette civilisation atteint la Prusse orientale et, pendant 150 ans, les relations restent actives entre le Nord et le Sud. Puis elles cessent, vers 350, sans doute sous la poussée des Slaves.

Partant de ces données archéologiques, Salin retrace le cheminement des runes de la façon suivante. Les runes ont été portées par le courant germano-classique parti de la mer Noire. Par la Russie occidentale, elles se sont propagées jusqu'aux rives méridionales de la Baltique. Les Scandinaves les y ont connues dès le III^e siècle. Plus tard enfin, le courant hanovrien les a amenées dans la région du Rhin et dans l'Europe centrale : elles n'y sont pas arrivées avant le V^e siècle.

De cette enquête archéologique une conclusion s'impose, et Salin la livre aux méditations des runologues. Ce n'est pas à l'Ouest, mais à l'Est qu'il faut chercher le berceau de l'écriture runique : les runes sont venues de la région de la mer Noire, où les Gots les ont créées sur des modèles classiques⁽¹⁾.

⁽¹⁾ L'historien islandais Snorri Sturluson raconte au début de son *Heimskringla* qu'Odin et les Ases sont venus de l'Orient en Suède. Odin régnait dans la région du Don inférieur. Au moment où les Romains imposèrent leur joug à tous les peuples, il laissa son royaume à ses deux frères et partit vers le Nord avec ses douze prêtres et une partie de son peuple. Après avoir parcouru la Russie et le pays des Saxons, il traversa la mer et s'établit d'abord en Fionie, puis en Suède sur les rives du lac Malar. — Les archéologues suédois (B. Salin, A. Montelius, B. Nerman, etc.) reconnaissent aujourd'hui que la tradition rapportée par Snorri contient le souvenir de migrations historiques. Au moment de l'invasion des Huns (375), les Gots étaient encore établis à l'Est du Don, notamment en Crimée, mais une partie du peuple était depuis quelques générations revenue en Scandinavie, par la route qu'on attribue à Odin. Le passage des migrants à travers le Slesvig et la Fionie fut marqué par des combats dont on a sans doute la trace dans les tourbières danoises. De l'Europe orientale ils rapportèrent dans le Nord, non seulement les souvenirs matériels que l'archéologie trouve dans le sol scandinave, mais sans doute

Les recherches archéologiques de Salin marquent une date importante dans l'histoire de la runologie. Par des méthodes différentes, deux philologues, le Norvégien Sophus Bugge et le Suédois Otto von Friesen étaient arrivés à des conclusions analogues. Salin leur apporta des arguments décisifs.

Bugge était parti en 1873 d'idées assez voisines de celles de Wimmer. Mais, dès 1893, il était arrivé à une conception très différente dont il indiquait les grandes lignes, en 1898, dans une communication de congrès. Quelques runes sont certainement d'origine latine, mais d'autres (*v*, *w*, *o*, *e*, *g*, *þ*) viennent de l'alphabet grec. L'écriture runique a donc une double source. Les Gots qui l'ont créée ont d'ailleurs subi plusieurs influences : c'est par l'intermédiaire de Celtes et d'Arméniens qu'ils ont eu connaissance des alphabets classiques. Ces informateurs sont des prisonniers galates et arméniens qu'ils avaient ramenés en 267 d'une expédition en Asie Mineure. Ces nouveaux résultats sont exposés dans l'ouvrage, en partie posthume, *Runeskriftens Oprindelse og ældste Historie* (Christiania, 1905-1913), qui sert d'introduction à l'édition monumentale des inscriptions runiques de Norvège.

La méthode de Bugge est plus originale que rigoureuse : elle est fondée sur l'étude du nom des runes dans les diverses traditions germaniques. L'idée directrice est d'ailleurs incontestable : la rune et son nom formant un tout indissoluble, les noms ont cheminé de peuple à peuple par les mêmes voies que l'écriture. Écrire l'histoire de ces noms, c'est écrire l'histoire des signes qui les portaient. Or, dans quelques cas, Bugge croit remonter jusqu'à des mots de forme gotique : ce sont les noms primitifs qui, transmis avec l'alphabet runique, ont été soit adaptés à la forme des divers dialectes, soit même empruntés avec la désinence gotique. Par exemple, la rune *Y* s'appelle du mot germanique qui désigne l'animal « élan ». Si la rune anglaise s'appelle *eolhx*, alors que la forme normale du mot « élan » est en vieil-anglais *eolh*, cela tient à ce que les Anglo-Saxons ont emprunté le nom gotique et ne l'ont pas adapté à leur langue. *Eolhx* représente un gotique *ilhs*, où l'*s*, désinence du nominatif, forme avec la consonne précédente le son *x* qui est la valeur primitive de la rune. Cette démonstration est plus ingénieuse que probante. Emporté par la fougue de son imagination, Bugge n'a pas toujours su s'arrêter sur la voie dangereuse des hypothèses.

Si la théorie de l'origine gréco-latine est généralement admise aujourd'hui, c'est sous la forme que lui a donnée Otto von Friesen

aussi l'art de l'écriture. Odin, qui symbolise ainsi le courant de civilisation venu de l'Orient, est justement le dieu des runes.

dans un premier ouvrage *Om runskriftens härkomst* (Upsal, 1904) et dans une série de travaux postérieurs. O. von Friesen n'est le disciple ni de Salin, ni de Bugge. Mais il a connu leurs recherches et profité de leurs résultats. Il adopte les conclusions de Salin et s'efforce de montrer que les données de la runologie s'accordent avec celles de l'archéologie. Deux faits invitent le runologue à suivre l'archéologue et à chercher dans l'Europe orientale le berceau de l'écriture runique : les noms que portent les runes et l'existence dans le *futhork* d'un signe spécial pour la nasale gutturale.

Chaque rune porte un nom : c'est le plus souvent un simple nom commun, parfois le nom d'un dieu ou d'un héros. Par exemple, *ƿ* s'appelle chez les Scandinaves *ǿ*, chez les Anglais *feoh*, d'un mot qui signifie « bétail, richesse ». Le premier son du mot indique la valeur de la rune ; en d'autres termes, les runes sont caractérisées par des noms acrophones. Ces noms, attestés en gotique, en scandinave, en anglais, ont été donnés aux runes par le peuple qui les a créées, puis, comme Bugge l'a montré, ils se sont propagés dans tout le monde germanique. Or, ces noms acrophones caractérisent les alphabets du Sud-Est de l'Europe : on les retrouve en Grèce, en Arménie, en Géorgie. Il semble donc naturel de chercher dans cette région l'origine de l'alphabet runique. On peut objecter que les noms des lettres grecques *ἄλφα*, *βῆτα*, etc. sont des complexes de sons et non pas des appellatifs comme les noms des runes. Mais il existe un autre alphabet qui, formé dans la même région, présente la même particularité que celui des Germains : c'est l'alphabet des Slaves. *B* s'y appelle *buky* « lettre » ; *v*, *vedi* « prairie », etc. Que les Germains et les Slaves se soient inspirés du même modèle ou se soient imités les uns les autres, cette ressemblance n'est pas fortuite : elle localise nettement le premier *futhork*.

D'autre part, l'existence de la rune 22 est à elle seule une indication précieuse. L'écriture runique n'était pas si minutieuse que la création d'un signe s'imposât pour la nasale gutturale. On pouvait aisément la noter au moyen des deux runes *n* et *g*, comme cela se fit très tôt dans le Nord. Il y a eu, de toute évidence, un modèle étranger ; ce modèle, c'est la graphie grecque *γγ*, qu'Ul-fila, l'évêque des Gots, le traducteur de la Bible gotique, a également imitée au *iv*^e siècle (il écrit *gaggan* = *gangan* « aller », comme *aggilus* = *ἄγγελος*). Le grec n'a pas seulement suggéré l'idée d'une graphie, il a aussi fourni le signe. La rune 22 est une stylisation du digramme *γγ* de la cursive grecque (cf. fig. 2). Wimmer y voyait deux *C* (c'est-à-dire deux runes 6) combinés, Grienberger pensait que le *Q* latin de mots comme *propinquus* avait pu servir de modèle. L'explication de O. von Friesen, déjà

proposée par Bugge, est tout à fait décisive. Elle établit que l'alphabet runique contient au moins un élément grec, de même que les runes F, H, R attestent l'utilisation de lettres latines.

Seul, un peuple établi aux confins de la civilisation gréco-romaine pouvait ainsi marier dans son écriture les signes des deux alphabets. Ce peuple ne peut être que les Gots, établis depuis le début du III^e siècle au Nord-Ouest de la mer Noire. La civilisation grecque était ancienne sur les rives de l'Hellespont quand les Gots y apparurent vers 200. La civilisation romaine y était plus récente. Auguste l'avait poussée jusqu'aux bords du Danube;

1	F	f	lat.	F	f	13	ƿ	p	grec	π η	π (p)
2	h	u	lat.	h o	o	14	z	q	grec	✓ ✓	ε (e)
3	þ	þ	grec	þ ð	φ (=f)	15	Y	x, R	grec	ψ	ψ (=ps)
4	a	a	{grec lat.	Α λ Λ λ	α (a) a	16	ξ ξ ξ	s	grec	ζ ζ	ζ (=z) ξ (=x)
5	r	r	lat.	R	r	17	↑	t	grec	τ τ	τ (t)
6	k	k	lat.	C C	c (=k)	18	þ	ð	lat.	β	b
7	x	g	grec	X	χ (=ch)	19	M	e	grec	μ μ	η (e)
8	w	w	grec	υ υ	υ (u)	20	M	m	grec	μ	μ (m)
9	h	h	lat.	H	h	21	l	l	grec	λ λ	λ (l)
10	n	n	grec	N N	ν (n)	22	q	n	grec	π	π (=n)
11	i	i	{grec lat.	I I	i	23	o	o	grec	o o	o
12	s	j	grec	ς	ει (y)	24	ð	ð	grec	θ θ	θ (th)

Fig. 2.

elle débordait maintenant vers l'embouchure du Dnjepr depuis qu'en 107 la Dacie était devenue province romaine. A la suite des armées, le latin était apparu dans ces régions de langue grecque. Les deux langues devaient être familières aux mercenaires gots qui servaient dans les garnisons du Danube : le grec était la langue du pays, le latin était la langue militaire. Quand les Gots voulurent écrire leur langue maternelle, ils se servirent d'abord des caractères grecs; dans les cas difficiles, ils eurent recours à l'alphabet latin.

Le choix et l'utilisation des lettres étrangères semble s'inspirer des principes de la prononciation gotique. La rune X vient du grec χ et la rune M du grec θ (fig. 2). Les signes des spirantes grecques étaient tout désignés pour noter les spirantes germaniques. Mais pourquoi le signe de la spirante sourde est-il devenu celui de la spirante sonore, et inversement? Cette inconséquence s'explique aisément par une règle de la phonétique gotique. En

gotique, toutes les spirantes sonores s'assourdisaient à la finale ou devant la finale sourde -s. On avait donc, dans le même paradigme, *stap̃s* au nominatif, *stap̃* à l'accusatif, mais, aux autres cas, *staðis*, *staða*, etc. Cette alternance explique que le grec θ , généralisé dans toute la flexion, ait fini par noter la spirante sonore. De même un χ , employé d'abord en finale avec sa valeur de spirante sourde (par exemple dans *hailag*, sur le bracelet de Pietroassa), a pu se maintenir dans le même mot en d'autres positions (par exemple au génitif *hailagis*) et prendre la valeur de spirante sonore qu'il a dans l'alphabet runique⁽¹⁾.

Le choix des signes vocaliques est encore plus caractéristique de la langue des Gots. En gotique, l'*e* bref du germanique commun est normalement devenu *i*. Sauf quelques cas spéciaux, les *e* du gotique sont des *e* longs très fermés assez voisins de *i*. Les Gots se sont servis de l' η grec pour noter leur \bar{e} : la rune \mathfrak{M} s'explique très aisément par une forme courante de η dans la cursive (fig. 2). Par contre, la rune \mathfrak{L} dérive de l' ε sous la forme fréquente qu'il a dans la cursive (fig. 2). Bugge a montré que cette rune note, dans les inscriptions anciennes, une voyelle d'un timbre particulier, sans doute un *i* relâché. Chez les Gots, elle a sans doute noté l'*e* bref qui se maintenait dans certaines positions, notamment devant un *h*, et qu'Ulfila transcrit au moyen du digramme *ai* : *taihun* « dix » = vieux-saxon *tehan*. Quand il s'agit d'emprunts à l'alphabet latin, les conditions de l'emprunt ne sont pas moins claires. C'est une forme cursive du latin *o* qui explique le plus simplement la rune \mathfrak{H} (fig. 2). Le son *u* du gotique n'avait pas de correspondant en grec : on a eu recours à un signe latin. Le choix de l'*o* surprend tout d'abord, mais il s'explique par des transcriptions telles que *Ruma* = *Röma*, fréquentes chez Ulfila. L'*o* long des Romains était très fermé et très voisin de l'*u* des Gots.

On a pu remarquer que O. von Friesen voit dans la cursive classique le modèle premier de l'écriture runique. C'est une innovation importante dont il convient de souligner la portée. Wimmer n'avait envisagé qu'une source possible, l'écriture capitale, celle qui s'offrait aux yeux des Barbares sur la pierre et sur les monnaies. Th. von Grienberger était sans doute moins exclusif : il cherchait dans l'onciale et dans la cursive l'explication de certaines runes. Mais ce n'était qu'un expédient dans les cas désespérés. Au contraire, dans la théorie de O. von Friesen, l'écriture runique est sortie au III^e siècle de la cursive gréco-latine, tout comme un siècle plus tard l'écriture d'Ulfila est sortie de l'onciale grecque.

⁽¹⁾ *Om runskriftens härkomst*, p. 32-34.

Il va de soi que, sous la forme où nous la connaissons, l'écriture runique ne reproduit pas mécaniquement la cursive classique. Les plus anciennes runes connues sont séparées des runes primitives par un travail considérable de stylisation. Par les procédés que Wimmer a analysés avec beaucoup de finesse, on a créé un véritable style runique. Tout alphabet a un style qui, dès le début, conditionne son développement : l'idéal qui se dégage de l'ensemble des signes tend à s'exagérer, à s'imposer plus impérieusement. Dès l'origine de l'écriture runique, on constate des tendances générales qui n'ont jamais cessé de se manifester au cours de son histoire.

Dérivée de la cursive classique, l'écriture runique a une origine populaire et un caractère pratique. Elle n'est pas l'œuvre d'un homme, comme l'écriture d'Ulfila. Elle s'est constituée peu à peu par l'usage, à mesure que les Gots adaptaient la cursive grecque et la complétaient par des signes de la cursive latine. Chez les Barbares de l'Europe septentrionale, les runes ont pris un caractère presque exclusivement magique qu'elles n'avaient pas à leur origine. Dans le Sud, un autre milieu de civilisation assurait à l'écriture un caractère éminemment pratique. Si les 24 runes ont été pourvues de noms et rangées dans un ordre différent des 24 lettres de l'alphabet grec, c'est sans doute pour des raisons mnémotechniques qui en attestent l'usage courant. Au moment où les Gots fondaient un vaste empire, l'écriture n'a pas été l'apanage de l'art ou de la religion; elle a été, dans l'état et dans l'armée, un instrument d'organisation de premier ordre.

La théorie de O. von Friesen représente l'état actuel des études sur l'origine des runes. Les résultats obtenus sont de valeur très inégale⁽¹⁾. Mais, depuis bientôt vingt ans qu'ils ont été proposés à la critique, il ne s'est pas trouvé de contradicteur sérieux. La

⁽¹⁾ L'ensemble des résultats se trouve exposé dans le tableau de la figure 2. On ne fera ici que quelques remarques de détail. — 1° La rune 12 (= *j*) reproduit une ligature de *sz* et la rune 8 (= *w*), qui représente un *v*, dérive de la graphie *ov* par élimination ultérieure de *o*. Les Grecs n'ayant plus de semi-voyelles dans leur langue n'avaient pas de signes correspondants dans leur alphabet. Pour transcrire les semi-voyelles latines, ils avaient recours à des digrammes. Les Gots ont utilisé ces procédés grecs. L'explication de la rune 12 est tentante, celle de la rune 8 n'est pas décisive. — 2° La rune 3 (qui note la spirante dentale sourde) vient de ϕ et la rune 15 (= *ks*) vient de ψ . Les Gots ont donc choisi dans l'alphabet grec des signes dont la valeur était seulement voisine des sons qu'ils voulaient noter. L'origine proposée pour la rune 3 paraît vraisemblable : les spirantes sourdes de la série dentale et de la série labiale ont une grande ressemblance acoustique; d'autre part, Ulfila utilise également une forme onciale de ϕ comme signe de la spirante dentale sourde. • Par contre, on s'étonne que les Germains aient choisi ψ pour noter *ks*, alors que l'alphabet grec avait ξ . — 3° Les formes invoquées de π et de θ expliquent insuffisamment les runes 13 et 24.

majorité des runologues semble admettre aujourd'hui que l'alphabet grec et l'alphabet latin sont les sources de l'écriture runique⁽¹⁾. Même si l'on adopte ces conclusions générales, nombre de problèmes de détail attendent encore leur solution. L'avenir apportera des faits nouveaux ou des interprétations définitives.

* *

Dès l'origine, l'écriture runique est caractérisée par trois éléments essentiels : 1° Les noms des runes; 2° L'ordre des signes dans l'alphabet; 3° Certaines tendances désignées ici sous le nom de style runique.

1° LES NOMS DES RUNES.

La rune n'est pas un simple caractère d'écriture. C'est à la fois un mot et un signe graphique. Des deux éléments qui la composent, le premier est le plus important : les formes du signe peuvent changer, le nom reste toujours le même. Dans une société primitive où l'écriture est le privilège de quelques-uns, elle ne se transmet que par la tradition orale. En même temps que la main apprend à dessiner le signe, l'oreille apprend le mot qui en définit l'usage. Cela explique l'extrême importance des noms des runes dans le système graphique des Germains.

C'est le nom qui détermine la valeur phonétique de la rune. Dans l'écriture classique, les lettres portent aussi des noms, mais ce sont de simples étiquettes qui permettent d'épeler un mot ou de réciter l'alphabet. Dans l'écriture germanique, le nom de la rune fixe l'usage qu'on en peut faire. Tandis que nos lettres ont une valeur définie, indépendante de leur appellation, la rune n'a que la valeur fixée par son nom. En règle générale, la rune note le son initial du mot qui la désigne : on a vu plus haut que les noms des runes sont acrophones. Quand il s'agit de sons qui ne se présentent jamais à l'initiale, la rune note le phonème final de son nom. C'est le cas des runes 15 et 22. La rune 22 porte le nom du héros éponyme des Ingvéons, *Ing*; elle note la nasale gutturale *n*. Quant à la rune 15, elle note le son *x* en Angleterre, d'après son nom *eolhx*, mais *R* mouillé en Scandinavie,

⁽¹⁾ Toutefois Wimmer a encore, à l'Université de Copenhague, deux partisans déclarés : l'Islandais Finnur Jónsson, l'éminent éditeur des textes norrois, et le linguiste Holger Pedersen, qui connaît admirablement les alphabets de l'Europe méridionale et de l'Asie Mineure. M. Pedersen rendrait service à la science en exposant ses idées sur l'hypothèse Bugge-O. von Friesen, qu'il déclare «insoutenable» (cf. *Et blåk paa sprogvindenskabens historie*, Copenhague, 1916, p. 21).

l'après la forme scandinave du même mot, *algiR* et plus tard *elgR*.

Il ressort de ce dernier exemple que la rune change de valeur si son nom vient à varier. Les altérations phonétiques subies par le mot ont une répercussion immédiate sur la valeur du signe. Ce principe est fondamental et ne souffre pas d'exceptions. Il se maintient aussi longtemps que la tradition orale de l'écriture runique. Comme le vocalisme germanique a subi, dans la « période runique », des modifications importantes, l'histoire des signes vocaliques est particulièrement instructive, mais le principe est général et s'applique également aux signes des semi-voyelles et des consonnes.

Le nom de la rune 4 était *ansuz* « dieu » : elle notait donc la voyelle *a*. Mais, dans ce mot, le phonème initial était exposé à des influences multiples. En anglais, *ansuz* est devenu *óss*, comme *gans* « oie » est devenu *gós* (angl. *goos*) : dans l'alphabet anglais, la rune 4 s'appelle *óss* et note la voyelle *o*. De même, en Scandinavie, les valeurs successives (*a* nasalisé, puis *o* fermé) reflètent les altérations qui de *ansuR* ont fait *óss*, comme en anglais.

Dans l'alphabet germanique, la rune 12 s'appelait *jāra* « année » et notait la semi-voyelle *j*. Elle a gardé cette valeur en Angleterre, où la rune continue de s'appeler *gēar* (le *g* note le même son que le *y* de *year*). Mais en Scandinavie, où la semi-voyelle *j* s'est amuie à l'initiale vers 600, le mot *jāra* est devenu *ār* : la rune a donné un signe vocalique notant *a*.

Le développement naturel de chaque langue peut donc modifier la valeur des signes. Le jeu normal des dialectes explique également que le même signe puisse avoir plusieurs valeurs dans le même pays selon les régions. La rune 23 s'appelait en anglais *ópil* « propriété héréditaire, alleu ». Quand la voyelle du suffixe eut palatalisé l'*o* initial en *œ*, la rune nota ce son *œ*. C'est la valeur qu'elle a dans le Northumberland, où l'*œ* s'est maintenu. Mais dans les régions du Sud, où ce phonème perdit sa labialisation, la rune s'appela *épel* et, notant la voyelle *e*, concurrença la rune 19.

Ainsi, le même signe note des sons différents selon les époques et selon les parlers. Tant que les Germains n'ont pas eu d'autre écriture que l'écriture runique, tant qu'ils se sont transmis les runes de façon traditionnelle, ils ont donné aux signes la valeur que le nom leur fixait. Du jour où l'on cessa d'appliquer ce principe et où l'on voulut créer, sur des modèles étrangers, des runes munies de valeur fixe et dépourvues de nom, les runes devinrent des lettres. On conserva la forme des signes, mais l'écriture runique avait vécu.

2° L'ORDRE DES SIGNES DANS L'ALPHABET.

L'alphabet runique se compose de 24 signes rangés dans un ordre très différent de l'alphabet gréco-latin et répartis en trois groupes de 8 signes⁽¹⁾. Chacun de ces groupes s'appelle en scandinave *ætt*, plur. *ættir*. Ce mot, dérivé du nombre « huit » (v. n. *átta*) représente certainement le nom germanique de la « huitaine ».

On s'accorde à reconnaître que l'ordre et la division de l'alphabet runique sont à peu près contemporains de sa formation : le témoignage de tous les alphabets germaniques en atteste la haute antiquité. L'ordre des runes pose un problème difficile; on n'a pas encore trouvé de solution certaine. Il ne sert à rien de dire, avec Wimmer, que les Germains se sont délibérément écartés de leur modèle; il faudrait trouver le principe de la classification nouvelle. Il est vraisemblable qu'on a classé les runes-noms plutôt que les runes-signes. On peut admettre par exemple qu'un premier poème runique, composé de versets mnémotechniques, a groupé les noms des runes par catégories de sens⁽²⁾.

La division en trois groupes semble procéder de préoccupations magiques; le Norvégien Magnus Olsen les a mises en lumière dans un vigoureux opuscule intitulé *Om Trolldruner* « Les runes magiques » (Upsal, 1916). Il n'y a pas lieu d'insister ici sur le rôle des runes dans la magie des Germains : certains chants eddiques le signalent avec netteté. Mais, le premier, M. Olsen a montré l'importance de certains nombres dans les inscriptions runiques. On aime à grouper les runes par séries de 24. Or ce nombre est celui des signes du *fupark*. L'alphabet runique figure tout au long sur des fibules, des bractéates, des armes, et même sur une pierre tombale, de même que les alphabets classiques s'étalent sur les urnes et sur les marbres de l'Europe méridionale. Ce n'est pas par vain luxe décoratif. L'alphabet est un puissant instrument magique : il résume en une formule efficace la vertu de chacun de ses signes. La répartition des 24 runes en 3 octades s'inspire de croyances du même ordre. Le nombre 8 jouait également un

⁽¹⁾ Sur la bractéate de Vadstena, les groupes sont séparés par deux points. La séparation est également distincte sur la bractéate de Grumpan.

⁽²⁾ Cette hypothèse, inadmissible sous la forme précise que lui a donnée Brate (*Ark. f. nord. Fil.*, XXXVI, 193 et suiv.), a un fondement solide. Nous avons plusieurs poèmes runiques de ce genre en Angleterre, en Norvège, en Islande et même en Allemagne. Leur témoignage ne permet peut-être pas de reconstruire le poème primitif, commun à tous les Germains, comme on a tenté de le faire. Mais l'existence de ces divers poèmes, dont aucun n'est très ancien, montre que l'idée d'un poème gnomique sur les runes s'imposait à une époque où la mémoire remplaçait le livre.

rôle particulier dans le Midi de l'Europe. Un évêque styrien du III^e siècle raconte : *computant ogdoadas et decadas* «on compte par huitaines et par dizaines». Les *ættir* de l'alphabet runique correspondent exactement à ces *octades*. Et, de fait, le nombre «huit» a une vertu spéciale dans la magie runique.

L'ordre des runes et leur division en groupes se sont conservés avec une fermeté remarquable. Les représentations mystiques dont l'écriture était l'objet ont contribué à maintenir une tradition rigoureuse. Il est assez naturel que les lettres d'un alphabet restent groupées dans l'ordre traditionnel. Mais quand cet ordre a un caractère rituel, il est essentiel de ne pas s'en écarter. Les formules magiques perdent leur efficacité dès qu'on y change le moindre signe. L'histoire des alphabets runiques atteste un respect presque absolu de la tradition. Quand l'alphabet scandinave

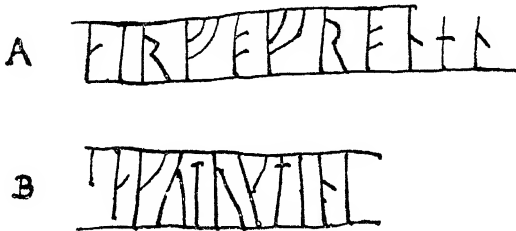


Fig. 3.

se réduit à 16 signes, on garde aux runes conservées leur ordre normal et les *ættir* subsistent, quoique réduites à des groupes inégaux. Au contraire, quand on crée des runes nouvelles, comme assez tôt en Angleterre et plus tard en Scandinavie, on se garde de les intercaler parmi les runes anciennes : on les ajoute en queue de l'alphabet.

La cryptographie runique — qui s'est particulièrement développée chez les Scandinaves — a pour principe cet ordre immuable des runes et la division de l'alphabet en trois groupes. On ne trouvera ici que quelques exemples choisis parmi les plus anciens ; ils sont tirés de préférence de la pierre suédoise de Rök (en Vestrogothie), dont l'inscription, la plus longue connue (plus de 750 runes du type «suédo-norvégien»), date du IX^e siècle.

Le type le plus simple est celui de l'écriture chiffrée : on substitue régulièrement un signe à un autre selon un chiffre convenu. Par exemple, les 11 runes de la fig. 3 (A) se lisent *airfbfrbnhn*, ce qui donne une série inintelligible. Si l'on remplace chaque rune par celle qui la suit dans le *fupark* de cette époque, on obtient *sakumukmim*, c'est-à-dire la formule qu'on trouve écrite en clair dans une autre partie de l'inscription (B). L'extrême

imprécision qui, on le verra plus loin, caractérise l'écriture scandinave, en rend d'ailleurs l'interprétation malaisée. Les uns lisent *sagum mögmenni* «disons (ou «je dis) à tout le peuple», les autres *sagum ungmenni* «disons au jeune homme».

L'écriture «par groupe et par numéro» est plus caractéristique de l'écriture runique : on substitue au signe runique ordinaire

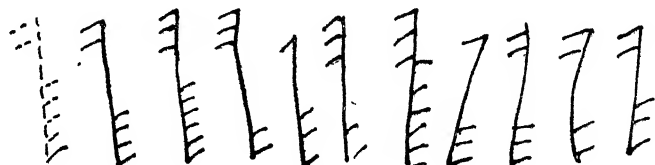


Fig. 4.

l'indication de son *ætt* et de la place qu'il y occupe. Il y a deux procédés principaux :

1° Le premier consiste à imaginer des caractères de style runique, appelés *kvistrúnir* «runes à branches». Elles se composent d'un jambage vertical muni de deux séries de traits latéraux : les uns indiquent le groupe, les autres le numéro⁽¹⁾. La pierre de Rok offre un bel exemple de cette écriture spéciale. Dans les runes de la fig. 4, les traits supérieurs sont l'indice de

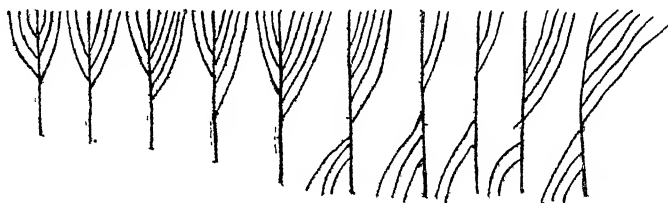


Fig. 5.

l'*ætt*, les traits inférieurs sont l'indice du numéro. Il faut donc lire (2 : 5), 2 : 4, 3 : 6, 3 : 2, 1 : 3, 3 : 2, 3 : 6, 1 : 3, 2 : 3, 2 : 2, 2 : 3, et transcrire (*s*)*akumukmini*, c'est-à-dire la formule rencontrée plus haut. Les *kvistrúnir* de la figure 4 ont une forme générale qui s'inspire visiblement de la rune 1. Le nombre des variétés possibles était très grand. Il suffisait de modifier la disposition des traits latéraux pour créer un modèle nouveau. La figure 5 montre côte à côte deux variétés; elles sont tirées d'une inscription scandinave du ^{xii} siècle, trouvée dans l'île de Main

⁽¹⁾ Toute la cryptographie runique connue dans le monde scandinave est fondée sur l'alphabet de 16 signes et suppose la division suivante : *tbmldr* : *knias* : *fupork*. Le premier groupe est devenu le dernier.

(Orcades). En appliquant le même procédé de lecture, on déchiffre deux mots : *þisar runar* « ces runes ».

Les *tjaldrunir* qu'on trouve en deux endroits de la pierre de Rök sont une application originale du même principe. Elles sont formées de deux hampes, croisées comme les piquets d'une tente (*tjald* « tente »), en haut desquelles flottent les drapeaux indicateurs du groupe et du numéro. Le faisceau représenté sur la figure 6 contient évidemment deux runes différentes; la difficulté

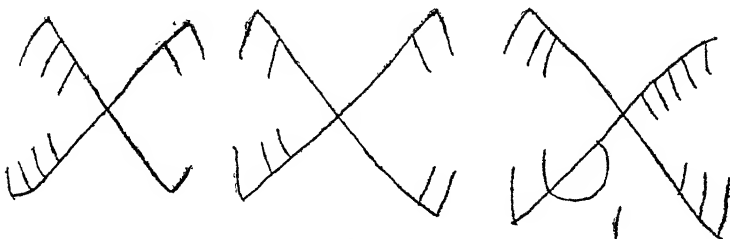


Fig. 6.

consiste à trouver le sens de la lecture. Il faut sans doute partir du fanion supérieur à gauche et lire dans le sens des aiguilles d'une montre. On obtient alors 3 : 2, 1 : 4, — 2 : 2, 2 : 3, — 3 : 5, 3 : 2, c'est-à-dire *ulniru*. Si on y ajoute la rune *þ*, dont le demi-cercle s'attache à la hampe inférieure gauche, et la rune *R*, simple demi-trait vertical planté entre les piquets du troisième faisceau, on lit *ulnirupþR*, qu'on a interprété *ol ntrōþR* « engendra à l'âge de 90 ans ».

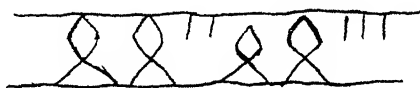


Fig. 7.

2° Le second procédé consiste à indiquer le groupe et le numéro par la répétition de deux signes quelconques. Ces deux éléments peuvent être très variés.

La pierre de Rök, qui connaît aussi ce procédé, se sert de runes anciennes, sorties au ix^e siècle de l'usage courant, par exemple de *ᚢ* et de *ᚠ*. Sur la figure 7, la rune *ᚢ* (rune ancienne) est l'indice du groupe et la rune *ᚠ* (rune nouvelle, valeur *s*) est l'indice du numéro. On lit donc : 2 : 2, 2 : 3, soit *ni*. La figure 8 montre trois groupes, formés chacun de deux éléments fournis par la rune *ᚠ* utilisée dans les deux sens. La rangée supérieure donne 3 : 3, 3 : 2, la rangée inférieure 3 : 5, soit ensemble *þur*,

qu'on a interprété de diverses façons, en dernier lieu comme le nom du dieu Thor.

On peut aussi utiliser comme éléments cryptographiques des traits verticaux de différentes hauteurs. L'alphabet suédo-norvégien fournissait d'ailleurs les signes I ($=i$, rune *iss*) et ' ($=s$). On donne le nom de *isrúnir* à une écriture qui, par une coïncidence fortuite, a l'aspect de l'*ogam* celtique. Dans l'inscription

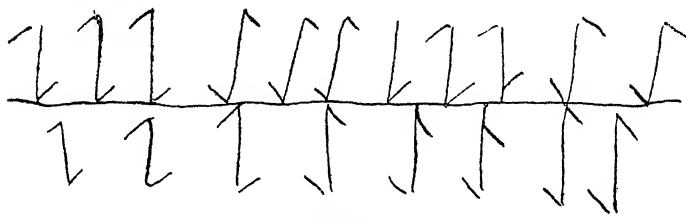


Fig. 8.

suédoise de Rotbrunna (fig. 9), écrite par ailleurs en runes normales, le graveur a signé en *isrúnir*. On lit 2 : 4, 2 : 3, 3 : 5, 2 : 3, 3 : 6, 3 : 5, soit *airikr* (Éric), puis, en caractères ordinaires, *hiuk* « a gravé ».

Depuis le ix^e siècle, les théoriciens de la cryptographie runique ont imaginé des raffinements inconnus du graveur de Rok⁽¹⁾. Quels que soient les éléments utilisés, le procédé reste le même.

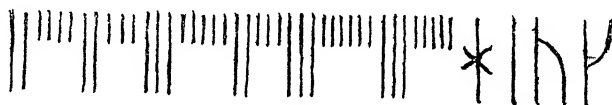


Fig. 9.

Il atteste que la division de l'alphabet en trois groupes s'est main tenue aussi longtemps que l'écriture runique.

(1) Le plus ancien traité de cryptographie runique se trouve dans un manuscrit allemand de Saint-Gall, du ix^e siècle. A cette époque, la renaissance carolingienne avait ramené l'intérêt des lettrés allemands pour les antiquités nationales, notamment pour les runes, oubliées en Allemagne depuis plus de cent ans. Pour retrouver les éléments de cette science à la mode, on se servit des Anglo-Saxons amenés par Alcuin et d'informateurs scandinaves. Parmi les exposés modernes, on peut citer l'ouvrage de J. G. LILJEGREN, *Run-Lära* (Stockholm, 1832), qu'on peut compléter par S. BUGGE, *Der Runenstein von Rok* (Stockholm, 1910), et l'article de Ivar LINDQUIST dans le *Minneskrift utg. av Filologiska Samfundet i Göteborg* (Göteborg, 1920), p. 114-121. Comme cette question est essentielle pour l'interprétation de la pierre de Rok, on consultera avec profit tous les auteurs qui traitent de cette inscription difficile, notamment O. von FRIESEN, *Rokstenen* (Stockholm, 1920), p. 17 et suiv.

3° LE STYLE RUNIQUE.

On s'accorde à reconnaître que, dès l'origine, l'écriture runique doit son aspect particulier à un travail de stylisation. Certaines tendances générales expliquent la déformation des alphabets qui ont servi de modèle et les caractères généraux qui se retrouvent dans toutes les runes. Ces tendances n'ont jamais cessé de se manifester. L'histoire de l'écriture runique suppose un idéal graphique dont les graveurs, surtout en Scandinavie, se sont inspirés pendant des siècles. Sans vouloir exposer ici la filiation des alphabets runiques, on montrera dès maintenant que le développement des signes obéit à des principes généraux. On envisagera

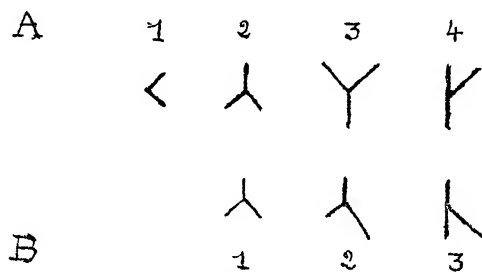


Fig. 10.

successivement le traitement des traits verticaux et celui des traits latéraux.

I. **Le trait vertical.** — L'histoire des traits verticaux peut se résumer de la façon suivante. On a d'abord pourvu d'un trait vertical les runes qui n'en avaient pas; puis, en supprimant un jambage à celles qui en avaient deux, on a créé le type normal de la rune à hampe unique.

A. *Extension du trait vertical.* — Dans le plus ancien alphabet, toutes les runes avaient au moins un jambage vertical, sauf les six runes suivantes : 6, 7, 12, 16, 22, 23. Les runes 7, 22 et 23 sont sorties de l'usage assez tôt en Scandinavie et n'ont pas subi en Angleterre de transformation notable; mais l'histoire des trois autres runes est éminemment instructive. Elle montre comment on a pourvu de traits verticaux les signes qui n'en avaient pas.

La rune 6 (fig. 10) s'est développée de façon parallèle en Scandinavie (A) et en Angleterre (B). On a d'abord renversé le signe primitif A 1 de façon à munir d'une hampe l'angle tourné

soit en haut (types danois A 2 et anglais B 1, 2), soit en bas (type scandinave A 3) : on a obtenu ainsi un Y droit ou renversé. Puis on a donné à la hampe toute la hauteur de la rune ; au dernier stade du développement, le caractère se compose d'un jambage vertical muni d'un trait unilatéral à droite. soit en haut (type scandinave A 4), soit en bas (type anglais B 3).

La rune 12 (fig. 11) se composait à l'origine de deux demi-cercles opposés rentrant l'un dans l'autre. En Scandinavie, on a redressé les extrémités inférieure et supérieure des demi-cercles et obtenu deux petits traits verticaux qu'on a ensuite réunis par un trait oblique, dernier souvenir du dessin central. Ainsi, par l'intermédiaire de formes comme A 2, 3, on est arrivé aux types A 4, 5. Au VII^e siècle, on passe au type A 6 : les deux traits ver-

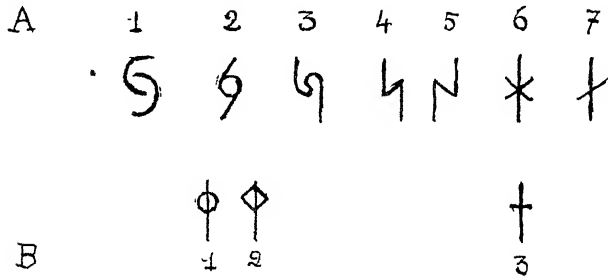


Fig. 11.

ticaux sont confondus en un seul jambage et les traits obliques des deux types A 4 (écrit de gauche à droite) et A 5 (écrit de droite à gauche) fournissent les croisillons. Enfin, par simplification, on aboutit au type A 7, qui est le prototype des diverses formes de cette rune dans l'alphabet scandinave de 16 signes ; au terme de son développement, elle ne se distingue plus de la rune 10 que par le sens du trait oblique. En Allemagne, on trouve des formes très voisines du type A 5. En Angleterre, des formes comme B 1, 2 procèdent du type A 2 connu en Scandinavie, et la forme B 3 du glaive de la Tamise est la simplification de types comme A 4, 5.

Le développement de la rune 16 (fig. 12) est également analogue en Angleterre et en Scandinavie. Dans les deux pays on a donné aux traits inférieur et supérieur une direction verticale (types scandinaves A 3, 4 et anglais B 1). Puis on n'a gardé que l'un des deux traits verticaux ainsi obtenus, soit le trait supérieur (types scandinaves A 5, 6, 7), soit le trait inférieur (type anglais B 2). En Angleterre, on a obtenu des formes à hampe entière (types B 3, 4) en prolongeant le trait inférieur du type B 1 ou le trait supérieur du type A 4.

Il ressort de ces faits que les mêmes modifications se retrouvent assez souvent dans des pays différents. Ce développement parallèle ne peut s'expliquer que par une tendance initiale commune.

B. *Réduction du nombre des traits verticaux.* — Dans le plus ancien alphabet, la moitié des runes avait un trait vertical:

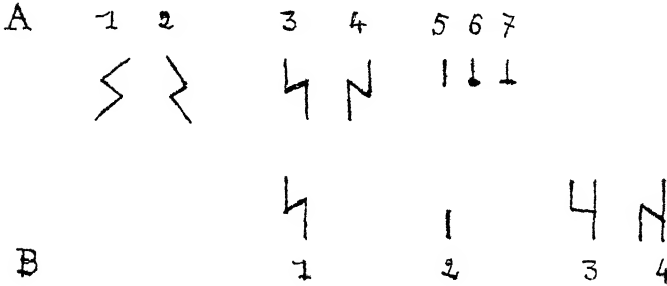


Fig. 13.

seules, les quatre runes 9, 19, 20, 24 en avaient deux. En Angleterre, où l'on garda toujours le goût des signes compliqués, il n'y a que des traces peu importantes de simplification. En Scandinavie au contraire, où dès le ^{vi}^e siècle la nonchalance des graveurs s'accommoda mal des signes difficiles, on élimina complè-

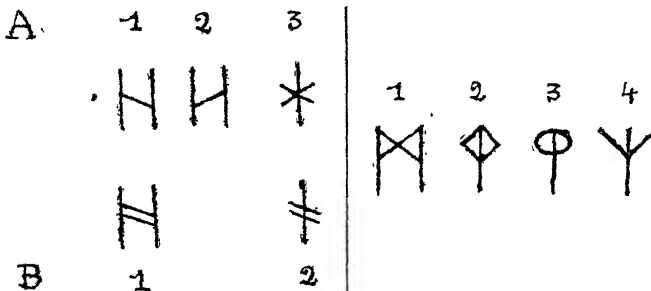


Fig. 13.

Fig. 14.

tement les runes 19 et 24 et on ramena les deux autres au type général à hampe unique.

L'histoire de la rune 9 est très simple (fig. 13). En reportant sur le jambage conservé les traits obliques des deux types A 1, 2, on obtenait une forme du type A 3, semblable au type A 6 de la rune 12 sur la fig. 11. Le type A 3 de la rune 9 apparaît en Scandinavie aussitôt après la simplification de la rune 12, A 6 en

A 7. En Angleterre, on trouve un type B 2 qui procède de la forme continentale à deux traits obliques (type B 1).

Pour la rune 20 (fig. 14), on a reporté sur le jambage conservé le demi-losange du jambage éliminé : on a obtenu les types scandinaves 2 et 3, composés d'une hampe que coiffe un losange plus ou moins arrondi. En simplifiant ce losange par la suppression des traits supérieurs, on passe au type 4. Il apparaît au Danemark au ix^e siècle quand la rune 15, qui hésitait entre Y et A, prend définitivement cette dernière forme. Plutôt que de créer des formes nouvelles, les graveurs scandinaves ne cessent d'utiliser depuis le viii^e siècle des formes anciennes, devenues « vacantes » par suite de la simplification plus avancée de certaines runes. On ne craint pas d'attribuer à des signes existants une valeur phonétique nouvelle (cf. les fig. 11, 12, 13). Cette désinvolture à l'égard de la tradition graphique confirme le principe posé plus haut que l'élément essentiel de la rune, c'est son nom.

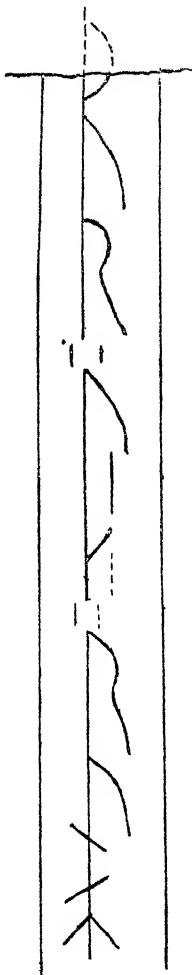


Fig. 15.

Les alphabets de 16 signes, tels qu'ils apparaissent en Scandinavie dès le ix^e siècle (cf. fig. 17) montrent le résultat du développement qu'on vient d'esquisser : toutes les runes ont un jambage et toutes n'en ont qu'un⁽¹⁾. La hampe est ainsi devenue l'élément essentiel, caractéristique du signe runique. Dès ce moment, la rune peut se définir un trait vertical muni de traits latéraux. Les *kvistrúnir* dont il a été question plus haut (fig. 4 et 5) montrent que ce caractère spécial de l'écriture n'a pas échappé aux graveurs : ils ont créé des cryptogrammes conformes au style runique.

La hampe joue dans l'écriture runique un rôle analogue à celui de la potence dans la *dēvanāgarī* hindoue. Elle permet des « ligatures », assez fréquentes dans les vieilles inscriptions. Le procédé consiste à greffer sur la hampe d'une rune les éléments latéraux de la rune voisine. A l'époque ancienne, on s'en servait surtout pour les runes à deux traits verticaux,

(1) La forme relativement compliquée que la rune 11 garde dans l'alphabet danois (fig. 17 A) a été largement simplifiée dans l'alphabet suédo-norvégien (B).

comme il ressort de la figure 16; on y voit des ligatures pour *er* (1), *aR* (2), *mu* (3), *ha* (4), *ga* (5).

A date plus récente, les runes scandinaves n'ont plus qu'une hampe : on trouve alors des chapelets de runes enfilées sur le même trait vertical. C'est en « runes à hampe commune » (en danois *Samstavsruner*) que la formule *þórr vígi rínaR* « que (le dieu) Thor bénisse les runes ! » est gravée sur une pierre danoise de la fin du x^e siècle (fig. 15). Il y a trois hampes pour les trois mots : les éléments latéraux des runes qui composent chaque mot sont attachés sur le même trait vertical. Comme la rune *l* se confond nécessairement avec la hampe, on l'a répétée à côté.

Le contenu de cette formule indique que cette disposition est autre chose qu'un procédé de gravure. La vertu magique des runes assure l'efficacité de la prière. L'écriture runique est une

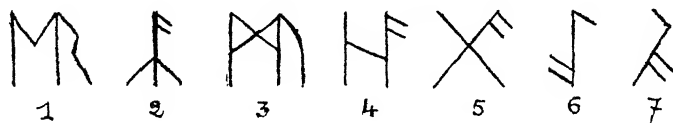


Fig. 16.

véritable incantation, mais une incantation morcelée : la formule s'accompagne d'autant d'actes magiques qu'il faut de runes pour la graver. En réunissant plusieurs runes, on supprime le morcellement de l'incantation et on la rend plus intense, plus efficace. Les ligatures très anciennes comme *al* (fig. 16, types 6 et 7) ont la même origine mystique : elles réunissent en une amulette précieuse les deux premières runes du mot *alu* « protection », qui a joué un grand rôle dans la magie des premiers siècles de l'âge de fer.

II. Les traits latéraux. — A la fin du développement qu'on vient de décrire, la rune était devenue un jambage vertical supportant un ou plusieurs traits unilatéraux ou bilatéraux. Ces traits qui, plus que la hampe, composent la physionomie caractéristique de chaque signe, peuvent se modifier de deux façons différentes : 1° ils peuvent changer de sens, ou même de côté s'ils sont unilatéraux; 2° ils peuvent se simplifier, surtout quand ils sont bilatéraux. C'est dans les alphabets scandinaves de 16 signes que la simplification s'accuse avec le plus d'ampleur.

• *A. Changement de sens ou de côté.* — Dès les plus anciennes inscriptions, la forme de la rune 10 est soit †, soit ‡; de même, à côté de †, qui est la forme normale de la rune 4, on peut

trouver une forme 1. La tendance à changer le sens ou le côté des traits latéraux n'est donc pas récente : elle s'explique par l'un des caractères les plus originaux de l'écriture runique.

Les runes s'écrivent normalement de gauche à droite comme

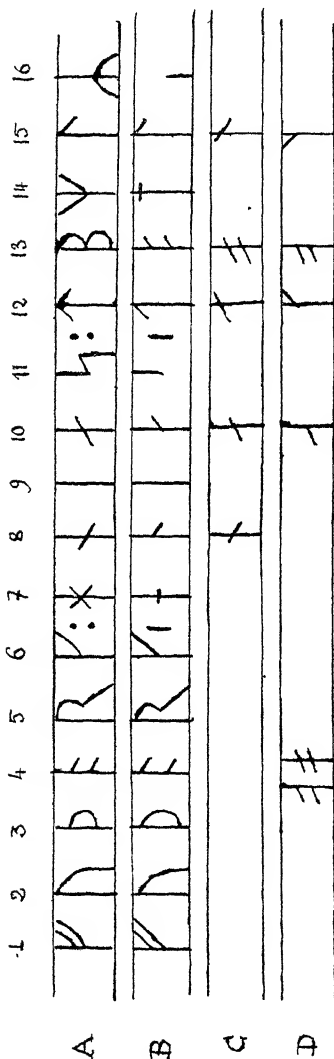


Fig. 17.

leurs modèles classiques, mais il y a des inscriptions, parmi les plus anciennes, où les runes sont gravées de droite à gauche. Pour ne citer que les inscriptions gotiques, celle de Pietroassa est du premier type, celle de Kovel du second. Les runes s'écrivent donc dans les deux sens, et le sens peut varier dans la même inscription. Sur la fibule norvégienne de Fonnaas, on a gravé une ligne dans le sens normal, mais trois lignes de droite à gauche. Et la pierre norvégienne de Tune montre qu'on pouvait écrire en boustrophédon. Le sens de l'écriture runique est donc essentiellement variable.

Cette liberté n'a pas été sans conséquences. Il y avait des runes dont l'aspect était indépendant du sens de l'écriture, mais, dans le plus grand nombre, la forme changeait quand on écrivait de droite à gauche. Si l'on compare le *fupark* de Vadstena, qui est gravé de droite à gauche, avec ceux de Kylver et de Charnay, qui sont de sens normal, on constate que le sens de l'écriture a produit deux sortes de modifications :

1° dans les runes F, Þ, T, R, E, les traits latéraux sont passés de droite à gauche; 2° dans les runes H, 4, S, 1, le sens des traits latéraux a changé.

La seconde de ces innovations a eu une portée considérable.

Beaucoup de runes, entre autres H, þ, Ʒ, 1, ont eu, de ce fait, une seconde forme H, þ, Ʒ, 1, dont l'emploi, d'abord limité à l'écriture de sens anormal, s'est ensuite généralisé. C'est ainsi que le *fufark* de Kylver, gravé dans le sens normal, contient cinq signes (les runes 4, 12, 14, 16, 18) de forme inverse. Les doubles formes ont coexisté longtemps; elles ont joué un rôle important dans l'histoire des signes. On a vu plus haut que certaines formes simplifiées procèdent de la combinaison des deux types, et les valeurs différentes attribuées à þ (*n*) et þ (*a*) dans l'alphabet de 16 signes montrent l'utilisation de ces doublets à date récente.

Mais surtout, l'habitude ancienne d'utiliser la même rune dans les deux sens explique certaines particularités des alphabets scandinaves de 16 signes (fig. 17) : les formes varient, mais selon les procédés traditionnels. Vers le milieu du XI^e siècle, la rune 4, qui, depuis plus de cent ans, avait la forme þ, apparaît au Danemark sous la forme 4; en même temps, elle prend la valeur *o* au lieu de *a*. Les traits latéraux sont passés à gauche de la hampe : de même on avait dans l'ancien alphabet 1 à côté de þ. Dans certaines régions, cette tendance ancienne a été favorisée par une habitude graphique toute locale. À côté des formes normales qui ont le trait latéral à droite de la hampe, les runes 8, 10, 12, 13, 15 de l'alphabet suédo-norvégien (B) présentent quelques variétés qui ont le trait à gauche (D). Sous le burin de certains graveurs, les traits latéraux débordaient légèrement à gauche de la hampe; c'est du type ainsi obtenu (C) que procède la variété D.

B. *Simplification des traits latéraux.* — Au dessin plus ou moins compliqué supporté par la hampe, on a substitué des éléments de plus en plus simples.

Cette tendance à simplifier les traits latéraux ne se manifeste pas également dans tous les pays. Elle est très faible en Angleterre et en Allemagne : les runes nouvelles ajoutées à l'alphabet anglais se distinguent par le luxe de leur ornementation. C'est en Scandinavie qu'on a simplifié avec le plus de ténacité. D'une part, l'écriture y subit aux VII^e et VIII^e siècles une crise très grave : on verra plus loin que les graveurs éliminèrent de parti pris les signes trop compliqués. D'autre part, l'âge des Vikings fut suivi d'une période de production intense : l'usage plus grand de l'écriture contribua sans doute à faire simplifier les formes difficiles. Dans l'histoire des runes étudiées plus haut (fig. 11, 13, 14), on voit clairement la progression du compliqué au simple et la création d'un type normal où il ne reste plus que des traits obliques, latéraux ou bilatéraux, supportés par un jambage ver-

tical. Cette tendance explique la forme \mathfrak{h} que prend la rune \mathfrak{B} sur la pierre de Rok (fig. 17, B 13).

Les runes de Rok sont du type « suédo-norvégien » qui apparaît dans ces deux pays au début du ix^e siècle. C'est dans cet alphabet (fig. 17, B) que la simplification des traits latéraux est le plus systématique. D'une part, on réduit à un tout petit trait perpendiculaire à la hampe les traits croisés ou divergents (B 7 et 14). D'autre part, tous les traits bilatéraux, amputés du côté gauche, deviennent unilatéraux (B 8, 10, 12). Enfin, quand on le peut, on ne conserve qu'une portion de l'élément vertical (B 11 et 16).

Si l'on compare l'alphabet suédo-norvégien au *fupark* de 24 signes dont il est sorti par une série de lentes transformations, on mesure tout l'écart qui sépare l'écriture runique de ses modèles classiques. Les groupes 2 et 3 ont été particulièrement altérés. On conçoit sans peine que les runes de Rok n'aient pas livré aux savants de la Renaissance le secret de leur origine.

*
* *

Le premier alphabet runique s'est formé dans des conditions définies de temps et de lieu : il a été créé par un peuple déterminé, qui a essayé de noter les sons de sa langue au moyen des alphabets classiques. Quand, au début de notre ère, les runes se propagèrent chez les autres Germains, les divers dialectes, restés à un stade très ancien, différaient peu les uns des autres : ils pouvaient tous s'accommoder de l'alphabet traditionnel. Mais, après la migration des peuples, les innovations phonétiques se précipitèrent. Dans le Sud-Ouest de la Germanie, le consonantisme s'altéra fortement ; partout le vocalisme s'enrichit de nuances nouvelles. L'alphabet primitif fut alors trop pauvre pour noter tous les sons. Dans quelle mesure et par quels procédés essayait-on de remédier à cette pénurie de signes ? Pour décrire l'histoire des alphabets runiques, il faut envisager, pour chaque peuple, deux facteurs essentiels : le développement de la langue et celui de la civilisation.

1^o *Les runes en Allemagne.* — L'alphabet traditionnel de 24 runes s'est maintenu en Allemagne jusqu'à la disparition totale de l'écriture runique. On n'a pas créé de signes nouveaux et les signes anciens se sont peu altérés. L'Allemagne fournit ainsi l'exemple d'une tradition très ferme, exempte de toute innovation.

L'histoire des parlers allemands explique, en partie, ce respect de la tradition. Toutes les inscriptions sont du vi^e et du vii^e siècles.

Or les premières altérations du vocalisme apparaissent au ^{viii} siècle. Dans les parlers du Sud, la seconde mutation consonantique a commencé de bonne heure, vers 500 : pourtant il n'y en a pas trace dans les inscriptions qui nous sont parvenues. Si l'écriture runique s'était maintenue plus longtemps, la création des consonnes affriquées — qui caractérise le haut-allemand — eût peut-être déclenché des innovations graphiques. Selon le principe général, les runes *p*, *t*, *k* auraient pris sans doute une valeur nouvelle (*pf*, *ts*, *kχ*) et il aurait fallu imaginer des signes nouveaux pour les occlusives sourdes *p*, *t*, *k*.

Mais les runes sortirent brusquement de l'usage, vers 700 ; elles disparurent dans la grande catastrophe du paganisme allemand. L'écriture runique ne put se maintenir à côté de l'écriture latine, apportée par l'Église. Elle s'effaça sans laisser de traces : on n'en garda pas même le souvenir. Cette rupture brutale de la tradition indigène est caractéristique : l'Allemagne christianisée changea de civilisation en même temps que de religion. On ne ménagera pas de transition entre le passé et le présent, comme cela s'était fait en Angleterre et comme cela se fit plus tard dans une grande partie de la Scandinavie : on abjura le passé en même temps que les faux dieux.

Quand, à la fin du ^{viii} siècle, Charlemagne voulut fixer sur le parchemin la littérature nationale, l'écriture runique était oubliée depuis cent ans ; pour noter la langue maternelle, on se servit exclusivement de l'écriture latine. Mais la renaissance carolingienne éveilla la curiosité des antiquités nationales. Alcuin révéla aux Allemands l'existence de l'écriture runique : il leur apprit le *futhorc* anglais et les noms anglais des runes. A l'instar des scribes anglo-saxons, on mêla certaines runes aux caractères latins : on s'en servit aussi comme d'abréviations. A défaut de tradition indigène, on demanda donc aux Anglais et même aux Scandinaves la vieille science des runes⁽¹⁾. Mais cette mode d'un jour, qui a laissé des traces curieuses dans les manuscrits du ^{ix} siècle, ne put ressusciter l'écriture runique.

⁽¹⁾ La tradition allemande n'a pas conservé moins de 18 alphabets anglo-saxons. Les noms des runes suffisent à en attester l'origine anglaise ; d'ailleurs, par Hrabanus Maurus, qui a consigné l'un de ces alphabets, on remonte directement à Alcuin, son maître. Dans le manuscrit de la *Chanson de Hildebrand*, la rune anglaise *wynn* note régulièrement la semi-voyelle *w* et, dans la *Prière de Wessobrunn*, la rune anglaise *geofu* figure une abréviation du suffixe allemand *ga*. Un manuscrit de Saint-Gall du ^{ix} siècle contient, inséré dans des vers allemands, l'alphabet scandinave de 16 signes (*Abecedarium Nordmannicum*) ; les noms semblent d'origine danoise. C'est dans un manuscrit du même cloître que se trouve le petit traité de cryptographie runique dont il a été question plus haut (p. 20, note).

2° *Les runes en Scandinavie* (jusqu'à la fin du x^e siècle). — L'histoire des runes en Scandinavie jusqu'à la fin du x^e siècle est singulièrement instructive : elle montre que les innovations de la langue n'entraînent pas nécessairement la création de signes nouveaux. Pour qu'un peuple songe à perfectionner son écriture, il faut des conditions de civilisation particulièrement favorables. Au moment même où les parlers scandinaves subissent des modifications profondes, l'écriture entre dans une période de dégénérescence. Loin d'augmenter l'alphabet de runes nouvelles, on l'ampute de signes traditionnels qu'on pourrait croire indispensables.

Jusqu'au début du vii^e siècle, l'alphabet de 24 runes se maintient intégralement. Mais, de 650 à 800 environ, on assiste à l'élimination progressive de 8 signes.

La disparition des runes 13 et 22, qui se produit dès le vii^e siècle, n'est pas surprenante. La rune ƿ n'est attestée dans aucun mot des inscriptions anciennes, car le son *p* était assez rare en scandinave. Elle est attestée dans les *fupark* de Kylver et de Grumpan, mais celui de Vadstena (qui date de 600 environ) emploie le même signe ƿ pour les runes 13 et 18. On a donc de bonne heure noté le son *p* au moyen de *b*, comme on le fait régulièrement depuis la fin du vii^e siècle. Quant à la rune ɹ, elle n'était pas indispensable. Pour noter la nasale gutturale *n*, on pouvait employer deux signes *n* et *g*. Ce procédé est attesté en Norvège dès 600.

Le vii^e siècle amène des éliminations plus graves et plus surprenantes. Les runes 7 et 24, X et Ɔ, disparaissent; dans les inscriptions de cette époque, les occlusives sonores *g* et *d* sont notées au moyen des signes des sourdes ƿ (= *k*) et ɹ (= *t*). Cette substitution singulière procède tout d'abord d'innovations phonétiques. Au début du vii^e siècle, les spirantes sonores *b*, *d*, *g* se ferment à l'initiale, mais se maintiennent à l'intérieur du mot. De ce fait, le nom des runes *gebo* et *dagar* devient *gebu* et *dagR* et les signes correspondants prennent la valeur *g* et *d*. Par suite de leur valeur nouvelle, ces runes pouvaient dorénavant noter les occlusives *g* et *d*, mais elles devenaient impropres à noter les spirantes sonores *g* et *d*. Pour les spirantes sonores, on employa alors les signes des spirantes sourdes : on nota *d* au moyen de *þ*, *b* au moyen de *f*. On écrivit ainsi *uarp* pour *warð* «devint», *lifa* pour *liva* «vivre».

L'usage graphique institué pour les spirantes servit sans doute de modèle pour la notation des occlusives : il inspira l'idée de noter les sonores *g*, *d* au moyen du signe des sourdes *k*, *t*. Cette réforme était possible, elle n'était pas nécessaire. Mais elle avait l'avantage d'éliminer les runes 7 et 24, qui étaient des signes

relativement compliqués. Cette élimination procède, en dernière analyse, d'un parti pris de simplification : les graveurs ont cherché par tous les moyens à éviter les difficultés techniques. Il y a là un facteur psychologique sur lequel il faudra revenir.

A la perte de ces 4 signes de consonnes s'ajoute celle de plusieurs signes vocaliques, des runes 14 (= *e*), 19 (= *e*), 23 (= *o*) et 8 (= *w*). Les raisons de l'élimination ne sont pas toujours claires. Il est naturel qu'on se soit servi de la rune 11 (= *u*) pour noter la semi-voyelle *w*. D'autre part, la rune 1, qui notait une nuance intermédiaire entre *i* et *e*, était un raffinement dont on pouvait se passer. Les autres innovations ont été facilitées par certaines altérations du vocalisme. Dans certains cas, *ē*, devenu bref, mais fermé, pouvait avoir un timbre voisin de *i*. Sans parler des syllabes désinentielles où *o* était devenu *u*, il y avait dans la syllabe radicale de certains mots hésitation entre *o* et *u*. On profita de cette incertitude du vocalisme pour éviter les signes M et X, qui étaient longs à graver; on leur préféra les runes l et 11, qui notèrent la première *i* et *e*, la seconde *u*, *w* et *o*.

C'est ainsi que par l'élimination successive des runes 7, 8, 13, 14, 19, 22, 23, 24 se constitua un alphabet scandinave de 16 signes. Ce nouvel alphabet, qui se substitue dans le Nord au *futhark* germanique de 24 signes, n'est pas le produit d'une réforme systématique de l'écriture. Il est le résultat d'une série d'innovations qui se sont réalisées au cours des VII^e et VIII^e siècles.

Tel qu'il apparaît au début du IX^e siècle, l'alphabet scandinave est caractérisé par quelques modifications dans l'ordre et dans la valeur des signes.

L'ordre traditionnel des runes avait été bouleversé au cours des deux siècles précédents : les éliminations successives avaient détruit la symétrie des 3 *ættir*. Au lieu de trois octades, il restait deux groupes de 6 et un troisième groupe de 4 runes. Pour rétablir plus de proportion, on fit passer la rune *elgR* (= *R*) du second au troisième groupe. On obtint ainsi l'alphabet reproduit sur la figure 17, où les 16 runes sont réparties en un groupe de 6 et deux groupes de 5 signes.

Le développement de la langue avait modifié le nom de deux runes. A partir de 600, l'ancienne rune 12, *jāra* (= rune 10 du nouvel alphabet), devenue *ār* par suite de l'amuïssement du *j* initial, note régulièrement la voyelle *a*. L'ancienne rune 4, *ansuR*, n'ayant pas été éliminée, on disposa de deux signes pour la même voyelle. Après un certain flottement, on les spécialisa conformément à leur nom. Comme l'*a* du mot *ansuR* était nasalisé, on

nota au moyen de la rune 4 les *a* nasalisés (notés ici *ǣ*), nombreux dans la vieille langue. Cet usage graphique se maintint longtemps; jusqu'au début du XI^e siècle, on distingua dans l'écriture l'*a* oral (rune 10) et l'*ǣ* nasal (rune 4).

Comparé au *futhorc* germanique de 24 runes, l'alphabet scandinave de 16 signes marque un recul notable dans le développement de l'écriture. Il constitue, de plus, un véritable paradoxe : au moment même où les graveurs renonçaient à l'usage de 8 signes, c'est-à-dire au tiers de l'ancien alphabet, la langue leur imposait la notation de sons nouveaux.

Non seulement le consonantisme se maintient dans toute son ampleur, mais le vocalisme se met à foisonner. Au début du VIII^e siècle, les voyelles des syllabes radicales commencent à s'altérer sous l'influence des voyelles suivantes. Ces altérations, connues dans la grammaire germanique sous le nom d'*Umlaut*, créent quatre timbres nouveaux : 1° un *e* ouvert (noté ici *æ*), produit de l'altération de *a* par *i*; 2° un *o* ouvert (noté en norrois *ǫ*), produit de l'altération de *a* par *u*; 3° un *y* (le son du français *u*), produit de l'altération de *u* par *i*; 4° un *ø* (noté en norrois *ø*), produit de l'altération de *o* par *i*. Si l'on ajoute à ces 4 voyelles *æ*, *ǫ*, *y*, *ø* les 6 voyelles anciennes *a*, *ǣ*, *e*, *i*, *o*, *u*, on arrive à un total de dix timbres différents.

Pour noter ces 10 voyelles, les graveurs ne trouvaient que 4 signes dans le nouvel alphabet (cf. fig. 17) : les runes 2, 4, 9, 10 pour *u*, *ǣ*, *i*, *a*. La pénurie était aussi grande pour les consonnes. Pour les 12 occlusives et spirantes (sourdes et sonores) qu'ils avaient à noter, ils disposaient tout juste de 6 runes, dont une seule pouvait noter une occlusive sonore : les 5 autres notaient toutes des sourdes. Les deux tableaux suivants mettent en lumière la disproportion qui résultait de l'extrême pauvreté de l'écriture et de l'enrichissement de la langue.

VOYELLES.

VOYELLES.	GUTTURALES.	PALATALES.			
Non labialisées.....	<i>a</i> † <i>ǣ</i> ‡	<i>æ</i>	<i>e</i>	<i>i</i>	‡
Labialisées.	<div style="display: inline-block; vertical-align: middle;"> <i>ǫ</i> <i>o</i> <i>u</i> † </div>		<i>ø</i>	<i>y</i>	

CONSONNES.

CONSONNES	OCCLUSIVES.		SPIRANTES		NASALES.	LIQUIDES.	SIFFLANTES.
	SOURDES.	SONORES.	SOURDES.	SONORES.			
Labiales...	<i>p</i>	<i>b</i> <i>β</i>	<i>f</i> <i>ƿ</i>	<i>v</i>	<i>m</i> <i>ʏ</i>		
Dentales...	<i>t</i> <i>↑</i>	<i>d</i>	<i>þ</i> <i>Þ</i>	<i>ð</i>	<i>n</i> <i>ʃ</i>	<i>l</i> <i>ʀ</i>	<i>s</i> <i>ʒ</i>
Gutturales.	<i>k</i> <i>ʏ</i>	<i>g</i>	<i>h</i> <i>*</i>	<i>g</i>	<i>ŋ</i>		
Palatales...						<i>R</i> <i>ʌ</i>	

Toutes les inscriptions gravées à cette époque — et c'est la majeure partie des inscriptions scandinaves — se distinguent par l'extrême imprécision de leur graphie. Ne disposant pas d'un clavier suffisant de signes, les graveurs se contentent d'une notation approximative : chaque rune sert à noter toute la série des sons voisins. C'est une difficulté dont le runologue et le linguiste ont également à tenir compte. L'étude de l'inscription danoise gravée vers 900 sur la pierre de Glavendrup (Fionie) — dont la figure 18 ne représente que la face antérieure — donnera une idée suffisamment exacte de ce qu'était l'écriture runique au ix^e siècle. Voici comment Wimmer lit et transcrit en vieux-danois les runes gravées sur les deux faces et l'un des côtés étroits du bloc de granit :

*raknhlutr | sati | stæin þansi |
aust ala | saulua kupa uia haif-
uarþan þiakn*

*ala | suniR | karþu kubl | þausi
aft faþur sin | auk | hæs | kuna
aust uar | sin | in | suti | raist |
runaR | þasi | aft | trutin | sin
þur | wigi | þasi | runaR*

*at | rita | sa | uarþi | is | stæin
þansi ailti | iþa aft | gnan |
traki*

*Ragnhildr satti stæin þannsi
oft Alla Sólwa goða, wéa hæð-
werðan þegn.*

*Alla syniR gærðu kuml þousi
oft faður sinn ok hæs kona oft
wer sinn; en Soti ræist rinaR
þassi oft dróttin sinn. — Þórr
wigi þassi rinaR.*

*At rétta sá werði, es stæin
þannsi ælti eða oft gnan dragi.*

En français : « Ragnhildr a élevé cette pierre à la mémoire d'Alli, gode⁽¹⁾ de Solve, l'honorable gardien du sanctuaire. —

⁽¹⁾ Le gode était chez les Germains du Nord un chef civil investi de pouvoirs religieux.

Les fils d'Alli ont fait ce monument⁽¹⁾ à la mémoire de leur père et son épouse (l'a fait) à celle de son mari; et Sote a gravé ces runes à la mémoire de son maître. — Que (le dieu) Thor bénisse ces runes! — Qu'un juste châtement frappe celui qui oserait profaner cette pierre ou l'élever à la mémoire d'un autre!»

Une première remarque s'impose : la quantité n'est jamais indiquée, ni pour les consonnes (*sati* = *satti*), ni pour les voyelles (*uia* = *wéa*). En outre, il n'y a plus de signes spéciaux pour les semi-voyelles : on note *w* au moyen de *h* (*uar* = *wer*) et *j* au moyen de *l*.

Pour les consonnes, on distingue deux règles principales. 1° Quand il s'agit d'occlusives ou de spirantes, le même signe note indifféremment la sonore et la sourde. On emploie *ƿ* pour *b* (*kubl* = *kumbl*) et pour *p*; *ṭ* pour *t* (*stain* = *stæin*) et pour *d* (*traki* = *dragi*); *ƿ* pour *k* (*kuna* = *kona*) et *g* (*karfu* = *gærðu*). De même pour les spirantes : *ƿ* note à la fois *f* (*faþur* = *faður*) et *v*; *ṭ* note *þ* à l'initiale (*þrakn* = *þegn*), mais *ð* à l'intérieur du mot (*faþur* = *faður*). Il n'y a d'exception que pour la spirante gutturale sonore *g* : au ix^e siècle, on la note au moyen de *ƿ* (*uki* = *wigi*), plus tard seulement *** (= *h*), conformément au principe ordinaire que les spirantes sonores se notent à l'aide du signe des spirantes sourdes. 2° On se dispense de noter les nasales *m*, *n*, *ŋ* quand elles sont réduites à l'implosion : les groupes *mb*, *mp*, *nd*, *nt*, *ng*, *nk* s'écrivent tout simplement *ƿ*, *ṭ*, *ƿ* (*kubl* = *kumbl*).

C'est surtout pour les voyelles que la notation est imprécise. Sur la pierre de Glavendrup, les 4 signes vocaliques sont employés de la façon suivante : *ƿ* pour *a* nasal (*anǵan* = *anǵan*); *ƿ* pour *a* oral (*sati* = *satti*), *æ* (*karfu* = *gærðu*), *e* devant *r* (*uar* = *wer*) et même *o* (*aft* = *oft*, écrit deux fois *aufi*); *l* pour *i* (*sin* = *sinn*) et *e* (*in* = *en*); *h* pour *u* (*runaR* = *rúnaR*), *o* (*trutin* = *dróttin*) et *y* (*sunuR* = *synuR*). De façon générale, on observe donc que la répartition des signes se fonde sur la parenté des sons. La rune *h* (= *u*) sert pour toutes les voyelles labialisées : *y*, *o*, *ɔ*, *ø*. Les voyelles non labialisées s'écrivent, selon leur degré d'ouverture, les plus fermées, *i*, *e*, au moyen de *l*; les plus ouvertes, *a*, *æ*, au moyen de *ƿ* quand elles sont orales, de *ƿ* quand elles sont nasalisées.

Certains groupes de runes méritent une attention spéciale. Dans l'inscription de Glavendrup, les runes *ƿh* représentent non seulement la diphtongue *au* (*auk* = *guk*), mais encore la voyelle *ɔ*

⁽¹⁾ Outre un tumulus datant de l'âge de bronze, sur lequel se dressait la pierre runique, le monument funéraire (*kumbl*) de Glavendrup comprenait deux alignements de pierres disposées en forme de vaisseau. La sépulture de Solve était sans doute au centre du vaisseau.

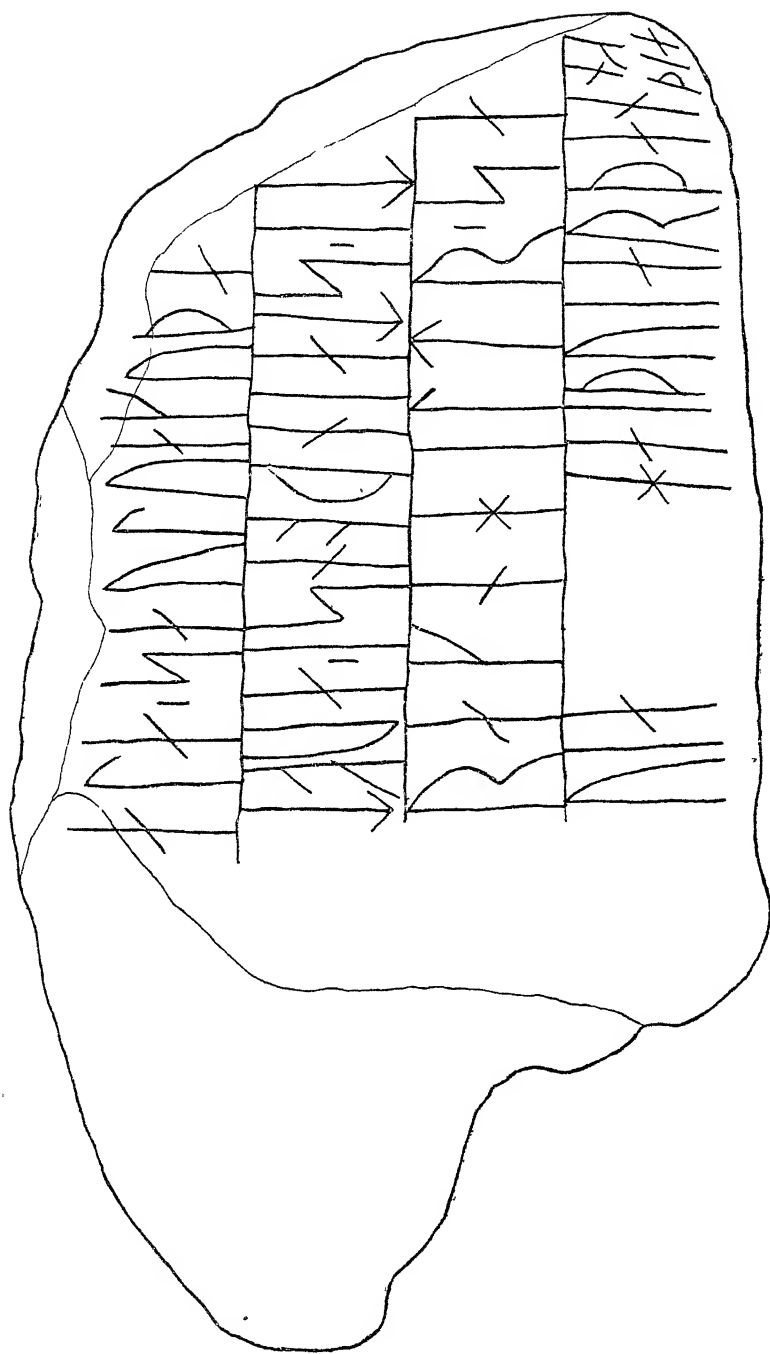


Fig. 18.

(*saulua* = *splwa*) et la voyelle *o* (*aust* = *oft*, écrit aussi *aft*). De même, le groupe *†l* représente à la fois la diphtongue *ai* (*stain* = *stein*) et la voyelle *æ* (*ailti* = *ælti*). Quant au groupe *†t*, il ne note ici que la voyelle *e* (*-marþan* = *-werðan*). Dès la fin du 11^e siècle, on représente donc les timbres intermédiaires au moyen de deux éléments. Pour noter des voyelles non labialisées, on se sert des runes *l* et *†*, que l'on combine diversement : la première du groupe indique le son le plus voisin, l'autre le son le plus éloigné de celui qu'on veut noter. Dès qu'il y a labialisation, on l'indique au moyen de *h*, qui prend la seconde place du groupe : c'est ainsi que *†h* note toutes les voyelles labialisées, qu'elles soient formées en arrière de la bouche comme *ø* et *o*, ou plus en avant comme *o* (fermé), *o* (ouvert).

L'interprétation des textes runiques n'est pas facilitée par ces substitutions compliquées et souvent arbitraires. Dans la dernière phrase de notre inscription, la lecture du mot *rita* est certaine, mais l'interprétation l'est moins. La transcription de Wimmer (*réttá*, infinitif d'un verbe «réparer une faute») suppose dans la formule finale une menace juridique. Or les inscriptions de cette époque proferent généralement des malédictions (magiques) contre l'éventuel violateur. C'est dans cet esprit que tout récemment Axel Kock a proposé l'interprétation *rita* = *ræta* (datif d'un substantif «loqueteux») et la traduction «que la misère s'abatte sur le violateur de ce monument!». En fait, l'ambiguïté de l'écriture est telle qu'il ne suffit pas de déchiffrer une inscription; après l'avoir lue, il faut l'interpréter, et le runologue ne peut venir à bout de cette tâche ingrate qu'avec tout l'appareil de la critique des textes et le concours des sciences auxiliaires.

Le linguiste n'est pas mieux partagé que le runologue : il ne peut utiliser ces textes «restitués» qu'avec une extrême prudence. Des formes comme *fapur* et *sunir* ne renseignent pas sur les altérations subies par la voyelle radicale : si l'on transcrit ici *faður* (et non *föður*), mais *synir*, avec inflexion de *u* devant *i*, c'est pour des raisons de doctrine générale. Le pluriel féminin du démonstratif (forme primitive *þār si*), que l'on a transcrit *þássi*, peut avoir un autre vocalisme *þéssi*, si l'on admet qu'il y a eu en danois labialisation devant *R* mouillé. Dans une inscription suédoise, la forme *þiakn* (transcrite ici *þegn*) représenterait sans doute une forme *þiagn* à véritable diphtongue issue de fracture : elle s'est maintenue en Suède pendant tout le moyen âge; il n'est pas sûr qu'elle n'ait pas existé au Danemark. Enfin, dans les transcriptions *goði* (écrit *kupi*), *kona* (écrit *kuna*), le vocalisme n'est rien moins que certain. La forme *kunæ*, avec *u*, est bien connue à l'époque littéraire; quant à *kupi*, on lui restitue un *o* par analogie avec le mot norrois correspondant *goði*, mais il n'est pas

sûr qu'en scandinave oriental le mot ait eu le même vocalisme. Dans le détail, chaque lecture est si peu claire qu'elle apporte peu de matériaux au grammairien pour l'élaboration de sa doctrine; ce sont au contraire les théories grammaticales qui facilitent les hypothèses du runologue.

L'écriture qu'on trouve dans les inscriptions de cette époque est donc une écriture dégénérée. On a décrit plus haut le procès de dégénérescence; il convient maintenant d'en préciser les causes qu'on s'est contenté d'indiquer sommairement. La série d'innovations graphiques qui aboutit à la création de l'alphabet de 16 signes s'explique en partie par les innovations de la langue : l'altération de certains phonèmes rend compte de l'emploi nouveau des runes anciennes. Mais pourquoi a-t-on éliminé 8 signes jugés inutiles? La simplification de l'écriture tient sans doute à des raisons plus profondes. Elle suppose non seulement l'indolence professionnelle des graveurs, mais un état social où l'écriture tenait peu de place : quelques privilégiés détenaient le secret des runes. Lire les runes, aussi bien que les graver, constituait une science ésotérique qui relevait de la magie.

La crise de l'écriture reflète, en dernière analyse, une crise de la civilisation. Entre l'époque de la migration des peuples, qui avait porté la Scandinavie au contact des autres Germains, et l'âge des Vikings, où le Nord s'ouvre de nouveau aux influences extérieures, il y a plusieurs siècles d'isolement. Le développement de la civilisation se ralentit. L'écriture dégénère. Par indolence ou par incapacité technique, les graveurs évitent, puis éliminent les signes les plus compliqués. Le nombre des runes diminue alors qu'augmente celui des sons. Ainsi, l'écriture devient de moins en moins précise; l'alphabet de 16 signes que le VIII^e siècle lègue aux générations suivantes est un outil grossier dont elles se contenteront pendant trois cents ans.

L'histoire de la civilisation est un facteur dont on ne saurait trop souligner l'importance. Le développement de l'écriture en Angleterre d'abord, puis en Scandinavie après le X^e siècle, l'atteste de façon lumineuse. La création d'un alphabet national, parfaitement adapté aux besoins de la langue maternelle, a eu partout deux conditions essentielles : le contact de la civilisation romano-chrétienne et la connaissance de l'alphabet latin, qui, concurrencé d'abord par les runes indigènes, a fini par les supplanter.

3° *Les runes en Angleterre.* — En Angleterre, l'alphabet de 24 runes se transforme peu à peu en un alphabet de 33 signes par une série d'innovations qui s'échelonnent sur près de cinq siècles. Le développement présente à ses quatre stades (cf. fig. 19 A) des caractères assez différents.

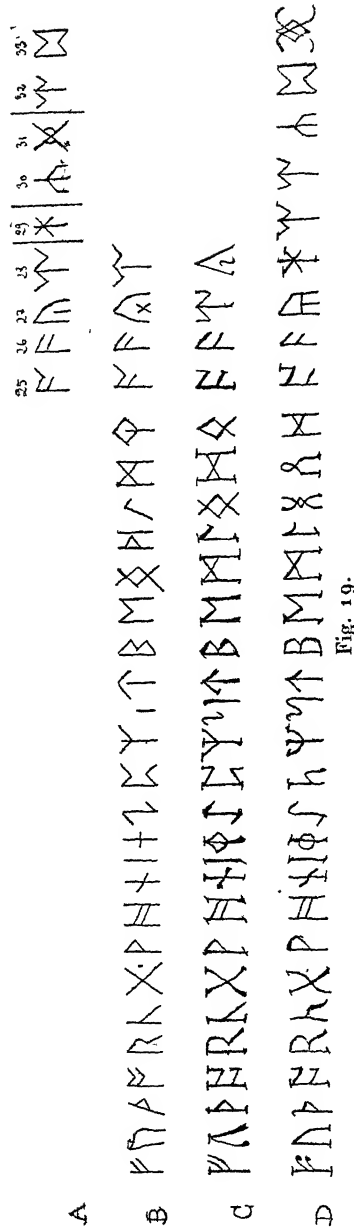


Fig. 19.

I. La création des runes A 25 et 26 s'explique par les altérations profondes qui de bonne heure ont bouleversé le vocalisme anglo-saxon. On a vu plus haut que le nom de la rune 4, *ansuz*, était devenu en anglais *óss* : cette première innovation — sans doute antérieure à l'émigration des Angles et des Saxons — déclencha toutes les autres. Pour noter la voyelle *a*, qui n'avait plus de signe, on fut obligé de créer une rune nouvelle, qui prit le nom du « frêne », *ask*, sur le modèle de la rune 18, qui portait le nom du « bouleau ». Mais par suite de la palatalisation de *a* en *æ*, qui se produisit sans doute avant 500, le nom du frêne devint *æsk* et la rune correspondante nota la voyelle *æ* (A 26). Il fallut donc imaginer un nouveau signe pour la voyelle *a* : ainsi s'explique la création de la rune *ák* « chêne », qui porte également le nom d'un arbre (A 25).

La forme des runes *o* (B C D 4) et *a* (A 25) est dérivée de la rune A 26, qui a gardé son aspect traditionnel. On a différencié la rune *ƿ* en brisant le trait latéral supérieur *ƿ* (rune 25) ou les deux traits latéraux *ƿ* (rune 4). Mais on a, dans l'ancienne rune *ansuz*, dissocié le nom et le signe. Le nom, devenu *óss*, s'est maintenu à la quatrième place du *fuþorc* anglais, mais le signe a

été affecté à la rune *æsk* (26). La rune 4 se compose donc du *rom* traditionnel et d'un signe nouveau; la rune 26, d'un nom nouveau et du signe traditionnel. Dans la rune *ák* (25), le nom et le signe

sont nouveaux : on peut en conclure qu'elle est la plus récente, ainsi qu'on vient de l'admettre.

Dès le début du VII^e siècle, les voyelles des syllabes radicales se palatalisent sous l'influence d'un *i* suivant : *a*, *o*, *u* deviennent *æ*, *œ*, *y*. Pour noter le son *æ*, on pouvait se servir de la rune *æsk* (26). L'ancienne rune 24, *ôþil*, dont le nom devenait *œþel*, fournissait un signe pour *œ*. Pour noter le son *y*, on imagina d'inscrire un petit *i* dans la rune *h*, et on obtint la rune *ýr* (27). Le sens de ce mot est incertain; la forme primitive apparaît clairement sur le coffret de Clermont *h* (A 27). Les types *h* et *h* (B D 27) représentent une forme dérivée et plus ornée.

Les diphtongues *ēa*, *ēo*, *īo*, issues du germanique occidental *au*, *eu*, *iu*, étaient caractérisées par un premier élément essentiel qui occupait la plus grande partie de l'émission vocalique et un second élément si réduit qu'il a fini par disparaître. Un lettré, habitué à l'analyse des sons par l'usage de l'alphabet latin, distinguait le caractère spécial de semblables diphtongues et pouvait s'étonner qu'on les écrivît au moyen de deux signes. Pour noter *ēa*, on imagina une rune spéciale (28), qui reçut le nom de *éar* « sol ». La place de cette rune dans les plus anciens *futhorc* (B et C) semble indiquer que c'est une innovation récente : elle date sans doute de la fin du VII^e siècle.

Au VIII^e siècle, les Anglais disposaient donc d'un alphabet de 28 runes, qui comprenait les 24 runes de l'ancien *futhorc* germanique augmenté des 4 signes indigènes dans l'ordre de leur création. C'est l'alphabet qu'on trouve gravé sur le glaive de la Tamise (B, du VIII^e siècle). C'est l'alphabet qu'Alcuin apporta sur le continent. Au lendemain de la renaissance carolingienne, on le trouve attesté, avec les noms et la valeur des runes, dans un manuscrit allemand (C, du IX^e siècle), qui contient un opuscule et des lettres d'Alcuin, sans compter des remarques sur la langue et l'écriture des Gots.

II. La première période n'avait créé qu'une seule rune pour les diphtongues. Postérieurement à l'époque d'Alcuin, on créa, pour noter *ēo* et *īo*, la rune 29, qui reçut le nom de *íor*; ce mot désigne sans doute un poisson de rivière. Il y eut donc, au début du IX^e siècle, un alphabet de 29 signes : c'est celui qu'on trouve dans le *Poème runique* anglo-saxon, du type défini plus haut (p. 16, n. 2). Le manuscrit plus récent qui a conservé le *Poème runique* énumère les 33 signes du dernier alphabet, mais 29 seulement sont l'objet de versets mnémotechniques (D 1-29).

III. Toutes les innovations examinées jusqu'ici portent sur les signes des voyelles; on sait que le consonantisme de l'anglais n'a

pas subi des altérations aussi profondes que le vocalisme. Les consonnes les moins stables étaient les occlusives de la série vélaire; dès le début de la période insulaire, elles avaient commencé à s'altérer au contact des voyelles palatales. Après avoir été de simples consonnes mouillées, *k* et *g* étaient, au ix^e siècle, en voie de devenir l'affriquée *tʃ* (v. angl. *cirice*, angl. *church*) et la semi-voyelle *j* (v. angl. *geolo*, angl. *yellow*). Dès cette époque, les runes 6 et 7, dont les noms étaient *cén* et *gifu*, notaient donc des sons *k'* et *g'*, très différents des véritables vélares *k* et *g*.

Pour noter *k* et *g*, on imagina les signes qu'on trouve à la fin du ix^e siècle sur les monuments northumbriens, notamment sur les croix de Ruthwell et de Bewcastle : ce sont les runes A 30 et 31 qui, au témoignage des alphabets postérieurs, s'appellent *calc* «calice» et *gár* «javelot»; leur forme est dérivée des runes 6 et 7. Ces deux séries de runes permettent de distinguer les deux séries de gutturales : les palatalisées dans *ic* «je», *gidræfid* «affligé» (runes *cén*, *gifu*) et les pures vélares dans *crist* «Christ», *god* «Dieu» (runes *calc*, *gár*). En face des monuments scandinaves de la même époque, la croix de Ruthwell étonne par la minutie de sa notation.

IV. L'écriture runique n'a pas cessé de se perfectionner en Angleterre; cela tient au caractère très spécial de la civilisation anglo-saxonne. Elle se distingue par un respect de la tradition que la conversion n'a guère pu diminuer : l'Angleterre forme avec l'Allemagne le contraste le plus saisissant. Dans tous les domaines, les Anglais ont su ménager entre la civilisation traditionnelle du paganisme et la civilisation nouvelle qui suivait l'Eglise une transition lente et habile : les institutions indigènes ont continué de se développer et se sont enrichies de l'apport étranger.

L'histoire de l'écriture en fournit un exemple. Dès le vi^e siècle, les missionnaires romains et les moines irlandais apportent en Angleterre les alphabets latins : l'écriture latine s'y répand rapidement, mais ce n'est pas au préjudice de l'écriture nationale. Les runes subsistent en marge de l'écriture chrétienne et ne cessent de profiter de ce contact. Le coffret de Clermont, qui date du vii^e siècle, atteste la fidélité qu'on garde à la tradition : sur l'un des côtés se déroule une inscription anglo-latine, gravée moitié en runes, moitié en lettres latines, et les runes ne sont pas réservées à la langue maternelle, elles empiètent sur le texte latin. Vers la même époque, le poète Cynewulf signe ses poèmes d'anagrammes mélancoliques formées des huit runes de son nom.

Utilisées côte à côte pendant plusieurs siècles, l'écriture runique et l'écriture latine ont exercé l'une sur l'autre une influence manifeste. Dès l'abord, le triomphe de l'alphabet latin était assuré,

mais il fallait l'adapter aux sons spéciaux de la langue maternelle. On n'hésita pas à y introduire deux runes : la rune 8 pour noter la semi-voyelle *w* et la rune 4 pour la spirante dentale sourde qu'on écrivit plus tard *th*. Mais l'écriture runique reçut plus qu'elle ne donna. Tout d'abord, elle profita des habitudes d'analyse graphique que l'extension de l'écriture généralisa parmi les clercs. Elle trouva de plus dans l'alphabet latin un modèle que peu à peu elle s'efforça d'égaler.

Les inscriptions northumbriennes attestent qu'on cherchait au ix^e siècle à rendre l'écriture runique plus précise que l'écriture latine. Cette concurrence ne cessa de s'affirmer : à mesure que les runes sortent de l'usage normal et tombent au rang de « curiosité », le zèle des amateurs d'antiquités nationales devient plus ardent. Pour chaque lettre latine, on veut avoir une rune. Pour la lettre *q*, on crée la rune 32 (D 30), inutile dans l'écriture runique, où la graphie *kw* était traditionnelle. La rune 33 (D 32) s'appelle *stán* « pierre » et prétend noter le groupe *st*, qui n'avait guère besoin d'un signe spécial. Mais on lui attribue par ailleurs la valeur *z* : il est vraisemblable qu'elle s'inspire de la lettre *z*.

Le nom de la rune 32, *cweorð* (dont le sens est inconnu), atteste le caractère érudit de ces dernières innovations. C'est le nom de la lettre *q* dans l'alphabet des Gots : les Anglais ont dû recueillir en Allemagne cet étrange héritage au cours de leurs investigations savantes. Ainsi s'est formé l'alphabet de 33 runes (D) attesté dans plusieurs manuscrits. Les signes D 30 et 32, inconnus dans les inscriptions, n'ont peut-être existé que sous la plume des scribes qui, au x^e siècle, ont imaginé et propagé le dernier *fuþorc*.

4° *Les runes en Scandinavie* (depuis la fin du x^e siècle). — Pendant près de deux cents ans, on ne trouve en Scandinavie que l'alphabet de 16 signes dont on a vu plus haut l'insuffisance. Mais, vers la fin du x^e siècle, s'amorce un développement qui ressemble beaucoup à celui de l'écriture runique en Angleterre. L'essor d'une civilisation nouvelle et la connaissance de l'alphabet latin en sont les facteurs essentiels. Le mouvement commence dans les dernières années de l'âge des Vikings, qui avait apporté dans le monde scandinave des ferments de toutes sortes. Il s'accroît avec le triomphe de l'Église qui, sur les ruines du paganisme, établit la civilisation de l'Occident chrétien.

On distingue nettement deux périodes. Pendant la première, qui dure jusqu'à la fin du xii^e siècle, les graveurs déploient une activité sans précédent : c'est l'âge d'or, qui imagine des procédés nouveaux et peu à peu perfectionne l'écriture. La seconde est une période savante qui porte à l'écriture nationale un intérêt histo-

rique : on systématise les procédés inventés par l'âge précédent, et, sur le modèle des lettres latines, on crée mécaniquement des signes runiques nouveaux.

I. Avant de décrire les caractères principaux de la première période, il faut signaler les innovations qui relèvent du développement naturel de la langue.

Dans l'alphabet de 16 signes (fig. 17), la rune 4 notait l'*ŋ* nasal et la rune 16 l'*R* mouillé. Quand, dans la première moitié du *x^e* siècle, le mot *ansuR* devint *óss* par suite d'altérations diverses, on se servit de la rune correspondante pour noter la voyelle *o*, qui n'avait plus de signe spécial. D'autre part, quand l'*R* mouillé perdit sa palatalisation, entre la fin du *x^e* et celle du *xi^e* siècle, la rune 16 devint inutile. Au lieu de l'éliminer, on l'utilisa d'abord, en Suède et au Danemark, pour noter la voyelle *e* (*æ*), puis dans tout le Nord avec la valeur *y*. C'est le nom de la rune qui détermina ce nouvel usage. Elle s'appelait *elgR* dans l'ancien alphabet : pour obtenir un signe vocalique, il suffisait d'utiliser le son initial selon la règle ordinaire; ainsi s'explique la première valeur *e*, qui ne fut que locale et momentanée. La valeur *y*, qui se généralise plus tard, vint sans doute de Norvège, où la rune avait hérité jadis du nom de la rune 1 *ýr* «if, bois d'if, arc».

Wimmer a supposé que les Scandinaves avaient emprunté aux Anglais les noms *óss* et *ýr* des runes 4 et 16. C'est une hypothèse inutile, mais elle s'inspire d'une idée générale très juste : l'Angleterre n'a pas été sans influencer l'écriture scandinave.

Dans les dernières années du *x^e* siècle, c'est-à-dire plus de cent ans après la colonisation de l'Angleterre par les Vikings, on voit apparaître sur quelques pierres danoises trois signes nouveaux qui notent la consonne *g* et les voyelles *e*, *y*. L'innovation graphique est fort simple. A la forme normale des runes *Y*, *I*, *h*, on a ajouté un point, qui est l'indice de la valeur nouvelle : *Y*, *†*, *h*. D'où le nom de «runes pointées» (*stungnar runar*), attesté depuis le *xiii^e* siècle. Si l'on compare la rune pointée *y* des Scandinaves à la rune anglaise de même valeur (fig. 19 A 27), on est frappé de l'identité du procédé. On a vu que les Anglais avaient eu l'idée d'inscrire un *z* dans la rune *h* : l'*h* inscrit, qui garde encore sa forme caractéristique dans les monuments anciens, a fini par devenir un simple point. C'est cette forme dégénérée de l'*y* anglais que les Danois ont sans doute imitée. Puis la ponctuation est devenue un procédé commode pour dériver un signe nouveau d'une rune ancienne. Au *xi^e* siècle, les trois premières runes pointées, créées au Danemark, se sont répandues en Norvège et en Suède : elles ont généralisé dans tout le Nord le pro-

cédé de la ponctuation. Vers la fin du XIII^e siècle, on a imaginé, pour noter *d*, le signe ƿ tiré de 1 (fig. 17, B 12), et, pour *p*, le signe B tiré de ƿ. Dans l'île de Gotland, certains graveurs ont réussi, en pointant les signes ordinaires, à noter des distinctions tout à fait subtiles.

Un autre procédé apparaît au XI^e siècle : celui de la « différenciation ». On a vu plus haut que les Suédois et les Norvégiens avaient dès le IX^e siècle simplifié la forme des 16 signes et généralisé dans la plupart des runes les traits unilatéraux (fig. 17 B). Mais le type normal (fig. 17 A), qui s'était maintenu au Danemark, s'était, vers la fin du X^e siècle, répandu dans toute la Scandinavie : au XI^e siècle il supplanta, en Suède, les formes locales. En Norvège, où l'on était familiarisé avec les deux types, on eut l'idée d'utiliser avec des valeurs différentes les variantes de la même rune. Par exemple, à côté du signe indigène ʀ (fig. 17, B 10), qui notait *a*, on employa la forme danoise ʀ pour noter *æ*. Cette différenciation de la rune *ár* apparaît en Norvège un peu avant 1100. Dans le courant du XII^e siècle, une variante ʀ de la rune *öss* prit à son tour la valeur *ø*.

Vers 1200, les graveurs disposaient donc de 23 signes : 9 pour les voyelles et 14 pour les consonnes. Ils pouvaient noter *a, e, i, o, u, y* [au moyen de 2 signes], *æ, ø*, — *b, d, f, g, h, k, l, m, n, p, r, s, t, þ*. Comparé au *fupark* de 16 runes, l'alphabet de cette époque a un caractère nouveau dont il faut souligner l'importance. Il manque aux signes runiques que l'on tire des runes traditionnelles une place dans l'alphabet et un nom. Ce ne sont pas des runes, mais des lettres, car la rune est définie par son nom et sa place dans le *fupark*. Déjà on sent l'intervention d'un modèle étranger. Bientôt l'écriture runique ne sera plus que le reflet de l'écriture latine. En réalité le sort des runes est déjà scellé quand au XIII^e siècle une renaissance nationale attire sur elles l'attention des lettrés et la faveur de la mode.

II. L'âge des Valdemar fut pour le Danemark une époque de réveil national. Le règne glorieux de Valdemar le Grand (1157-1182) remit en mémoire les hauts faits des ancêtres. Sur l'ordre de l'évêque Absalon, vainqueur des Vendes, le clerc Saxo écrivit les *Gesta Danorum*; la préface dit en termes ardents l'intérêt qu'on portait alors aux antiquités nationales. L'écriture runique profita du prestige dont jouissaient les choses du passé. On s'efforça de la ranimer. On eut à cœur de créer un alphabet national qui pût rivaliser avec l'alphabet latin : on voulut une rune pour chaque lettre latine. Les perfectionnements de l'âge précédent avaient été l'œuvre désordonnée d'initiatives individuelles : on tenta cette fois une réforme systématique. La tradition rapporte

qu'elle se fit sous les auspices du roi Valdemar le Victorieux (1202-1241).

Pour augmenter le nombre des runes, il n'y avait qu'à faire jouer les procédés traditionnels. Pour la lettre *v*, on créa aisément le signe \mathfrak{V} en ponctuant la rune \mathfrak{F} . La ponctuation de la rune \mathfrak{P} fournit le signe \mathfrak{P} pour noter la spirante sonore *ð*. Pour la lettre *z*, on choisit, soit une variante ¹, soit une forme dérivée de la rune *s*. On obtint ainsi un alphabet normal de 24 signes : il contenait des signes pour tous les sons de la langue maternelle et des équivalents pour presque toutes les lettres latines. Seules, les lettres *c*, *j*, *q* n'étaient pas représentées. Quand on écrivait le latin en runique, on se servait de *i* pour *j*, de *k* pour *q* et on transcrivait *c*, selon les cas, au moyen de *s*, de *k* ou de *z*.

Ce n'est pas sur des monuments de style traditionnel qu'il faut chercher ce dernier alphabet. Le temps des pierres runiques est passé. Lorsque, vers 1210, on éleva près de l'église d'Aasum, en Scanie, une pierre runique à la mémoire d'Absalon, c'était un hommage de style archaïque, dans le goût du Viking chrétien qu'on y célébrait. Les inscriptions du XIII^e siècle figurent sur des pierres tombales ou sur des objets de culte (cloches, encensoirs, fonts baptismaux) : le texte en est souvent latin, le choix des caractères reflète seulement la mode d'une époque.

Le *Codex runicus* mérite toutefois une mention spéciale. C'est un manuscrit entièrement écrit en runes : il contient l'un des deux textes les plus anciens de la loi de Scanie. Ce document étrange a longtemps exercé la sagacité des historiens et l'on a fondé sur ce témoignage isolé de vastes hypothèses. Certains ont pensé qu'il datait d'une époque où l'on se servait parallèlement de deux écritures : la latine pour les textes religieux en langue étrangère, la runique pour la littérature nationale écrite dans la langue maternelle. On a même prétendu que l'Islande avait jadis possédé toute une littérature écrite en runes avant le triomphe de l'alphabet latin qui eut lieu vers 1150 ⁽¹⁾.

On s'accorde aujourd'hui à reconnaître que ces hypothèses ne sont pas fondées. Le *Codex runicus* n'a jamais été qu'une « curiosité ». Quand, vers 1300, un amateur scanien eut l'idée de posséder la Loi de sa province en une édition de luxe et s'en fit faire

⁽¹⁾ C'est la thèse fragile qu'on trouve exposée dans B. M. OLSEN, *Runerne i den oldislandske Literatur* (Copenhague, 1883). D'autres auteurs, notamment le Danois P. G. Thorsen (*Om Runernes Brug til Skrift udenfor det monumentale*, Copenhague, 1877), avaient essayé d'établir que les runes avaient servi à l'usage littéraire. S'il a existé quelques autres manuscrits runiques, comme semble le prouver le témoignage des savants suédois du XVI^e siècle, ces documents ont les mêmes caractères que le *Codex runicus* et leur nombre ne constitue pas un argument nouveau.

une copie en runes, il y avait près de cent ans déjà qu'on avait consigné par écrit la tradition juridique, sans aucun doute à l'aide de caractères latins. Un scribe savant s'exerça au travail délicat de transcrire en runes les lettres latines du texte qu'il recopiait. Cette tentative curieuse ne fut peut-être pas isolée. Pour la runologie, elle n'est pas sans intérêt. Elle met en lumière les traits essentiels de cette dernière époque : le retour à la tradition nationale et le caractère artificiel de la renaissance runique.

Les runes n'ont donc jamais servi à l'usage littéraire. Apportée dans le Nord par les clercs anglais et allemands, l'écriture latine servit d'abord à copier des textes liturgiques et édifiants en langue latine, seule littérature que l'Église connaissait. Mais bientôt on l'utilisa pour écrire la littérature profane en langue vulgaire. Cette adaptation fut l'œuvre des clercs scandinaves : elle eut lieu dès le début du XII^e siècle en Norvège et en Islande, où la tradition littéraire était d'une vigueur exceptionnelle; cent ans plus tard dans les pays, comme le Danemark et la Suède, qui n'avaient guère sauvé du paganisme que leur tradition juridique.

Dès le moment où l'on mit l'alphabet latin au service de la langue maternelle, l'écriture runique perdit sa raison d'être. Elle se maintint encore dans les inscriptions lapidaires ou ornementales, puis s'effaça peu à peu de l'usage ordinaire. Toutefois, en Scandinavie, elle ne disparut jamais entièrement, comme en Allemagne ou en Angleterre. Dans les milieux lettrés, les runes gardaient le prestige du passé. Pour le peuple, elles avaient un caractère mystérieux qui en recommandait l'usage dans les formules magiques, dans les calendriers et autres talismans de la science populaire. Dans certaines provinces de Suède, elles se sont conservées avec une ténacité remarquable : dans l'île de Gotland, jusqu'au XVI^e siècle, et, dans la Haute-Dalécarlie, jusqu'à nos jours.

Maurice CAHEN.

BIBLIOGRAPHIE.

Ludv. F. A. WIMMER, *Die Runenschrift*, Berlin, 1887.

Th. VON GRIENBERGER, *Die germanischen runennamen*. 1. *Die gotischen buchstabenamen* dans *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, XXI (1896), p. 185 et suiv.

— *Die nordischen namenreihen* dans *Arkiv for nordisk filologi*, XIV (1898), p. 101 et suiv.

— *Die angelsächsischen runenreihen und die s. g. Hrabanischen alphabet* dans la même revue, XV (1899), p. 1 et suiv.

OTTO VON FRIESEN, *Om runskriftens härkomst* dans *Språkvetenskapliga sällskapet i Uppsala förhandlingar. 1903-1906*, Upsal, 1904.

— *Runenschrift* dans le *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, édité par J. Hoops, IV (1918-1919), p. 5 et suiv.

SOPHUS BUGGE, *Runeskriftens Oprindelse og ældste Historie*, Christiania, 1905-1913 (forme l'Introduction de *Norges Indskrifter med de ældre Runer*).

MAGNUS OLSEV, *Om Trolldrumer* dans *Fordomtita. Skriftserie, utg. av Oskar Lundberg, II*, Upsal, 1916.

LE FÉMININ

DU COMPARATIF PRIMAIRE.



Le «comparatif» primaire oppose un thème féminin au thème masculin-neutre en indo-iranien et en slave : à *vásyān*, *vásyah*, le sanskrit oppose *vásyasī*; à *masyā*, *masyō*, l'avestique oppose *masyehi*; à *bolji*, *bolje*, le vieux slave oppose *boljši*. Comme le «comparatif» a le caractère d'un adjectif, et que l'opposition d'un thème dérivé pour le féminin et d'un thème pour le masculin-neutre caractérise en général l'adjectif indo-européen, on admet en général sans discussion que la distinction de genres existant en indo-iranien et en slave reproduit un état indo-européen.

Le type de féminin indo-iranien présente pourtant un détail suspect : le vocalisme plein de l'élément présuffixal dans *-*yas-i/yā*-. Qu'il s'agisse de *svādvi*, de *dātrī*, de *vidiṣī*, de *sati*, de *praticī*, etc., l'élément présuffixal du féminin est toujours au degré zéro. Il est surprenant que seul le comparatif ait un vocalisme aberrant, alors surtout que le vocalisme est au degré zéro dans le superlatif : skr. *-iṣ-ṭha-*, zd. *-iṣ-ta-*, gr. *-ισ-το-*, etc. Sans doute M. Hirt enseigne que le vocalisme *e* de gr. *ῥδέϊα*, *δότεϊρα*, *γεγο-υεῖα* représente un état de choses ancien (*Der indogermanische Vokalismus*, p. 207); mais, à supposer qu'il ait raison — et l'absence de tout témoignage hors du grec rend la démonstration impossible — il reste que rien de pareil ne s'observe en indo-iranien, ni, d'une manière générale, là où le nominatif féminin singulier est en *-i*, et que, en grec même, il y a en général trace de la forme à vocalisme zéro, ainsi *εὐνήτρια* en face de *εὐνήτειρα*, et le féminin très archaïque hom. (F) *ιδύια* en face de (F) *ειδώς*. Le grec n'a même que *τέκταινα*, dont l'archaïsme est manifeste.

• Le type slave en *-jši* et le type gotique en *-izein-* ne concordent pas avec le type indo-iranien en *-yasī*.

Chose plus grave, ni le grec ni l'italo-celtique ne distinguent

le thème du féminin de celui du masculin-neutre : att. *ἡδιων* est masculin-féminin de même que lat. *suānior*. En irlandais, le comparatif n'a qu'une forme, qui est celle d'un ancien nominatif singulier, aussi bien féminin que masculin. En latin, le participe de type *ferens* est aussi masculin-féminin; mais c'est que **ferentis*, qui remplaçait **ferenti*, est devenu phonétiquement *ferens*; il y a trace du thème en *-i-* dans le nominatif-accusatif pluriel neutre *prae-sentia*, dans le génitif pluriel *prae-sentium*, dans l'ablatif singulier *prae-senti* (à côté de *prae-sente*). Rien de pareil dans lat. *meliora*, *meliorum*, *meliore*. Les langues occidentales ont donc conservé ici — comme en tant d'autres cas — un archaïsme indo-européen : le comparatif primaire n'admettait pas de formes dérivées pour le féminin en indo-européen. Tout au plus, les parlers orientaux ont-ils pu, dès l'indo-européen, tendre à constituer un féminin du comparatif sur le modèle des autres adjectifs.

Étant donné que le comparatif joue partout le rôle d'adjectif, les formes de féminin qu'on trouve en indo-iranien, en slave et en germanique s'expliquent aisément comme des innovations. C'est le grec et l'italo-celtique qui représentent l'état de choses initial. Le comparatif est donc une forme de substantif qui a pris secondairement le rôle d'adjectif.

On s'explique ainsi l'emploi du suffixe secondaire **-en-* en grec et en germanique : gr. *-iov-*, got. *-izan-*. Les adjectifs faibles du germanique sont, on le sait, d'anciens substantifs qui ont pris l'emploi d'adjectifs (cf. Brugmann, *Grundr.*, II², I, § 215, p. 307). Les formes de comparatifs en **-iz-an-* montrent que le comparatif primaire était originairement un substantif. En démontrant l'antiquité du type gr. *-iov-* = got. *-izan-*, M. Thurneysen se trouve avoir démontré du même coup le caractère de substantif des formes de comparatif.

L'emploi ne manifeste plus guère ce caractère ancien. En indo-iranien, le comparatif est devenu un adjectif assez pour qu'il ait été formé un féminin. On ne saurait donc s'attendre à observer des restes appréciables du caractère de substantif de ces formes. Là même où, comme dans véd. *yājñyān*, le « comparatif » garde du moins l'ancien sens d'« intensif », et où il n'existe aucun « positif » correspondant, le caractère adjectival est souvent net, et il n'y a pas d'exemple où l'on puisse affirmer que *yājñyān* ait le caractère d'un substantif. Autant la valeur d'intensif est visible en védique, autant l'emploi substantival est effacé. Même quand le comparatif est tiré d'un substantif, comme dans le *brāhmāyān* cité par Delbrück, *Ved. Syntax*, p. 192, il s'agit plutôt d'un effet de style que d'un souvenir d'un état de choses ancien dès longtemps aboli.

En grec, l'ancien type primaire de *ἡδιων* forme le système du

comparatif avec le type secondaire en *-τερος*, adjectif de tout temps. Le caractère adjectival est complet.

En latin, *-ior* est devenu la caractéristique du comparatif, au point que, là où il subsiste trace de l'ancien suffixe **-tero-*, avec son sens, on l'a pourvu de *-ior* : *interior*, *posterior*, etc.

L'irlandais ne saurait rien enseigner non plus. Le fait que certains substantifs servent de comparatifs en celtique (voir H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, § 464, II, p. 121) est intéressant à titre de parallèle plutôt que probant au point de vue indo-européen.

En somme, seuls des détails de forme révèlent le fait que le comparatif primaire, tel qu'il est conservé et développé dans plusieurs langues indo-européennes, est un ancien substantif, et qu'il se comporte tout autrement que les anciens adjectifs.

Le type appositionnel des constructions indo-européennes explique le passage de la valeur de substantif à l'emploi adjectival. Mais il serait vain de chercher à deviner le détail du développement.

A. MEILLET.

GREC διώκω.

La forme διώκω sert usuellement d'actif en regard du moyen δίσμαι dès l'époque homérique. Le moyen δίσμαι s'emploie absolument, ainsi Ψ 475, le plus souvent de manière transitive. Mais il reste à déterminer le lien de forme entre δίσμαι et διώκω.

On sait, par τάκω (ion.-att. τήκω), ἐτάκην, qu'un élément -κ- a pu servir à élargir un thème radical *tā-, attesté par les dérivés différents v. sl. *taǵo* « je fonds », arm. *thanam* « je mouille, j'arrose », cf. les substantifs lat. *tābēs*, *tābum*, avec le dérivé *tābeo*, gall. *tawdd*.

On arrive ainsi à isoler διω- en face de διε-. M. F. Muller, dans son *Grieksch Woordenboek*, suppose que l'on est parti d'une forme de parfait actif à vocalisme o. Mais il n'y a pas trace de pareil parfait : la racine de δίσμαι ne fournit ni aoriste ni parfait; encore chez Homère, διώκω n'a que le présent, et le présent est demeuré presque la seule forme de ce verbe. En réalité, il s'agit d'un thème de présent à vocalisme o. En effet, le vocalisme o n'était pas inconnu au présent (voir *M.S.L.*, XIX, p. 181 et suiv.). A l'aoriste, les formes ἔγνων, ἐβίωv, ἐδῶv fournissent des exemples bien connus.

Il est vrai que, comme présent, διω-/διε- n'est pas normal. Comme l'indique bien M. Hirt, *Der indogermanische Vokalismus* (Heidelberg, 1921), § 209, p. 212, le présent des racines dissyllabiques a le vocalisme de la première syllabe au degré plein aux trois personnes du singulier actif, soit -kr. *brāvūti* : *bruvānti*, *rodīti* : *rudānti*, etc., tandis que l'aoriste a le vocalisme de la première syllabe au degré zéro : v. p. *āprāt* (impér. *pūrdhi*), hom. *πλῆτο*. Le grec oppose, de manière frappante, att. *πέταμαι* à dor. *ἐπῆαν*, hom. *ἐπῆατο* et dor. *εν-πελα* (à Sélinonte), *ἐμ-πέλα* : *ἐμπέλαζε*, *προσάγε*, *ἐγγιζε* (de là *σελάθω* et *σελάζομαι*) à hom. *πλῆτο* (de *πλᾶτο*), *πλῆντο*.

Mais la langue a évité une ressemblance trop grande avec *δέαται* : *δοκεῖ*, *δέαμην* : *εδοκίμαζον*, *εδόξαζον* Hes., hom. *δέατ(ο)*, et avec *δόατ(ο)* d'une variante du texte homérique confirmée par l'aoriste dérivé hom. *δοάσσατο* (l'a après le vocalisme o est dû à l'influence de *δεα-*). Et le vocalisme aoristique à degré zéro du premier élément a été généralisé.

En face de véd. *vyánti*, qui a le vocalisme attendu, la langue homérique a *ΐεμαι* : *ΐετο* N 386, *ΐέμενος* N 291. Or, il faut admettre un présent **ΐιωκω*, formé sur **ΐιω-*, comme *διαίωκω* sur *διω-*, pour rendre compte de l'accusatif sing. (ΐ)ίακα Δ 601, de (ΐ)ιωκή E 640 et de (ΐ)ιωχμός; et en effet une inscription de Corinthe porte *ΐιωκει* équivalant pour le sens à *διαίκει*.

C'est le voisinage des sens qui explique le parallélisme des formations toutes particulières de *δίεμαι* et de *ΐεμαι*, de *διαίωκω* et de *ΐιωκω*.

Il y a eu sans doute, anciennement, opposition de formes primaires actives à thème *διω-*, *ΐιω-* et de formes secondaires et participiales moyennes telles que *δίετο*, *ΐετο*, *ΐέμενος* (cf. *Bull. Soc. ling.*, XXIII, p. 64 et suiv.), si bien que *δίεται*, *ΐεται* auraient été faits sur *δίετο*, *ΐετο*.

On a vu par *πελάθω* et *πελάζω* comment les anciens présents de racines dissyllabiques ont été éliminés grâce à l'addition de suffixes secondaires. Il y a un fait analogue dans *στενάχω* et *στένάζω* en face de véd. *staníhi*, lat. *tonat*.

L'alternance de *ē* et *ō*, qui est attestée en fait par l'aoriste *έξίω* et le présent dérivé *ζήν*, est attestée de même par les présents dérivés *ψήν*, *σμήν* et *ψήχω*, *σμήχω*, en face de *ψάχω* (et *σάχω*), *σμάχω*, qui se trouvent aussi. Le même procédé se trouve dans *νάχω* (ion-att. *νήχω*) en face de skr. *snāti*; mais, comme la racine est en *-ā-*, il n'y a pas de degré *o*. Le suffixe *-χω* se retrouve dans *τρώχω* en face de *τρώω*, et l'antiquité du procédé ressort de dérivés arméniens à valeur factitive : *eloyz* «il a fait monter» (prés. *eluzanem*) de *elanem* «je monte» et *ankloyz* «il a enfoncé» (prés. *ankluzanem*), de *anlūnum* «je plonge» (aor. *anklay*). Ailleurs l'arménien a *-s-*, qui répond au *κ* du type *διαίωκω*, ainsi *koroyz* «il a détruit» (prés. *korusanem*) en face de *kornēim* «je me détruis» (aor. *koreay*). Les factitifs arméniens sont d'ordinaire en *-c-*, issu de *-ske/o-* (cf. ces *Mémoires*, XXII, p. 47). Les suffixes secondaires ont largement servi à élargir les formations de type athématique qui tendaient à s'éliminer.

A. MEILLET.

LE NOM DE LA VILLE DE METZ.

On sait que les formations dites « hypocoristiques » ne se rencontrent pas seulement dans les noms propres de personne, mais aussi dans les noms propres de lieu. Zimmer (*K.Z.*, XXXII, p. 171), d'Arbois de Jubainville (dans ces *Mémoires*, IX, 190), et récemment M. Isidor Hopfner (*Z. f. cell. Ph.*, XII, 185) en ont fourni des preuves en ce qui concerne le celtique. Mais ils n'ont guère attiré l'attention que sur l'emploi de suffixes « hypocoristiques », combiné d'ordinaire avec un raccourcissement du mot (type *Eburacus* de *Eburodunum*, etc.). Or, il y a une autre formation hypocoristique, très répandue dans les noms de personne, qui consiste à redoubler la consonne intérieure du mot : type gr. *Mévης* de *Μενεπατής*, germ. *Sicco* de *Sigbert* (Zimmer, *loc. cit.*), celt. *Eppius* ou *Bottus* de *Epo-* ou *Bodio-* (Kuno Meyer, *Sitzber. der Berl. Akad.*, 1912, n° LI, p. 1147-1150), etc. Cette formation paraît être celle du nom de la ville de Metz, *Mettis*, qui s'est substitué au vieux nom de *Duodurum*. A l'époque gallo-romaine, les noms des cités ont été remplacés dans l'usage par les noms des peuples. Or *Duodurum* était la capitale des *Mediomatrici* (Ptolém., II, 9, 7). C'est donc de *Mediomatrici* que *Mettis* est sorti. L'hypothèse de d'Arbois de Jubainville, enregistrée par Holder (*Sprachschatz*, II, col. 580), suivant laquelle *Mettis* représenterait un *fundus Metti*, tiré d'un nom propre d'homme *Mettius*, n'est justifiée par rien et heurte l'usage général en Gaule de la désignation des anciennes cités par le nom des peuples. Il vaut mieux considérer *Mettis* comme un « hypocoristique ». On n'a gardé que la première syllabe du nom des *Mediomatrici*, comme on a fait pour le nom de *Neriomagus* « Nérès » transformé déjà en *Neri* sur la table de Peutinger (*Aquis Neri*), mais avec un redoublement de l'occlusive exactement semblable à celui de germ. *Sicco* tiré de *Sigbert* ou celt. *Bottus* de *Bodio-*.

J. VENDRYES.

L'ALARODIEN

ET L'ACCENT D'INTENSITÉ INITIAL

DANS

LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.



L'accueil que l'école japhétique, dont M. Marr semble être le chef et dont M. Braun se fait le prophète, a rencontré généralement dans le monde savant, n'a pas été très chaleureux. Ce n'est cependant pas qu'on méconnaisse l'importance primordiale du problème, voire même le besoin, comme M. Meillet l'a si bien dit, « de sortir de l'édifice solidement charpenté, bien construit, clairement établi de l'indo-européen ». Depuis longtemps on est convaincu que l'une des causes principales de l'altération de l'indo-européen primitif est le *substrat*, notamment en Europe qui n'était pas un pays inhabité, ni inculte, de sorte qu'il s'est opéré fatalement un mélange de langues et de cultures. D'autre part, sans vouloir même parler de l'œuvre sans doute géniale, mais renfermant trop de conclusions prématurées, de M. Trombetti, des savants opérant d'après les méthodes les plus sévères, voire même scrupuleuses, ont cru pouvoir rattacher à l'indo-européen les langues finno-ougriennes (avec le samoyède) [Wiklund, Paasonen, Jokl], de même que le chamito-sémitique, peut-être avec plus de probabilité encore (Herm. Moller, Holger Pedersen, A. Cuny). Enfin, par la découverte des dialectes tokhariens et du pré-hétéen, notre connaissance du groupement de l'indo-européen commun a été notablement élargie; tandis que les voiles qui couvrent le basque, l'étrusque, le pélasge se lèvent peu à peu.

L'exposé clair et judicieux de M. Braun concernant plusieurs problèmes de grande actualité, qui remplit les cinquante premières pages de sa brochure, intitulée : *Die Urbevölkerung Europas und die*

Herkunft der Germanen (Berlin, 1922), a gagné même des sympathies ouvertement énoncées. Mais dès que l'auteur entre dans le détail et qu'il s'engage dans la voie des démonstrations positives, la chose devient précaire, et on se sent forcé de suspendre son assentiment. Les faits d'ordre morphologique allégués ainsi que la plupart des étymologies sont douteux, et ceci est à un degré bien plus haut encore applicable aux exposés de M. Marr. Joignons-y des inexactitudes, des contradictions abondantes, et l'on avouera qu'une certaine réserve, une certaine défiance même n'est que trop justifiée.

Cette défiance est rehaussée par le fait que la pièce de résistance de la théorie japhétique est située dans le vaste domaine des langues caucasiques. Ce n'est pas à dire que précisément dans le Caucase ne puisse se trouver la clé du problème que fournit le mélange de l'indo-européen avec le pré-indo-européen et de bien d'autres problèmes encore; et à ce propos je renvoie à un article de mon éminent collègue J. van Ginneken dans les *Studien*, CIV (1925), p. 319 et suiv. Mais M. Marr est le premier qui se soit astreint à l'étude des langues caucasiques dans son entier. Et avant que les grammaires et glossaires systématiques des langues caucasiques et surtout la grammaire comparée de ces langues, dont parle M. Braun, *Urbewölkerung*, p. 11 et 43, aient paru, il restera impossible de porter un jugement formel sur le caractère général de ces idiomes, et surtout sur leur parenté avec le pélasge, les langues des inscriptions trouvées à Lemnos, en Crète et à Chypre, les langues asianiques, l'étrusque, le rhétique, le ligure, le sicule, l'illyrien, le vénète, le pré-messapien, le lépontique, le basque, l'ibère, etc., parenté qui est loin d'être démontrée.

Jusqu'ici je n'ai nommé ni M. Karl Oštir, ni l'alarodien. M. Oštir, professeur à l'université de Ljubljana (Laibach) a publié toute une série d'articles ayant trait à ce sujet, et qui présentent le triple inconvénient d'être très difficilement accessibles, d'être généralement « d'une impénétrable obscurité » — l'expression est de M. Meillet, qui prétend encore que l'étude du petit livre intitulé : *Beiträge zur alarodischen Sprachwissenschaft* donne le vertige — et surtout de ne présenter nulle part au lecteur une vue d'ensemble, un exposé tant soit peu systématique et clair. Cependant il faut convenir que l'érudition de l'auteur est immense et que maint rapprochement et mainte idée peuvent être utiles à débayer le chemin dans la terre inculte des langues pré-indo-européennes ⁽¹⁾.

(1) Publications : 1. *L'origine sumérienne des noms numériques des Abacistes lorrains*, *Čas XVI* (Leonovo društvo, Ljubljana), p. 336; 2. *Beiträge zur alarodischen Sprachwissenschaft*, I, Wien und Leipzig, 1921; 3. *Alarodica*, I (en latin), *Razprave*, I (Znanstveno društvo za humanistične vede, Ljubljana,

Aussi ne faudrait-il pas nommer M. Marr et Oštir ensemble : Oštir se place décidément sur le plan indo-européen, tandis que Marr est surtout, disons : est trop exclusivement caucasiologue. Ensuite M. Oštir sépare pour ainsi dire radicalement le sémitique du chamitique (égyptien, libyco-berbère, couchitique)⁽¹⁾, en quoi il s'éloigne non seulement de M. Marr, mais je puis dire de l'opinion généralement reçue. Tout au plus il admet une infiltration préhistorique de l'égyptien par le sémitique, d'où résulteraient les concordances, selon lui d'ailleurs très peu nombreuses, entre le sémitique et l'égyptien. Mais ce qu'il importe surtout de noter, c'est que M. Oštir se désintéresse profondément de la reconstruction d'une unité nostratique dans le sens de M. Pedersen, et par conséquent bien davantage d'une unité «trombettienne», qu'il est cependant loin de vouloir nier; et que le monde des langues caucasiques pour lui n'a pas du tout l'importance qu'y attache M. Marr. Oštir s'astreint surtout à prouver l'existence d'une unité «alarodienne», plus récente; selon lui le *terminus a quo* serait environ le cinquième millénaire, et par conséquent relativement plus démontrable. Disons enfin que M. Oštir élargit le domaine de l'alarodien bien au delà de l'Europe méridionale et que par conséquent ce domaine ne coïncide pas absolument avec le japhétique de M. Marr.

Mais enfin, qu'est-ce que M. Oštir entend par l'«alarodien»? J'ai gagné là-dessus des idées plus précises à la suite d'une correspondance que j'ai eue avec mon collègue de Ljubljana et pour laquelle je lui suis profondément reconnaissant.

On sait que les Ἀλαρόδιοι d'Hérodote étaient les peuples des

1923), p. 273; 4. *Illyro-Thrakisches* (en allemand) [*Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju*, I (Beograd, 1923), p. 78]; 5. *Illyro-Pelasgica* (en allemand) [*Arhiv*, II (Beograd, 1924), p. 21]; 6. *Vorindogermanische (= alarodische) Zahlwörter auf dem Balkan* [*Arhiv*, II (Beograd, 1925), p. 263]. 7. *Vorindogermanische (= alarodische) Zahlwörter auf dem Balkan II*, [*Arhiv*, III (Beograd, 1926), p. 126]; 8. *Danuvius-Asamus-Naissus* (en allemand) [*Arhiv*, II (Beograd, 1925), p. 348]; 9. *Baltoslavische Metatome* [*Razprave*, II (Znanstveno društvo za humanistične vede, Ljubljana, 1925), p. 55, [en slovène avec un résumé en allemand]].

Dans *Wörter und Sachen : Etymologische und grammatische Versuche*, III, p. 205; IV (*suite*), p. 211; *Etymologien*, V, p. 217.

Dans *Anthropos : Zum Verhältnis des indogermanischen X-Lautes zu den semitischen Kehlkopfslauten*, VIII, p. 165.

Sous presse :

Zur *Vorslavischen Ethnologie des Hinterkarpatengebietes* (*K predslovanski etnologiji Zakarpatja*), *Etnolog.*, I, p. 1 (Etnografski Muzej, Ljubljana, 1926) en slovène avec un résumé en français.

⁽¹⁾ S'appuyant entre autres sur le fait que les Sémites ont pénétré du nord dans le berceau arabe des peuples sémitiques; voir H. Moller, *Vergl. indogerm.-semit. Wörterbuch* (Göttingen, 1911), p. xvi.

côtes de la mer Noire : les Mosches, Tibaréniens, Táoi, Tzánoi, Khalubes, etc. M. Hommel qui considérait le pays d'Ararath (Urartu) comme le centre des peuples et langues *asianiques* ou langues de l'Asie antérieure, nomma toute cette famille les *Alarodiens* ou *Pélasgo-Alarodiens*; et dans une recension de la première partie du travail de Pauli sur l'inscription pré-hellénique bien connue de Lemnos, il y joignit d'autres peuplades encore, entre autres les Étrusques et les Ibères (*Archiv für Anthropologie*, XIX, 1890, p. 251 et suiv.). Le résultat en fut que Pauli, dans la seconde partie de son travail, parue en 1894, examinant l'exposé de M. Hommel, reconnut comme parenté sûre celle des Étrusques avec les Pélasges de Lemnos, tandis qu'il considéra comme possible celle avec les Cariens, Lydiens, Lyciens, Susiens, Caucasiens du Sud, Rhétiens, Ligures et Ibères, en ajoutant outefois que le degré de vraisemblance lui paraissait inégal. Enfin, M. Oštir élargit la compréhension du terme « alarodien » d'une façon encore bien plus considérable.

En effet, d'après lui, avant l'arrivée des peuples indo-européens, l'Europe, l'Asie antérieure ancienne et le nord de l'Afrique étaient habitées par des peuples parlant des langues congénères et pourvus d'une culture sensiblement une. Il en résulte que la culture la plus ancienne des contrées énumérées ne saurait être mise à découvert, et que la culture postérieure ne saurait être entièrement comprise que par la science linguistique alarodienne.

L'alarodien de M. Oštir comprend : 1° le paléo-européen tout entier (ibéro-basque, picto-ligurien, rhéto-étrusque, illyro-pélasgique) c'est-à-dire l'Europe tout entière, excepté la partie du Nord-Est, parce que la nomenclature géographique n'y est pas alarodienne, et aussi parce que ç'a été probablement le berceau du finno-ougrien-samoyède commun, voire même. Selon M. Oštir, de l'unité ougro-finnoise-indo-européenne; 2° les langues de l'Asie antérieure (sumérien, mitanien, vannique, élamite, pré-hétéen, arzawa, idiomes asianiques côtiers de l'Asie Mineure); puis de Touran; 3° le chamitique du nord de l'Afrique. Voir surtout *Beiträge*, p. 94; *Alarodica*, p. 274; 4° le substrat dans les langues voisines, qui s'étendirent sur le domaine alarodien et « dont la parenté nostratique ou trombettienne n'est pas prouvée ».

En dehors de ce domaine se trouvaient l'indo-européen, l'ouralien et le sémitique⁽¹⁾. Cependant il n'est pas impossible que ces langues aient formé des îlots linguistiques au dedans du vaste domaine alarodien. En tout cas il faudrait admettre, que déjà en un temps préhistorique ces groupes ont pénétré l'alarodien, mais avec cette différence que l'indo-européen s'y est inséré dans un état

(1) Ce que dit M. Trombetti, *Le Origini della lingua Basca* (Bologna, 1925), p. 11 : « Camitico (ivi compreso, pare, il Semitico) » n'est donc pas exact.

déjà dialectal, tandis que l'ourahien s'est engagé dans le domaine alarodien de la Russie orientale avant son démembrement dialectal. Ceci n'exclut pas une parenté entre ces trois groupes et l'alarodien. Seulement dans l'état actuel de la science une telle parenté n'est pas démontrable⁽¹⁾. Ce qui importe pour le moment avant tout, c'est de déterminer en quelle mesure il y a eu mélange lexicologique et grammatical (phonétique, morphologique, syntaxique); et ce sera naturellement l'examen de la dernière infiltration alarodienne qui comportera pour chacun de ces groupes en particulier la plus grosse difficulté.

La thèse de M. Oštir n'est en réalité pas nouvelle. J'ai montré comment il a pris des idées lancées déjà par d'autres (Hommel, Pauli, etc.); il les a élargies et combinées à sa manière. Mais, hormis la plus grande étendue qu'il prête à son groupe de langues parentes, M. Oštir se distingue de ses devanciers par un plus grand effort pour rendre acceptable l'unité de ce qu'il appelle « alarodien ». Comme preuves il allègue :

1° Afin de démontrer la concordance de la forme linguistique externe, une foule innombrable de correspondances étymologiques, dont une grande partie sans doute est assez hasardée (cf. Meillet, *B.S.L.*, XXIII, p. 128; Schuchardt, *Revue des études basques*, XIII, p. 80; Trombetti, *Le Origini della lingua basca*, p. 11; *Saggio di antica onomastica mediterranea*, dans l'*Archif*, III [1926], p. 3, 4); mais d'autres ne manquent pas d'un caractère assez convaincant. Je renvoie surtout aux noms de nombre étrusques 1-6 : *max*, *zal*, *θu*, *huθ*, *ci*, *ša* et leurs correspondants alarodiens, par exemple préhell. *τιεήν* « trépiéd »; *Υτληνία* = *Τετρά-πολις* chez Steph. Byz., *sub verbo* : « *Αὔτη (ἡ Ἀττική Τετράπολις) πρότερον ἐκαλεῖτο Υτληνία* », combinaison que M. Kretschmer qualifia comme « ein schlagender Beweis für die Verwandtschaft des Etruskischen mit der Sprache der vorgriechischen Urbewölkerung », *Glotta*, XI, p. 277; alarodien commun *škwa* « six », avec réduction du groupe initial étr. *ša*, basque *sei* avec un *i* secondaire, lemn. *sialχvei* « soixante » = 6 × 10. Pour l'étrusque *max* « un » il admet comme base alarodienne la forme **mat-k* avec déterminatif *k*, et d'où avec assimilation nous avons l'étr. *Maccus*, prélat. *maccus*, préhell. **μακκος* « bouffon, niais, idiot », *μακκοῦν* « être idiot », cf. l'allemand « einfältig »

(1) A propos des langues altaïques je cite une phrase de M. Setälä, *Finnisch-Ugrische Forschungen*, XII (1912), p. 127 : « Die eventuellen verwandtschaftlichen verhältnisse der altaïschen sprachen einerseits — wenn man es bewiesen ansieht, dass die altaïschen sprachen wirklich zusammengehören — und der uralischen sprachen anderseits sind . . . vorläufig noch nicht klar. Es muss sogar als unsicher bezeichnet werden, ob wirklich die altaïschen sprachen den uralischen näher stehen als die indo-europäischen ».

Narr», gr. ἄ-μαχis «a single one». Avec l'étrusque *zal* «deux» comparer le préhellén. [σ]λα-ξρυς «bi-pennis», dont l'élément *br «aes» correspond au préslav. *sre-bro* «argent». Étr. *θu(m)* «trois» se reflète dans le préhellén. Δυμ-ἄνες, l'une des trois phylés doriennes, cf. le latin *tribus*; voir *Beiträge*, p. 34 et suiv.; *Vordg. Zahlw.* I, p. 296 et suiv.. II, p. 126 et suiv. Ensuite il est clair que M. Östir s'appuie aussi sur l'abondante nomenclature correspondante dans les diverses contrées.

2° Pour démontrer l'accord de la forme linguistique interne, le savant alarodologue fixe l'attention sur les préfixes, infixes et suffixes communs, comme *p, m, n, d*, cf. *Beiträge*, § 94, 361, 516; *Illyro-Thrak.*, p. 121; *Alarodica*, p. 301; pour l'élément *nt* voir *Beiträge*, § 792; pour *i* et *as*, *Beiträge*, § 242 et suiv., 541; pour les particularités syntactiques, *Beiträge*, § 363, *Alarodica*, 301.

3° Il y a surtout l'*alternance consonantique*, le «*Stufenwechsel*», c'est-à-dire l'alternance consonantique conditionnée par l'accent, terme emprunté aux recherches finno-ougriennes de M. Setälä. J'y reviendrai tout à l'heure, mais je me permets d'attirer dès maintenant l'attention sur ce phénomène que M. Östir, non sans raison, considère comme étant d'intérêt capital. Il est aisé de s'en moquer et de dire qu'il ouvre des possibilités illimitées. Je ne nierai pas ce qu'il y a de vrai dans cette assertion. Mais aussi suis-je convaincu que des alternances fondamentales comme *b : p* et *p : ph* resteront définitivement acquises pour l'unité alarodienne. Notons que M. Marr aussi admet une alternance consonantique, qui correspond au «*Stufenwechsel*» de Setälä-Östir, mais seulement pour des groupes dialectaux déterminés.

«Unité» n'est pas synonyme d'«uniformité». De fait il faudra admettre parmi les langues alarodiennes couvrant une étendue depuis l'Afrique jusqu'au Caucase, des divergences considérables, qui plongent leurs racines dans l'état dialectal de l'alarodien commun, plus encore peut-être que ce n'est le cas pour les traits dialectaux des langues indo-européennes. Puis est venu l'entrecroisement des langues où tout, ou presque-tout, dépend du poids numérique des composants, comme M. Braun, *Urbevölkerung*, p. 72, l'a très bien indiqué pour le japhétique. Il est clair que la disette de matériaux nous oblige à renoncer à une caractéristique de détail.

L'énumération des langues que M. Östir considère comme des chaînons de la grande famille alarodienne, donnée à la page 4, exige quelque élucidation.

1° Comme nous l'avons déjà dit, M. Östir détache le *chamitique*

du sémitique et le rattache au sumérien. Ce n'est pas l'opinion communément admise; voir l'ouvrage glottologique le plus récent, *Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde*, du P. W. Schmidt (Heidelberg, 1926), p. 61 et suiv.

2° L'*illyrien* est la langue alarodienne qui a recouvert l'Europe depuis la Russie méridionale et le Balkan septentrional jusqu'à la Baltique; tandis que l'albanais est considéré comme une langue-satem apparentée au balto-slave et à l'arménien, avec beaucoup de dérélictés illyriens; voir *Voridg. Zahlw.*, I, p. 286. C'est surtout par sa nomenclature, son substrat géographique, que l'illyrien se révèle comme apparenté plus spécialement au paléo-européen et aux langues de l'Asie Mineure. Mais il a été recouvert par le thrace, qui appartient au groupe «proto-européen», terme que nous tâcherons d'élucider tout à l'heure. Dans ce sens on pourrait dire que l'illyrien est une langue indo-européenne; voir *Voridg. Zahlw.*, II, p. 295.

3° De même le *vénote* de l'Italie septentrionale doit être considéré comme une langue foncièrement alarodienne : *Voridg. Zahlw.*, I, p. 318 et suiv. Mais comme l'illyrien elle a été probablement recouverte d'une couche proto-indo-européenne.

4° La même observation doit encore se faire pour le *ligure*, dont M. Oštir s'est astreint à démontrer le caractère non indo-européen surtout dans ses *Beiträge*, § 132 et suiv., cf. *Alarodica*, p. 291 et suiv. Le suffixe bien connu *-asc-*, dans les noms géographiques *Neviasca*, *Tulelasca*, *Veraglasca*, etc., est comparé à des éléments correspondants des langues de l'Asie Mineure : *Alarodica*, p. 304, *Voridg. Zahlw.*, p. 289, *Beitr.*, p. 131 : le suffixe *-sc-* est probablement une contamination du suffixe local *-ts-* et le formatif (de génit., adject.) *-k-*. On sait que M. Kretschmer, se fondant sur les inscriptions soi-disant lépontiques, a émis une opinion opposée, *K.Z.*, XXXVIII, p. 97. Voir aussi Holger Pedersen, *Le groupe-ment des dialectes indo-européens* (København, 1925), p. 15.

5° Il va de soi que le *picté*, la langue primitive de la Grande-Bretagne, est considéré comme entrant dans le cercle alarodien. On sait que M. Zimmer, dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Rom. Abt.*, XV, p. 207, a démontré que chez les Pictes régnait l'ordre familial matriarcal, qui semble avoir été la règle chez les Alarodiens. La couvade s'est maintenue chez les Pictes plus longtemps qu'ailleurs. Voir *Zeitschr. f. celt. Philologie*, IX, p. 101.

*6° M. Feist, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen* (Berlin, 1913), p. 372, dit que la tradition représentée par

Denis d'Halicarnasse, qui considère les *Étrusques* comme autochtones, ne trouve nulle part un appui scientifique. Cependant M. Oštir s'y rallie, de même, si je ne me trompe, que Ribezzo et Trombetti. Dès lors il n'y a plus lieu de distinguer deux groupes, desquels l'un (caractérisé par l'élément *š*) serait venu par la mer et aurait pris la route de l'île de Lemnos; l'autre (caractérisé par l'élément *s*) serait venu par le continent : la correspondance *š* ↔ *s* existe sans doute, mais c'est une correspondance alarodienne ordinaire, qu'on rencontre hors de l'étrusque dans le sumérien et le basque. La parenté la plus proche du *rhétique* est peut-être due à une pénétration tardive des Étrusques d'Italie dans les pays transalpins. Dans cette hypothèse il faudrait cependant distinguer entre l'influence exercée par ces proto-Italiens sur les langues de l'Italie et l'influence culturelle historique exercée par les Étrusques sur les Romains au cours du VI^e et V^e siècle av. J.-C., influence qu'a mise en lumière Wilh. Schulze dans son merveilleux ouvrage *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen* (Berlin, 1904). Comme on le sait, la parenté de l'étrusque avec les langues asiatiques et le pélasge a été conjecturée ou démontrée par Pauli, S. Reinach, de Saussure, Meillet, Hirt, Kretschmer, Kannengiesser, Herbig, Hammarstrom, Moller, Trombetti et d'autres ⁽¹⁾.

7° Avec Schuchardt, Trombetti, Uhlenbeck et d'autres, M. Oštir soutient qu'il ne faudrait pas séparer l'*ibéro-basque*, bien solidement relié aux autres langues paléo-européennes et asiatiques, de la famille chamitique. Trombetti et Marr sont d'avis que l'*ibéro-basque* est plus rapproché des langues caucasiques que du chamitique. Oštir n'en dit rien, ni dans ses *Beiträge*, ni autre part. Son point de vue spécial est celui-ci, qu'il rapproche, il est vrai, l'*ibéro-basque* du chamitique et caucasique, mais qu'il nie l'existence d'une famille chamitico-sémitique.

8° Dans les *Voridg. Zahlw.*, p. 295, etc., il est question d'un *groupe indo-européen central* ou *proto-indo-européen*, se composant surtout du hétéen, tokharien et thraco-phrygien, et qui par sa position tant locale que linguistique constituerait un type intermédiaire entre les langues-centum et les langues-satem. Ce groupe diffère donc de beaucoup de ce que M. Kretschmer, *Glotta*, XIV, p. 300 et suiv., a appelé « la couche proto-indogermanique ». Notre groupe ne pourrait s'appeler ainsi qu'en ce sens que les Indo-européens cen-

⁽¹⁾ M. Trombetti croit que l'influence exercée par les Étrusques historiques sur Rome a été exagérée; voir *Saggio di antica onomastica mediterranea* (Archiv, III, p. 5, 6). Un excellent exposé de l'histoire des diverses conceptions sur les Étrusques se trouve chez Carlo Tagliavini, *Di alcune antichissime parole alpine* (Zeitschr. f. rom. Philologie, XLVI [1926], p. 32 et suiv.).

traux auraient été les premiers à pénétrer dans l'Europe centrale. Le hétéen est la langue indo-européenne la plus ancienne : cela veut dire, dans le système de M. Oštir, que c'est la langue indo-européenne qui s'est développée la première hors du berceau primitif, qui peut-être a été le plus fortement alarodisée, mais dont la flexion a gardé son caractère indo-européen; mais il n'en déduit pas, comme M. Kretschmer, *Die proto-indogermanische Schicht*, II, p. 300, une parenté plus éloignée avec les autres langues indo-européennes. Cependant les deux savants s'accordent pour admettre trois couches distinctes : le paleo-européen, le proto-indoeuropéen, et l'indo-européen proprement dit.

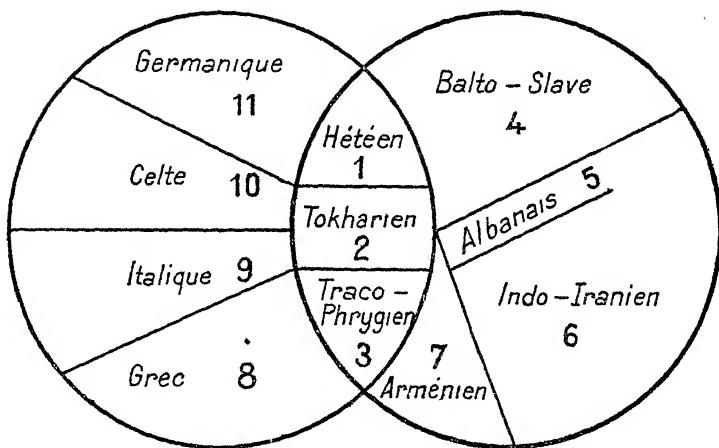
M. Oštir joint au thraco-phrygien la langue des devanciers des Scythes (Préscythes), qu'Hérodote mentionne au livre IV, chap. xi : les Cimmériens dont la « Crimée » garde peut-être encore le souvenir. Voir *Illyro-Thrak.*, p. 133; puis Vasmer, *Die Iranier in Süd-russland* (*Veröff. des balt. und slav. Instit.*, III, Leipzig), p. 4; Feist, *Kultur der Indogermanen*, p. 404.

Cette hypothèse paraissait nécessaire à cause du tokharien et du hétéen. Pour ce qui concerne le thraco-phrygien, on lui a assigné une place tantôt dans le groupe satem, tantôt dans le groupe centum, ce qui s'explique par l'exiguïté des matériaux; voir *Vorigd. Zahlw.*, p. 294, 290; Hermann, *K.Z.*, L, p. 307; J. Pokorný, *Die Stellung des Tocharischen im Kreise der idg. Sprachen*, dans les *Ber. d. Forschungsinstit. f. Ost. und Or. in Wien*, III, p. 24 et suiv. Mais dans le tokharien et le hétéen le changement $k_1 > k$ est certain, et la conservation de k_2 incertaine. En tokharien, le changement $k_2 > k$ est en tout cas prépondérant; par exemple idg. g_2^{em} : A *kakmu* «venu», et A *kum-*, peut facilement être considéré comme forme faible; — idg. pek_2 : A *pakku* «cuit», B *pāk* «cuire»; etc.; voir Schrader-Nehring, *Reallexicon*, s. v°. «On ne se trompera sans doute pas beaucoup en attribuant au tokharien une place intermédiaire entre l'italo-celtique d'une part, le slave et l'arménien de l'autre», écrivait M. Meillet en 1914 dans l'*Indogermanisches Jahrbuch*, I, p. 17, et c'est de son avis que M. Oštir s'approche de plus près. De même en hétéen la conservation de la labiovélaire est au moins incertaine et pas assurée par la forme *kuv-* «qui», qui est équivoque; voir *Idg. Zahlw.*, p. 195.

M. Oštir arrive donc à localiser les trois groupes dialectaux susdits dans une zone indo-européenne mitoyenne, où l'onde $k_1 > k$ se croisait avec l'onde $k_2 > k$, de sorte que tant k_1 que k_2 y sont devenus k . Cet état de choses pourrait graphiquement être exprimé comme suit, p. 62 (cf. le croquis qui se trouve dans ma *Hand-leiding*, p. 71, Schrijnen-Fischer, p. 66). L'albanais s'y trouve tout près du slave à cause du changement de *o* en *a*, et de la représentation de l'*n* sonante en balto-slave-albanais par *un*.

J'ai dit plus haut (p. 58), que M. Oštir admet pour l'alarodien un changement consonantique spécifique, conditionné par l'accent, le «*Stufenwechsel*», que l'alarodien aurait légué *en entier* au finno-ougrien, mais *en partie* au groupe indo-européen central, c'est-à-dire le changement de *media* en *tenuis*. qui plus tard, par l'intermédiaire de ce groupe, fut transmis à d'autres langues indo-européennes encore. Dans ce groupe central tout d'abord par exemple le *b* changea avec le *p*; puis le *p* gagna du terrain, et le *b* fut extirpé.

La théorie du «*Stufenwechsel*», ou plutôt son application en une large mesure, a valu à M. Oštir des critiques sévères. Il est



ISOGLOSSES .

- 1 + 2 + 3 : indo-européen central (vélaire seule).
- 4 + 5 + 6 + 7 : langues satem ($k_2 > k$).
- 8 + 9 + 10 + 11 : langues centum ($k_1 > k$).
- 1 + 2 + 3 + 9 + 10 : langues à désinence *r*.
- 9 + 10 + 11 : langues à prétérît mixte.
- 6 + 7 + 8 : langues à augment.

sans doute vrai qu'une application trop vaste de ces règles donne lieu à trop de possibilités, ce qui est fâcheux en fait d'étymologie, voir M. Trombetti, *Lingua Basca*, p. 11. Cependant une réglementation, même exagérée, en cette matière, me semble préférable.

En quoi consiste donc ce «*Stufenwechsel*» ?

Le finnois actuel a l'accent initial dynamique, ainsi le hongrois, le lapon, le vogoule, etc. Mais il n'en était pas ainsi, d'après les recherches de M. Setälä, en finno-ougrien et en samoyède commun : l'accent y tombait tantôt sur la première syllabe, tantôt sur la seconde, et cette alternance avait pour résultat que les consonnes

intérieures d'un mot pouvaient présenter tantôt le degré fort et tantôt le degré faible. Ainsi s'expliqueraient des correspondances finnoises comme *kukka* « fleur » \sim gén. *kukan* « de la fleur »; *kota* « cabane » \sim gén. *kodan* < **kodan*; *tapa* « habitude » \sim gén. *tavan* < *taban*; voir E. N. Setälä, *Journal de la Société finno-ougrienne*, XIV (1896), surtout p. 21 et suiv., et *Finnisch-Ugrische Forschungen*, XII (1912), 3; cf. Sauvageot, *Les langues du Monde*, p. 158 et suiv.

Eh bien, ce « Stufenwechsel proto-finnois », M. Oštir le considère comme un apanage alarodien, légué aux Finno-ougriens, dont on peut présumer, à cause de leur parenté probable avec les Indo-Européens, qu'ils ne l'ont pas possédé originellement. Il se rapporte aux consonnes et est quantitatif (par exemple *pp* \sim *p*) et qualitatif (par exemple *p* \sim *b*) à la fois. Le professeur de Ljubljana l'a élaboré et rebâti dans la forme qu'il considère comme originaire, et c'est ainsi qu'il nous le présente — sans trop d'explications — dans les *Beiträge*, p. 95, *Illyrico-Pelasg.*, p. 21 et suiv., et ailleurs.

La règle principale de cette alternance consonantique est celle-ci : dans le proto-alarodien (ou alarodien commun) la *fortis* (désignée par une majuscule, soit *P*) après le ton, qui devient géminée, alternait avec l'explosive simple dans la position atone secondaire (degré I); devant le ton elle se présente comme *spirante* (degré II); et dans les autres positions comme *lenis* (désignée par une minuscule au-dessous de la ligne, soit *p*), qui aboutit à la sonore ou au zéro :

	I.	II.	III.
<i>p</i>	$P > \overline{pp} (\sim p).$	<i>f</i>	$p > b.$
<i>b</i>	$B > \overline{bb} (\sim b).$	<i>ḃ</i>	$b > \text{zéro}.$
<i>t</i>	$T > \overline{tt} (\sim t).$	<i>ṭ</i>	$t > d.$
<i>d</i>	$D > \overline{dd} (\sim d).$	<i>ḍ</i>	$d > \text{zéro}.$
<i>k</i>	$K > \overline{kk} (\sim k).$	<i>ḱ</i>	$k > g.$
<i>g</i>	$G > \overline{gg} (\sim g).$	<i>ḡ</i>	$g > \text{zéro}.$

Par exemple : alar. *pēl* : gr. *πηλός* • *οἶνος*. Hesychius-Schmidt, π 2191 \sim *φαλικρόν* • *ἄκρατον*, *ibid.*, φ 106; lat. *Falernus*; etr.

Fu-fl-unu « dieu du vin » ∼ gr. *ἔθνη· τὸν οἶνον Κρηῆτες*, Hesych.-Schmidt, t. 123. — Alar. *kat* « chat » : gr. *ἱ-κτ-ις* « fouine »; lat. *cattus*; germ. *kad-*, n.-h.-a. *Kater* « matou ». — Alar. *malk* : lat. *melca* « espèce de lait »; v. sl. *melko* ∼ préróm. *malga* « alpage, chalet alpin. fromagerie »; piém., lomb. *malga*. Pour d'autres exemples je renvoie aux ouvrages de M. Oštir.

Le tableau ci-dessus est extrêmement simplifié et abrégé; ainsi j'ai omis les alternances des interdentes (*ḡ, ḍ*), des sifflantes et de la nasale dentale (*n*) avec la liquide au degré III; par exemple : *ἑώραξ* ∼ *lōrica*; — *ἀσφόδελος* « albus » ∼ *ἀλ(ω)φός*; — *Κνώπος* ∼ *Κρωπός*; — *Μινυάς* ∼ *Μιλυάς*, etc. Aussi me suis-je dispensé des changements vocaliques que je considère comme accessoires. Mais il importe de mentionner encore que la non-aspirée alterne avec l'aspirée devant l'accent analogique (secondaire). Cela veut dire qu'originellement, en alarodien commun, il n'y avait que spirante devant le ton. Mais l'aspirée s'est produite plus tard, quand les deux autres degrés trouvaient une place devant le ton analogique. Par exemple : *δαλάγχαν· θαλασσαν* Hesych.-Schmidt, δ 148 ∼ *θαλασσα*. Cet état phonétique nous est entre autres révélé par l'étrusque, où la substitution de la sourde à la sonore et de l'aspirée à la non-aspirée se reflète dans des formes comme *Alixentros*, *Acmemeno*, *triumphus*, et a été démontré suffisamment par les travaux de Schultze, Lattes et d'autres. M. Josselyn observe qu'aujourd'hui même à Sienne il y a lieu de constater une prononciation aspirée des sourdes et assourdie des sonores.

Cependant il faut faire observer que le degré de spirante pourrait aussi être le résultat du degré d'aspirée, de sorte que l'aspirée se soit produite dans la position prétonique secondaire et primaire.

Le changement *p* ∼ *b*, etc., est, comme on le voit, d'origine double : il résulte ou bien du changement du degré I dans la position atone secondaire avec le degré III, ou bien du produit ultérieur de la géminée avec son représentant dans la position atone secondaire dans le même degré I.

Comme je l'ai dit plus haut, l'ouralien de la Russie orientale, avant son démembrement dialectal, s'est introduit le premier dans le domaine alarodien et emprunta le changement consonantique dans la forme susdite (p. 56 et 63). Suivit l'avant-garde de l'indo-européen qui rencontra surtout l'illyrien en Orient et le ligurien-rhétien en Occident : les Indo-européens centraux qui héritèrent l'alternance de la sonore avec la sourde et de la sourde avec la sourde aspirée : illyr. *Teuda* ∼ *Teuta* ∼ *Τευθίς*, ce qui correspond à l'asianique *Δυρζηλα* ∼ *Τυρσηνος* ∼ *Θυρσηνος*; voir *Idg. Zahlw.*, II, p. 150. Enfin la seconde couche des Indo-européens pénétra dans l'Europe centrale alarodienne et alarodisée, mais tout comme

les Centraux ces peuplades y pénétrèrent séparément. Nous avons donc affaire à trois couches différentes en partie superposées, et il y eut mélange ethnique et linguistique entre l'élément alarodien et l'élément indo-européen; mais il s'entend qu'il est difficile de dire pour chaque cas en particulier quel élément eut le dessus et si l'on doit parler d'Alarodiens indo-européanisés ou d'Indo-européens alarodisés. Voilà donc l'origine de la fameuse «Verschiebung» germanique de *media* en *tenuis* et de *tenuis* en *tenuis aspirata*, mais le même changement a eu lieu en arménien et en une certaine mesure en celtique. Il faudra certes admettre que tout d'abord il y eut *alternance*, mais après l'une des deux formes a été éliminée, et l'autre généralisée. Comme on le voit les rapports entre les changements consonantiques en finnois et en germanique n'ont qu'un caractère indirect.

On peut encore se demander si les *pré-Germains* ont été indo-germanisés d'une façon immédiate ou par quelque intermédiaire. La première hypothèse semble être celle de M. Meillet quand il écrit : «Au moment où les dialectes indo-européens qui sont devenus l'arménien et le germanique ont été assimilés par des populations qui aspiraient les sourdes et n'avaient pas de vraies sonores, la mutation a pu commencer, et la tendance a persisté dès lors, produisant pendant un temps illimité, et aujourd'hui encore, des effets nouveaux » (*Dialectes indo-européens*, p. 94, 95). M. Feist au contraire admet un peuple intermédiaire, non plus les Celtes — comme il avait hasardé autrefois — mais une peuplade inconnue, disparue actuellement; voir *Indogermanen und Germanen*³ (Halle, 1924), p. 57 et suiv. M. Oštir est du même avis et croit que cette peuplade a fait partie du groupe indo-européen central (à cause du changement de k_1 en k).

J'ai nommé aussi le *celtique*. En effet, contrairement à l'opinion de M. Meillet, qui affirmait autrefois que le groupe celtique n'a aucune trace de mutation⁽¹⁾, M. Oštir croit même que le contact du pré-celtique avec l'alarodien a été bien plus direct que celui du pré-germanique ou du pré-baltoslave. Sont de provenance alarodienne : l'aspiration de *p*, *t*, *k*, cf. Pedersen, *Vergleich. Gramm. der keltischen Sprachen*, I, p. 120 et suiv.; puis l'échange entre sonore et sourde comme l'atteste la transcription en grec et en latin, par exemple : celt. *mātara* «javelot» : gr. *μάταρις*, *μάδαρις*, voir Feist, *Indog. und Germ.*, p. 56, n. 2. Le système vigésimal leur était connu (cf. le français *soixante-dix* et *quatre-vingts*), comme en albanais, dans l'étrusque⁽²⁾ et le basque, puis en sumérien. Quant

(1) Mais voir maintenant, A. MEILLET, *Caractères généraux des langues germaniques*, 3^e édit., Paris, 1926.

(2) Pour l'étrusque, voir cependant Oštir, *Voridg. Zahlw.*, II, p. 144 : «Ob

au lexique et aux particularités syntaxiques, voir, à part la documentation de M. Oštir en main endroit, surtout Pokorny dans *Eberts Reallexikon*, s. v°, *Britische Urbevölkerung*, B, p. 141 et suiv., et *Iberer* B, p. 5 et suiv. Notons enfin qu'ils connaissaient la couvade, le matriarcat et l'exogamie.

Un phénomène phonétique analogue au précédent se constate chez les *Albanais*; M. Jokl le relate dans *Eberts Reallexikon*, s. v° *Albanier*, § 7, en termes suivants : « Die eigenartige Artikulation der alban. Verschlusslauten, die *b, d, g*, als stimmlose Lenex einsetzen lässt, daher insbesondere in den Gruppen *br, dr, gr*, zu häufigen Schwankungen in der Schreibung (*pr, tr, kr*) führt, lässt sich mit Erscheinungen des etrusk. Konsonantismus in Zusammenhang bringen ». Dans ses *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereich des Albanesischen* (Berlin, 1923), il décrit, p. 10 et suiv., la coutume de la couvade, qu'on rencontre, comme je le disais tout à l'heure, chez les Celtes, puis chez les Basques, tandis qu'on en rencontre des survivances en pays slave et germanique. Pour le *slave* je me bornerai à faire remarquer l'alternance *gruša : kruša : chruša* en renvoyant pour le reste à Oštir, *Voridg. Zahlw.*, II, p. 160.

Nous arrivons enfin au *grec* et au *latm.* Le fait marquant que ces deux langues ont confondu les deux séries d'aspirées indo-européennes : l'une sourde, l'autre sonore dans un unique type de sourdes aspirées, a été à juste titre mis sur le compte de la population pré-indoeuropéenne par Meillet, Oštir et Kretschmer, qui écrit dans la *Glotta*, XIV, p. 317 : « Auf Rechnung dieses Einflusses [der nunmehr schon nicht mehr unvermischten älteren Bevölkerung] wird z. B. die Verwandlung der idg. aspirierten Mediae zu Tenues aspiratae sowohl im Italischen wie im Griechischen zu setzen sein ». Notons cependant que cette opinion n'est pas confirmée par le fait que l'étrusque écrit la sourde aspirée seule, parce que l'étr. *θana* > lat. *Dana*, et *αχnei* > lat. *Agnanius* semblent indiquer que l'étrusque était en possession tant de l'aspirée sonore que de l'aspirée sourde. Aussi la dissimilation de l'aspirée initiale de *bestia* < **dhūsēdhiā* (Walde, *I. F.*, XIX, p. 107) parle en faveur de cette dernière supposition.

Ensuite nous avons dans les deux langues classiques l'alternance déjà tant de fois rappelée, de la sonore avec la sourde et de la non-aspirée avec l'aspirée. Je renvoie d'abord au bel article de M. R. Fohalle : *A propos de κυβερνᾶν, gubernare*, dans les *Mélanges linguistiques offerts à Vendryes*, p. 157 et suiv., dans lequel l'au-

aus dem Fehlen eines etrusk. **huθ-(al)χl-* « **h* × 10 » der Schluss, dass auch im Etrusk. « 40 » durch « 2 × 20 » ausgedrückt wurde, gezogen werden darf, ist zweifelhaft », etc.

teur rapporte encore des doublets comme *κωξίος* : *gobius*; *κόμμι* : *gummi*; *κρύπτη* : *grotta*, etc., et conclut à l'intervention d'une langue parlée dans le bassin de la Méditerranée ayant précédé les langues classiques. M. Cuny avait déjà fixé l'attention sur le même phénomène dans la *Revue des Études anciennes*, XII, p. 160 et suiv. On pourrait encore citer des correspondances comme *palpebra* : *palpetra*; *liber* : *litera*; *γάλας*, *γαλακτ*- : [h]lact-; *glos* : [h]lussus, cf. Oštir, *Beitr.*, p. 75, 110. Enfin *πύργος* : *φύρκος*; *Ξριγγός* : *Ξριγκός*; *γωρυτός* : *corytus*. Pour les mots latins il se peut que l'étrusque (historique) soit en jeu, mais c'est peu probable si ce n'est pour *corytus*.

M. Debrunner relève encore les formes *ἀσπάραγος* : *ἀσφάραγος*; *σπόγγος* : *σφόγγος* et rappelle l'éteo-crète *Φραισοι*, *Φραισωνα* = gr. *Πραΐσος*, dans *Eberts Reallexikon*, s. v^o, *Griechen* B, § 57; cf. Kretschmer, *Glotta*, IV, p. 312; VI, p. 77, note 1; XI, p. 284. En effet, plusieurs doublets grecs qu'on a tant de fois cru devoir attribuer soit à un changement irrégulier, soit à une influence vulgaire, s'expliquent aisément par une infiltration alarodienne, soit pour chaque forme en particulier — ce qui semble peu probable — soit comme conséquence d'une tendance générale. On peut multiplier ces exemples. Nous avons encore *φλόμος* : *πλόμος*; *ἀσφαλαξ* : *ἀσπалаξ*; *σφονδύλη* : *σπώνδυλη*; *χρέμυς* : *κέρμυς*; *σφυρίς* : *σπυρίς*; *Ξρυγούδι* : *τρρυγούδι*, etc. Une liste assez considérable se trouve chez G. Meyer, *Griech. Gramm.*³, p. 271, 284. Je fais enfin remarquer que, ce changement étant admis pour l'alarodien, il faudra aussi dorénavant se garder d'admettre trop facilement des doublets ou triplets d'origine indo-européenne quand il s'agit de déterminants radicaux comme *k* : *g*; *t* : *d*; *p* : *b*; *t* : *d* : *dh*; *p* : *b* : *bh*, voir Per Persson, *Studien*, p. 21, 42, 46, 49, 55, etc., surtout quand il ne s'agit que de quelques langues particulières. Pour ce qui regarde la tendance du gr. τ de passer à σ devant un ι (*πλούσιος*, *δίδωσι*), qui semble avoir existé dans tous les dialectes, surtout cependant en ionien-attique, en éolien et en arcadien (voir Meillet, *M.S.L.*, XIX, p. 167; Hoffmann, *Geschichte d. griech. sprache*, I, p. 17), elle est douteuse, conditionnée qu'elle est par la voyelle suivante; pour la psilosis, cf. Hirt, *Gr. Laut- und Formenl.*², p. 219.

Je n'ai parlé que du substrat phonétique. Les survivances alarodiennes dans le lexique des langues classiques, surtout en fait d'onomastique, sont assez connues; voir par exemple Meillet, *M.S.L.*, XV, p. 161 et suiv.; Huber, *De lingua antiquissimorum Graeciae incolarum*, Viennae, MCCCXXI; pour l'onomastique voir les travaux de Fick, Schulze, Kretschmer, Trombetti entre autres. Quant à la morphologie je me suis demandé seulement si le génitif en -ι des thèmes en -ο pourrait être de provenance alarodienne. L'osque et

l'ombrien ont la désinence *-eis*, qui provient des thèmes en *-i*; on peut présumer qu'ils ont perdu la désinence *-i*, d'autant plus que le celtique présente des faits exactement correspondants. Mais si la langue des inscriptions dites lépontiennes appartient vraiment à l'alarodien, aussi bien que celle des Vénètes (sur les formes en *-i*, voir Sommer, *I.F.* XLII, p. 90 et suiv.), je ne vois pas pourquoi la désinence en *-i* ne serait pas de provenance alarodienne. Dans son *Groupement des dialectes indo-européens*, p. 15, M. Holger Pedersen n'a pas entrevu cette possibilité. Il est vrai cependant que la désinence lig. *-i* peut être identique avec la désinence ibér., basque, étr., hét. *-i* du datif.

Tâchons enfin de gagner quelques conséquences utiles des faits et théories exposés pour élucider quelques questions primordiales de l'histoire des langues indo-européennes qui se rapportent à l'accent.

Ce sera d'abord la fameuse *loi de Verner*. La mutation consonantique allemande compte plusieurs phases dont la principale a été attribuée plus haut à une influence du substrat alarodien. Puis sur le domaine germanique les sourdes aspirées sont devenues des spirantes sourdes sans aucune influence allogène démontrable.

Cependant les spirantes sourdes germaniques tendaient à se sonoriser spontanément à l'intérieur du mot, tendance générale que nous rencontrons aussi en latin, mais à condition que l'accent, placé sur la syllabe précédente, ne s'y opposât pas. Formulons la loi de Verner avec M. Meillet : « La sifflante **s* et les spirantes **f*, **þ*, **χ*, **χʷ*, sont devenues sonores entre deux éléments sonores, dont l'un est l'élément vocalique de la première syllabe du mot, quand le ton hérité de l'indo-européen ne tombait pas sur cette syllabe » (*Caractères généraux des langues germaniques*, p. 48). Ce qui requiert une explication ce n'est donc pas la règle générale, mais la condition restreignante. L'accent n'est en cause — n'en déplaie à M. Sommer, *Krit. Erläuter.*, p. 55 — que pour autant qu'il s'agit de l'exception; la tendance principale s'explique aisément par la force assimilatrice des sonantes environnantes.

Y avait-il une loi correspondante à celle de Verner en Italie? M. Conway l'a soutenu pour expliquer les nombreuses exceptions au rhotacisme (*nasus*, *miser*, *quaeso*, etc.) dans son *Verner's Law in Italy* (London, 1887). Mais sa théorie n'a pas été adoptée.

Une autre question est, si la loi de Verner a quelquel rapport avec le changement phonétique finnois ou alarodien. Quant au finnois M. Setälä a dit, dans le *Journal de la Société finno-ougrienne*, XIV, 11, p. 23, que le rapport de l'alternance consonantique finnoise avec l'accent rend cette alternance « dem s. g. Vernerschen Wechsel im germanischen sehr ähnlich »; dans les *Finn.-Ugr. For-*

schungen, XII, 3, p. 127, il fut plus réservé. Notons, pour ce qui concerne le fait germanique spécifique, tout d'abord qu'il ne peut être question d'une influence finnoise. Puis il y a l'hypothèse de M. R. C. Boer qu'il ne s'agirait pas de l'accent d'intensité germanique, mais de l'accent musical indo-européen, voir *Neophilologus*, I, p. 110, *Oergermaansch Handboek* (Haarlem, 1918), p. 123. Est-ce donc que l'accent dynamique présente des difficultés sérieuses? Sans doute, et voici pourquoi.

On attribue généralement la conservation (car l'accent exerçait ici une action préservatrice) de la fricative sourde à l'action de l'accent musical libre devenu en germanique commun accent dynamique libre, et reposant sur la syllabe précédant la fricative en question. Verner lui-même a formulé cette explication dans la *K.Z.*, XXIII, p. 116, de la manière suivante : « Der verstärkte Luftstrom hat in der akzentuierten Silbe die tonlose Frikative erhalten. - Que l'accent indo-européen musical libre se soit changé sur le sol germanique en accent énergétique libre, je suis d'accord; qu'un souffle renforcé peut avoir exercé une action considérable sur la conservation de la fricative, j'en suis convaincu. Mais alors il faudrait couper les formes comme suit : *brōþ-ar, fað-dr*, ce qui serait anormal, cf. A. de Groot, *B.S.L.*, XXVII, 1, p. 24 et suiv. C'est donc à bon droit qu'observe Holger Pedersen, *K.Z.*, XXXIX, p. 244 : « Ernster sind die Einwände gegen ... die annahme einer silbentheilung *brōþ-ar fað-ar*. Eine solche silbentheilung war jedenfalls nicht aus der idg. ursprache ererbt », etc. M. van Ginneken dit dans ses *Principes de linguistique psychologique*, p. 433, 475, que l'explication n'implique pas nécessairement une séparation rigoureuse des syllabes, et trouve un expédient dans la théorie des sons transitaires (glides). Voir aussi Gauthiot, *M.S.L.*, XI, p. 193. Mais toute difficulté disparaît quand on considère la conservation de la fricative comme une survivance de la prononciation renforcée, emphatique des consonnes après le ton en alarodien, qu'on peut considérer comme *géménées*; de là aussi leur conservation dans le commencement des mots, cf. le latin *varca* : *caput*, fr. *vache* : *chef*. Comparer encore la conservation de l'emphatique *t* en hébreu tandis que le *t* après voyelles est sonorisé en *p*; voir Brockelmann, *Grundr.*, I, p. 204.

Un second phénomène sur lequel j'attire l'attention est celui de l'accent d'intensité initial, non seulement en germanique, mais encore en irlandais et en italique, pas seulement en latin; ce que nous ne savons pas, c'est si l'osque et l'ombrien ont conservé l'accent d'intensité initial. La thèse de M. Juret qui veut interpréter les faits latins en supposant que, en syllabe initiale, les voyelles latines étaient relativement longues (*M.S.L.*, XXI, p. 93 et suiv., p. 166; *Manuel de phonétique*, p. 298), ne convainc pas, voir par exemple Nieder-

mann, *Gnomon*, I, p. 80. 81. Pour donner raison de ces faits on suppose généralement, avec Thurseysen, *Revue celtique*, VI, p. 312, et Hurt, *I.F.*, IX, p. 284 et suiv., une communauté d'accent germano-italo-celtique; voir cependant Pedersen, *K.Z.*, XXXVIII, p. 338, et H. Zimmer, *Festgabe-Weber* (Leipzig, 1896), p. 79. Mais le même fait se constate encore en étrusque, comme il résulte de formes comme *Menrva* : lat. *Minerva*; et *Clutnsta* : *Κλυταιμ(ν)ήστροα*, etc.; de sorte que M. Skutsch (voir surtout *Glotta*, IV, p. 187 et suiv.), Kretschmer et d'autres attribuent l'accent prélitéraire latin à une influence étrusque. M. Braun, *Urbevölkerung*, p. 53, considère cette influence même comme certaine, ce que je n'oserais pas affirmer. En tout cas il m'est impossible d'attribuer cette influence aux Étrusques *historiques*, qui ont certainement exercé une influence très considérable, mais après tout pas telle que le système phonétique des Latins en aurait reçu une si profonde empreinte. Puis l'influence des Étrusques a été surtout grande à Rome et en Campanie, tandis que, comme je l'ai dit, l'accent initial se constate dans tous les dialectes italiques. J'en conclus que les peuples italiques ont hérité des Alarodiens leur accentuation spécifique en commun avec les Germains et les Celtes, ou bien des peuples pré-italiques, dont les Étrusques ont pu faire partie.

Mais cette influence de la part des Alarodiens (ou des Indo-européens alarodisés) s'est effectuée, je pense, en deux étapes forcément distinctes. Dans la première les Indo-européens, appartenant à la troisième couche, ont emprunté l'accent d'intensité seul, de sorte que l'accent indo-européen libre musical se trouva remplacé par l'accent libre expiratoire : depuis lors à l'alternance vocalique se joignit l'alternance consonantique conditionnée par la place de l'accent, et c'est dans cette période qu'il faut en germanique placer l'action de la loi de Verner; l'accent était encore libre, mais déjà expiratoire. Une survivance de cette période est la coexistence de formes comme le got. *kaupatjan* «souffleter» et *haubip* «tête», voir Uhlenbeck, *Etym. Wörterb. d. got. Sprache*, s. v°; Feist, *Indogermanen und Germanen*, p. 82 et 83, où l'on trouve encore quantité d'autres doublets. Il y avait *alternance*, mais pas encore *changement définitif*.

Dans la seconde période l'accentuation initiale a été *généralisée*, et c'est ainsi qu'on est arrivé définitivement à l'accent d'intensité initial. C'est le même procédé qui a abouti à l'accent dynamique reposant sur la première syllabe dans la plupart des dialectes finno-ougriens. Ce fait, joint à ce que nous savons de l'accent étrusque ultérieur, nous fait présumer que la tendance qui a favorisé la première syllabe est sortie du système phonétique alarodien même, et lui est restée inhérente même après son mélange avec l'élément tonique indo-européen. M. Ipsen croit pouvoir démontrer l'accent

initial des langues égéennes par la barytonaison des mots d'emprunt de la langue grecque : *I.F.*, XLIII, p. 123; et M. Cuny attribue le recul général du ton en éolien de Lesbos à l'influence du substrat asianique de l'Asie Mineure : *Revue des Études grecques*, XXXIV, p. 157. Ce n'est donc pas à une tendance indo-européenne que j'attribue la généralisation de l'accent de la première syllabe, mais à la force emphatique et à la gémination des consonnes après le ton qui doit avoir donné à la première syllabe une force prépondérante. Avouons que le fait que le commencement du mot indo-européen disposait du maximum d'énergie n'aura pas été défavorable au résultat obtenu.

Il va sans dire qu'aussi les langues alarodiennes non mélangées ont dû avoir leur période de généralisation de l'accent initial. Il semble que cet accent n'ait pas pénétré partout d'une manière uniforme. Ainsi nous avons l'étrusque *ctun* à côté de *qutun* (gr. *κῶθων*), *Μενέλαος* > *mnele* ~ *menle*. En illyrien il semble que ce soit l'accent final qui a été généralisé.

Dans ces conditions il est oiseux de rechercher si les Italiques ont reçu leur accent initial directement ou par l'intermédiaire des Alarodiens; cependant il est vrai qu'une innovation en commun avec les Celtes et les Germains prouverait pour l'existence de relations préhistoriques plus intimes. En tout cas ils ne l'ont pas reçu des Etrusques historiques; probablement de la population primitive de l'Italie.

JOS. SCHRIJNEN.

Nimègue.

DES
GROUPES DE CONSONNES
ET DE QUELQUES GÉMINATIONS
EN ÉTHIOPIEN.

Les notes qui sont réunies ici résultent de recherches et d'informations séparées. Elles ont pourtant un lien entre elles : on pourrait les appeler études de densité consonantique. Parmi les traits caractéristiques de toute langue, il faut ranger l'usage qui y est fait des consonnes, tant pour la longueur qu'elles reçoivent en elles-mêmes que pour leur groupement entre elles et leur rapport de fréquence avec les voyelles. Caractères difficiles à reconnaître et dont la formule n'est généralement pas simple. Les faits éthiopiens sont des plus complexes, et ce qui suit n'en donne qu'une idée très incomplète.

On pourra remarquer qu'à travers des traitements variés les langues éthiopiennes se caractérisent toutes par le besoin d'une densité consonantique assez grande; d'une part, le rapprochement de deux consonnes est admis, favorisé, en dehors de certaines impossibilités, et d'autre part des suites de syllabes ouvertes (une consonne, une voyelle) se trouvent diversifiées par l'apparition de géminations de consonne, la gémination ayant quelquefois une valeur morphologique, souvent n'en ayant aucune de discernable (pour le rapport avec l'accentuation, voir p. 100). Soit, pour matérialiser l'idée, un verbe quadrilitère guèze *dangasa* « il a été stupéfait », qui correspond au type sémitique normal avec son groupe de consonnes central; l'amharique dans le même verbe a quatre voyelles *a*, le quadrilitère ayant été refait apparemment à l'analogie du trilitère; mais, de même que dans le parfait du verbe trilitère régulier, l'avant-dernière radicale est géminée : *danaggata*; de sorte que, s'il y a une syllabe de plus, il n'y a pas plus de syllabes ouvertes.

GROUPES DE CONSONNES

À LA FIN ET AU MILIEU DU MOT EN ÉTHIOPIEN.

La question des *Groupes de consonnes au début du mot en éthiopien* a été traitée dans le volume du *Cinquantiennaire de l'École pratique des Hautes Études* (1921), p. 141-159. Il a été montré dans cet article que la répugnance du sémitique à commencer un mot par un groupe consonantique a subsisté dans toutes les langues éthiopiennes. Seuls quelques groupes de deux consonnes débutant par *s* ou avant *r* ou *l* à la seconde place peuvent être prononcés. En général le groupe est disjoint par l'insertion d'une voyelle *a*. La question est reprise ici pour les groupes qui ne sont pas en début de mot et surtout pour les groupes finaux.

Les emprunts ne sont pas traités avec les mots éthiopiens; il en est brièvement question dans une note finale.

Les citations abrégées de titres d'ouvrages renvoient à la bibliographie donnée à la fin de l'article précité; les compléments nécessaires figurent ici.

ABBA JÉRÔME, voir *Pron. trad.*, p. 248.

ABBA TAKLA MARYAM, voir *Pron. trad.*, p. 243.

C. H. ARMBRUSTER, *Initia amharica*, Part III. Amharic-english vocabulary with phrases, vol. I, 1920 (cité Armbr., *Lex.*).

ATO AGAÑÑAHU, jeune lettré du Baguémeder, interrogé à Paris en 1926 (cité Ag.).

ATO TAFARI, voir *Pron. trad.*, p. 247.

Marcel COHEN, *Couplets amhariques du Choa* (*J. as.*, juillet-septembre 1924).

— *La prononciation traditionnelle du guèze* (*J. as.*, novembre-décembre 1921 (cité *Pron. trad.*)).

— Harari, *Documents inédits* recueillis à Paris en 1925.

C. CONTI ROSSINI, *Documenti per lo studio della lingua tigrè* (*Giornale della Società asiatica italiana*, XVI, 1903).

JUSTE D'URBIN, *Abrégé de grammaire éthiopienne*, 1850-1854 (inédit, ms. 216 de la Collection d'Abbadie à la Bibliothèque Nationale), voir *Pron. trad.*, p. 245.

ENDO LITTMANN, *Deutsche Aksum-Expedition*, Band IV, 1913 (cité *Aksum*).

— *Tigrē-Erzählungen* (*Zeitschrift der deutschen morgenlandischen Gesellschaft*, vol. 65, 1911).

— *Canzone tigre in onore del governatore italiano* (*Rivista degli studi orientali*, vol. I, 1908).

— *Harari-Studien* (*Zeitschrift für Semitistik*, I, 1922).

E. MITTWOCH, *Proben aus amharischem Volksmunde* (*Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, t. X, 2^e partie, 1907).

— *Die traditionelle Aussprache des Äthiopischen*, 1926.

F. PRAETORIUS, *Äethiopische Grammatik*, 1886.

R. SUNDSTRÖM, *Some Tigrē texts with transliteration and translation* (*Monde oriental*, VIII, 1914).

I. GROUPES FINAUX.

Pour le traitement du groupe consonantique final de mot, les langues éthiopiennes se répartissent en deux catégories; dans l'une des deux, le méridional harari voisine avec le guèze et le tigrigna; dans l'autre, le septentrional tigré se joint à l'amharique. Avec des solutions différentes, toutes les langues témoignent de la répugnance à terminer le mot par un groupe consonantique, répugnance qui est pourtant loin d'être absolue. Dans les langues de la première catégorie, le groupe tend à être suivi d'une voyelle; dans celles de la seconde, il est, hors de certaines combinaisons propices, disjoint par l'insertion d'une voyelle. Quelle que soit la solution, conformément à la tendance générale du sémitique, le nombre de consonnes se maintient sans altération. Le nombre de voyelles, et par conséquent de syllabes, est au contraire mobile.

Avant de passer en revue les différentes classes de mots où apparaissent ou semblent apparaître des groupes de consonnes en finale absolue, on peut se demander si le cas se présentait dans un état de langue antérieur aux langues éthiopiennes connues. C'est extrêmement douteux. Dans le plus ancien état de l'éthiopien que nous connaissions, en guèze ancien, une consonne à la fin d'un mot était suivie de voyelle; les éléments de preuve pour ce fait sont divers : 1° Des graphies grecques anciennes transcrivent une voyelle finale (ainsi *σενηνε* comme nom de la province qui porte encore le nom de *sam'en*, voir *Aksum*, p. 80-81); 2° La poésie guèze rimée, qui veut à la rime une syllabe constituée par une consonne suivie de voyelle, admet à cette place des consonnes dites du 6^e ordre, prononcées en prose sans voyelle : la récitation fait apparaître une voyelle finale (voir le passage de Juste d'Urbin reproduit dans le

Journal asiatique, 1915, II, p. 224), et la poésie amharique confirme ici la poésie guèze (*Couplets amhariques*, p. 24); 3° Il existe une voyelle entre le nom et les suffixes pronominaux, ainsi **ፉላኑ** *qālaka* «ta voix» (cette voyelle a par la suite disparu en tigrigna). Voir encore Konig, p. 76, et Dillm., *Gr.*, § 38, p. 67-69; § 105, p. 196; passages sur lesquels il y a des réserves à faire.

La disparition des voyelles finales est donc un fait secondaire, relativement récent, qui développe ses conséquences dans les langues modernes et dans la prononciation traditionnelle du guèze.

Il se pose encore une autre question : à côté des groupes anciens devenus finaux par la chute d'une voyelle qui les suivait, peut-il se constituer secondairement d'autres groupes par disparition d'une ancienne voyelle entre dernière et avant-dernière consonne d'un mot? On verra que dans certains cas la réponse est affirmative sans qu'il y ait de doute. Les cas où cette possibilité a été réalisée devront donc être recherchés et examinés, notamment les suites : voyelle longue + consonne + voyelle neutre *ə* + consonne. En effet, si la voyelle *ə*, qui représente en éthiopien ancien *ĭ* et *ĕ*, ou apparaît secondairement comme voyelle de disjonction, est bien une voyelle pleine (*Groupes*, p. 155-156), sa brièveté est certaine, ainsi que sa tendance à disparition dans certains cas (évolution parallèle à certains faits de l'arabe moderne).

A. Noms.

Singuliers de type : cons. + *a* + cons. + cons. (*gabr*) et cons. + *a* + cons. + cons. (*gabr*) [ainsi que cons. + *a* + cons. + *a* + cons. (*gabar*)]; féminins ou pluriels à finale *-t*; participes (au singulier) et pluriels internes avec *ā* précédant l'avant-dernière consonne.

Guèze. — La prononciation traditionnelle donne un groupe final de mot, non suivi de voyelle et sans voyelle de disjonction, ainsi **ፓፍር** *maḍr* «terre», **ሐበል** *habl* «corde», **ወድቅ** *wadq* «chute», **ክላባት** *habast* «pain», **አንስት** *anast* «femme(s)», **ከባት** *kawākabt* «étoiles», etc. Sur ce point, il y a dans l'ensemble accord des auteurs qui ont eu contact avec des lettrés abyssins : Lud., *Gr.*, p. 12; Trumpp, p. 532, 542; Mittwoch, *M.S.O.S.*, 1907, p. 195; et mes propres observations, surtout avec Ato Tafari et Abba Jérôme.

La tradition représente ici un état de transition, où la voyelle finale est sans doute assez récemment disparue pour que le groupe en fin de mot puisse subsister, quelles que soient les consonnes composantes, comme protégé par un ressouvenir de cette voyelle.

Que cet état soit instable pour certaines combinaisons conso-

nantiques, la preuve en est dans les traitements différents des langues modernes d'Abyssinie, et par contre-coup dans la difficulté qu'ont les lettrés modernes à toujours bien articuler les mots guèzes suivant la règle. Ainsi s'expliquent des notations de Trumpp contraires à cette règle (et la conviction de König, p. 145, que la règle serait la disjonction du groupe final, son maintien ne se réalisant que dans certaines conditions). Ces exceptions paraissent spécialement fréquentes quand il s'agirait de prononcer un groupe *h* + consonne (*h* représentant ancien *h*, *h* ou *ḥ*); ainsi, en face de **፡፡፡፡፡፡** *ṭəṣəht* «joie» de Ludolf, Trumpp a, p. 54, **፡፡፡፡፡፡** *ṣhat* «sœur» (où *ḥ* au lieu de *h* est graphique) et **፡፡፡፡፡፡** *qayə-ḥət* «rouge» (fém., même observation pour *ḥ*). D'autre part, soit à la première, soit à la seconde place du groupe, une consonne glottale ' ou ʿ, non prononcée actuellement en amharique, est normalement remplacée par un ə, lequel peut être, suivant les cas, précédé ou suivi d'un ' dans la bouche de ceux qui sont capables de l'articuler (voir *Pron. trad.*, p. 228-229 et 265-266). Les savants jouent-ils sur les différentes possibilités? Abba Jérôme m'a dit une fois que le mot **፡፡፡፡፡፡** peut être prononcé de deux manières : *gəəz* au sens de «guèze» et *gə'z* au sens de «mœurs».

Les faits qui précèdent rendent peu vraisemblable que des formes avec voyelle pleine *a* entre les deux consonnes, telles que **፡፡፡፡፡፡**, ancien *šaraq*, en prononciation traditionnelle *saraq* «lever, Orient», soient issues par disjonction d'un synonyme également en usage **፡፡፡፡፡፡** *šarq*, *sarq*. La forme à deux voyelles *a* qui existe par ailleurs dans d'autres langues sémitiques est une formation indépendante, coexistant à la forme avec une seule voyelle (sur cette question, Dillm., *Gr.*, § 107, p. 201; König, p. 145; *Grundriss*, p. 213, § 82, *g*, *γ*).

Il y a lieu d'écarter également une autre hypothèse de Dillmann (*Gr.*, § 105, p. 194, bas, et § 109, p. 206), d'après laquelle le type de nom d'agent *gābər* se serait scindé en deux, les adjectifs dans l'ensemble restant tels comme schème, ainsi **፡፡፡፡፡፡** *šādaq* «juste», les substantifs d'autre part ayant perdu -ə-, donc acquis un groupe final, et par suite abrégé leur -ā- en syllabe doublement fermée, d'où aboutissement au schème *gabr*. Sans parler des difficultés d'ordre sémantique que souffrirait la répartition en substantifs et adjectifs, il faut observer que cette évolution phonétique n'aurait pu se faire qu'après disparition des voyelles finales; car, dans un **gābrə*, l'*ā* ne se trouve pas en syllabe doublement fermée. D'autre part, le sémitique possède des noms d'agent du type *gabr*, comme l'arabe *ʿabd* «serviteur, esclave», auquel correspond justement le guèze *gabr*, de même sens (si la seconde radicale est une laryngale, *a* passe graphiquement à *ā* long, ainsi **፡፡፡፡፡፡** «étendue d'eau», noté *bahr* dans *Geez-Stud.*, p. 645, etc.).

Dans les pluriels internes, *a* se maintient dans une syllabe suivant un -ā-, ainsi **ደናገል** : *danāḡal* «vierges», **ሰዋሰው** : *sawāsaw* «échelles, lexique, grammaire» (voir Trumpp, p. 543).

Tigrigna. — En tigrigna, alors qu'il n'y a aucune voyelle finale aux mots dont le radical se termine par une consonne simple (ainsi **ገመል** : *gamāl* «chameau»), un groupe final de radical est suivi d'un -i; ainsi **ነፍሰ** : *nāfsi* «âme», **ጥድፈ** : *mədri* «terre»; avec -t : **ሀብቱ** : *habti* «don», **አዕጽጥቱ** : *ʾaʿsəmti* «os» (pluriel); deux consonnes semblables sont traitées comme un groupe, ainsi **ክብ** : *kəbbi* «le bord, le tour». Le groupe en finale absolue attesté par la prononciation traditionnelle du guèze n'a donc pas subsisté dans le domaine où le guèze se continue par le tigrigna. Une voyelle finale solide en assure la prononciation sans disjonction.

La disjonction ne s'entend qu'avec certains groupes difficiles; ainsi **ዕጽጺ** : *ʾasəmi* «os» d'après Beke (Praet., *Tña*, p. 170), mais *ʾasmi* dans les auteurs postérieurs; **አክለ** : *əḫʾli* «grain» dans Schreiber, p. 12.

L'-i final a donc un usage phonétique, non morphologique. On peut toutefois se demander pourquoi c'est ce timbre de voyelle qui a prévalu. Praetorius, *Tña*, p. 168 et suiv., s'est occupé de la question et rapproche le fait que les pluriels guèzes reçoivent tous un -i- devant les pronoms suffixes; cet -i lui-même peut être en relation avec le suffixe -i employé par ailleurs dans la dérivation (ainsi formation des noms verbaux **ቀጥለ** : *qatali* «celui qui tue», etc.).

Quelques mots à préfixes *ma-* ont un -i final qu'on n'attend pas, ainsi **መግበሪ** : *māḡbari* «instrument», **መግረፍ** : *māḡrāfi* «fouet»; dans l'un d'eux, la gémiation de la dernière consonne justifie la présence de l'-i, mais demande à son tour à être expliquée : **መንገድ** : *mangāddi* «chemin».

Quand le mot à finale -i après groupe est suivi d'un pronom suffixe ou d'un complément, l'-i disparaît; ainsi **ነፍሰና** : *nāfsəna* «notre âme», **መንገድክ** : *māngādḱā* «ton chemin» (la gémiation est ici supprimée en même temps), **ደቕ** : *qəḳ* : **ዓፂ** : *daqq* *ʿaddi* «les enfants du pays» (voir Vito, *Gr.*, p. 53 et p. 73-74).

Quand l'avant-dernière consonne est précédée de -ā- long, -a- se maintient avant la dernière; ainsi (Vito, *Gr.*, p. 46) **አራጥዝ** : *ḥarrāmaz* «éléphants».

Harari. — Le harari, d'après les documents qu'on en possède, suit la même règle que le tigrigna, ainsi **ፈረሰ** : *faras* «cheval»; mais **ቀል** : *qalbi* «cœur», **ሦስት** : *šəsti* «trois», etc. Dans les *Doc. inéd.*, **በሪ** : *bāri* «grande porte» s'explique comme un ancien *barr*, qui est la forme amharique; **ከቢ** : *ḥūbi* «pêche» correspond à une

semblements», dans Littmann-Sundstrom, p. 26; dans le même texte, p. 25, *lebabés* reproduit comme *labābas* dans *Groupes*, p. 49, n'existe pas, d'après une lettre de E. Littmann lui-même : « vêtements » est *labābbas*.

Amharique. — Le groupe final n'est jamais suivi de voyelle; il peut être prononcé comme groupe ou disjoint par une voyelle *a* suivant la nature des consonnes composantes. On peut admettre que le traitement normal est la conservation du groupe, le traitement contraire s'expliquant par des causes qui sont à déterminer dans les différents cas.

Exemples de groupes finaux : (continue + occlusive) ክፍት : *kəft* « ouvert »; (occlusive + continue) ሌብስ : *ləbs* « vêtement », (deux occlusives) ክብት : *kəbt* « bétail », ክብድ : *əbd* « fou »; (deux continues) ነፍስ : *nəfs* « âme »; (liquide + autre consonne) ወንዝ : *wanz* « fleuve, rivière », ብርድ : *bərd* « froid »; mots à préfixe *m-* (Praet., A. S., p. 159) : መልክ : *malk* « forme », ምንጭ : *monč* « source »; avec *-t* final : መንግሥት : *mangəst* « royaume ».

La combinaison qui amène toujours la disjonction est celle où une liquide se trouve à la seconde place (combinaison qui au début du mot tend au contraire à former un groupe sans disjonction) : ሞድር : *mədar* « terre », ኣግር : *əgar* « pied », ኣህል : *əhal* « céréales, grain », ግጥም : *gəṭəm* « poésie »; avec préfixe *m-* : መሽን : *mašən* « van, pelle à vanner », መብል : *mabəl* « nourriture » (si le groupe n'est pas en finale absolue, la disjonction n'a généralement pas lieu, ainsi : ኣግሩ : *əgru* « son pied »; mais *əhalu* « son grain »).

La disjonction, souvent facultative, s'observe dans des mots à dernière consonne *f* et aussi *b*, et dans un mot à seconde consonne labiale : ንድፍ : *nədəf* et *nədf* « coton cardé », ኣድፍ : *ədəf* et aussi *ədf* « saleté, sale », ጉድፍ : *gudəf* (*gʷədəf*) « ordure », ምግብ : *məgəb* « nourriture », ኣህብ : *həzb* et *həzəb* « peuple », ሽብጥ : *šəbət* ou ሽ ሞጥ : *šəmət* « espèce de jeu ».

Sur le cas de *gəəz*, prononcé ainsi en amharique comme en guèze traditionnel, voir p. 76.

Il y a une séparation inattendue, entre *r* à la première place et *-t* suivant, dans ኣንክርት : *ənkarət* ou ኣንክርት : *ənkarət* « foyer portatif » (avec la première prononciation, aussi « tourniquet à dévider le fil »); peut-être *-ə-* représente-t-il ici un ancien *-i* de finale *-it*?

Un cas particulier est celui des mots où la première consonne est un *r*, qui tend à être précédé d'un *a* et à se joindre à la consonne suivante (*Groupes de consonnes*, p. 145-146). Ainsi ረጥብ : *rəṭəb* et ኣረጥብ : *ərṭəb* « humide », ሮግብ : *rəgəb* et ኣሮግብ : *ərgəb* « pigeon »; ces deux mots ont une disjonction avant *b* final; le cas est différent dans le mot suivant, où apparaît une gémation qui

n'est peut-être pas d'origine seulement phonétique : **Ⲭⲓⲣ** : *raggāt*, à côté de **ⲬⲬⲓⲣ** : *argāt* « sûr ».

Quelques notations indiquent la possibilité que dans les mots à disjonction la première voyelle disparaisse : ainsi Lefebvre, cité dans Praet., *A.S.*, p. 96, donne **ⲕⲏⲥ** : *k'bar* (écrit *k'beur*) « considération ». **Ⲫⲧⲥ** : *qtar* « clôture » (confirmé dans une certaine mesure par l'accentuation de *qētēr* dans Guidi, col. 300); Armbr., *Lex.*, p. 126, donne **ⲓⲙⲃⲥ** : *mdar* à côté de *mādar* « terre ». Ce traitement est d'accord avec une tendance de l'amharique à ne pas conserver de voyelle *a* en syllabe ouverte; on obtient ainsi un schème de mot habituel en arabe moderne dans les mêmes conditions (voir par exemple M. Cohen, *Parler arabe des Juifs d'Alger*, p. 147). Mais, si le fait, attesté par de bons informateurs, ne peut pas être nié, il reste en tout cas rare, et il faudrait examiner s'il peut réellement se montrer dans un mot isolé; pour mon compte, même ayant l'attention en éveil sur cette question, je n'ai noté jusqu'à présent aucun exemple dans un mot détaché, et j'en ai noté un seul dans un groupe : **ⲉⲣⲓⲃⲥ** : **ⲁⲏⲥ** : « chemin de fer », prononcé *yamdār bābūr* par M. Andargué Masay (Paris, 1927).

Gouragué. — Le traitement paraît être le même qu'en amharique. Peut-être faut-il ajouter qu'il y a disjonction dans le cas où la seconde consonne du mot est une laryngale, même si la dernière n'est pas une liquide. Ainsi *qurf* (Mondon, p. 84) et *qwālf* (*Doc. inéd.*) « bouton », *qwarb* (*Doc. inéd.*) « près », *wast* (*Doc. inéd.*) « intérieur », mais *asār* « dix », *baqar*, *baqāl* « cent » dans Mondon, p. 84, *ṭafar* « ongle », *bačāl* « mulet », *wəḥat* « tempe » dans les *Doc. inéd.*

Il semble qu'il y a hésitation pour certaines formes à *t* final; ainsi, alors que Mondon, p. 91, a *arəst* « femme » pour le tchaha (correspondant à *'anəst* du guèze), les *Doc. inéd.* donnent pour le même dialecte *ārsət*; de même dans un autre dialecte *ānsət*, mais d'autres ont *anəst*, *ənəst*.

Un cas particulier est celui du correspondant de l'amharique **ⲁⲗ** : *lāğ* « fils », qui a *r* initial au lieu de *l*; il semble qu'il y a toujours un *a*-initial et que, suivant les dialectes, la voyelle qui suit *r* subsiste ou tombe; dans Mondon, p. 18, en tchaha *ərğ*, en gogot *ərīg*.

Argobba. — Les quelques documents connus suffisent à indiquer qu'il n'y a pas de voyelle finale, mais groupe avec ou sans disjonction. D'après Praet., *A. S.*, p. 14 et 74, on aurait *wuld* « enfant », *moalt* « jour », mais p. 14 et 58 *amūn* « pierre ». Un mot *əngar* « pied » (p. 99) s'expliquerait par une série **əgr* > **əgar* > **əggər* > *əngər* (voir ci-dessus amharique *raggāt*). Il y aurait d'autre part constitu-

tion d'un groupe final secondaire dans *mans* « enfant » correspondant à un መንከሰ *man'əs* du guèze (Praet., A. S., 73, 158).

Gafat. — Les documents manquent. On aurait *man'əs* > **mals* dans le premier élément de (*mósiet*) « enfant », d'après Praet., A. S., p. 13 et 73.

B. FORMES VERBALES.

Les formes qui sont à examiner ici sont des formes soit d'imparfaits, soit de jussifs n'ayant pas de suffixe.

Les langues septentrionales fournissent peu d'exemples, parce que la seconde radicale de l'imparfait y est gémignée (au moins dans les personnes sans suffixes); ainsi en guèze ያቀጥል *yəqattal* « il tue », en face de l'amharique ይገድል *yəgadal* zānd « afin qu'il tue ». Quand cette gémination apparaît, elle amène à sa suite la présence d'un ə et empêche la constitution d'un groupe final.

On peut se demander si la forme ancienne des langues qui n'ont pas la gémination était à une ou deux voyelles intérieures, par conséquent avec ou sans groupe final : **yəqatal* ou **yəqatl*.

On peut accorder de la vraisemblance à l'hypothèse soutenue par C. Bauer et P. Leander (voir de celui-ci *Kurze Bemerkungen zur aethiopischen Formenlehre*, dans *Studier tillegnade Esaias Tegner*, 1918), à savoir que *yəqat(t)əl* en face de *qatala* serait fait sur le modèle de formes dérivées, par exemple le thème de conatif *qātala*, *yəqāt(t)əl*. Si on admet cette hypothèse, la symétrie appelle un schème **yəqatal*. D'autre part, ce n'est qu'en partant de ce schème qu'on explique aisément la gémination secondaire en **yəqattal*.

L'examen des langues modernes n'apporte aucune confirmation à l'hypothèse **yəqatal* : tout s'y passe au contraire comme si un groupe final était ancien dans les formes en question (**yəqatl*).

Mais ceci n'est pas probant non plus dans le sens de l'ancienneté véritable de ce groupe final. En effet : 1° On verra plus loin des exemples authentiques de disparition d'anciennes voyelles dans le verbe, et de constitution secondaire de groupes finaux (pour le nom, voir ci-dessus, p. 80); 2° Dans des langues non éthiopiennes, où des groupes se constituent ou se défont suivant les affinités des consonnes entre elles, on voit des mots à ancien groupe final se confondre dans leur schème avec des mots qui n'avaient pas ce groupe (M. Cohen, *Parler arabe des Juifs d'Alger*, p. 145 et suiv. : *malək* « ange », de *malak*, a le même schème que *šəms*, de *šams*; *qmäh* « blé », de *qamḥ*, a le même schème que *ğbəl* « montagne », de *ğabal*).

Ci-dessous le cas général du verbe régulier à la forme simple est examiné d'abord; ensuite sont passés en revue quelques cas particuliers (ce qui concerne le causatif se trouve en partie ici, en partie à l'étude des groupes intérieurs).

Harari — Quand une forme verbale a une consonne finale simple, cette consonne demeure telle : *yāsgad* «qu'il prie», *atsəgād* «ne prie pas» (*Doc. inéd.*); les formes telles que **ጎሰጎጎ** : *nəsgadi* «adorons» de Mondon, p. 39, doivent être des erreurs.

Qu'arrive-t-il s'il y a un groupe final? Mondon, p. 36, donne, sans transcription, un imparfait simple terminé par un groupe de consonnes, ainsi **ጎሰጎጎ** : (*tasagd*) «toi adorant»; mais il ne donne par ailleurs aucun exemple d'emploi de cette forme. En composition soit avec un auxiliaire simple, soit avec un auxiliaire muni d'un pronom relatif, l'imparfait se termine par un *-i* après le groupe final, ainsi : **ጎሰጎጎ ፡ ፍርኹ** : *əsəgdi nārhu* «j'adorais» (Mondon, p. 37; *Doc. inéd.*), **ጎሰጎጎ ፡ ዛኹ** : *əsagdi zāh* «moi qui adore(rai)» (Mondon, p. 38).

Amharique. — Un groupe final dans l'imparfait s'observe aux personnes sans suffixe, à la forme simple et au causatif, quand l'imparfait est seul (en proposition subordonnée) ou suivi d'un auxiliaire autonome. D'autre part, dans l'imparfait suivi de l'auxiliaire suffixé *-āl*, on peut observer le traitement du même groupe devenu intérieur.

Les documents, en grand nombre, sont rassemblés dans les ouvrages d'Armbruster, surtout dans la grande liste de verbes avec temps principaux qui termine Armbruster, *Grammar*. On voit en dépouillant cette liste que dans beaucoup de verbes le groupe reste joint en finale absolue (*a fortiori* est-il joint dans l'imparfait composé).

Dans d'autres verbes, il y a disjonction. Armbr., *Gr.*, exprime cette disjonction en mettant un *ə* entre parenthèses, tant à l'imparfait simple que dans la grande majorité des imparfaits composés des mêmes verbes; cette graphie semble indiquer qu'on aurait par exemple, du verbe «sembler» : **ይመስል** : *yəmasəl* ou *yəmasl*, et **ይመስሉ** : *yəmaslāl* ou *yəmaslāl*; je ne pense pas que ce puisse être exactement l'impression de l'auteur; en tout cas, mes observations, dans des verbes de ce genre, me donnent constamment la disjonction en finale absolue, la jonction quand une voyelle suit; ainsi *yəmasəl*, mais pluriel *yəmaslu*, singulier composé *yəmaslāl* (voir cependant ci-dessous, p. 87, sur l'explosion de la première consonne d'un groupe intérieur). Ceci dit, mon expérience est d'accord, sauf de rares exceptions, avec celle d'Armbruster pour la liste des verbes sans disjonction.

Les règles qu'on peut essayer de formuler sont à peu de chose près les mêmes que celles qui s'observent dans les noms à groupe final.

En règle générale, le groupe est prononcé joint, avec des combinaisons diverses de consonnes; ainsi **ይከፍት** : *yakast* «[afin qu']il ouvre», **ይለብስ** : *yəlabs* «[afin qu']il s'habille», **ይለምድ** : *yəlamd* «[afin qu']il s'habitue», **ያጠብቅ** : *yāṭabq* «[afin qu']il conserve», **ያንስ** : *yāns* «[afin qu']il diminue» (pour les groupes après voyelle longue. voir ci-dessous, p. 84).

Il y a constamment disjonction quand la dernière consonne est une liquide, ainsi **ይለቅም** : *yəlaqəm* «[afin qu']il ramasse», **ይሰብር** : *yəsəbər* «[afin qu']il casse», **ይበስል** : *yəbasəl* «[afin qu']il mûrisse». — Une exception est **ይገድል** : *yəgadl* «[afin qu']il tue», où le *d* n'est plus autonome dans son articulation, comme le prouve la variante avec assimilation **ይገል** : *yəgall*.

La disjonction se montre aussi quand la dernière consonne est une labiale *b* ou *f*; ainsi **ይጠግብ** : *yətagəb* «[afin qu']il rassasie», **ይነድፍ** : *yənadf* «[afin qu']il pique». Les listes d'Armbruster ne fournissent pas d'exception pour *b*; mais, dans un mot, la prononciation que j'ai entendue fait prévaloir la tendance à réunir une liquide à la consonne suivante sur la tendance à séparer *b*; c'est **ይሂንብ** : *yəzanb* «[afin qu']il pleuve» (Armbr., *Gr.*, a *yəzanəb*).

Pour *f*, Armbr., *Gr.*, a au moins deux exceptions : **ይገድፍ** : *yəgadፍ* «[afin qu']il rompe (le jeûne)», et **ያቅፍ** : *yāqፍ* «[afin qu']il embrasse».

Il y a aussi des exemples de disjonction d'un groupe *ks* ou *qs*; ainsi **ይነክስ** : *yənəkəs* «[afin qu']il morde», **ይጠቅስ** : *yətaqəs* «[afin qu']il fasse signe»; mais **ያለቅስ** : *yālaqs* «[afin qu']il pleure»; avec *g*, **ይነግሥ** : *yənags* «[afin qu']il règne». Enfin Armbr., *Gr.*, a **ይወስድ** : *yəwasəd* «[afin qu']il enlève», qui me paraît erroné, au lieu de *yəwasd*.

Un groupe final constitué par la première et la seconde radicale se trouve au jussif de verbes devenus bilitères par la perte d'une troisième radicale sans compensation; dans ces formes, le groupe subsiste normalement, ainsi **ይስጥ** : *yəsṭ* «qu'il donne»; il est disjoint à cause de la liquide finale dans **ይቅር** : *yəqər* «qu'il reste», et deux radicales semblables sont séparées dans **ይሽኸ** : *yəsəš* «qu'il fuie».

Gouragué. — Les règles paraissent être les mêmes qu'en amharique. Ainsi : *idärg* «il fait», *izänf* «il frappe», mais *isäbər* «il casse», *yärätər* «il purifie», *imäsəl* «suivant que» (à l'origine : «il ressemble»).

Gafat et *Argobba*. — Pas de documents utilisables.

Cas particulier où une voyelle longue précède l'avant-dernière consonne. — Ce cas n'est intéressant pour ce qui concerne la présente recherche que si la consonne en question n'est pas gémignée. C'est ce qui se produit au subjonctif-jussif du thème d'ancien conatif (simple ou avec préfixes) en guèze et dans des formes analogues des langues modernes.

En guèze, dans ce cas, il ne se produit pas de groupe final : dans Littmann, *Geez-Stud.*, p. 680, **ደርከ** : *yḥārah* « qu'il bénisse » ; p. 681, **ያስተናግር** : *yāstanāgər* « qu'il fasse se parler » (voir aussi *Pron. trad.*, p. 252, n. 1).

De même en tigrigna : Vito, *Gr.*, p. 25-26 : **ይገባር** : *yggābar*, imparfait (indicatif et jussif) de **ተገበረ** : *tāgābārā* « se faire réciproquement », **ይደናግጽ** : *ydanāgəs* « (qu')il s'étonne beaucoup ».

Pour le tigré, il est probable que le traitement est le même ; voir ci-dessus, p. 78, bas, les formes nominales de nom d'agent, etc.

En amharique, la combinaison en question se rencontre dans l'ancien type de conatif et dans des formations assimilées. Dans ces verbes, l'avant-dernière radicale est gémignée à l'imparfait (indicatif-subjonctif), mais simple au jussif. Or dans ces jussifs il se forme en principe un groupe final ; la disjonction s'observe si la dernière consonne est une liquide ou une labiale : ce sont les mêmes règles que dans l'imparfait des verbes sans *ā*. Ainsi : **ይጣልድ** : *yəmāld* « qu'il se lève matin » (*Armbr., Gr.*, p. 203), **ይዳምጥ** : *yadāmṭ* « qu'il égrene » (p. 367), **ይጣፍጥ** : *yəṭāṭṭ* « qu'il soit bon au goût » (p. 385), etc. (on voit que l'amharique supporte *ā* en syllabe doublement fermée). Mais **ይቀላቅል** : *yəqalāqəl* « qu'il mélange » (p. 221), **ይቀጥር** : *yəqwāṭər* « qu'il noue » (p. 229), **ያጃጃል** : *yārrāgəb* « qu'il ventile » (p. 311), **ያጃጃፍ** : *yārrāgəf* « qu'il desselle, décharge ».

Pour les autres langues, pas de documents permettant l'étude.

Cas particulier où le verbe n'a que deux consonnes radicales encadrant un ə. — Ce cas peut se présenter quand une laryngale seconde radicale disparaît. C'est ce qui arrive dans certains verbes usuels des langues éthiopiennes du Nord et dans tous les verbes de la catégorie en question en amharique, sans doute aussi en gouragué.

En guèze, deux imparfaits de verbes sont à citer : la voyelle *y* disparaît, suivant les témoignages concordants d'Ato Tafari, Abba Jérôme, Abba Takla Maryam ; ainsi : **ይብል** : *yabl* « il dit », **ይክል** : *yəkl* (Abba Jérôme m'a prononcé *yṭkl*) « il peut ». La notation *yəkal* et *yəbal*, pluriel *yəbālu*, de Trumpp est isolée. Il y a des chances pour que le groupe de *yabl* se soit formé à un moment où une voyelle finale était encore prononcée, soit **yab(ə)lə*, de sorte que *ə* se trouvait en situation instable comme étant voyelle de syllabe ouverte précédée d'une consonne simple.

En tigrigna, au contraire, d'après Vito, *Gr.*, p. 35, la voyelle *a* est conservée : *tabəl* « elle dit ».

En tigré, de même : *'ət tabəl* « alors qu'elle disait » dans Littmann, *Z.D.M.G.*, 65, p. 704.

En amharique, la voyelle est toujours conservée, même en dehors du cas où la seconde consonne est une liquide, cas particulier non suffisamment probant. Ainsi : **ያለቅ** : *yələq*, qui sert d'adverbe, « (il surpasse) plus ».

En gouragué, le même mot présente un groupe final; suivant les dialectes. *ilq* ou *irq* « plus ». Ceci ne prouve pas pour tous les verbes de cette série, car il se pourrait que la voyelle ne disparaisse qu'entre liquide et occlusive subséquente.

En tout cas, le traitement guèze et le traitement gouragué montrent des exemples où la répartition syllabique amène la constitution d'un groupe final par disparition d'une voyelle radicale.

Un autre cas de constitution de groupe final peut s'observer en amharique pour certains participes causatifs de bilitères dont l'i final est absorbé par une consonne prépalatale; ainsi : **አበረ** : *abz* « celui qui fait augmenter »; toutefois, pour ce même mot, Armbr., *Voc.*, p. 487, donne une prononciation *abzi*, et, d'après Armbr., *Gr.*, les participes de ce type sont en général évités; on trouve d'autre part des exemples de disjonction; ainsi : **አቅኝ** : *āqəñ* « celui qui rend droit ».

Groupes de trois consonnes. — Pour le guèze, Juste d'Urbain, fol. 96^{ro}, donne une règle et des exemples étranges : quand trois lettres du 6^e ordre (c'est-à-dire possiblement avec *a* ou sans voyelle) sont précédées d'une lettre du 1^{er} ordre (avec *a* bref), elles sont prononcées sans disjonction : **ቀጥቅጥ** : *qatqṭ* « casse », **አፈደፍድ** : *afuṣd* « augmente », **ያደገገጸ** : *yādangz* « qu'il effraie ». Je ne connais dans des cas analogues que des prononciations : *qatqəṭ*, *afad-fəd*, *yādangəs*, tant en guèze que dans les autres langues (voir aux Groupes intérieurs).

Résumé des faits concernant les groupes finaux. — Le groupe final n'est pas aimé des langues éthiopiennes en général; il est souvent, lorsqu'il se présente, éliminé par l'apparition d'une voyelle, subséquente ou insérée. Mais, souvent aussi, il est supporté; et même des groupes finaux se forment secondairement par élimination d'une voyelle *a* avant une dernière consonne radicale.

Le fait que dans certains cas un traitement du groupe final de mot est modifié quand le mot se trouve joint à un autre atteste l'indépendance phonétique, en éthiopien, du mot pourvu d'un accent propre. Conclusion qui confirme celle qui ressort de l'étude des groupes initiaux.

II. GROUPES INTÉRIEURS.

L'étude sera bornée ici à quelques points. Pour la faire complète, il ne faudrait pas seulement un dépouillement soigneux de tous les documents jusqu'ici connus, mais aussi des enquêtes nouvelles ou une pratique impeccable des différentes langues vivantes. Les tableaux de formes les meilleurs renseignent insuffisamment : trop souvent on n'a pour les verbes que la 3^e personne du singulier, pour les noms que le masculin singulier. Or le sujet est très complexe. Qui dit étude des groupes intérieurs dit étude de la distribution syllabique en général, et non plus seulement, comme précédemment, de tranches limitées du mot, début ou fin. Toutes sortes de faits morphologiques se combinent avec des tendances phonétiques pour créer les schèmes de mots. Les circonstances varient subtilement pour chaque langue et chaque époque. Il est difficile de faire apparaître le général.

Il est une affirmation que l'on peut avancer avec assurance : c'est que les langues éthiopiennes en général supportent et les syllabes ouvertes et les syllabes fermées.

Dans les syllabes ouvertes on trouve toutes les voyelles, même la voyelle neutre *a*, qui semble en général sensiblement plus brève que les autres, sans être toutefois une voyelle réduite (on n'a malheureusement pas encore d'inscriptions graphiques à ce sujet). Toutefois, dans certaines formes, *a* placé en syllabe ouverte a tendance à disparaître (voir p. 79 et 82). Un bon exemple de *a* conservé en syllabe ouverte est donné en guèze par les nombres ordinaux : à côté de formes simples, on y trouve des formes à suffixe lourd *-āwi*; or, l'annexion de ce suffixe ne fait pas disparaître *-a-* de la forme simple. Ainsi « cinquième » est ኃምሳ : *hāmas* (prononciation moderne *hāmas*) ou ኃምሳዊ : *hāmasāwi* (*hāmasāwi*), qui se distingue ainsi dans la prononciation de አምሳዊ : *hamsāwi* « cinquantième ».

Les syllabes fermées sont fréquentes en toute position; en particulier, elles se présentent souvent au début ou à l'intérieur d'un mot, de sorte qu'il y a rencontre de consonnes; ainsi dans le guèze መንበረ : *manbar* « siège ». Il n'y a pas dans ce cas à proprement parler un groupe de consonnes, mais une consonne finale de syllabe est suivie d'une consonne initiale de la syllabe suivante, une séparation syllabique se trouvant entre les deux. Aucun observateur de l'éthiopien ne paraît avoir douté que les choses ne soient ainsi, à commencer par Ludolf, qui notait expressément ደንግል : *dan.gəl* « vierge », avec une légère séparation des syllabes. En général, c'est ainsi que j'ai entendu prononcer, la première consonne étant implosive, quelles que soient les consonnes rapprochées, en

guèze traditionnel et en amharique. Cependant certaines personnes ne peuvent prononcer certains groupes; c'est ainsi que j'ai recueilli des prononciations telles que : guèze አጥቅድመ ἄጠቅድጠጦ « avant », avec explosion et même très légère voyelle entre *d* et *m*.

Mais il ne faut pas oublier que ces notions sont étrangères aux Abyssins, qui sont incapables de distinguer entre une syllabe et un caractère syllabique dans l'écriture, même si ce caractère se lit comme une simple consonne; ainsi, pour un lettré indigène, ድጋገል ስ est un mot à quatre éléments, conformément à l'épellation scolaire *danagala*; la notion que c'est un mot de deux syllabes n'a pas de sens pour lui.

Il y a lieu maintenant de se demander s'il peut se trouver une fin de syllabe intérieure constituée par deux consonnes, elles-mêmes suivies par la consonne initiale d'une syllabe subséquente, autrement dit un groupe intérieur de trois consonnes.

En dehors des emprunts, dont il sera question plus loin, le cas semble se présenter très rarement en éthiopien. Il est douteux qu'il y ait dans les noms non composés un autre exemple que ድጋገል ስ (*ḏangadā* « étranger » en guèze (Dillm., *Gr.*, p. 273, note) et en amharique).

Un groupe intérieur se présente cependant ou plutôt risque de se présenter si un groupe final est suivi soit d'un suffixe à initiale consonantique, soit d'un mot étroitement joint au mot terminé par le groupe. Le guèze a ainsi un démonstratif composé አንትኩ ስ *antakū* « celle-là » (Dillm., *Gr.*, p. 64; Littm., *Geez-Stud.*, p. 694). Les exemples recueillis par Trumpp et reproduits dans König, p. 92, bas, ne sont pas confirmés par ailleurs; ainsi : መንግሥትክ ስ « ton royaume » n'est pas **mangastika*, mais *mangastika*, avec une voyelle présuffixale qui se prononce même quand il n'y a pas de groupe précédent; voir Mittwoch, *Trad. Aussprache*, p. 48 : ሥርዐትክ ስ *sar'atškā* et ci-dessus *qālška*, p. 75.

En amharique, on peut observer le même schème dans des groupements de deux mots; ainsi : (Armbr., *Gr.*, p. 30) ስፑንት ስ ስር ስ *sammanta bərr* « huit thalers », (Armbr., *Voc.*, p. 140) ስንት ስ ፍትው ስ *santa nāčaw* « combien sont-ils ? ». (Pour les verbes à groupe final suivis d'un pronom suffixe médiateur, voir p. 99, bas.)

Un cas beaucoup plus complexe est celui d'une partie des formes causatives où un groupe de deux consonnes est suivi d'une voyelle qui fait partie du radical. Le problème se posait déjà en guèze; la prononciation traditionnelle connaît አንገሪ ስ *angəri* comme féminin d'un impératif አንገር ስ *'angər* « fais parler »; ያቅጥሉ ስ *yāqṭəlu* « qu'ils tuent » (d'après *Ag.*, 1926), de même qu'au jussif simple on a ያንገር ስ *yəngər* « qu'il parle », ያንገሩ ስ *yəngərū* « qu'ils parlent », Littm., *Geez-Stud.*, p. 680). Ce schème attendu est-il rem-

placé par un autre pour certaines combinaisons consonantiques? Ludolf, *Gr.*, p. 12, avait noté **ያብረው** : *yāb-rhu* «qu'ils fassent briller», mais *Ag.*, 1926, prononce *yābrəhu*.

En amharique, la prononciation d'une partie des formes causatives est flottante; tout se passe comme si la voyelle *a* du radical n'avait plus la force et la place fixe d'une caractéristique morphologique, mais se plaçant, comme soutien de groupe consonantique, à la place la plus favorable pour la prononciation, suivant la nature des consonnes environnantes (fait connu en arabe moderne, voir pour les noms ci-dessus, p. 81, bas).

Il y a peut-être à tenir compte d'une tendance à laisser autant que possible en syllabe ouverte l'*a/ā*, préfixe caractéristique du causatif.

Les documents se trouvent dans les appendices de *Armbr., Gr.*, et dans *Armbr., Voc.* (où des variantes, retrouvées après coup, des formes citées dans *Armbr., Gr.*, sont insérées, p. 458).

Il y a deux séries de formes à considérer. Les unes sont à consonne finale; ce sont la 2^e personne de l'impératif et la 3^e personne masculin singulier du jussif. Les autres sont à voyelle finale. Les documents d'Armbruster ne comportent pas d'impératif ni de jussif au féminin singulier ou au pluriel; mais on y trouve le gérondif à la 3^e personne masculin singulier (avec suffixe *-ə*). Les deux séries sont donc représentées.

Dans la majorité des cas, la prononciation est variable, oscillant entre les deux répartitions syllabiques possibles, celle où un groupe est formé par les deux premières des deux consonnes, et celle où un groupe est formé par les deux dernières. La répugnance à avoir un groupe en finale de mot se constate au fait que les impératifs et jussifs sans voyelle finale ont moins souvent que les gérondifs à voyelle finale le groupement 1 + 2 consonnes.

Si on groupe dans les listes d'Armbruster les formes que ses informateurs lui ont données comme ayant un schème fixe, on aura chance de trouver dans la liste résultante quelques indications sur les affinités phonétiques qui régissent les groupements de consonnes.

Sur 10 trilitères à trois radicales différentes, 5 groupent fermement la seconde radicale avec la troisième, ce qui est le groupement qu'on peut considérer comme secondaire; ainsi : **አቅርብ** : *aqərb* «approche», **አቅርቦ** : *aqərbo* «approchant»; or tous ces verbes ont une seconde radicale liquide (mais le cas contraire se rencontre aussi; ainsi : **አበለጥ** : *abəlt* ou *abləṭ* «rends meilleur»). Sur 5 formes à groupement médian (groupement de type ancien), 3 ont une 3^e radicale liquide, 1 une 3^e radicale *b*; ainsi : **አበረ** : *ābsəl* «fais cuire à point», **አበረኦ** : *absəlo* «faisant cuire», **አርገብ** : *ārgəb* «desserre», **አርገቦ** : *ārgəbo* «desserrant» (mais

አፍቅሮ : *āfqar* et *āfq(ə)r* « aime », **አፍቅሮ** : *āfqaro* et *āfqro* « aimant ». En somme, on retrouve les mêmes tendances ou résistances au groupement qui ont été observées à propos des groupes finaux (surtout : liquides se joignant à une consonne suivante, se disjoignant d'une consonne précédente); mais elles ont ici un caractère facultatif.

Les verbes à 2° et 3° radicale semblables hésitent aussi entre les deux groupements, certains ayant deux groupements possibles, comme : **አፍሰከ** : *āfsas* ou **አፍሰከ** : *āfss* « répands »; d'autres n'ayant qu'un des deux groupements, ainsi **አንብብ** : *anbab* « lis », mais **አግድ** : *agədd* « force ».

Les verbes bilitères à dernière radicale disparue ont un groupe au gérondif, où un *-t* remplace secondairement la radicale perdue; le plus grand nombre de ces verbes a un double groupement, ainsi : **አብዝቶ** : *ābzto* ou *ābzto* « augmentant en nombre »; ceux qui adoptent sans variante un groupe de la 2° et de la 3° consonne ont comme premier élément de ce groupe une liquide ou une labiale; ainsi : **አበልቶ** : *ābəlto* « faisant manger ».

On remarquera que le choix entre deux schèmes possibles s'établit sans qu'il soit tenu compte (en général) de l'adjonction ou non-adjonction d'une voyelle finale. Ceci s'oppose au traitement des groupes finaux proprement dits en éthiopien (voir p. 79, 82) et d'autre part aux faits arabes maghribins (où par exemple un groupement *ğbal* « montagne » s'oppose à *ğəbli* « montagnard »). La cause du fait est qu'une voyelle *ə* peut subsister en syllabe ouverte en éthiopien.

Au total, on voit par l'étude des causatifs que l'ensemble constitué par trois consonnes et une voyelle instable est un embarras pour la langue, et qu'une solution ferme n'a pas été adoptée.

Dans les quadrilitères, il semble que l'amharique s'en tienne à un schème fixe avec groupe central; ainsi : **አመከገገ** : *āmasgən* « loue », **አመከገፍ** : *āmasgəno* « louant »; pourtant c'est sans doute un flottement dans des formes de ce genre qui a donné lieu à l'assertion de Juste d'Urbin reproduite p. 85.

III. GROUPES DE CONSONNES DANS LES EMPRUNTS.

L'étude qui avait été amorcée dans *Groupes consonantiques*, p. 152 et suiv., n'est pas poursuivie ici. Il n'est dit quelques mots des emprunts que pour écarter la question, en montrant la difficulté du sujet et en citant quelques exemples.

Même si on supposait réunis les mots d'emprunts dans les langues éthiopiennes, et connue leur prononciation traditionnelle pour le guèze, actuelle pour les langues vivantes, il resterait la difficulté

de connaître exactement l'histoire de ces emprunts, leur mode d'entrée en domaine abyssin. À propos de l'opinion émise dans *Groupes consonantiques*, p. 153, que certaines voyelles ajoutées devant un groupe initial dans des mots venus du grec pouvaient être dues à l'arabe, M. E. Littmann a fait justement observer (dans une lettre) qu'il faut aussi tenir compte de l'araméen et du copte. On serait donc entraîné trop loin par un pareil sujet; il serait à traiter en soi; encore pourrait-on craindre que la peine qu'il faudrait lui consacrer soit mal payée en résultats sûrs. On trouvera dans König (particulièrement p. 58 à 70, 92-93, 99 et suiv., 127, 129, 130, 133, et notamment p. 144 et suiv.) des exemples rassemblés pour le guèze, avec cette indication que les manuscrits de diverses époques présentent des formes différentes : il y a donc trace de travaux philologiques des savants éthiopiens, qu'il n'est pas possible de suivre dans le détail.

Pour la finale, on notera que certains noms propres qui ont dans la Bible grecque des Septante une finale vocalique (d'après l'hébreu) sont en guèze privés de cette voyelle, et qu'une voyelle autre que *a* disjoint le groupe qui menaçait de se trouver en finale; ainsi (König, p. 145) : **ሬጊም** : *rēgēm*, **የግሙድ** : *bārōs*, **ፀሎላ**.

À l'intérieur du mot on rencontre des disjonctions, même faites par une voyelle autre que *a*, là où la phonétique éthiopienne supporte et même, peut-on dire, recherche la rencontre des consonnes (voir ci-dessus, p. 86). Les exemples sont nombreux dans le passage cité de König, p. 144; ainsi : **አቤቴሎም** : *'abēsēlōm* « Absalon » et le nom de la Pâque, **ኦሲካ** : *pāsikā* (à côté de **ኦሲካ** : *pāska*), et **ፋሲካ** : *fāsikā*, qui est la forme usitée à époque moderne en Abyssinie. Pour la disjonction par *a*, on remarquera dans Mittwoch, *Trad. Aussprache*, p. 42, la prononciation *marāqos* de **ማርቆስ** : « Marc »; Ag., 1926, prononce de même, avec accent sur l'*a* de disjonction.

Un cas intéressant est le regroupement fait dans le mot grec **συν-αἱρέριον**, qui donne **ስንክሳር** : , prononcé *sənkesār* « lectionnaire, vie des saints » (groupement comme dans *'antoku*, voir p. 87).

Un exemple authentique d'un groupe de trois consonnes intérieur en amharique est fourni par **ኢንግሊዝ** : *inglīz* « anglais », où la combinaison favorable occlusive + liquide apparaît, non en initiale de mot, mais en initiale de syllabe intérieure. Le traitement à disjonction s'observe pour le même mot en somali : *ingertis*, dans *Zeitschrift für Kolonial-Sprachen*, IX, p. 144.

LA GÉMINATION DANS LES FORMES VERBALES
ET DANS LES PRONOMS SUFFIXES DU VERBE
EN TIGRIGNA
ET AUTRES LANGUES MODERNES D'ABYSSINIE.

Les faits qui concernent les gémérations tant à l'intérieur des formes que dans l'annexion des suffixes au verbe guèze ont pu être étudiés au moyen de la tradition orale conservatrice de cette langue liturgique, qui supplée au défaut d'un signe de gémération dans l'écriture (voir l'article *Prononciation traditionnelle* et Mittwoch, *Trad. Aussprache*). Il est important de confronter cette tradition (dont la conservation s'est faite en domaine de langue amharique) à l'usage du tigrigna, la langue qui continue le guèze sur son domaine ancien.

Malheureusement, les faits tigrigna sont mal connus. Le *Manuel* de Schreiber, où se trouve, notamment p. 75-79, un tableau du verbe avec suffixes, suivi de remarques, ne note pas la gémération; de Vito, assez complet pour le verbe, donne pour l'annexion des pronoms des indications trop succinctes, p. 50-51, avec quelques précieuses transcriptions. Je ne sache pas que les quelques textes tigrigna publiés avec transcription ou avec un signe de gémération ajouté à l'écriture éthiopienne aient été dépouillés à ce point de vue. Il me paraît donc utile de publier ici les formes qui m'ont été fournies en 1922 par Abba Jérôme Gabra Mousyé pour son langage maternel, qui est le tigrigna tel qu'on le parle dans la province du Séraé.

Il est utile de situer ici brièvement les variétés dialectales du tigrigna. Le Séraé se trouve sensiblement au centre du domaine tigrigna; l'usage de Schreiber, qui veut être une langue commune, repose sur des documents plus septentrionaux; de Vito, au contraire, a noté le tigrigna plus au Sud, dans la région d'Adoua; l'Akélé Gouzay est à l'Est du Séraé; l'Agamé est au Sud de l'Akélé Gouzay, à l'Est de la région d'Adoua: au Sud de l'Agamé se trouve la région de la ville de Maqalé, au Sud-Est de laquelle est le district de l'Anseba.

Dans ce qui suit, les notations entre parenthèses sont des translittérations de formes que j'ai notées en caractères éthiopiens; les

autres ont été notées phonétiquement sous la dictée d'Abba Jérôme. La voyelle *a* est très proche de *è* du français. L'accent m'a paru en général assez faible et difficile à situer; je l'ai noté dans quelques cas spécialement nets. Observation analogue pour la quantité des voyelles finales. Les transcriptions de la grammaire de Vito ont été ramenées à la transcription adoptée ici. Le tréma note la gémination dans les mots en écriture éthiopienne (voir *Pron. trad.*, p. 236).

On peut formuler très brièvement ainsi l'état du guèze : tous les imparfaits ont une avant-dernière radicale gémignée (à toutes les personnes); l'initiale consonantique des suffixes pronominaux est gémignée quand elle est précédée d'une voyelle brève (pour les détails, voir *Pron. trad.*, et Mittwoch, *Trad. Aussprache*; quelques indications complémentaires, empruntées à Juste d'Urbain, se trouvent dans mon compte rendu de l'ouvrage de Mittwoch, *Journal asiatique*, janvier-mars 1927, p. 176-181).

Le tigrigna a une situation plus compliquée; il montre une interdépendance des syllabes qui est étrangère au guèze (tel que le montre la tradition) et à l'amharique. Ainsi la gémination de la 2^e radicale de l'imparfait n'apparaît pas après une voyelle longue; par exemple, au réciproque du verbe ገበረ ፡ (*gābāra*) «faire», ይገገቡ ፡ *yiggābaru* «ils se font les uns aux autres» (au singulier ይገበሩ ፡ *yggābār* dans Vito, *Gr.*, p. 25). D'autre part, au réfléchi de la forme simple, où la gémination de la 2^e radicale est prononcée, la gémination caractéristique de la 1^{re} radicale (due à l'assimilation du préfixe *t* du réfléchi à cette 1^{re} radicale) n'apparaît pas : ainsi, en face du jussif ይገበር ፡ *yiggābār* «qu'il soit fait», l'imparfait est ይገበር ፡ *yigəbbar* «il est fait» (accord d'Abba Jérôme et de Vito, *Gr.*, p. 25).

Un autre fait comporte des différences dialectales. La gémination de 2^e radicale à l'imparfait est constante à toutes les personnes, d'après Vito, p. 21. D'après Abba Jérôme, c'est-à-dire au moins en Séraé, la gémination n'apparaît pas dans les formes pourvues d'un suffixe : ይፈልጉ ፡ *yifalləṭ* «il sait», mais ፈልጎ ፡ *ṭəfalṭi* «tu (fém.) sais», ይፈልጉ ፡ *yifallṭu* «ils savent». Si le suffixe est un pronom annexé, la même règle s'applique dans l'usage d'Abba Jérôme, comme on le verra par divers exemples ci-dessous, et elle est connue aussi par de Vito comme étant en usage dans la «prononciation vulgaire» (p. 51). On peut rappeler aussi que dans l'énoncé du verbe guèze l'informateur tigréen de Littmann (*Geez-Stud.*, p. 696) ne prononçait pas toujours nettement la gémination de la 2^e radicale de l'imparfait dans les formes les plus longues.

Les faits, en ce qui concerne l'annexion des pronoms aux verbes, sont donnés ci-dessous à peu près dans le même ordre que pour le guèze dans *Pron. trad.*, mais en séries incomplètes.

1° Forme verbale terminée par consonne :

a. Personnes sans suffixes du jussif :

Avec les suffixes de 3^e personne (à ancienne initiale *h*). gémination de la dernière radicale du verbe :

ይፍለሽ : (*yiflaṣṣo*) « qu'il le sache ».

Avec les suffixes de 2^e personne, accolement du suffixe au radical :

ይፍለጥክ : (*yiflaṭḥā*) « qu'il te connaisse ».

Avec les suffixes de 1^{re} personne, insertion d'une voyelle *a* avant le suffixe, comme à l'imparfait (voir ci-dessous) :

ይፍለጠኝ : (*yiflaṭanni*) « qu'il me connaisse ».

b. 3^e personne féminin singulier du parfait :

Avec les suffixes de 3^e personne, comme sous *a* :

ፈለጣች : (*fälätäṭto*) « elle l'a connu ».

Avec les suffixes de 2^e et 1^{re} personne, la consonne initiale du suffixe est géminée et précédée de *ə* :

ፈለጣችኝ : *fälätätəkki* « elle t'a connue », **ፈለጣችሁ** : *fälätätənnā* « elle nous a connus ».

c. 2^e personne féminin pluriel du parfait :

Il apparaît un *ā* long avant la désinence (voir sous 3°).

d. Personnes sans suffixes de l'imparfait :

Il apparaît un *a* bref avant la désinence (voir sous 2°).

2° Forme verbale terminée par *a* bref (ou avec *a* bref apparaissant quand il y a un suffixe) :

a. 3^e personne masculin singulier du parfait :

Avec les suffixes de 3^e personne, contraction :

ፈለጠ : (*fäläṭo*) « il l'a connu », **ፈለጠ** : *fäläṭā* « il l'a connue ».

Avec les autres suffixes, gémiation de l'initiale de ce suffixe :

ḌḌḡ : (*fālāṭākkā*) « il t'a connu », **ḌḌḡ-Ṗ** : (*fālāṭākkum*)
« il vous a connus », **ḌḌḡ** : *fālāṭānni* « il m'a connu ».

b. Personnes sans suffixes de l'imparfait :

Mêmes traitements que sous a :

ḌḌḡṖ : (*yifālṭōm*) « il les connaît », **ḌḌḡḡ** : (*yifāl-
ṭakkən*) « il vous (fém.) connaît », **ḌḌḡḡ** : (*yifālṭānnā*)
« il nous connaît »; **Ḍḡ** : (*yiblo*) « il lui dit », **Ḍḡ** :
(*yiblānni*) « il me dit ».

3° Forme verbale terminée par *ā* long (ou avec *ā* long apparaissant quand il y a un suffixe) :

a. 2° et 3° personnes féminin pluriel :

Avec les suffixes de 3° personne, ceux-ci restent en hiatus, avec légère attaque vocalique brusque :

ḌḌḡ : *fālāṭā*(^o) « elles l'ont connu ». Dans cette forme du Séraé, *-ā* est abrégé, sans passer à *ā*; la longue est conservée dans la région d'Axoum-Adoua et en Agamé : **ḌḌḡ** : *fālāṭā*(^o); de même **ḌḌḡṖ** : (*ṭafālṭā'ōm*) et **ḌḌḡḡ** : (*ṭafālṭā'ōm*) « vous les connaissez ».

Les suffixes de 2° et de 1° personnes ne sont pas gémérés; en conséquence, dans les 2^{es} personnes, *k* intervocalique passe à *ḥ* :

ḌḌḡḡṖ : (*yifālṭāḥum*) « elles vous connaissent », **Ḍḡḡ** : (*fālāṭānā*) « connaissez-nous ».

b. 2° personne masculin singulier et 1° personne du pluriel du parfait :

Les suffixes prennent la gémiation comme après une voyelle brève; ceci non seulement à la 2° et à la 1° personne, mais aussi aux 3^{es} personnes, où le suffixe reçoit alors une initiale *y* (voir ci-dessous, 4°) :

ḌḌḡḡ : (*fālāṭḥāyyo*) « tu l'as connu », **ḌḌḡḡ** : (*fālāṭ-
kānni*) « tu m'as connu », **ḌḌḡḡṖ** : (*fālāṭḥāyyo*) « nous
l'avons connu », **ḌḌḡḡṖ** : (*fālāṭḥākkum*) « nous vous
avons connus ».

Mais ici il y a des différences dialectales. Abba Jérôme lui-même m'a mentionné que dans l'Anseba on dit, avec contraction :

ፈለጥኹ : (*fälaṭno*) « nous l'avons connu ».

Vito, *Gr.*, p. 50, a :

ቀተልኩሃም : *qatälkäyóm* « tu les as tués »,

avec *y* simple; dans Schreiber, p. 75, l'absence de gémination est prouvée par le passage de *k* à *h* :

መለስናኸ : *mälläsnaḥā* « nous t'avons répondu ».

c. 2° personne féminin pluriel du parfait (voir ci-dessus, 1°, c) :

Il apparaît un *ā* long après *-ken*, et le traitement est le même que ci-dessus sous *a* :

ፈለጥኩኑ : (*fälaṭkəna'o*) ou **ፈለጥኩኑኑ** : *fälaṭkəna'o* « vous l'avez connu », **ፈለጥኩኑኒ** : *fälaṭkənāni* « vous m'avez connu ».

4° Forme verbale terminée par *i* :

Les seules formes de ce type sont les 2^{es} personnes féminin singulier. La quantité de l'*i* dans ces personnes tendait déjà en guèze à l'abrégement, d'où quelquefois passage à *ə*. Le traitement des suffixes est le même que celui qui a été décrit sous 3°, *b*; même on peut se demander si l'extension de la semi-voyelle *y* dans ce cas n'a pas son origine dans les 2^{es} personnes du féminin. Ainsi :

ፈለጥኩኝ : (*fälaṭkiyyo*) « tu l'as connu », **ፍለጠኝ** : (*fälaṭiyyā*) « connais-la », **ፈለጥኩኒ** : *fälaṭkənni* « tu m'as connu », **ፋለጠኝ** : *fälaṭənnā* « tu nous connais ».

5° Forme verbale terminée par *u* (ou avec *u* apparaissant quand il y a un suffixe) :

a. 3^{es} personnes masculin pluriel et 2^{es} personnes masculin pluriel (sauf celle du parfait) :

Avec les suffixes de 3^e personne, le traitement est parallèle à celui qu'on observe avec *i*, la semi-voyelle *w* jouant le même rôle que *y*, et la prononciation hésitant entre *u* et *ə* :

ፈለጥኹ : (*fälaṭəwwo*) [avec gémination légère de *w*] « ils l'ont connu », **ፍለጠኹ** : *fälaṭəwwā* ou **ፍለጠኹ** : *fälaṭəwwā* « connaissez-la ».

Les autres suffixes s'ajoutent sans gémiation; ainsi :

ḡḡḡḡḡḡ : (*yafāḡḡḡḡ*) « ils te (fém.) connaissent », **ḡḡḡḡ** : (*fāḡḡḡ*) « ils nous ont connus ».

Avec le suffixe de 2^e personne masculin pluriel, qui contient un *u*, la voyelle désinentielle hésite entre *u* et *ə* :

ḡḡḡḡḡḡ : (*fāḡḡḡḡḡ*) et **ḡḡḡḡḡḡ** : (*fāḡḡḡḡḡ*) « ils vous ont connus ».

b. Première personne singulier du parfait :

Même traitement que ci-dessus; ainsi : **ḡḡḡḡḡḡ** : (*fāḡḡḡḡḡ*); mais Abba Jérôme indique que dans la région de Maqalé on dit : **ḡḡḡḡḡḡ** : (*fāḡḡḡḡḡ*).

c. 2^e personne masculin pluriel du parfait :

La désinence de cette personne est *-kum*, répondant à guèze *-kəmu*; devant suffixe on trouve *-kumə-*, *-kumu-* et *-kəmu-* (hésitation marquée dans Schreiber, p. 75, note). Les suffixes semblent traités comme dans *a* et *b* ci-dessus; ainsi :

ḡḡḡḡḡḡḡḡ : (*fāḡḡḡḡḡḡḡḡ*) « vous les avez connues », **ḡḡḡḡḡḡḡḡ** : (*fāḡḡḡḡḡḡḡḡ*) et **ḡḡḡḡḡḡḡḡ** : (*fāḡḡḡḡḡḡḡḡ*) « vous m'avez connu ».

Au total, la règle qui se dégage est la même que pour le guèze : gémiation de l'initiale du suffixe après voyelle brève seulement. Les exceptions apparentes proviennent de l'abrégement de certaines longues finales, abrégement qui ne se fait pas sentir seulement quand ces voyelles sont en finale absolue, mais même quand elles sont suivies d'un suffixe pronominal.

Le tigrigna a des suffixes pronominaux médiats, composés de la préposition *l-* suivie des suffixes. En guèze, les suffixes ainsi constitués sont très usuels; mais ils ne se joignent pas au verbe dans l'écriture et ne paraissent pas l'influencer phonétiquement ni être influencés par lui; d'autre part, la préposition *la* s'emploie avec les noms en général, avec un sens équivalent au datif des langues indo-européennes. Pour le tigrigna, il résulte de l'exposé de Vito, p. 51-52, que *l-«à»* ne s'emploie devant les noms que dans certains dialectes, pas dans le tigrigna moyen; avec suffixe pronominal, il se joint étroitement aux verbes. Il s'en suit que les formes à consonne finale reçoivent une voyelle *-ə-* avant le suffixe,

et que dans ce suffixe lui-même *l* est géminé quand il est suivi de voyelle (ceci au moins après voyelle brève); ainsi :

ገበሬኡ : *gəbərällū* «il lui a fait», **ገበሬትልክ** : *gəbərätalkä*
«elle t'a fait», **ገበሬኡ** : *gəbərällo* «fais-lui».

Malheureusement, je ne peux pas ajouter de documents à ceux qui ont été recueillis par de Vito.

Le gérondif en tigrigna n'a pas la voyelle finale (prédésinentielle) *-a* qui en est caractéristique en guèze et en amharique. Il est donc conjugué dans l'ensemble de la même manière qu'un nom terminé par consonne reçoit les suffixes possessifs. Or, dans ce cas, il n'y a aucune gémination. Ainsi, de **ነገር** : *nägar* «chose» :

ነገሩ : *nägaru* «sa chose», **ነገርክ** : *nägarkä* «ta chose», **ነገርና** : *nägarnä* «notre chose».

Que donne la comparaison avec les autres langues éthiopiennes ?

En tigré, l'imparfait a la 2^e radicale géminée; ainsi Littmann, *Princeton*, I, p. 73. l. 22 : **ቀጥል** : (*qattäl*) «il tue»; il y a toutefois des documents contradictoires pour le pluriel; Littmann, même endroit, a **ቀጥሎ** : *qatlo* «ils tuent»; mais Conti Rossini, *G.S.A.I.*, 1903, p. 15, l. 3 du bas, a : *lögallsbo* «ils pêchent» (pour le cas de l'annexion des pronoms, voir les exemples ci-dessous).

Pour les suffixes, les règles semblent être analogues à celles du guèze et du tigrigna. Barth, *Die Pronominalbildung in den semitischen Sprachen* (1913), p. 37, a trop généralisé et simplifié en énonçant que l'initiale des pronoms suffixes est géminée en tigré. Il faudrait distinguer suivant l'élément terminal du verbe. Un dépouillement même rapide de certains des textes publiés donne à ce sujet des indications. Ainsi les formes sans finale vocalique semblent s'adjoindre directement les suffixes de 3^e personne, avec gémination de la dernière radicale du verbe, tandis que les autres suffixes s'ajoutent avec interposition d'un *-a-* et géminent leur consonne; ainsi Littmann, *Z.D.M.G.*, 65 (1911), p. 702 :

አምጥኖ ሀልክ : *'ammənnōm 'alkö* «je croyais en eux»;

p. 706 :

ደርክ : *darrəkkö* «il le pousse»;

Princeton, I, p. 62, l. 4 :

ነሐምደኡ : *naḥamdakkä* «nous te louons».

(On remarquera que c'est seulement dans le dernier exemple cité que la gémination de la 2^e radicale de l'imparfait est éliminée.)

Dans Conti-Rossini, *G.S.A.I.* 1903 :

devinette 32 : *lars'ayyā* «il la voit»; p. 16, l. 1 du bas : *ṭkabbatatto* «elle le rencontra»; proverbe 45 : *tāball'akkā* «elle te fera manger».

Mais, après une voyelle -u, les suffixes de 3^e personne sont notés avec, comme initiale, un w simple; ainsi *Z.D.M.G.*, 65, p. 702 :

ṭḥabṭḥaw : *ṭkabbātukuwō* «je l'accueillis»,

et les autres suffixes sont également à initiale simple; ainsi *Princeton Exp.*, I. p. 58, l. 20 :

ṣṣ : **ṭwaddūni** : *mən twaddūni* «si vous me faites...».

Les suffixes médiats formés avec *al-*, *at-*, *b-* (voir E. Littmann, *Die Pronomina in Tigre*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, XII, 1897, p. 226 et suiv.) ont une certaine autonomie et ne paraissent pas influencer la forme verbale; ainsi *Z.D.M.G.*, 65, p. 702 :

ṭwāllād-'ālka : *ṭwāllād-'ālka* «elle enfanta pour toi».

En amharique, l'imparfait à la forme simple du verbe n'a pas de gémination; la gémination existe dans les anciens intensifs et à tous leurs thèmes dérivés; elle se trouve en outre, dans certains thèmes dérivés du verbe trilitère ordinaire, et en outre dans les verbes à -ā- (*a* long) après la 1^{re} radicale, et dans les quadrilitères. Cette gémination subsiste, quels que soient les suffixes ajoutés aux verbes. Ainsi :

ḥabṣar : (*bisabṣar*) «lorsqu'il casse»;

mais :

ḥabṣar : (*bifallagāčāw*) «lorsqu'il les cherche», **ḥabṣar** : (*siq'ānattāh*) «s'il te pince».

Au parfait, l'avant-dernière radicale est au contraire toujours gémignée, fait caractéristique de l'amharique (voir I. Guidi, *Sulla reduplicazione delle consonanti amariche*, dans *Arch. Glott. ital.*; *Suppl. per.*, 1893); cette gémination est constante, sans qu'il soit tenu compte de l'allongement éventuel de la forme par un suffixe; ainsi :

ḥabṣar : (*sabbara*) «il a cassé», **ḥabṣar** : (*sabbarāčāw*) «il les a cassés».

Pour l'annexion des pronoms suffixes, les faits, un peu com-

pliqués, apparaissent dans les bons tableaux de Armbr., *Gram.*, p. 60-66.

En général, aucune question ne se pose, soit que le suffixe commence par une voyelle longue, soit qu'il consiste en une consonne non suivie de voyelle et comme telle peu propre au redoublement; une consonne finale de radical de verbe ne se gémine jamais; ainsi :

ይንገረኝ : *yəṅgarañ* «qu'il me dise», **ይንገረኹ** : *yəṅgarā-rāč(è)āw* «qu'il leur dise».

Un des suffixes consonantiques peut toutefois recevoir une voyelle finale : à la 1^{re} personne du pluriel, *-n* alterne avec *-nna* : dans cette dernière forme, il y a gémination, ceci quelle que soit la voyelle précédente; ainsi :

ነገሩን : *naggarun* ou **ነገሩን** : *naggarunna* «il nous a dit»;

de même :

ነን : *nānna* à côté de **ነን** : *nān* «nous sommes» (Guidi, *Gram. elementare*, 3^e édit., p. 83).

Mais ce n'est pas tout : l'amharique gémine certaines consonnes finales quand elles sont suivies d'un suffixe ou d'un enclitique, que ce soit une particule (telle que la négation) ou un auxiliaire; les consonnes en question sont dans l'ensemble des liquides (sauf *r*) ou des consonnes prépalatales. Certains des exemples donnés dans Armbr., *Gram.*, § 6, p. 13-17, peuvent être discutés, car il y a des variations dans l'usage; au total, les faits sont bien établis à titre de prononciations possibles.

En conséquence : la désinence *-č* de 3^e personne féminin du parfait est gémifiée quand elle est suivie d'un suffixe; ainsi :

ሰጠችህ : *sattāččih* «elle t'a donné»;

les suffixes de 1^{re} personne singulier *-ñ* et pluriel *-n* sont gémifiés quand ils ne sont pas en finale; ainsi :

ነገረኛል : *nagr^ooññāl* «il m'a dit», **ይሉኛል** : *yəlunnāl* «ils nous disent».

Les suffixes médiats sont introduits par deux prépositions courtes de sens «à», qui ont toujours dans ce cas leur consonne gémifiée : *-ll-* «à (en faveur de)», *-bb-* «à (au détriment de)»; quand le suffixe s'accroche à une forme verbale terminée par une consonne, il est précédé de *ə*; ainsi (Armbr., *Gram.*, p. 142-143) :

ለክላኝ : *lakalləñ* «il a envoyé pour moi», **ይለክላኝኛል** : *yəlakalləññāl* «il enverra pour moi»;

de même :

ይለቅጥልኛል : *yəlaqməllənāl* «il ramassera pour nous».

Pour le harari et le gouragué, les informations publiées jusqu'à présent sont trop réduites et trop peu précises en général pour servir de documents dans l'étude entreprise ici.

D'après les *Doc. inéd.*, et sous réserve d'une étude poussée plus à fond de ces documents eux-mêmes, je peux indiquer ce qui suit. En harari, ni le parfait ni l'imparfait du verbe à la forme simple n'ont de gémmination. En gouragué, l'imparfait n'a pas de gémmination; la 2^e radicale des trilitères est gémminée au parfait dans plusieurs dialectes, peut-être dans la plupart, mais non dans tous. En harari et en gouragué, l'annexion des pronoms suffixes montre des faits analogues, semble-t-il, à ceux de l'amharique.

On pourrait se demander si les gémminations de pronoms suffixes examinées dans ce chapitre dont on n'aperçoit pas la valeur morphologique ne dépendent pas de conditions d'accentuation. Il a déjà été répondu par la négative, en ce qui concerne le guèze, dans *Pron. trad.*, p. 258, n. 2. L'examen de formes accentuées dans Armbr., *Gram.*, pour l'amharique, montre également des gémminations, aussi bien avant qu'après l'accent (l'accent amharique, ainsi que l'accent tigrigna, étant beaucoup plus faibles que l'accent du guèze traditionnel, et souvent difficiles à situer). Ce sont questions de rythme quantitatif, sur lesquelles on n'aura de clartés plus grandes qu'en étudiant toutes les conditions où se présentent les gémminations dans les différentes langues et en observant les faits au moyen des appareils enregistreurs.

SUR UNE FORME DE DÉMONSTRATIF GUÈZE.

Le démonstratif le plus usuel en guèze est **ገገጉ** : *zantū* au masculin, avec féminin **ገገገ** : *zāti*. L'opposition du masculin et du féminin a donné lieu à diverses explications. Certains (Praet., *Aeth. Gr.*, p. 27), préfèrent séparer le masculin du féminin; pour celui-ci, on insiste sur le rapprochement avec l'hébreu *zō*(²)*t*, de même valeur (Barth, *Die Pronominalbildung in den semitischen Sprachen*, p. 105). Dillmann au contraire n'hésite pas à supposer (Dillm., *Gr.*, p. 98) que dans le masculin *n* est secondaire et né phonétiquement du besoin de couvrir la voyelle brève *a* (accentuée) en syllabe ouverte. Dans ce cas, il faudrait supposer sans doute d'abord un passage de **zatu* à **zattu*, puis une différenciation de la géminée en *-nt-*. Mais il est plus probable que *zantū* est un démonstratif complexe à trois éléments, comme le pluriel **ገገገገገ** : *'allontū* par exemple.

La question change d'aspect depuis qu'on connaît la prononciation traditionnelle **ገገገ** : *zātti*, accusatif **ገገገ** : *zātta*, qui se trouve dans Littmann, *Geez-Stud.*, et est confirmée par Abba Jérôme (voir *Pron. trad.*, p. 267) et Mittwoch, *Trad. Aussprache*, p. 45.

Il serait *a priori* invraisemblable qu'une gémination spontanée se montre après voyelle longue (on a vu par ailleurs que la gémination se montre plutôt secondairement après voyelle brève, voir encore ci-dessous *zakkū*); il est d'autre part invraisemblable que *zātti* contienne deux démonstratifs *t*.

Il y a donc lieu d'expliquer, si possible, le féminin en fonction du masculin; le plus simple est de supposer un ancien **zānti*, où *n*, dans la syllabe lourde *zān-*, s'est affaibli et assimilé au *t* suivant.

Une hypothèse plus subtile consisterait à penser que *zāti*, étant venu à correspondre dans l'usage au masculin *zantū*, aurait reçu directement la gémination, qui pouvait suggérer au sujet parlant le sentiment intime que *n* avait existé et s'était assimilé. Mais il est sans doute plus sage d'admettre simplement que **zānti*, **zānta* ont effectivement existé.

Les langues modernes ne donnent pas de forme homologue.

Pour le démonstratif éloigné **ገገገ** : *zakkū* « celui-là », pluriel **ገገገገገ** : *'allakkū*, il semble qu'il y ait flottement dans la tradition; tandis que Littmann, *Geez-Stud.*, a les formes qui viennent d'être transcrites ici, Abba Jérôme en 1924 m'a prononcé *zakkū*, *'allakkū*

(accent non noté). donc avec gémiation secondaire après voyelle brève. C'est, semble-t-il, la même tradition que connaissait Juste d'Urbin, chez qui on trouve (fol. 36 v°) les accusatifs **ṛḥḥ** : *zəḥḥa* et **ḥḥḥ** : (?)*ḥl(ḥ)ḥḥa*. Enfin Mittwoch, *Trad. Aussprache*, p. 45, a *zəḥḥā*, féminin **ḥḥḥ** : (?)*ḥntəḥḥū*, mais pluriel **ḥḥḥ** : (?)*ḥlləḥḥū*.

Note additionnelle. Le développement de *zəntū*, *zāttī* s'éclaire si on part de la forme du sudarabique épigraphique, masculin *ḏn*, féminin *dt*, chacun à deux éléments seulement; les deux genres ont reçu en guèze un élément supplémentaire.

SUR UNE FORME DE PLURIEL GUÈZE.

Le guèze a un pluriel à deux voyelles *a* et à finale *t* qui sert à des noms et adjectifs se rapportant à des personnes; ainsi des noms d'agent tels que ሰራቂ ḥ *sarāqī* «voleur», pluriel ሰረቂት ḥ *saraqṭ*; des adjectifs à seconde voyelle *-i-*, tels que ጠቢብ ḥ *ṭabīb* «sage», pluriel ጠቢብት ḥ *ṭababt* (et *ṭabbabt*, voir plus bas); un nom de dignitaire de schème semblable à un participe passif: ንጉሥ ḥ *nagūs* (*nagūs*) «roi» (qui a un doublet attesté en dehors du guèze littéraire: *nagāši*), pluriel *nagašt* (*nagast*).

Ce pluriel est considéré jusqu'à présent comme un équivalent du pluriel arabe de type analogue *fa'ala(t)*, qui s'applique à des noms d'agent du schème *fā'il*, plus rarement à des *fa'il*. D'autre part, l'arabe a un pluriel à seconde voyelle *ā* (type *fī'āl*) qui s'applique quelquefois aux mêmes singuliers que ci-dessus; il est rare, mais non inconnu, en guèze (Dillm., *Gr.*, p. 268, bas).

Il y a peut-être lieu de se demander si le type guèze *gabart* n'est pas en réalité un type à voyelle longue. Cette idée serait vraisemblable *a priori*, d'après la fréquence du type *fī'āl* en arabe et du type *'af'āl* dans les deux langues, et le fait qu'en guèze les pluriels internes sont par ailleurs toujours plus longs que les singuliers correspondants. D'autre part, la chose est phonétiquement possible en ce qui concerne la seconde voyelle; en effet, une voyelle longue s'abrège en guèze en syllabe doublement fermée. Ainsi *saraqṭ* peut représenter un ancien **sarāqt*, de même qu'un mot comme ክረጥት ḥ *k(ə)ramt* «saison des pluies» fait partie de la grande série des singuliers à seconde voyelle *ā* (Dillm., *Gr.*, p. 200-201), comme on peut d'ailleurs l'inférer du pluriel ክረጣት ḥ *karāmāt*. L'objection la plus forte à cette manière de voir est que l'on ne connaît pas ailleurs de pluriel sans terminaison féminine **fa'āl* avec voyelle *a* dans la première syllabe; il se pourrait toutefois que cette vocalisation ne soit attestée qu'en guèze, et néanmoins ancienne en sémitique méridional.

Mais autre chose vient compliquer la question; c'est que, si on consulte les lettrés abyssins, on voit que, au moins dans certaines écoles, une grande partie des pluriels de type *gabart* sont prononcés avec gémination de la seconde consonne; ainsi, au lieu de *ṭababt* de *Geez-Stud.*, p. 698, bas, on entend *ṭabbabt* (forme employée par Abba Jérôme, voir *Pron. trad.*, p. 267; il a enquêté spécialement à ce sujet lors d'un séjour à Addis Ababa, où se rencontrent des savants de diverses régions; aucun ne lui a fourni la forme sans gémination). Et alors on peut envisager une autre origine

pour cette variante *gabhart*, en rapprochant d'une part les noms d'agent (noms de métier) sémitiques de type *fa^cāl* au singulier (*Grundriss*, § 149, p. 361), d'autre part des pluriels arabes de noms d'agent du type *fu^cāl* (Wright, *Arabic Grammar*, I, § 304, p. 207).

Toutefois le fait qu'il y a des variantes dans la tradition inspire un doute. On peut se demander s'il n'intervient pas pour la gémination des circonstances phonétiques qui nous échappent provisoirement; en cette matière, la prononciation traditionnelle montre des caprices, qui ne sont pas réservés aux pluriels en question ici (ainsi, de deux racines à 3^e radicale *y*, Abba Jérôme prononce **ሐላት** : *han'ēt* «outrage», mais **ሐኪት** : *hakk'ēt* «indolence»).

Ceci dit, voici quelques éléments d'information sur la tradition. L'informateur de Littmann, *Geez-Stud.*, n'a fourni que trois pluriels, tous sans gémination; Juste d'Urbino, fol. 29 v^o, semble donner comme régulière la forme à gémination, mais a des exemples divergents. Une liste a été obtenue d'Abba Jérôme en 1925; elle est reproduite ici, avec quelques informations d'Ato Tafari.

(Les mots ont été notés en caractères éthiopiens; ils sont ici translittérés.)

1^o Singulier de type *gabāri* :

Pluriel sans gémination :

ሐረስት : *harast* «laboureurs», **ኖሎት** : *nōlot* «bergers», **ሃለ**
ይት : *halayt* «chanteurs», **መሳቸ** : *masaṭṭ* «ravisseurs» (de
même Mittwoch, *Trad. Ausspr.*, p. 29), **ሐደድ** : *adadd*
«faucheurs», **ሃለፍት** : *halafṭ* «passants», **ሃደርት** : *hadart*
«hôtes», **ሰረቅት** : *saraqṭ* «voleurs» (de même Ato Tafari),
ሰረብት : *ṣarabt* «charpentiers» (de même Ato Tafari).

Le pluriel **ነገሥት** : *nagast* est ainsi prononcé, de même que dans l'usage amharique général (de même Mittwoch, p. 29); pour le singulier, voir ci-dessus, p. 103.

Pluriel avec gémination :

ቀደሾች : *qaddamt* «premiers» (de même Ato Tafari), **ሰፍ**
ቶች : *sayyafṭ* «porte-sabre», **ገበጎች** : *gabba't* «mercenaires».

Pluriel avec les deux formes :

ሰቀብት : *aqqabt* et *aqabt* «gardiens».

2° Singulier de type *gabir* :

Tous les mots à *ī* de la seconde syllabe qui ont été examinés ont la gémination au pluriel :

ፀላይት : 'abbayt «grands» (de **ፀላይ** : 'abiy), **ጠላት** : tabbat «sages» (ces deux mots de même dans Mittwoch, p. 29). **ቀጠንት** : qattant «minces».

Le tigrigna connaît les mêmes pluriels, sans doute avec les mêmes hésitations. Vito, *Gr.*, p. 46, donne :

ከሳሲ : kasāsi «accusateur», plur. **ከሳሲት** : kāsasti;

dans Vito, *Lex.*, on trouve :

ነገሥት : nagasti «rois»;

mais, dans son dialecte maternel, Abba Jérôme prononce *nāggāstī*.

Si les règles phonétiques du guèze s'appliquaient sans qu'il y ait d'exceptions dues à l'analogie, l'accusatif ou l'état construit des pluriels ci-dessus devrait servir à différencier un ancien **gab(b)art* d'un ancien **gab(b)ārt*; en effet, dans une forme *gab(b)arta*, la voyelle de la 2° syllabe, n'étant pas en syllabe doublement fermée, devrait apparaître longue si elle l'était originellement. Mais l'analogie du nominatif l'a emporté dans des formes telles que :

አክት : 'akkīt (de *'akkāyt), féminin de **አክይ** : 'akkūy «mauvais», dont l'accusatif est **አክት** : 'akkīta;

de même :

ቅድስት : qaddesta «sainte» (accusatif), de **ቅድስት** : qaddest, correspondant au masculin **ቅድስ** : qaddūs «saint»;

et, avec *ā* abrégé :

ክረምት : k(ə)ramta (accusatif) «saison des pluies».

Donc un accusatif comme **ጠላት** : tabbata ne prouve aucunement que la forme n'a pas eu anciennement un *ā*.

Ainsi on peut conclure que, dans les pluriels à terminaison *t*, si le point de départ est une forme à *ā*, une forme à voyelle brève a prévalu secondairement.

Il n'en a pas été de même dans le féminin singulier des mots de forme *gab(b)ār*, où au contraire *ā* s'est maintenu, soit qu'on n'ait pas formé de féminin distinct (le masculin servant alors pour les

deux genres, comme **ṣṣṣ** : *yawāh* «doux [de caractère]», soit que *ā* subsiste dans une syllabe qui se trouve être doublement fermée grâce à l'adjonction du *t* du féminin :

ṣṣṣṣ : *šannāyt* «belle», **ṣṣṣṣ** : *nadāyt* «pauvre», **ṣṣṣṣ** : *ba'ālt* «maîtresse, héritière»; le féminin **ṣṣṣṣ** : *nawāht* «longue», donné dans Dillm., *Gr.*, p. 250, bas, n'est pas reproduit dans Dillm., *Lex.*, qui n'a que **ṣṣṣ** : *nawāh*.

De pareilles formes font penser à des réfections secondaires, faites à un moment où la règle d'abrégement en syllabe doublement fermée ne jouait plus, au moins dans certaines circonstances phonétiques spéciales (la semi-voyelle *y* ferme moins la syllabe que ne le fait une consonne pleine; d'autre part, *ā* peut être une variante graphique de *'a*).

De **ṣṣṣ** : *šayāt* «marchand», on aurait un féminin avec abrégement **ṣṣṣ** : *šayāt* (pour **šayātt*), d'après Dillm., *Gr.*, § 129, p. 252; mais cette forme, sans référence, n'est pas reproduite dans Dillm., *Lex.*, qui n'a que **ṣṣṣ** : *šayāti*, féminin **ṣṣṣṣ** : *šayātit*, pluriel **ṣṣṣṣ** : *šayāt*.

En tout état de cause, un traitement du féminin, où le parallélisme avec le masculin sans *-t* est constant, ne prouve pas pour le pluriel interne, dont la caractéristique est d'être nettement différent du singulier.

En résumé, il y a présomption que le pluriel de type *gab(b)art* en guèze repose sur un ou deux types anciens à 2^e voyelle longue (qui ont pu d'ailleurs converger et se confondre avec un type à deux voyelles brèves); mais la preuve ne peut pas en être faite.

Marcel COHEN.

QUELQUES DÉSINENCES D'OPTATIF EN MOYEN-INDIEN ÉPIGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

L'optatif, qui a disparu dès les plus anciens textes d'indou-aryen moderne, fonctionne encore normalement en *prākṛit* classique; mais les formes qu'il y présente sont de valeur inégale.

Il va de soi que dans un système linguistique renouvelé subsistent des traces de l'état antérieur : ainsi l'authenticité de *pr. siyā siyūṃ* par exemple est garantie précisément par les transformations subies (*assa*, *assu*); de même on trouve *kujjā* employé à côté de *kuṃvejjā* (et de *juñje*, *vae*) au début de l'Uttarajjhayaṇa, alors que l'Āyāraṅga donne *karejjā* (Pischel, *Gramm. der Prākṛit Spr.*, § 459, 462) : il est possible que *kujjā* soit un archaïsme et provienne directement de skr. *kuryāt*⁽¹⁾; mais on ne peut voir qu'analogie pédante dans une forme comme *dejjā* (Āyāraṅgas., voir Pischel, § 466), qui pas plus que le pali tardif *deyyaṇi* ne représente skr. *deyāt* : les formes ordinaires du pali sont *dade*, *dadeyya* et *dajjā* : *dejjā* est refait sur le radical du moyen-indien *de-*; de même *hojjā* est refait sur *ho-*, et sans lien avec *bhūyāt*. Si l'analogie a créé des formes en apparence plus proches du sanskrit que les formes courantes, c'est qu'elle est l'œuvre d'écrivains plus préoccupés de rapprocher leur style du sanskrit que de transcrire leur propre langue.

Ainsi des formes d'origine diverse coexistent dans les textes littéraires du moyen-indien; les écrivains avaient en effet, surtout en

⁽¹⁾ M. Helmer Smith me signale p. *kuryā* scandé comme spondée, attesté une fois dans le manuscrit de Copenhague du Jātaka VI, 298^s, et cité ainsi par la Saddanīti; il propose d'expliquer par une adaptation de cette forme au radical *kar-* la forme paliée courante *kariyā* ou *kayrā* (Geiger, § 149).

vers, intérêt à se réserver la possibilité de choisir entre plusieurs formes équivalentes. Mais cela même est le signe que leurs œuvres ne représentent pas l'évolution réelle de la langue, et que le système de l'optatif en particulier tombait en ruines au moment, sinon avant le moment où ils écrivaient. Pour se rendre compte de ce qui s'est passé en réalité, il faut mettre en face de la tradition classique, non seulement le pali, mais surtout les plus anciennes inscriptions, en particulier celles d'Asoka. La comparaison de ces divers textes permettra de reconnaître les conditions générales de la décadence de l'optatif, les principes de sa nouvelle normalisation, enfin, ce qui n'est pas le moins intéressant, les traces du désordre qui en signale la fin prochaine.

Dès le Veda, l'optatif, tout en étant numériquement moins fréquent que le subjonctif, tend à s'y charger de tous les emplois modaux : mais ceci l'exposera le cas échéant à des mélanges dans sa forme. Du reste la modalité avait dès le principe une expression mal définie : le futur, qui peut équivaloir accidentellement à l'optatif (Bloomfield, *J. Am. Phil.*, XXXIII, 6), et surtout l'injonctif, appartiennent à l'indicatif; en outre les désinences ont pu rapprocher l'optatif des temps secondaires de l'indicatif. Ceci a sans doute favorisé la création non seulement du conditionnel, mais du précatif (voir ci-dessous, p. 120 et suiv.). Plus tard, dans les textes où le sanskrit se défend mal contre des influences prākrites, on trouvera la trace du même mélange dans quelques emplois exceptionnels de 3^e personne d'optatif en fonction de prétérît⁽¹⁾.

L'évolution phonétique a aggravé ces difficultés et a précipité les rencontres de formes; surtout elle a fourni le point de départ des premières normalisations que présente le moyen-indien.

Par suite de l'altération des finales, *siyāh*, *siyāt* et toutes les formes de 2^e et 3^e sing. des athématiques se rejoignent dès le plus ancien moyen-indien, au point que dans les paragraphes 140 et suivants de la grammaire palie de M. Geiger, on ne trouve plus de forme traditionnelle de 2^e personne : pour en reconstituer une,

⁽¹⁾ Type *vyāt*, *upayāyāt* (HOLTZMANN, *Gramm. aus dem Mahābh.*, § 1021; Rām., I, 2, 29 *hanyāt*, cf. ROUSSEL, *J. As.*, 1910, I, 18); type *vardheta*, *pratyud-iksethāh* (Rām., I, 26, 22; II, 9, 23, voir BOHTLINGK, *Z.D.M.G.*, XLI, 186; cf. WEBER, *Rāmāy. up.*, Abh. Berlin, 1864, p. 299, v. 42; cf. p. 273; Mahābh., *upasthētām*, cité M.S.L., XIII, 38, peut être un imparfait sans augment, cf. les exemples du Rām. dans l'article de Roussel, p. 13). Pour le Mahāvastu, voir les notes de M. Senart, I, p. 401, 520; pour le sanskrit épigraphique d'Indochine, notes de SENART et BERGAIGNE, *Inscriptions du Campa et du Cambodge*, p. 109, 397. Pour le prākrit jaina (*care*, *dejā*, etc.), Pischel, S 466.

il a fallu faire appel au subjonctif; d'où *dajjāsi* à côté de *dajjam* et *dajjā*.

Dans les thématiques, la confusion allait plus loin encore; en effet le *-y-* intervocalique de *labheyam* a dû être très tôt particulièrement faible; la forme de 1^{re} personne a donc pu subir sans résistance l'attraction des 2^e et 3^e déjà unifiées : d'où 1^{re} **labhem* et par suite *labhe* comme 2-3 *labhe* : on trouvera des exemples palis chez Geiger, *Pāli Liter. und Sprache*, § 128; de même dans le Mahāvastu, M. Senart relève entre autres dans ses notes. I, 82. 15 *vivartayī*, 366, 7 *bhane*; et par une conséquence naturelle *bhaveyyā* 331, 8. Ludwig (*Rigveda*, VI, p. 264) a signalé des traces du même fait dans le Mahābhārata; on y entrevoit la possibilité d'une action de la 1^{re} sing. du présent moyen.

Inversement les textes montrent le développement d'une analogie partie, en ce qui concerne le singulier, de la 1^{re} personne, et appuyée sur l'uniformisation des athématiques. On avait d'une part 1^{re} sing. *siyā(m)*, 3^e pl. *siyu*, 2^e-3^e sing. *siyā*; de l'autre *labheya(m)*, *labheyu* : de là 2^e-3^e sing. *labheyā*. L'altération phonétique devait du reste ramener ce système au précédent, au moins dans la langue réelle. Ceci a provoqué en pali le renforcement de *-y-* intervocalique, semblable à celui des passifs et des mots isolés comme *seyyo*, *bhīyyo*, *hiyyo*. Il s'agit bien d'un simple renforcement, que le pali distingue par exemple de *-jj-* issu de *-dy-*, *-jy-*; le seul groupe consonantique qui aboutisse à *-yy-*, à savoir *-ry-*, n'a fourni aucun appui à la transformation de la désinence d'optatif : l'optatif de *kar-* est d'abord *kayirā*, et plus tard *kare* et *kareyya* (Geiger, § 149; le manuscrit Dutreuil de Rhins a *kuya* C^r 32, qui avec *siya* *sia* est la seule forme athématique de ce texte). Par contre le rythme des athématiques comme *dajjā*, *dajju* a pu être pour quelque chose dans la création de la nouvelle forme, plus claire et plus expressive.

En pali les deux systèmes coexistent : le Sutta Nipāta offre avec la même valeur *bhāse* et *bhāseyya*, *bhane* et *bhaneyya*, *care* et *careyya*, *tiṭthe* et *tiṭtheyya* (voir l'index de H. Smith). De même le Mahāvastu a par exemple *arcaye*, *bhane*, *bhave*, *vivartayī*; d'autre part *cakyeṇa* *nigrahṇeya* *bhaveyyā*; le manuscrit Dutreuil de Rhins a pour un même verbe *cari* A³ 6, C^r 30, *samusari* fr. C^{III} 20, *pariyar*. C^r 20 et *careā* B 39, *samayareā* C^r 26.

Le renforcement pali, qui manque au manuscrit Dutreuil de Rhins à tel point que le *-y-* intervocalique n'y est plus écrit (sauf C^r 39 *bhayeya* et C^r 7 *dhayeyu*), est-il connu d'Asoka ? La réponse n'est pas aisée puisque la graphie (Shahb. *vraceyam* *gruṇeyu*, Girnar *gacheyam* *vaseyu*, etc.) ne note pas les consonnes doubles. Mais dans ces inscriptions *-y-* se lit presque toujours simple, et paraît faible : les groupes cons. + *y* sont dissociés par la présence.

d'un *i* (on a même Jaug. Sep. *ānaneyam* équivalant à Dh. *ānanīyam*, qui se retrouve dans les recensions de Dh. et J. de l'édit VI, en regard de G. *ānananāṃ*). Les participes d'obligation G. XII, 4 *pūjetayā* et Jaug. Sep., I, 5 *ichitaye* ne prouvent rien en faveur d'une lecture *-yy-*; car l'aboutissement normal de *-vy-* serait *-vv-* (Sh. *vataro*) ou *-vīy-*: l'abondance des exemples de ce dernier traitement (Hultzsch, *Inscr. of Asoka*, p. LVIII, ciii) garantit que dans le premier cas le caractère *vy* ou plutôt *yv* n'a pas été complété (Michelson, *J.A.O.S.*, XXX, 90); et à Jaugada le caractère *vi* qui manque à la ligne 5 est régulièrement écrit dans le même mot à la ligne suivante. Sur *lahiye* et *āvasayiye* de Kosambi il vaut mieux suivre M. Senart que Hultzsch (p. 160, n. 6). Quant à *seyathā* des édits sur piliers, il n'y a aucune raison de le lire comme en pali *seyyathā*, puisque dans ces inscriptions *se* est l'équivalent normal de skr. *tad*; la syntaxe du groupe est encore claire. Asoka appartient donc à la période où *-y-* intervocalique est conservé; qu'il soit déjà affaibli, cela se reconnaît à l'équivalence des formes en *-ayati* et *-eti*, à la perte de l'initiale des relatifs dans les dialectes orientaux, enfin comme on verra, à l'apparition dans l'optatif même, des formes nouvelles en *-evu* et *-ehaṃ*.

Les trois systèmes que nous venons d'examiner ont un caractère commun : c'est l'absence de différenciation entre les trois personnes du singulier. Autant dire que l'optatif tend à sortir de la conjugaison; et l'on trouve en effet en prākṛit quelques exemples de la désinence *-e* appliquée à la 3^e personne du pluriel (Pischel, § 463).

De là un nouveau recours au subjonctif, non plus seulement à la 2^e personne comme pour *deyyāsi*, mais partout : **labheyya* se renforce donc à la fois et se différencie en *labheyyāmi*, *labheyyāsi*, etc.

D'après M. Geiger, la 1^{re} personne aurait été créée d'abord. Mais ce n'est pas un hasard que la 1^{re} personne au point de vue sanskrit soit notre 3^e; les désinences de 1^{re} personne sont précisément les plus instables, celles qui sont d'ordinaire à la remorque des autres : qu'on se rappelle l'indicatif présent indo-iranien et le futur sanskrit en *-āmi*, le subjonctif indo-iranien en *-āni* (Meillet, *M. S. L.*, IX, 371); à l'optatif même *labheyyam* (Meillet, *I. F.*, XLII, 46); rares sont les cas comme l'action de *adarṣam* signalée par M. Wackernagel, *Festschrift Jacobi*, p. 16 et suiv. En outre, *labheyyāmi* a l'aspect d'une forme d'indicatif et s'il agissait seul, devait normalement aboutir à la création de **labheyyasi* etc. Il est bien plus probable que le mouvement est parti d'ailleurs, sans doute de la 2^e personne : *dajjāsi* déjà signalé est une 2^e personne, et a du reste pu servir de modèle à *labheyyāsi*; on sait d'autre part que dans la très faible mesure où il existe un subjonctif en pali, il s'agit de 2^e personnes (Geiger, § 123).

Asoka, chez qui le subjonctif a laissé des traces⁽¹⁾, a-t-il aussi des optatifs du nouveau type? M. Senart (*Inscr. de Piyadasi*, I. 237) le considère comme possible; Hultsch (p. 71, n. 14), comme sûr. Les formes alléguées sont toutes des 3^e sing.; il n'y a aucun argument à tirer de cette constatation, puis-qu'on ne trouve pas de 2^e personne chez Asoka. Mais il y a des difficultés plus sérieuses.

En premier lieu les formes normales sont en majorité. Le type *siyāti* se rencontrerait deux fois à Kalsi, une fois à Shahbazgarhi, une fois à Mansehra; mais il y a deux exemples incontestables de *siyā* à Kalsi, quatre à Shahbazgarhi, quatre à Mansehra. D'autre part en face de Sh. IX *nivateyati*, XI *paṭipajeyati*, les autres édits (sauf Dh.) ont *nivateya* et *paṭipajeya*; enfin ce sont des indicatifs, *apakaroti*, *apakaleti* qui répondent à *apakareyati* de Sh. XIII.

Or rien ne s'oppose à ce que *ti* soit dans tous ces mots la particule bien connue *iti*, *ti*, qui allonge normalement la finale du mot précédent: *paṭipajeyā ti*, *siyā ti* s'expliquent aussi normalement au singulier que font au pluriel Sep. I, *yūjevū ti* à côté de Sep. II *pāpunevū iti*, Dh. J. VII *vasevū ti*, etc. et dans des formes équivalentes, Bhabra *janantū ti*, Dh. J. VI *ālādhayantu ti*, etc.

Cette particule, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte en se servant de l'index de Hultsch, souligne chez Asoka une citation de paroles ou de textes⁽²⁾, l'interprétation d'une pensée, d'autre

⁽¹⁾ Mais on ne saurait dire qu'il le conserve comme mode indépendant.

A la 1^{re} sing. G., VI, 12 *sukhāpayāmi* (et *sukhayāmi* des autres versions) est entouré d'optatifs; Sh. XII, 6 *dipayami* correspond à K. *dipayema*; mais on peut voir là des indicatifs exprimant l'intention, fréquents même en sanskrit à la 1^{re} personne. Ainsi s'interprètent également sur les piliers D.-Top. VII, 20-21 *sāvapayāmi* ... *anusāsāmi*, et en proposition dépendante VI, 6 *kumam lāmi* ... *avahāntū*.

A la 2^e pl., *pāpunātha* du 1^{er} édit séparé est un indicatif normal; *palyora-dātha* Top. VII, 22, *nikhīpātha vvasayātha*, *vivāsāpayāthā* de Sarnath et *likhāpayātha* de Sahasram ont en face d'eux J., I, 4 *dakhatha* (et Dh. I, 7, 14 *dekhata* qui, s'il est correct, ne doit pas être un verbe, voir LUDENS, *Sitzb. Berlin*, 1914, p. 860). Il peut s'agir d'une répartition dialectale. En tout cas la forme en question se classe mal, et n'est pas plus un subjonctif qu'un impératif.

De même l'impératif se combine avec le subjonctif à Kalsi: 3^e sing. *susūṣātu*, pl. *palakamātu*. En sanskrit déjà M. Bloomfield, dans l'article cité, rappelait, après Whitney, § 740, 752^e, *nudātu*, *svadātu*.

G. XII, 6, *upahanāti* s'aligne avec des indicatifs et c'est comme indicatif que M. Hultsch le classe p. LVI. — A Sarnath *huvāti* ne peut guère être qu'un subjonctif (SENART, *C. R. Ac. Inscr.*, 1907, 30). C'est donc la seule forme qui reste chez Asoka: or le système auquel elle appartient doit être déjà fossile à ce moment; noter qu'il s'agit d'un verbe «être».

⁽²⁾ C'est ce que pense par exemple Hardy (cité par Hultsch, p. 173, n. 18), à propos de *hevaṃ sadhamme cīlathatike hoṣaṭi ti* de Bhabra. Mais a-t-on tiré parti du *ti* qui suit à la ligne précédente les noms des Trois Joyaux: *Budhasi dhammasi saṃghasi ti gālave*?

part un ordre ou une intention (l'usage final en proposition relative a été signalé par Lüders. *Süz. Berlin*, 1913, p. 1010. et 1914, p. 865; il se retrouve sur le plat d'or de Taxila. cf. *J. Bombay As. Soc.*, 1926, p. 7. n. 16; et dans une inscription kharoṣṭī médite de l'an 68 que M. Sten Konow a eu l'obligeance de me communiquer); par voie de conséquence, *ti* marque la fin d'un édit ou de la partie principale d'un édit : le cas se présente deux fois, à Rupnath et à Sahasram, et plus tard aussi, par exemple dans l'inscription d'Uṣavadata à Nasik (Senart, *Ep. Ind.*, VIII, 83; cf. 94, n. 124) ou dans l'inscription votive du ix^e siècle récemment retrouvée à Bihar (*Arch. Survey, Ann. Rep.* 1923-24, p. 102). Cette manière d'insister sur la fin d'un ensemble se prolonge en sanskrit classique par l'emploi de *iti* avec le sens de « je pense bien » (*Meghadūta*, II, 34; comm.: *ṣaṅke, tarkayāmi*); aujourd'hui encore en singhalais *yi* suit non seulement une citation, mais un nom anormalement placé en fin de phrase (pour le prédicat de phrase nominale, par exemple *ū horayi* = *so coro ti*, voir Geiger, *Et. Singh.*, n° 1165)⁽¹⁾.

Ceci posé, comment se présentent les formes en discussion chez Asoka?

On lit dans le 1^{er} édit séparé, Dh. 20-21 *yūjevū ti... va no siyā ti*. Ici il n'y a pas de doute, et en effet Hultzsch sépare *ti* dans les deux phrases (le passage est incomplet à Jaugada). De même dans le 7^e édit sur pilier, Top. 16 *vaḍheyā ti* termine la série des questions qu'Asoka se pose à lui-même (*esa me huthā*); aussi Hultzsch lit *vaḍheyā* comme à la ligne suivante *paṭipajeyā*.

A Maski, l. 6, *adhigacheyā ti* exprime une pensée qu'on ne doit pas avoir.

A Sanchi, l. 8, *siyā ti*; la particule note à la fois le vœu du roi et la fin de l'inscription.

Dans l'édit X, K. 28 *siyā ti ti* (pour le double *ti*, voir Hultzsch, p. 121, n. 1) et Sh. 2, M. 3 *siya ti* (en regard de G. *asa*) expriment l'intention annoncée par *kūti*. Dhauli et Jaugada donnent ici *huveyā ti* que nul ne semble avoir eu l'idée de lire en un mot (peut-être parce que le pluriel *huveyu ti* de XII K. 34 et M. 7 répondant à G. *asu*, Sh. *siyasu* ne pose pas de question).

Dans l'édit XII, la même phrase revient deux fois : « Sa Majesté aime par-dessus tout qu'il y ait progrès dans l'essentiel de toutes

⁽¹⁾ Jaug. Sep. I, 5, *akasmā ti* est inexplicable. La particule manque dans le passage correspondant de Dhauli; et ni M. Senart ni Bühler ne l'ont lue ici. La photographie de l'estampage donne cependant une trace qui ressemble fort à un *t*.

Dans l'édit de la Reine, on ne voit pas ce que *ti* fait entre le nom de la reine et son titre. Il semble donc préférable de choisir *Tiṭṭala* comme nom du dauphin.

les sectes ». Ici Girnar a les deux fois *kiti sāravadhī asa savapasaṃ-dānam*; la première fois Kalsi donne *çiyā ti* contre *çiyā* dans le deuxième passage; inversement Shahb. qui a la première fois *siya*, a *siya ti* la seconde fois. Noter que dans un autre passage du même édit, à G. *bhave* répondent K. *çiyā*, Sh. M. *siya*. — Qu'il s'agisse encore de *ti* ici, cela paraît bien probable si l'on note que dans le premier passage Mansehra finit la phrase ainsi : *salavaḍhī siya savrapaṣaḍuna ti*; et dans le second. Kalsi donne *ṣavapāsaṃḍatiṃ* où M. Hultzsch conjecture avec vraisemblance une faute pour **-pāsaṃ-dānam ti*. La seule différence consiste donc dans la place de *ti*, postposé soit immédiatement au verbe, soit au complément indirect qui le suit.

Dans l'édit XIV, Sh. 14 *paṭipajeya ti*. Dh. J. *paṭipajeyā ti*; il s'agit ici d'une relative finale. Au reste Hultzsch, qui lit *paṭipajeyati* p. 71, sépare *ti* p. 213, et p. 91, n. 2, se contente de suggérer la possibilité d'un mot unique.

Restent deux cas embarrassants :

XIII, Sh. 7 : *yo pi ca apakareya ti kṣamitaviyamate*. Hultzsch traduit : « And Devānāmpīya thinks that even (to one) who should wrong (him) . . . ». Pas de variantes pour se guider. Ici même, S. S. Das lit *apakaroti*; j'ignore sur quelle autorité, mais le sentiment qui le guide est juste, car la phrase suivante commence par une relative à l'indicatif; on trouve de même l'indicatif après *yo ko ci* Sh. XII, 5, et dans les passages correspondants des autres versions. Il y a quelque chose d'obscur dans tout le passage, ainsi que M. Senart l'a remarqué : il vient d'être question du Kalinga, il va être question des protégés de la brousse : on attendrait ici une indication territoriale.

IX, Sh. 20 : *siya vo tam aḥam nivāṭeya ti, siya puna no* « one may attain his object (by them), but he may not (do so) »; Mansehra a *nivāṭeya*, Kalsi *nivāṭeyā*. Un peu plus loin on lit : *yadī puna tam aḥam na nivāṭ[e]* . . . ; et encore *haṃce puna tam aḥam nivāṭeti*; dans la première de ces deux phrases la lecture *nivāṭeti*, attestée à Mansehra et à Kalsi, s'impose comme dans la seconde; on est tenté de prendre pour compléter ce mot le caractère *ti* qui est de trop plus haut après *nivāṭeya*. Ou faut-il chercher dans *nivāṭeyati* un indicatif ? A Jaug. II, 5, on a *siyā* « il peut arriver que » non suivi de verbe. Pour « soit . . . soit », Sh. XIV, 13, donne *astī . . . astī . . .* sans verbe, l. 14 *siya va* construit avec un participe (*likhitaṃ*) répondant à *va . . . va . . .* dont l'un s'accompagne d'un verbe à l'indicatif (*aloceti*). Cet exemple est unique, mais permet de supposer que la construction normale de *siya* dans ce sens devait être avec l'indicatif.

Si donc le subjonctif de Sarnath *huvāti*, si l'indicatif *ahati ha-hati* (= skr. *āha*, voir Hultzsch, p. 52, n. 11) ont l'air sûrs; si

même plus tard, ainsi que M. Sten Konow veut bien me le rappeler. le type *syāti* optatif est constant dans les documents de Nīya, il semble que la langue d'Asoka en soit encore au stade où les renforcements phonétique et morphologique qui ont permis au pali de se constituer un paradigme viable n'avaient pas cours.

Par contre elle présente des formations accidentelles qui n'ont pas survécu, témoignage précieux sur les tentatives avortées qui ont précédé les normalisations du moyen-indien littéraire.

Les recensions orientales et centrales fournissent à la 1^{re} personne du singulier une désinence que nulle analogie d'origine verbale ne peut expliquer : *yeham* dans le 6^e édit sur rocher à Kalsi Dhauli, Jaugada et Mansehra (on sait que Mansehra est plein d'influences orientales) en regard de Girnar *gacheyam* et Shahb. *vra-ceyam*; *patipādayeham* et *ālabheham* dans les deux versions du premier édit séparé; enfin *abhyumnāmayeham* dans le 7^e édit sur pilier, dont on n'a, comme on sait, que le texte de Delhi-Topra.

Quelle est l'origine exacte de ces formes? M. Senart, qui les a retrouvées dans le Mahāvastu (voir I, p. 403, et III, 475; *Inscr. de Piyadasi*, I, 163), y voit un simple équivalent phonétique de la forme normale; en somme, la notation d'une occlusion sonore faible subsistant après le relâchement de *-y-*. Autant dire que *h* noterait un hiatus comme il l'a fait beaucoup plus tard en *apabhrāṃṣa* (voir Jacobi, *Bhavisattakaha*, Abh., §6; *Sanatkumāracarita* Gramm., §5). Hypothèse peu vraisemblable : Aśoka ne semble pas craindre l'hiatus en principe : les recensions du Nord-Ouest ont *ia*, *ialohe*, Mansehra écrit *aam* pour *aham*; du reste le phonème de transition entre *e* et *a* serait normalement *y* comme il l'est entre *i* et *a* dans les participes en *-vya-* et ailleurs.

Dans *aham* pour *ayam* du Mahāvastu et du prākṛit classique, il s'agit peut-être d'une variante graphique en effet; mais Asoka écrit *ayam* et le pali de même. Enfin le vocatif anormal *Vāsiṣṭhāho* du Mahāvastu, que M. Senart allègue aussi, ne se retrouve qu'en *apabhrāṃṣa* et peut-être une fois en magadhī dramatique (Pischel, §372); la désinence *-āyo* qu'on trouve dans le Mahāvastu au nom. plur. du masculin et qui selon M. Senart aurait précédé *-āho*, est nettement postérieure à l'état de langue d'Asoka; et par suite, quelque explication qu'on en propose⁽¹⁾, ce vocatif ne fait pas avancer la question qui nous occupe.

(1) Il est difficile de ne pas penser à une particule d'appel annexée, comme a fait l'éditeur de la *Mycchakaṭṭikā* condamné par Pischel à propos de *bhāṭalākā ho*; à vrai dire, normalement *aho* précède le vocatif; mais ici ce n'est pas la forme pleine. — Quant à l'explication par véd. *-āsah* que propose Pischel, elle ne servirait en rien à expliquer les formes en *-eham*; elle ferait même une difficulté particulière pour ceux qui admettent l'existence — très peu sûre à la

La solution la plus simple consiste à reconnaître ici une soudure du verbe avec le pronom postposé. La tendance à postposer *ahaṃ* à des formes de toute espèce est facile à constater en haut moyen-indien; et il ne semble pas en être de même pour les autres pronoms. En pali on trouve *na labhāmi ahaṃ*, et avec sandhi, *paṭāṃ' ahaṃ*, *akās' ahaṃ*, *cintes' ahaṃ*, *pucchiss' ahaṃ*. M. Helmer Smith me signale que dans les textes présentés à la première personne (Apadāna, Cariyāpitaka, Buddhavaṃsa) le pali va jusqu'à postposer *ahaṃ* à des verbes déjà précédés du même pronom.

De même Asoka : Bhabra *alahāmi hakaṃ*; Rupnath *sumi hakaṃ*. A Girnar, VI, 11 *ya ca kṃci parākramāmi ahaṃ*, et de même dans les autres recensions sauf Shāhb.; dans le même édit. Kalsi, I, 18 *svatā cā janasā ahaṃ kachāmi hakaṃ* (Dh. *kalāmi hakaṃ*, Mans. *karomi ahaṃ*; mais Sh. et G. *karomi*), et plus bas *yaṃ pi cā kicchi mukhate āṇapayāmi hakaṃ* (même construction à Shāhb. et Mans.; Girnar a *svayam*; Dhauli et Jaugada n'ont aucun pronom). Dans le 2^e édit séparé : *aṃ lichī dakhāmi hakaṃ taṃ ichāmi hakaṃ*... et plus loin : *atha pajāye ichāmi hakaṃ* (à Dhauli seulement), tandis que plus bas encore on a *hakaṃ anusāsāmi* ⁽¹⁾.

Il est remarquable que dans les versions orientales du 6^e édit sur roc et dans les édits séparés on rencontre à la fois le pronom *hakaṃ* postposé à l'indicatif et les optatifs en *-ehaṃ*. Tandis que *hakaṃ* va avec *yeḥaṃ*, Girnar conserve à la fois *ahaṃ* et *gaccheyāṃ* (ici Sh. a *vraceyaṃ* sans pronom; Mans. est mixte à son ordinaire). Donc *hakaṃ* est la forme prise par le pronom là où **haṃ* s'est annexé au verbe. Ce **haṃ* a laissé encore une autre trace dans les dialectes orientaux : les obliques *hamā hamiyāye* de Bhabra (cf. Jaug. *ma-miyāye*) reposent sur **ham + mam(a)*. Mais il n'a plus de vie indépendante dans sa combinaison avec l'optatif : car *yeḥaṃ* montre qu'on ne doit pas lire **ālabhe haṃ* avec une juxtaposition consciente.

Le pali, qui postpose *ahaṃ* à l'indicatif, s'en sert également à l'optatif. La phonétique (*kathāhaṃ* pour *kathaṃ ahaṃ*, etc., voir Geiger, § 71, 2 a) l'engageait naturellement à faire des 1^{res} sing. d'optatif comme *janeyyāhaṃ*, *nandeyyāhaṃ* (Geiger, § 71, 138); sur cette forme il s'est même construit exceptionnellement un moyen;

vérité — de pluriels masculins en *-āse* chez Asoka (MICHÉLSON, *Am. J. Phil.*, XXXII, 442 et suiv.; cf. HULTZSCH, p. 135, n. 7).

⁽¹⁾ On sait que ce *hakaṃ* subsiste dans les langues modernes ap. br. *hañ*, *hā*. Or la conjugaison du présent hindi oppose 1^{re} sing. *-aū*, *-ā*, 1^{re} pl. *-āi*, *-ē*, ce qui est à l'inverse de l'opposition skr. *-āmi*, *-āmo*, cf. marathe *-ā* : *-ō*, etc. (*Langue marathe*, p. 234); la suffixation des pronoms *hakaṃ* et *ahme* (celui-ci avec un traitement phonétique particulier dû à sa position) paraît la meilleure façon d'interpréter ces formes (explication analogue par Beames pour le singulier, *Comp. gram.*, III, 105; pour le pluriel bihari, cf. GRIERSON, *J. As. S. Bengal*, LXIV (1895), p. 374).

M. H. Smith me rappelle en effet D. N., II, 267¹⁰ *aham, bhadde, vareyyāhe*, dont la formation rappelle les futurs périphrastiques du type *prayoktāse* en sanskrit (Whitney, § 947). Le pronom paraît encore senti en pali, à en juger par le dialogue de M. N., I, 488 (= D. Andersen. *Pali reader*, p. 94, l. 29) : « *sace te purato aggī jaleyya, janeyyāsi tvam...* ; *sace me purato aggī jaleyya, janeyyāham...* ; *sace pana taṃ* (skr. *tvām*)... *puccheyya... kimīti vyākareyyāsi?* ... *evaṃ puṭṭho aham...* *vyākareyyaṃ* ». Et tout de suite après il rapproche encore *janeyyāsi tvam* et *janeyyāham*.

Cette formation a été étendue à la 1^{re} personne du pluriel : *labheyyamhe* (si c'est la forme correcte : le *vrttikāra* de Kaccāyana 480 enseigne *labheyyāmhe*; de même au présent *labhāmhe*) ne s'explique pas comme le veut Geiger (§ 122, 127) par l'apocope de *-mahe*; la désinence secondaire *-mha* était sans doute aussi un soutien pour cette création (cf. aussi *-mhase*, Geiger, § 159).

C'est le même procédé qui explique *ālabheham* d'Asoka et *labheyyāham* du pali; la différence confirme ce que nous disions p. 110, que le type à *-yy-* renforcé manque à Asoka. Peut-être même le pali a-t-il pris modèle sur la formation attestée dans les inscriptions. La nouvelle désinence avait l'avantage de préciser la valeur modale par opposition à l'indicatif; à ce point de vue *kareyyāmi iccheyyāmi* sont moins bien formés. Cependant elle disparaît après le Mahāvastu : *hojjāham* dont Pischel cite un exemple tardif (§ 466, p. 330) n'est qu'une survivance.

Au pluriel, le pali conserve les formes anciennes sous réserve du renforcement de *y* intervocalique : *labhema labhetha labheyyu*, et y ajoute un paradigme renforcé aux 1^{re} et 2^e personnes : *vādeyyāma gaccheyyātha* (Geiger, § 128). Comme au singulier, cette régularité succède à une période de trouble dont les proclamations d'Asoka portent la trace.

Rien à dire des 1^{res} personnes régulières (*gachema, dīpayema*), ni des 2^{es} personnes, suppléées comme on a vu par le subjonctif. C'est la 3^e personne — et sans doute principalement comme la 1^{re} du singulier, à cause du *-y-* intervocalique — qui fait difficulté.

Des formes correspondant au pali se trouvent au Nord-Ouest, à Girnar, à Kalsi, au Mysore et à Jaugada (Sh. G. *vaseyu*, K. *huvēyu*, Mysore *pakameyu*, Jaug. *pāpuneyu*, etc.; archaïsme : G. K. *asu*, pluriel de G. *asa*, à lire comme en pali *assu assa*). Mais il y a d'autres formes à considérer.

En premier lieu, les inscriptions orientales fournissent toute une série d'exemples où la désinence a changé d'aspect par suite d'un accident phonétique dialectal. Le 6^e édit sur piliers donne pour optatif au verbe **pāpoti* (attesté indirectement par l'infinitif *pāpotaṃ*; Girnar a *prāpūṇati*, Kalsi et Dhauli-Jaug. *pāpūṇāti*) 3^e sing.

pāpovā, où *v* provient de *y* altéré par *o* qui précède. A la 3^e plur. c'est l'-*u* final qui a provoqué la même transformation : Kalsi a par exception une fois *vasevu*, mais les édits sur piliers et les rochers de Dhauli ont régulièrement le type *ālādhayevu*. Il est remarquable que sur ce point Jaugada se sépare de Dhauli; Jaugada est plus au Sud, plus près à la fois du Mysore et de la région des stūpas, entre autres de celui de Bhattiprolu où les caractères linguistiques du reliquaire collectif sont si nettement occidentaux. La situation politique des deux localités n'était pas non plus la même : la formule d'introduction des édits séparés diffère de l'une à l'autre; à Tosali il y avait un *kumāla* comme à Ujjain et à Taxile. De même à Dhauli comme dans l'édit IV sur piliers. skr. *āyukti-* est représenté par *āvuti-*, tandis que Jaugada donne *-āyutike* (sur dans le 2^e édit séparé; dans le 1^{er}, l. 6. la photographie autorise la lecture *anāyutiya*)⁽¹⁾.

Dhaulti et Jaugada s'accordent dans l'édit III à écrire *nīkhamāvu* qui étonne davantage, et à quoi correspondent dans les autres recensions des formes d'impératif (G. *niyātu*, K. *nīkhamamtu*, Sh. M. *nīkramatu*). Ici la phonétique semble hors de cause; qu'il s'agisse d'un optatif influencé par le subjonctif comme le veut Johansson, ou d'un subjonctif à désinences d'optatif — hypothèse que préfère Hultsch, p. cix, sans doute à cause de l'accord des deux inscriptions, — l'entre-croisement des deux paradigmes est évident. C'est sans doute le cas pour *yāvu* de Sarnath, dont le singulier est *yāti*.

Girnar, qui possède à l'actif des formes correspondant au pali, accouple dans la même phrase deux formes moyennes : *susumsera* qui est ancien, et *sruṇāru*, celui-ci fait ainsi que l'indique Hultsch sur l'impératif : $\frac{-nti}{-ntu} > \frac{-re}{-ru}$; *sruṇāru* est, pour la forme, l'impér.

3^e pl. de **sruṇāte* (pali *sunāti*); sans doute non seulement le sens, mais dans la forme l'-*u* final a rapproché les deux modes dont l'équivalence est fréquente chez Asoka : Sahasram et Bairat ont

⁽¹⁾ Répartition bien moins nette dans les autres formes nominales, dont deux dérivées, données par Hultsch, p. 125, n. 1 : cf. pali *kāsāva*, etc., voir GEIGER, § 46, et VOGEL, *Ep. Ind.*, VIII, 171. — Tandis que le pali a *seyyo* pour *creyah* comme il a *bhiyyo*, *hiyyo* pour *bhūyah*, *hyah*, le manuscrit Dutreuil de Rhins écrit *sebhō* C^o 7, 17, 18, 21, etc. (voir SENART, p. 206, St. Konow, *Festschrift E. Windisch*, p. 92 et suiv., LIDERS, *J.R.A.S.*, 1909, 655) où l'on cherche un *v* : mais *bhayo*, *dhayeyu* C^o 70 subsistent; on a même *vu* > *yu* (St. Konow, p. 93 en bas). La variante *seho* C^o 9, 10, *sehu* C^o 8, 40 s'expliquerait mal dans ce cas : si *bh* est *v*, que peut être *h* ? La variante *bh/h* s'explique au contraire fort bien dans un texte de phonétique inconstante (cf. St. Konow, *J. Bomb. Br.*, 1925, p. 6 et suiv.). Il paraît indiqué de supposer que **ceyo* en voie de détérioration s'est contaminé avec *ṣubha-* (*śuha* C^o 17), et s'apparente peut-être même lointainement à *sadhu* C^o 24.

jānaṃtu en face de Brahmagiri *jāneyu*; en regard de Rup. *siyā*. Sah. donne *hotu* (Sidd. *hoti*); dans l'édit VI. Girnar a *tisteya*, les autres textes *bhotu*, *hotu*.

En pali aussi l'impératif a agi sur l'optatif, cette fois-ci à la 1^{re} personne⁽¹⁾. Outre le type *sikkhema*, correspondant à *gachema* d'Asoka, les vers palis donnent *vasemu jānemu viharemu* (Geiger, § 128). S'il s'agissait de prākṛit classique, on songerait à une action de la désinence normale *-mo* (skr. *-mah*) : en pali où cette désinence manque (cf. aussi Lüders, *Bruchstücke*, p. 51) elle ne peut être mise en cause. Il s'agit donc d'une désinence *-mu* d'impératif, qu'on trouve dans *pappomu*, Jāt. V, 57 (glosé par *pāpuneyyāma*). En prākṛit classique l'impératif se contaminera avec l'optatif à la 2^e sing. : Hāla *karejjāsu*, pr. jaina *hojjāhi*, *ejjāhi*, etc. (Pischel, § 461, 464, 466).

Restent deux formes difficiles en *-su*. A côté de *asu*, employé avec le sens d'«exister», Sh. XIII, 11, on trouve Sh. XII, 7, *siyasu* copule. De même XIII, 8, le passif *haṃñeyasu* est accouplé à *avatrapeyu*. La première forme pourrait provenir de *siyu* + *assu*; la seconde tient-elle à l'attraction de *assu* par le passif? Mais le passif en moyen indien ne se distingue que par le thème, et d'autre part le verbe «être» ne se concevait qu'avec un participe (comme dans Mahāvastu *pratyudgatānsu*, cf. les notes de M. Senart à I, 35, 5, et 222, 12) : or Asoka n'a pas de participe en *-ya*. Il semble plus simple de voir ici la même désinence qu'à l'aoriste, et dès lors de reconnaître l'action de l'injonctif, vivant encore chez Asoka⁽²⁾ : Kalsi, IV, 13, *mā alocayisu*, XIII, 16, *ma māṇisu*. Noter que *haṃñeyasu*, l'un des deux exemples, est précédé d'une négation.

Même dans ce cas du reste, la lecture reste douteuse; l'irrégularité dans la notation de l'anuvāra empêche de décider s'il faut lire **haṃñeyasu* ou **haṃñeyamsu*. Une seule fois, dans la rédaction de Girnar, 8^e édit, l'anuvāra est noté de façon bien nette dans *ahumsu*; dans ce passage, Kalsi et Mansehra ont *husu*, Shahbazgarhi *abhuvasu*; et de même dans les autres textes, par exemple à Girnar même, *ārabhisu*, *ñayāsu*. Entre la désinence ancienne issue de skr. *-iṣuḥ* et la désinence nouvelle généralisée pour obtenir la nasale de *-nti* et le rythme de *-imha*, *-ittha*⁽³⁾, quelle est la position

(1) 3^e sing. *brumetu* est douteux (Geiger, § 141).

(2) Et dans le manuscrit Dutreuil de Rhins, B 34, *ma yi pramadi ma te kamaguna bhamemsu* (LÜDERS, *Nachr. Göttingen*, 1899, p. 478).

(3) La désinence *-ittha* n'est-elle pas également d'origine rythmique? Skr. *-iṣta* devait donner *-iṣṭha* dont il reste deux exemples épigraphiques : une fois comme 3^e sing. moyen à Sopara *nikhamiṭha* en face de *nikhamiṭhā* de Kalsi; une fois peut-être (la photographie est très indistincte; M. Senart lui-même reprend la forme à dentale dans le commentaire) avec valeur de 2^e pluriel dans l'inscription de Gotamiputa à Nasik (SENART, *Ind. Ant.*, VIII, p. 73; n° 5) où on aurait *parihareṭha* à peu de distance de *bādḥāpetha*. Dans le moyen-

d'Asoka ? D'après ce qu'on a déjà vu de son antériorité par rapport au pali, rien n'empêche de lire ces formes comme elles sont écrites; peut-être *humsu* a-t-il en effet été une des premières formes à nasale, obtenue par la contamination de *ahum* + *husu*.

Si l'injonctif a pu agir sur les formes exprimant le contact à la 3^e pl., ne peut-on lui attribuer aussi une forme de 1^{re} sing. exprimant l'intention ? On a déjà vu l'instabilité de cette forme. Or, M. Wackernagel a justement reconnu (*K.Z.*, XLIII, 290) un injonctif dans *mā palubhasaynsam* du 3^e édit sur piliers (Topra. I. 21). Mais il n'en a pas tenu compte dans son explication du futur moyen-indien en *-ssam* qui succède sans raison visible à *-ssāmī*, forme pourtant sans défaut apparent; par contre il a supposé à la fois la conservation dans l'Inde du futur préhistorique en **-syā* et une action de *aham* que rien dans l'usage ou la phonétique ne justifie. La seule difficulté phonétique causée par le rapprochement du futur et de l'injonctif à la 1^{re} sing. est que dans un cas il s'agit de *-ssam*, dans l'autre de *-sam*; cette difficulté n'est pas insurmontable : Sh. IX, 20 *inaṃ kaṣaṃ* est bien un futur, mais la forme serait aussi bien celle d'un aoriste sans augment. Le fait qu'Asoka présente à la fois un injonctif en *-sam* et un futur en *-(s)sam* n'est pas non plus un obstacle : car il s'agit de deux dialectes différents. L'injonctif cité plus haut se trouve à Delhi; or il n'y a pas de 1^{re} sing. futur sur les piliers; mais Kalsi, Dhauri et Jaugada ont le futur en *-sām*, tandis que celui de Girnar et du Nord-Ouest est en *-sam*. Le nouveau futur se rencontre donc dans les dialectes où l'optatif a gardé les formes anciennes; l'ancien futur subsiste là où la 1^{re} sing. opt. a été refaite en *-eham*.

On pourra ne pas accepter tout le détail des hypothèses présentées ici. Mais sans doute la véritable explication des formes examinées réside plus dans les conditions communes où elles se présentent que dans la découverte exacte de tous les éléments mis en œuvre. Or ces conditions sont claires : pour exprimer la modalité, le haut moyen-indien disposait de paradigmes variés, dont aucun n'était entièrement viable, dont les sens n'étaient pas bien différenciés, et qui menaçaient de disparaître d'autant plus que le système verbal tendait, comme on sait, à se réduire dans son ensemble. Pour conserver un paradigme complet, on a utilisé l'optatif; mais pour réparer les dommages causés par la dégradation phonétique, diverses combinaisons avec les autres formes disponibles

indien des livres, on n'a que *-ittha*. Cette désinence repose sur *-tha* qui a remplacé la désinence secondaire du sanskrit *-ta*. Or en face de *labhāma*, *labhatha* on a à l'optatif *labhema*, *labhetha*, à l'aoriste sigmatique, *akamha*, *akattha*; *assumha*, *assuttha* : **agamītha* devait s'accommoder à *agamimha* et devenir *agamittha*.

ont été tentées jusqu'au moment où les langues littéraires se sont constitué des paradigmes d'aspect régulier, — sans doute artificiellement régulier du reste; et encore ces paradigmes ne se sont jamais complétés.

Le grand service que nous rendent les inscriptions d'Asoka est de faire apparaître que les deux langues classiques, le sanskrit et le prākṛit, ne se sont pas succédé directement sans une période de trouble intermédiaire. Il est curieux qu'un texte en somme assez court et peu varié enseigne tant de choses; ce qui en rend l'étude si féconde est que ces inscriptions étaient vraiment destinées à être lues; quoique documents officiels, le style en est assez proche de la langue réelle; surtout, le soin que l'on a mis à modeler la parole du souverain sur la langue des diverses provinces permet, ce qui est unique dans l'histoire ancienne de l'indo-aryen, d'apercevoir au moins la trace de répartitions dialectales à une même date, et par conséquent la variété des efforts faits indépendamment en divers endroits par la langue pour réparer les points faibles du système grammatical.

Jules BLOCH.

LE PRÉCATIF SANSKRIT.

Le précatif est essentiellement un optatif d'aoriste athématique, radical à l'actif, sigmatique au moyen, caractérisé par l'insertion de *-s-* entre le suffixe d'optatif et la désinence personnelle (Whitney, *Skr. gramm.*, § 567, 923; Macdonell, *Vedic gramm.*, § 417). Ce n'est pas un mode normalement constitué: le Rgveda ne l'emploie qu'à la 3^e pers. sing. de l'actif (en outre, *bhūyāsam*, X, 166, 5 et *kriyāma*, VI, 23, 6 en regard de *kriyāma*, X, 32, 9) et aux 2^e et 3^e sing. du moyen; la langue classique n'a guère fait que développer davantage la série des 1^{res} personnes à l'actif (rapprocher Whitney, § 568 et 924-925).

Pour expliquer une forme aussi déconcertante, Brugmann (*Grundriss*, II, 3, p. 561) est parti de l'actif: selon lui, l'existence dans les verbes radicaux en *-ā-* d'imparfaits comme *āyām* ou d'aoristes comme *ādham* à côté d'aoristes sigmatiques comme *āyāsam* *adhāsam* aurait fourni le modèle suivant lequel à côté de *bhūyām*

on aurait créé *bhūyāsam*. Mais il n'indique pas quelles circonstances ont pu provoquer la création de cet optatif sigmatique d'un nouveau genre. Une analogie susceptible de troubler à ce point le jeu normal des suffixes a besoin d'être mieux motivée.

Toutefois la possibilité d'un lien entre l'optatif et l'indicatif est à retenir; mais il faut la rechercher là où le sens a pu rapprocher des modes qui par essence s'opposent. Or c'est ce qui arrive précisément dans la mesure où le précatif a une valeur sémantique particulière. On sait que parmi les sens de l'optatif il exclut l'éventualité et n'exprime que la prière : *āciṣ-* est le mot par lequel Pāṇini le caractérise (le même emploi est licite à l'impératif aussi. III, 1. 173, cf. VII, 1, 35) et qui désigne aussi le sens implicite dans les noms comme *Devadatta-*, *Viṣṇuṣṛuta-* (VI, 2, 148), les adjectifs comme *śatruhan-* (III, 2, 50) et *jīvaka-* (III, 1, 150), conservé encore dans le -*jī* respectueux moderne. Or le souhait, normalement exprimé par l'optatif, l'est aussi par l'indicatif à désinences secondaires, autrement dit l'injonctif; l'équivalence est encore admise en sanskrit classique dans les phrases négatives; à l'époque préhistorique, tout porte à croire que l'injonctif tenait une place plus considérable encore que dans le Veda (voir Renou, *Mélanges Vendryes*, p. 315; *Valeur du parfait*, p. 118 n.).

Brugmann a rappelé la valeur injonctive des prétérits, mais sans en tirer parti. Or il existe des formes où ils ont pu se rapprocher assez de l'optatif pour agir sur lui; on les rencontre au moyen, qui est précisément le domaine propre des désinences secondaires (Meillet, *B.S.L.*, XXIII, 64; Renou, *Valeur du parfait*, p. 108).

Dans l'optatif de l'aoriste sigmatique, qui est toujours moyen dans le Veda, les 2^e-3^e sing. ont toujours la forme précative (Whitney, § 895; Macdonell, § 525, 532, 534; seule exception : *bhaksīta*, SV., I, 1, 2, 4, passage sans correspondant dans le RV.). Il y a des chances pour que l'on trouve là le point de départ de la formation.

Or, l'optatif présent moyen des racines dissyllabiques coïncide avec le prétérit, donc avec l'injonctif, du présent : *grbhñta* optatif est identique à (*a*)*grbhñta*; il n'en est pas de même à l'aoriste sigmatique : en face de (*ā*)*janīṣta* on attend **janīṣta*; il est aisé de concevoir que cette forme s'est accommodée à celle de l'indicatif : de là *janīṣīṣta*. De même à la 2^e personne du singulier. L'analogie a fait créer ensuite *māṃsīṣta*, *māṃsīṣthā* en regard de *māṃsi*, *amāṃsata*, puis, à l'aoriste radical, *paḍīṣta*, *mucīṣtā* (à côté de *muṣṣīya*)⁽¹⁾; ensuite elle s'est étendue à l'actif, d'abord aux 2^e et 3^e pers. sing.

⁽¹⁾ Sur *yāsīṣta*, I, 165, 15, 2^e plur. impér. selon Macdonell, voir la note d'Oldenberg, *Abh. Gött.*, 1909, p. 164.

(*aṛyāḥ*, *bhūyāḥ*), enfin à la 1^{re} personne, mais dans une mesure très restreinte : on notera que l'injonctif est relativement rare à la 1^{re} personne, très rare en particulier au moyen (voir Grassmann, *Wb. zum RV.*, s. v^o *mā*); et du reste il est normal qu'ici comme à l'impératif par exemple la 1^{re} personne n'aille pas de pair avec les autres.

A ce moment une double difficulté se présente. En premier lieu *aṛyāḥ*, *bhūyāḥ* sont communs aux 2^e et 3^e personnes, d'ordinaire nettement distinctes; de là provient la création de *bhūyāt*, postérieurement au Rgveda (Macdonell, § 504 et n. 8). En second lieu, *aṛyāḥ*, *bhūyāḥ* en tant que 2^{es} personnes ne se distinguent pas de l'optatif normal; et Macdonell les range en effet au paragraphe 504 à côté de *aṛyām* dans l'optatif, ne considérant ces formes comme précatives qu'à la 3^e personne. L'ambiguïté s'aggrave au moment où *bhūyāt* est créé. Le résultat est que tout se passe chez Pāṇini comme si d'un présent donné on pouvait tirer un thème d'aoriste athématique (III, 4, 104 et 116) pour former un précatif : comme on a *bhūyāt* en face de *bhavet* et *paviṣṣta* en face de *punīyāt*, on peut faire *ucyāt* en face de *vacyāt* (mais le Veda avait *vocet*), *jīvyād*, *stūyād*, *bhriyād*, *pakṣiṣṣta*, *tipṣiṣṣta* ou *tepiṣiṣṣta* en regard de *jivet*, *stuvīta* ou *staveta*, *bibhriyāt*, *paceta* et *tepeta* (III, 3, 173; 4, 28; VII, 4, 25; — *jāgaryāt* fait exception, mais rentre dans le système propre à ce verbe et s'oppose à l'optatif *jāgryāt*, VII, 3, 85). En même temps qu'il perd sa forme caractéristique, le précatif perd son sens particulier; on ne peut savoir à quel état de langue Pāṇini se réfère; et l'usage du kāvya classique ne prouve rien; mais Špeyer renvoie (*Ved. u. Skr. Synt.*, § 194, note) à un passage du Mahābhārata où *brūyāsta* n'exprime qu'un ordre poli, et Whitney (§ 573, c) cite une phrase de la Bhagavadgītā où *pranudyāt* n'exprime que l'éventualité.

Tout s'éclaire donc dès qu'on part des formes sigmatiques du moyen. On est du reste tenté de se demander si le rôle particulier de ces formes ne tient pas à ce que leur aspect aoristique provient de l'adaptation à l'aoriste de formes anciennement désidératives. Dans ce cas il y aurait une parenté lointaine entre l'optatif *janīṣiṣṣta* et le subjonctif *faxit* (qui lui aussi est presque sans pluriel, voir Benveniste, *B.S.L.*, XXIII, p. 45, 50). Le précatif apparaîtrait alors, non comme une véritable création, mais comme une tentative pour utiliser certaines formes anciennes encore significatives et vivaces; tentative rapidement avortée, à la fois parce que la forme n'était pas indispensable dans un système verbal qui déjà tendait à se réduire, et parce que la phonétique et l'analogie l'ont ramenée à l'optatif dont elle s'était d'abord distinguée.

Jules BLOCH.

NOTES SOGDIENNES.

I

SUR

UNE CONFUSION DE DEUX SIGNES

DANS L'ALPHABET SOGDIEN.

L'écriture ouigoure, qui, comme on le sait depuis les indications de M. F. W. K. Müller (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1907, p. 730) et la démonstration de R. Gauthiot (*J. As.*, 1911, I, p. 81-95), dérive de l'alphabet sogdien, s'y rattache encore par la réalisation d'une tendance qui déjà dans l'écriture sogdienne bouddhique agissait parfois et y a accidentellement brouillé deux signes graphiques. Gauthiot enseigne (*loc. cit.*, p. 82) que « l'*āleph* sogdien reste distinct en toute position du *nūn*, tandis qu'en ouigour l'*a* et le *n* se confondent, sauf dans le cas le plus favorable, à l'initiale ». En fait, dans l'écriture sogdienne bouddhique, la distinction de *a* et de *n* n'est pas tellement marquée qu'une confusion soit *a priori* impossible : le *a* (𐰽, anciennement 𐰽) ne diffère du *nūn* (𐰽) que par un léger trait oblique et latéral, que la moindre distraction peut faire omettre au scribe (voir le tableau annexé à l'article de M. von Le Coq, *Mitteil. d. Sem. für or. Spr.*, XXII, 1919, p. 109). Des confusions en sont effectivement résultées qu'il y a intérêt à relever ici, car elles n'intéressent pas la seule paléographie, mais aussi la philologie et l'étymologie sogdiennes.

Quelques-unes se dénoncent d'elles-mêmes, qui affectent des mots de sens et de forme assurés : ainsi, dans le fac-similé du

Sūtra des Causes et des Effets (Paris, Geuthner, 1920), on lit, à la ligne 243, 'ntrwrtu pour 'trwrtu «char de feu», mot étymologiquement clair, exigé par la teneur du passage et par la correspondance avec l'original chinois; à la ligne 535, nšk'rt, en face de 'šk'rt, l. 456. s'il ne s'agit pas d'un préfixe. De même, le premier fragment sogdien (*O*¹) rapporté de Touen-Houang par la mission de M. Serge d'Oldenbourg et publié par M. Fr. Rosenberg (*Izvestija*, 1918, p. 817 et suiv.), porte nettement, l. 3, 'znwnt pour 'z'wnt «êtres»; dans le second fragment (*O*²), on relève, l. 8, l'emprunt skr. *yāna*, écrit ynnh pour y'nh (cf. Rosenberg. *loc. cit.*, 1920, p. 472, n. 185). D'autres fois, c'est la faute inverse qui est commise, surtout quand l'n écrit a par erreur est déjà précédé d'un a : le *Sūtra des Causes et des Effets* offre à la ligne 183 la graphie 'n''t pour 'n'nt, nom du religieux Ānanda; à la ligne 284, après avoir écrit w'ty pour wnty «il fait», le copiste a corrigé en biffant d'un léger trait, parfaitement visible, la barre oblique de l'a. Le Vessantara Jātaka, dont le manuscrit est malheureusement perdu, présente à trois lignes de distance la forme correcte n'r'nk- «vain» (1329) et n'r''k- (1326). Et si, à la ligne 183, Gauthiot a lu pr''γ'zt, au lieu du pluriel pr''γ'znt que la phrase exige, c'est probablement que le premier des deux signes consécutifs et identiques (z, n) était par erreur écrit a.

Cette confusion, établie jusqu'ici par huit exemples, aide à rectifier certaines graphies et à restituer l'exacte forme de quelques mots : le nom si déconcertant du «nez», écrit nns dans *V.J.*, 879, doit vraisemblablement se lire n's, qu'on a d'ailleurs en sogdien manichéen (cf. F. W. K. Müller, *Handschr. Reste*, II, 1904, p. 100, l. 5), et justifie ainsi le rapprochement avec lat. *nāssus* indiqué par M. Meillet (*B.S.L.*, XXIII, n° 72, p. 108); un emprunt à skr. *nās-* est peu probable. — Le nom de la «fourmi» est attesté (*S.C.E.*, 366) sous la forme n/zmwre, que M. Meillet à bon droit juge énigmatique (avant-propos à l'*Essai de gramm. sogd.* de Gauthiot, I, p. x), car les formes indo-européennes (v. isl. *maurr*, v. irl. *moirb*, v. sl. *mraviji*, gr. *μόρυξ*, arm. *mrjinn*, *mrjān*, skr. *vamrā-*) ni les formes iraniennes (pehl. *mōr*, pers. *mōr*, oss. *muljug*, *mäljig*, yidg. *murgāh*, etc., cf. *B.B.*, VII, p. 198) ne comportent d'élément n/z- initial. Le mot reprend son aspect normal si on le lit 'mwre, avec une simple prothèse vocalique. — La même explication améliore sensiblement la phrase suivante (*S.C.E.*, 137) :

γwny ZKny pry' sn'm 'Pny 'sprym'k βwt 'Γany 'wyh pwp'pyh
 ''z'wn ''z'yt «celui qui aime le bain et les fleurs, par la
 suite naît sous la forme d'existence de la huppe».

La singularité de cette sanction frappe d'abord : d'après la doctrine exposée au début du *sūtra*, on renaît sous la forme de l'ani-

mal dont l'aspect ou les habitudes rappellent le mieux le genre d'existence qu'on a vécu dans la condition d'homme. Il est donc étrange que la huppe soit désignée pour son amour du *bain*, quand son aigrette fait attendre un rapprochement plus précis. Or le texte chinois, que suit assez fidèlement la version sogdienne, porte ici, correspondant au sogdien *sn'm* «bain», le mot *tsan* «épingle à cheveux en os» (ancien **tsam*, suivant une indication de M. Pelliot), mot emprunté et transcrit *s'm* en sogdien dans un autre passage de sens analogue (*S.C.E.*, 169) :

γwny ZKny rm 'stky'n'y s'm prw srw 'ny'slk 'wy βry'ry tyst rty
βiz ptβ'wn'y 'mry' 'z'yt «celui qui pénètre dans le vihāra
avec des épingles en os piquées sur la tête, naît oiseau au
long bec».

Que l'on admette dans le premier cas une substitution de *sn'm* plus connu à *s'm*, ou une erreur de graphie pour *s''m*, il n'en reste pas moins qu'en remplaçant *sn'm* par *s'm* (ou *s''m*), on obtient une traduction plus fidèle et une comparaison mieux suivie. — Peut-être y a-t-il lieu d'invoquer la même explication pour rendre compte de la forme singulière qu'a prise en sogdien le cryptogramme araméen désignant «mille», aram. 'LP, qu'on trouve toujours écrit *NLP*. Gauthiot a admis (*J.R.A.S.*, 1912, p. 352), en s'autorisant de quelques exemples empruntés à Sachau, *Aram. Papyr. und Ostraka*, p. 19 et 189, que le signe initial est une petite barre indiquant l'unité, et a transcrit en conséquence 1 LP dans le Vessantara jātaṅga. C'est aller contre le témoignage formel des faits : il serait déjà étrange que le signe de l'unité fût répété quand il s'agit de plusieurs milliers; en tout cas, les fac-similés des manuscrits publiés portent indubitablement *NLP* (cf. en dernier lieu F. W. K. Müller, *Sitzungsberichte*, 1926, p. 8). La seule hypothèse que l'on puisse hasarder — Gauthiot lui-même s'y était d'abord arrêté (*J.R.A.S.*, 1911, p. 506), mais pour l'abandonner par la suite — est que *NLP* pour 'LP figurait une notation traditionnelle, écrite d'un seul trait de calame, dont on n'entendait plus la valeur originelle, puisqu'elle était lue *(a)zār (cf. sogd. chr. zār).

En bonne méthode, il faudra désormais envisager, dans le déchiffrement et l'interprétation des textes sogdiens bouddhiques, outre la confusion constante de *n* et de *z*, la confusion accidentelle de *n/z* et de *a*, assez rare, mais réelle.

II

DEUX TENDANCES PHONÉTIQUES.

1.

M. Rosenberg (*O*², n. 65) est amené, en cherchant l'étymologie de *δρυῶσ'k* qui sera discutée plus bas, à se demander si *-δr-* n'a pas abouti en sogdien à *-ž-*, comme **-θr-* y donnait *-š-*. Cette vue est exacte et peut être appuyée d'un certain nombre d'exemples récents, car le procès s'atteste entre la date des textes bouddhiques anciens et celle des textes plus tardifs, bouddhiques ou chrétiens.

On a ainsi : s. b. *δr'wβ-* « danse » (*S.C.E.*, 123) et *žwβ-* « danse » (*D.* 80); — s. b. *δr'm-* « mensonge » (*V.J.*, 186, etc.) et *žym-* « mensonge » (*D.* 35, 75 [trad. à rectifier], 79); — s. b. *δrz* « cœur » (*S.C.E.*, 99), issu par métathèse de **zrd-* et s. chr. *žy'wr* « cœur », avec un *ž-* deux fois nécessaire (cf. pers. *dilāvār*?); — v. p. *duruva-*, av. *dr(u)va-* « sain », et s. man. *žū-k-iyā* « santé, salut » (*Handschr. Reste*, II, 103); — s. b. et s. chr. *δr'wk-* « bois » (*S.C.E.*, 133; *S.T.*, s. u.) et s. chr. *žwy-(m'n)* « hart(sinnig) », avec une alternance *δr'wk-/žr'wk-*, qui reflète celle de av. *dāru-/dru-*.

Le même rapport unit s. chr. *žwxšq* à s. b. *δρυῶσ'k* qui, aussi bien dans *O*², 20, 23 que dans *S.C.E.*, 210, désigne sans équivoque le « disciple » : *k'w δρυῶσ'kt' KTH w'βy'* « parle ainsi aux disciples », dit le Bouddha à Ānanda, et l'original chinois de la version sogdienne porte à cet endroit *tī-tseu* « disciples », suivant une communication de M. Pelliot. Il n'y a pas lieu d'insister sur l'étymologie qu'en a hasardée M. Rosenberg (n. 65); il nous dit y renoncer, pour rapprocher *δρυῶσ'k* de pehl. *daryōš*, *daryōš*, pers. *dārviš*, en le considérant comme une traduction de skr. *bhikṣu* (lettre du 21 mai 1924). Cette nouvelle explication, plus précieuse, n'est pas moins fragile. Le *bhikṣu*, dont l'équivalent sogdien est communément *šmn* (cf. *D.* 4, note), n'est pas un « disciple ». D'autre part, le pehl. *daryōš*, dont la forme et le rapport avec pehl. *dārviš* restent obscurs (Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 62), ne signifie que « pauvre, misérable » au sens général. C'est seulement l'islamisme qui a affecté ce terme d'une valeur religieuse, car c'est parmi les adeptes de l'Islam que, sous l'influence chrétienne, se sont propagés cette foi en la vertu ascétique de la pauvreté et ce monachisme errant qui consacrèrent la désignation par *dārviš* du « religieux mendiant ». D'ailleurs, du sens de « men-

diant », on peut à la rigueur tirer celui de « moine », non celui de « disciple », ni de « jeune homme » (dans les textes chrétiens; pour le sens, comparer skr. *crāvaka* « disciple », emprunté par sace *ṣṣāvā* « jeunes gens »). — Il faut rattacher *δρυς'k* à la racine **gauš-* « entendre », qui a fourni à l'indo-iranien un certain contingent de noms propres (Lommel, *K.Z.*, L, p. 262), et des termes importants à des religions à tendances universalistes comme le bouddhisme, le christianisme, le manichéisme, mais non le mazdéisme : outre le dérivé *ptyws'k*, dans s. b. *prmnptyws'k* « qui obéit aux ordres » (*S.C.E.*, 25), s. chr. *prw'n ptyws* (*Sitzber.*, 1907, p. 265, cf. pāz. *farmān-nyōxs* « listening to commands »), plur. s. man. *ptywsnyt* « disciples » (*Handschr. Reste.* II, p. 103), on en a tiré le nom du fidèle qui dans la hiérarchie manichéenne occupait le cinquième rang, *ny'ws'k*, **niyōšak* « auditor, ἀποστής » (Gauthiot, *J. as.*, 1911, II, p. 62), cf. pehl. N. *nigōšag*, pehl. S. *niyōšag*, mot passé dans le *Xuastuanift* turc (von Le Coq, *J.R.A.S.*, 1911, I, p. 303, et Thomsen, *Sitzungsberichte*, 1910, p. 301, note, avec une graphie en runes *nwyws'k*, **n'γōšak*, cf. Salemann, *Manich.*, IV, p. 43 et 49 fin.), et qui a le même sens en sogdien bouddhique (*S.C.E.*, 57, 82). Dans le préfixe *δr-*, **dar-*, on retrouve clairement l'ancien *adairi* « sous », pehl. *aḍar*, oss. *dala*, *daliyi*, qui figure aussi dans s. b. *č'δr-* « au-dessous » (*č'δrēyk* « inférieur », *S.C.E.*, 72, 209, 421), cf. pehl. *hačadar*, pāz. *azēr*, pers. *zēr* « au-dessous », préfixe qui sert de substitut à *ni-*, dont il possède le sens et le rôle. De même, dans l'Avesta, la racine *sru-* « entendre » a donné un dérivé de formation analogue *upasraotar* « sub-auditor », qui désigne le prêtre chargé de faire les répons au Zaothr dans l'Ahunavairya dialogué (Darmesteter, *Z.A.*, t. III, p. 92, n. 1).

Ce traitement *δr > ž* isole le sogdien des autres dialectes iraniens et, reliant de façon curieuse l'iranien oriental à l'indien occidental (cf. Tedesco, *B.S.L.*, t. XXIII, p. 114-116), ne paraît être connu qu'en *ṣiṇā*, dialecte oriental du groupe « darder », au N.-O. de l'Inde, et particulièrement dans le parler de Gilgit, où à skr. *-dr-* répond *-ž-* cérébral, comme *-č-* à skr. *-tr-* (Lorimer, *J.R.A.S.*, 1924, p. 182-183) : ainsi *žač* « raisin », skr. *drākṣā*; — *užu* « loutre », skr. *udrā-* (Lorimer, *loc. cit.*, p. 185, § 68 a); — *žigō* « long », de **drigha*, skr. *dirgha-*, cf. *kalāṣā drīga* (Grierson, *Piśāca lang.*, p. 110, § 157; Bailey, *Gramm. of the ṣiṇā lang.*, p. 169 et 190).

2.

On sait que, dans les groupes consonantiques, *-r-* a une débilite particulière en iranien (cf. Geiger, *K.Z.*, XXXIII, p. 252 et suiv. et Gauthiot, *J. as.*, 1916, I, p. 258), et que *-rs-* par exemple

se simplifie en *-š-* dans l'ensemble des dialectes. Il importe de poser que, dans l'évolution même du sogdien bouddhique au sogdien chrétien, *r* devant dentale tend à s'amuir. Ce traitement, souvent obscurci par l'orthographe traditionnelle des textes bouddhiques, rapproche le sogdien non seulement du yagnobi, mais aussi de l'afghan et de certains parlers pamiriens. En voici les exemples les plus nets :

-rš- > -š- :

- s. b. *ʾššh* «ours» (*S.C.E.*, 359), av. *arəša-*, cf. Meillet, *B.S.L.*, XXIII, p. 100;
- s. b. *w-γʾrš-* «libérer» (av. *harəz-*); s. chr. *w-xš*;
- s. b. *hšt-* (dans *kšt'yčkry* «agriculture», *O*¹, 17); cf. av. *karšta-*.

-rt- > -t-, comme en afghan à *-t-* :

- s. b. *krt-* «fait»; s. chr. *kt*, **kaṭ* (cf. yagn. *ikta* «fait»);
- s. b. *ʾkrt'ny* «péché»; s. chr. *qt'ny*;
- s. b. *n'krt'k* «argent»; s. chr. *nqty*;
- s. b. *prtr* «plutôt»; s. chr. *ftr*, cf. sace *padā* «plutôt»;
- s. b. *prtm* «premier»; s. chr. *fīm*. La graphie bouddhique doit être savante, comme tend à le faire croire *ʾβtm-* «premier» (*V.J.*, 375)⁽¹⁾.

En sace, *-rt- > -d-*. Ainsi *duškadara* «plus difficile», en face du positif *duškara-*, s'explique par **duškar(a)tara-*; — av. *mərəta-*, sace *muda*; — av. *karəta-*, sace *kuda*. Évolution poursuivie en sace de *-d-* à *-l-*: *tcəhəulasama* «quatorzième» < **tcəhaurdasama* (cf. Leumann, *Zur nordar. Spr. und Lit.*, p. 116³³).

-rs- > -s-, comme en afghan et en yazgulamī (Gauthiot, *J. as.*, 1916, I, p. 258) :

- s. b. *prs-* «demander»; s. chr. *ps-*;
- s. b. *ʾβs'ny* «parasange», s. chr. *fsx*, en face de pehl. *fra-sang*;
- s. b. *prw'st* «devenu» (*V.J.*, 1107), de **prw'rst*, avec possibilité, il est vrai, de dissimilation (cf. *Gramm. sogd.*, II, § 15 [sous presse]).

On relèvera, à ce propos, qu'un des noms chinois de la Perse, *Po-sseu*, à côté de *Po-la-sseu* qui calque la forme iranienne occidentale, pourrait procéder d'un original sogdien, d'après M. Pel-

⁽¹⁾ Dans *Z.I.J.*, 1926, p. 241, M. Reichelt propose la même explication de *ʾβtm-*. [Note de correction.]

liot (chez Ferrand, *J. as.*, 1924, I, p. 241, n. 1). Si cela était, nous aurions la preuve qu'au VI^e siècle l'altération était au moins en partie réalisée, et que la langue de nos textes du VIII^e ou IX^e siècle a subi une forte normalisation, révélée d'ailleurs par des exceptions à la tendance que l'on signale ici. Ainsi *γῆrs*, **γῆrs*, adjectif dans *S.C.E.*, 299, *D.* 10 et 58, où il signifie « rond », devenu nom en sogdien chrétien, où il désigne l'« enceinte », mot savant, qu'on rapprochera, non de gr. *γῦρός* « rond », arm. *kor* « courbe, tordu », ce qui n'expliquerait pas le -s, mais de av. (z)-*gar-s*-(na)- « arrondi ».

Les noms propres scythes et sarmates montrent déjà l'instabilité du groupe *-rs- : *Κασακος* et *Καρσας*; *Chorsari*, nom scythe des Perses, et *Χοσας*, *Χοσσους*.

-rn- > -n-, comme en yagnobi et en afghan :

S. chr. *spwny'q*, **spunyāk*, dont M. F. W. K. Müller n'a pas vu le sens (il laisse sans traduction ce mot dans *Sitzungsberichte*, 1907, p. 265, et se demande, *S.T.*, s. u., s'il faut le lire **spunyāk* ou *sapwanyāk*), traduit, dans l'expression (*zwmny'*) *spwny'q*, « τὸ πλῆρωμα (τοῦ χρόνου) », et représente l'abstrait de **spwrn-* « plein, accompli » (ir. **us-prna-*), cf. yagn. *pun* « plein », s. b. **spwrn-* « accompli (moralement), pieux » (*S.C.E.*, 278), pehl. litt. *spur* « parfait », pehl. T. *'ispur*, *'ispurēγ* « accompli » (F. W. K. Müller, *Handschr. Reste*, II, p. 78), empr. arm. *spar* « accomplissement, fin », *anspar* « infini »⁽¹⁾.

III

ÉTYMOLOGIES.

βn'yk.

C'est un rapprochement erroné avec yagn. *van* « long » qui a induit Gauthiot (*Gramm. sogd.*, I, p. 40, § 44) à traduire βn'yk par « loin (?) » dans les deux endroits du Vessantara Jātaka qui font connaître ce mot : *rtγ ZKh tr'ypw βn'yk γβs'nt wyt'wr* « et ils

⁽¹⁾ Un fragment sogdien manichéen récemment publié par MM. Waldschmidt et Lenz (*Die Stellung Jesu im Manichäismus*, p. 88 [= *Abhandl. de l'Acad. de Berlin*, 1926]) a livré la forme *spwny'q* « perfection », que les auteurs rapprochent de s. chr. *spwny'q*. [Note de correction.]

allèrent (?) bien plus loin » (58°; en réalité, *ʔβnʔyk* n'est même pas traduit, puisque *wytʔwr* signifie déjà « plus loin »); — *nty ZKh ms čnsty ʔβnʔyk γβtʔynt* « et ils s'en allèrent (?) tout à fait loin » (784). Par une erreur inverse de celle qui lui a fait lire *βrpʔz* (dans *ʔwyn γwtʔw ptʔyēh βrpʔz wʔptʔnt* « elles tombèrent suppliantes aux pieds du roi », *V.J.*, 360) le mot *βrpʔn*, **frapān*, simple iranisation de skr. *prapanna*, Gauthiot a transcrit par *ʔβnʔyk* ce qui doit être lu *ʔβzʔyh*, l'adjectif « chargé », dérivé du nom du « fardeau », av. *vazyā-*, cf. oss. *waz* « lourdeur », sariq. *vez* « faix ». La notation par *-β-* de *-w-*, normale entre voyelle et consonne (cf. Gauthiot, *Gramm. sogd.*, I, § 122, p. 120), se retrouve par exemple dans *ʔβz-*, *ʔráβz-* « aboyer » (*O²*, 39), qui repose sur **rewg₁-* et se rattache à la famille de lat. *rūgiō*, v. sl. *rūzati*, pol. *rzać* « hennir », hom. *ἐρύγεται* « mugissant ». D'autre part, le sens de *γβs-* est certainement « marcher, avancer » (Tedesco, *Zeitschr. für Ind. u. Ir.*, II, p. 40); et si l'adverbe *trʔypw* est d'une forme encore obscure, la signification s'en laisse fixer : l'équivalence entre *trʔypw* et *čnsty* « tout à fait » (dans les exemples presque parallèles cités plus haut), et avec *pmr* « de façon supérieure » (*V.J.*, 669, 3°), l'emploi de *trʔypw* avec *ʔy* « pleurer » (*V.J.*, 47 b, 1085), autorisent à lui attribuer la valeur approximative de « fortement, péniblement ». Traduites : « ils avancèrent (resp. : avançaient) lourdement chargés », les deux phrases se rapportent précisément à la détresse de Vessantara et de Mandrī, qui doivent cheminer en portant leurs enfants.

ʔδrmn-.

Parmi le cortège des fidèles du Bouddha, *çramaṇas*, *çramaṇi-kās*, *upāsakas*, *upāsikās*, figure *ZKw ʔδrmnw spʔδ* « l'armée . . . » (*O²*, 31). Ce mot d'aspect singulier et de sens encore indéterminé (M. Rosenberg a bien voulu nous faire savoir, dans une lettre du 21 mai 1924, qu'il abandonnait l'explication par « triple » proposée à la note 27) ne nous était connu que sous une forme mutilée (*ʔδrm* [?], *V.J.*, 1046) ou altérée (*ʔtrδn* [*D.* 6], que Gauthiot a traduit d'une manière sûrement fautive par « le reste (?) »). Nous y retrouvons le débris presque méconnaissable d'une locution attestée huit fois dans l'Avesta : l'adjectif *taradāt-* « supérieur » y apparaît toujours dans le groupe *taradāt anyāiš dāman* « supérieur aux autres êtres » (cf. Bartholomae, col. 640). Si l'on supprime *anyāiš*, dont la locution peut se passer, *taradāt dāman* donnait en sogdien par haplogie **irδmn-*, puis, par métathèse accompagnée d'une préfixation vocalique, *ʔδrmn-*. Le sens de « surhumain, surnaturel » est donc établi et convient au passage précité du Çukasūtra, où la foule des dieux aussi bien que des mortels escorte le Bouddha. — Dans

D. 6, il faut unir *n' mrtym'yt''trδn* en une expression quelque peu redondante : « les surhumains non-hommes ».

pym's'r.

Le recours aux traditions bouddhiques permet de rectifier la traduction des lignes 20-21 de *O*² donnée par M. Rosenberg : *rtym's'rtw δ'rt ZKw pym's'r m'zy'γ w'rt'w* « et il sauva en premier lieu le grand roi ». Traduction trois fois inadmissible, qui laisse à ce grand roi son étrange anonymat, contraint *pym's'r* à représenter une « contraction » de *pyrnm's'r* « auparavant » et, en insérant un ad-
verbe entre l'article (*ZKw*) et le nom (*w'rt'w*), viole l'ordre normal de la phrase sogdienne. La place même du mot indique sa fonction de nom propre : *pym's'r* recouvre le nom fameux de Bimbisāra, roi du Magadha, que le Bouddha convertit à Rajagṛha. Skr. *Bimb(i)sār(a)*, altéré par l'accent, aboutissait à **bimsār*, que transcrit exactement *pym's'r*.

Dans le même ordre de faits, signalons que la phrase *zyw'γrt ZKw snk's'r δ'yrw* « (le Bouddha) fit tourner la roue du saṃsāra » (*O*², 17) contredit — M. Rosenberg le signale lui-même — une des thèses essentielles du bouddhisme : le Bouddha doit arrêter la roue du saṃsāra, loin de la mettre en branle. La difficulté serait sans issue, si elle n'était illusoire : *z* et *n* se confondant, *zyw'γrt* est à lire *nyw'γrt* « il arrêta ». La phrase sogdienne apparaît alors comme un calque de la locution sanskrite *saṃsāracaḥraṃ nivartayati* « il arrête la roue du saṃsāra ».

[*t'y'yēk-*].

Un des ministres fait don à Wispiḍarāk d'une fleur d'or fabriquée *ēn w'rt'w t'y'yēk'* (*V.J.*, 339) « avec les du roi » (Gauthiot). La version du Tripitaka chinois parle ici de « fleurs faites avec les sept substances précieuses » (Chavannes, *Cinq cents contes*, t. III, p. 373). C'est dans cette voie qu'il faut chercher. L'expression *w'rt'w t'y'yēk-*, où *w'rt'w* signifie, non « du roi », mais « de roi, royal », équivaut à des locutions superlatives persanes formées avec *šāh*, comme *šāh-māryarūt* « perle royale », *šāh-muhrā* « pierre très précieuse », *šāh-iṣpārām* « basilic royal », *šāh-rāh* « voie royale ». Dans *t'y'yēk-*, **diyēčak-*, on pourrait retrouver un dérivé en **ka-* de l'emprunt skr. *jyēṣṭha-* « excellent, suprême », dérivé nominal qui répondrait pour le sens aux « substances précieuses » du chinois. Le *j-* de *jyēṣṭha*, devenu **jyēč-*, aurait été dissimilé en *č-*, comme dans **ny'tkwtyn[y']*, **ādnyātakōdin[ya]*, qui note skr. *Ājñ-*

ātukaundīniya (O². 15). Le traducteur a sans doute mêlé ici «les fleurs d'or» et «les fleurs faites des sept substances précieuses».

Wyšprkr.

Le traducteur du Vessantara Jātaka a inséré dans son texte (l. 909-922), à propos d'une apparition du dieu suprême déguisé en vieillard, une liste curieuse de dieux hindous, où ceux-ci figurent avec les attributs matériels dont les croyances et l'imagerie populaires les avaient pourvus. Malgré leurs noms en partie déformés, Gauthiot les a identifiés sans peine, à l'exception de *Wyšprkr*, dieu à la triple figure (l. 917). *Wyšprkr* doit masquer Viçvakarman. Ce composé a subi dans son premier élément une semi-iranisation de *viçva-* en **wišpa-*, moins complète que celle de Viçvantara en *Wyspyδr³k*, puisqu'elle maintenait la chuintante. Pour *-kr* «faisant», qui représente skr. *-karman*, l'étymologie populaire, en altérant la finale, respectait somme toute la signification du mot. La triple figure de **Wišparkar* ou **Wišprakar* répond bien à la description que deux hymnes du Rg-Veda (x, 81, 82) donnent de Viçvakarman : doué d'une vision qui embrasse tous les horizons, ce dieu présente, de quelque côté qu'on le regarde, un visage et un corps complets (cf. Macdonell, *Ved. mythol.* [= *Grdr. d. indoar. Phil.*, III¹, 1], p. 118). Seul fait difficulté le *-r-* intérieur : on attendrait **wyspykr*, **wyšpykr*. Faut-il interpréter *-prkr* comme représentant skr. *prakara-*?

E. BENVENISTE.

AFGHAN *ŌSPANĀ* «FER».

L'effort des étymologistes pour expliquer ce mot n'a abouti qu'à des interprétations conjecturales et qui ne peuvent être retenues : *ōspana*, *ōspīna* «fer» dériverait, selon M. Geiger (*Etym. und Lautl. d. Afgh.*, p. 190, n° 256), de **ayō spaēnam* «métal blanc», selon Hübschmann (*Pers. Stud.*, p. 10), de **āspaina*. Personne n'a rapproché *ōspana* de av. **haosafna-* «acier», dont nous avons le dérivé *haosafnaēna-* «d'acier» (trad. phil. *pōlāwatēn*), dans *haosafnaēna-saēpa* «dont l'acier est trempé», mot qu'on avait également laissé sans correspondants en iranien. Notre ignorance presque complète

de la technique des métaux dans l'Iran ancien (cf. Geiger, *Ostir. Kult.*, p. 388-390) nous défend une traduction trop rigoureuse de ces termes. En tout cas, les noms du «fer» dans l'iranien scythique et oriental s'éclaircissent dès maintenant : avec un flottement singulier **(h)au-/*(h)a-* à l'initiale, on tirera de **(h)aosafna-*, afgh. *ōspana*, oss. *āfsān*; et de *(h)aosafnaēna-*, sogd. *'spnyn-*, **asp'nēn* ou **asafnēn* (cf. *'spnyn'y*, *S.C.E.*, 227, 231, 245; fém. *'spnynēh*, *ibid.*, 230, 288; *'spnynh wē''k* «au bec de fer», *ibid.*, 262), scyth. *οσπιω-* (dans le nom *Οσπιωμαζος* < **Οσπιωζαζος* «au bras de fer»), afgh. *ōspīna* (< **ōspnīna*), pamir. *spin*.

Au Sud, c'est un autre radical qui a prévalu : phl. litt. *āsīn*, kurde *hāsin* (avec un *h-* sans valeur étymologique, cf. Justi, *Kurd. Gramm.*, p. 45. § 18, et Mann, *Mundart der Mukri-Kurden*, I, p. xxxviii), pers. *āhān*, bal. *āsīn*, attendent encore une explication. Peut-être y aurait-il lieu de penser à av. *asānaēna-*, attesté une fois dans un passage tardif et altéré (*Nir.*, 108) : *asānaēnaēibya havā[na]ēibyācā*. Bartholomae traduit hypothétiquement «de pierre», en rapprochant *asan-*, ce qui satisfait très mal, le *havāna* étant généralement de métal.

On ne s'essiera pas à l'étude vaine des deux radicaux que l'analyse a fait apparaître. Il nous suffit d'avoir montré que les noms du «fer» en iranien se distribuent de part et d'autre d'une ligne qui sépare le Nord du Sud, et que — trait important pour l'histoire du dialecte et de la civilisation — la forme avestique concorde avec celle des parlers qui, de par leur situation ou leur origine, constituent le groupe oriental de l'iranien du Nord.

E. BENVENISTE.

PERSAN *UMĒδ* «ESPOIR».

Si Hübschmann a estimé que, «en dépit de toutes les tentatives d'explication, ce mot demeure complètement obscur» (*Pers. Stud.*, p. 17), c'est d'abord pour n'en avoir pas reconnu la forme ancienne, *ummēδ* chez Firdousi, laquelle n'est pas due, comme le pensait Horn (*Grundr.*, I, b, p. 54), à un redoublement métrique : la longue initiale de pers. *ōmēδ* (phl. *ōmēt*, pāz. *ōmēδ*, ont un *ō-* graphique) en face de *ummēδ*, afgh. *umād*, s'explique au contraire par un allongement compensatoire de la gémée simplifiée. Par

une intuition juste, mais sans alier au delà du simple rapprochement, Justi (*Ir. Namenb.*, p. 333) a comparé à pers. *umēd-vār* «qui espère» le nom scythe *Ουμῆνουαρος* d'Olbia. Rapprochement inattaquable, malgré les doutes marqués par M. Vasmer (*Untersuchungen* . . ., p. 47) : dans **ουμῆ(δ)ουαρ-*, le *-δ-* (< **-t-*), comme le *-δ-* de av. *fraḍāta*, est passé de bonne heure à *-h-*, ainsi que dans les emprunts arméniens à *-h-* (< **-δ-*) faits à un parler du Nord-Ouest très voisin de celui que reflète la forme *Ουμῆνουάρος* : dès le 1^{er} siècle av. J.-C., on a *Phrahates*. Il est évident dès lors que **umbēδ* est une métathèse de **ubmēδ*, lequel répond à av. *upamaiti-* «attente». Bartholomae (col. 391) range *upamaiti-* (dans la locution *upamaitim āste* «il faut attendre que. . .») parmi les «absolutifs»; c'est en réalité l'accusatif du nom d'action de *upa-man-* «attendre». On ne saurait tirer directement *ummēδ* de *upamaiti-*, à cause de scyth. *ουμῆ(δ)-*, malgré la différence dialectale. Un m. parthe **umbēδ* a donné pers. *ummēδ*, *umēδ*, comme phl. htt. *Dumbāvand* (arabe *Dumbāvand*, arm. *Dəmbavənd*) a abouti à pers. *Dāmāvand*. Cet exemple accroît le nombre des emprunts septentrionaux en persan que M. W. Lenz vient d'étudier (*Z.I.I.*, IV, 1926, p. 251 et suiv.).

E. BENVENISTE.

LES

AORISTES ATHÉMATIQUES

À VOYELLE LONGUE EN GREC ANCIEN.

L'opposition entre désinences actives et moyennes se définit d'une façon beaucoup moins simple que ne l'enseignent les paradigmes traditionnels (voir A. Meillet, *B.S.L.*, XXIII, p. 64). Ceci posé, il apparaît d'autre part que la valeur transitive ou intransitive d'une forme est souvent commandée par la structure du thème plutôt que par la qualité des désinences. Malgré sa flexion originellement «active», le parfait exprime essentiellement l'état (Chantraine, *Histoire du parfait grec*, p. 21-46). De même l'indo-européen a dû opposer volontiers un aoriste radical athématique actif de sens intransitif à un présent moyen de sens également intransitif. L'aoriste radical tendait, en védique, à faire prédominer la flexion active (voir Louis Renou, *La valeur du parfait dans les hymnes védiques*, p. 107). La langue oppose *ábhṛāt* à *bhrājate*, *bhéh* à *bháyate*, etc. Le procédé semble ancien et le grec a conservé ce même archaïsme (Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax*, I, p. 130).

Un aoriste athématique à désinences actives est normalement intransitif. — Une forme comme *ἔστην* (*ḗstān*) en face de *βαίνω* n'enseigne rien, pas plus que *ἀπέδραν*, *ἔτλην* (*ḗtlān*), *ἔφθην* (*ḗφthān*), *ἔβιον*, *ἔπλυν* : dans ces verbes intransitifs et de flexion active, l'aoriste athématique s'insérerait commodément dans la conjugaison. — Seuls sont à considérer les aoristes qui alternent avec des présents moyens.

Le verbe *ἵστημι* signifie «je place»; le moyen *ἵσταμαι* K 173, etc. «je me place, je me tiens debout». C'est avec le moyen que se groupe pour le sens l'aoriste bien connu *ἔστην* Z 43, etc., dorien *ἔστῃαν* Pindare, *Ném.*, I, 19, etc. «je me suis tenu debout». Cet aoriste s'appuie sur le parfait *ἔστηκα*, et s'oppose à l'aoriste sigmatique et factitif *ἔστησα* A 448, etc. L'exemple

est clair du point de vue grec; en sanskrit, *tiṣṭhāti*, thématique, s'emploie avec le sens intransitif, comme *asthāt*, ce qui supprime l'opposition. Le rapprochement du latin *sistō* paraît confirmer l'antiquité du sens transitif dans *ἵσθιμι*.

L'aoriste moyen *ἐπλάμην* de *πέτομαι* «voler» ne pose pas de question. Homère n'en possède pas d'autre. Mais de très bonne heure est attesté un aoriste intransitif *ἐπλήν*. Hésiode, *Op.*, 98 : . . . οὐδὲ ἐξέπλη «elle ne s'est pas envolée». La forme se retrouve chez Empédocle, *Fragm.* 175 (Diels) et avec le vocalisme dorien *ἐπλᾶν* chez Eschyle, *Prom.*, 115, 555; Sophocle, *Ant.*, 1307; Euripide, *Médée*, 439; *Ion*, 796. Cet aoriste semble ancien. S'il était refait, il apporterait un témoignage convaincant de la vitalité du système en grec. Sur *ἐπλήν* rapproché de *ἔσλην* la *κοινή* a bâti *ἱπλάμαι* d'après *ἵσταμαι*.

Les aoristes en *ē* fournissent aussi de bons exemples. A *σκελλομαι* «je me dessèche» répond un aoriste *ἔσκλην*. Le présent factitif est attesté tard mais Eschyle offre un imparfait moyen *κατεσκελλοντο* *Prom.*, 481. Aristophane emploie l'aoriste intransitif correspondant, *ἀποσκληῖναι*, *Guêpes*, 160 *ἔταν τις ἐκφύγη μ' ἀποσκληῖναι τότε*. . . «Si un accusé s'échappait je me dessécherais ce jour-là». On lit dans Hésychius *ἀποσκληαίη* · *ἀποξηραίνοιτο* [correction] *ἀποθάνοι*. Cet aoriste s'appariait au parfait intransitif *ἔσκληκα* (Lucien, *Coq.*, 29, etc.) et s'opposait à un aoriste sigmatique et factitif *σκηλεῖε* (Ψ 191). — L'η de *ἔσκλην* semble devoir s'interpréter comme un *ē* ancien, malgré le -*σκληαίη* d'Hésychius qui peut être une faute. Chez Epicharme est attesté *ἔσκληκα* *Frag.* 155 Kaibel, et Pindare emploie *σκληρός* *Ol.*, VII, 29 (mais Timée de Locres, 104 c, *σκληρός*).

De *ξυμβάλλομαι* on relève un aoriste *ξυμβλήτην* Φ 15⁹ et *βλήμεναι* Φ 518; l'*Etymologicum magnum*, 199, 52, a recueilli les deux formes *βλείης* et *βλείς* que le glossateur dérive de *βληθείς*, ce qui en confirme le sens intransitif. Il cite à ce propos deux fragments d'Epicharme fort corrompus (176 et 177 Kaibel) dont il n'est pas possible de tirer parti. Hésychius enfin apporte aussi une glose : *βλείης* · *βληθείης καὶ βλεῖο ἔτι*. — Le moyen, cité par Hésychius, n'est pas inconnu dans cet aoriste. Homère emploie *βλήτο* Δ 518, etc. — L'aoriste transitif de *βάλλω* a été bâti sur une 3^e personne du pluriel *ἔβαλον* et est passé à la flexion thématique.

Dans les aoristes en *ū* s'observe la même tendance. La racine dissyllabique **bhū-* offre un aoriste : grec *ἔϋν* (κ 397, etc.), sanskrit *ābhūt*, lat. *fuī*, v. slav. *by*, etc. Sans doute ne se prêtait-elle pas, de par son sens, à la constitution d'un présent. Le latin n'en possède pas. Le sanskrit et le grec s'en sont bâti un par des procédés divergents : *bhāvati* d'une part dont le vocalisme

trahit le caractère secondaire, *φύομαι* de l'autre. La flexion moyenne de *φύομαι* (ι 109, etc.), pour être une innovation du grec, n'en reste pas moins instructive. — *ἔφυν* s'appuie sur un parfait *πέφονκα*.

Le cas de *ἔδυν* dont on ne connaît pas d'étymologie certaine est semblable à celui de *ἔφυν*. A un présent moyen *δύομαι* (E 140) est lié un aoriste *ἔδυν* qui fait groupe avec le parfait *δέδυνκα*.

Les thèmes en *o* ne fournissent pas d'exemples attestés dans des textes littéraires. Mais dans l'*Etymologicum magnum* a été recueillie la glose suivante : *ἐξέτρω · ἐξεβλάξῃ*. L'aoriste intransitif *ἐξέτρω* répond au présent transitif *ἐκτιτρώσκει* (racine dissyllabique).

Lorsque l'aoriste n'est pas nettement intransitif, il semble pourtant ne pas s'employer comme un banal substitut du présent. L'aoriste *ἔβρων*, l'impératif *πίθι* où le sens intransitif est exclu sont chargés d'une valeur particulière. *Ἐβρων* signifie « se nourrir de » ; *Hymn. à Apollon Dél.*, 127 :

Αὐτὰρ ἐπειδὴ, Φοῖβε, κατέβρων ἀμβροτον εἶδαρ.

Lorsque tu t'es nourri, Phébus, de l'immortelle nourriture.

Le parfait *βέβρωκα* est attesté chez Homère (χ 403, X 94); or un verbe proprement résultatif n'admet pas de parfait : les deux faits se confirment l'un l'autre.

L'impératif *πίθι*, éolien *πω*, est réservé lui aussi à un usage particulier. Seul cet impératif a survécu de l'aoriste athématique de la racine **pō-/pī-* « boire ». Il a pu être préservé grâce à la structure de la désinence *-θι*; — il est pourtant significatif qu'il est surtout employé absolument.

Alcée, 54 : *χαῖρε καὶ πω* . . .

Comic. Frag. (Kock), II, 77 : *σὺ δ' ἀλλὰ πίθι* . . .

Comic. Frag. (Kock), II, 546 : *πίθι* . . .

De même enfin l'impératif *κλύθι*, seul débris d'un aoriste athématique (cf. skr. *śrudhi*) sur lequel a été construit *ἐκλυσον*, ne signifie pas proprement « écouter » mais « prêter une oreille favorable, être propice ».

A 37 = 451 *Κλύθί μεν ἀργυρότοξε* . . .

Sois-moi favorable, dieu dont l'arc est d'argent.

Il semble que les aoristes athématiques ne soient pas situés sur le même plan que les présents correspondants. Cette tendance est nette bien qu'elle ne puisse toujours se vérifier (*ἔγνω* est transitif; — *ἐκταμεν*, *ἔδομεν*, *εἴμεν*, *ἔθεμεν* sont des exemples contraires sur

lesquels il y aura lieu de revenir). Il reste que l'aoriste athématique est volontiers réservé en grec à un emploi absolu, intransitif; de cette singularité on entrevoit une origine indo-européenne.

Il semble, par ailleurs, que l'aoriste radical athématique généralise volontiers une voyelle longue. Cette particularité doit être ancienne : en sanskrit *ústhāt* se conjugue sans alternance comme en grec $\xi\sigma\tau\eta$; au grec $\xi\phi\upsilon\nu$, $\xi\phi\upsilon\mu\epsilon\nu$ répond en sanskrit *abhūvam*, *abhūma* (voir Thumb, *Handbuch*, § 537). Ce dernier verbe se trouve dans une situation particulière. Dans $\xi\sigma\tau\eta\nu$, $\xi\sigma\tau\eta\mu\epsilon\nu$ le degré long du singulier est généralisé. Le cas de $\xi\delta\upsilon\nu$, $\xi\phi\upsilon\nu$ apparaît tout différent. L'*ū* de $\xi\phi\upsilon\nu$ (racine dissyllabique du type **bhewa-*/**bhū-*) représente en fait un degré zéro. Par un procès inverse de celui qui a pu se produire dans $\xi\sigma\tau\eta\nu$, c'est toujours la voyelle longue qui s'est imposée à toute la flexion.

En grec le vocalisme bref est rare : $\xi\theta\epsilon\mu\epsilon\nu$, $\xi\delta\omicron\mu\epsilon\nu$, $\epsilon\acute{\iota}\mu\epsilon\nu$ ont résisté. Et hom. $\beta\acute{\alpha}\tau\eta\nu$, survivance isolée, disparaît vite : les formes vivantes sont $\beta\acute{\eta}\tau\eta\nu$, $\xi\zeta\eta\mu\epsilon\nu$, déjà chez Homère. Dans les racines dissyllabiques, les aoristes sont bâtis sur un thème à degré long de la seconde voyelle : $\xi\gamma\nu\omega\nu$, $\xi\gamma\nu\omega\mu\epsilon\nu$. On devine les restes d'une ancienne alternance dans l'opposition $\xi\zeta\lambda\eta\nu$, $\xi\zeta\alpha\lambda\omicron\nu$ mais elle a servi d'amorce à la constitution de deux aoristes distincts.

Les aoristes athématiques du grec sont essentiellement des aoristes à voyelles longues; nous avons vu d'autre part qu'ils expriment volontiers une notion intransitive ou absolue. Or ces deux particularités semblent liées. La valeur intransitive du thème est commandée par le vocalisme long. Les exceptions confirment cet usage : $\xi\delta\omicron\mu\epsilon\nu$, $\xi\theta\epsilon\mu\epsilon\nu$, $\epsilon\acute{\iota}\mu\epsilon\nu$, où le sens intransitif était exclu ou rare, maintiennent la brève.

Du point de vue grec, ces singularités s'expliquent. Il existait en grec des suffixes à voyelle longue qui servaient à construire des aoristes intransitifs. Le suffixe était généralement *ē* : $\acute{\epsilon}\mu\acute{\iota}\gamma\eta\nu$ Γ 445, etc. (cf. lat. *manēre*, v. sl. *miněti*, etc.). Cet élargissement pouvait faire corps avec le thème verbal comme dans $\xi\sigma\epsilon\eta\nu$ I, 471 «je me suis éteint», en face de $\sigma\epsilon\acute{\epsilon}\nu\nu\mu\iota$ «j'éteins». On retrouve en effet l'élargissement dans le parfait $\xi\sigma\epsilon\eta\kappa\alpha$ «je suis éteint», Eschyle, *Agam.*, 888. Or rien ne distingue, du point de vue grec, $\xi\zeta\lambda\eta\nu$ de $\xi\sigma\epsilon\eta\nu$ ou de $\acute{\epsilon}\mu\acute{\iota}\gamma\eta\nu$.

Le suffixe pouvait être *ā* : dorien $\acute{\epsilon}\acute{\zeta}\epsilon\rho\rho\nu\alpha$ Collitz, 3340₃; $\acute{\epsilon}\gamma\rho\nu\alpha$ Collitz, 3591; $\acute{\alpha}\pi\epsilon\sigma\sigma\acute{\alpha}$ Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 23 (citation laconienne); — d'un passage corrompu d'Hesychius, on peut cependant, semble-t-il, dégager la glose $\acute{\alpha}\pi\epsilon\sigma\sigma\acute{\alpha}$ · $\acute{\alpha}\pi\acute{\epsilon}\delta\rho\alpha$, $\acute{\alpha}\pi\eta\lambda\lambda\acute{\alpha}\gamma\eta$, $\eta\phi\alpha\nu\acute{\iota}\sigma\theta\eta$. Cet élargissement *ā* exprimant l'état remontait à l'indo-européen. Il est attesté en baltique, en slave (voir Brugmann, *Grundriss*², II, 3, p. 168) et en arménien (voir Brugmann, *l. c.*, p. 163).

C'est à ces aoristes en \bar{a} que se sont agrégés les aoristes radicaux de la série $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\alpha}\nu$, $\acute{\epsilon}\pi\tau\acute{\alpha}\nu$.

Le suffixe enfin pouvait être \bar{o} qui alternait avec \bar{e} . Il est attesté en grec dans $\acute{\epsilon}\alpha\lambda\omega\nu$ de $\acute{\alpha}\lambda\acute{\iota}\sigma\kappa\omicron\mu\alpha\iota$ « je suis pris » ⁽¹⁾. C'est sur une forme de ce type que s'appuie $\acute{\epsilon}\acute{\xi}\acute{\epsilon}\tau\omega$.

L' \bar{u} de $\acute{\epsilon}\delta\bar{u}\nu$ et de $\acute{\epsilon}\varphi\bar{u}\nu$ s'est facilement maintenu.

Il s'est donc fixé. en grec, un petit groupe d'aoristes à voyelle longue, de sens intransitif. Deux types indo-européens s'y sont réunis et confondus : quelques aoristes athématiques où une longue s'est généralisée; d'autre part les aoristes intransitifs à élargissement en voyelle longue dont le grec a tiré grand parti pour se constituer un système passif. M. Meillet (*Introduction*⁵, p. 174) a montré comment l'analyse linguistique permet de dégager les éléments suffixaux et de faire le départ entre les aoristes à voyelle longue suffixale et ceux à voyelle longue radicale. — Le système phonétique de Brugmann, au contraire ne lui permettait pas de distinguer les deux groupes (voir *Griechische Grammatik*⁴, p. 325). Il convient de les séparer à l'origine, mais, en grec, ils font un tout : les grammaires descriptives qui les confondent donnent une idée juste du système verbal.

Ainsi s'explique le maintien de la brève dans $\acute{\epsilon}\theta\epsilon\mu\epsilon\nu$, $\acute{\epsilon}\delta\omicron\mu\epsilon\nu$, $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\mu\epsilon\nu$. Ces aoristes qui n'étaient pas intransitifs admettaient le vocalisme bref. Au contraire, on tendait à éliminer la voyelle longue : elle avait en effet un rôle défini, celui d'exprimer l'état; parlant elle ne convenait pas. Le verbe $\kappa\tau\epsilon\acute{\iota}\nu\omega$ possédait un aoriste athématique actif de sens transitif $\acute{\epsilon}\kappa\tau\alpha\mu\epsilon\nu$ μ 375 « nous avons tué »; sur la 1^{re} personne du pluriel a été reconstruit un singulier $\kappa\acute{\alpha}\tau\epsilon\kappa\tau\alpha\nu$ Δ 319, avec voyelle brève. Une forme à voyelle longue eût été, du reste, malaisée à bâtir.

Cette même tendance a pu contribuer à la fortune du type $\acute{\epsilon}\delta\omega\kappa\alpha$, $\acute{\epsilon}\theta\eta\kappa\alpha$. $\acute{\eta}\kappa\alpha$ (ancien pour ces deux dernières formes, cf. lat. *fēcī*, *iēcī*, phrygien *αδδακετ*) en face du pluriel $\acute{\epsilon}\delta\omicron\mu\epsilon\nu$, $\acute{\epsilon}\theta\epsilon\mu\epsilon\nu$, $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\mu\epsilon\nu$; $\acute{\epsilon}\theta\epsilon\mu\epsilon\nu$, $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\mu\epsilon\nu$ pouvait s'adapter au système verbal grec; * $\acute{\epsilon}\theta\eta\nu$, * $\acute{\theta}\eta\nu$ (skr. *adhām*) était choquant, parce que les formes monosyllabiques étaient évitées, mais peut-être aussi parce que le vocalisme long semblait lié au sens intransitif. — Inversement, il est remarquable que l'aoriste intransitif $\beta\bar{\alpha}$ -/ $\beta\alpha$ - ait tendu à généraliser le vocalisme \bar{a} : la seule trace sûre du degré zéro est conservée dans hom. $\beta\acute{\alpha}\tau\eta\nu$, qui s'est maintenu à côté de $\beta\acute{\eta}\tau\eta\nu$, et où la conservation de $\bar{\alpha}$ était favorisée par l'existence de $\beta\acute{\alpha}\nu$, $\acute{\epsilon}\beta\alpha\nu$ (où il est impossible de décider si l' α est un ancien $\bar{\alpha}$ ou un ancien $\bar{\alpha}$, cf. $\sigma\acute{\iota}\delta\alpha\nu$, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\alpha}\nu$).

⁽¹⁾ Peut-être aussi dans $\acute{\epsilon}\acute{\xi}\acute{\eta}\mu\epsilon\lambda\omega$ de $\acute{\epsilon}\acute{\xi}\alpha\mu\epsilon\lambda\acute{\iota}\sigma\kappa\omega$ ELIEN, *Fragm.* 52. La forme n'étant attestée qu'à date basse, je n'ose l'interpréter comme un archaïsme authentique.

Il est malaisé de classer des faits complexes et que l'analogie, jouant en sens divers, a bouleversés. L'indo-européen possédait des aoristes athématiques où le vocalisme long a joué un rôle important : il s'y attachait souvent une valeur intransitive ; — il possédait d'autre part des aoristes intransitifs à voyelle longue suffixale. Le grec a conservé beaucoup de formes de ces deux types. Mais la théorie de l'indo-européen ne doit pas nous offusquer la vue d'un système proprement grec : l'aoriste athématique et l'aoriste à suffixe long se sont amalgamés. Avec des matériaux indo-européens, il a été bâti une conjugaison d'une architecture originale.

Pierre CHANTRAINE.

LE PRONOM PERSONNEL ET LES DÉMONSTRATIFS.

Le pronom personnel de 1^{re} personne offre en indo-européen cette particularité singulière d'emprunter à deux racines distinctes la forme du cas sujet et celle des autres cas : skr. *ahám* et *mā*, etc., *vayám* et *nah*, etc.; v. pruss. *es*, *as* et *mien*, *mes* et *nouson* (gén.), etc. (l'accusatif *mans* est secondaire); voir le tableau du *Grundriss* de Brugmann, II², 2, p. 426-427.

Ce qui explique cette singularité, c'est que le pronom personnel étant invariable en indo-européen, il ne distinguait pas de formes casuelles. A la date où elles sont attestées, les diverses langues indo-européennes offrent une flexion casuelle du pronom personnel; mais les formes en divergent d'une langue à l'autre, et, si l'on y reconnaît parfois les caractéristiques propres à tel ou tel cas, c'est en vertu d'innovations propres à chaque langue. L'i de formes telles que skr. *me* et gr. *μοι*, qui servent à la fois de génitifs et de datifs, n'est pas une désinence : skr. *nah* n'a pas de désinence; ce doit être une particule qui s'ajoute à une forme **mo* du pronom, distincte de **me* uniquement par le degré d'alternance vocalique : l'irl. *ni* suppose un timbre vocalique *e* en face du vocalisme *o* de lat. *nōs*. — Or, pour le pronom personnel comme pour tous les mots qui désignent des personnes, il importe de distinguer le sujet et l'objet. Dans le pronom de 1^{re} personne, au singulier comme au pluriel, la langue a utilisé à cet effet deux racines différentes. Il y a un rapport entre l'absence originelle de formes casuelles et l'emploi de racines distinctes pour le sujet et le cas régime dans le pronom personnel.

Au pluriel, le nominatif a été obtenu de deux manières différentes : l'indo-iranien et le germanique ont le type skr. *vay-ám*, got. *wei-s*, et le slave, le balte, l'arménien ont le type v. sl. *my* (altéré), lit. *mēs*, arm. *mek*^c (sans doute gr. **άσμες*, supposé par lesb. *ἄμ-*

μες et dor. ἄμῆς, en est une forme arrangée d'après l'accusatif : lesb. ἄμμε, dor. ἄμῆ). On voit par là que le fait a quelque raison profonde.

Dans le pronom de 2^e personne, le même fait n'a pas eu lieu. Au singulier du moins, ceci tient peut-être à ce que la langue a pu se tirer d'affaire par un autre procédé. La forme *mē (gr. με, skr. mā, etc.) du pronom de 1^{re} personne ne se prêtait guère à des variations. Dans le pronom de 2^e personne, le cas sujet est distingué seulement par l'opposition d'une forme sans -ē final : véd. (u)v-ām, gr. σὺ, lat. tū, etc., et d'une forme avec *-ē : skr. tvā, gr. σε, etc. L'addition de *-ē à l'accusatif n'a d'ailleurs rien d'essentiel : le dorien a conservé τὺ avec valeur d'accusatif comme de nominatif (voir Bechtel, *Gr. Dial.*, III, p. 189); cette conservation est exceptionnelle, mais d'autant plus remarquable. On enseigne souvent que cet emploi dorien de τὺ serait secondaire; mais il ne semble pas que pareille innovation soit explicable en grec; le fait ne peut être qu'ancien.

Ceci posé, la flexion des démonstratifs s'éclaire.

On y retrouve le fait que, au genre animé, le radical du cas sujet s'oppose à celui des autres formes : skr. sā et tām, gr. ὅ et τόν, got. sa et pana. Il résulte de là, si le rapport établi pour la 1^{re} personne du pronom personnel est juste, que les démonstratifs n'ont pas eu de formes casuelles à l'origine.

Et, en effet, les formes de la déclinaison ne sont pas celles du thème même, mais celles d'éléments ajoutés au thème : le datif de *to- n'est pas de la forme en *-ōi, qui est celle des substantifs et adjectifs thèmes en -e/o-, mais de la forme skr. tasmai, v. pruss. stesmu, got. panma, cf. ombr. esmet, c'est-à-dire que ce n'est pas *te/o- lui-même qui est fléchi, mais un élément ajouté à *te/o-, ancienne forme invariable qui se retrouve peut-être à l'état d'adverbe dans lit. tè, arm. tē.

Au masculin-neutre, le fait est déjà clair. Au féminin, l'évidence est plus grande encore. En effet, ce qui est fléchi au singulier, ce n'est pas un thème *tā- ayant le caractère d'un thème d'adjectif féminin; c'est un élément ajouté à un thème *te- : skr. tasyāḥ, v. pruss. stessias, got. pizos; skr. tasyai, v. pruss. stessiei, got. pizai. Ainsi le thème invariable *te/o- se trouve à la fois au génitif et au datif, au masculin-neutre et au féminin.

L'opposition du type skr. sā à tām n'est pas unique en son genre. Un autre démonstratif au moins en offre une semblable : skr. ay-(ām) et (im-)ām, asyā, asmaī, etc.; lat. is, (h-)i-(c) et (e-)um, (h-)un-(c), etc. L'ancienneté de skr. asmaī est assurée par le correspondant ombr. esmet.

Dès l'indo-européen commun, une flexion des démonstratifs

était constituée, avec opposition de thèmes masculins-neutres et de thèmes féminins; mais les faits cités laissent apparaître que cette double opposition résulte de développements qui, en indo-européen commun, n'étaient pas anciens.

On ne saurait considérer comme un accident que des formes aussi essentielles dans la langue que le sont les pronoms personnels et les démonstratifs aient été invariables, les uns encore en indo-européen commun, les autres au moins dans l'état de langue dont cet indo-européen est la continuation immédiate.

Et en effet depuis longtemps, l'attention a été attirée sur des éléments essentiels de l'indo-européen qui sont invariables.

Il suffit d'observer les premiers termes de composés pour conclure que les thèmes nominaux ont eu une existence propre, sans flexion.

Certains thèmes ont continué de s'employer dans la phrase sans flexion casuelle, à savoir les noms de nombre de «cinq» à «dix», ainsi gr. *πέντε*, *ἕξ*, *δέκα*. Il y a là une survivance remarquable; le fait que les noms de nombre «deux», «trois» et «quatre» offrent une flexion casuelle complète et une distinction du masculin et du féminin s'y oppose d'une manière qu'il est difficile d'expliquer. Il est vrai que la façon dont se marque pour «trois» et «quatre» la distinction du féminin d'avec le masculin est particulière à ces deux mots; on a, dès longtemps, supposé, dans des formes telles que skr. *tisráh*, *cátasrah*, v. irl. *teoir*, *ce-theoir*, d'anciens composés.

D'une manière générale, du reste, la flexion casuelle indo-européenne ne constitue pas un système homogène et régulier.

Les pièces dont elle est faite sont de types différents.

Ainsi une désinence comme celle du génitif-ablatif singulier de type athématique comporte les alternances vocaliques normales; elle est de la forme *-es, *-os, *-s suivant les circonstances: -es ou -os (sans raison visible) après vocalisme zéro, type skr. *áv-y-ah*, gr. *οἶός*, et -s après vocalisme plein: skr. *-eh*, lit. *-es*, got. *-ais*, etc. Au contraire, la caractéristique, toute semblable, du nominatif pluriel masculin-féminin, *-es, s'en distingue par le fait qu'elle n'offre aucune alternance vocalique.

De même, la nasale, *-n ou *-m suivant les langues, qui caractérise l'accusatif singulier du genre animé, et le *-ns qui caractérise l'accusatif pluriel du genre animé n'offrent jamais une voyelle proprement dite. Ces caractéristiques de l'accusatif singulier et pluriel du genre animé (masculin-féminin) se trouvent dans tous les types nominaux, thématiques et athématiques, et même dans les démonstratifs; seuls, les pronoms personnels y échappent; mais on voit par

le duel, où la distinction du nominatif et de l'accusatif n'existe pas, que l'introduction de ces caractéristiques est sans doute un fait secondaire.

La caractéristique **-i*, sans aucune alternance vocalique, du locatif singulier peut manquer, alors que la caractéristique du datif singulier, qui semble être **-ei*, **-oi*, **-i*, avec alternance vocalique, ne fait jamais défaut.

Les désinences à **-bh-* ou **-m-* initiaux suivant les langues ont le caractère de formes adverbiales et n'ont pris figure de véritables désinences casuelles que dans une partie du domaine indo-européen : indo-iranien, arménien, slave et baltique. A ce propos, il est à noter qu'une forme particulière d'instrumental est bien établie seulement pour ces langues et que, dans l'indo-européen occidental, on n'aperçoit guère de caractéristique nette de l'instrumental.

Tout indique donc que la flexion casuelle de l'indo-européen résulte d'un développement qui, lors de la période de communauté sur laquelle reposent les langues attestées, n'était pas ancien, qui même n'était pas encore achevé à certains égards. Ce fait est de grande conséquence. Car la structure syntaxique de l'indo-européen commun est commandée par la flexion casuelle, et l'évolution ultérieure des langues indo-européennes est caractérisée par la ruine progressive de cette flexion et du système syntaxique que la variété des formes casuelles rendait possible. Ce qui caractérise essentiellement cette structure, c'est que chaque nom, portant en lui-même la marque de son rôle dans la phrase, est autonome. De là vient le caractère appositionnel de toute la construction; ainsi s'explique la liberté de l'ordre des mots. Ces traits fondamentaux ne sauraient exister sans la flexion casuelle richement développée qu'avait l'indo-européen.

Dès lors, quand on essaie de rapprocher l'indo-européen de telle ou telle autre famille de langues, soit le sémitique, soit le finno-ougrien, il n'y a sans doute pas à faire état de la flexion casuelle (dans son *Indogermanische Grammatik*, I, p. 47, M. Hirt fait prévoir pareille conclusion pour son étude de l'ensemble de la flexion indo-européenne). Assurément on n'est pas encore au point de pouvoir faire utilement ces recherches; car il faut d'abord définir les liens qui semblent unir le sémitique à l'égyptien et aux diverses langues chamitiques, ceux qui semblent unir le finno-ougrien au turc, au mongol, etc., et instituer une comparaison des langues caucasiennes entre elles; autant de tâches préliminaires dont aucune n'est accomplie ni même systématiquement entamée. Mais, quand on abordera la recherche dans des conditions où elle ait chance d'aboutir, la déclinaison du nom indo-européen risque de ne fournir aucun terme de comparaison. Et en effet, si les formes anciennes

du sémitique offrent une déclinaison ou des traces de déclinaison, cette déclinaison diffère à tous égards de la déclinaison indo-européenne, de même que, pour la forme comme pour l'emploi, la distinction du masculin et du féminin diffère entièrement en indo-européen et en sémitique. Et de même encore la déclinaison finno-ougrienne ou la déclinaison turque diffèrent du tout au tout de la déclinaison indo-européenne. Si des rapprochements entre ces langues pour lesquelles il en a été proposé déjà peuvent se faire, ce sera hors de la flexion nominale, et il est de plus en plus à craindre qu'on ne sorte pas des comparaisons de vocabulaire dont les inconvénients sont évidents ⁽¹⁾.

A. MEILLET.

⁽¹⁾ Cet article était en pages quand j'ai reçu le *Nomen* de M. Hirt. Il ne me donne lieu à rien modifier de l'exposé ci-dessus.

SUR CERTAINS NOMS DE L'ANNÉE.

Dans l'Avesta, l'année est nommée *yārə* s'il s'agit d'une seule, et *sard-* s'il s'agit de plusieurs. Ainsi *yārə-drājō* signifie « durée d'un an » et *tarō yārə* « au bout d'un an ». Au contraire, le thème *sard-*, qui a procuré à l'iranien le nom général de l'année, n'est employé que s'il s'agit de plusieurs années : *pasča pančāsataṃ sarə-ḍam* « après cinquante ans », *hapta sarəḍa* « sept ans », ou *pasča panča-dasīm sarəḍəm* « après la quinzième année ». Pareille répartition ne saurait être fortuite.

Pour désigner proprement l'année, un correspondant de *sard-* ne se trouve nulle part. Mais le nom sanskrit de l'« automne » est *ṣarād-* qu'on a toujours rapproché de av. *sard-*. Du reste, en védique, *ṣarād-* sert à désigner les « années » quand il est question de plusieurs années, ainsi *īśrāḥ ṣarādaḥ* R. V., I, 72, 3, *ṣatām ṣarādaḥ* II, 27, 10, etc. De même il est plusieurs fois question de *ṣatām himāḥ* (ainsi R. V., I, 64, 14) « cent hivers » pour « cent années ».

Or le latin oppose *hōrnus* « de cette année », désignant notamment la récolte de l'année, à *bimus*, *trimus* indiquant les animaux de deux ans et trois ans. Lucilius, XXVIII, 23, oppose *horno* « ipsius anni » à *anno* « d'une autre année ». Le type *hōrnus* est ancien : cf. v. h. a. *hiuru* « cette année ».

En gotique, on lit *jera hwammeh* « κατ' ἔτος ». L., II, 41, mais *twalib-wintrus* « ἐτῶν δώδεκα », *ibid.*, 42. Sans doute got. *jer* a un pluriel. Mais, précisément avec « douze », c'est *wintrus* qui s'emploie pour désigner les « années » : Mt., L, 20, *ib. wintruns* « δώδεκα ἔτη », L., VIII, 42, *wintrīwe twalibe* « ἐτῶν δώδεκα ».

Pareille opposition se comprend chez des éleveurs de bétail. Après le premier hiver, le jeune bouc, la jeune chèvre sont adultes ; le grec les nomme alors *χίμαρος χίμαρα* (voir Théocrite, I, 6). Le vieil anglais connaît de même l'agneau *ānwintre* « d'un an », c'est-à-dire « qui a passé un hiver », — Justement avec une valeur

pareille à celle de *χίμαρος* chez Théocrite, c'est-à-dire « chèvre qui n'a pas encore été traite », le norvégien a *gymler* « brebis qui n'a pas encore agnelé ». Dans la loi salique, *in-gimus* indique une bête d'un an. — Malgré la difficulté que fait le manque de traces de *i*, on s'accorde de plus à rapprocher du nom de l'« hiver » v. isl. *gamall* « ancien » et *gemla* « agneau d'un an », irl. *gam* « hiver » (voir H. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, I, p. 66) et *gamuin* « veau d'un an » (*ibid.*, II, 56).

Le slave indique la valeur initiale du mot représenté par av. *yārə* et got. *jer*. L'article *jarū* du dictionnaire étymologique de M. Berneker montre nettement le sens de « printemps », et les dérivés tels que *jarīcī* désignent ce qui vient avec le printemps, les jeunes animaux de certaines sortes.

Le dérivé gr. *ώρα* s'applique à toutes les saisons : hom. *ὥρῃ εἰαρινῇ*, *Θέρεος* mais aussi *χειμερίῃ*. Cependant le sens propre est plutôt « belle saison, printemps », ainsi B 468 = 151 :

ἕσα φύλλα καὶ ἄνθεα γίνεται ὥρη.

Ceci explique le sens de « moment favorable », qui est fréquent et qui ressort du dérivé *ώραῖος*. On appelle la « belle saison » ἡ *ώραῖα*.

En somme, on aperçoit ici des usages bien définis et qui s'expliquent par l'importance de l'élevage des animaux dans le monde indo-européen.

A. MEILLET.

LAT. *POTIOR*.

Dans ses belles leçons sur la *Syntaxe*, I, p. 68 et suiv., M. J. Wackernagel enseigne que, dans lat. *potior*, il aurait conflué deux anciens présents, l'un radical, correspondant à skr. *pátyate* qui a le même sens que *potitur*, l'autre dénominatif, dérivé de *potis*.

Pour expliquer les constructions variées de *potior* avec le génitif, l'ablatif (ancien instrumental dans l'espèce) et l'accusatif, cette double origine de *potior* n'est pas nécessaire; car la construction de *potior* avec le génitif est parallèle à celle de véd. *íce* avec le même cas et ne fait aucune difficulté. C'est un génitif partitif tout naturel près d'un verbe signifiant «avoir pouvoir sur», à côté de l'accusatif.

En réalité skr. *pátyate* est un dénominatif, tout comme *potior*, et Whitney enseigne déjà cette doctrine dans ses *Routs, Verb-forms*. Ce qui le montre, c'est que seul existe le présent.

Mais Whitney s'est trompé en donnant *pátyate* pour un dérivé de *pátih*. La formation est indo-européenne, et tirée, non de **poti-*, mais de *pot-*, qui est conservé dans le second terme de composés. L'-i- de *poti-* est un élargissement, sans valeur sémantique. On n'aurait pu tirer *pátyate* de *pátih*; mais l'indo-européen a pu normalement tirer **pot-ye/o-* de **pot-*.

Ce présent dénominatif **pot-ye/o-* est l'un des mots de caractère politique et religieux propres à l'indo-iranien et à l'italo-celtique.

À côté, l'italique a un autre dérivé en -ē-, aussi dénominatif, qui est conservé dans osq. *pútiad* et dans lat. *potens*.

A. MEILLET.

LES LANGUES AFRICAINES MODERNES ET L'ÉGYPTIEN ANCIEN.

Les langues parlées en Afrique ⁽¹⁾, autres que l'arabe, n'ont guère été étudiées par les philologues avant le xix^e siècle; antérieurement à cette période, quelques-unes avaient été décrites cependant : le hottentot par Kolbe, les idiomes du Congo par Brusciotto et l'abbé Proyart, et il existait de petits vocabulaires du peul, du wolof, du dahoméen, etc., dont certains remontaient aux xvi^e et xvii^e siècles.

L'existence d'un grand groupe de dialectes apparentés entre eux dans l'Afrique Australe fut signalée par Marsden en 1808, et en 1812 Vater reconnut la parenté des idiomes parlés par les Peuls du Sénégal et de l'Adamawa. A partir de ce moment, les travaux descriptifs et les mémoires se multiplièrent; Bleek détermina vers 1860 l'étendue du groupe signalé par Marsden et jeta les bases d'une grammaire comparée de ces langues, appelées par lui «bantoues». Lepsius tenta en 1880 de classer les idiomes africains connus et distingua :

A. Des langues nègres primitives comprenant : 1° les langues bantoues; 2° des langues nègres hybrides (yorouba, tçi, mandé, wolof, peul, nouba, etc.);

B. Les langues chamitiques : 1° l'égyptien et le copte; 2° les langues des Touaregs, des Kabyles, etc.; 3° les langues couchites (bedya, galla, somali, etc.); 4° le hottentot;

C. Les langues sémitiques : 1° dialectes abyssins; 2° dialectes arabes.

Le haoussa, d'après Lepsius, serait un croisement de nègre et de chamitique.

(1) Abréviations : p., peul; b., bantou; c., copte; h., haoussa.

L'existence d'une famille linguistique sémitique est évidente, mais les théories sur le classement des langues des groupes A et B ont beaucoup varié.

Nous ne pouvons rappeler ici tout ce qui a été écrit sur la position de l'égyptien depuis que l'on étudie les hiéroglyphes, ni toutes les discussions relatives aux rapports entre les langues chamitiques et sémitiques (groupes B et C de Lepsius); tandis que Benfey affirmait en 1841 que l'égyptien était une langue africaine, et que Rochemonteix entrevoyait l'unité égypto-chamitique, M. Albright a voulu démontrer dernièrement que l'égyptien était un idiome sémitique.

La théorie de Reinisch, qui formula en 1908 l'hypothèse d'une langue commune chamito-sémitique-bantoue, n'a rencontré que peu d'adhérents, et d'une façon générale on peut dire que les africanisants n'ont étudié que les langues du groupe A de Lepsius, et que les sémitisants les ont ignorées.

Le classement de ces idiomes proposé par Lepsius n'a pas été reconnu exact et diverses hypothèses et solutions ont été proposées aux problèmes que soulève leur étude. M. Meinhof a classé le peul et le haoussa dans le groupe chamitique; Sir H. Johnson et Drexel ont affirmé l'origine asiatique du bantou commun; et certains auteurs ont opposé un groupe soudanais au groupe bantou ou un groupe d'origine nègre à un groupe d'origine septentrionale. Nous avons nous-même essayé de démontrer entre 1912 et 1915 l'existence d'une langue commune négro-africaine comprenant le peul, le haoussa, le mandé, l'agni et les idiomes bantous⁽¹⁾; cette thèse, acceptée depuis quinze ans par Delafosse et par M. Trombetti, semble sur le point d'être admise, partiellement du moins, par M. Westermann, dont l'autorité est grande, tant en Allemagne qu'en Angleterre.

Si les progrès de la linguistique africaine ont été lents, c'est, croyons-nous, que les méthodes suivies ont été mauvaises; on a comparé les faits décrits par les auteurs des grammaires sans les examiner à fond; on a écarté les formes exceptionnelles pour s'attacher aux formes dites normales; on a tenté d'expliquer les morphèmes d'une langue par les vocables homonymes de cette langue même; on a été hypnotisé par l'idée que les mots les plus courts étaient les plus primitifs et que la morphologie la plus simple devait être la plus archaïque; on a voulu voir dans les faits communs des emprunts.

Or une étude comparative des vocabulaires, et surtout des noms des parties du corps, d'une cinquantaine de langues négro-africaines, nous a montré que les éléments lexicologiques non com-

⁽¹⁾ Cf. *Mém. Soc. Ling. de Paris*, t. XV, XVII, XIX.

muns étaient des formations dialectales modernes; le fond du vocabulaire est commun. D'autre part, un examen des affixes nominaux bantous, peuls et haoussas nous a permis de démontrer, dans un travail actuellement sous presse, qu'ils dérivent tous de morphèmes de la langue commune, et que celle-ci ne différenciait que deux genres; les classes dites nominales représentent l'usage dialectal moderne de formes nominales diverses (relatives, qualificatives, participiales, etc.).

Ces points étant considérés comme acquis, nous avons voulu voir si l'égyptien éclairerait certains problèmes. Nous savions en effet que le somali ne se séparait que superficiellement des langues universellement reconnues comme négro-africaines, et que des égyptologues avaient reconnu la présence d'éléments égyptiens dans divers idiomes du groupe dit couchitique.

Nous avons rapidement constaté que l'égyptien ancien et les langues négro-africaines modernes représentent une langue commune; les idiomes bantous, le peul, le haoussa, le mandé et l'agni nous paraissent dériver de l'égyptien même, comme le copte; faute d'avoir eu le temps nécessaire, nous ne pouvons affirmer que parmi les parlers apparentés, il n'y en ait pas qui ne dérivent simplement d'une langue sœur de l'égyptien, mais la chose nous paraît douteuse.

En affirmant que l'égyptien représente un état de la langue commune copte-bantoue-peule, etc., nous ne prétendons pas prendre parti dans la question de l'origine de l'égyptien, car la diffusion a eu lieu à une époque relativement récente, vraisemblablement postérieure à celle des Pyramides. Le problème des rapports entre l'égyptien ancien et les langues parlées par les Chamites et Sémites de race blanche ne présente donc pas un intérêt immédiat pour l'africanisant. Le problème racial regarde les anthropologues: la comparaison linguistique nous permet d'affirmer que des hommes parlant l'égyptien ont porté leur langue jusqu'aux confins du continent africain (la diffusion, depuis le 6° degré Nord jusqu'au Sud, des langues bantoues montre qu'une telle thèse n'a rien d'in vraisemblable); il semble qu'il y ait lieu d'admettre des migrations successives. Si l'anthropologie paraît exiger l'hypothèse de l'existence antérieure en Afrique d'une race distincte de celle des Égyptiens et des Sémites, les preuves d'ordre linguistique de l'existence d'un substrat nous semblent devoir être faibles.

L'objection, basée sur la différence des systèmes actuels, à l'hypothèse de l'unité linguistique africaine, n'a pas de poids, car les langues modernes de l'Europe Occidentale ne ressemblent guère au latin et au germanique commun, encore moins au sanskrit.

Pour certaines personnes, des survivances nombreuses paraissent à priori invraisemblables, et c'est pour dissiper ce pré-

jugé que nous exposerons en premier lieu des faits communs peuls-égyptiens; quelle que soit l'opinion que l'on professe sur la situation du peul dans le groupe négro-africain, il est en effet difficile de nier que le peul a gardé, non pas seulement des vocables, mais des formes nominales et verbales à peine modifiées par l'évolution phonétique. Après avoir ainsi démontré la possibilité de survivances, nous montrerons comment l'égyptien ancien explique les formes bantoues modernes.

Avant d'aborder la démonstration proprement dite, nous croyons devoir signaler des concordances entre certains signes phoniques égyptiens et les noms vivants des objets représentés :

𐀀 = *s*, cf. *st* « force, puissance ».

Dans le groupe bantou du Sud-Est, on a *ndhla*, *tla*, etc. < **n-g'a* « force, puissance ». Or, en zoulou, l'aigle noir à pattes rouges est regardé comme le roi des oiseaux et s'appelle *ndhlaza-nyoni*, soit « le puissant des oiseaux ».

𐀁 = *b*, cf. fan *e-bo*, plur. *me-bo*, idjo *bwo*, ne *bo* « jambe ».

Cet accord de langues isolées l'une de l'autre et appartenant à des groupes différents atteste l'ancienneté du vocable commun.

𐀂 = *r*, cf. bambara *da*, mende *la*, gan *da* « bouche ».

𐀃 = *d*, cf. teda *dua*, monvou *e-di*, dahomé *a-lo*, gan *de* « main ».

𐀄 = *s*, cf. bant. *nsi* « cil », *nsinga* « tendon, fil » (< **n-ki*).

𐀅 = *š*, cf. bant. *sima* < **itma* « puits ».

𐀆 = *n*, cf. bant. *nya* ou *na* « mouiller, pleuvoir ».

𐀇 = *t*, cf. bant. *to* « bouillie », bambara *to* « pâte ».

𐀈 *wr*, cf. peul *bilibili* « hirondelle ».

𐀉 = *rw*, cf. bant. *-lavu*, *tau* < **dagú* « lion » (l'occlusive vélaire n'est vivante dans aucun dialecte; on pourrait écrire **dawú*).

LE PEUL ET L'ÉGYPTIEN.

Le vocabulaire et le système verbal.

Un des traits caractéristiques des dialectes peuls est le rôle des alternances consonantiques : la majorité des verbes sont suscep-

tibles d'avoir à l'initiale une occlusive au pluriel des temps personnels et une mi-occlusive au singulier. Exemples :

be ngoni « ils étaient »; sing. *o woni*;
be piyi « ils frappèrent »; sing. *o fiyi*;
be tyodi « ils achetèrent »; sing. *o sodi*.

Certains substantifs et qualificatifs présentent un phénomène analogue, tant à l'initiale qu'à la finale du radical, en des conditions difficiles à expliquer, mais définies. Exemples :

dehbo « femme », plur. *rew-be*;
rew-ru « femelle » (de certains animaux), plur. *dehbi*;
hay-re « pierre », plur. *kady-e*;
putyu ndanewu « cheval blanc », plur. *putyi danedyi*;
nagge ranewe « vache blanche », plur. *na'i danedyi*.

Des faits analogues se retrouvent dans le groupe bantou et dans diverses langues africaines; ils sont inconnus dans les langues sémitiques, et on n'a jamais recherché s'ils se présentaient en égyptien; ils représentent l'évolution indépendante de certains groupes phoniques. Dans les langues africaines modernes, la présence d'un préfixe nasal coïncide généralement avec celle d'une occlusive, et les africanisants ont pris l'habitude de parler du traitement de l'initiale après nasale et du traitement après voyelle; nous emploierons ces expressions, qui décrivent souvent l'état moderne, mais en faisant toutes réserves sur la nature réelle du phénomène, car en peul une nasale ne paraît pas en être la seule condition.

Les alternances à la finale du radical sont fonction du suffixe, et nous croyons que l'égyptien permettra d'expliquer certains faits peuls obscurs aujourd'hui.

En principe, un radical peul est bilitère et la voyelle est constante dans toutes les formes verbales, ainsi que dans tous les dérivés; toutefois, si les indigènes ne perçoivent point de lien entre deux mots à voyelle radicale différente, il ne faut pas en conclure que tous les radicaux dérivent de radicaux anciens distincts. Ainsi *dyom* « propriétaire » et *dyey-ude* « être le propriétaire » pourraient représenter un même radical. Ici encore nous acceptons provisoirement la théorie courante, en faisant des réserves sur son exactitude historique.

Les consonnes peules sont : *b* (*w*), *p* (*f*), *d* (*r*), *t*, *dy* (*y*), *ty* (*s*), *g* (*w*, *'*), *k* (*h*), *m*, *n*, *ñ*, *ṇ*, *ḥ*, *ḍ*, *ḏy*. Les voyelles sont : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, qui peuvent être longues ou brèves.

Les consonnes *b*, *d*, *dy* représentent les phonèmes *b*, *d*, *dy* articulés avec accompagnement d'un mouvement de la luette.


Les Peuls différencient quelquefois par des modifications de la hauteur du ton des voyelles de même timbre ayant des valeurs morphologiques différentes. Exemples :

mi piya « je frappe », *mi piyá* « je ne frappe pas », *mi piyà* « on m'a frappé » (ou « je suis frappé »).


Les correspondances phonétiques entre le peul et l'égyptien sont difficiles à établir à cause des faits d'alternance, de la disparition des consonnes égyptiennes non suivies de voyelle et de l'habitude des Peuls de réunir les démonstratifs et suffixes de nombre au nom. Nous indiquerons un certain nombre de correspondances claires; les autres ne pourront être déterminées qu'ultérieurement, lorsqu'il sera possible de tenir compte des enseignements fournis par l'ensemble des langues négro-africaines. Afin d'éviter les répétitions, nous indiquerons les formes coptes, bantoues, etc., avec celles du peul.

Égypt. *p* = peul *p* (*f*) :


ph « arriver à », copte *foh*, *feh*, peul *fa* « jusqu'à », bantou *fika* (v.), mal. *fo* « jusque », agni *fi* (v.);
ps ou *šš* « cuire », c. *fisi*, *fosi*, p. *fas* « bouillir »;
psš « partager, diviser », c. *foš*, *ješ*, p. *fetty-ude*, b. *pasa*, haoussa *fassa* « fendre »;
psš-t « moitié », c. *faši*, p. *fettyere*, plur. *pettye*, h. *šaši*;
ptpt « marcher sur », p. *farfit-de* « heurter du pied »;
prh « fleurir », c. *firi*, p. *pindi*, h. *jure* « fleur »;
pil « genou », c. *fat* « pied » = p. *felo*, plur. *pele*; b. *padi* « patte », bamb. *para* « enjambée », nouer *fat*, dah. *a-fo* « pied ».

Égypt. *w* (

wšd « s'adresser à », c. *wōšt*, p. *wī'ule*, b. *bua*, nouba *wer* « dire à »;
wdj « mettre », p. *wad-ude*;
wīr-t « jambe », c. *wère*, p. *buwal*, plur. *buwe* « cuisse »;
b. *-guru* « jambe »;
wit « serpent » (?), p. *mboddi*, plur. *bolle*;
bnr « doux, agréable », p. *welī* (*mb-*);
bjn « être mauvais », c. *bōón* (cf. *ebién* « le mal »), p. *bone* « malheur », b. *-bi* « mauvais »;
bd-t « espèce de blé », c. *bôte*, p. orient. *botali* « maïs », b. *ma-bele* « mil ».

Aux signes transcrits par *w-*, autres que le , répondent le plus souvent *g(w)* ou zéro⁽¹⁾. Exemples :

- wnn* «exister», c. *won*, p. *won-ude(ng-)*, b. *na*, nouba *gene* et *-n*, mal. *ne*, dah. *non*, *nī*;
wum (caus. *šnm*) «manger», c. *wom*, p. *nyam-ude*;
wun-t «nourriture», p. *nyamdu*, dinka *myed*, mossi *nemdu*;
 b. *nyama* «animal, viande», bambara *nyanama* «animal, gibier»;
w^c, fém. *wīt* «un», c. *wai*, fém. *wi*, p. *go'o (wo-)*;
w'tj «unique», c. *wot* «unité», p. *ngot- (wot-)*, *ngotu* «unité», b. *-eka* «seul».

Lorsqu'il s'agit de formes quadrilitères,  n'est pas toujours représenté en peul. Exemples :

- wgw-t* «mâchoire», p. *gaḅu-gal*, plur. *gaḅ-le*, b. *banga*.

Égypt. *t*, *š* = p. *ty (s)* [dans certaines conditions] :

- t* «gouttelette», p. *si'-ude (ty-)* «tomber goutte à goutte», b. *to* «goutte»;
t «porteur de quelque chose», p. *tyow-ido* «femme enceinte», *tyow-ori* «bœuf porteur»;
šbā «bâton», c. *šbot*, p. *saw-ru*, plur. *tyabbi*;
šrj «petit, jeune», p. *seda* «un peu», haoussa *yaro* «enfant».

Égypt. *d*, *s* = p. *dy (y)* :

- dd* «dire» (< *ddj*), p. *yety-ude (ndy)*, < **yetw-ude*, b. *ti* (ou *iti*);
ḏf «brûler», p. *dyey-ngol* «feu»;
ḏj «traverser», p. *dyuw-de*, pl. *dyuw-le* «gué»;
dr-t «main», c. *tore*, *toot*, p. *dyu-ngo*, plur. *dyude*;
ddj «rester, durer», p. *dyod-ade* «s'asseoir, rester, durer»;
d^c «tornade», p. *dywo-nde*;
swr «boire», c. *só*, p. *yar-ude (ndy-)*;
sbn «glisser, tomber», cf. c. *sbil*, p. *dyomu*, plur. *dyobi* «chute»;
sjn «frictionner», p. *yiggude (ndy-)* «frotter avec force»;
snk «sombre», p. *dyeng-ude* «être tard»;
swn «prix de vente», p. *dyey-de*, cf. *yob-de (ndy-)* «payer»;
sfn «être doux, paisible», p. *yāf-ude (ndy-)* «être faible».

⁽¹⁾ Nous savons que pour les égyptologues ces signes représentent des groupes; nous n'avons pas la prétention de protester contre les opinions courantes en signalant des faits de correspondance, mais il ne faut pas que les africanisants se fient aux transcriptions; dès que les graphies différentes donnent des correspondances distinctes, il est nécessaire de les distinguer.

Égypt. *k* (𓂀), *h* = p. *k* (*h*) :

- hrj-t* «effroi», c. *heli*, p. *kulol*, plur. *kuli*, cf. *hul-de*, dah. *he* «avoir peur»;
hnk «donner», p. *hokk-ude* ou *rokk-ude* (selon les dialectes);
 b. *nika*;
hnn «phallus», p. (dial.) *hallere*, plur. *kalle*;
hm «mais», p. *kono*, b. *ka*;
htp «être content, rassasié», p. *har-ude* (*k-*); b. *ikota* «s'être rassasié»;
ks-t «organe ex. de la femme», p. *kottu* «clitoris»;
ks-t «travail», p. *huw-de* (*k-*) «travailler»;
kaw «tu, toi», p. *a*, b. *u* (cf. dir. préposé *ku*).

Égypt. *ʿ*, *h* = p. *g* (*ʿ*, *w*, *y*) :

- ʿm* «savoir», p. *ʿand-ude* (*ng-*)⁽¹⁾, b. *gana* ou *ana*;
ʿr-t «mâchoire», p. *wolo*, plur. *gole* «joue», dah. *a-glan*,
 nouba *arum*;
ʿ «ici», p. *ga*, haoussa *ga*, mal. *yā*, agni *wa*;
ʿdj (ou *ʿnḏ*) «gras», c. *ôt*, p. *wudy-ude* (*ng-*) «enduire de graisse», b. *ma-gaji* (< **-gadi*) «graisse»;
hb «hippopotame», p. *ngabu*, b. *kubu*, *mvubu*, etc. < **ngûbû*;
h-t «feu», p. *yite*, plur. *giteki*, haoussa *wuta*, b. *mu-oto*;
m-ht «derrière, après», p. *gaḏa*; haoussa *gato* «croupe basse»;
hwy «protéger, garder», p. *gayna-ko* «berger, gardien»;
hwd «riche», p. *galo* «un richard», haoussa *wadate* «richesse».

Les correspondances que nous venons d'indiquer forment des séries parallèles de couples de sourdes ou de sonores. Les dentales manquent; les exemples ne sont pas nombreux, et en peut même, cette série présente des anomalies, car *t* est invariable (*p*, *ty*, *k* alternent avec *f*, *s*, *h*) alors que *d* alterne avec *r* et que *ḏ* et *l* sont invariables tout en paraissant reliés l'un à l'autre (cf. les suffixes du pluriel *ḏe* ou *le*. Exemple : *paḏḏe ḏe*, *ḥolle ḏe*).

Nous avons donc estimé qu'il valait mieux réserver l'exposé des correspondances des dentales, toutefois nous signalerons quelques vocables égyptiens avec *d-*, *t-* conservés en peul :

- Égypt. *dw* «cinq», p. *dyow-i*;
d «dompter», p. *dah-de* «conduire quelqu'un attaché par un lien au cou»;
ḏjḏj «matière colorante rouge», p. *dyidyam* «sang»;

(1) Le -*d* est un suffixe verbal peul.

d «ici», p. *do*;

t «embrasé, chaud», p. *tay-de* «fondre»;

tw «porter», p. *tow-de*, b. *twala*;

tw «appuyer sur», p. *tuggade* «s'appuyer»;

rht «laver», p. *lótude*.

Le traitement de égypt. *ś* n'est pas fixe car p. *sum-de* «incendier» rappelle le causatif égypt. *śm* «brûler, incendier»; mais égypt. *śf* «demain» est représenté par p. *dyafu-ngo* (dial. *dyāngo*), cf. c. *saf*. Puisqu'en égyptien même il y a eu flottement entre *ś* et *s* et qu'en peul -*s* correspond dialectalement à -*y* à la finale du radical (cf. *lēs* ou *ley* «sous») il n'y a pas de raison à priori de ne pas poser : égypt. *ś* = p. *s* ou *y-* (*dy-*); les conditions de chaque traitement ne pourront être déterminées que plus tard :

Égypt. *h* = p. *g* (*w* ou *'*) ou bien p. *'* ou *h* :

hp «ombilic», p. *wof-de*, pl. *gof-de* «région sous-ombilicale»,
b. *kubu* «ombilic»;

h-t «marigot», p. *gawal* «un canal naturel»;

h-t «carrière», p. *'ogo* «extraction de minerai»;

hn-t «peau, outre», p. *nguru* «peau», b. *kanda*;

htt «arracher des plantes», p. *'itt-ude* «ôter, arracher»;

hnw «l'intérieur», p. *he* et *hēn* «dans, à l'intérieur»; mal.
kono «dans, intérieur, ventre».

Égypt. *h* (□) paraît généralement correspondre à p. *dyo*, mais il y a peut-être un fait dû au hasard des exemples :

Égypt. *hnn* «appuyer contre», p. *dyoñ-ade*;

hrw «jour», p. *dyalb-ude* «luire»;

hrp «plonger, se noyer», p. *yol-ade* (*ndy-*), b. *oloba*;

h:j «descendre, embarquer», p. *dyol-de*.

Le traitement des nasales initiales dépend de la vocalisation et de la nature de la seconde radicale; devant sonore on retrouve soit la nasale même, soit une occlusive représentant le groupe nasal + sonore. Exemples :

Égypt. *nšp* «respirer», p. *dyofe* «poumons»;

nḏh-t «dent», p. *ny're*, plur. *nyidye*, bamb. *nyi*, dah. *no*;


ndm «être doux, agréable», p. *ndyum-ri* «miel», haoussa
zuma; bamb. *di* «miel, agréable»;

njaw «bouquetin», p. *ndyaw-a*, plur. *dyawi* «antilope»;

nḥb «vieillir, vieillard», p. *naye-dyo* «vieillard», *nayw-ude*
«vieillir»;

mj, plur. *mw* «eau», p. *mayo*, plur. *madye* «rivière», b. *nyi*
«eau», bamb. *maga* «liquide»;


mj ou *mw* «semence, fils», p. *bi* «fils, fruit», b. *mbeyo* «semence», dah. *vi* «fils»;
mst «réfléchir», p. *midy-ade*, mal. *miri*, ateso *mita*;
mw «mourir» p. *may-de*, c. *mu*, haoussa *mutu*;
mjb «hache», p. *dyambe-re*.

Tandis que le  (*m*) est régulièrement représenté par *m* ou zéro, en peul, les autres signes transcrits par *m* correspondent souvent à *mb* ou *b* (*w*). Exemples :

Égypt. *mn-t* «hirondelle» (et *wr*), p. *bilibili*, c. *bène*, cf. b. *mbiro* «course, vitesse»;
mr «étang, canal», p. *wendu*, plur. *beli*;
mwh «s'abîmer, se gâter», p. *mbor-di* «pus», b. *bola* «pourrir».

En général *s* n'est pas représenté par une consonne, mais il y a quelques traces de l'amuïssement d'un phonème palatal; comme celui-ci a pu être une voyelle, il paraît prudent de ne pas poser de lois actuellement, et d'attendre qu'une étude d'ensemble ait éclairé les faits. Exemples :

spd «un oiseau», c. *obt* «oie», p. *fondou*, plur. *polli* «oiseau de taille moyenne», b. *li-bata* «canard» = mal. *buru*, wolof *yita*;
sbw «éléphant, ivoire», p. *nyiwa*, plur. *nyibbi*⁽¹⁾, b. *njamba* «éléphant»;
s-t «force, puissance», p. *dyi'al*, plur. *dyi'e* «puissant, os», b. **ndya* «puissance»;
sb-t «famille», p. *banda*.

Égypt. *i* () suivi de voyelle est représenté en peul par *g-* (' ou *y*); non vocalisé *i* a disparu, mais la seconde radicale est alors une occlusive invariable :

Égypt. *ib* «cœur», p. *ber-nde*, plur. *ber-de*, dah. *a-i*, tci *were*;
ibb «rive», p. *dāde*, plur. *daw-de*, bamb. *da*;
ir-t «œil», p. *yitere*, plur. *gite*, haoussa *ido*;
iw- «venir», p. *iw-ude* «venir de, sortir de», b. *iya*;
iw- «venir», p. *'a-r-de* (*nga-r*) «venir» (-*r*- suff. loc.);
ibz «danser», p. *'am-de* (*ng-*), agni *able*;
ih «bovidé mâle»; p. *ngari*, plur. *ga'i* «taureau».

Après avoir signalé quelques correspondances possibles, il nous faut examiner les faits morphologiques communs; car les correspondances des verbes trilitères forts et des verbes peuls ne sont

⁽¹⁾ *N* est un préfixe représentant égypt. *n*, particule de rapport.

claires que lorsqu'on peut tenir compte des formes verbales anciennes.

La forme la plus simple du verbe peul est l'impératif actif 2° personne du singulier, formé du radical sans voyelle finale en poular, et avec *-u* final en d'autres dialectes. Au pluriel on a *-e* dans tous les parlers et à toutes les voix; cf. :

actif *nyam* ou *nyamu* «mange», plur. *nyame*;
moyen *lamo* «règne», plur. *lamode*.

Cet *-e* se retrouve en bantou et représente le suffixe égyptien *-j* (1) de la 2° personne du pluriel de l'impératif. Dans les propositions principales la forme verbale à l'indicatif actif comprend : un pronom personnel suivi : 1° Pour le présent duratif, du radical avec un suffixe *a*; 2° Pour le parfait simple, du radical avec un suffixe *i*, le parfait passé ajoute *no*. Exemples :

mi yi'a mo «je le vois», *mi yi'i mo* «je l'ai vu», *mi yi'ino mo* «je le vis».

Les suffixes *-i*, *-ino* représentent égyptien *-n*, suffixe du parfait. Les exemples de l'amuïssement d'une nasale finale sont fréquents, et les dialectes modernes mêmes en présentent, cf. poular *-koñ* = Fouta Djalon *-koy*, suffixe diminutif.

Dans les propositions dépendantes, circonstancielles, interrogatives, etc., on peut se servir à la 1^{re} et à la 2° personnes des formes dites inversées; le radical est suivi d'une voyelle caractéristique de la voix, du temps, et d'une désinence personnelle. Les formes équivalentes de la 3° personne existent, mais elles ont été appelées participes.

Or, dans la forme la plus employée, les suffixes désinentiels du verbe inversé peul autres que celui de la 1^{re} personne du singulier correspondent à ceux du pseudo-participe égyptien; cf. :

	ÉGYPTIEN.	PEUL.
Sing. 1 ^{re} pers.	<i>s-dm-kw</i> ou <i>k</i> «j'entends»	<i>nanu-mi</i>
2° pers.	<i>-tj</i>	<i>-da</i>
3° masc.	<i>-j</i> ou <i>w</i>	<i>-do</i> (personnes) ⁽¹⁾
3° fém.	<i>-tj</i>	<i>-dum</i> (neutre)
Plur. 1 ^{re} pers.	<i>-wjn</i>	<i>-en</i> ou <i>-den</i>
2° pers.	<i>-tjwnj</i>	<i>-don</i>
3° masc.	<i>-w</i>	<i>-be</i> (personnes)
3° fém.	<i>-tj</i>	<i>-de</i> (neutre)

(1) Puisque les suffixes qualificatifs correspondant à *do*, *dum* sont *djo*, *dyum*, la confusion du masc. et du fém. neutre au sing. résulte peut-être d'un fait phonétique; normalement *d* et *dy* n'alternent pas.

Dès le nouvel égyptien *tj* était devenu *t*, et si, à l'initiale, la correspondance égypt. *t* = p. *d* n'a pu être encore établie, on peut admettre qu'elle soit exacte en certaines conditions, et cela d'autant plus aisément que les dialectes peuls ne permettent pas d'expliquer *d*, et qu'en haoussa le pronom féminin *ta*, correspond à des suffixes *-r* ou *-l* < **d*. Exemples :

ta è « elle dit », *wo-rga ma* è « cette femme ».

Nous avons vu que égypt. *w* = p. *b*- et que égypt. *k* = p. *h*; comme *h* ne pouvait se maintenir à la finale, il a fallu recourir au pronom sujet *mi* à la 1^{re} personne; mais à cette seule exception près, la correspondance des désinences est parfaite, puisqu'en égyptien même, le féminin a été employé pour le neutre et même pour le masculin.

L'infinitif peul est un substantif verbal, et le suffixe varie dialectalement suivant les auteurs de grammaires du peul. Il serait plus exact de dire qu'il existe plusieurs types de noms verbaux dérivés et que l'un ou l'autre de ces types a été employé de préférence comme notre infinitif.

Ainsi le nom abstrait en *-de* des dialectes orientaux, qui correspond au nom égyptien en *-t*, s'emploie comme infinitif dans les parlers occidentaux. Exemples :

poular *may-de* « mourir, la mort »;
adamawa *may-go* « mourir », *may-de* « la mort ».

On pourrait expliquer le *-de* du poular par le *-t* des infinitifs féminins des verbes faibles, mais nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une extension du suffixe des noms abstraits.

Le suffixe *-go* de l'infinitif oriental correspond au suffixe égyptien *in*; la forme *s dmin-* a été employée comme complément et perçue comme nom verbal normal dans les parlers orientaux; mais dans les parlers occidentaux, le nom verbal en *-go* comporte l'idée d'une action accomplie (cf. Gaden, *Gramm.*, § 46), fait qui justifie le rapprochement de *-go* et de *in*.

Il nous faut maintenant parler des différentes formes que représentaient les mots égyptiens dérivés d'un même radical, formes caractérisées par la place de la voyelle tonique et des voyelles dites de soutien.

Nous avons vu qu'en peul : 1° la forme verbale dite inversée ne diffère de la forme normale que par la place et la forme des pronoms; Exemples : *'arida*, *a 'ari* « tu es veau »; 2° que la forme inversée de la 3^e personne s'emploie comme participe. Exemples : *lamido* « le chef, celui qui commande, (le commandant) ». Le thème verbal normal est donc un participe, et on a généralement en peul

les deux premières radicales des trilitères égyptiens, le participe parfait égyptien étant de la forme : actif *ś-dm*, passif *ś-dmj*, cf. :

égypt. *wđj* «mettre», peul *wadu-de*, pas. *wode-de*;
wnn «être», p. *won-de*.

L'opposition peul *u-e* répondant à actif-passif et à égypt. *zéro-j* est la même que l'on rencontre à l'impératif pour le singulier et le pluriel.

Mais si normalement les formes du parfait ont été le plus souvent employées, partant celles qui se sont le mieux conservées, il est évident que lorsqu'il s'agit de décrire une action ou un état prolongé, on a dû employer les participes imparfaits actifs ou passifs de forme *śđ-mw*, et c'est pourquoi certains verbes peuls présentent la 2^e et la 3^e radicales égyptiennes. Exemples :

égypt. *đhr* «amer», p. *hađ-ude* «être amer»;
wśr «être desséché», p. *yor-ude* «être sec»;
wrr «être allongé», p. *lel-āde* «être couché»;
kbb «devenir frais», p. *hūb-de* «être frais».

Toutes les fois qu'il s'agit d'un état acquis, on emploie en peul la forme du parfait en *-i*; il ne faut donc pas confondre ces verbes issus du participe imparfait avec des verbes de qualité. Aujourd'hui ils sont sentis comme des radicaux indépendants et ne se différencient pas des radicaux représentant le participe parfait, mais l'amuisement de la 1^{re} radicale a dû modifier l'évolution de la 2^e radicale. C'est pourquoi il ne paraît guère possible de poser dès aujourd'hui des lois de correspondances phonétiques précises.

Nous ne reviendrons donc pas sur les faits phonétiques, mais nous croyons utile de résumer les concordances morphologiques constatées :

PEUL.	ÉGYPTIEN.
<i>-e</i> , 2 ^e pers. plur. impér.	<i>-j</i>
<i>-i</i> , <i>-ino</i> , parf. de l'indic.	<i>-n</i>
formes du verbe inversées	pseudo-participe
<i>-de</i> suff. du nom abstrait	<i>-t</i>
radicaux les plus fréquents	part. parf. <i>ś-dm</i>
radicaux désignant une action ou un état prolongé.	part. imparf. <i>śđ-mw</i>

Ainsi on retrouve en peul des vocables égyptiens, et les formes verbales communes sont nombreuses.

Il paraît difficile de nier que le peul dérive de l'égyptien; il faudrait en effet admettre l'existence d'une langue absolument

semblable si l'on voulait expliquer la similitude des formes verbales sans accepter la thèse de la filiation directe. D'ailleurs les partisans de l'origine égyptienne des Peuls ont toujours été nombreux, et, si nous avons tenu à exposer ces faits, c'est, comme nous l'avons déjà dit, pour démontrer la possibilité de survivances et pour montrer aux égyptologues qu'ils auraient intérêt à étudier le peul.

L'origine égyptienne du peul étant acquise, nous allons maintenant rechercher les faits communs aux langues bantoues et à l'égyptien; car si l'unité d'origine du peul et du bantou, que nous avons démontrée dès 1912, nous apparaît de plus en plus certaine, nous avons cru devoir ici étudier séparément les deux langues, à cause des doutes manifestés par certains linguistes.

II. LES DIALECTES BANTOUS ET L'ÉGYPTIEN.

Le système verbal et le vocabulaire.

Dans le groupe bantou, les différences phonétiques dialectales sont plus grandes qu'elles ne le sont dans le groupe peul; mais on a pu établir des lois de correspondances phonétiques. C'est ainsi que l'on admet que le bantou commun avait les consonnes suivantes, selon les dialectes et la position :

$\begin{aligned} &^{\circ}p > p, ph, f, h, w; \\ &t > t, th, s, h, r; \\ &h' > k', č, s, h; \\ &^{\circ}k > k, kh, x, h; \\ &^{\circ}b > b, v, w; \\ &^{\circ}d > d, đ, r, l; \\ &^{\circ}g' > g', j, z, y; \\ &^{\circ}g > g, ġ, ʾ, y (j); \\ &^{\circ}m, ^{\circ}n & (n, ñ). \end{aligned}$

À ces consonnes anciennes admises aujourd'hui par tous les bantouistes (les divergences ne portent que sur l'articulation et le degré de fermeture) et que nous avons étudiées dans notre *Phonétique historique du Bantou* (1913), nous avons cru devoir ajouter $t', y^{(1)}$, et nous avons dit qu'anciennement le nombre réel des consonnes différentes était peut-être plus important⁽²⁾. Nous croyons que la tendance moderne à simplifier le système phonétique de chaque dialecte, qui est réelle, n'aurait pas dû être suivie par les comparatistes, et que l'habitude de ramener toutes les

⁽¹⁾ Voir. Mission Rohan-Chabot, t. III, fasc. I, p. 95 (1925).

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 93.

formes dialectales à des formes reconstituées simples a nui aux progrès de la linguistique africaine.

À l'initiale, on rencontre des alternances consonantiques semblables à celles des dialectes peuls, mais celles-ci sont généralement conditionnées par la présence ou l'absence d'une nasale (exceptionnellement par celle d'un *i*). Exemples :

lu-limi «langue», plur. *ndimi*; *ho-rata* «aimer», *ithata* «s'aimer»; *ho-fa* «donner», *npho* «don»; *ku-enda* «voyager», *n-gendo* «voyage».

À la finale, les alternances sont quasi-régulières devant certains suffixes vocaliques, mais les faits dialectaux sont divers; on en peut conclure qu'il s'agit de contractions parallèles, postérieures à l'unité. Exemples :

sotho *mo-eti* «voyageur, (celui qui va)», ganda *mu-enzi*.

Les voyelles *a*, *e*, *o*, < **a*, **é*, *ó* communes à tous les dialectes et les voyelles notées *i*, *u* ou *e*, *o* selon les dialectes < **i*, **u* ne déterminent aucune modification importante des consonnes; mais les voyelles notées *i*, *u* dans tous les dialectes < **i*, **ú* déterminent souvent des modifications profondes de la consonne préposée. Exemples :

ganda *yera* «être clair», *yeru* «clair»;
longoka «être propre», *longofu* «propre»;
 sotho *khulu* «tortue», senga *fulu*;
le-rumo «lance», senga *fumo*.

L'égyptien paraît devoir éclairer ces faits, car il semble y avoir correspondance entre certaines consonnes faibles égyptiennes et bantou **ú*, **t* : cf. :

égypt. *kꜣb-t* «mamelon», b. *-fuba* < **kába* «poitrine»;
hꜣt «cadavre», b. *-fu* < **ká* «cadavre, mort»;
dꜣ «dompter», b. *-fua*, *fuga* < **túga* ou *túa* «dompter».

Nous n'osons pas affirmer que bant. **ú* à l'intérieur des mots représente *z*, car il faudrait tenir compte des graphies réelles en égyptien; ce phonème et la consonne précédente étant souvent notés par un signe unique, il n'est pas possible de se fier aux transcriptions; mais cette contraction orthographique même, semble indiquer une assimilation dès la période égyptienne et justifier le rapprochement avec bantou *fu* < **kú*-, **tú*-.

Généralement, les mots bantous sont dissyllabiques, chaque syllabe est ouverte et les seules groupes de consonnes possibles

sont composés de nasale + consonne ou de consonne + *w* ou *y*. Exemples : *ta-nda*, *kwe-la*, *lwa-la*, *sya-la*; les mots avec *-y-* sont très peu nombreux, ceux avec *-w-* sont moins rares et ceux avec nasale + consonne sonore sont très communs. Ces derniers correspondent souvent aux vocables égyptiens dont la 2° radicale est 𓂏 , 𓂐 ou 𓂑 (*b*, *d*, *g*) :

b. *-banga* « mâchoire », égypt. *wgw-t*;
ngandu « crocodile », *id*;
njambe « éléphant », *bw*;
gamba « labourer, creuser », *hbs*;
yamba « passer par... », *hb*.

Lorsque la 2° radicale égyptienne post-vocalique est une nasale, il semble qu'on ait également le groupe nasale + consonne en bantou :

égypt. *hn-t* « peau », b. *-kanda*;
hnw « maison », b. *nyumba*;
nšnj « être enragé », b. *sanga*.

Ayant signalé ces quelques faits d'ordre phonétique nécessaires à la compréhension des exemples bantous, nous allons aborder la morphologie, laissant au lecteur qui en éprouverait le besoin le soin de compléter sa connaissance de la phonétique bantoue par la lecture des travaux cités ci-après.

La forme la plus simple dérivée d'un radical est celle de l'impératif, obtenue par suffixation de *-a* au singulier et de *-e* ou *-n* ou *-eni* au pluriel. Exemple :

swah. *enda* « va », plur. *endeni*;
 sotho *eta*, *etan* (< *eta-eni*).

Nous avons donc en bantou comme en peul des traces de l'opposition zéro-*j* que présentait l'égyptien, mais la consonne s'est maintenue plus longtemps.

En préfixant la préposition *ku* « à » au thème de l'impératif on obtient un nom verbal employé comme infinitif dans tous les parlers du groupe du Nord, de l'Est, du Sud et de l'Ouest jusqu'au Gabon. Ce même thème donne le présent-aoriste et de nombreux temps composés. Dialectalement on emploie l'infinitif, c'est-à-dire le thème en *-a* avec la préposition, dans certaines conditions à divers temps, voire à l'impératif, si le thème est monosyllabique. Exemples :

swah. *ku-fa* ou *fa* « meurs », *na ku enda* « je vais », *si ku fa* « je n'étais pas mort », etc.
 bisa *ndi kučita* « je fais (je suis à faire) ».

A ce thème en *-a* commun à l'impératif, à l'infinitif, au présent, et à divers temps composés, s'oppose un thème du parfait (présent ou passé) à suffixe *-ile*. Exemple :

swah. *a file* « il était mort, il est mort »;

bisa *n citile* « j'ai fait (à l'instant) », *na citile* « j'ai fait (dans le passé) ».

Les verbes auxiliaires qui forment les temps composés sont *-li* (*n-di*), *na*, *ba*, (*be*, *bile*) selon les dialectes et le temps. (Nous verrons p. 167 que ces auxiliaires correspondent à égypt. : *irj*, *wmn*, *iw*.)

En égyptien, l'infinitif précédé de la préposition *hr* « à » a été employé au lieu des formes personnelles dans certains cas, et cet usage s'est généralisé, car le copte ne connaît que la construction avec l'infinitif. Les idées de temps, de mode, etc. étaient exprimées par des verbes auxiliaires *iw*, *wmn*, *irj*, etc., accompagnés des affixes pronominaux.

Les infinitifs égyptiens pouvaient être du masculin (sans suffixe) ou du féminin (avec suffixe *-t*).

Les trilitères forts et à 2^e et 3^e consonnes géminées avaient des infinitifs masculins; la voyelle tonique était placée après la 1^{re} consonne (*š-dm*); mais s'il s'agissait d'une forme énonçant une qualité ou un état, la voyelle tonique suivait la 2^e consonne (*šd-m*).

Or, si nous comparons des verbes égyptiens avec leurs synonymes bantous, nous constatons que les consonnes du thème bantou correspondent à celles qui précédaient et suivaient la voyelle tonique en égyptien : s'il s'agit d'un verbe actif, on retrouve la 1^{re} et la 2^e radicales, s'il s'agit d'un verbe de qualité ou d'état la 2^e et la 3^e. Exemples :

Actifs :

Égypt. *ššr* « rôtir », b. (*y*)*osa* « rôtir »;
imj « donner », b. *yam-uka* « recevoir »⁽¹⁾;
ʾj « laver », b. *yoga*;
wj « dérober », b. *jiba* (< **giba*);
wšh « poser », b. *bea* ou *beka*;
phš « partager », b. *paka* « séparer »;
psš « partager », b. *pasa* « fendre »;
flš « donner », b. *pa*;
mnk « terminer », b. *mana* (ou *malu*);
hbs « labourer », b. *gemba*;
sft « tuer », b. *yipa-ga*;
šnḳ « allaiter », b. *onka*;

(1) *-uka* est un suffixe inversif.

twz «porter, appuyer», b. *twa-la*, *twi-ka*;
ābh «solliciter», b. *lomba*;
dbz «boucher», b. *ziba* (< **dība*).

Qualitatifs :

ʿin «être joli», b. *ina*, *nene*;
wɔn «être lourd», b. **dema*;
wɔn «être», b. *na*;
wrr «être long», b. *rera* (*lela*);
nšnj «être fou», b. *sanga*;
hpn «être gras», b. *pon-ga*;
hnm «sentir», b. *nun-ka*;
gnn «être mou», b. *nona*;
dhr «amer», b. *-kali*;
kdd «être couché», b. *lala*.

Dans le groupe bantou, les correspondants des trilitères égyptiens faibles (3^e radical *j*, *w*) présentent les mêmes oppositions, seulement quelques-uns ont deux formes : une en *-a*, la seconde en *-ala*, absolument synonymes : la seconde représente la terminaison *-t* de l'infinitif féminin. Exemples :

Égypt. *fsj* «cuire», b. *pia*;
msj «enfanter», b. *byala*;
hʿj «se lever» (du soleil), b. *kia*;
wsj «scier», etc., b. *baja*;
prj «monter, grimper», b. *pala*, *palala* ⁽¹⁾;
irj «faire», b. *yira*, *gera* ⁽¹⁾;
irj ⁽¹⁾ «être», b. *li* (auxiliaire);
prj ⁽¹⁾ «être sorti», b. *ruga*;
ddj «être dans un lieu», b. *sia*, *siala* (< **tiga*).

Il est impossible d'imaginer que des exemples aussi nombreux de correspondances phonétiques normales et conformes à celles que présente le peul soient des emprunts. On peut vérifier les faits phonétiques à l'initiale à l'aide des bilitères; cf. :

Égypt. *ph* «arriver», b. *fika* (< **pika*);
pɔj «étendre», b. *pata* «être large»;
iw «venir», b. *iya*;
ʿm «savoir», b. *ana*, *gana*;
rs «veiller», b. *liša* «paître»;
km «achever», b. *koma*;
šn «souffrir», b. *sun-ga*;
iw «être», b. *ba*.

⁽¹⁾ Formes de même radical représentées dans le groupe bantou par des syllabes différentes.

Lorsque la première radicale non vocalisée a disparu, la consonne bantoue représentant la 2^e radicale est celle que l'on rencontre entre voyelles et à l'initiale de l'impératif; il ne paraît pas qu'il y ait eu contraction de consonnes; mais nous ne saurions affirmer que la 3^e radicale des verbes actifs ait disparu sans influencer sur l'évolution de la 2^e radicale. Il y a là une question qui doit être réservée.

En résumé, les verbes bantous reproduisent les formes usitées en égyptien à une basse époque. Les particules et affixes suivants sont communs :

BANTOU	ÉGYPTIEN
I. <i>ku</i> , préposition, préfixe de l'infinitif	<i>hr</i>
II. <i>ba</i> , verbe auxiliaire	<i>iw</i>
III. <i>n-a</i> , verbe auxiliaire	<i>wnn</i>
IV. <i>li (di)</i> , verbe auxiliaire	<i>irj</i>
V. <i>-ile</i> , suffixe du parfait	<i>-n</i> (cf. <i>nsb</i> «lécher», b. <i>lesa</i>)
VI. <i>-e (yi, etc.)</i> suffixe de l'impératif, 2 ^e pers. plur.	<i>-j</i>
VII. <i>ka</i> , particule de l'optatif préposée	<i>ks</i>
VIII. <i>li-</i> , <i>i < *di</i> , préfixe du verbe réfléchi	<i>ds</i> «même»

Exemples :

I, III : b. *o na ku fa* «il meurt»; égypt. *wn-f hr sdm* «il entend».

La place seule du pronom sujet de l'auxiliaire est changée.

V : b. *o tand-ile* «il a aimé»; égypt. *sdm-n-f* «il a entendu».

VII : b. *ni ka dyi* «que je vienne»; égypt. *ks-f sdm-f* «qu'il entende».

IV : b. (bisa) *na li enda* «j'allai», *na li ku enda* «j'allais»; égypt. *irj smt*.

Ainsi toute la conjugaison du verbe bantou se fait avec des éléments que l'on retrouve en égyptien; seule la place du pronom sujet a changé, fait trop insignifiant pour qu'il faille s'y arrêter; les langues européennes modernes présentent le même phénomène, et il est regrettable que certains africanisants y aient attaché de l'importance.

Comme il n'y a pas d'exemple connu d'une langue ayant emprunté sa conjugaison verbale et ses verbes, il y a lieu d'admettre l'unité bantoue-égyptienne; puisqu'il s'agit de formes égyptiennes de basse époque, il n'est pas vraisemblable qu'il s'agisse d'une unité antérieure au développement de l'égyptien, et la filiation apparaît comme la solution normale.

Nous avons démontré dans un travail actuellement sous presse que le développement du système pronominal des parlers bantous

modernes ne représente pas l'état ancien, qui ne connaissait qu'une opposition *g-d*; il n'y a donc pas lieu d'opposer le système actuel à classes multiples des noms à celui de l'égyptien (deux genres). Nous reviendrons plus tard sur ce point, mais il nous semble que l'opposition du système verbal bantou dérivé de l'infinitif, et du système verbal peul dérivé des participes, explique les différences actuelles, alors que les formes et vocables communs confirment l'hypothèse que les deux groupes sont issus de l'égyptien, mais à des époques différentes.

Il convient de rappeler en terminant que la diffusion des tribus parlant bantou ne paraît pas remonter à beaucoup plus de mille ans; il n'y a donc pas de raison péremptoire pour placer la période du bantou commun avant l'ère chrétienne. Les exemples suivants complètent les indications fournies par l'étude du vocabulaire peul sur l'évolution des phonèmes égyptiens dans le groupe africain; nous n'avons pas reproduit les verbes déjà cités, ni les vocables qui correspondent aux mots égyptiens étudiés p. 154 et suiv. :

Egypt. *ltn* «disque solaire», b. S.-O. *tango*, teke *tali* «soleil»; bamb. *tle*, dyola *tinak* ou *tlag*;

it «père», b. *ra*, *ntate*, *tata*, ewe *to*, fan *taræ*;

iw «être», b. *ba*, p. *way-de*, bamb. *be*, yorouba *gbe* et *wa*;

ith «tendre l'arc», b. *bu-ta* «arc» = agni *ta*, dah. *da*; kas-sena *ta* «tirer»;

lwn «couleur» (de la peau), b. *li-bala* «couleur, tache corporelle», p. *bulol* «liste, marque naturelle».

nh «vivre», b. *mu-enyo* «vie», = bambara *ni*, nouba *any*;

šš «être nombreux», b. *-ose* «tous», bamb. *tya* ou *sia*; agni *suma*.

ʃ «entrer», b. *ingela*, *kena*, etc.

ʃwaj «dérober», b. *iba*, *jiba* < **gʷba*, agni *awa*;

nhwaj «les oreilles», b. S.-E. *ndhlebe*, *tsebe* < **ng'ebe*, agni *anzue*;

nd «peu», b. *-ana*, suffixe diminutif = haoussa *yan*, cf. *guntu* «petit»;

wss-t «urine», b. *-su* (le verbe dialectal est *susa*);

whr «chien» (fém. *whr-t*), b. *mbua* et *kuro* (selon les dial.); haoussa *kare*, fém. *karia*, bamb. *ulu*, agni *bli* et *kua*;

bnd-t «seins», b. *ma-bele*, peul *'endu*, pl. *'endi*, nouba *ebe*;

bdš «pot», b. *mbya* ou *eki-bya*;

pd-tj «archer», b. **mpɪ* ou *mpɪta* «armée» (dial. «armes»);

fnɔ «nez», b. *pula* ou *puno*, haoussa *hanči*, bamb. *nu*;

mʃbš «harpon» (*m* = ) , b. *ngoba* «crochet».

m «dans», b. *mu*, mandé *ma*, dah. *me*.

mj-t «urine», b. (dial.) *nya*, mal. *nège*, agni *mye*.

r «à», b. -*cl* suff. verb. lorsque le but d'une action est indiqué = p. -*r* (locat.), bamb. *ra*.
rn «jeune» (surtout des animaux), b. *ndama* «veau», haoussa *da-n* «petit d'un animal», mal. *de* «enfant»;
h «bâtiment», b. *ndyu*, *uzu* < **ng'u* «case»;
hp-t «pagaie», b. *nkapi*, mal. *jara*, zandé *kapi*, banda *kay*;
hr «sur, pour, etc.», b. *ku*, ne *hra*, ateso *kuyu*;
hfd «monter», b. *hwela*, haoussa *karra*, moum *kwo*;
hm «mais, et», b. *ka*, haoussa *amma*, dinka *ko*;
hn «avec, et», b. *na*, *ka*, mal. *ni*, dinka *ke*.
h'd «dérober», b. *utla*, vundhla < *gung'a*, mangb. *lego*;
htp «être content, rassasié», b. *ikota* «se rassasier»;
hsw «chemin», b. *nzila*, *nyila* < **n-gida*;
ht «bois, arbre», b. *mu-ti* ou *mu-iti*;
hnr «dent», b. -*ino*, *zino* < **grino*;
hvw «demeure, maison», b. *nyumba*;
hm «mince, maigre», b. *uma* < **g'uma*;
hmt, fém. *hmt-t*, «trois», b. *tato*, peul *tato* ou *tuti*;
hs-t «cadavre», b. -*fu* < **kú*, dial. *kutu*;
spn-t «cruche», b. *nsupa*;
sn̄t «faire honte», b. *nsoni*, «honte»;
snf-t «écaille de poisson», b. *nsomba*, «poisson»;
sn̄y «cheveux», b. (dial.) *suki*;
tk̄ «flamme», b. *tete* «flamme», wolof *takataka*;
tp «tête», b. -*twe*, dah *ta*, agni *ti*, idjo *tebe*;
tf «cracher, salive», b. *ma-te* «salive»;
t̄lj «fouler, écraser», b. *twa* «écraser», bamb. *tutu*, mal. *tugu*;
t̄ «pain», b. -*to* «sauce épaisse, bouillie», bamb. *tó* «pâte»;
dm-t «arme pénétrante», b. -*fumo*, -*rumo* < **-t̄lmo* «lance = mal. *tama*;
dhkn-t «sommets de montagne», b. -*tunda* «montagne» (et *ndunda*); (cf. les verbes qui donnent égypt. *d* = b. *d*);
dd (< *ddj*) «dire», b. *ti* ou *iti*, *tia*, haoussa *če*, bamb. *da*;
d-t «corps», b. *l-utu*, -*jitu*, *utu*, dah. *utu*, nouba *g'itta*;
ds-t «bateau», b. *bu-ato*;
dr-t «pleureuse», b. *lila* «pleurer» (< **dida*);
dwj «appeler», b. *bitsa* ou *bila*.

Si l'on compare les mots bantous et les mots peuls, on constate que le bantou a conservé les dentales égyptiennes et notamment le *t*, mieux que le peul, mais, dans ce dernier, les palatales et laryngales égyptiennes apparaissent mieux que dans les dialectes bantous. Si l'on examine d'autres langues africaines modernes, on constate des faits semblables. Le haoussa a souvent perdu des labiales

conservées ailleurs; cf. en haoussa même *fudu* ou *hudu*. « quatre », égyptien *fdw*. Les dentales sont mieux conservées dans les groupes mandé et haoussa que partout ailleurs. Exemples :

Égypt. *tš* « s'en aller », bamb. *ta*, haoussa *taši*;
tʃ « cracher », bamb. *tu*, haoussa *yi toʃi*;
tw « porter », bamb. *ta*, haoussa *tausa*;
tr « temps », bamb. *tle*,
tʃtʃ « fouler », bamb. *tutu*, mal. *tugu*;
tnm « se tromper », bamb. *tunu*.

On peut donc rapprocher les parlars modernes de l'égyptien même, dès que l'on opère avec plusieurs langues et que l'on s'est assuré par un examen des formes dialectales, de la nature de la seconde consonne. Vouloir déterminer les formes antérieures sans s'éclairer par l'égyptien nous semble être non seulement inutile, mais dangereuse.

Vu l'influence que des formes variées dérivées d'un même radical ont pu exercer les unes sur les autres, et la complexité des faits de contraction de consonnes ou de leur amuïssement selon que l'une ou l'autre des formes égyptiennes a prévalu, il ne nous paraît pas possible de poser des lois en partant des formes modernes. Ainsi égypt. *wmn* est représenté par *won-* en peul, et par *na* ou *ni* en bantou, parce que le peul a employé le participe et le bantou l'infinitif de la forme d'état; mais on ne peut poser une loi de correspondance. Égypt. *wn* = peul *won* = bant. *na*, puisque égypt. *wmn-t* « nourriture » est représenté par peul *nyamdu*, bant. *nyama*.

Il y aura correspondance entre le peul et le bantou s'il s'agit d'un verbe actif perfectif, car alors une forme *s-dm* a été conservée dans les deux groupes, mais autrement il serait difficile de reconnaître le radical commun sans l'égyptien; cf. égypt. *prj* « être sorti », bant. *ruga*, p. *fud-ude*.

Et ce qui est vrai pour le peul et le bantou l'est aussi pour d'autres langues. Lorsqu'il s'agit de verbes actifs le haoussa semble avoir conservé l'impératif égyptien qui était de la forme *s-dm*, car on constate le plus souvent l'amuïssement de la première consonne des trilitères égyptiens. Exemples :

Égypt. *ʕf* « fermer », h. *rufu*;
s-dm « entendre », h. *ji*;
wʕr « courir, fuir », h. *guda*.

L'infinitif haoussa est formé de l'impératif par suffixation de *wa*, mais un très grand nombre de verbes français se traduisent par *yi* « faire » (= ég. *irj*) et un substantif, fait qui confirme l'hypothèse que le haoussa n'a souvent conservé que l'impératif.

Le haoussa ayant été classé par certains auteurs parmi les langues chamitiques, nous nous contenterons de signaler ce fait, mais il paraît utile de compléter la démonstration que nous venons de tenter par un exposé succinct des affixes verbaux communs aux langues du groupe mandé et à l'égyptien.

Il existe un grand nombre de radicaux communs. Exemples :

égypt. *sb*n « glisser, tomber », mal. *bi*;
is « vois », mal. *ye*;
kn « vaincre », mal. *sin*;
ikn « faire », mal. *ke*;
iw « être », mal. *be*;
dsr « dompter », mal. *dali*;
šsr « rôtir », mal. *usu*;
mj « prends » (v. déf.), mal. *mo* (v. déf.);
fz « souffler », mal. *fe*;
bhn « blesser », mal. *bun*;
rh « savoir », mal. *lo*;
dgj « regarder », mal. *roge* ou *toge*;
hmt « réfléchir », mal. *niri*;
ndnd « interroger », mal. *nininka*;
ddj « dire », mal. *da*;
rdj « donner », mal. *di*;
rdj « faire, poser », mal. *da*;
nʃ « venir », mal. *na*;
nh « vivre », mal. *ni*;
m « avaler », mal. *mi*;
amm « comprendre », mal. *me*, *men*.

Cf. aussi les verbes à *t* initial cités ci-dessus, p. 170.

Les radicaux bilitères étant rares dans les dialectes mandés, il est malaisé de reconnaître les formes égyptiennes représentées; on n'y parviendra que lorsque l'étude des substantifs aura permis de déterminer toutes les lois de correspondances.

Mais il est facile de retrouver en égyptien les particules caractéristiques des formes verbales.

Si nous prenons la conjugaison malinké nous trouvons les temps composés suivants : (le verbe invariable étant représenté par -, *m* ou *n* étant le pronom de la 1^{re} pers. sing.)

Aoriste : *m be-*, nég. *n te-*;
 prés. abs. : *m be-la*, nég. *n te-la*;
 imparfait : *n tumble-*, nég. *n tunte-*;
 passé (act.) : *nti-*, nég. *n mā-*;
 passé (n. et passifs) : *m-la*;

futur : *mbe na*, nég. *nte na*;
 subj. : *n la-*, nég. *n kana*.

L'auxiliaire *be* «être» correspond à bantou *ba* et à égyptien *iw*; dans le groupe mandé, une autre forme de ce dernier verbe a donné *ye* «être» synonyme de *be*, mais employé dans les propositions nominales. (cf. copte *e*).

L'opposition *ye-be* correspond à celle du participe actif parfait et imparfait égyptien *š-dm* (*i-w*) *sq-m* (*iw-*); nous ne pouvons examiner ici si tous les radicaux mandés représentent des participes, mais pour ce qui concerne les auxiliaires et les copules, il semble bien en être ainsi.

Les formes affirmatives avec auxiliaire *t-* représentent des propositions relatives et correspondent à copte *nt* = égypt. *tj*. L'emploi de *-t* dans les formes négatives est dialectal et inconnu en soso. Il faut donc réserver l'explication de ce morphème.

Na «venir», aux. du futur, correspond à copte *na* (employé de même) et à égypt. *nj* «venir».

La particule *ka* du subjonctif correspond à bant. *ka* et à égypt. *ks*.

La particule négative *mā* (bambara *ma*, soso *mu*) représente égypt. *mn* «il n'y a pas».

Le suffixe *-la* (vét. *-na*) représente l'*-n* du parfait égyptien.

En dehors de ces affixes servant à la conjugaison on en retrouve d'autres qui confirment la thèse de la dérivation.

Le préfixe causatif *la-* (*bo* «sortir», *labo* «faire sortir») représente soit égypt. *dī-t* «donner» qui a donné en copte le préfixe de causatif *t-*, soit égypt. *īrj* «faire».

Les copules *le*, *na* (*lo*, *do* et *nu* selon les dialectes) correspondent à bantou *ri*, *na* < égypt. *īrj*, *wnn*.

Ainsi dans une langue qui a toujours été considérée comme nettement soudanaise, les éléments de la conjugaison sont ceux que l'on retrouve en bantou, en copte et en égyptien et un premier examen du vocabulaire révèle un grand nombre de verbes communs.

Si nous rapprochons les faits d'ordre divers constatés au cours de cette étude, les affirmations suivantes paraissent justifiées :

1° Dans les trois groupes examinés, tous les verbes dits auxiliaires et les affixes de la conjugaison représentent des verbes ou des morphèmes égyptiens;

2°. Le mode d'emploi et la valeur de ces éléments sont sensiblement les mêmes;

3° Les morphèmes égyptiens employés pour différencier les

propositions et formes verbales se retrouvent tous dans un au moins de ces groupes, et la majorité sont attestés dans les trois;

4° Le type moderne et le type ancien du radical sont très différents. Dans les idiomes modernes le radical normal est monosyllabique et de la forme *consonne-voyelle* ou *consonne-voyelle-consonne*. la voyelle est invariable et les consonnes peuvent être modifiées par assimilation aux phonèmes des affixes; on ne retrouve pas toujours les trois consonnes des trilitères égyptiens forts ni les variations vocaliques du copte.

5° L'étude comparée des verbes synonymes montre que les trilitères égyptiens sont représentés par la syllabe accentuée; c'est-à-dire la consonne qui n'était pas en contact avec la voyelle principale a souvent été amuie à date ancienne;

6° Chaque forme égyptienne conservée est perçue comme un verbe indépendant; cf. mal. *be* et *ye* < *iw*, bant. *yira* et *ri* < *irj*;

7° En principe la majorité des verbes de chaque groupe représentent une même forme, et la valeur ancienne ressort de l'emploi normal du radical. C'est ainsi que l'opposition entre les verbes actifs et qualitatifs à l'infinitif en égyptien explique les correspondances entre le bantou et l'égyptien; le fait qu'il s'agit des formes de l'infinitif est confirmé par l'emploi même du radical et par l'existence de formes participiales dérivées de celui-ci; au contraire, en peul, le radical perçu comme un participe, représente un participe égyptien et les oppositions des correspondances répondant à participe parfait-participe imparfait. On a tiré un infinitif de ce participe au moyen d'affixes qui varient selon les dialectes, fait qui confirme le témoignage des correspondances.

Il va de soi que certaines langues ont pu conserver des formes verbales multiples puisque l'on en trouve des exemples en bantou aussi bien qu'en mandé, mais seul un examen approfondi du vocabulaire permettra de déterminer la proportion des formes diverses ayant survécu.

* Il n'y a pas lieu d'être surpris de la fixité moderne du verbe, le copte ne connaît plus guère que les infinitifs. Les parlers créoles présentent le même phénomène.

On conçoit que les faits étant complexes, nous ne pouvons et ne voulons discuter les correspondances que mettent en lumière les exemples cités. Nous avons voulu démontrer l'unité, poser des jalons en exposant les formes verbales. L'étude des formes nominales modernes et de celles de l'égyptien fera l'objet d'un prochain mémoire, mais nous pouvons dès maintenant affirmer que celles-ci

sont communes et confirment la thèse de l'unité égypto-négro-africaine. Nous estimons que l'ensemble des faits indique que les parlers modernes dérivent de l'égyptien et qu'il est oiseux de supposer une autre langue commune.

BIBLIOGRAPHIE.

A. D. Nous ne signalons que quelques ouvrages cités par nous ou particulièrement utiles à consulter.

Égyptien. Ad. ERMAN, *Ägyptische Grammatik*, Berlin.

— Jean LESQUIER, *Grammaire égyptienne*, d'après la troisième édition de la *Grammaire* d'Ad. Erman. Le Caire, 1914.

Copte. — A. MALLON, *Grammaire copte*, Beyrouth, 1907.

— G. STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, Berlin, deuxième édition, 1904.

A. MEILLET et M. COHEN, *Les langues du monde*, Paris, 1924 (p. 463-560. DELAFOSSE, *Les langues du Soudan*: p. 561-595 : HOMBURGER, *Les langues bantoues*).

W. BLEEK, — *Comparative grammar of South-African languages*, Vol. I, Cap Town, 1862: Vol. II, Londres, 1869.

M. DELAFOSSE, *Manuel dahoméen*, Paris, 1894.

— *Manuel de la langue Agni*, Paris, 1900.

— *Manuel de la langue Mandé*, Paris, 1901.

A. DREXEL, *Gliederung der afrikanischen Sprachen*, Anthropos XVI et suiv.).

H. BAZIN, *Dictionnaire bambara-français*, Paris, 1906.

H. GADEN, *Le Poular*, 2 volumes, Paris, 1913-1914.

Sir H. H. Johnston, *A comparative Study of the Bantu and semi-bantu languages*, 2 volumes, Oxford 1919-1920.

LANDERON et TILHO, *Grammaire et Dictionnaire Haoussa*, 2 volumes, Paris, 1909.

C. MEINHOF, *Grundriss einer Lautlehre der Bantusprachen*, 2^e édition, Berlin, 1910.

— *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen*, Berlin, 1906.

— *Die Sprachen der Hamiten*, Hambourg, 1918.

L. REINSCH, *Das persönliche fürwort und die verbal flexion in den Chamito-semitschen sprachen*, Vienne, 1909.

A. WERNER, *Language families of Africa*, Londres, 1925.

D. WESTERMANN, *Die Sudansprachen*, Hambourg, 1911.

— *Die westlichen Sudansprachen*, Berlin, 1927.

5 octobre 1928.

L. HOMBURGER.

RÉPARTITION

DES FORMES DE 2^e SING. IMPÉRATIF

EN VÉDIQUE.

Le Rgveda offre deux formes de la désinence athématique à la 2^e personne du singulier de l'impératif présent et aoriste.

La première, *-dhi*, est la plus ancienne; cf. zd. *-di*, *-di*, gr. *-θι*. Elle se rencontre constamment là où la consonne s'appuie sur la consonne finale de la racine : *çagdhi*, *yandhi* (*yam-*), *randhi*, *chindhi* (pour **randdhi*, **chinddhi*), *pipigdhi* (*prc-*), *viṇḍdhi* (*viṣ-*), *tāḥi* (*taḥs-*); et de même après une sifflante dentale disparue : *çādhi* (*çās-*), *edhi* (*as-*), *bodhi* (*budh-*), *yódhi* (*yudh-*; cf. cependant Oldenberg à V, 3, 9); cf. Wackernagel, *Altind. Gr.* I, p. 274; les trois dernières formes fournissant la preuve que *aiddhi* et *viddhi* sont des formes refaites, voir Meillet, *Dialectes i.-e.*, p. 59. Pour *dehi*, *dhehi* voir plus bas.

Elle se rencontre aussi après des racines terminées en voyelle. Mais en cette position elle subit la concurrence de la deuxième forme *-hi*. Celle-ci est identique à la première par l'origine; elle en dérive par suite d'une altération phonétique qui atteint dès l'époque ancienne les sonores aspirées entre voyelles (voir Meillet, *I.F.*, XXXI, 122). Et en effet on a remarqué (p. ex. Wackernagel, *Altind. Gr.*, I, p. 251, Brugmann, *Grundriss*², II, III, 570) que *-hi* ne se présente qu'après voyelle. Mais on n'a pas expliqué de façon suffisante pourquoi en cette position *-dhi* se rencontre aussi. Il semble pourtant qu'on puisse discerner un principe de répartition à travers les fluctuations de l'usage.

En premier lieu, *-hi* domine nettement après les radicaux polysyllabiques : racines dissyllabiques, *stanīhi*, *çnathīhi*; présents redoublés du type *didīhi* et *didīhi* (*juhūdhi* cité par Whitney, § 652, n'appartient pas au Veda); verbes à nasale : d'une part *grāhi*,

jānhi, de l'autre *āṇuhi*, *ṣṇuhi*, *tanuhi*, *hanuhi*. Font exception des formes relatives : *ṣṇudhi* qui coexiste avec *ṣṇuhi* est refait sur *ṣṇuhi* comme A. V. *carṣṇuhi* sur *krṣṇhi*; — *ṣṇādhi* se dénonce par sa voyelle radicale comme moins correct que *ṣṇiṭhi*; il est aussi moins fréquent (4 exemples contre 12) et deux fois sur quatre se trouve dans une strophe ou une pièce signalée comme rajoutée (voir Oldenberg, *Noten*, à VI, 15, 19 et VII, 104); — *yuyodhi* est seul à n'avoir pas à côté de lui une forme plus ancienne; a-t-il été entraîné par *yódhi* de *yudh*? on verra d'autres exemples de l'action de l'homophonie.

C'est après les radicaux monosyllabiques qu'il y a vraiment concurrence entre les deux formes; c'est là aussi que le principe de répartition apparaît clairement :

Après voyelle brève, *-dhi* : *kṛdhi*, *gadhī*, *vṛdhi*, *ṣṛudhi*, *spṛdhi*;

Après longue, *hi* : *pāhi*, *brūhi*, *bhāhi*, *māhi*, *yāhi*, *vīhi* (et *vīhi*), *sāhi*; à quoi il faut ajouter *dehi*, *dhehi*.

Exceptions :

La forme *bodhi* «sois», de la racine *bhū-*, fait difficulté de plus d'une façon; en ce qui concerne la voyelle radicale, voir par exemple Oldenberg à I, 24, 11; il est permis de supposer que *edhi*, de la racine *as-*, qui a le même sens, a été pour quelque chose dans la conservation de l'ancienne désinence et même dans l'assimilation complète à *bodhi* de *budh-*, où se cache, comme on a vu, une ancienne sifflante : en somme **b(h)uzdhi* daterait de la même époque que **azdhi*.

Inversement on trouve *-hi* après brève dans quatre mots : *ihi*, *gahi*, *jahi*, *stuhi*.

Dans le dernier, il s'agit évidemment d'une dissimilation qui a hâté l'élimination de **studhi*; c'est de la même façon que s'expliquent *dehi*, *dhehi* en regard de *edhi*. Pour *jahi* la même explication est possible à la rigueur : la vérification est difficile, puisqu'il n'y a pas de radical à palatale finale dans la série *kṛdhi*; mais les échanges de dentale et palatale en moyen-indien n'ont lieu qu'en présence de *ṛ* (Geiger, § 41; Pischel, § 215; ajouter p. *Pasenadi*, skr. *Prasenajit*; pkr. *ciṭṭhai*; skr. *tiṣṭhati*; voir aussi Wackernagel, *Sitzb. Berlin* 1918, p. 401, note). Le plus probable est qu'il y a trace dans *jahi* d'un désir sourd de conserver (ou plutôt, puisque le point de départ est **jadhi*, cf. zd. *jaiḍi*, d'obtenir) une forme où se retrouve quelque part la consonne initiale de *han-*. En outre «frappe» ou «tue» est essentiellement une notion de la langue courante; cette observation s'applique surtout à *ihi* et *gahi*. Est-ce un hasard si les mots de forme *prākritique* sont ceux qui signifient «frappe» et surtout «va»?

Il faut remarquer que les formes examinées se trouvent réparties dans tout le Rgveda; ceci confirme l'idée, qui n'est pas nouvelle, que s'il y a une chronologie interne du Rgveda, cette chronologie s'applique plus au style qu'à la langue même, qui est dans l'ensemble une. Cette langue a été notée à un moment où, sur le point qui nous occupe, une tendance généralisée plus tard en moyen-indien n'aboutissait que dans des circonstances favorables. Le cas des mots longs, *stanihi* etc., est le même que celui des désinences *-mahe*, *-mah*, auquel s'apparente celui des mots accessoires *ihā*, *kūha*. L'ouverture de l'occlusion après monosyllabe à voyelle longue peut s'interpréter de même : *pāhi* et *stanihi* s'opposent ensemble à *ṣrudhi*. On en trouve confirmation en dehors des impératifs : parmi les formes divergentes relevées par M. Wackernagel, *Altind. gr.*, I, p. 250, on peut opposer *vadhūh* à *āha*, et surtout, à l'intérieur d'un même groupe, A. V. *rudhirā*-à *rōhita*-; dans le groupe de *grabh*-, *durghābha*-, *grbhāyāti*, *grbhātā*-, *agrabham*, *jagrābha* s'opposent bien à *jagrāha*, mais on trouve quelques formes de *grh*- au moyen (sur *grhate*, voir Oldenberg à V, 32, 12), et par contre *hastagrābhā* X. 18, 8. Il reste frappant que le seul exemple de *h* suivant une voyelle brève dans un mot isolé se trouve dans *grhā*-, mot sans doute vulgaire par rapport à l'archaïque *dāma*-, *dām*- et aux synonymes comme *durond*-, *gāya*-, *harmyā*-, *ōkas*-, etc.

Tout se passe donc comme si les aspirées intervocaliques avaient commencé de perdre leur occlusion plus tôt après longue qu'après brève. Il est difficile de fournir d'autre preuve de la même tendance; on en trouve au moins la confirmation indirecte dans le sort de *s* et *n* implosifs.

On sait en effet que *s* disparaît sans laisser de trace dans **ṣās-dhi* > *ṣādhi*, tandis que la voyelle initiale de *edhi* et celle de *bodhi* gardent la trace du *z* issu de *s* dans **as-dhi*, provenant du contact des deux dentales dans **budh-dhi*⁽¹⁾. Le sandhi de *s* final se produit selon une formule identique. Celui de *-*ns* final dépend également de la quantité de l'*a* qui précède.

En effet, tandis que *-ān* issu de *-ānt* subsiste devant un mot commençant par une voyelle (par exemple, *gacchān ūttarā*, X, 10, 10), *-ān* issu de *-āns* se réduit dans le même cas à une simple voyelle nasale : c'est le cas des accusatifs pluriels comme *sūrgān*

⁽¹⁾ Ce *z* transitoire n'est jamais devenu chuintant (Wackernagel, § 237 b, α). Il en résulte que considéré à l'intérieur du sanskrit, *śidati* est correct; le cas de *mīdhā*-, *nīda*-, etc. qu'on y oppose est différent; ceux-ci sont des mots venus tels quels de l'indo-européen (Wackernagel, p. 275). Il faudrait en conclure que le présent **si-sd-ō* a été créé indépendamment dans les diverses langues où il se trouve. Seule la forme iranienne *-hiṣa*- (= **hiṣa*-) reste difficile à expliquer (cf. TEDESCO, B.S.L., XXIV, p. 197).

issu de *saṃyānz*, cf. *ayān* (Lanman, *Noun-infl.*, p. 346) des comparatifs comme *ayān* IV, 30. 1 (Lanman, p. 514), du nominatif sing. *ayān* (Lanman, p. 495); de même pour un ancien *-ānts* devenu *-āns* : *ayān* (Lanman, p. 506), *ayānān* (Lanman, p. 517) et pour *-āntst* : aoriste 3 sg. *ayān* VI, 71. 1; X, 139. 1. Mais après *a* bref, *a* s'est maintenu et s'est assimilé *-s* finale comme il a fait de *-t* : c'est pourquoi on a devant voyelle 2^e p. sing. *ayān* IV, 30. 14 (*-ns*) et *ayān* III, 9. 2 (*-ms*), *ayān* I, 149. 1 (*-ms*), *ayān* II, 1. 12 (*-nts*) comme l'on a *ayān* X, 10. 10 (*-nt*) ou *ayān* III, 37. 10 (*-mt*). Ainsi se trouve résolue la contradiction qui choquait Oldenberg, *Prolegomena*, p. 429; le parallélisme qu'il pensait à établir dans le texte aurait fait disparaître la notation précieuse d'une étape chronologique de l'altération des consonnes que rien d'autre ne révélait.

Jules Bloch.

SUR LA SYNTAXE DU VIEUX-PERSE.

On a déjà noté que la syntaxe du vieux-perse, dénuée de souplesse au plus haut degré, recourt à des tours brefs et monotones. Dès que l'idée à rendre devient un peu complexe, la maladresse du rédacteur se trahit à l'embarras de la phrase plusieurs fois brisée et reprise, et qui n'est menée à son terme qu'au prix d'un équilibre toujours compromis. On a mis cette gaucherie au compte de ceux qui employaient pour la première fois à des fins officielles le perse, simple parler d'une aristocratie victorieuse, au lieu de l'araméen, langue administrative consacrée par l'usage. « Les inscriptions perses, dit M. Meillet (*Gramm. du v.-p.*, § 20, p. 10), donnent l'impression d'un parler courant dont on essaie péniblement de se rendre maître, et qu'on écrit pour la première fois. »

Il y a lieu de préciser cette juste observation et d'observer d'abord que les phrases du vieux-perse où s'atteste cette syntaxe malhabile sont toutes bâties sur le même type, et que, longues ou courtes, elles en offrent des variantes que nous classerons par ordre de complexité. Le procédé ordinaire consiste à mettre en tête le mot ou le groupe important, et, quand une incise l'éloigne du verbe, à le reprendre par un pronom. L'exemple le plus simple est B. II, 23 : *Vištāspa manā pitā hauv [Purhavañy] āha* « Vištāspa mon père, il était en Parthie »; ou B. I, 28 : *ka(n)bujiya nāma kurauš pussa amāxam tau(x)māyā hauvam idā xšāyabiya āha* « un nommé Cambyse, fils de Cyrus, de notre lignée, celui-là était roi ici ». (Cf. B. II, 18, 79, etc.) Quand l'incise est longue, le sujet peut être répété avant le verbe : B. I, 44, *aita xšassam tya gaumāta hya maguš adinā ka(n)bujiyam aita xšassam hačā paruvijata amāxam tau(x)māyā āha* « cette royauté que Gaumāta le mage avait enlevée à Cambyse, cette royauté depuis l'origine appartenait à notre lignée ». — De même, si le mot important est régi par le verbe, il reste en tête et au nominatif, puis se trouve repris par un pronom complément : B. II, 30, *kāra hya hamissiya manā naiy gaubataiy avam [jad]iy* « l'armée qui, rebelle, dit n'être pas mienne, bats-la »; ou B. II, 19 : *[vi]darna nāma pārša manā ba(n)daka avamšām maθištām akunavam* « un nommé Vidarna, perse, mon serviteur, j'en ai fait leur chef. » Ce

n'est donc pas une phrase nominale, comme l'entend M. Meillet (*Gramm.* p. 202-203 : «Vidarna ... *est* mon serviteur»). Cf. B. II, 49, 54; III, 12, 30, etc.

Les noms de lieu sont construits de façon identique, et c'est évidemment un adverbe de lieu qui y renverra : B. II, 22 : *mā[ru]š nāma vardanam mādaīy avadā hamaranam akunauš* «la ville de Māruš en Médie, là il livra bataille». — B. II, 39 : *tigra nāmā didā armim[yaīy] avadā hamaranam akunava* «le fort de Tigra en Arménie, là ils livrèrent bataille». (Cf. II, 44, 53, 58, 65, etc.) Parfois deux précisions géographiques sont accolées : B. I, 58 : *sika[yah]watis nāmā didā nisāya nāmā dahyāuš mādaīy avadašim avājanam* «le fort nommé Sikaḡahuvatis, la province nommée Nisāya en Médie, là je l'ai tué».

En combinant les deux tours qui précèdent, et en juxtaposant au début de la phrase un sujet ou objet personnel et un nom de lieu, on obtient : B. II, 27 : *hauv [kā]ra hya manā ka(n)pada nāmā dahyāuš mādaīy avadā mām amāniya* «cette mienne armée, — la province nommée Kampada en Médie —, là elle m'attendit». — B. II, 8 : *[I marti]ya martiya nāma ēi(n)ēixrāiš pussa kuganakā nā[ma vardanam pāršaīy] avadā adāraya* «un homme nommé Martiya, fils de Činēixriš, — la ville nommée Kuganaka en Perse —, là il se tenait». De là, plus nombreux sont les incises ou les qualificatifs, des phrases de plus en plus embarrassées, mais dont la gaucherie tient toujours au même ordre des termes : B. III, 50 : *adam avam vahyazdātam utā martiyā tivašaiy fratamā anušiya āha(n)ta (h)wādaicaya nāma vardanam pāršaīy avadašiš uzmayāpatiy akunavam* «moi, — ce Vahyazdāta et les hommes qui étaient ses principaux alliés, — la ville nommée Huvādaicaya en Perse, — là je les ai fait empaler»; — B. III, 22 : *I martiya vahyazdāta nāma tāravā nāma vardanam yautiyā nāma dahyāuš pāršaīy avadā adāraya* «un homme nommé Vahyazdāta, — la ville nommée Tāravā, — la province nommée Yautiyā en Perse, — là il se tenait». Ici encore il est inutile de supposer des phrases nominales.

Toutes ces irrégularités syntaxiques peuvent donc se ramener à un principe d'agencement de la phrase, à l'emploi malhabile d'un même procédé de mise en relief où il serait loisible de retrouver seulement la liberté du langage parlé, si une autre influence ne pouvait être vraisemblablement évoquée : celle de l'araméen, aussi bien talmudique que biblique, où des tours pareils sont très fréquents, comme dans le sémitique entier (Gauthiot, *Fin de mot*, p. 28). C'est sur des phrases araméennes que le rédacteur perse a pris modèle.

Il s'agit, en effet, des cas de «nominatif absolu», où le mot important, mis en valeur par disjonction, reste suspendu au début de la phrase, tandis qu'un pronom le reprend avec le verbe. Ainsi

Ezra, V, 12 : *ubayθā d'nā sabrē-h* « et cette maison. il la détruisit ». — Daniel, II, 23 : *millāθ malkā hoδa'tanā* « l'affaire du roi, tu nous l'as réglée ». — Daniel, II, 32 : *hu calmā reθē-h dī δ'hab tāb* « cette statue. sa tête était d'or pur ». — Daniel, II, 29 : *ant malkā ra'yonāyx 'al mišk'bāx s'liqū* « toi, ô roi, tes pensées sont montées sur ta couche ». — Daniel, V, 6 : *edayin malkā zīwōhi š'nōhi*, litt. : « alors le roi, sa couleur lui changea » (cf. le reste de la phrase). — Dans la lettre solennelle d'Artaxerxès, E. VII, 24 : *uḫ-xon m'hod'in dī xol kāhanayā . . . mindā . . . lā šalleṭ l'mirmā 'alephon* « et nous vous faisons savoir que les prêtres . . . , les tributs . . . ne pourront être levés sur eux ». (Cf. Marti, *Gramm. d. bibl. Aram. Spr.*, p. 101.) On pourrait à la rigueur considérer, avec MM. Bauer et Leander (*Gramm. d. bibl. Aram.*, § 102 c, p. 346), qu'il s'agit de compléments anticipés, non de vrais nominatifs; distinction d'ailleurs vaine, puisque sujet et complément ont même forme. — De l'araméen talmudique, on pourrait tirer de nombreux exemples : *ynwgy m'y 'šyd lhw* « les enfants, qu'en ferai-je ? ». *'n' h' drβ hmnwn' l' šny' ly* « moi, cette parole de Rabi Hamnuna ne m'était pas connue ». (Cf. Margolis, *Lehrb. d. aram. Spr. d. Bab. Talm.*, § 64, p. 88 et Schlesinger, *Satzlehre d. aram. Spr. d. Bab. Talm.*, 1928, p. 27.)

Une confirmation partielle nous viendra des fragments araméens de l'inscription de Bisutūn, qui ont été traduits sur la version accadienne. Les papyri très mutilés n'autorisent que des observations limitées. Cependant pour II, 49, l'araméen observe le même ordre des mots que le vieux-perse : à *va(h)umīsa nāma pārsa manā ba(n)ḏaka* (*avam adam prāišiyam arminam*) correspond *whrws [š]mh 'ylmy prsy* ([*Prst*] s[*lxt*]) chez Cowley, *Aram. papyri*, p. 251, l. 7. De même, en B. III, 20, le nom d'Artavardiya est au début de la proposition dans les deux textes (Cowley, p. 252, l. 25). — De B. II, 30 : *kāra hya hanissiya . . . avam jady*, il ne reste en araméen que *x[yt]' zk mrdy' . . .* « l'armée qui, rebelle, . . . », mais le mouvement de la phrase impose l'anaphorique dans les derniers mots que restitue M. Cowley (p. 251, l. 8) *qtl hmw* « bats-la ». L'ordre des mots dans ces dernières phrases pourrait être tenu pour copié sur celui de l'accadien; mais, rapproché des constructions bibliques et talmudiques, il témoigne d'un usage ancien, indépendant, et non plus seulement réservé au langage parlé. Sans doute l'araméen n'offre-t-il pas de tournures aussi gauches. En B. II, 65 (« la ville nommée Kunduruš en Médie, là il alla »), il a : *b-kndwr smh b-mdy . . .* « dans la ville nommée Kunduruš en Médie . . . » (Cowley, p. 251, l. 12). Une tradition plus longue l'avait doté d'un style plus souple. Mais c'est qu'aussi bien les phrases perses apparaissent non comme des calques serviles, mais comme l'œuvre de rédacteurs, peut-être babyloniens, qui, en agencant pour la pre-

mière fois leurs phrases raides, continuaient à penser en araméen. Notre observation, qui est conforme aux vrai-semblances historiques, rejoindrait donc celle de M. Meillet (*Gramm.*, p. 41) sur la graphie du vieux-perse, qui donne l'impression d'une graphie araméenne faite avec des signes cunéiformes (cf. Herzfeld, *Pakuli*, p. 72-73) ⁽¹⁾.

Mais toutes les difficultés ne sont pas résolues par là. Nous profitons de cet examen pour tenter d'élucider B. I, 64, dont la construction déroute encore l'analyse. Le paragraphe entier est nécessaire à la discussion.

Xšassam. . . ⁶² *adam patipadam akunavam adamsim gāthavā* ⁶³ *avāstāyam yaθā paruvamēñy avatā adam akunavam ayadanā* ⁶⁴ *tyā gaumāta hya maguš viyaka niyassārayam kārūhyā abičariš* ⁶⁵ *gaubāmēā māñiyamēā viθbišā tyādūš gaumāta h[ya]* ⁶⁶ *maguš adinā adam karam gāthavā avāstāyam pērsam[ē]ā mādam[ē]ā* ⁶⁷ *utā aniyā dahyāva yaθā paruvamēñy avatā adam tyā parāba[rta]* ⁶⁸ *patiyābaram vašnā ahuramazdāhu imo adam akunavam ulam hamatax[šaiy]* ⁶⁹ *yāθā viθam tyām amāxam gāthavā avāstāyam yaθā [par]uvam[ē]y* ⁷⁰ *avatā adam hamataxšaiy*. . . *yaθā gaumātā hya maguš* ⁷¹ *viθam tyām amāxam naiy parābara*.

Notre objet étant seulement de rétablir la suite des propositions, il nous suffira d'admettre que *abičariš* désigne probablement les pâturages et *māñiyam* les biens immeubles; *viθbiš* qui doit être un composé, reste inexpliqué. M. Weissbach (*Keilinschr. d. Achām.*, p. 21), qui ne cite pas moins de six interprétations pour 64-66, traduit ainsi à son tour : « Ich baute die Tempel auf, die Gaumāta der Mager zerstört hatte. Ich gab dem Volke wieder das Weideland, etc. die ihnen Gaumāta der Mager entrissen hatte. » Il s'inspire visiblement de Foy, qui aurait reconnu le premier la construction de ce passage en le rendant par : « Ich machte (wieder zurecht) die Stätten der Gotterverehrung, die der Mager G. zerstört hatte; ich gab zurück dem Volke das Weideland . . . , was (alles) ihnen der Mager G. genommen hatte » (*Z.D.M.G.*, LIV, p. 355). Foy va d'arbitraire en erreur. En 63, 67, 69-70, il coupe *yaθā paruvamēñy avatā* « comme autrefois, ainsi ». Concédant que l'expression « a peut-être quelque chose de surprenant » (*K.Z.*, XXXIII, p. 421), il cite pour la justifier B. IV, 53-54 : *θuvām vrnavatām tyā manā krtām avatā*, où la phrase est simplement interrompue par une lacune. Cette coupe singulière après *avatā* rejette *akunavam* au début de la phrase suivante : *akunavam ayadanā* « j'ai fait les temples » signifierait « j'ai reconstruit les temples ». Plus loin *niyassārayam*

⁽¹⁾ M. Sturtevant a récemment supposé (*J.A.O.S.*, 1928, p. 66-73) que l'emploi incorrect des cas dans les inscriptions des derniers Achéménides est le fait de scribes babyloniens. [Note de correction.]

« j'ai restauré », pour être uni à *abīcarīš*, etc., reçoit le sens de « j'ai rendu ». C'est le désordre systématisé.

Toute différente est la traduction de M. Meillet : « Le... et la propriété et la maison et le... du peuple que G. le mage leur avait enlevés, j'ai restitué le peuple en sa place. » (*Gramm. du v.-p.*, p. 12). On ne peut s'y rallier qu'en supposant un comble de maladresse dans une construction qui laisserait en l'air les quatre compléments groupés au début. D'ailleurs, que *adam kâram gâtharâ avâstâyam* forme en réalité une phrase distincte, c'est ce qu'établit la séquence *mâdamcâ*, etc., comme le parallèle avec 62-63 : *adamšim gâthavâ avâstâyam*.

Pour localiser la difficulté, il faut traduire littéralement tout le paragraphe en faisant apparaître l'endroit litigieux :

« La royauté qui avait été enlevée à notre lignée, je l'ai rétablie, je l'ai remise à sa place. Comme (elle était) auparavant, ainsi je l'ai faite. Les lieux de culte que le mage Gaumâta avait détruits, je les ai restaurés. Au peuple, les pâturages, la propriété, les biens, le... J'ai remis le peuple à sa place, la Médie, la Perse et les autres nations. Comme (cela était) auparavant, ainsi ce qui avait été enlevé, je l'ai rendu. C'est par la volonté d'Ahuramazda que je l'ai fait. Je me suis efforcé, afin que notre maison, je la remette en sa place comme avant. Je me suis efforcé de telle manière (*uwaθā*), que (*yaθā*) le mage Gaumâta n'avait rien enlevé (= qu'on n'aurait pas cru qu'il eût rien enlevé). »

L'énumération peut être ramenée au schème suivant :

La royauté, je l'ai rétablie;
les temples, je les ai rebâti;
les propriétés
le peuple, je l'ai ramené;
les biens enlevés, je les ai rendus.

Il n'y a donc d'autre cause au trouble syntaxique du texte que l'absence d'un verbe pour régir *abīcarīš* etc. On restituera ainsi : *abīcarīš gâthamēdā mānyamēdā viθbisēdā tyā gaumātu hya maguš adinā adam [putyāb-rum adam] kâram*, etc. « Les pâturages... je les ai restitués » (ou un verbe de sens analogue). Par un « bourdon » très commun, le lapicide, après avoir gravé le premier *adam* de son modèle, a continué à partir du second.

De la version élamite, trop mutilée, on ne peut rien tirer. Mais la version accadienne, tout abrégée et incomplète qu'elle est, confirme la présente restitution; elle donne en effet : « Je (*anaku*)... que le mage Gaumâta leur avait enlevés ». C'est donc bien un verbe qui manque à la phrase perse pour qu'elle retrouve sa construction normale.

ESSAI DE CONTRIBUTION
À L'HISTOIRE
DE LA MÉTHODE DE SSCRIPTION
DU MOYEN-PERSE.

IDÉOGRAPHIES
PEHLVIE ET SUMÉRO-ACCADIENNE ⁽¹⁾.

I

L'on connaît le procédé de sscription assez particulier du pehlvi. L'originalité la plus remarquable, vu surtout qu'il s'agit de textes notés alphabétiquement, en consiste à substituer graphiquement d'assez nombreux mots araméens⁽²⁾ à leurs équivalents moyen-perses qui, seuls, doivent être lus et prononcés. C'est ainsi par exemple que « jour » se dit et se lit *rōž*; mais c'est *ywm* seul que l'écriture exprime. La substitution est faite d'office par le lecteur. De même, « roi » = *šāh*, mais s'écrit *mlk*; « fils » = *pus*, mais s'écrit *br*; etc. Le procédé, quelque peu déroutant au premier abord, n'est pas limité dans son emploi aux seuls substantifs. Il s'applique également à des adjectifs; exemples :

nev « bon », noté *tb*;
mah, *mas* « grand », noté *kbr*;
vazurk « grand, puissant », noté *rb*;

à des verbes; exemples :

šav- « aller, marcher », noté *'zl*;
grif- « saisir », noté *'hd*;

⁽¹⁾ Communication à la séance du 21 avril 1928.

⁽²⁾ Pour la portée exacte de ce terme, voir p. 213.

'ama- « venir », noté *'l'*;

xvar- « manger, ingérer », noté *'ll*;

à des pronoms; exemples :

ēš « quelque chose, quoi que ce soit, rien », noté *md'm*;

ē(h) « ce qui », noté *nh*;

xveš, pronom et adjectif réfléchi, « lui-même, son propre », noté *nps*⁽¹⁾;

à des négations; exemples :

ma « ne... point » (prohibitif), noté *'l*;

ne « ne... pas », noté *l'*;

à des adverbes ou prépositions; exemples :

pas « derrière, ensuite », noté *btr* et *'hr*;

andar « entre, parmi », noté *byn*;

be(d) « hors », noté *br'*;

nun « maintenant, à présent », noté *k'n*;

o « sur, pour, à », noté *l*.

Cet artifice de notation porte donc sur toutes les parties les plus intimes du discours, bien que l'application n'en soit pas intégrale. loin de là. Il excepte forcément les désinences casuelles et verbales, qui, elles, ne pouvaient avoir en sémitique d'équivalents satisfaisants. Ces dernières figurent donc, lorsqu'il y a lieu, à la suite du mot sémitiforme, mais en clair. L'on écrit dès lors :

mlk-ân (c'est-à-dire *šAH-ân*)⁽²⁾, pour « roi-s »;

mlkt-ân (c'est-à-dire *BAHBİŠN-ân*)⁽³⁾, pour « reine-s »;

ytybwn-st (c'est-à-dire *MT-šA-st*), pour « qu'il s'assît sur »;

etc.

Un bref rappel suffit pour ces notions élémentaires.

L'on sait aussi qu'une tradition certainement ancienne, datant apparemment des débuts mêmes du pehlvi écrit, avait normalisé ces sortes de correspondances araméo-médio-perses; qu'en d'autres termes, à une expression graphique araméenne donnée correspondait régulièrement un équivalent pehlvi, toujours le même (en

⁽¹⁾ Sens premier « souffle, esprit, âme » en sémitique.

⁽²⁾ Suivant l'usage, l'équivalent iranien de l'idéogramme sémitique est ici distingué par l'emploi de majuscules romaines.

⁽³⁾ Ce mot, fort intéressant, est issu d'un ancien **māna-patīš* « maîtresse de maison ». Voir à ce sujet Trespesco, *B.S.L.P.*, XXVI [1925], p. 64-66, et A. MEILLET, *ibid.*, XXIII, p. 103.

théorie, un synonyme eût tout aussi bien fait l'affaire). Les lexiques pāzend-pehlvi, du type du *Frahang i Pahlavik*, en sont des témoins irrécusables. Cette normalisation avait cependant certaines limites, dans le temps et dans l'espace. Ainsi, M. H. S. Nyberg, au cours d'une remarquable étude parue dans le *Monde Oriental*⁽¹⁾, a montré que les deux formes, arsacide et sassanide, du pehlvi ont eu recours à deux systèmes bien arrêtés, mais distincts, de notation idéographique. Par exemple, pour exprimer le m.-p. *pēs* « devant », l'arsacide se sert de la locution *qdmth*, alors que le sassanide emploie *lyny*⁽²⁾. Il peut, d'ailleurs, arriver que l'un des dialectes note idéographiquement ce que l'autre écrit d'ordinaire en clair⁽³⁾. Le par-sik écrit *npy*, c'est-à-dire *nape* « petit-fils, nepos », l' où le pahlavik idéographie *bry-l-bry* (scription araméenne exactement superposable au m.-p. *puhr-i-puhr* « fils du fils »)⁽⁴⁾. La belle publication de M. E. Herzfeld, *Paikuli*...⁽⁵⁾, a valu aux observations sagaces de M. Nyberg la plus entière confirmation.

A ces détails près, le fonds de la méthode graphique reste bien néanmoins le même : un certain nombre de termes, dont le choix peut, au premier abord, paraître assez arbitraire, fait l'objet d'une scription sémitiforme. Graphiquement, les textes sont donc bilingues, bien qu'ils soient unilingues en fait. Pourquoi cette complication, qui nous semble si inutile, si contraire même aux avantages les plus évidents de tout alphabet ? Pourquoi cette régression, alors que, dès l'époque achéménide, l'alphabétisme en clair prévalait dès longtemps partout ; que même l'alphabet cunéiforme des inscriptions en vieux-perse ne fait, malgré la teneur de ces textes, qui pourtant s'y prêtent, que des concessions infimes à l'idéographie ?

Il y a donc eu, sur l'ancien domaine des Achéménides et de leurs successeurs, des forces latentes hostiles à la généralisation de la scription en clair. Quelles ont pu être ces forces ? Sous l'influence de quelles directives ont-elles poursuivi l'élaboration systématique de ce copieux lexique idéographié qui constitue, de par son expression graphique, une sorte de phalange spéciale à l'intérieur de la masse du vocabulaire ? Telles sont les principales questions qu'il nous plairait ici de contribuer à éclaircir.

⁽¹⁾ *The Pahlavi documents from Avromān, Monde Oriental*, XVII (1923), p. 182-230. Cet article m'a été signalé par mon jeune collègue et ami M. E. Benveniste.

⁽²⁾ *Op. cit.*, p. 188.

⁽³⁾ Pour les non-sémitistes, indiquons que le premier terme veut dire mot à mot « devant lui », proprement « son devant » ; le second, « aux yeux de » > « devant les yeux de ».

⁽⁴⁾ Voir l'ouvrage ci-dessous, t. I, p. 158, pour ce mot.

⁽⁵⁾ Berlin, 1925, in-folio, t. I, textes, commentaires et glossaire ; t. II, planches.

II

La terminologie courante prêtant à quelques réserves, nous croyons opportun de suggérer en passant quelques observations à ce propos.

Une habitude assez fâcheuse, empruntée semble-t-il à l'assyriologie et aux philologies connexes (où l'abus est à peine moindre), a fait attribuer à ces métagraphies sémitiques le nom d'*idéogrammes*. Ce terme est foncièrement inexact. D'après l'étymologie, un idéogramme est en effet une représentation directe des objets mêmes de la pensée, abstraction faite de toute expression phonique. L'héroglyphe ☉, image du disque solaire, est un véritable idéogramme. Il se rend par *r^c*, nom du dieu solaire, mais ne l'exprime pas par lui-même. De même, le sumérien 𒀭, forme archaïque 𒀬, représente le disque solaire s'élevant entre deux parois montagneuses; d'où les significations de «jour, soleil, clarté», etc. N'ayant par lui-même d'autre nom que l'objet qu'il est censé représenter, l'idéogramme prête à la polyphonie. Le soleil, ☉ = *r^c*, sert par exemple aussi à exprimer le «jour». En ce cas, c'est donc quelquefois égyptien *hrw* qu'il faut lire. Sumérien 𒀭 au sens de «jour» (accad. *ūmu*) se lit *uⁿ/t*. Mais, au sens de «soleil», c'est *BABAR* qu'il faut lire; au sens de «briller», *ZALAG*; au sens de «clair, brillant, lumineux», *PIRIG*, *ḡAD*, *ḡUD*, *DAG*, *LAḡ*, etc. L'idéogramme exprime l'idée ou l'objet en le représentant. Il ne note pas le mot. Que l'évolution spontanée de l'écriture amène peu à peu certains idéogrammes à faire fonction de lettres, de caractères, c'est normal. En cette dernière qualité, ils cessent néanmoins tout à fait d'être des idéogrammes. Les deux fonctions, on le voit, sont radicalement distinctes.

Aussi n'est-ce pas davantage un idéogramme qu'une allographie telle qu'accadien *qa-tu* (=accadien *qatu* «main»), souvent employé dans les textes *ḡatti* pour exprimer *ḡatti keššera-* «main»⁽¹⁾. De même accadien *ki-li-lu* «couronne», substitut graphique d'un terme *ḡatti* encore inconnu. L'accadien, de son côté, écrit en sumérien *ka-lum-ma* «datte» ce qu'il lit en sa langue *suluppu*. Que l'on dénomme ces sortes de scriptions *métagraphies*, ou mieux, d'après nous, *hétérophones* ou *hétéroglosses*, peu importe. Elles

⁽¹⁾ ZIMMERN, *O.L.Z.*, 1922, col 297. Cf. H. ENELOF, dans *I.F.*, XLIII, p. 319. M. STURTEVANT, dans *Language*, 1927, III, 2, suggère un rapprochement de ce terme avec grec *χσιρ* et pense que la forme kétéenne serait susceptible, sur la base d'une forme intermédiaire **χεσρ-*, d'expliquer les formes encore mal élucidées *χσιρ*, *χσιρós*, dor. *χσρós*, éol. *χέσπος*. Pour d'anciennes explications, voir WACKERNAGEL, *K.Z.*, XXIX, 134; BRUGMANN, *Grundriss*, II², 1, 138.

exigent en tout cas un autre nom que celui d'idéogrammes. Elles ne représentent pas une idée, ni un objet, mais seulement un mot, un groupe syllabique ayant par lui-même, en une autre langue, généralement de culture antérieure, un sens complet. L'emploi d'un seul et même terme pour des choses aussi différentes n'offre que des inconvénients.

Il va de soi que le moyen-perse étant noté en scripture alphabétique, la présence d'idéogrammes véritables y est impossible. Ce que l'on y trouve, en réalité, ce sont des métagraphies, des hétérophones araméens⁽¹⁾. Ces hétérophones fonctionnent exactement comme ceux de l'accadien ou du hatti. Lors par exemple que l'accadien écrit pour «les rois» LUGAL + plur. + *ni* = *šarrāni*, il procède comme uzvarišn MLK-an pour *šah-an*. Mentionnons en hatti :

DINGIR + LIM + tar⁽²⁾ «divini-té» (lecture hatti inconnue);
ZAG-az⁽³⁾ (avec -az d'ablatif adverbial) «à droite» (lect. hatti inconnue);
etc.

On le voit, le parallélisme des procédés est frappant.

III

Pareille ressemblance ne pouvait échapper à des critiques bien informés. Aussi voyons-nous M. Herzfeld, à la fin du bel *Essay on pahlavi* qui forme le chapitre iv de son *Paikuli*. . . , s'exprimer à ce sujet en ces termes : «Si nous prenons en considération le caractère très archaïque d'un nombre considérable d'idéogrammes, nous voyons clairement que le système idéographique en écriture araméenne et en langue iranienne doit être un héritage des temps achéménides. Les deux systèmes [parsik et pahlavik] appartiennent à deux écoles différentes de scribes araméens de l'administration achéménide. Possiblement ces scribes venaient de deux régions distinctes : le nord et le sud de la Babylonie. Mais l'élaboration des systèmes idéographiques est, en tous cas, l'œuvre d'hommes instruits, entraînés à écrire en cunéiforme et familiers avec les vieilles méthodes de graphie babyloniennes. . . Ce sont les idéogrammes sumériens en babylonien, ou babyloniens en hétéen, qui se rapprochent le plus du procédé pehlvi.»

Vu leur intérêt, ces suggestions méritaient d'être examinées plus

⁽¹⁾ Pour la nature du dialecte, voir plus loin, p. 213.

⁽²⁾ Exemple : xue, VII, 8, II, 21; III, 10. Le LIM est le complément phonétique accadien conservé dans le bloc idéographique, comme il arrive souvent.

⁽³⁾ Exemples : KBo, V, 1, I, 33; II, 21, 30; etc.

en détail. Nous avouerons, d'ailleurs, qu'une étude personnelle du pehlvi, entreprise il y a quelques années, nous avait presque aussitôt amené à conclure au même rapprochement. Nous n'en avons été que plus heureux de le trouver sous la plume de M. Herzfeld.

Comme le livre de ce savant nous mettait en mesure d'examiner le problème expérimentalement et commodément, nous y avons consacré quelques semaines. Le sujet en valait la peine, à notre avis.

Notre idée directrice ne pouvait, en l'espèce, être que fort simple. M. Herzfeld ayant groupé en un seul ouvrage le plus clair des monuments en moyen-perse épigraphique avec un excellent lexique, il fallait d'abord nous familiariser avec l'usage pratique de cette graphie. Si, à l'expérience, notre impression de conformité avec l'usage cunéiforme se fortifiait, notre premier soin devait être de relever les termes faisant partie de la série idéogrammatique courante. Le choix d'un idéogramme pour rendre lesdits termes ne pouvant en aucun cas se justifier par des considérations d'ordre linguistique strict, rechercher si le parallélisme des lexiques idéographiés en moyen-perse et en accadien, etc., ne serait pas assez frappant, dans l'ensemble et le détail, pour valoir à la suggestion de M. Herzfeld une certitude effective. Une brève revue des conditions historiques générales dans lesquelles la monarchie iranienne s'est vue amenée à faire une large place aux scribes et à leurs méthodes faisait nécessairement partie de l'enquête projetée par nous.

Ce sont les résultats de notre investigation qui suivent, sous forme de tableau comparatif et symétrique, d'abord.

Les termes en uzvarišn donnés dans notre première colonne y figurent sous leur forme araméenne la plus simple : à l'état absolu par conséquent, lorsqu'il s'agit de noms; sous l'aspect radical pə'al, quand ce sont des verbes. Cette présentation offre d'évidents avantages de simplicité, et, partant, de clarté. Elle présente en outre celui d'être exactement symétrique morphologiquement aux formes accadiennes et sumériennes placées en vis-à-vis. L'on sait cependant que, dans la pratique, les mots araméens de l'uzvarišn se présentent le plus souvent; les noms, à l'état emphatique⁽¹⁾ ou pourvus de suffixes casuels⁽²⁾ ou pronominaux⁽³⁾; les verbes, à des voix et à des personnes diverses, selon les modalités du sens⁽⁴⁾ et les tradi-

(1) Exemples : mlk' = *šah* en parsik et en pahlavik.

(2) Exemples s. v^o ngl, p. 205.

(3) Exemple br; sur des monnaies sassanides, brn (soit br [= *pus*] + n, suffixe pronominal 3^e pers. sing.).

(4) Cf. par exemple : parsik 'gwn (= 'gwn), 3^e pers. plur. parf. pə'al; parsik ʾktybwn, 3^e pers. plur. imparf. pə'il; etc.; nq'ym (pahlavik), 3^e pers.

tions de l'écriture locale. Ne s'agissant néanmoins, en cet essai, que de la nature du vocabulaire idéographié de part et d'autre, nous pouvons sans inconvénient laisser de côté cet aspect de la question. L'on n'a bien entendu relevé dans le lexique de M. Herzfeld que les idéogrammes dont la lecture peut être considérée comme sûre, ou en tout cas des plus probables. Les cas vraiment douteux ont été omis à dessein.

Dans la partie accado-sumérienne du tableau, l'accadien figure écrit en minuscule italique; le sumérien, en majuscule romaine droite, suivant l'usage. Lorsqu'il y a lieu, dans quelques cas particuliers, le mot accadien est accompagné de sa traduction. Partout ailleurs, le mot français de la dernière colonne vaut à la fois pour l'accadien et pour le sumérien. Quant aux idéogrammes sumériens, ils sont donnés non sous leur nom, ni sous leur valeur conventionnelle générale, mais sous celle que leur attribuent nos derniers lexiques⁽¹⁾ pour le sens particulier dont il s'agit. C'est ainsi, par exemple, que le signe ANUM, lorsqu'il a le sens de « dieu », vaut pour DINGIR; que le signe ÉŠ, dénommé *gigurā-essēku*, au sens de « partie, moitié », vaut pour BA; que KA, signe dénommé *hāgu* (voir sous le mot SIM), dans le sens de « témoin », vaut pour INIM; etc. Naturellement, ces valeurs, certaines d'entre elles, du moins, sont susceptibles d'être revisées ultérieurement, au fur et à mesure des progrès de la suméro-accadologie.

Ces brèves indications ont paru nécessaires à une meilleure intelligence de notre liste, que l'on trouvera aux pages suivantes⁽²⁾.

sing. parf. haph'el; 𐎧𐎶𐎶𐎶𐎶𐎶 (parsik), 3^e pers. plur. imparf pa'el ou po'al; etc.

⁽¹⁾ Ceux de Deimel et de Delitzsch.

⁽²⁾ Les idéogrammes du parsik sont suivis d'un (P), ceux du pahlavik d'un (p).

IV

UZVÂNSEN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
'B (1) (P)	<i>pîtar</i> « père »	<i>abu</i>	AD. (DA) « père »
'ZL (2) (P), 'ZL (p)	<i>šaw-, šut</i> « aller, mar- cher »	<i>alâku</i>	DU « aller »
'ÛD (3) (p), 'ÛD (P)	<i>griftan</i> « prendre, saisir »	<i>šabâum</i>	ŠÚ... DIB, DIB. (BA) « prendre (avec la) main, saisir »
'ÛR (P)	<i>pas</i> « ensuite, après »	<i>arkâtu, arku</i>	EGIR « partie postérieure > derrière, ensuite »
'ÛRN (Pp)	<i>anîk</i> « autre »	<i>šânu</i>	KUR « autre »
'ÛŠ (Pp)	<i>ka-</i> « quelqu'un »	<i>anêtu/avêtu</i>	LÛ, NA; emesal : UU. LU « homme > quelqu'un »
'KL (p)	<i>xvartan</i> « ingérer, manger »	<i>akâlu</i>	KÚ « manger »
'L (p)	<i>na</i> (prohibitif) « ne ... point »	<i>lâ</i> (prohibitif) (4)	NU « ne... pas »

(1) La graphie exacte de *Pers.*, I, 10 est 'Bytar', soit 'B + suffixe pronom 1^{re} pers + complément phonétique -tar. Cf. HERZFELD. *Pakul.*, I, p. 126.

(2) Aussi 'ZL Voir à ce sujet p. 213.

(3) Aussi 'ÛD, voir *ibid.*

(4) Accadien *ut*, qui répond à 'L, n'a pas le sens prohibitif.

UZVARIŠN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
³ _{LH} (1)	<i>bay</i> « dieu »	<i>ihu</i>	DINGIR « dieu »
³ _{SR} (P), ³ _{SL} (P)	<i>band-</i> « lier »	accad. <i>esēru</i> « enfer- mer > enclore, assiéger » <i>kanū</i> « lier, garro- ter » <i>rakāsu</i> « lier » <i>kussū</i> <i>tāru</i> <i>ašru</i> <i>ina</i> « dans » ; <i>ina lbbi</i> « dans le cœur de = à l'intérieur de, dans »	Í. DIB. BA « saisir » LAL, DIB, ŠÚ... DIB « lier, saisir, saisir (avec la) main » KUR (𒍪) « lier, enserrer » as GU. ZA « trône » KÚR, DI. DI « venir, se diriger, diriger » KI « lieu, place » TA, proprement « côté > du côté de > dans » ŠĀ(G) « cœur, dans le cœur de, à l'intérieur de, dans » (3)
³ _{RS} (2)	<i>gas</i> « trône »		
³ _T (Pp)	<i>ama-</i> « venir »		
³ _{TR} (p)	<i>vyak</i> « lieu, place »		
B- (p)	<i>andar</i> « dans »		

(1) En réalité, 'ly + ' de l'état emphatique en p. Le P orthographe 'ny + 'r', par suite de la confusion courante entre le ' et le 'r, entre l'r et l'y. Pour celle, non moins habituelle, entre le h et le b, elle est pour ainsi dire de style.

(2) En réalité 'is (P).

(3) Cf. par exemple Tabl. Kuy. Br. Mus.. 257, Rev 13-14 : kún-šà ea = *ma qrib šadi* (proprement : « montagne [au] cœur [de] ») « dans à l'intérieur des montagnes ».

UZVARIÉN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
BB (P)	<i>dar</i> « porte, portique » que »	<i>bābu</i>	𐎠𐎡𐎢 (𐎠𐎡) « porte, portique »
BTR ⁽¹⁾	<i>pas</i> « derrière, après »	<i>arkāu</i>	𐎠𐎡𐎢 (voir plus haut)
BYN (P)	<i>andar</i> « entre, parmi » mi »	<i>na</i>	𐎠𐎡 « dans, parmi, du côté de »
B(Y)R (Pp)	<i>staxr(a)-</i> « place forte, citadelle »	<i>birtu</i> (de 𐎠𐎡𐎢 « lier, enclore, contenir ») <i>hāru</i> (surtout dans les n. pr. de places fortes) <i>damātu</i> « [place] forte »	𐎠𐎡𐎢𐎠𐎡𐎢 (Br. 1859) « lien, entrave; > à : clôture, enceinte, forteresse » 𐎠𐎡𐎢 « mur d'enceinte, mur, rempart » 𐎠𐎡𐎢𐎠𐎡𐎢 (ou 𐎠𐎡𐎢). 𐎠𐎡 « lieu fort, puissant » (cf. français : « fort »)
BYT (P)	<i>xanak</i> « demeure, maison »	<i>bātu, bātu</i>	𐎠𐎡; aussi 𐎠𐎡𐎢 (= 𐎠𐎡) « maison, demeure »


⁽¹⁾ En réalité B'TR (P).

UZVARIŠN.	PEHLVI.	ACGADIEN.	SUVÉRIEN.
BN' (P)	<i>bayen-</i> « bâtir, faire, ériger »	<i>epēšu</i> « faire »; aussi au sens de « bâtir, édifier, ériger » <i>bānu</i> « bâtir »	KAK (= RÚ) « faire; bâtir, façonner, édifier » DŪ « bâtir; façonner, édifier » RU . BU . LU « rechercher » DUMU (+ UŠ ou NITAḤ) « enfant (mâle), fils » TA « côté, de côté » > idée d'éloignement, d'où « hors de » LŪ; aussi NA et UR; eme-sal : MU-LU < GĀLU « homme »
B ^c (Pp)	<i>xvastan</i> « désirer, rechercher; vouloir »	<i>bu'ū</i>	
BR (P) ⁽¹⁾	<i>puw, puhr</i> « fils »	<i>ap/blu</i>	
BR' (Pp)	<i>be(d)</i> « dehors, au dehors, hors de, hormis »	<i>istu</i>	
GBR (P)	<i>mart</i> « homme »	<i>am/wēlu</i>	

⁽¹⁾ Le P orthographe *BL* par suite de la confusion fréquente entre l'Y et l'I. Mais l'on trouve aussi *BR* sur les monnaies sassanides.

UZVARIŠN.	PEHLVI	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
ed (Pp)	<i>zvarna</i> « fortune, éclat, splendeur fortunée ou royale »	<i>lulim</i> « éclat, splendeur » ⁽¹⁾ (employé aussi comme préfixe pour « prince, roi »; sens réel : « majesté »)	le mot sumérien LU.LAM « splendeur, magnificence »
		<i>melammi</i> (aussi dans le sens de <i>šarvūti</i> « royauté »)	le mot sumérien ME.LAM « éclat rayonnant »
		<i>namāru, namru, namru</i>	LAM.LAM « être brillant; éclat. brillant » UD.DU « éclat, splendeur rayonnante » BAR « briller, brillant »
DELTY (P)	<i>Tire</i> « Tigre » (fl.)	<i>Idiqat, Diqat</i>	écrit souvent (A) UD.HAL. HAL « Tigre » ⁽²⁾ (Houve) [sumérien <i>Idigna</i>]

(1) Ce mot sert aussi à désigner le bœlier conducteur du troupeau Cf., sous le rapport du sens, l'hébreu צֶהָרִים.

(2) Notons ici une curieuse coïncidence. En iranien ancien, *tyr* = flèche. L'étymologie populaire, semble-t-il, a contribué à expliquer sumér *Idigna* « Tigre », accord *Diqat*, par *tyr* = « flèche », ce que le cours rapide du fleuve, comparé à celui de l'Euphrate, pouvait justifier. Il n'en est que plus remarquable de noter que l'expression idéographique sumérienne ci-dessus employée (autre A + UD, qui veut dire « fleuve », soit UD), HAL.HAL, soit ►► ►►. La valeur exacte de cette graphie nous échappe. Mais ce signe s'emploie le plus souvent, lorsqu'il est seul, avec les valeurs BULUŠ = *hāšu* « se hâter, aller vite » ou HU = *garāru* « courir », et l'image archaïque du caractère, , prouve qu'il représentait dans

UZVARIŠN.	PEHLVL.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
ZBN (p)	xvi- « acheter »	<i>maḫāru</i> « acheter, commercer » <i>ṣarāpu, maḫāru</i> « acheter, acquérir »	IGI « œil, face, front »; par jeu de mots avec <i>maḫru</i> « front »
ZWZN (p)	* <i>drahm</i> = $\frac{1}{2}$ sicle < drachme »	<i>zūzu, mišlum</i> « moitié, demie (d'un sicle) »	ŠU.TE.É « prendre, acquérir [avec la main] »; cf. pour la sémantique latin <i>manipulum dare, accipere, mancipare</i> BA, BAR « partie, moitié »
ḫZ' (Pp), ḫZY (Pp)	<i>ditan</i> « voir »	<i>amāru, naṭālu</i>	IGI.LAL « diriger l'œil (sur); voir, considérer; regarder »
ḫŠN (p)	<i>dāštane</i> « saisir (avec la main), tenir, régir »	<i>ṣabātu, šanāqu</i> <i>rāšu</i> « saisir, prendre, posséder, > régir »	ŠU... DIR(.BA) « saisir (avec la main); tenir, prendre; assujettir »
ḫΘ (P), ḫT (P)	<i>tir</i> « flèche »	<i>ūšu, uššu</i>	TUK/G, TU « s'emparer de, s'approprier; être maître de quelque chose »
ḫMR (Pp)	<i>xar</i> « âne »	<i>imuru</i>	peut-être ḫAL (?) ⁽¹⁾ « flèche » ANŠU « âne »

le principe une flèche. Les idées de flèche et de rapidité sont connexes. Il n'est donc pas impossible, s'agissant d'un nom étranger à l'iranien et savant (nomenclature géographique) que la graphie ḫAL ait influé sur le choix du mot *tyrt-* désignant le Tigre. Nous ne pensons pas du reste qu'il s'agisse, en l'espèce, d'autre chose que d'une collision homonymique fortuite.

⁽¹⁾ Voir ci-dessus, note précédente, pour ḫAL.

UZVARIÉN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
𐭠𐭣 (p)	<i>tak</i> « jusqu'à ce que »	<i>adi</i>	EN(.NA), proprement « temps », d'où « jusqu'au temps où, jusqu'à ce que » ZAG. proprement « limite », d'où « jusqu'à la limite, jusqu'à ce que »
𐭠𐭣𐭠𐭣𐭠𐭣 (P) ($\sqrt{\text{NUT}}$)	<i>nî-latan</i> « être déposé, être placé »	<i>nadû</i> (voix IV, 1 = passif) « être jeté », mais aussi « être posé »	ŠUB.BA; même évolution de sens que <i>nadû</i> ; > à « placer, poser, fonder », d'où « être placé: etc. »
𐭠𐭣𐭠𐭣𐭠𐭣 (p) ($\sqrt{\text{QWM}}$) ⁽¹⁾	<i>estatan</i> , proprement « faire être droit, faire exister, instituer »; valeur auxiliaire	<i>naṣāzu</i> (voix III, 1 = factitif) « faire être droit > poser, dresser, édifier »	GUB.BA « dresser, élever »
		<i>kānu</i> ($\sqrt{\text{K}}$) [voix II, 1; II, 2] « faire être; instituer, établir » et analogues	GI/EN, mêmes sens que <i>kānu</i> aux sens intransitif et causatif

⁽¹⁾ Le P orthographie avec un K au lieu d'un Q.

UZVARIEN.	PEHLVI.	AGGADIEN.	SUMÉNIEN.
𐭠𐭣𐭥𐭥	rendu par <i>anbaštan</i> ⁽¹⁾ « enclore » dans le <i>Frahang i-Pahlavik</i> (cf. Herzfeld, <i>Pahlavi</i> , I, p. 196, col. b). Ces avant suggère plutôt <i>muhritan</i> , <i>muhrenitan</i> « ca- cheter »	𐭠𐭣𐭥𐭥 a subsisté en aggadien dans la locution : <i>anet lū- timnu</i> « geolier ». Le sens propre de cette racine, en hébreu par ex- emple, semble avoir été celui de « clore », d'où « sceller, cache- ter » ; ceci pour l'évolution sé- mantique. « Scel- ler » se dit en ac- cadien <i>qanāqu</i>	𐭠𐭣𐭥𐭥(𐭠𐭣𐭥) « sceller » 𐭠𐭣𐭥𐭥(𐭠𐭣𐭥) « imprimer (un sceau dans la glaise) »
𐭠𐭣𐭥𐭥 (Pp)	<i>nev</i> « bon, excellent » <i>tābu</i>		𐭠𐭣𐭥𐭥(𐭠𐭣𐭥) « bon, excellent »

(1) « Mettre en magasin, colliger, enfermer ».

UZVARIŠK.	PEHLV.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
YBL (P)	<i>burtan</i> ($\sqrt{\text{bar-}}$) « porter, apporter; amener, emporter »	[*] <i>našû tabâlu laqû</i>	GA.TU (= <i>te</i>), DÛ, DA, DA.RI « porter, emporter » TUM « emporter, emmener » ŠU.TE(.GA) « emporter [à la main]
YD (Pp)	<i>dast</i> « main »	<i>kâtu</i>	ŠU « main »
YD' (Pp)	<i>daništan</i> « connaître »	<i>edû, idû</i>	ZU « savoir, connaître »
YWM (P)	<i>rož, rož</i> « jour »	<i>ûnu</i>	UD/TA « jour, brillant, clair »
YHB ⁽¹⁾ (P)	<i>datan</i> « donner »	voir S. V° NTN.	
YHJ, BYRH (Pp)	<i>mâh</i> « mois, lune; au mois de »	<i>arhu</i>	ITU; le sumérien Iru signifie proprement « nouvelle lune », d'où « début du mois », d'où « mois »
YTB (P)	<i>nišastan</i> « être assis »	<i>ašâbu</i>	KU « s'asseoir, se coucher »
KBR (P)	<i>mas, mah, meh</i> « grand, puissant, nombreux »	<i>râbu štru</i>	GAL « grand, puissant » MAH « élevé »

(1) Écrit en réalité YHB. Voir ci-dessus, p. 213.

UZVARIŠN.	PRELVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
KL (Pp)	<i>harv</i> « tout »	<i>kalū</i> <i>napharu, kalūna</i>	idéogr $\overline{\text{H}}$ « tout, totalité » NIGIN « totalité, total »
KN (P)	<i>nun</i> « maintenant, à présent »	<i>enna</i> , accad. <i>anū</i>	le sumérien EN.NA « maintenant » EN., sens propre : « temps » ; > à « maintenant »
KL' (= QR') (Pp)	<i>xvandan</i> « préférer, appeler; lire à haute voix, réciter, prier »	<i>dabābu</i> <i>qabū</i>	BAL « parler, s'exprimer » DUG, INIM (idéogr. KA + KA), mêmes sens DUG.GA « parler, dire »
KRM (P)	<i>raz</i> « vigneoble, vigne »	<i>karānu</i> « vigne, pied de vigne »	GS GĒŠTIN « vigne »
KTB (P)	<i>nīnīštan</i> , « écrire »	<i>nīpīštan šajāru</i>	SAR « écrire »
L' (P)	<i>ne</i> « ne... pas »	<i>lā</i>	NU « ne... pas »
LBR' (Pp)	<i>uz</i> (?) « hors, dehors, au dehors »	<i>ulu</i> « hors de, dedans de »	TA « de dedans, venant du côté de, > hors de »

UZVARIËN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
L'INY (P)	<i>peš</i> « devant, en présence de »	<i>ina pāni</i> = 𐎶𐎶𐎶 « devant, en présence de »; <i>mašru</i> , cslr. <i>mašar</i> « face > en face de, en présence de, devant, auparavant »	IGI « œil, à l'œil de > devant, en face de », etc.
𐎶𐎶 (Pp)	<i>deh</i> , <i>de</i> « ce qui »	<i>ša</i>	« celui qui », rendu, à l'occasion ⁽¹⁾ , par lû « homme, homme qui, celui qui » « ce qui », NIG, NI; proprement « chose, chose qui », etc. Même signe idéographique que le syllabique <i>ša</i> de l'accadien : 𐎶
𐎶𐎶' (Pp)	<i>rasitan</i> « atteindre, arriver à »	<i>kašadu</i>	KUR « venir, arriver à »
𐎶𐎶𐎶 (Pp)	<i>šah</i> « roi »	<i>šarru</i>	LUGAL « homme grand, roi » EN « seigneur » U (ú) « roi, seigneur »

(1) Cf. II R 31, 2, 14 c-d.

UZVARIŠN. —	PEHLVI. —	ACCADIEN. —	SUMÉRIEN. —
MLK' (P)	<i>banūšn</i> « reine »; sens premier : « maîtresse de maison » (voir p. 185, n. 3)	<i>šarrāu</i>	NIN, UMUN, GAŠAN « dame, reine »
MLL (Pp)	<i>gustan</i> « parler, dire »	<i>dabābu</i>	
ML' (p)	<i>saxvan</i> « dit, parole, discours »	<i>amāu</i> <i>qibūu</i>	DUG, etc. Voir s. v° KL'. INIM (MA); DUG.(GA); DUG.GA « dit, parole, discours »
MND'M (P)	šš « quelque chose, quoi que ce soit, rien »	<i>amātum</i> (cf. pour le sens, hébr. רָבָר)	
MR'Y (Pp), MR'Y (Pp) ⁽¹⁾ = aram. inser. כרר	<i>banuk</i> « dame, ma- dame »	<i>bēlu</i> <i>rubū</i> , fém. <i>rubātu</i>	NIN « dame, madame » NUN « élevé(e), grand(e) », d'où « seigneur, dame »
forme féminine du suivant :			
MR' (P)	<i>xvatay</i> « seigneur »	<i>bēlu</i>	NIN, EN, U, UMUN « seigneur, maître » LUGAL (II R 31, 2, 12 c-d) « roi, seigneur »

⁽¹⁾ Pour la substitution occasionnelle du *y* au *n*, cf. HENZFELD, *Paikūh*, I, p. 218, col. b. Pour le même phénomène en mandaïte, cf. NORDEN, *Mandaïsche Grammatik*, § 63-64, p. 69-71.

UZVARIŠN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
NWR' (1)	<i>ataše</i> « feu »	<i>išātu, išāti</i> (plur.)	IZI « feu »
NPL (P)	<i>o-pastan</i> tomber »	<i>maqātu</i>	RU (= ŠUB) « jeter bas; être jeté bas; renverser, être renversé » ŠUB.BA « jeté bas, tombé »
NPŠ (Pp)	<i>xvepaš, xvepat</i> (P) « son propre »; <i>xvoš, xvat</i> (P) « lui-même »	<i>našū</i> <i>zumru</i> (dans l'expression <i>zumri-šu</i> « son corps = lui-même ») ⁽²⁾ <i>ramānu</i> « le soi, soi-même, propre »	SU (= KUŠ) « chair, corps »
NΘR (3) (P)	<i>patan</i> « garder, protéger, veiller sur »	<i>našāru</i>	MÍ, MÍ.TE « le soi, selbst, propre » (sert aussi d'idéogramme à <i>zumru</i>) PAB/P = ŠE/Š = URU « veiller sur »
NTN (aussi YNB)	<i>datan</i> « donner »	<i>nadanu</i> « donner »	SIM (SUM), SÍ « donner »
ŠG' (P)	<i>raštān</i> « aller, s'en aller »	<i>alātu</i>	GIN, RÁ « aller, s'en aller »

(1) Pehlvi des manuscrits. Ce mot figure néanmoins dans notre liste, vu son extrême importance dans le lexique religieux, tant de l'iranien que du suméro-accadien. Il est vraiment curieux que des Iraniens aient eu recours, pour l'exprimer graphiquement, à un terme sémitique.

(2) Cf. l'iranien avestique *tanu* : 1° le corps; 2° le soi — soi-même.

(3) En réalité orthographié *xtl*, par suite de la confusion entre *t* et *š* et entre *r* et *l*.


UZBÉK.

PEHLVI.

ACCADIEN.

SUMÉRIEN.

šw's (Pp)	asp «cheval, cavalerie»	sišu	ANŠU. KUR. RA «âne étranger» ou «âne de montagne = cheval»
špr (p)	dīper «secrétaire, scribe»	dīpšarru	sumér. DUB. SAR «tablette(s) - écrivain, scribe» (souvent écrit avec l'idéogramme servant pour DUBSAG, de même sens)
šbd (Pp)	kīr-tan √kar- «faire»	epēšu	KAK, AG «faire»
šbr (P) (écrit 'BL)	vi-turtan √tar- «franchir, passer au-delà de»	ebēru	BAL «traverser»
šd (P)	talē, ta «jusqu'à, jusqu'à ce que»	adi (adu), même racine que adū «temps»	EN. È, EN. NA «temps, jusqu'au temps de > jusqu'à ce que» ZAG «limite, jusqu'à la limite > jusqu'à»
šl (p)	ó «sur, pour, à»	elē, elu	AN. TA, proprement «en haut, du côté de» = «du côté d'en haut, en haut»
plē (p)	nēm «moitié, demie, partie, portion»	mīšu	BA (<<<) «moitié, portion» BAR (½), même sens
pn (p)	avaron «au front de, devant»	pānu	SAG «tête, front, en tête de» IGI «œil, visage, devant»

UZVARIŠN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
p'N (P), PTY (p)	<i>pati</i> = m. p. <i>pa(t)</i> « à, dans, avec, par, de, sur, vers »	<i>ana</i>	— -ku postposé = šû, même sens ⁽¹⁾ . Exemple : II R 33, 2, 6-16 e
pnš (P) (écrit pluš)	<i>asβār</i> « cavalier »	<i>amē ša piḫallu</i>	lū šā kūr pl., proprement « hommes de cheval », avec homme » et « cheval » exprimés par des idéogrammes
šb'	<i>kāmīstan</i> « désirer, vouloir » 	<i>rāmu</i>	laḡ (= AKA) « aimer, chérir » (d'origine sumérienne)
šw (Pp)	<i>eč</i> « chose, affaire »	<i>amātu</i>	nig « chose, quelque chose »
avec le l' négatif : ne, l' + šw	proprement : <i>la amātu</i> « pas - chose » > « rien »		nu nig « point chose = rien »
REL (2)	<i>pad</i> ou <i>pay</i> « pied »	<i>šepu</i>	aiR « pied »

(1) Cf. des expressions comme sumérien *a-a-šu* « à, vers (sa) maison », *id-da-šu* « dans le fleuve », *sil-a-šu* « sur le chemin », etc.

(2) Dans l. nel dans parsik 𐭠𐭣𐭠𐭣 « son pied » (= 𐭠𐭣𐭠𐭣), répondant à pahlavik 𐭠𐭣𐭠𐭣 « deux pieds »; cf. HERRFELD, *Peihuit*, p. 240, col. a, et 220, col. a.

UZVARIŠN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
QDM (p)	<i>apar</i> « devant, par-devant, en avant de »	<i>maḫru, maḫriš; pānu; ina maḫar ašarēdu; maḫru</i> « qui est en tête, qui est à la première place »	IGI « à l'œil de = devant, par-devant »
R'S (Pp) (écrit RVŠ, aussi L'YŠ)	<i>sar</i> « tête »	<i>rēšu</i>	SAG.DAN « front, partie antérieure », d'où « qui est en place »
RB (p) (aussi LB)	<i>vazurk</i> « grand »	<i>rābu</i> « grand » cf. <i>kablu</i> « lourd » (1)	SAG « tête »
RM' (Pp) (aussi LM')	<i>af-gandan, af-kant</i> « lancer, jeter »	<i>ramū nadū</i>	GAL « grand » DUCUD « lourd »
ŠBQ (p), ŠBK (P)	<i>hištan, hiš-, √hrd-</i> « laisser, quitter, abandonner »	<i>ezēbu</i>	RI « jeter » KU « jeter, lancer » aussi RI, voir ci-dessus ŠUB « jeter, lancer » TAĜ « abandonner, délaisser, laisser »

(1) Cf., au point de vue sémantique, le sens honorifique pris par skr. *guru-*, par hébreu גָּדָל.

UZVARIŠN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
šv' (Pp)	<i>visītan</i> « jeter, lancer »	voir ci-dessus, s. v° RM ²	
šDR (P)	<i>šrestat</i> « envoyer, expédier »	<i>māru</i> <i>šīru</i> « message »	KIN « envoyer, expédier » KIN « message »
šND (p) (talmudique šND)	probablement <i>goka-</i> <i>san</i> « témoin, qui fait acte de témoin »	<i>mukinnu</i> <i>šibi</i>	DU « se tenir, déclarer, celui qui fait foi » LÙ INIM-NIM-MA (KA. KA. ma) « témoin »
šND (P)	<i>dev</i> = <i>daēva</i> « mauvais génie, puissance funeste opposée à Ahura-mazda »	on peut rapprocher <i>gallū</i>	GALLA, mot sumérien désignant un être plus ou moins diabolique et malfaisant ⁽¹⁾
šTR (Pp) ⁽²⁾ SΘR ³	(aram. <i>alakt</i> « côté, moitié, milieu »)	<i>qablu</i> <i>mišlu</i>	MURUB « milieu » BA (= <<<) « moitié, partie, demie »

(1) Naturellement, *daēva*- et *galla* répondent originellement à des idées mythologiques et théologiques différentes.

(2) Nous avouons ne pas croire à la lecture šND suggérée pour le pahlavik par M. HENZFELD, *Pakist*, I, p. 233, col. 1. Les caractères pour « et n étant très semblables, c'est, à notre avis. šND qu'il y a lieu de lire. 𐭮𐭲𐭮𐭲 = targ. 𐭮𐭲𐭮𐭲, etc.; cf. *Daniel*, VII, 5.

URYARIŠN.	PEHLVI.	ACCADIEN.	SUMÉRIEN.
ŠLUḪ (p)	<i>frestatan</i> «envoyer»	voir ci-dessus, s. v° ŠDR	
ŠM (Pp)	<i>nam</i> «nom»	<i>šumu</i>	MU «nom»
ŠN' (Pp)	<i>sal</i> «année»	<i>šattu</i>	MU «année» (1)
ŠPYL (P) (= ŠPYR)	<i>vah, veh</i> «bon»	<i>iābu</i>	DUG «bon»
TMH (p)	<i>anod, anoy</i> «ici, là» (p = prob. <i>od</i> (2))	<i>asru</i> , cstr. <i>asar</i> , pro- prement «lieu, place; au lieu de, dans la place de»	KI «lieu, place, là où», etc.

(1) Il semble bien que sumér. MU «année» soit le même mot, dans une acception spécialisée, que MU «nom», chaque année prenant proba-
blement un nom spécial.

(2) HERTZFELD, *Pakūti*, I, p. 246.

V

Cette longue liste épuise, à peu d'exceptions près⁽¹⁾, la série des idéogrammes du moyen-perse épigraphique actuellement connus. Au point de vue qui nous occupe, elle nous semble assez démonstrative. Non seulement nous y avons trouvé une concordance absolue entre les substantifs idéographiés de part et d'autre (roi, trône, mois, jour, main, etc.), ce qui peut dans une certaine mesure passer pour un héritage normal. Nous voyons aussi le même procédé mis en œuvre des deux côtés pour les mêmes verbes, ce qui est déjà plus important, ainsi que pour des pronoms, des adverbess, des négations; en un mot pour toute une série de termes faisant partie du vocabulaire grammatical. Ici, plus encore que dans les catégories précédentes, s'accuse l'identité foncière des conceptions graphiques, en dépit de la différence des écritures. Comme un système aussi anormal ne s'invente pas deux fois dans une même région (surtout lorsque l'adoption par la population la plus récente d'un alphabet rend cette complication gênante autant qu'inutile), l'on doit sans hésiter reconnaître avec M. Herzfeld que le cunéiforme seul a pu créer, diffuser, stabiliser une tradition graphique aussi particulière et aussi enracinée. Parmi les peuples nombreux de l'Asie Occidentale qui de bonne heure ont adopté l'alphabet, ce mode si spécial de scription n'apparaît que sur l'ancienne zone d'expansion du cunéiforme ou sur son immédiate périphérie : en sogdien. Il y a là tout un ensemble qui ne saurait être fortuit.

L'on peut, il est vrai, objecter que notre liste prouve moins qu'il ne semble. Vu le nombre immense des vocables accadiens susceptibles d'une expression idéogrammatique, nous avions, dira-t-on, beau jeu à la dresser. N'étions-nous pas certains d'avance de trouver à chaque terme en *uzvarišn* un pendant accadien? Argument plus spécieux que sérieux. Il suffit en effet de la moindre pratique des textes cunéiformes pour savoir qu'il existe une sorte de norme idéographique. En d'autres termes, les *dubšar* sont, dans l'usage courant, bien loin d'avoir recours à tous les idéogrammes théoriquement utilisables. Dans leur écriture comme dans leur style reviennent constamment des formules consacrées. Il y a ainsi toute une série de clichés idéogrammatiques d'emploi permanent. Ce sont naturellement ceux-là surtout qui nous intéressent. Ceux que l'on ne trouve que dans les syllabaires, les expressions savantes, accidentelles, isolées, fantaisistes, ne sauraient être mises sur le

(1) L'on a omis à dessein les mots ou formes, d'ailleurs en assez petit nombre, se prêtant peu ou mal à une comparaison entre le moyen-perse et le suméro-accadien, ceci pour des raisons d'ordre surtout morphologique.

même plan que la langue graphique de tous les jours. Or l'intérêt des inscriptions et du lexique moyen-perses réunis et publiés par M. Herzfeld est ici de nous mettre en contact avec la pratique de scription courante. Les textes qu'il nous donne n'ont rien de spécial, ni de savant, ni d'artificiel. Ils nous montrent évidemment deux types de *noivai* administratives assez peu différentes, semble-t-il, de la langue moyenne. Nous sommes, grâce à ces excellents critères, en mesure de constater que les clichés idéogrammatiques usuels y sont manifestement les mêmes qu'en accadien. C'est précisément cela qui a de l'importance.

Tout à l'heure⁽¹⁾, en effet, nous remarquons que le choix des termes moyen-perses écrits idéographiquement paraît, au premier abord, plutôt arbitraire. D'un point de vue strictement contemporain, cela ne saurait faire aucun doute. Nulle raison d'ordre linguistique ne pouvait justifier la graphie de *mlk'* pour *šah*, de *ywm'* pour *roč*, de *yrh* pour *mah*, etc. Il s'agit là de termes foncièrement iraniens et que l'iranien, à quelque époque, en quelque région que ce soit, n'a jamais perdus. L'on ne saurait donc voir dans la scription aramaïforme de ces vocables un indice de contamination lexicographique du moyen-perse par le sémitique. Les lexiques du type *Frahang i Pahlavik* en témoignent d'ailleurs clairement. Y voit-on au contraire une survivance et comme un reliquat de l'ascendant culturel de Sumer sur Accad, ou plus largement de Sumer-Accad sur toute l'Asie Antérieure; le choix d'une expression idéogrammatique pour tel mot de préférence à tel autre s'explique dans la plupart des cas. Ainsi *šah* s'est écrit *mlk'* parce que *šarru* s'écrivait couramment *LUGAL*. En Sumer-Accad, pareille métagraphie avait ses raisons évidentes dans l'histoire religieuse, politique et culturelle du pays. Ainsi de «jour», «mois», «trône», «manger», «dans», «ne... pas», etc. La vraie base du trésor idéogrammatique du moyen-perse est donc le trésor idéogrammatique suméro-accadien. C'est l'histoire de la scription, et non celle des mots, qu'il faut considérer ici.

Comment ce trésor s'est-il constitué? On le sait assez bien, dans les grandes lignes tout au moins. Sumer initie Accad à son écriture, et par suite à sa langue, à sa culture, à sa science. C'est la raison fondamentale. A cette raison s'en adjoignent d'ordre religieux, politique, technique, etc. Il en est aussi de professionnelles. De par leur formation, les scribes étaient tenus à avoir dans la main un certain nombre de mots et de formules sumériennes. De même aujourd'hui, nombre d'employés de commerce, de banque ou d'études se transmettent tout un stock de formules stéréotypées suffisant à la plupart de leurs besognes courantes. C'est une des

⁽¹⁾ Voir p. 186.

formes inévitables du jargon professionnel, en même temps souvent qu'une économie dans l'effort de rédaction.

L'esprit de caste joue également son rôle ici. Ces déguisements graphiques font partie des secrets du métier. Si la notion de science n'est pas alors la même que de nos jours et porte surtout sur la magie et les oracles, n'oublions pas que la connaissance de l'écriture est, dans le principe, un secret. Adapa l'a reçue comme telle de son père Ea, et Xisuthros a caché, dès avant le déluge, ses tablettes pour exercer la sagacité des *dubšar* de l'avenir. Cette notion de secret s'est plus ou moins oblitérée par l'usage. Elle ne s'est jamais entièrement effacée. Aussi bien, les professionnels de l'écriture y ont-ils, sans doute, vu une sauvegarde du prestige et des intérêts de leur caste. Ne lit pas qui veut une écriture impliquant la connaissance d'au moins deux langues⁽¹⁾, dont l'une savante et sacrée. Qui ne voit, en outre, l'avantage pratique et professionnel, pour les lettrés araméens les facilités de carrière résultant d'un système de scription dont les éléments non-iraniens étaient des mots de leur propre langue? N'allait-il, dès lors, pas de soi que cette mode métagraphique s'exerçât, pour ainsi dire, dans le cadre traditionnel; l'on entend par là sur le vocabulaire idéogrammatique courant depuis tant de siècles? Il suffit, semble-t-il, de poser la question pour que les faits allégués viennent d'eux-mêmes confirmer cette interprétation. Aux raisons énoncées s'ajoute enfin celle de préoccupations tachygraphiques. En Accad, la chose est nette lorsque le *dubšar* écrit par exemple *nu* (𐎠) pour *ta-a-bu*, ou *nu* (𐎠) pour *la-a*. Elle l'est à peine moins lorsqu'il a recours à un idéogramme plus complexe, mais qu'un long usage lui a rendu familier; par exemple *lu*gal pour *šarru* ou *šeš* pour *aḫu*. Enfin la mode du temps et du lieu, le style de telle catégorie de documents ont ici leur part. Pareille méthode une fois internationalisée, consacrée en outre par une tradition professionnelle plusieurs fois séculaire, il semblait y avoir peu d'avantages et beaucoup d'inconvénients à y substituer l'écriture alphabétique en clair. Aussi bien le procédé se prêtait-il, à un degré sensiblement plus fort en cunéiforme, à certaines fantaisies, à certaines virtuosités où le goût du temps se complaisait⁽²⁾. L'on sait qu'il en va de même de nos jours encore en sino-japonais. Cela, en son temps, a été un signe de culture soignée, une preuve d'esprit, d'élégance intellectuelle. Des préjugés de ce

(1) Trois sont nécessaires pour le *hatti*, les idéogrammes étant représentés par des mots sumériens et accadiens.

(2) Un joli spécimen s'en trouve par exemple en *hatti*, où l'on trouve à l'occasion : *giš. pa. āi. an. li(u)*, *giš. pa* égalant accadien *hattu* «sceptre» et *an* égalant *il(u)*; soit, par une sorte de calembour international, le nom propre héétéen *Ḫattušili*. Cf. FRIEDRICH, *Zeitschr. f. Assyriol.*, N. F., I, 41.

genre, lorsqu'ils sont consacrés par une culture millénaire, demandent pour disparaître beaucoup de temps. Or la pratique de la philologie sumérienne s'est maintenue jusqu'à l'époque séleucide; celle du cunéiforme assyrien, jusqu'aux temps arsacides. La tradition en rejoint donc pleinement la période probable d'institution de la scription du moyen-perse. Du reste, l'hellénisation de l'empire séleucide est, sur le vaste domaine des diadoques, celle qui fut et resta la plus superficielle. Cet empire lui-même était assez peu cohérent, comparé à l'Égypte, à la Syrie, à la Macédoine. La restauration arsacide (248-247 av. J.-C.) constitue au surplus une réaction très nette de l'Asie iranisante à l'égard de l'hellénisme. La reconquête par Mithridate (140 ap. J.-C.) de la Babylonie ne pouvait que fortifier l'influence de l'élément araméo-accadien. Les empires d'Alexandre et de Rome ayant coupé l'Iran de toute communication facile et directe avec la Méditerranée orientale, les vieilles cultures indigènes ont fatalement bénéficié de l'éloignement accru de l'hellénisme. Le nationalisme parthe, si sensible par exemple dans les Annales de Tacite, favorisait encore l'opposition entre les deux cultures. Il impliquait le désir de conserver et de restaurer le passé. Toutes ces conditions étaient clairement favorables à la préservation d'habitudes graphiques immémoriales.

Ce qu'il y a de certain en tout cas, c'est que, sous le rapport idéogrammatique, les inscriptions en vieux-perse, toutes cunéiformes qu'elles soient, sont beaucoup moins fidèles à la tradition des *dubšar* que celles en moyen-perse. Tout compte fait, l'on ne connaît jusqu'ici, dans les premières, que quatre mots écrits de la sorte : *xšāyaθiyu-* « roi » (cf. *šarru* = LUGAL); *būmi-* « terre » (cf. *ir-šitum* = K1); *dah-* « pays » (cf. *mātu* = KUR); enfin le nom du dieu suprême *A^huramazdā*, qui a de nombreuses contre-parties en Sumer-Accad et ailleurs. C'est infime, eu égard à la nature, au style, au contenu de ces documents. Le moyen-perse épigraphique, nous l'avons vu, est bien autrement riche et, partant, plus sensiblement archaisant à cet égard.

Il est permis de voir ici l'un des indices favorables à l'origine relativement récente, et peut-être secondaire, de l'alphabet cunéiforme vieux-perse. Cet alphabet semble en réalité résulter moins d'une évolution et d'une simplification normales de l'ancien syllabaire cunéiforme que d'une création après coup, assez artificielle du reste, directement inspirée par des modèles asianiques, helléniques ou araméens. C'est de toutes façons une œuvre assez factice et qui donne l'impression d'être comme détachée du cunéiforme traditionnel. L'histoire de cet alphabet reste à faire. Peut-être l'invention de documents en cunéiforme médique, s'il en existe, contribuera-t-elle quelque jour à en éclaircir les origines. Pour

l'instant elles sont passablement obscures, comme l'histoire même de l'origine des Iraniens en tant que fondateurs d'empire⁽¹⁾.

Quant aux agents de transmission des vieux procédés de scription accadiens en moyen-perse, c'étaient (les mots en uzvarišn en témoignent) des *dubšar* aramaisants. On sait la part considérable de ces éléments dans la préservation de l'héritage d'Accad; le nombre de vieux termes du cru que leur doit le Talmud; leur importance internationale, soit au point de vue culture, soit au point de vue économique, dans tout le Proche-Orient. C'est à eux, au surplus, que nous devons, sur un papyrus d'Éléphantine, le seul vestige connu, en dehors des textes trilingues, de traduction des inscriptions achéménides. Dans le syncrétisme intime, intervenu de bonne heure en Mésopotamie, entre les conceptions religieuses iraniennes et accadiennes⁽²⁾, Aram, nom qui désignait du reste l'ancien Accad, a joué un rôle important. À vrai dire, l'analyse linguistique de l'araméen du moyen-perse y a décelé un élément dialectal particulier, élément le distinguant de l'araméen proprement dit⁽³⁾. Pour reprendre la formule à la fois prudente et précise de M. Nyberg, l'araméen des idéogrammes sassanides est plus proche du mandaïte que de tout autre dialecte araméen. Aux faits signalés par ce savant à l'appui de son observation s'en peuvent du reste adjoindre d'autres. L'un surtout nous a frappé : le rôle orthographique des gutturales, en mandaïte comme en uzvarišn. Des deux parts se constatent le même emploi et les mêmes confusions de ' et de ʿ, de h et de ḥ, de ʾ et de ḥ, etc.⁽⁴⁾. Il y a là certainement toute une étude à faire, dont nous ne saurions ici que mentionner l'intérêt.

Les croyances mandaites aussi bien que les manichéennes, le gnosticisme et le mithriacisme, témoignent d'ailleurs clairement qu'Iraniens et non Iraniens de l'empire de Cyrus se sont amalgamés et de bonne heure ont collaboré, bien plus qu'ils ne se sont opposés. Vu les conditions dans lesquelles s'est consommée la conquête iranienne, d'après Hérodote et Xénophon surtout, l'on voit que l'aristocratie, relativement peu nombreuse et surtout guerrière, des Iraniens s'est vue, en relativement peu d'années,

⁽¹⁾ Cf. Ed. MEYER, *Kuhn's Zeitschr.*, XLII (1909), p. 1-27, et Kn. L. Tallqvist, introduction à ses *Assyrian personal names*, qui renferment l'essentiel de la bibliographie. L'épithète donnée à Cyrus par Nabonide : roi d'Anšan, a suggéré la possibilité d'un ancien alliage élamite, dans l'aristocratie tout au moins.

⁽²⁾ Voir encore la belle étude de H. ZIMMERN, *Babylonsche Vorstufen der vorderasiatischen Mysterienreligionen*, *Z.D.M.G.*, 76 (1922), p. 36-54.

⁽³⁾ Cf. H. S. NYBERG, *op. cit.* (p. 186), p. 217, n. 2.

⁽⁴⁾ Pour les faits en moyen-perse, voir le lexique de *Paikuli*. Pour les faits mandaïtes, voir Th. NOLDEKE, *Mandäische Grammatik*, Halle, 1875, notamment p. 57 et suiv. (§ 57 et suiv.).

obligée de faire face aux difficultés de tout ordre inhérentes à l'administration de territoires étendus. Parmi ces territoires, les plus importants, économiquement et culturellement, possédaient une culture ancienne propre qu'il ne pouvait être question de déraciner. Ce que l'on peut entrevoir de l'histoire ancienne des Iraniens, voire même des Aryens, ne donne pas à penser que l'écriture ait joué dans leur préhistoire un rôle bien important. Ce qu'Hérodote nous raconte du type de vie des Scythes, leurs cousins, a bien des chances de s'appliquer à tout l'ensemble indo-iranien ancien. Le terme qui, en sanskrit et en iranien, indique l'acte d'« écrire » est en fait un mot sumérien et probablement aussi élamite⁽¹⁾. Or l'organisation d'un Empire iranien faisait, d'un jour à l'autre, de l'écriture une nécessité. Mais c'est une de celles dont la solution ne s'improvise pas. La difficulté était d'autant plus malaisée à résoudre que l'Empire, dès son début, a été international. Force était donc d'avoir recours à une écriture qui elle aussi le fût. Une seule remplissait de suite et idéalement le maximum de conditions exigées. Pour une seule existait en nombre suffisant une milice professionnelle susceptible de remplir les postes administratifs nécessaires à cette vaste monarchie. Cette écriture était la cunéiforme; ses apôtres étaient les *dubšar*. A leurs connaissances de scribes, ils joignaient celles d'usages économiques et diplomatiques consacrés par une longue suite d'archives, d'Urnina jusqu'à Asarhaddon II. Dynastie neuve, obligée par la variété même de son domaine à laisser prévaloir dans une très large mesure les usages traditionnels, il semble donc que les Achéménides n'aient pu se soustraire à l'emprise de la tradition cunéiforme qui était celle des grands rois chefs d'empires, leurs prédécesseurs.

De toutes les suggestions émises au sujet de l'origine de la méthode de description du moyen-perse, celle de M. Herzfeld, qu'on la considère d'un point de vue idéogrammatique, linguistique ou historique, est donc de beaucoup la plus vraisemblable. Elle s'harmonise sans effort avec les conditions culturelles et politiques générales et s'insère naturellement dans le développement historique tel qu'il nous apparaît.

Il ne nous reste, en terminant, que l'agréable devoir de remercier M. H. S. Nyberg et notre ami G. Contenau, qui ont bien voulu revoir, chacun *pro parte*, le manuscrit du présent article et nous mettre à même d'en rectifier quelques imperfections.

G. AUTRAN.

⁽¹⁾ Cf. H. ZIMMERN, *Akkad. Fremdwörter*, etc., p. 19 : sumér. *dub* = élam. *uppi* = aram. *dappā* = v.-p. *dipi* = skr. *dipi* (*lipi*), m.-p. *diper* « scribe ».

SUK

LES DÉSIGNENCES SECONDAIRES

DE

3^e PERSONNE DU SINGULIER.



Dans le type athématique, à la 3^e personne du singulier, la désinence secondaire dite active comporte le vocalisme prédésinentiel plein, tandis que la désinence correspondante du type moyen comporte le plus souvent le vocalisme prédésinentiel zéro. Le contraste s'exprime dans l'opposition de hom. $\Phi\eta$: $\Phi\acute{\alpha}\tau\omicron$, et dans de nombreux exemples védiques tels que $\acute{a}kar$ (*kar*) : $\acute{a}krta$ (*kṛta*), ou $\acute{a}kr\eta\tau$ (*kṛ\eta\tau*) : $\acute{a}kr\eta\tau a$ (*kṛ\eta\tau a*), etc.

Ce jeu du vocalisme entre dans une série de faits : au génitif-ablatif singulier du type athématique, la désinence a le vocalisme plein, $*\frac{e}{o}/s$, si l'élément prédésinentiel a le degré zéro : véd. $paçvāḥ$, $āvyaḥ$, $çūnaḥ$; il a le vocalisme zéro, $*-s$, si l'élément prédésinentiel a le degré plein : véd. $sūnóḥ$, $māteḥ$, $dán$ (du thème $*dam-$; cf. gr. $\delta\epsilon\sigma-\pi\acute{o}\tau\eta\varsigma$). Ce système a été troublé par beaucoup d'actions analogiques; mais toutes sont faciles à expliquer, et le système se reconnaît aisément.

La forme des racines dissyllabiques concorde avec cette règle : on sait que l'indo-européen présente normalement $*g\acute{n}a-$, $*g\acute{n}o-$, d'une part, $*g\acute{e}na-$, de l'autre, mais qu'un type $*g\acute{e}n\acute{e}-$ n'est jamais ancien.

Ces oppositions ne valent que pour le type athématique. Dans le type thématique, les choses se passent autrement, comme le montrent les types connus du grec, $\Phi\acute{\epsilon}\rho\omega$ et $\Phi\acute{o}\rho\omicron\varsigma$, qui sûrement continuent des formes indo-européennes. De quelque manière que s'explique le fait, le type thématique et le type athématique se présentaient en indo-européen dans des conditions entièrement

différentes l'un de l'autre à tous égards. Chose curieuse, la même particularité reparait dans les subjonctifs du type athématique dont la forme concorde avec celle des présents thématiques tels que *φέρω*, ainsi hom. *ἔω* et véd. *ásati*, *ásat*, lat. *erō*, *erit*, ou hom. (F) *εἶδομεν*, (F) *εἶδετε*, véd. *védati*, *vedat*, *védathah*. Si, dans le verbe *εἶμι*, le subjonctif correspondant au type védique *áyati*, *áyat* n'est pas conservé tel quel, c'est que la forme se confondait avec celle de *ἔω* «que je sois»; l'ionien-attique s'est tiré de la difficulté en généralisant le vocalisme à degré zéro de *ἵμεν*, *ἴθι*, etc., et le dorien en rétablissant la sonante d'après *εἶμι*, etc., d'où la forme *εἴω* attestée chez Sophron et en Crète.

Les comparatistes ont jusqu'ici admis tacitement que le système des désinences verbales indo-européennes devait être, sinon identique, au moins semblable, dans les lignes générales, au système indo-iranien. Les faits dont on dispose maintenant obligent à reviser largement cet axiome.

Depuis que la découverte du tokharien et du hittite a montré que les désinences en *-r* de l'italo-celtique, connues aussi de l'arménien en quelque mesure, remontaient à l'indo-européen, il est acquis que l'indo-iranien a éliminé un type de flexion qui jouait en indo-européen un grand rôle. L'article du prince Troubetzkoy sur *Les désinences du verbe dans les langues ichtchénolesghiennes* (*Bull. Soc. Ling.*, XLIX, 153), laisse entrevoir le fait, qui serait capital, que l'indo-européen aurait été un reste d'un type passif préindo-européen qui aurait été éliminé dans la plupart des langues de la famille parce que le type actif du verbe, et de l'expression en général, y a prévalu.

Il suffisait d'ailleurs d'observer l'indo-iranien lui-même pour voir que les parallélismes qui, à certains égards, sont si frappants, sont tout partiels. Sans doute, à la 3^e personne du singulier, on a en indo-iranien :

PRIMAIRE ACTIF.	SECONDAIRE ACTIF.	PRIMAIRE MOYEN.	SECONDAIRE MOYEN.
—	—	—	—
*-ti	*-t	*-tai	*-ta

Mais le parallélisme de ce système ne comprend pas toutes les formes. Même dans le présent-aoriste, le moyen védique a des formes sans **-t*, ainsi véd. *duh-é*, *á-duh-a-(t)*; ces formes en *-a*, dont il ne subsiste que de rares débris, ont été reconnues, on le sait, par M. Wackernagel, *K.Z.*, XLI, 309 et suiv.; il n'est pas probable que ce soient des formes analogiques, comme l'admettait Brugmann, *Grundr.*², II, 3, p. 649. Du reste, le hittite a, avec valeur de présent, des formes comme *esá* «il se place» (et *esá-m*).

Au pluriel, à côté des formes en **-nt*, l'indo-iranien a des formes

en *-r*, dont l'antiquité, évidente en indo-iranien même, et établie par le type lat. *fēcēre*, a été confirmée par les données du tokharien et du hittite.

À la 2^e personne du singulier, la comparaison de l'indo-iranien et de l'italo-celtique suffisait à montrer la coexistence de désinences caractérisées par **-s-* et de désinences caractérisées par **-t(th)-*. Le hittite vient de confirmer cette coexistence : il offre, en grand nombre, les deux types dans les mêmes textes; voir A. Götze, *Mad-durattas*, p. 58-62. Or, si le type de lat. *-re*, gr. *-σο*, av. *-ha* est parallèle aux formes de 3^e personne, il n'en va pas de même de véd. *-thāh*.

Depuis qu'il est établi que, dans le type athématique, gr. *Φέρω* représente exactement l'état indo-européen pour la 1^{re} personne du singulier, le rôle de **-mi* n'est plus ce que le sanskrit laissait imaginer, et que du reste démentaient le gâthique et, même en védique, le subjonctif à défaut de l'indicatif. On ne pourra traiter des formes de 1^{re} personne du singulier qu'en tenant compte du hittite (voir H. Pedersen, *Litteris*, V [1928], p. 158).

Jamais les désinences de 1^{re} et 2^e personnes du pluriel et les désinences du duel ne sont entrées dans le système, au premier abord si simple, mais non pas nécessairement primitif, de **-ti*, **-tai*, **-t%*, **-t*. Dans la mesure où, pour ces cas, l'indo-iranien offre des faits parallèles, il s'agit d'innovations analogiques.

Ceci posé, on est conduit à envisager la possibilité que la désinence secondaire dite active **-t* serait le degré zéro de la désinence dite moyenne **-t%*. C'est, en effet, le seul moyen de faire rentrer ces désinences verbales dans le système général du vocalisme indo-européen.

Ainsi s'expliquent deux traits importants de l'indo-européen.

On a montré déjà que le cas homérique de *Φῆ. Φάτο*, où, en regard des désinences primaires actives, telles que celles que l'on a dans *Φησι*, etc., les formes à désinences dites «secondaires», admettent à la fois le type «actif» *Φῆ* et le type «moyen» *Φάτο*, n'est pas isolé (voir *Bulletin*, XXIII, p. 64 et suiv.; XXIV, p. 110 et suiv.). Depuis, d'autres faits ont été apportés par MM. L. Renou, *Parfait védique*, p. 103 et suiv., et P. Chantraine, *Parfait grec*, p. 47 et suiv., et *Revue de philologie*, 1927, p. 153 et suiv.

La caractéristique *-tū* de 2^e et 3^e personnes du singulier de nombreux aoristes vieux slaves, du type *vŭz-e-tū* «tu as pris, il a pris», apparaît comme ancienne maintenant que l'on connaît hitt. *kuenta* «tu as frappé, il a frappé» (voir A. Götze, *Maddurattas*, p. 166). Or, en slave ces formes n'ont rien de moyen : *-tū* y est une caractéristique de prétérît, qui ne concorde que par hasard avec la

désinence v. russe *-ŭ*, v. sl. *-ŭ* de 3^e personne du présent, mais qui prend place dans la série normale des formes de l'aoriste en certaines conditions.

Même si l'on écarte quelques-uns des faits cités (voir Debrunner, *I. F.*, XLVI, 288), le principe demeure : dans la série dite secondaire, il n'y a pas de différence essentielle entre désinences «actives» et désinences «moyennes»; dans nombre de cas, qui sont évidemment des survivances et qui représentent le type le plus ancien, les unes et les autres s'emploient concurremment, avec une même valeur.

Le second trait est que, entre les désinences dites «primaires» et les désinences dites «secondaires», il n'y a pas toujours une différence fondamentale de valeur.

On le sait, les formes italiques de médio-passif telles que lat. *feriur*, *feruntur*, où figurent les désinences de type moyen «secondaire» **-r̥/*, **-nr̥/* devant la caractéristique *-r*, montrent nettement que ces désinences ont servi pour le présent. Le hittite fournit le même témoignage; M. Hrozný a remis au congrès de linguistes de La Haye (1928) une feuille où il a donné, d'après l'état actuel des recherches, les formes du moyen hittite; le présent moyen y est de la forme *jatta*, *jattari* «il va», *janta*, *jantari* «ils vont».

Même en indo-iranien et en grec, où l'on observe souvent une différence de valeur entre désinences «primaires» et désinences «secondaires», il n'est pas rare que les formes à désinences «secondaires», dites improprement «injonctifs», servent à l'expression du présent.

Dans son article du *Rocznik Orientalistyczny*, III [1926], p. 164-179, M. Kuryłowicz a montré que les *gāthā* de l'Avesta présentent une cinquantaine d'exemples de l'«injonctif» avec valeur du présent. Dans son mémoire des *Etrennes de linguistique... Benveniste*, p. 67, M. L. Renou déclare : «La valeur d'indicatif présent qui met l'injonctif en équivalence avec le présent à désinences primaires peut être reconnue avec plus ou moins d'évidence pour le Rgveda dans un tiers des formes attestées sur huit cents environ».

Quant au grec, il apporte des témoignages aussi nets, dont la portée a déjà été indiquée. D'abord les 2^{es} personnes du singulier telles que *τιθης*, où la désinence *-s* est de règle; les formes *εἰ* (de *-ési*) et *έσσι* sont exceptionnelles. A la 3^e personne, l'ionien-attique a généralisé *-τι* (*έσσι*, *φησι*, *τιθησι*), et, à ce qu'il semble, le dorien a de même *τιθητι*, *δεικνυτι*. Mais, dans d'autres parlers, le présent a des formes à désinence **(-t)* : Hérodien enseigne que les *Αἰολεῖς* avaient *τιθη*, *δίδω*, *ζεύγνυ*. A ce témoignage contredit *τιθησι* qui se lit chez Alcée; mais M. Wackernagel a restitué *δάμνα* dans un vers corrompu d'Alcée, et Théocrite a *έρη* (sur ces faits,

voir Bechtel, *Griech. Dial.*, I, p. 97). La langue épique offre au moins une forme où il y a une survivance de cet usage éolien : *δείκνυ*, Hés., *Op.* 526, à côté de *διδάσκει*, 517 et 519, *τίθησκει*, 518. La glose cypriote d'Hesychius ζάει· πῶσι fournit un autre cas, en face de *διδάσκει*.

Dans le type thématique, il y a aussi des cas clairs, comme dor. *ἀμείλγες*, lit. *lēka* «il laisse, ils laissent», v. pruss. *po-linka* «il reste». La valeur de présent de la flexion «conjointe» du présent vieil irlandais semblait jusqu'ici s'accorder mal avec les formes à désinences «secondaires»: elle est toute claire désormais.

L'hypothèse, suggérée par le vocalisme, suivant laquelle l'indo-européen aurait eu une désinence de 3^e personne du singulier non différenciée trouve donc dans les faits conservés un appui certain. Les dialectes occidentaux de l'indo-européen auraient ici mieux conservé l'état de choses le plus ancien que l'indo-iranien par exemple.

La 3^e personne du pluriel offre des faits semblables; mais le fait qu'elle comporte deux voyelles alternantes, soit **-ent(i)*, **-ont(i)*, **-nt(i)*, et **-nte*, **-nto* y rend les choses compliquées, et on ne l'examinera pas ici.

Ce n'est pas à dire que les désinences des types **-ti* et **-tai* ne soient pas de date indo-européenne.

Gr. *-tai* semble avoir dans indo-iran. **-tai* (skr. *-te*) un correspondant, bien que le timbre originel de l'*a* indo-iranien ne soit pas déterminable. Hors de l'indo-iranien et du grec, il n'y a trace de rien de pareil. Si la forme grecque et la forme indo-iranienne se répondent, ce qui n'est pas démontrable, elles pourraient avoir été dialectales en indo-européen.

Le *-da* gotique ne saurait s'expliquer par un ancien **-tai*, et doit reposer sur une forme à voyelle longue finale, en face de gr. *-to*.

La seule forme à diphtongue dont l'origine indo-européenne soit bien établie, est la 1^{re} personne qui en indo-iranien a la désinence **-ai* (skr. *-e*) au moyen, et dont il existe, hors de l'indo-iranien, des formes dont la valeur n'est pas spécifiquement moyenne, au parfait, v. sl. *vědě* «je sais» (unique), v. isl. *heite* «je m'appelle» (unique) et les 1^{res} personnes du *perfectum* latin : *vidi*, *dixi*, etc.

On est donc mal au clair sur les formes primaires moyennes à diphtongue finale en *-i*, et l'on n'est pas autorisé par les faits à poser un type indo-européen commun bien défini.

Les langues où le type médio-passif en *-r* s'est développé n'ont au moyen aucune forme des types skr. *sáce* ou gr. *ἐποιμαι*, qui, on

le remarquera, ne concordent pas entre eux. L'italo-celtique a lat. *sequor*, v. irl. *sechur*, et le hittite a *jaḫḫari* «je vais».

Quant au type actif en *-i*, il est au contraire établi par l'accord de tous les dialectes indo-européens, depuis l'indo-iranien jusqu'à l'italo-celtique. Le hittite en présente une série complète : des formes comme hitt. *kuemi* «je frappe», *kuenzi* «il frappe», répondent exactement à skr. *hānmi*, *hānti* et en montrent l'antiquité, du reste évidente au premier abord.

Mais l'état italo-celtique, l'état grec montrent que, là où *-i* se généralise, c'est par un développement analogique : l'indo-iranien a **-mas* = dor. *-μεσ* ou lat. *-mus*, en face de **-masi*. Il ne faut donc pas être dupe de ce que le hittite fournit une série complète de formes actives à *-i* final, ainsi 1^{re} plur. *-āweni* en face de secondaire *-āwen*, 2^e plur. *-atteni* en face de secondaire *-atten* (d'après A. Götze, *Madduwattas*, p. 85). Le hittite est allé jusqu'à ajouter *-i* au *-h-* c'est-à-dire *ə*) du type thématique dans *-ahḫi*. Pour être la plus anciennement attestée des langues indo-européennes, le hittite n'en est pas moins évolué.

Les types *-ti* et **-tai*, dont le vocalisme n'entre pas dans le système normal de l'indo-européen, doivent résulter de développements qui ont eu lieu, le type en *-ai* peut-être dialectalement, à l'intérieur de l'indo-européen. Le *-i* et le *-ai* apparaissent ainsi comme des éléments ajoutés.

Tous deux servent à caractériser le présent, au sens propre du terme⁽¹⁾; toute forme de l'indicatif pourvue d'une désinence du type **-ti* ou **-tai* indique un procès actuel; et c'est ce qui fait que, par opposition, les anciennes désinences communes, dites «secondaires», ont tendu à être affectées au prétérit, ce développement n'étant du reste parvenu à son terme que longtemps après la rupture de l'unité indo-européenne, comme il résulte des faits cités plus haut.

Les désinences du type de **-ti* et de **-tai* ont aussi servi au subjonctif, concurremment avec les anciennes désinences communes, dites «secondaires»; car en indo-européen, le subjonctif sert à indiquer le présent ou l'avenir, mais ne comporte aucun prétérit.

L'addition d'éléments accessoires pour caractériser un type de

⁽¹⁾ La terminologie indo-européenne a le défaut de comporter deux sens du mot «présent» : appliqué à un thème, comme **ei-* ou **bhere/o-*, présent indique un aspect duratif et n'a pas de valeur temporelle; appliqué à certaines formes d'un thème, il indique le moment actuel et a une valeur proprement temporelle. Ainsi *ῥέπω* et *ῥέπων* appartiennent également à un «thème de présent»; mais *ῥέπω* exprime le «temps présent», par opposition à l'imparfait (prétérit) *ῥέπων*. Il y a là une incommodité grave.

désinences était connue depuis longtemps par le type italo-celtique de lat. *fero-r*, *fertu-r*, *feruntu-r*, et par le cas qu'a si bien analysé M. Wackernagel, du véd. *ádūhat*. Le hittite illustre abondamment ce procédé. Si l'on examine le tableau des formes médio-passives dressé par M. Hrozný pour le congrès de La Haye, on voit que la forme simple *eša* suffit à signifier «il est assis, il est posé»; mais il y a une forme élargie *eša-ri* pour le présent et une forme *eša-t* pour le prétérit. Dans une langue comme le hittite où *kuenta* signifiait «tu as frappé, il a frappé», *epta* «tu as pris», *ešta* «il était», *harta* «il a tenu» (voir A. Gotze, *Madduwattaš*, à l'index), si l'on voulait caractériser une forme moyenne du prétérit, on était conduit à l'élargir, et, à côté des formes citées, il se trouve aussi *eštat* «il était assis», *jattat* «il a pris». A en juger par les faits que produit M. Hrozný, ce *-t* du prétérit a succédé à un plus ancien *-ti*.

Le système des désinences sanskrits : *-ti*, *-t*, *-te*, *-ta*, que son parallélisme et sa régularité avaient fait prendre pour primitif, mais pouvaient aussi bien rendre suspect d'être le produit d'un arrangement secondaire, apparaît donc désormais comme le résultat d'un développement complexe, relativement récent. Derrière cette régularité, qui provient d'innovations indo-iraniennes, on aperçoit des formes multiples. En revanche, le système du vocalisme indo-européen, qui semblait ne pas s'appliquer aux désinences verbales, s'y retrouve avec toute sa rigueur.

Les ressemblances, d'ailleurs partielles, du système grec et du système indo-iranien n'autorisent plus à poser les désinences indo-européennes d'après le type que suggérerait une comparaison trop simpliste de ces deux langues.

A. MEILLET.

SUR LA NÉGATION

EN GREC ET EN ARMÉNIEN.

En indo-européen, la phrase négative était marquée par un mot dont la forme était **ne*. Le représentant sanskrit *ná* donne une idée de l'emploi; ainsi R.V., I, 61, 8 :

násya té mahimānaṃ pári śtaḥ

«eux ne peuvent enfermer sa grandeur» (trad. Bergaigne, *M.S.L.*, vol. VIII);

VII, 32, 21 : *ná duṣtutí márt(i)yo vásu*
ná srédhantaṃ rayír naçat

«ce n'est point par une louange mal composée que le mortel acquiert des biens. La richesse ne va pas à celui qui fait des fautes»;

VII, 32, 23 : *ná tvāvān anyó div(i)yo ná párthivo*
ná jātó ná janisyata

«ni dans le ciel, ni sur la terre, aucun autre n'est né ni ne naîtra pareil à toi».

Le mot **né*, qui indiquait le caractère négatif de la phrase, était autonome. Il ne portait spécialement sur aucun mot, et, comme tout autre mot de la phrase indo-européenne, ne formait groupe avec aucun autre. Il n'occupait pas la place d'un mot accessoire; il était tonique. Comme il résulte du troisième exemple cité, véd. *ná* pouvait avoir une grande valeur expressive.

Au premier terme des composés, la négation avait la forme à degré zéro; ainsi skr. *ājñātaḥ*, gr. *ἄγνωτος*, lat. *ignōtus*-, got. *unkunþs*-, arm. *ancanawt* «inconnu», avec des seconds termes divers, mais **n*- partout, et ce **n*- est ici tonique, à en juger par l'accord du grec et du védique.

L'autonomie et la force expressive de **né* ne pouvaient subsister qu'autant que subsistait le type ancien de la phrase indo-européenne, à mots indépendants les uns des autres. Il y a eu deux solutions possibles de la difficulté qui est intervenue.

En slave et en baltique, la négation *ne* a perdu son autonomie et s'est liée au mot de la phrase sur lequel elle portait d'une manière particulière; **ne*, ainsi employé, a pu servir de premier terme de composé, et **n-* des premiers termes de composés a été éliminé.

Dans d'autres langues, pour maintenir à **né* sa force, on y a joint un mot qui renforçait la négation. Ainsi le vieux-perse a *naïy* (équivalant à av. *nōi*) et le latin *nōn* (de **ne-oinom*). Alors le premier terme de composés s'est maintenu sans changement : iran. *a-*, lat. *m-*.

Le grec et l'arménien, présentant comme il arrive souvent des traits en commun, ont procédé d'une troisième manière. L'ancien premier terme de composés s'est maintenu : gr. *ἀ-* (*ἀν-* devant voyelle), arm. *an-*. Mais la négation autonome **né*, qui n'avait ni assez de corps ni assez de force, a été éliminée et remplacée par des mots nouveaux : gr. *οὐ*, arm. *ոչ* (*ĕ*).

Parmi les explications de gr. *οὐ* que rapporte M. Boisacq dans son *Dictionnaire étymologique*, et qui presque toutes sont inadmissibles, l'une est séduisante; c'est celle qui consiste à voir dans *οὐ* un ancien préverbe. Pour le sens, il n'y a pas de difficulté : quand Platon, *Soph.*, 263 *c*, veut dire « affirmation et négation », il emploie *φάσιν τε καὶ ἀπόφασιν*. En slave, où **p-* n'a pas subsisté, le composé qui signifie « sans richesse », en face de *bogatŭ* « riche » (cf. skr. *bhāgaḥ* « richesse »), est *u-bogŭ*, avec le préverbe sl. *u-* au premier terme. Le lette a de même *an-menis* « insensé » (avec un correspondant lituanien); voir Endzelin, *Lettische Grammatik*, § 517, p. 497. Ce procédé a fourni des composés expressifs tels que lat. *excoors*, *deformis*, irl. *di-airm* « sans armes », etc.; voir Sommerfelt, *Dē en italo-celtique*, p. 192 et suiv.

Sans doute lat. *au-* dans *au-ferō*, irl. *ō*, *ua*, etc., indiquent un ancien *a-* initial, et l'on a été par là conduit à séparer le groupe de skr. *ava-* (*o-*), v.-sl. *u-*, lat. *au-*, irl. *ō*, *uo*, etc., de gr. *οὐ*; voir Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 809; Wackernagel, *Ai. Gr.*, II, 1, p. 70. Mais, à l'initiale du mot, *a-* se trouve en face de *o-* dans un cas tel que lat. *aurēs* en face de gr. *οὔς*.

Le caractère atone, mais non enclitique, de *οὐ* en grec concorde avec la manière dont se comportaient les préverbes au temps où ils étaient autonomes et non soudés aux verbes.

L'hypothèse énoncée par V. Henry, *M.S.L.*, VI, 378 et suiv., a donc été négligée à tort. Il convient d'y revenir.

M. F. Muller, dans son dictionnaire grec, en a proposé une variante, en proposant de couper *οὐδ-αμός*, etc., et de rapprocher skr. *ut*, etc. Mais le groupe de skr. *ut* n'a nulle part le caractère négatif, et nulle part on n'y observe une diphtongue initiale.

L'hypothèse de V. Henry recevrait une confirmation si l'on pouvait expliquer la négation arm. *ոչ* d'une manière semblable.

Il n'y a pas à tenir compte de la différence entre arm. *oç* et *ç* : *ç* est une forme toujours liée à un mot suivant, donc mutilée.

On peut détacher *ç*, qui figure dans l'expression de l'indéfini. Dès lors il reste *o*, sans doute suivi d'une consonne, et l'on est amené à rapprocher le groupe de sl. *otü*. Car sl. *ot-rokü* équivalait évidemment à lat. *in-funs*. Le skr. *äti vratäm* signifie « contre la loi ». Les faits relatifs au groupe de skr. *äti*, v.-sl. *otü*, sont réunis chez Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 844 et suiv., et Endzelin, *Lettische Gramm.*, p. 494 et suiv. La voyelle *o* qui figure dans arm. *o-ç* alterne avec l'*a* attesté dans cette famille de mots.

L'arménien n'a gardé des préverbes que des débris. On n'y trouve plus de préverbes autonomes à la manière védique ou homérique. Mais le système des préverbes y a existé; et, de même que *ou* serait en grec un préverbe sorti de l'usage et, en attique, le reste d'un préverbe non lié à un verbe suivant, *o-ç* représenterait en arménien l'ancien type des préverbes.

Dans arm. *inç*, le *-ç* n'est qu'une particule accessoire; car, hors du nominatif-accusatif, ce *-ç* ne figure pas. Quant à *in*, on n'en peut rapprocher que skr. *kīn* (en dépit de divergences portant sur des parties de l'explication, M. H. Pedersen en est d'accord, *K.Z.*, XXXIX, p. 384 et suiv.). Le *-ç* ne peut répondre à skr. *cit*, sl. *čī*, gr. *τι*, lat. *quid*, car i.-e. **k^w* devant voyelle ne donne pas arm. *ç*; mais on en peut rapprocher le nominatif-accusatif pluriel neutre qui est représenté par gr. *-σσα*, *-τα*, lat. *quia*.

Quant à l'emploi d'un indéfini pour renforcer une négation, il n'a rien que de naturel. D'une manière générale, le grec fait des indéfinis un large usage, et cet usage se voit notamment près des négations. Ainsi Platon, *Soph.*, 259 d : *οὔτε τις ἐλεγχος οὗτος ἀληθινός*, ou *ibid.*, 262 b : *λόγον οὐδέν τι μᾶλλον ἀπεργάζεται* « ils n'en forment pas plus pour cela un discours » (trad. Diès). Le renforcement de la négation par *ἐν* n'a pas suffi; Platon ajoute *τι*. Or, l'arménien recourt beaucoup aussi aux indéfinis. Donc la même particule figure dans *o-ç* et dans *in-ç*.

La négation doit souvent être rendue avec insistance, et le sujet parlant la renforce de manières diverses. Si l'on n'en connaissait l'histoire, on n'arriverait pas à expliquer le *pas* du français, le *δέν* du grec moderne. On arriverait moins encore à deviner que pol. *żadny* « aucun » est emprunté au tchèque et est originellement un adjectif signifiant « qui l'on veut » (voir Vondrák-Grünenthal, *Vergl. slav. Gramm.*², II, p. 343 et suiv.). Le caractère expressif de la négation a entraîné des réfections, dont l'affectation de préverbes au rôle de négations dans gr. *ou* et arm. *o-ç* est un cas.

VERBES DÉPONENTS INTERNES

(OU VERBES ADHÉRENTS)

EN SÉMITIQUE.



En sémitique ancien, un grand nombre de verbes, se rangeant dans des catégories de sens assez variées (qualités, fonctions du corps, impressions des sens, activité de l'esprit, déplacements, etc.), se distinguent au thème simple par les voyelles du radical. Ainsi, en arabe, le type : parfait *labisa*, imparfait *yālbasu* « s'habiller, revêtir » (à la 3^e personne masculin du singulier), s'oppose au type le plus répandu qui a une double forme d'imparfait : *kataba*, *yāktubu* « écrire », *jalasa*, *yajlisu* « être assis ».

Les verbes du type morphologique *labisa*, sont généralement définis de manière erronée comme « verbes intransitifs », « verbes neutres », « verbes d'état ». Il faut écarter ces définitions et en rechercher une meilleure. Le titre ci-dessus indique celle qui sera proposée dans le présent travail.

I

Comme le montrent les mots arabes cités ci-dessus, dans les langues sémitiques occidentales, le type *labisa* est défini par un couple de correspondances en regard du type le plus fréquent. Quoiqu'on ait pour habitude de citer le parfait d'abord, l'essentiel est sans doute le timbre *a* de la voyelle radicale de l'imparfait.

C'est dans le sémitique méridional que le type *labisa* est le mieux représenté, et par conséquent c'est là surtout qu'on peut en examiner la valeur au point de vue du sens.

En arabe ancien, il constitue une part importante du vocabulaire. Mais, en arabe moderne, il n'est distinct, ou du moins nettement distinct, que dans quelques dialectes orientaux (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 506).

Il est vraisemblable que le sudarabique ancien connaissait le type *labisa*, mais on n'en a aucun témoignage. Ce type subsiste en sudarabique moderne, mais le timbre *i*, avec des variantes, se trouve en première syllabe (et non en seconde syllabe) au parfait; quant à l'imparfait, il a un timbre *o* provenant de *a*, généralement dans une forme unique d'indicatif-jussif (Bittner, *Studien, Mehri-Sprache*, II, p. 9; *Shauri-Sprache*, II, p. 10; *Vorstudien, Sogotri-Sprache*, II, p. 16).

En guèze (éthiopien classique), la distinction est aussi nette qu'en arabe, mais elle s'exprime dans d'autres conditions : au parfait, la seconde voyelle a disparu à la 3^e personne, de sorte que le schème est *labsa*; en outre, dans les verbes à laryngale médiane, la première voyelle a été assimilée à la seconde voyelle ($i > a$) avant qu'elle ne disparaisse, de sorte que le schème est par exemple *mähra* «avoir pitié»; voir M. Cohen, *Consonnes laryngales et voyelles en éthiopien*, *J. as.*, Janvier-mars 1927, p. 41; aux 1^{res} et 2^{es} personnes; seuls les verbes à laryngale médiane distinguent les deux types (1^{re} pers. sing. *labasku*, comme *nagarku*, de *nagara* «parler», mais *mäharku*). À l'imparfait indicatif, où l'éthiopien a un radical à deux voyelles *a-a*, il n'y a aucune distinction entre les deux types : *yalab(b)as*, comme *yanag(g)ər*; mais la distinction se retrouve au subjonctif-jussif, à voyelle unique, où *yalbas* s'oppose à *yangər* (*a* peut représenter ancien *u* ou ancien *i*). À la suite de transformations différentes suivant les terrains, la distinction est abolie partout dans les langues modernes d'Abyssinie.

Le sémitique septentrional connaît aussi le type *labisa*, qui y montre *e* après la seconde consonne radicale du parfait, ainsi hébreu *lābeš*, et *a* comme voyelle radicale de l'imparfait. Toutefois les exemples sont relativement peu nombreux, et assez souvent l'existence de doublets montre la tendance à étendre le type normal, homologue à *kataba* de l'arabe.

Pour le sémitique oriental (accadien), l'interprétation des faits, d'ailleurs compliqués, dépend de la théorie qu'on adopte sur la formation des deux temps non-duratifs (dits prétérît = parfait et jussif, et présent = imparfait indicatif). Celle qui est adoptée ici (simplement indiquée dans M. Cohen, *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, p. 20) est que, le prétérît-jussif étant originellement équivalent à ce qui est l'imparfait en sémitique occidental, le «présent» en est une forme secondairement différenciée par l'insertion d'un *a* entre la première et la seconde consonnes radicales. Si le présent et le prétérît ont une même origine, on doit attendre des deux parts la même voyelle entre la seconde et la troisième radicale, soit *i* ou *u* comme voyelle normale, et *a* pour les verbes du type *labisa*, *yalbasu*.

Les tableaux de Delitzsch, *Assyrische Grammatik*,² 1906, p. 250-

257, établis pour les verbes trilitères réguliers, permettent un examen rapide. La voyelle *i* est celle de 93 verbes, dont 47 seulement attestés au prétérit et au présent (type *izbil*, *izab(b)il* «porter»); la voyelle *u* est celle de 33 verbes, dont 19 seulement attestés aux deux temps (type *inquit*, *imaq(q)ut* «tomber»); la voyelle *a* caractérise 10 verbes, dont 8 attestés aux deux temps (type *ilmad*, *ilam(m)ad* «apprendre»). Mais, en face de tous ces verbes ayant des voyelles concordantes aux deux temps, il en existe une grande masse (72, dont 66 attestés aux deux temps) qui ont *u* au prétérit-jussif, mais deux *a* au présent (type *ikšud*, *ikaš(š)ad* «atteindre, conquérir», ce verbe ayant été généralement adopté comme paradigme du verbe régulier par les assyriologues). Le dernier type résulte peut-être d'une innovation propre à l'accadien; il reste à expliquer. De nouvelles observations, et des statistiques tenant compte de l'histoire de l'accadien, seraient nécessaires pour pousser l'étude de ce sujet. Provisoirement, on cherchera ici simplement à voir si les verbes qui ont partout *a* se rangent dans les catégories sémantiques du type *labisa*, *yalbasu*⁽¹⁾.

Le rapprochement, qu'on fait habituellement, du type *labisa*, *yalbasu* avec le type plus rare qui fournit exclusivement des verbes de qualité (arabe *ḥasuna*, *yaḥsumu* «être beau») est-il justifié?

En sémitique occidentale, le type en question ne se trouve qu'en arabe, hébreu et araméen. L'imparfait a un *o* en syriaque, ce qui correspond à *u* de l'arabe; mais en hébreu il est en *a*.

Le correspondant accadien, pour la valeur qualitative, est la forme durative qu'on appelle permansif: or le permansif, quand il a deux voyelles radicales (ce qui n'arrive qu'à la 3^e personne du singulier) a une suite *a-i*, plus rarement *a-u*. Donc la comparaison avec l'accadien est un argument en faveur d'un parallélisme ancien, au moins au parfait, des formes occidentales *labisa* et *ḥasuna* entre elles. (Incidentement, on remarquera que si on compare *ḥasuna* aux permansifs en *a-u*, on ne doit pas en même temps le rapprocher des verbes qui ont *u* dans le système non duratif, soit au prétérit-jussif seul, soit au prétérit-jussif et au présent.)

Les verbes de qualité du type *ḥasuna* étant, comme le permansif, des «adjectifs conjugués» (H. Bauer, *Die Tempora im Semitischen*, p. 33), il est vraisemblable que l'imparfait *y* est secondaire, ce qui explique la vocalisation *u*, imitée du parfait, en arabe et en araméen. Au reste, si tous les verbes du type *ḥasuna*

(1) L'opinion usuelle, d'après laquelle l'imparfait accadien est plus ou moins explicitement comparé au parfait sémitique (d'où *ikašad* rapporté à *kataba*, *izabil* à *labisa*, *imaqut* à *ḥasuna*, sur lequel voir ci-après), est représentée notamment dans BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 507, bas.

sont qualitatifs, ce type n'est pas seul à exprimer la qualité : des verbes du type *labisa* et du type *kataba* ont la même valeur ⁽¹⁾.

Quels sont d'autre part les rapports du type *labisa* avec le passif qui est vivant en arabe et en hébreu ? La caractéristique essentielle du passif est une voyelle *u*, placée au début du mot : première syllabe du radical ou syllabe désinentielle préfixée. Par ailleurs, cet *u* est suivi d'un *i* dans le parfait arabe (*kutiba*, *lubisa*), et à l'imparfait le radical reçoit un *a* (*yuktabu*, *yulbasu*, comme le thème *labisa*). En ce qui concerne le sens, il faut se rappeler qu'avant tout le passif arabe exprime « l'action dont le sujet n'est pas nommé » (ce qui est loin de la formule à réversibilité que proclament imprudemment les grammairiens occidentaux pour le latin et autres langues : « en passant de l'actif au passif, le complément devient sujet et le sujet complément »). Il est notable aussi que le passif arabe sert à exprimer les maladies, ainsi *zukuina* « avoir le rhume de cerveau » (voir Nöldeke, *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, p. 31); voir encore ci-après, p. 231 et p. 240, note.

II

Le nécessaire étant dit sur l'aspect du type *labisa-yalbasu*, et des indications étant données sur ses connexions possibles avec d'autres formes, il convient d'en définir la valeur, si l'on peut : la méthode sera de rechercher les emplois qu'a ce type dans les différentes langues et d'examiner s'il en est qui lui soient propres. On n'obtiendrait le maximum de clarté qu'en passant en revue les vocabulaires entiers des différentes langues; à défaut de cette revue, qu'aucun chercheur n'a entreprise jusqu'ici, on peut tenter de voir clair dans la question au moyen de dépouillements partiels.

Arabe. — Un dépouillement d'une petite partie de l'immense lexique (verbes à initiale *ʿ* et *b* et à laryngale finale) donne les proportions suivantes : type *kataba*, 18; type *labisa*, 5, à la fois *kataba* et *labisa*, 2; type *hasuna*, 2.

Les verbes du type *labisa* sont les suivants : *bafisa* « être gonflé ».

⁽¹⁾ Trois verbes hébreux font exception par leur sens; mais ils font exception aussi par leur forme, et en réalité constituent une petite série à part. Ce sont : parf. *yākāl* et *yākāl(w)l*, imparf. *yū(w)kāl* « pouvoir »; parf. *yagōr* (3^e pers. non attestée, imparf. non attesté) « craindre »; *yāqōš* (3^e pers. non attestée, imparf. non attesté) « être à l'affût »; les deux premiers, et peut-être aussi le troisième, ont une racine qui commençait anciennement par *w*, tous trois ont une seconde radicale postpalatale ou vélaire; de plus, le seul imparfait attesté, *yū(w)kāl*, n'a pas une formation normale.

baliha «être inerte», *bašwa* «avoir l'haleine fétide» et «avoir du dégoût», *balisa* «avalier, absorber, percer», *badila* «arriver à l'improviste», *basia* (et *basaa*) «devenir familier», *bahisa* (et *bahasa*) «s'habituer (à quelqu'un)». Au total : 2 verbes de qualité, 1 verbe à la fois de qualité et d'attitude mentale, 1 verbe de fonction du corps, 2 verbes d'attitude mentale, 1 verbe de mouvement. Un des verbes, *balwa*, peut recevoir un complément d'objet à l'accusatif; un autre, *bahisa*, un complément d'objet indirect avec *bi*.

Les exemples cités par Wright, *A grammar of the arabic language*, 3^e édit., I, p. 30, se décomposent ainsi : 2 verbes de couleur (ainsi *šaliba* «être ou devenir gris»), 4 d'état du corps (ainsi *salma* «être sain et sauf»), 1 de fonction des sens (*samiša* «entendre»), 8 d'attitude mentale (ainsi *fariha* «se réjouir», *hazinu* «être chagrin»). Sur ces verbes, quatre : *šalima* «savoir», *hasiba* «penser», *raḥima* «prendre en pitié», *samiša* «entendre», peuvent recevoir un complément à l'accusatif.

Les exemples suivants sont tous pris à dessein parmi les verbes transitifs; ils proviennent de Reckendorf, *Syntaktische Verhältnisse des Arabischen*, p. 40-42; de Brockelmann, *Grundriss*, II, p. 137, de sondages dans les dictionnaires et de la pratique de la langue (il s'agit presque uniquement ici de la pratique de W. Marçais, qui m'a communiqué une grande part de cette liste). Voici les verbes, classés approximativement en catégories de sens :

a. Fonctions naturelles, actes du corps :

jarisa (et *jarasa*) «avalier par gorgées», *sariša* (et *saraša*) «avalier», *saffa* (= **safiša*) «avalier une substance en poudre», *šariba* «boire», *tušima* «manger, avalier», *gabija* et *gamiša* (aussi *gamaša*) «avalier d'une gorgée», *lahisa* «lécher», *lahima* «avalier d'un coup»⁽¹⁾.

b. Soins du corps :

labisa «revêtir».

c. Opérations des sens et de l'esprit :

šaḍina et *šaḍana* «écarter» et aussi «savoir», *ḥasiya* «craindre», *faḥima* «comprendre», *nasiya* «oublier».

d. Mouvements et actions du corps, attitudes :

tabisa «suivre», *ḥasira* (et *ḥasara*) «s'écarter de la route, subir des pertes», *raḥiba* «chevaucher», *qabila* «accepter»,

⁽¹⁾ Verbes de la même série, dont il n'est pas dit qu'ils soient usités avec l'accusatif. *haqla* «dévorer de la terre avec l'herbe» (cheval), *ḥarṣa* «désécher», *ṭariya* «être désaltéré», *sakra* «être ivre».

accueillir», *laqya* «rencontrer», *massa* (= **masisa*) «toucher».

e. Relations sociales :

hakila «être privé d'un être cher», *wariša* «hériter», *waliya* «gouverner».

Ces exemples sont assez nombreux pour montrer que, en arabe du moins, le rôle transitif est habituel dans les verbes du type *labisa* et qu'il n'y a pas lieu d'expliquer ce rôle pour chacun de ces verbes par des circonstances particulières.

Une question touchant à la phonétique doit être réglée en passant. Il a été dit p. 225 que les verbes trilitères qui ont deux *a* au parfait ont à l'imparfait une voyelle *u* ou *i*. Ce n'est pas exact pour tous : ceux qui ont une seconde ou troisième radicale laryngale ont régulièrement un *a* à l'imparfait. Par là ils ressemblent aux verbes du type *labisa*. Partant de là, on a pu se demander si le vocalisme de l'imparfait ne peut pas réagir sur celui du parfait en lui faisant prendre par analogie la forme *labisa*; ainsi *bališa* serait secondaire, créé en face de *yablašu*, au lieu de **balāša*, sur le modèle *labisa*, *yalbasu*⁽¹⁾. Ce point de vue, en ce qui concerne l'arabe, peut être réfuté de deux manières. L'une consiste à montrer que de nombreux verbes du type *labisa* qui n'ont pas de radicale laryngale ont néanmoins une valeur transitive; c'est ce qui résulte des exemples ci-dessus. L'autre résulte d'une énumération opposée, celle des verbes à troisième radicale laryngale qui n'ont pas le type *labisa* au parfait. Le dépouillement rapide fait sur le dictionnaire de Kazimirsky, en ne retenant que les verbes donnés expressément comme ayant une voyelle *a* à l'imparfait, fournit, pour les initiales *o* et *b*, 11 verbes à laryngale qui ont *a* au parfait comme à l'imparfait, en face de 5 verbes seulement ayant toujours *i* au parfait; voici quelques exemples de ces verbes avec *a* partout :

bataša-yabtašu «s'éloigner», *badaša-yabdašu* «inventer», *ba-naša*, *yabnašu* «couper en morceaux».

(1) Point de vue de BROCKELMANN, *Grundriss*, II, p. 137, qui a été reproduit dans Marcel COHEN, *Consonnes laryngales et voyelles en éthiopien*, dans *Journal asiatique*, janvier-mars 1927, p. 49, à propos des verbes à 3^e radicale laryngale de l'éthiopien. Il est vrai qu'en éthiopien cette analogie a joué pour les verbes à laryngale finale, et ceux-là seulement (voir ci-dessous, p. 231); mais il n'en est rien pour l'arabe. C'est un scrupule au sujet de la généralité donnée au fait par le *Grundriss* qui a été le point de départ du présent article.

Sudarabique moderne. — Voici un essai de classement de verbes mahri cités par Bittner, *Studien*, II, p. 8-9 et 65-66 :

a. Qualités et couleurs :

ḥeyraq « être brûlant », *mīrat* « avoir un éclat blanc ».

b. Situations, habitudes, événements :

wīqa « devenir », *fiqar* « être pauvre », *mīraq* « être malade », *silam* « être en bonne santé », *nībāh* « s'éveiller », *nīfah* « sortir d'évanouissement », *nīsāb* « être désavantagé », *ḥaysar* « subir un dommage », *ḥaytem* « devenir faible », *qayzəm* « s'éteindre », *tēlaf* « périr » ;

en particulier des verbes qui jouent le rôle de passif, s'opposant à des verbes actifs de même racine qui ont la forme *katōb* :

bīdaq « se déchirer, subir une déchirure », *ḥīraq* « subir un vol », *qeybah* « subir des injures », *libād* « subir des coups », *tībar* « être brisé, faire naufrage ».

c. Fonctions et soins du corps :

stīkar « s'enivrer », *libās* « s'habiller ».

d. Attitudes mentales :

fidāk « avoir peur », *gayfāl* « négliger », *gaylaf* « se tromper », *gayḏan* « avoir honte ou pitié », *silāb* « attendre », *ṭayrāb* « être joyeux », *ayjāb* « aimer », *wīda* « apprendre, savoir ».

e. Occupations, attitudes, activités musculaires :

līqaf « saisir, tenir », *qaybād* « saisir », *bītar* « pêcher », *gaydāl* « porter », *rīkāb* « chevaucher », *aymāl* « faire ».

f. Déplacements :

gayraq « plonger, se noyer », *qayrāb* « s'approcher », *ṣaybah* « arriver au matin ».

Guèze. — Les données suivantes doivent être connues avant tout dépouillement. Les verbes à dernière radicale laryngale ont tous passé par analogie au type *labā*, ainsi *malā* « remplir » et « s'emplir », voir ci-dessus, p. 228, note ; en conséquence, ils ne peuvent figurer dans des statistiques. Mais l'analogie n'a pas unifié de la même manière les verbes à seconde radicale laryngale ; seuls les anciens imparfaits (c'est-à-dire ici les subjonctifs-jussifs, voir p. 226) sont unifiés en *a*, tandis que les deux types restent distincts au parfait : ainsi *lawāka* (imparfait indicatif *yālāwāka*, subjonctif *yālāka*) « envoyer » s'oppose à *maḥra* (imparf. indic. *yamāḥḥar*, subj. *yamḥar*)

«prendre en pitié» (l'enseignement contraire de *Grundriss*, II, p. 137, est erroné). Ce n'est donc pas par une raison de phonétique ou d'analogie que s'explique l'aspect de *rəya* «voir», *bəhla* «dire» (forme peu ancienne), *gəsa* «transporter son camp», etc.

Des doublets sont fréquents, comme en arabe, quelle que soit la nature des deux premières radicales et de la troisième, excepté dans le cas où celle-ci est une laryngale, d'après ce qui a été dit ci-dessus; ainsi :

masla et *masala* «ressembler», *harya* et *haraya* «choisir, préférer», *sakba* et *sakaba* «coucher, dormir»

(exemples pris à Dillmann, *Grammatik der aethiopischen Sprache*, 2^e édit., p. 129); on verra d'après sa liste que certains de ces verbes ont seulement le subjonctif en *a*, mais d'autres ont la double forme au subjonctif comme au parfait); en particulier, avec seconde radicale laryngale :

wəhṭa et *wəḥṭa* «avalier», *kəhla* et *kəhala* «pouvoir».

Voici maintenant le classement de sens donné dans ce même passage de la grammaire de Dillmann : les mots y sont énumérés à la suite, sans indication expresse de la répartition entre les sens; une distribution est faite ici pour plus de clarté, mais peut-être pas toujours comme Dillmann aurait pu la tracer :

a. Qualités :

rəḥba «être large», *əbya* «être grand», *dakma* «être fatigué».

b. Dispositions corporelles ou mentales :

saḡba «être rassasié», *šaḡba* «être juste», *naḡša* «régner».

c. Impressions et actions involontaires :

rəya «voir», *rawya* «boire à satiété», *ḥamma* «souffrir»; *ḥagʷəla* «périr».

d. Sens réfléchi :

laba «s'habiller».

e. Actions quelconques, accomplies avec effort, avec peine :

lagʷəma «brider», *satra* «déchirer» (mais le *Lexicon* de Dillmann n'a que *satarə*), *baqʷəsa* «préparer la fabrication du charbon de bois».

Il a été fait un dépouillement rapide des quatre premières lettres de Dillmann, *Lexicon linguae aethiopicae*. En éliminant les quadrilittères, les verbes à laryngale finale et les verbes qui ont une

double forme, on rencontre 71 verbes du type *nagara* pour 12 du type *laba*.

Voici un essai de répartition des verbes de ce dernier type, en tenant compte même de ceux qui ont aussi la forme *nagara* :

a. Qualités :

laḥma «être tendre», *maḥwa* «se liquéfier», *marra* et *marara* «devenir amer», *mæza* «avoir bonne odeur».

b. Situations, dispositions :

ḥamma (aussi *ḥamama*) «avoir mal», *ḥabta* et *ḥabaṭa* «enfler», *ḥaṣṣa* et *ḥaṣaṣa* «diminuer», *maṣla* et *maṣala* «rassembler», *ḥaywa* «vivre», *haḡʷala* et *haḡʷala* «périr», *maṭna* «convenir, être à la mesure», *laḥqa* «grandir», *maḡla* (douteux) et *maḡala* «puruler», *maṣya* «faire soir».

c. Soins du corps :

laba «se vêtir».

d. Attitudes mentales :

ḥazna (mais plus souvent *ḥazana*) «avoir du chagrin», *mæda* et *maʿada* «avertir, exhorter».

e. Déplacements :

laḥsa et *laḥasa* «s'éloigner».

Hébreu. — Les verbes du type *labʰeš* (équivalent exact de *labisa*) ne sont pas nombreux; leur conjugaison est souvent mêlée avec celle des verbes qui ont deux voyelles *a* au parfait.

La *Grammaire de l'hébreu biblique* de P. Joüon énumère, p. 97-98, «les verbes statifs les plus usuels»; si on défalque 5 verbes à voyelle *u-o* (voir ci-dessus, p. 228), il reste pour le type *labʰeš*, plus ou moins nettement reconnaissable, 33 unités. Le P. Joüon les répartit sous les rubriques suivantes : qualités, état de l'âme, état du corps, varia. Environ un tiers des verbes cités sont susceptibles de recevoir un complément d'objet (accusatif exprimé au moyen d'une particule entre le verbe et le complément).

Dans G. Bergsträsser, *Hebräische Grammatik* (Gesenius, 29^e éd.), 2 (verbe), § 14, p. 75, il est question de verbes «neutres», comprenant le type à *i* et le type à *u*, rangés dans les catégories suivantes : qualité (état ou devenir); situation, état; mouvement affectif; événement; verbes à histoire particulière. La liste (ne distinguant pas la vocalisation *i* et *u*) comprend 83 exemples; la construction transitive est signalée pour 12 d'entre eux.

Le classement par catégories de sens, établi sur l'ensemble du

vocabulaire, se trouvant ainsi déjà fait par les grammairiens, il n'est donné ici que quelques exemples de diverses catégories :

tâher « être pur », *mâle*(*ə*) « être plein », *râṣēb^h* « avoir faim », *lâb^hēṣ* « revêtir », *šâk^hen* « habiter », *šâmeṣ^{əṣ}* « entendre », *čâḥēb^h* « aimer », *ḥâp^hēṣ* « aimer, vouloir », *lâmad* (imparfait en *a*) « s'habituer, apprendre ».

Araméen. — Le type examiné ici est représenté par un nombre appréciable de verbes. La conjugaison est loin d'être toujours du type pur *labisa-yalbasu*; il y a divers mélanges de vocalisation (voir Brockelmann, *Grundriss*, p. 567, et *Syrische Grammatik*, § 179; R. Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 176; Th. Noldeke, *Kurzgefasste syrische Grammatik*, § 160).

Les sens se rangent dans les catégories déjà vues pour les autres langues; l'emploi transitif est suffisamment représenté. Ainsi :

syriaque *šareq* « être de reste », *šamen* « être gras », *ḥep^hen* « être affamé », *raḥem* « aimer », *šahed* « témoigner », *ṭaṣen* « être chargé, porter », *naṣab^h*, avec imparfait en *a* (mandéen *naseb*) « prendre ».

Accadien. — Les exemples de verbes à voyelle *a* au prétérito-présent (voir ci-dessus, p. 226) se classent dans certaines des catégories de sens qui ont été vues pour les verbes *labisa* des autres langues.

Situations :

iṣlal « se coucher », *enah* (*innah*) « soupirer, être fatigué, renoncer ».

Attitudes d'esprit :

iṣlah « craindre », *iṣṣah* « s'apaiser », *ilmad* « apprendre ».

Activités du corps :

iṣbat « saisir », *iṭbal* « enlever », *irkab* « chevaucher ».

Un seul verbe de la même série étonne par son sens : *inḥaṣ* « frapper »; mais ici le timbre *a* est peut-être dû à la consonne médiane.

Les listes ci-dessus devraient être complétées par des tableaux de verbes à double forme (*kataba* et *labisa*) tenant compte des variantes dans chaque langue et des correspondances entre les diverses langues. Quelque chose des variations transparaît dans ces listes, où des variantes ont été indiquées et où on peut observer des dis-

cordances entre les différentes langues. Voici quelques exemples encore : le verbe « apprendre » a une double forme *lāmed* et *lāmud* en hébreu, le guèze n'a que *lamada* « être habitué »; l'arabe *raṣa(y)* et l'hébreu *rāṣā(h)* « voir » ont comme correspondant en éthiopien *raṣya*; l'arabe *balā'a* « avaler » (étayé peut-être par l'éthiopien *bals'a*, dont la forme actuelle ne peut être interprétée dans aucun sens), s'oppose à hébreu *bālā'a*; l'arabe *ṣariba* « boire » trouve un homologue sémantique dans le guèze *satya* « boire », mais l'hébreu a *šālā(h)*.

Si on considère ces variantes et particulièrement l'état fragmentaire du type *labisa* en sémitique septentrional (sans doute aussi oriental), on est amené à supposer que la catégorie morphologique en question était menacée de disparition, ce que vérifie l'évolution ultérieure du sémitique. En même temps, on peut inférer que sans doute la catégorie sémantique à laquelle répondait cette catégorie morphologique n'était pas une des catégories fondamentales de la langue.

L'équivalence des deux types est encore confirmée si on regarde les choses du côté du type *kataba*. Les listes qui précèdent ont été combinées spécialement pour mettre en valeur les exemples de verbes du type *labisa* à valeur transitive, en même temps que pour montrer les catégories sémantiques représentées. Inversement, il est aisé de composer des listes de verbes du type *kataba* se rangeant dans les mêmes catégories, et parmi lesquels nombreux sont ceux qui s'emploient intransitivement ⁽¹⁾.

Arabe :

Verbes de qualité :

ṣagara « être le cadet », *qaṣara* « être court », *kaḥara* « être ingrat, infidèle ».

Opérations d'esprit :

kaḏaba « mentir ».

⁽¹⁾ D'ailleurs, il faut se garder de définir de même la « transitivité » pour les langues sémitiques et pour les langues indo-européennes. Dans une phrase verbale, le sémitique ne connaît pas d'attribut apposé au verbe, comme l'indo-européen. C'est ainsi que les verbes « devenir », « rester », « être », « ne pas être » sont suivis en arabe ou en éthiopien d'un complément à l'accusatif (WRIGHT, *Ar. Gramm.*, II, p. 99, 101; DILLMANN, *Gramm.*, p. 390-391); de même, dans une phrase telle que : « un tel est estimé brave », l'arabe met l'adjectif à l'accusatif (WRIGHT, *Ar. Gramm.*, II, p. 52 D); même construction en éthiopien, DILLMANN, *Gramm.*, p. 390; pour l'hébreu, comparer JOÏON, *Grammaire*, p. 375-377 (double accusatif) et p. 383-385 (accusatif avec verbe passif).

Déplacements :

saqata « tomber, glisser », *qaraba* « s'approcher ».

Guèze :

Opération d'esprit :

hasaba « calculer, réfléchir ».

Déplacement :

barara « passer à travers » (en amharique : « voler »).

Hébreu (dans Jouon, *Grammaire*, p. 95) :

Fonction du corps :

sâsad « se nourrir » (et aussi « nourrir »).

Déplacement :

hâp^hah^h « se tourner » (et aussi « tourner »).

III

Devant un pareil ensemble de faits, il paraît légitime de déclarer caduques les définitions du type *labisa* qui se rencontrent généralement chez les grammairiens des langues sémitiques.

Les plus nettement erronées sont celles qui reposent uniquement sur la distinction syntaxique « transitif-intransitif »⁽¹⁾ : c'est cette distinction fautive qui a fait opposer par les grammairiens arabes eux-mêmes le verbe *mutasaddiⁿ* (de la racine *sdw* « passer »), traduction de grec *διαβιβάζειν*, et le verbe *gayru metasaddiⁿ*, c'est-à-dire *ἀδιαβιβάζειν* (sur un autre terme arabe, qui est au contraire heureux, voir ci-dessous, p. 239). En écartant de telles définitions, on laissera tomber du même coup les artifices par lesquels les grammairiens s'efforcent de justifier au moyen de détours d'idées l'usage « transitif » d'une partie des verbes « intransitifs »⁽²⁾.

D'autres définitions sont plus captieuses, parce qu'elles recherchent une distinction non syntaxique (ou non uniquement syntaxique), mais sémantique, pour le type *labisa*⁽³⁾. Seulement la

⁽¹⁾ Ainsi WRIGHT, *Ar. Gramm.*, I, p. 30 : « La voyelle *i* de *labisa* a généralement une signification intransitive » (voir aussi p. 50, § 75).

⁽²⁾ Ainsi particulièrement RECKENDORF, *Synt. Verh.*, p. 40.

⁽³⁾ Voir BERGSTRASSER, *Hebr. Gramm.*, p. 75-76, avec une bibliographie du sujet; BROCKELMANN, *Grundriss*, I, p. 105. « formes qui n'expriment pas des

distinction sémantique généralement invoquée est celle d'actif et neutre. Or ce dernier terme — qui a été à dessein laissé de côté jusqu'ici — est malaisé à définir; dans la mesure où il répond à une réalité (ainsi que le terme de «statif» que Jouon, *Grammaire*, p. 95, entre autres, essaie de lui substituer), il ne correspond pas à une distinction morphologique, du moins en sémitique : les listes d'exemples données plus haut le montrent suffisamment (pour des langues indo-européennes, voir plus loin, p. 243).

Il faut donc chercher autre chose.

Or les rapports qui unissent le type *labisa* et son voisin le type *hasuna* avec le passif devaient amener des savants à comparer cette catégorie sémitique avec des catégories analogues, intermédiaires entre l'actif et le passif, de certaines langues indo-européennes. C'est ainsi que Dillmann, *Gramm.*, p. 129, à la suite du passage cité ici en note, ajoutait plus judicieusement : «La plupart de ces verbes ne sont pas intransitifs au sens strict, mais plutôt comparables au moyen grec.» Cette notion a cheminé, sans avoir encore été nettement publiée; ainsi Th. Nöldeke, dans une lettre, à propos de verbes du type *labisa* ayant le sens de «prendre», parlait d'une «expression moyenne» (eine mediale Ausdrucksform); c'est le même terme («medial») qu'emploie Enno Littmann dans son enseignement⁽¹⁾.

À vrai dire, l'emploi du terme «moyen» peut prêter à confusion. Il semblerait supposer que le type *labisa* double le type *kataba*, comme le moyen double l'actif en grec, pour la grande majorité des verbes. Or il est véritable que par endroits les deux types coexistent dans une même racine sémitique; des exemples ont été cités ci-dessus, p. 231, pour le sudarabique; de même on peut citer des couples arabes comme *labasa* «couvrir», *labisa* «se vêtir»; *rawa(y)* «abreuver», *rawiya* «être assez abreuvé»; ou syriaques, comme *p^halag^h* «partager», *p^haleg^h* «être à moitié». Mais ce n'est pas la situation générale. Habituellement, il n'existe pour une racine que l'un des deux types, et, lorsque les deux coexistent, c'est avec la même valeur (voir plus haut, p. 233, 235)⁽²⁾.

En réalité, le terme de «moyen» ne s'applique bien à l'en-

procès (actions), mais des états du sujet»; DILLMANN, *Gramm.*, p. 129 : «le verbe intransitif ou semi-passif, qui n'exprime pas un procès purement actif, mais un procès d'état (zustandlich) et d'affection (leidend)»; P. HAUPT, *Journal of the American Oriental Society*, Proceedings of March 1894, p. ci : «verbes indiquant une action qui ne dépend pas de la volonté du sujet».

⁽¹⁾ Communication verbale, à la suite d'une séance du XVII^e Congrès des Orientalistes à Oxford, août 1928, où le sujet traité ici a fait la matière d'un bref exposé, qui doit figurer dans les Actes du Congrès.

⁽²⁾ Voir d'autre part plus loin, p. 240, sur le rapport fréquent de la forme réfléchie du sémitique avec le sens habituel du moyen grec : action faite dans l'intérêt du sujet.

semble du type *labisa* que si on se réfère aux verbes du grec qui ont seulement la conjugaison moyenne (comme *ἔπομαι* «suivre»). Donc, pour éviter des confusions, il vaudra mieux se servir du terme «déponent», qui évoque tout de suite à l'esprit de ceux qui ont appris le latin l'idée de verbes qui se distinguent de la masse des verbes dits actifs par leur forme, qui est passive, mais non par l'emploi (ainsi *sequor* «suivre»). Ce terme peut s'appliquer sans inconvénient à des faits de diverses langues, puisqu'il a un caractère purement extérieur et négatif (verbes qui «déposent» la forme active).

Toutefois l'adoption du terme «déponent» n'apporte pas la solution du problème. On doit encore déterminer aussi exactement que possible à quelle catégorie sémantique correspond la forme *labisa-yalbasu*.

Tout l'exposé qui précède a été dirigé vers ce point. Il faut enfin aboutir à un essai de définition, et, autant que possible, à un terme qui l'exprime. La chose est délicate, il n'en faut pas douter; les difficultés qui ont empêché tant de grammairiens de voir clair dans la question ne sont pas fictives. Aussi bien sait-on que les faits sémantiques résistent souvent à paraître dans la pleine clarté de la conscience et de l'expression.

La vue la plus claire, dans l'analyse sémantique, va être fournie justement par les verbes dont la présence dans le groupe des déponents étonnait le plus, tant que ce groupe était mal défini : ce sont les verbes «boire», «avalier». Il s'agit de procès qui sont considérés dans leur effet sur l'agent : c'est celui-ci qui est au premier plan de l'attention, et non point l'action qu'il accomplit avec ses conséquences, non plus que l'objet passif de l'action.

Quand le sémitique exprime «boire» par un verbe déponent, le procès est vu côté «estomac» et non côté «boisson» ou côté «voisin du buveur». De même, quand «tenir, prendre» est un verbe déponent, le procès est considéré côté «muscles et nerfs» aussi bien que dans les verbes qui expriment un déplacement. De même encore pour les verbes de pensée : on se place côté «cerveau». Pour les verbes de relation sociale, côté «personnalité morale»; ainsi, «recevoir», c'est accomplir une cérémonie où l'individu est intéressé dans le total et le plus intime de son être, et non pas seulement entrer en contact avec quelque chose ou quelqu'un de l'extérieur.

Il faut enfin risquer un terme. W. Marçais, quand la question lui a été soumise, a écrit : «Vous cherchez des espèces de verbes internes, des verbes de ventre...». On peut retenir le terme «interne» : il rend dans la mesure du possible le sentiment difficilement exprimable qui paraît régir l'apparition du type déponent.

Ce même sentiment semble avoir trouvé une expression analogue

chez les grammairiens arabes; en effet, à côté du terme *gayru mutasaddi* «intransitif» blâmé ci-dessus, p. 236, ils emploient le terme *lāzim* : Wright, *Ar. Gramm.*, p. 50. traduit «restreint (confined) au sujet»; W. Marçais indique que, en dehors de cet usage grammatical, *lāzim* a la valeur de «inhérent, immobile, fixé dans ses limites». D'accord avec ce qui a été expliqué ci-dessus, une traduction «verbe adhérent» rendrait sans doute assez bien le sentiment indigène, et pourrait peut-être entrer dans l'usage de la grammaire sémitique.

Le sentiment d'«adhérence» est d'autant plus difficile à définir qu'il est plus sujet à s'évaporer : aussi bien, comme on l'a vu, le même procès qui s'exprime par un verbe adhérent peut généralement s'exprimer non moins bien au moyen d'un autre verbe. L'usage varie suivant les langues et suivant les époques. Si les langues sémitiques anciennes semblent avoir toutes connu les verbes déponents internes, plusieurs les ont mal conservés. Les langues modernes les plus répandues, l'arabe et l'éthiopien sous ses différentes formes, les ont perdus (avec les réserves qui seront indiquées plus loin).

Qu'est-ce à dire, sinon que la catégorie des verbes «internes» ou «adhérents» n'est pas fondamentale (comme il a déjà été indiqué ci-dessus, p. 235). La nuance qu'elle exprime n'est pas essentielle à la compréhension; si elle ajoute quelque chose à la délicatesse de l'expression, elle ne fait pas partie de la structure logique de la langue.

Une question subsidiaire se présente au comparatiste. L'état qui vient d'être défini est-il ancien, et le type *labisa* est-il dès l'origine un déponent interne? Ici il faut séparer l'histoire du parfait occidental de celle de l'imparfait.

Pour ce dernier, il est possible que dès sa constitution il ait comporté d'une part un actif, soit transitif soit intransitif, à voyelle *i* et *u*, d'autre part un passif et déponent (peut-être même déponent, sans passif) à voyelle *a*. Mais on ne peut pas le prouver.

Pour le parfait occidental, s'il est vrai qu'il est de constitution secondaire, comme on s'accorde de plus en plus à le penser, et issu d'une formation nominale, on peut supposer que la forme vocalisée *a-i* avait une valeur neutre, ainsi que la forme *a-u*, sans doute avec une nuance différente. (Pourtant, ni dans le permansif accadien, voir p. 227, ni dans l'imparfait, on n'a discerné jusqu'à présent de différence de sens entre les verbes à *i* et les verbes à *u*.) Aussi bien les rapports du type *labisa* avec le type *hasuna* et avec le passif ont-ils été traités p. 227-228 et rappelés p. 237. Mais ici non plus on ne peut suivre l'histoire.

IV

Tout n'est pas dit encore : il est une expression morphologique du déponent interne qui a une vie réduite dans les langues sémitiques anciennes, et persiste, avec la même modestie semble-t-il, dans les langues modernes. Il s'agit de certains emplois de thèmes dits réfléchis à préfixe *t* ou *n*. Le préfixe *t* (qui devient quelquefois infixé), et à côté de lui le préfixe *n*, servent en sémitique à former de nombreux thèmes de valeurs variées et de définition quelquefois délicate. La valeur de passif, qui prend la première place là où disparaît l'expression du passif par alternance vocalique, peut être aussi ancienne que les autres⁽¹⁾. A côté de la valeur passive, on trouve la valeur proprement réfléchie (procès dont l'agent et le patient sont identiques). On rencontre aussi la valeur qui est dite moyenne d'après l'emploi habituel de la conjugaison moyenne à côté de la conjugaison active en grec (voir ci-dessus p. 237) : procès s'accomplissant dans l'intérêt de l'agent, ou considéré par rapport à l'intérêt de l'agent. On est ici tout proche du déponent interne : la seule différence est que la forme simple du type ordinaire (actif) coexiste à la forme réfléchie dans une même racine; par conséquent, comme en grec dans l'ensemble des verbes, on a le sentiment de deux séries parallèles, l'une des deux seule (l'actif) étant essentielle. Mais il arrive que la forme active ne soit pas en usage : on se trouve alors dans le cas des verbes déponents latins (voir ci-dessus, p. 238 et ci-dessous, p. 246), et des verbes grecs qui n'ont que le moyen (p. 238 et p. 245). Le réfléchi servant comme déponent interne peut d'ailleurs, comme le type *labisa*, être intransitif ou transitif.

Le sujet est traité ici brièvement et vaudrait sans doute d'être repris, avec des dépouillements portant en particulier sur les langues modernes, où le déponent interne caractérisé par la vocalisation n'existe pas.

Dans chacune des langues, quelques verbes réfléchis déponents sont en usage; souvent ils sont parmi les plus usuels. Fait important, ils se rangent quant au sens dans certaines des catégories qui ont été déterminées plus haut pour le déponent à caractéristique vocalique; les «relations sociales» sont spécialement représentées.

(1) C'est l'opinion soutenue en particulier par PORATH, *Die Passivbildung des Grundstammes im Semitischen*, extrait de *Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums*, 1926, p. 26; par ailleurs, avec d'autres sémitisants, il considère le passif de type *kutiba* comme une variété de neutre plutôt que comme un véritable passif (p. 21).

Arabe classique. — Wright, *Ar. Gramm.*, I, p. 37 : forme de réfléchi d'intensif, verbes prenant un complément à l'accusatif :

tawassada «prendre comme oreiller», *tadayyara* «prendre comme domicile», *tajarraša* «avalier à grandes bouchées», *tašammama* «sentir avec attention», *tašammaša* «écouter», *takallama* «parler», *tašarrafa* «chercher à comprendre», *tatabbaša* «poursuivre pas à pas», etc.;

p. 42, forme de réfléchi du thème simple, à infixation du *t* :

oiqtafa(y) «suivre», *oiḥtaṭafa* (à côté de *ḥaṭifa* et de *ḥaṭafa*) «enlever, ravir»;

p. 41, forme à préfixe *n* :

oinhazama «fuir, se réfugier».

Arabe moderne. — En Orient. Libanais, Feghali, *Parler de Kfar'abida*, p. 174 : *tqadda* «déjeuner»; p. 184 : *štara* «acheter»; p. 181 : *ntāka* «s'appuyer contre».

Au Maghrib. W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, p. 7-9 : *tfouwah* «bailler», *tašša* «dîner». — M. Cohen, *Parler arabe des Juifs d'Alger*, p. 212 : *tmāšša* «marcher»; p. 214 : *tkallaf* «se charger de», *ṭallam* «apprendre»; p. 215 : *tfərərj* «regarder, s'amuser à regarder»; p. 227 : *ḥtāj* «avoir besoin», *štād* «chasser, pêcher», *dzād* «naître».

Les quelques références données ne doivent pas faire illusion sur la dispersion des formes citées. En fait, les quelques verbes en question, sous une forme ou sous une autre, se trouvent à peu près en tous points du domaine arabe, représentant un ancien usage, et non des innovations ⁽¹⁾ :

Éthiopien, guèze. — Dillmann, *Gramm.*, réfléchis de thème simple, p. 137 :

tasakma «se charger un fardeau sur l'épaule, porter», *tawakfa* «prendre en mains», *tašadawa* «usurper», *tašamana* et *tašamna* «se confier à, croire», *tawarsa* «recevoir en héri-

⁽¹⁾ Les verbes à *t* infivé ne sont plus guère sentis comme des réfléchis

tageṇ, *tamayta* « retourner », *taṣaqaba* « observer », *taləka* « servir »;

p. 389 :

taṣəna « chevaucher », *taṣəla* « s'informer »;

pour la forme, observer que le radical est le plus souvent du type *laba* : le réfléchi du thème simple est dans la dépendance de ce type.

Réfléchi d'intensif (p. 389) :

tazakkara « se rappeler », *tamahhara* (à côté de *taməhra*) « apprendre », *taqabbala* (et de même *tamaṭṭawa*) « recevoir ».

La même série se retrouve dans les langues modernes. Par exemple :

en tigrigna : *taṣaggasa* ou *taṣagsa* (cité par Schreiber, *Manuel de la langue tigray*, p. 42, qui fait la comparaison avec les déponents du latin) « patienter, supporter »;

en amharique : *takattala* « suivre ».

Hébreu. — Exemples d'après Joüon, *Grammaire*, p. 367 :

**hitnabbē*(?) (non attesté à cette personne) « prophétiser »,
**hitnaṣṣēl* « se décharger de quelque chose » (au total, peu d'exemples).

Araméen, syriaque. — *ṣestawad* « parler », *ṣestari(y)* « déjeuner ».

Accadien. — Delitzsch, *Gramm.*, p. 238-239. Le réfléchi simple (ifteal) du thème simple a généralement la même valeur qu'un thème simple :

ibtāni « bâtir », *itāmar* « voir », etc.;

le réfléchi intensif (iftaal) a souvent la même valeur que l'intensif simple :

uptarriṣ « mentir », *uṣṣabbīt* « faire prisonnier »;

la forme composée avec *t+n* (iftaneal) a toujours une signification active (transitive ou intransitive) :

etanamdarū « ils ont eu peur », *iṣtanattī* « il a bu », *attanādu* « j'estime »;

le composé de $n + t$ (ittanafal) a aussi des emplois du même genre, ainsi :

attanashar « je me tourne ».

Il semble donc qu'en accadien le sens « moyen » soit spécialement développé

V

Dans tout ce qui précède, un effort a été fait pour ne citer que des faits sémitiques et pour les examiner en eux-mêmes. Il faut renoncer à toujours utiliser la grammaire gréco-latine; en particulier il ne faut pas, si on écarte une comparaison mal venue avec une partie de cette grammaire, s'attacher trop rigoureusement à une comparaison plus juste avec d'autres faits de la même grammaire. Aussi le terme de déponent a-t-il été amené aussi tard que possible dans la démonstration; il n'a été utilisé qu'avec précaution, et non pas seul.

Mais s'il est rare que les faits grammaticaux concordent tout à fait entre langues de familles différentes, et si en conséquence il faut se garder des comparaisons inconsidérées, il est très utile d'étudier des phénomènes analogues dans des ensembles variés, en prenant les précautions requises. C'est la condition même de la linguistique générale.

La notion de verbe « interne » ou « adhérent », de même que celle de « neutre », devra être éprouvée pour des langues d'origines diverses.

Comme il se trouve que les faits sémitiques offrent une comparaison facile avec des faits bien connus du grec, du latin et de diverses langues européennes modernes, ces faits seront passés ici très brièvement en revue, non sans idée d'étayer encore la démonstration tentée au cours du travail.

Il est intéressant de remarquer tout d'abord que, dans les langues indo-européennes considérées, la conjugaison ne permet en général pas de distinguer les verbes « actifs », ou exprimant une action, des verbes « neutres », ou exprimant un état, une qualité, etc., non plus que les verbes transitifs ayant un complément sans préposition (à l'accusatif en latin, grec, allemand) des verbes intransitifs qui ne peuvent recevoir un complément que par l'intermédiaire d'une préposition.

Ainsi grec βάλλω « je lance » et θνήσκω « je meurs » se conjuguent de la même manière; de même en latin, *iacio* « je jette » ou *venio* « je viens ». Beaucoup de verbes ont un sens actif ou un sens neutre suivant qu'on ajoute ou non un complément : ainsi ἔχω est

actif au sens de «avoir», mais peut être employé comme neutre avec le sens «être dans tel état» (νάκωσ ἔχω «je vais mal»).

Certains verbes latins sont si neutres, pourrait-on dire, qu'ils sont synonymes de passifs, et que des grammairiens latins les ont classés à part; voir *B.S.L.*, t. XXVIII, p. 76, où L. Roudet a eu tort de suivre les grammairiens latins en admettant dans ce cas un passif non marqué par la forme : *exsulo* «partir en exil», *nubo* «prendre époux», *uapulo* «recevoir des coups», *ueneo* «venir sur le marché», peuvent être traduits en français sans qu'on recoure à la tournure passive.

De même, en français, «je mange (du pain)» est actif; mais doit-on dire que le même verbe est encore actif dans «je mange bien» ou «je mange, je bois, je dors»? Inversement un verbe habituellement neutre devient actif si on lui donne un complément : ainsi, dans F. Brunot, *La pensée et la langue* (où «actif» est remplacé par «objectif» et «neutre» par «subjectif»), on trouve, p. 311, entre autres bons exemples, celui-ci : «la mer monte», mais «monter un cheval, monter un magasin, monter un moteur», etc. (voir d'une manière générale cet ouvrage, de la page 293 à la page 317).

Il peut arriver toutefois qu'un détail de forme permette de distinguer les verbes «neutres» des «actifs»; ainsi, en français, une partie des neutres se conjuguent avec «être» et non avec «avoir» (*La pensée et la langue*, p. 298), par exemple «il est arrivé», «il est né»; petite catégorie qu'il serait bon de définir sémantiquement (on y trouve des verbes de direction, des verbes d'événement; n'y a-t-il que ceux-là?).

On peut aussi observer qu'un vrai neutre n'a pas de passif, ou au moins pas de passif personnel; ainsi «aller», «arriver», etc. Mais le contraire n'est pas exact; comme il est montré dans *La pensée et la langue*, p. 309, la possibilité de mettre au passif (avec le complément d'objet comme sujet) n'est pas un bon critérium pour reconnaître les verbes transitifs, puisque par exemple on ne peut mettre au passif «[il] avait une pipe en terre et il la fumait»; au contraire, on peut mettre au passif tel verbe intransitif : «on lui obéissait» et «il était obéi».

Il y a en sémitique des difficultés analogues, sur lesquelles on a glissé dans le présent article. Ainsi, en arabe, nombreux sont les verbes qui prennent un complément d'objet indifféremment à l'accusatif ou avec préposition. Même, le terme de «transitif» cité p. 236 s'applique à tout verbe ayant un complément d'objet, que celui-ci soit direct ou indirect, voir Wright, *Ar. Gramm.*, II, p. 45-46. De même, en hébreu, on considère comme pratiquement équivalents le complément adjoint au verbe par la particule *œl*^h, dont c'est l'usage propre et qui équivalait à une désinence d'accu-

satif, et celui qui est introduit par *la-* «à» (Jouon, *Gramm.*, p. 366-371).

Au total, la distinction actif-neutre a rarement une base morphologique nette et il n'est pas étonnant qu'elle se soit révélée de mauvais secours dans plusieurs occasions.

En grec, tout verbe de forme active peut être, en principe, accompagné d'une conjugaison moyenne, indiquant l'action faite en faveur du sujet, et d'une conjugaison passive, qui se confond avec la moyenne pour une grande partie des temps : il y a en somme opposition de l'actif et du médio-passif. Un certain nombre de verbes offrent la particularité de n'avoir que la conjugaison moyenne, avec une valeur de conjugaison active, comme :

δύναμαι «je peux» (transitif), *χρῶμαι* «je me sers de» (intransitif),

ou neutre :

ἔρχομαι «je vais».

Ce sont les «déponents internes». Voici comment ils sont définis dans Brugmann, *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes*, traduction française, p. 633 (pour l'indo-européen ancien en général) : «Ils désignaient également des actions, des faits ou des états, mais spécialement ceux qui dépendaient du sujet, où le sujet tout entier se trouvait intéressé, etc., si bien que l'on peut admettre que cette nuance de sens était liée à la désinence moyenne»; de même, p. 634 (où il est supposé que des verbes ont passé secondairement à cette catégorie) : «Il y a lieu d'admettre que l'on a donné des désinences moyennes à un verbe primitivement actif pour exprimer d'une façon toute particulière la part personnelle que prend le sujet au fait exprimé.»

Quelles sont les catégories de sens représentées? Verbes d'événement ou situation comme *γίγνομαι* «je nais»; d'impression des sens comme *σκέπτομαι* «je regarde», *ἀκροῶμαι* «j'écoute»; d'opération de l'esprit comme *ἐπίσταμαι* «je sais», *οἶομαι* «je crois», *παραγγέλλομαι* «je m'informe»; de déplacement comme *ἔρχομαι* «je vais», *ἔπομαι* «je suis»; de relation sociale comme *αἰτιῶμαι* «j'accuse»; à la fois d'activité corporelle et de relation comme *μάχομαι* «je combats». On reconnaît les catégories des verbes internes du sémitique. La série des verbes «ingurgiter» paraît seule manquer.

En latin, l'emploi moyen n'existe pas : les verbes sont en général de forme active, et la forme médio-passive a seulement la valeur passive. Mais un certain nombre de verbes n'ont que la forme passive, sans avoir la valeur passive. Ce sont ceux-là qu'on appelle

des déponents, et qui nous ont servi pour la comparaison avec les faits sémitiques.

Répartition approximative : situations, événements : *nascor*, *gignor* « je nais », *morior* « je meurs » ; opérations des sens : *speculor* « j'examine » (*auscultor* « j'écoute » est donné par un grammairien de basse époque) ; opérations et attitudes d'esprit : *vereor* « j'ai une crainte respectueuse », *loquor* « je parle », *imitor* « j'imité » ; déplacements : *proficiscor* « je pars », *sequor* « je suis » ; relations : *aggredior* « j'attaque », *partior* « je répartis », *potior* « je m'empare ».

En latin comme en grec, il s'agit de séries relativement petites, en partie de doublets de verbes qui ont la forme active.

Le moyen a disparu en grec moderne, comme le déponent latin dans les langues romanes, comme le type *labisa* en arabe et en éthiopien moderne.

Mais, avec une autre forme, on retrouve la catégorie des verbes internes dans des langues européennes modernes. Seuls les faits français seront examinés ici avec un peu de détail. L'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand offrent des rapprochements faciles. (Pour le russe, voir Boyer-Spéransky, *Manuel*, p. 248.)

La situation du français ressemble assez à celle du grec. En effet la forme réfléchie ou pronominale double la forme active à peu près comme le moyen en grec ; presque tout verbe susceptible d'avoir un complément direct ou prépositionnel peut prendre comme complément un pronom personnel : « je me lave », « tu te nuis », « il s'admire » (*La pensée et la langue*, p. 327) ; il peut y avoir un complément supplémentaire : « il se croit un martyr », « il s'applique un cataplasme ». Le rapport avec le passif se montre dans des phrases comme : « cela se sait ». Le verbe dans cet état est caractérisé, outre l'emploi du pronom, par l'usage de l'auxiliaire « être » aux temps composés.

La même forme réfléchie sert de déponent interne. Ce déponent interne, comme le moyen grec et le déponent latin, ne se distingue pas par la forme, mais par les entours : coexistence d'un verbe simple, adjonction d'un complément d'objet indirect. Distinction assez fluente, car beaucoup de verbes peuvent être analysés soit comme réfléchis soit comme déponents, par exemple « il s'enivre (de vin) ». Dans certains cas, la définition est facile : on peut dire que le verbe de forme réfléchie est déponent si le pronom n'est pas analysable comme complément, qu'il y ait d'ailleurs ou non un complément d'objet indirect en surplus : « il se meurt », « il se repent de [sa maladresse] ».

Les verbes neutres avec pronom réfléchi surajouté sont définis dans *La pensée et la langue*, p. 297 : « Dès l'époque la plus ancienne, le [pronom] réfléchi... accompagnait le verbe sans représenter toujours un objet. Le verbe avec « se, soi » signifiait une

activité interne, qui se produisait dans le sujet; il marquait un intérêt particulier du sujet dans l'action. » En français moderne, cet usage a déchu sans cependant s'éteindre.

En ancien français : *Charles se dort* « Charles dort »; en français moderne : « je me porte bien », « il s'est rapetissé », « un événement se produit ».

À ces exemples de verbes de situation ou d'événement, on peut en ajouter de presque toutes les catégories reconnues en sémitique, en grec et en latin; beaucoup de ces verbes montrent un complément d'objet, introduit par « de » ou « à » :

Soins du corps : « s'habiller (de) », « se vêtir (de) ».

Nourriture : « se nourrir (de) », « se saouler (de) », familièrement « se bourrer (de) », « s'empiffrer »; en ancien français « se disner » (*La pensée et la langue*, p. 297). Comparer ital. *ubbiacarsi*, all. *sich betrinken* « s'enivrer », esp. *atrarcarse* « se bourrer », all. *sich voll essen*, *sich voll stopfen* « empiffrer ».

Opérations et attitudes d'esprit : « se réjouir (de) » (all. *sich freuen*), « s'effrayer (de) », « se repentir (de) » (comparer port. *envergonhar-se* « avoir honte »), « se moquer (de) », « s'informer (de) », « se souvenir (de) » (ital. *ricordarsi*, esp. *acordarse*, all. *sich erinnern*), « se rappeler (de quelque chose) »⁽¹⁾.

Attitudes, gestes : « s'essayer à »; avec nuance familière : « s'accrocher (à) », « s'agripper (à) », « se mettre à cheval (sur) ».

Relations : « se saisir (de) », « s'emparer (de) » (ital. *impadronarsi*, all. *sich bemächtigen*), « se battre (avec, contre) ».

Déplacements : « s'en aller » (ital. *andarsene*, port. *foi-se* « il s'en est allé »), « se rendre (à) » (ital. *recarsi*), « s'enfuir », « s'échapper », « s'envoler » (esp. *huirse*, *fugarse*, *escaparse*), de plus, en français familier : « s'amener », « (se) radiner », « se débiter », « se carapater », « (se) barrer », « (se) mettre les voiles », etc.; voir G. Esnault, *Le poilu tel qu'on le parle*, p. 53 (D. Barbelenet, *Traces d'aspect en français*, dans *Mélanges linguistiques*... Meillet, p. 9, a eu tort d'interpréter cette série, ou au moins de l'interpréter seulement par un aspect « instantané »).

⁽¹⁾ La construction « se rappeler quelque chose », seule admise encore de nos jours par les puristes, suppose que « se » équivaut à « à sa mémoire », comme il signifie « à son corps » dans « s'appliquer un cataplasme »; il n'est pas étonnant que cette construction tombe en désuétude, non pas par la vertu de l'analogie de « se souvenir » (lui-même relativement récent), mais parce que « se rappeler de » entre dans la grande série des verbes déponents « d'esprit » définie ici.

Le français du Midi, avec son substrat de parlers provençaux, gascons, etc., doit être étudié à part; le réfléchi adhérent paraît y avoir pris une extension analogue à celle du moyen en grec; voici des exemples recueillis en Gironde (Pâques 1929) : « elle se les rapporte », « il s'est lu un livre tout entier », « la mer se les enlève », « les crabes se les mangent ».

*
* *

Au total, les catégories de sens des verbes « adhérents » concordent sensiblement entre les différentes langues où ils ont reçu une marque. Partout c'est une classe à effectifs limités, et non indispensable, doublant partiellement la classe des verbes ordinaires, parmi lesquels chaque verbe « adhérent » compte généralement des équivalents de sens.

Cette catégorie est sujette à disparaître et à se reconstituer, en marge des grands ensembles de la conjugaison. Parmi les langues considérées ici, c'est en sémitique méridional que l'extension en est la plus grande. Dans le sémitique ancien, d'une manière générale, elle est spécialement nette, parce qu'elle y a une expression morphologique qui lui est propre.

o

Marcel COHEN.

GREC ἔΡΧΟΜΑΙ.

Le présent grec ἔρχομαι n'a, dans aucune autre langue, un correspondant exact. Aussi en a-t-il été proposé plusieurs étymologies : dans son *Dictionnaire étymologique*, M. Boisacq en rapporte quatre dont aucune ne satisfait; M. F. Muller n'a été convaincu par aucune, et il en signale une cinquième qui ne convainc pas davantage. En effet tant qu'on se borne à construire des formes hypothétiques susceptibles d'aboutir à ἔρχομαι et à combiner de vagues possibilités sémantiques, le problème est flottant. Pour aboutir à une solution certaine il faut commencer par serrer les données.

Le présent ἔρχομαι est l'une des formes d'un système supplétif; ceci permet d'en fixer d'une manière précise la valeur, et, par suite, d'en deviner la structure. En effet, à côté de ἔρχομαι, il y a un autre présent, l'ancien présent athématique εἶμι. Or, là où en grec existent concurremment deux présents, l'un a l'aspect «déterminé», c'est-à-dire qu'il indique un procès qui aboutit à un terme défini, l'autre l'aspect «indéterminé», il indique un procès qui se poursuit sans terme défini (voir *Bull. Soc. de ling.*, XXVI, p. 1 et suiv., avec les renvois aux mémoires de MM. Vendryes et Chantraine, où la question a été posée nettement et développée).

L'étymologie suffit à faire prévoir que ἔρχομαι est le présent «déterminé» et εἶμι le présent «indéterminé». En effet εἶμι est un présent indo-européen commun, et, si le verbe «aller» est supplétif dans plusieurs langues, c'est parce que la racine i.-e. *ei- était essentiellement durative et ne se prêtait pas à fournir un aoriste, ni sans doute un parfait. Au contraire, ἔρχομαι peut comprendre un élément suffixal -χρ/o- qui sert à donner à un radical la valeur «déterminée». Pour d'autres raisons, M. P. Persson a déjà été conduit par son système à analyser ainsi ἔρ-χο-μαι (*Wurzelerweiterung*, p. 236). Il y a aussi, à coup sûr, un suffixe donnant la valeur «déterminée» dans hom. ἦλθον, ἦλυθον (voir *Bull. Soc. ling.*, XXVI, p. 6 et suiv.). Si la forme slave de v. sl. idō etc. est «déterminée», c'est qu'elle comporte un suffixe propre à donner cette nuance de sens par opposition à l'ancien thème radical *ei-

L'opposition des valeurs « déterminée » pour *ἔρχομαι* et « indéterminée » pour *εἶμι* ressort d'un fait connu. En attique, *ἔρχομαι* sert pour l'indicatif présent; mais, pour le reste des formes du thème du « présent », tandis que *εἶμι* a été affecté à l'expression du futur, l'imparfait est *ἦα*, le subjonctif *ἴω*, l'optatif *λοιμι*, l'impératif *ἴθι*, l'infinitif *ιέναι*, le participe *ιών*. Chez Homère, *ἔρχομαι* n'est pas encore aussi défectif; toutefois il n'en existe ni imparfait ni optatif; le subjonctif n'est représenté que par deux exemples; le participe *ἐρχόμενος* et l'infinitif *ἐρχεσθαι* sont beaucoup moins fréquents que *ιών*, *ιέναι*. Le prétérit « déterminé » était largement exprimé par *ἦλθον*, *ἦλυθον*; on n'avait rien à faire d'un prétérit « déterminé » de *ἔρχομαι*, et, de bonne heure, il n'en a pas été fait usage.

Bien qu'il soit risqué de chercher à saisir dans des textes anciens des nuances de sens aussi fines et fuyantes que celles des aspects « déterminé » et « indéterminé », il faut examiner ici quelques faits de la langue homérique. Delbrück, *Vergl. Synt.*, II, p. 61, admettant que *ἔρχομαι* repose sur un type en *-σκε/o-*, a déjà reconnu la valeur « déterminée » de ce présent grec. L'attique n'enseigne rien puisque les emplois de *ἔρχομαι*, *εἶμι*, *ἦα*, etc. sont fixés par une règle constante. Chez Homère, *ἔρχομαι* exprime toujours le procès actuel, mais *εἶμι* n'a pas de valeur temporelle constante : le poète en use pour indiquer soit le procès actuel soit le procès qui va se réaliser. On a donc chance de pouvoir apercevoir dans les poèmes homériques des oppositions intéressantes.

Soit ζ, 130-132 :

ὡς τε λέων ὀρεσίτροφος, ἀλλὰ πεποιθώς,
ὅς τ' εἶσ' ὕμενος καὶ ἀήμενος · ἐν δέ (F)οι ὄσσε
δαίεται · αὐτὰρ ὁ βουσι μετέρχεται ἦ (F)' ὀίσσιν.

La traduction de M. V. Bérard fait ressortir ici avec force l'opposition de *εἶσι*, « indéterminé », et de *μετ-έρχεται*, « déterminé » à la fois par lui-même et par l'addition du préverbe *μετα-* : « Tel un lion des monts, qui compte sur sa force, s'en va, les yeux en feu, par la pluie et le vent, se jeter sur les bœufs et les moutons ». Le présent *εἶσι* indique le mouvement du lion qui se développe, *μετέρχεται* en marque l'aboutissement.

Dans le discours d'Achille, A 163 et suiv., on voit que l'opposition du présent et du futur ne devait pas être toujours marquée :

οὐ μὲν σοί ποτε (F)ίσ(F)ον ἔχω γέρας, ὅππότε Ἀχαιοὶ
Τρώων ἐκπέρσωσ' ἐν ναϊόμενον πολίεθρον.

Par *ἔχω*, Achille fait allusion à un événement futur. Puis Achille s'exprime ainsi v. 166 et suiv., où les oppositions d'aspect ont leur

pleine valeur, mais où les oppositions de temps ne sont pas exprimées :

ἀτὰρ ἦν ποτε δασμὸς ἱκηται,
 σοὶ τὸ γέρας πολὺ μείζον, ἐγὼ δ' ὀλίγον τε Φίλον τε
 ἔρχομαι ἔχων ἐπὶ νῆας, ἐπὶν κε κάμω πολεμίζων.
 Νῦν δ' εἶμι Φθίηνδ', ἐπεὶ ἦ πολὺ φέρτερόν ἐστίν
 170 (F) οἶκαδ' ἵμεν σὺν νηυσὶ κορωνίσιν.

Ici le présent *ἔρχομαι* indique le procès qui aboutit à son terme : « je m'en vais », tandis que *εἶμι* du vers 169 indique l'intention qu'a Achille de « s'en aller », intention qui ne se réalisera pas immédiatement, et non une notion vague « j'ai l'intention d'aller » et l'infinitif *ἵμεν* décrit le départ. C'est ainsi que dans la formule βῆ δ' ἵμεν, l'aoriste βῆ indique la mise en marche et l'infinitif présent *ἵμεν* le développement indéfini du procès; à l'impératif, il y a de même la formule βάσκει *ἴθι*, avec des valeurs pareilles des deux verbes.

Quand, dans I, 42 et suiv., Diomède dit :

εἰ δέ τοι αὐτῷ θυμὸς ἐπέσσυται ὥς τε νέεσθαι,
 ἔρχεο · πάρ τοι ὁδὸς, νῆές δέ τοι ἄγχι Θαλάσσης
 εἰσὶ ἄσ' . . .

l'impératif *ἔρχεο* signifie « va-t-en », et la valeur en est « déterminée ». Au contraire, dans B 163 et 179, *ἴθι* signifie « rends toi » et commence la description d'une série d'actes qui se développent progressivement. La valeur « indéterminée » de *ἴθι* est nette dans des vers tels que Δ 362, où le terme du mouvement n'est pas indiqué.

Dans une comparaison, *ἔρχομαι* indique un mouvement initial qui intervient brusquement, et *εἶμι* le développement du procès, H, 208-209 :

σεύατ' ἔπειθ' οἷός τε πελώριος ἔρχεται Ἀρης,
 ὅς τ' εἴσιν πτόλεμόνδε μετ' ἀνέρας . . .

Dans le passage suivant de l'*Odyssée*, σ, 171 et suiv., *ἴθι* figure dans une série d'impératifs qui décrivent un développement d'actions diverses, et *ἔρχεο* apparaît à la fin, pour indiquer le mouvement qui clôt la série :

ἀλλ' ἴθι καὶ σῶ παιδὶ (F) ἔπος φάο μῆδ' ἐπὶ κευθε,
 χρώτ' ἀπονιψάμενη καὶ ἐπιχρίσασα παρειάς,
 μῆδ' οὕτω δακρύοισι πεφυρμένη ἀμφὶ πρόσωπα
 ἔρχε' . . .

Il serait vain de passer en revue les exemples de *εἶμι* et de *ἔρχομαι* : l'interprétation prête à trop d'arbitraire. Mais il ressort des

faits que, si εἰμι a, déjà souvent dans la langue épique, valeur de futur, ce n'est pas parce qu'il aurait un « aspect perfectif », comme on l'a souvent supposé (voir Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*, I, p. 160 et suiv.).

On admet en général, d'après le cas clair du slave, qu'un « perfectif » ne saurait avoir de présent proprement dit et qu'un « présent » perfectif a naturellement valeur de « futur ». Rien n'est moins évident : dans les langues slaves méridionales d'aujourd'hui, il y a des présents de perfectifs, et ces présents n'ont pas valeur de futurs; le futur s'y exprime autrement. Hors du slave, il n'y a nulle part rien de pareil à la valeur future du présent perfectif. L'opposition « déterminé-indéterminé » ne coïncide du reste pas avec l'opposition slave de « perfectif-imperfectif » : le slave a des imperfectifs « déterminés »; or, c'est l'opposition des thèmes du présent et de l'aoriste qui, seule, en grec, répond pour le sens à celle de l'imperfectif et du perfectif en slave.

Enfin, dans l'espèce, ni l'emploi général du verbe ni l'étymologie ne permettent de croire que gr. εἰμι soit ni ait jamais été un perfectif.

Si εἰμι s'est prêté à exprimer le futur tandis que ἔρχομαι ne s'y prêtait pas, c'est que, étant « indéterminé », c'est-à-dire exprimant un procès en voie d'exécution, εἰμι pouvait signifier « j'ai l'intention d'aller, je vais aller », alors que ἔρχομαι, exprimant le fait d'aller en un endroit défini, n'admettait pas pareil emploi. Ainsi, dans κ, 273, Ulysse, après avoir ordonné à Euryloque de rester, dit : αὐτὰρ ἐγὼν εἰμι « Mais moi je vais aller (délivrer mon compagnon) ». La valeur « indéfinie » de εἰμι est sensible dans le participe ἰών, au vers 275 :

ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλον, ἰὼν ἱερὰς ἀνὰ βήσσας,
Κίρκης ἔξισθαι πολυφαρμάκου ἐς μέγα δῶμα.

Hermes donne ses instructions à Ulysse, et conclut par un ordre précis, visant un acte « déterminé », *ibid.*, 287 et suiv. :

τόδε φάρμακον ἐσθλὸν ἔχων ἐς δῶματα Κίρκης
ἔρχε', . . .

La façon dont s'est établie la valeur de futur de εἰμι est pleinement apparente dans β 214 et suiv. :

εἰμι γὰρ ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἡμαθόεντα,
νόστιον πεισόμενος πατρὸς δ(F)ὴν οἰχομένοιο

que M. V. Bérard a bien traduit par : « mon projet est d'aller à la Pylos des sables, à Sparte, m'enquérir du retour de mon père, et, sur sa longue absence . . . »

C'est de la même manière que hom. *νέομαι* signifie «je suis destiné à rentrer», ainsi dans $\Sigma 101 = \Psi 150$. Achille dit :

νῦν δ' ἐπεὶ οὐ νέομαι γε Φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.

On pourrait imaginer que *νέομαι* devrait cet emploi à une valeur «déterminée» qui résulterait de son sens. Mais il n'y a pas de présent plus «duratif-indéterminé» que hom. *πέλεται*, correspondant de skr. *cārati* «il circule» et du lat. *colit*. Or, le correspondant dorien du présent hom. *πέλεται* (qui est une forme éolienne) est, on le sait, *τελεται*, qu'on trouve en Crète, à Deros, avec la valeur de «il sera». M. P. Maas, *K. Z.*, LVI, p. 137, a reconnu dans les nouvelles inscriptions de Cyrène (voir *Riv. di filologia*, n. s., VI, p. 276) un futur *τενται* (de *τελεται*) qui est à *τελομαι* ce que *ἔσται* est à *ἔσομαι*. De même *γίνομαι* a valeur de futur chez Hérodote (voir Magnien, *Futur grec*, I. p. 313). Il y a là, comme l'a noté M. Wackernagel lui-même. *loc. cit.*, un trait qui caractérise les verbes indiquant un mouvement : M. Wackernagel signale que, en attique, *πορεύομαι* est à interpréter parfois avec valeur de futur; ce n'est évidemment pas parce que *πορεύομαι* serait d'aspect «perfectif» ou même simplement «déterminé».

Issu du désidératif, le futur grec normal en *-σω* est un ancien présent, et la notion de l'«aspect» n'y intervient pas : même dans les rares cas où le futur usuel est un ancien subjonctif et où l'aspect pourrait être envisagé, il n'y a pas de distinction de valeur due à l'«aspect», et l'ancien subjonctif aoriste *πείσομαι* s'emploie parallèlement à l'ancien subjonctif présent *ἔδωμαι*; l'un et l'autre sont, au point de vue grec, des futurs purement et simplement, comme suffisent à le marquer les désinences moyennes. Toutefois le futur grec est, pour le sens, plus près du présent que de l'aoriste, avec lequel il n'a en général aucun rapport.

Ceci posé, la coupe de *ἔρχομαι* en *ἐρ-χο-μαι* est acquise. Du coup, une étymologie plausible apparaît, qui explique également bien sens et forme.

En effet, si *ἔρχομαι* est la forme courante de l'ionien et de l'attique, on trouve un peu partout un présent différent, *ἔρπω* : en arcado-cypriote, arc. *καθερποντα*, etc. (Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 390), cyp. *ἐς πῶθ' ἔρπες · πῶθεν ἦκεις*; *Πάφειοι*, et en dorien, ainsi à Corcyre et à Syracuse (Bechtel, *loc. cit.*, II, p. 282; voir aussi Théocrite, V, 37 et suiv.; XVIII, 40); à Cos, etc., *ibid.*, p. 598; en argien (*ibid.*, p. 509); en crétois (*ibid.*, p. 785); M. Bourguet, *Dialecte laconien*, p. 96, n. 3, en signale un exemple dans une inscription laconienne et fait remarquer de plus que

ce sont deux Athéniennes qui emploient, Lys. 129 et 130, la formule :

ἀλλ' ὁ πόλεμος ἐρπέτω.

On sait que, dans *Can.*, 673, la même formule fixée apparaît dans une réponse. Dans son édition du *Delectus* de Causer, M. Schwyzler signale le mot en béotien, inscr. 503^a, p. 247. Du reste, au sens de «je vais», ἐρπω n'est pas étranger à Homère; on a en effet la formule : P 447 = σ 131

πάντων ὅσα τε γαῖαν ἐπι πνεῖει τε καὶ ἐρπει

«de tout ce qui sur terre respire et marche». Les tragiques d'Athènes ont souvent ἐρπω au sens de «je vais», ainsi Esch., *Prom.*, 810 :

Τούτου παρ' ὀχθης ἐρφ', ἔως ἂν ἐξίκη
καταβασμόν

«suis-en la berge jusqu'à l'heure où tu atteindras la Descente» (trad. Mazon). Si, en lesbien, on ne trouve pas ἐρπω «je vais», cela tient peut-être à ce que la place y était prise par σείχω; voir van Herwerden, *Lexicon graecum supplementum*², sous σείχην, et Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 126. La tragédie attique emploie largement σείχειν au sens de «aller», avec aspect «indéterminé».

Ce sens de ἐρπω, qui joue en grec un si grand rôle et qui ne doit d'être peu considéré qu'au fait qu'il ne se trouve pas dans l'usage littéraire attique, n'est pas superposable à celui de ἐρχομαι : ἐρπω est d'aspect «indéterminé», et non «déterminé», d'après ce que semblent indiquer les exemples, à commencer par la formule homérique.

Dans le sens de «ramper», usuel en ionien-attique, ἐρπω répond à lat. *serpō* et à skr. *sārpāmi*. Mais la racine **serp-* qu'on pose a été interprétée comme un élargissement de **ser-*; car, en védique, *sīsarī*, *āsarat* s'applique à la notion de «aller avec impétuosité, couler», et, en arménien, «ramper» se dit *z-erāl* où il n'y a pas trace de *-p-* (on partira de **ser-s-*). On conçoit donc que ἐρπω puisse signifier «je marche, je vais» en même temps que «je rampe».

Dès lors, il est naturel de voir dans ἐρχομαι un présent de la racine **ser-* avec suffixe caractérisant l'aspect «déterminé». C'est le type de gr. *τρύχω*, *νήχω*, etc.

Le caractère de ἐρπω est autre : on n'est pas devant un simple présent, et il n'y avait pas en indo-européen de suffixe **-pe/o-* (*Bull. Soc. ling.*, XXVI, p. 5); on est devant une racine **serp-* obtenue au moyen d'un élargissement. De cette racine, il n'existe pas seulement un présent, mais toute une conjugaison, dont les

formes sont en partie obscures. et aussi des formes nominales telles que gr. ἔρπετον, ἐρπήλη, ἐρπης, ἐρπυλλος. Avec une alternance vocalique — dont le caractère exact n'est pas reconnaissable — le lesbien a ἔρπετον, au sens général de « animal » (voir Bechtel, *loc. cit.*, I, p. 60 et suiv.).

L'hypothèse qui se présente en grec avec tant de précision trouve en arménien une confirmation — on sait que l'arménien offre avec le grec beaucoup de concordances de vocabulaire.

L'aoriste du verbe signifiant « aller » est arm. *çogay* qu'on a expliqué, de manière sûre (voir dans le dictionnaire de Hubschmann l'article (*u*), par un rapprochement avec le groupe de gr. σεύω. cf. skr. *cyu-*. En plusieurs cas, chez Homère, σείομαι se trouve rapproché de ἔρχομαι ou de εἶμι (voir par exemple les vers homériques. H, 208-209, cités ci-dessus).

Quant au présent arm. *ert'am* « je vais », ce peut être l'élargissement en *-ā-* d'une forme de présent à ancien suffixe *-the/o-*; et, comme une **s-* initiale de l'indo-européen s'amuit en arménien (cf. *ewt'n* « sept », *at* « sel », etc.), on peut poser que *ert'am* repose sur un ancien **ser-the/o-*. La racine « déterminée » **er-* « s'élancer » (gr. ἄρτο, etc.) ne fournirait pas un point de départ satisfaisant pour le sens.

L'élargissement en *-ā-* de ce présent arménien trouve un correspondant exact dans le type gr. *ναιετάω, εὔχετάομαι*. Or, l'ombrien a *etaians* « tent », etc., avec le même vocalisme radical *e*, en face du vocalisme radical zéro de lat. *utāre*, att. *-ιτητέον* et él. *επαν-ιτα-κωρ* « étant revenu », irl. *ethaim* « je vais ». Ceci conduit à penser que lat. *nātāre* serait à gr. *νήχω* ce que ombr. *etaians* et arm. *ert'am* sont à εἶμι, ἔρχομαι. Le hittite semble offrir un dérivé analogue, mais avec nasale, *iyannā-*, dans des formes comme *iyanniwan*, que M. Gotze, *Madduwattas*, p. 18 (texte V₃ 74) traduit par « marcher », en regard de *it* « va »; cf. le commentaire, *ibid.*, p. 130. — M. J. Charpentier, en écartant à tort l'idée d'une parenté de *ert'am* avec ἔρχομαι, a déjà rapproché le verbe arménien de gr. ἔρπω, *I. F.*, XXIV, p. 244, n. M. Adjarian, dans son grand dictionnaire étymologique de l'arménien (en arménien), signale ce rapprochement qui, sous la forme où il a été présenté, n'avait que peu de vraisemblance, mais qui, dans un ensemble nouveau, prend une valeur. — Les objections de M. Pedersen, *K.Z.*, XXXIX, p. 344, à un rapprochement de arm. *ert'am* avec gr. ἔρχομαι n'ont rien de décisif contre ce qui vient d'être exposé.

Comme att. ἔρχομαι, le présent arm. *ert'am* ne sert qu'à l'indicatif; l'*-a-* y est un élément de formation du présent. Sans cet *a*, le thème *ert-* fournit l'impératif et le subjonctif de l'aoriste : *ert'* « va », *ert'icē* « qu'il aille »; *çogay* « je suis allé » ne fournit que l'in-

dicatif aoriste. Ce supplétisme, d'un type unique en arménien, s'est trouvé possible parce que le thème **ert^e-*, sans l'-a- du présent, avait l'aspect «déterminé» qui est celui de l'aoriste arménien.

Le grec et l'arménien s'accordent donc pour obtenir de la racine i.-e. **ser-* «se mettre en mouvement, aller, couler, ramper» un présent dans le verbe de type supplétif «aller».

C'est de même à des considérations d'aspect que le verbe signifiant «aller» doit dans d'autres langues indo-européennes son caractère supplétif.

En slave, les faits sont clairs. La racine **ei-* n'a pas gardé l'ancien présent athématique **ei-mi* dont le lituanien a encore beaucoup de traces; il a été fait, avec un suffixe, un présent **i-de-*, représenté par v. sl. *idę* «je vais», etc., qui est un imperfectif «déterminé»; l'ancien imparfait de ce thème fournit l'aoriste *idŭ*, de même que l'on a l'aoriste *padŭ* «je suis tombé», ancien imparfait, en face du présent perfectif *padę* «je tomberai». Faute d'avoir hérité d'un parfait, le slave a recouru pour son participe passé, ancien parfait, à la racine **sed-*, connue par l'indo-iranien et par le grec *ὀδός*, et il a *šidŭ* «étant allié» qui entraîne le participe en *-lŭ šilŭ*. L'imperfectif «indéterminé» est tiré de la même racine : *xodŭti*; duratif par nature, ce verbe sert d'«itératif» à *idę*, *iti*; la valeur du présent *xoždę* «je vais (sans terme défini)» est comparable ainsi à celle de arm. *ert'am* ou de ombr. *etaians* «itent!». Ce système, établi dès le slave commun, a persisté en général dans les langues slaves modernes.

Les faits germaniques sont plus troubles. Mais, là aussi, on entrevoit des oppositions d'aspects. Il y a deux présents anciens, que le vieux haut-allemand a conservés concurremment : d'une part *gangan*, de l'autre, *gān*, *gēn*. L'un est un ancien présent athématique, comme on le voit par la comparaison du vocalisme radical *o* indiqué par *gangan* avec le vocalisme germ. *a* et par le suffixe **-ye/o-* que présente lit. *žengti* «je marche»; la racine n'est représentée ailleurs que par des formes nominales de l'indo-iranien : skr. *jānghā* «jambe», av. *zanga-* «cheville». L'autre est l'une de ces formes radicales qui, en indo-iranien et en grec, ont fourni des aoristes, mais en germanique comme en latin, des présents d'aspect «déterminé» (voir *Bull. Soc. ling.*, XXIII, p. 70 et suiv.).

Le présent déterminé *gān*, *gēn* ne s'est prêté à fournir aucun prétérit. Le présent «indéterminé» *gangan* n'en avait pas non plus à l'origine; et le gotique se sert d'une forme supplétive *iddja* en face de *gaggan*, tout en ayant une fois *gaggida*, de même que le vieil anglais connaît *gengde*; mais, de par sa forme, le type *gangan* se prêtait à fournir un de ces prétérits du type à redouble-

ment que le germanique a développés en face de ses présents à vocalisme *a*. et l'on a en effet v. h. a. *gieng*, *geng*, etc., v. angl. *geong*, v. isl. *gekk*. Pour le prétérit, le vieil anglais recourt largement à une autre racine : *éode*.

En germanique occidental, le type de v. h. a. *gān*, *gēn* a tendu à prévaloir; pour le vieux haut allemand, où le développement se laisse deviner à travers les textes, voir Schatz, *Althochdeutsche Gramm.*, § 547-548, p. 339 et suiv.; il semble que le participe présent *ganganī*, normal dans un présent «indéterminé», ait particulièrement bien subsisté.

Quant au prétérit got. *iddja* «je suis allé», on en a rapproché le groupe de skr. *yāti* «il va en char», qui ne convient pas pour le sens et qui est limité à l'indo-iranien et au baltique et slave, ou l'on a supposé un parfait moyen *iyai*, alors que la comparaison montre que la racine *er-* ne comportait pas de parfait en indo-européen. que le védique n'a pas de parfait moyen de cette racine et que, au surplus, aucun fait n'autorise à supposer un passage de *-ai* à got. *-a*. Il faut simplement partir d'un prétérit de **ei-*, sans augment puisque le germanique appartient à un large groupe indo-européen qui n'a pas l'augment; il s'agit de **eiγ-*, c'est-à-dire du correspondant du gr. *ἔια* (avec augment), qui en grec sert d'imparfait à *ἐρχομαι*. Le traitement de *-y-* intervocalique n'a rien de surprenant dans une langue comme le germanique où la gémination expressive joue un grand rôle, où, par exemple, le génitif got. *twaddje*, v. h. a. *zweiio* repose sur une forme à gémignée du type de gr. *δοῖος* en face de skr. *dvayāh*. Les difficultés que pèse M. Jakobson, *K. Z.*, XLVII, p. 92 et suiv., n. 2, disparaissent dès qu'on admet que le *y* gémigné attesté par got. *iddja* fait partie de ces géminations expressives qui tiennent en germanique une grande place, trop longtemps méconnue; M. R. Lowe, dans sa *Germ. Sprachwissenschaft*, I, p. 77 et suiv., en a bien fait ressortir l'importance; mais, par une singulière inconséquence, il a mis à part, p. 74 et suiv., la gémination de *y* et de *w*, manquant ainsi à donner de got. *twaddja* et *iddja* une explication simple et naturelle. Comme la gémination relève d'un fait affectif, elle n'est pas générale; elle apparaît dans le vocabulaire populaire, dans des mots techniques ou expressifs; mais elle n'est jamais nécessaire, ni par suite prévisible. La flexion de got. *iddja*, qui est celle des prétérits faibles, n'enseigne rien; elle doit être secondaire.

Le supplétisme le plus étendu est celui qu'offre l'irlandais. On y voit, à l'intérieur du présent, un supplétisme qu'a étudié M. Vendryes, *I. F.*, XXVI, p. 134 et suiv., et qu'il n'y a pas lieu de considérer ici : l'ancien présent **ei-*, éliminé, a été remplacé par des formes de deux racines distinctes; les faits reconnus par

M. Vendryes donnent lieu de croire que les formes thématiques du grec : *στέχω*, et du germanique, got. *steiga*, reposent sur un ancien présent de type athématique, dont l'aspect devait être « indéterminé ». Prétérits et futur appartiennent à plusieurs autres racines; voir Vendryes. *Grammaire du vieil irlandais*, § 348, p. 181 et H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. Kelt. Spr.*, II, § 840, p. 639 et suiv., surtout p. 648. On ne retiendra pas le rapprochement du futur *regaud* « il ira » avec le gr. *ἐρχομαι*.

En latin, *eō* a reçu un paradigme complet, avec un perfectum *uī* nouvellement développé. Mais, à côté, se trouve un verbe défec-tif *uādō*, sans perfectum usuel. M. Pedersen, *loc. cit.*, en rap-proche irl. *ducaid* « il est allé », et peut-être même le présent arm. *gam* « je viens », dont l'aoriste *ekī* « je suis venu », *ekn* « il est venu » appartient au groupe de dor. *ἐξῆν* et de véd. *āgan*; cf. hitt. *u-wam* « je viens » (?). Le suffixe du présent, à dentale, caractérise l'aspect « déterminé » par lequel *uādō* s'oppose à l'« indéterminé » *eō*; la valeur « indéterminée » de *eō* ressort notamment des faits cités par M. Barbelenet, *Aspect verbal*, p. 239; la valeur de futur qu'a quelquefois *eō* ne va pas contre cette conclusion, ainsi que le montre att. *ἐῖμι* (voir ci-dessus, p. 252). Il y a donc, même en latin, une opposition de « déterminé » et de « indéterminé » pour « aller ». Il est curieux que cette opposition ait laissé sa trace jusque dans le supplétisme actuel des formes romanes : les formes françaises *je vais*, *tu vas*, *il va*, *ils vont* reposent sur l'ancien « dé-terminé » *uādō*; le reste de la flexion du présent, c'est-à-dire les formes essentiellement duratives, *j'allais*, *allant*, *aller*, et aussi *nous allons*, *que j'aillē*, repose sur un ancien « indéterminé », sans doute *ambulāre*; le futur *j'irai* demeure de l'ancien « indéterminé » *eō*. Tant était importante cette opposition encore en latin.

A. MEILLET.

SUR LATIN OS.

Dans sa nouvelle édition de la partie de phonétique et de morphologie de la *Lateinische Grammatik* de Stolz, M. M. Leumann, p. 138, se borne à constater que le -ss- du lat. *os*, *ossis* est inexplicable. En partant de **ost(h)*-, toute explication est en effet impossible.

Le -ss- ne peut être interprété autrement que comme une gémination expressive du même type que celle que l'on observe dans *nāssus*, d'où *nāsus*. Le nom de l'«*os*» a d'ailleurs des caractéristiques populaires : le *k-* préfixé dans v. sl. *k-ostī*, le *th* dans skr. *ās-thī*, enfin le fait qu'aucune forme d'une langue ne concorde avec une forme d'une autre : ni av. *ast-* (dans *astō*, *astqm*, *azdabīs* [noté aussi *azdibīs*]) avec véd. *āsthī*, gén.-abl. *asthnāh*, ni gr. *ὀστέον* avec aucun autre mot. Le balte n'a rien qui réponde à sl. *kostī*; il se sert de v. pruss. *kaulan* et lit. *káulas*, lett. *kaūls* dont on s'accorde à rapprocher gr. *καυλός* «tige».

Le sanskrit a un autre mot, nom de partie du corps, qui se comporte comme *āsthī*; c'est *sākthī*, *sakthnāh*; au duel, l'Avesta a *haxu*, *haxtayā*. M. F. Muller, sous *ἰσχίον*, a constaté avec raison que ceci autorise à couper skr. *ās-thī*, *sāh-thī*. Et, en effet, une racine indo-européenne ne se termine pas par deux occlusives. Le rapprochement de gr. *ἰσχυ*· *ἰσχύς* Hés., dont *ἰσχίον* est un dérivé, avec skr. *sākthī* s'impose du reste; l'- de *ἰσχυ* est une prothèse comme dans *ἰχθύς*, *ἱεῖνος*, *ἰσθί* (à l'impératif, cf. *gāth. zdī* «sois»); l'élément de formation -i final est le même que dans skr. *ākṣi* (gén. *akṣnāh*) et dans *dādhi* (gén. *dadhñāh*) et dans v. sl. *kostī*, qui n'a dû passer que secondairement, et par accident (à cause du pluriel *kosti*), au genre féminin.

Dès lors on est autorisé à poser un thème **os-* dont la consonne était susceptible de recevoir la gémination expressive. Le lat. *oss-* ne fait plus difficulté. — Si le thème **os-*, à s simple, ne s'est maintenu dans aucune langue, c'est sans doute parce qu'il était trop bref.

Le groupement de skr. *āsthī* et *sākthī* a son parallèle en arménien : *oskr* (gén.-dat. *osker*) y signifie «os» et *azdr* (gén.-dat. *azder*) «cuisse». Le mot *oskr* fait difficulté : un ancien **-sk-* ne se con-

serve pas en arménien, on le sait. Ceci conduit à supposer un ancien **ostw-er-* (avec *t* non aspiré), car on ne voit pas comment expliquer le **ostk-* supposé par M. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 85; le traitement arm. **sk-* de **stw-* paraît se retrouver dans *ish* « en réalité », de **s-two-*; et le *-w-* ainsi supposé rappelle lat. *ossu*, *ossua*, dont l'*u* ne s'explique pas aisément en latin; dans gr. *ὀστέον*, on ignore ce qui s'est amui entre *ε* et *ο* : *-s-*, *-y-* ou *-w-*. Quant à arm. *azdr*, pour que le rapprochement avec gr. *ἴσχυι* et skr. *sákthi* soit possible, il faudrait pouvoir partir de **azdh-* (ou **azgdh-*), doublets de la forme à *-k-th-*.

Le double sens « os » et « jambe » du mot germanique v. isl. *bein*, v. h. a. *bein*, v. angl. *bān* (on n'a pas la forme gotique) s'accorde avec le groupement de skr. *ásthi* et *sákthi*, arm. *oskr* et *azdr*. D'autre part, on a constaté depuis longtemps la communauté d'initiale entre ce mot et, d'une part, le mot, évidemment ancien, lat. *femur*, *femnis*, de l'autre, le mot slave *bedro* : sl. *bedro* a chance de reposer sur un ancien thème en **dhr-* que rappelle l'énigmatique arm. *azdr*.

La formation de gall. *as-gwrn* est obscure; le *-sk-* de l'arménien, obscur lui-même, n'en rend pas compte; il y a en celtique une série de formes semblables (voir H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, II, p. 53). L'*a* qui figure ici est ancien : cf. gr. *ἀσπράγαλος*; pareille coexistence de **o-* et de **a-* s'observe à l'initiale des noms de l'« oreille » et, sans doute, de l'« œil ».

En somme, la clarté apparente du rapprochement entre skr. *ásthi*, gr. *ὀστέον*, alb. *aste* a induit en erreur : on est ici devant des groupes de mots populaires qui comportent de fortes variations, comme les noms de la « langue » et de la « rate »; la difficulté que fait lat. *os* indique heureusement la réalité qui sans cette forme surprenante, ne serait même pas soupçonnée. On voit ce que des rapprochements au premier abord clairs et faciles peuvent dissimuler d'obscurités et de complications.

A. MEILLET.

LE TRAITEMENT
DU GROUPE SANSKRIT SIFFLANTE + *m*
ET LA DÉSINENCE DU LOCATIF
EN MOYEN-INDIEN.

Le sort des groupes composés de sifflante plus sonante dépend en moyen-indien de la nature de la sonante. Si la sonante est peu tendue (cf. Grammont, *B.S.L.*, XXIV, p. 46, 50), elle s'assimile à la sifflante : ainsi dans pali *tassa*, *assu* de skr. *tasya*, *aṣru* ; si elle a davantage de résistance, comme *v*, tantôt la même assimilation se produira, comme dans *assa-* de *aṣva-*, tantôt la sonante s'assourdira : c'est ce qui est arrivé sur les confins de l'Iran (Asoka *spamikena*, *spagṛaṃ*, *spasuna* de *svāmi-*, *svargam*, *svasṛṇām* ; manuscrit Dutreuil de Rhins *viṛpa-*, de *viṣva-* ; khovar *ispusār* de *svasār-*). Les sonantes nasales, qui sont pourvues d'un point d'articulation défini, pourront également tantôt s'assimiler, tantôt offrir une résistance plus forte que *y* ou *r*, ou même que *v* ; il en résulte des traitements variés, dépendant à la fois des tendances propres à chaque langue et de l'entourage phonétique et sémantique du groupe. Des deux groupes à nasale, *sn* étant tout entier articulé au même point, offre des possibilités plus réduites que *sm* ; celui-ci sera donc le plus instructif à observer.

Abstraction faite des cas où le groupe est conservé par archaïsme, les traitements de *sm* en moyen-indien sont les suivants :

1° Dissociation du groupe par insertion de voyelle. Ex. : Asoka *sumi* (*asmi*), pali *usumā* (*ūṣman-*), prākṛit jaina *sumar-* (*smar-*, voir Pischel, § 313, 478) ; de même pour *sn*, *ṣṇ*, mais naturellement avec d'autres voyelles : p. *sunisā* (*snuṣā*), Asoka *āsinava-* en regard de jaina *aṇhava-*, pkr. *kaṣiṇa-* *kaṣaṇa-* à côté de p. pkr. *kaṇha* (*kṛṣṇa-*). Ce traitement est rare.

2° Conservation des éléments du groupe grâce à la métathèse. — Normal en ardhamāgadhī (*amsi* = skr. *asmi*, désinence de loc. sing. -*aṃsi* -*īnsi*, issue de skr. *asmin*⁽¹⁾; voir Pischel, § 312, p. 215; § 366^a, p. 252), ce traitement est presque inconnu ailleurs : on n'a guère à citer que p. *raṃsi-* (*raṃsi-*) et *bhīṃsa-* (*bhīṃsa-*).

L'interprétation phonétique n'en est pas claire, car la même nasalisation apparaît sans qu'il y ait une nasale au point de départ. D'abord en présence de *r* (cf. Pischel, § 74) : ainsi on trouve en prākṛit *amsu-*, *mamsu-* de *aṣru-*, *ṣmaṣru-*; le pali déjà offre *aṃsa-* *amsi-* à côté de *assa-* (*aṣra-* *aṣri-*), *daṃseti* à côté de *dasseti* (*darṣa-* *yati*), *dhaṃs-* (*dharṣ-*). En ardhamāgadhī on trouve une nasale même dans un groupe à *s* + occlusive, ainsi dans *paṃkhi-*, doublet de *pakkhi-* (*pakṣi-*), voir Pischel, p. 14 et § 74; et pkr. *maṃjāra-* à côté de *majjāra-* provient d'un groupe sans sifflante (*mārjāra-*), voir Pischel, § 86. Les derniers cas, où il s'agit d'un fait de structure syllabique, dépendant de la facilité qu'a la voyelle *a* à se nasaliser, doivent-ils être rapprochés des premiers ? On imaginerait plutôt pour l'époque ancienne une simple interversion, donnant une résonance nasale dans le cas de -*rs-* comme dans celui de -*ms-*. La tendance fondamentale serait d'assurer la prééminence de la sifflante dans le groupe.

3° Cette prééminence est complète et le groupe s'assimile entièrement. Les exemples s'en trouvent à différentes époques et en différents endroits.

La désinence de locatif singulier masculin-neutre des noms thématiques, skr. -*e*, ne subsiste chez Asoka que là où le nominatif masculin correspondant est resté -*o*. Là même elle subit la concurrence d'une désinence d'origine pronominale, qui apparaît à Girnar (*athamhi*, *vijitamhi*) et à Shahbazgarhi (*uyanaspī*) sous des formes différentes, que nous aurons à examiner (traitements 4 et 5); au centre et à l'Est de l'empire, la même désinence apparaît uniformément sous une troisième forme : type *uyānasi*, c'est-à-dire *uyānassi* (*udyāne*).

C'est aussi dans les prākṛits littéraires du centre et de l'Est que la forme pronominale, base de ces nouvelles désinences, apparaît avec une double sifflante : skr. *tasmin* est représenté en çauraseni par *tassim*, en māgadhī par *taṣṣim* (Pischel, § 425-426); dans ce dernier dialecte les noms ont adopté la même désinence, mais la sifflante déjà relâchée s'est complètement ouverte : loc. *kulāhim* (*kule*; Pischel, § 366^a; cf. cependant ci-dessous, p. 271, n. 1).

On trouve le même traitement de façon sporadique dans quelques mots.

(1) Ou **asmi*; voir les notes 1 et 2 de M. H. Smith, ci-dessous.

Pour skr. *smīta-*, le pali fournit à côté de *mihīta-* (cf. p. *vimhaya-*, pkr. *vimhaa-*, de skr. *vismaya-*) une forme *sīta-* que continue singhalais *sī*. Pour *smarati*, il donne (à côté de *sumarati*, pkr. *sumarai*) *sarati*, causatif *sāreti*, cf. pkr. jaina *sarai* (Pischel, § 478); dans le composé skr. *vismar-*, p. *vissarati*, pkr. *vissarai*, la sifflante se prolonge dans toutes les langues modernes : marathe *visarṇē*, tsigane européen *biser-* *bister-*, etc.

Dans des substantifs : pkr. *bhassa-*, jaina *bhāsa-* (*bhasman-*), cf. sindhi *bhāsu*; *Mahissadī* (*Mahīsmatī*), enfin *rassi-* (*raçmi-*) qui a subsisté dans toute l'Inde et à Ceylan : mar. h. *rassā*, *rassī*, etc.

De la même façon pour *sn*, Hemacandra signale *susā*, de skr. *snusā*; mais les textes donnent le plus généralement en pali et en prākṛit *sunhā*, ardhm. *ṇhusā* (Pischel, § 313; on trouve aussi en pali *sunisā*, selon le traitement n° 1).

Enfin, les langues actuelles du bassin de l'Indus se distinguent des langues du Gange et du Dekhan par une forme caractéristique du pronom de 1^{re} personne du pluriel, répondant à véd. *asme*; on a d'une part pkr. *amhe*, mar. *āmhī*, hindi *ham*, tsigane *ame*, etc.; d'autre part sindhi *asī*, penjabi *asī*, lahndi *assi*, kaçmīri *as'*; au Kafiristan, prasun *asē*; sur le Haut-Indus, šina oblique *asē*, maiyā obl. *asī*, *zā*. Dans un substantif : kati *grīś* «partie chaude du jour, midi», waigeli (Lumsden) *burbura gurrush* «sunshine» (*grīśma-*).

4° Le traitement le plus courant de *sm* est d'un autre type. La nasale l'emporte, et *s* s'ouvre comme devant occlusive; *sm* devient donc *mh* comme par exemple *st* devient (*t*)*th*.

À l'initiale il n'y a pas d'exemple aussi clair pour *sm-* que pour *sn-*, par exemple dans *snā-*, p. pkr. *nḥā-*, cf. marathe *nahāṇē*, ou dans *snusā*, pkr. jaina *ṇhusā*, penjabi *nhū*, sindhi *nūh*^a. Cependant à côté de *sīta-* pour skr. *smīta-* cité plus haut, le pali a *mihīta-* issu de **mhuta-*; de même **mhar-* issu de *smar* est à la base de *māhārāṣṭrī bharaī* qui du reste n'a pas vécu, sans doute à cause de l'homonymie avec *bhar-* signifiant «porter» et à partir du moyen-indien «remplir». De façon générale on évite *mh-* initial; la forme la plus courante en prākṛit est *sumarai*; de même la forme la plus fréquente correspondant à skr. *snusā* est *sunhā* où le groupe a été transporté au centre du mot, cf. marathe *sūn*. — Pour *çm-* on a pali *massu* (*çmaçru-*) et pkr. *masāṇa-* à côté de *susāṇa-* (*çmaçāna-*): ici la dissimilation des sifflantes a permis d'éviter le groupe initial.

À l'intérieur du mot, on trouve des exemples à toute époque (voir Geiger, § 50, Pischel, § 312); pour les substantifs, qu'il suffise de citer skr. *vismaya-*, p. *vimhaya-*, pkr. *vimhaa-*; skr. *grīśma-*, p. pkr. *gimha-*, apabh. *gimbha-*, marathe *gīm*, sindhi

ghām^a (Turner, *B.S.O.S.*, III, p. 401), singhalais *gim*; de même skr. *kṛṣṇa-*, p. pkr. *kaṇha-*, marathe *kānhū*, etc.

Le pronom *asme*, dont on a cité les représentants modernes au nord-ouest (sindhi *asī*, etc.), a pour représentant unique (p. *asme* mis à part) en pali et prākṛit *amhe*; de là marathe *āmhi*, guzrati *ame*, bengali *āmi*, hindi *ham*, tsigane *ame*, etc.; même au Kafiristan on trouve kati *ima*, garvarbati *ama*, paśai *hamā*; en śina et en maiyā, à côté des obliques *asē*, *asā* les cas directs sont *beh*, *bē* qu'on hésite à faire remonter à *ble* attesté (assez mal, il est vrai, voir Pischel, § 419; dans les textes jainas c'est le pronom de 2^e personne, Pischel, § 422) en prākṛit, et remontant hypothétiquement à **ambhe*.

Skr. *asmi*, représenté chez Asoka par *sumi*, l'est en pali soit par *asmi*, soit par *amhi*. Ce verbe n'a plus guère d'existence en moyen-indien; ce sont les représentants de *bhū-* qui en tiennent place. Cependant on trouve en position accessoire (*gatā*) *mhi* dans le drame bouddhique édité par M. Luders (*Bruchstücke*..., p. 52, 56) et dans tout le prākṛit classique (sauf māg. *smi* selon les grammairiens, Pischel, § 498). En ardhamāgadhī, où nous avons noté *amsi*, le même mot se présente en position enclitique sous la forme *mi* (pour la simplification du groupe. cf. déjà Asoka à Shahbazgarhi et manuscrit Dutreuil de Rhins *bramaṇa*, à lire sans doute *brammaṇa*, en regard de Girnar *bāmhana*, Kalsi et Sopara *baṃbhana*, Delhi *bābhana*); de même au pluriel *mo*, en regard de *māhārāṣṭrī mho*.

De même le pronom locatif *tasmīn* est représenté par *tamhi* dans les inscriptions d'Asoka à Girnar, en pali, enfin dans un ouvrage digambara dont la tradition manuscrite serait fautive suivant Pischel, p. 252; *tammi*, qui succède à *tamhi*, et les locatifs nominaux comme *suhammi* occupent l'aire occidentale : *māhārāṣṭrī* et « *māhārāṣṭrī jaina* » (sauf l'exception sus-mentionnée), épigraphie kharoṣṭrī (par exemple Taxile, année 136 : *iṣa divase... gahamī*; sur le vase de Wardak, *viharanri* note sans doute encore la forme plus ancienne *vihamhi*; voir Konow, *Kharoṣṭhī Inscr.*, p. 166), documents de Niya (exemple : *Niyammi*), et même ardhamāgadhī, surtout en vers (exemple : *logamni*), à côté du type en *-amsi* et du vieux locatif en *-e* qui reste le plus fréquent en prose (Pischel, p. 252).

5° Ce n'est pas tout encore. La nasale, qui dans le traitement précédent se comportait comme une occlusive en ce sens qu'elle conservait son articulation, a pu en outre devenir sourde au contact de la sifflante. La tendance s'est fait jour à une époque très ancienne puisque Plākṣāyaṇa, cité par le Taittirīya-prātiśākhya (XIV, 11; cf. Johansson, *Dialekt der Shabb. redaktion*, p. 7, n. 2),

signalait l'insertion d'un *abhimidhāna* après spirante sourde, non seulement devant occlusive, mais même devant nasale : *aç^pmann*, *grīṣ^pme* ⁽¹⁾.

Ce traitement est attesté aujourd'hui au Chitral : khovar *ispa* « nous », *grīsp* « saison chaude ». On le retrouve dans une forme isolée du singhalais. où l'été s'appelle *gim*, mais où « nous » se dit *api*, ancien *ep* (Franke, *Pali und Sanskrit*, p. 119, 128; Geiger, § 47, 1 donne de ce mot une explication différente; mais il a entrevu la véritable, comme en témoigne la note 3 du même paragraphe) ⁽²⁾.

Il n'est pas inconnu de l'Inde ancienne. Dans les édits d'Asoka à Shahbazgarhi et Mansehra (endroits où se parlent aujourd'hui l'afghani et le lahndi, mais proches du domaine maiyā), le pronom de 1^{re} personne manque, mais le locatif singulier masculin-neutre a pour désinence, à côté de -e et de -si (c'est-à-dire **ssi*) qui est une forme orientale, -*spi* qui est la forme locale. Par contre, dans les inscriptions les plus orientales, à Dhauli et Jaugada, où le locatif est en -*si*, le pronom de 1^{re} personne du pluriel présente les formes suivantes : nom. *maye*, acc. *aphe*, *apheni*, gén. *aphākā*, loc. *aphesu* (c'est-à-dire *apphe*, etc.); et de même à la 2^e personne, *tuphe*, qu'on retrouve à Sarnath près de Bénarès et probablement (*tupaka*) à Rupnath, sur la route qui joint les hautes vallées du Son et de la Narbada. Enfin, dans le 13^e édit, la version de Kalsi, où les locatifs sont du type *ekatalasi pāsadaṣi* « dans quelque secte », donne comme équivalent de skr. *tataḥ* « de là » la forme *taphā*, dérivé phonétique de skr. *tasmāt*. Témoignages à la fois importants et décevants, car il n'y a pas d'autres pronoms personnels au pluriel, ni d'autres démonstratifs à l'ablatif dans les inscriptions d'Asoka ⁽³⁾.

On peut faire abstraction des deux premiers traitements : le premier n'est qu'un moyen de préserver le groupe sanskrit; le

¹ Il se pourrait d'ailleurs que le stade *sp* ait été atteint en certains cas par un autre procédé. Si les formes *svadi*, *asm lohi* (*smrthi*, *asmim*) que M. Sten Konow lit dans le manuscrit Dufrenil de Rhms (*J. Bombay As. Soc.*, 1925, p. 6) sont bien authentiques, on conçoit pour le nord-ouest au moins une évolution *sm* > *sv* > *sp*; en effet *sv* aboutit anciennement dans la même région à *sp*, ainsi qu'on a vu au début (mais admettre la même évolution pour le prakrit, avec Pischel, § 312, à propos de *bhīṣma*, *ślesma*, paraît bien difficile).

² Voir les notes 3 et 4 de M. H. Smith, ci-dessous.

³ Kalsi, V, 13, *tā* « par conséquent ». Hultzsch, p. LXXVIII, s'inspirant de Pischel, § 425, voit ici un archaïsme, védique *tāt*. Les autres versions ont *tam* (Girnar, t.). Il pourrait donc s'agir à Kalsi de *ta*, représentant de skr. *tad*, avec allongement de la voyelle; cf. *va* et *vā* (*eva*), *atā* (*atra*), etc., voir Hultzsch, p. LXXI.

Quant à *akasmā* du 1^{er} édit séparé, quel qu'en soit le sens exact, c'est un

second n'a peut-être pas de vraie indépendance, et reste exceptionnel même en moyen-indien. Restent les traitements *-ss-*, *-mh-*, *-pph-*. Leur authenticité ne fait pas de doute, puisqu'ils sont tous attestés dans les édits d'Asoka, et maintenant encore dans les langues actuelles. Mais où trouver le principe de leur répartition ?

Ce n'est pas un principe géographique. Le traitement *ss*, qui est aujourd'hui propre au bassin de l'Indus, caractérise aussi le dialecte oriental d'Asoka. Le traitement *sp*, *ph* se trouve au Nord-Ouest, mais aussi à Ceylan; et il se reconnaît dans les inscriptions d'Asoka en diverses régions. Le traitement *mh* enfin se rencontre partout. Il n'y a donc pas de dialecte qui soit caractérisé par un seul traitement; tous les traitements ont été possibles un peu partout dès le début; il n'y a pas eu de cohérence dans la phonétique d'aucun dialecte particulier à une époque donnée, ni sans doute de continuité dans une même région à travers les diverses époques. La répartition s'est faite suivant des causes variables, qui peuvent en certains cas se définir sans trop de peine.

Dans certains mots l'entourage phonétique est évidemment la raison du choix. Si *sm-* initial est plus volontiers représenté par *s-*, c'est, ainsi qu'il a déjà été indiqué, pour éviter *mh-* initial. Ce même groupe a été évité également à l'intérieur du mot quand le début comportait une aspiration et une occlusion labiale. De là sans doute *Mahissadi* (*Mahiṣṣatī*), encore qu'ici on puisse encore penser à une substitution de suffixe, cf. *mahiṣvantam*, R. V., VII, 68, 5, à propos duquel Oldenberg rappelle le nom propre avestique *Mazīšvant-*. De là en tout cas pkr. *bhassa-*, *bhāsa-* (*bhasman-*), sindhi *bhāsu*⁽¹⁾; Hemacandra signale *bhappa-* où la nasale a été évitée aussi, d'où est résulté un traitement *sp* > *pph*, avec dissimilation de l'aspirée (Pischel, § 313); du reste cette forme a dû être peu usitée et ne paraît pas avoir laissé de trace; elle devait créer une homonymie gênante avec les aboutissants de skr. *bāṣpa-*. Mārkaṇḍeya cite de même *Bippha-* pour *Bhiṣma-* (Grierson, *Ind. Ant.*, 1928, suppl., p. 25), qui n'a pas davantage vécu.

C'est sans doute à l'imitation de *Mahissadi* qu'est dû *Bahassadi* (*Bṛhaspati-*), inexplicable, du moins en prākṛit classique, sinon comme un moyen d'éviter la double labiale et la double aspiration de **Bahapphadi*; on a aussi *Bhiappai*. La prédominance de la sifflante dans le groupe *sp* n'est normale qu'au Nord-Ouest : kaçmiri *Braswār* (*Bṛhaspativāra-*) « jeudi », *pōṣ* (*puspa-*) « fleur », et déjà dans

tatsama isolé de la déclinaison; on le retrouve dans les textes jainas (Pischel, § 314).

⁽¹⁾ Cf. la note 1 de M. H. Smith, ci-dessous.

le manuscrit Dutreuil de Rhins *puṣa-*. Il est bon de noter que ce sont là des mots à labiale initiale.

Dans le deuxième édit séparé de Dhauri on lit à la fois *etasi athasi* (c'est-à-dire *etassi aṭṭhassi*) et *aphe* (c'est-à-dire *apphe*); on entrevoit que le premier traitement est un traitement de finale ou de désinence, et que le second doit tenir à l'expressivité qui a permis au *p* transitoire, marquant le début de l'occlusion de *m*, de se maintenir et de se fortifier, alors qu'il s'atrophiait en position faible; la même raison pourrait expliquer *taphā* (c'est-à-dire *tapphā*) «de là» de Kalsi qui n'est plus un démonstratif que pour l'étymologiste : c'est ainsi qu'en marathe actuel, *atā* «maintenant» se prononce couramment *attā*; et de la même façon déjà en védique l'adverbe fait sur le pronom *i-* est *itthā*.

En ardhmāgadhī la forme enclitique du verbe «je suis» *mi* ne correspond pas à la forme indépendante *amsi* qui concorde avec la norme du dialecte; cela tient évidemment à ce que la forme légère **msi*, **si* ne se serait pas distinguée de la 2^e personne; et l'on a rétabli un paradigme correspondant à la conjugaison régulière.

Enfin les désinences de locatif en çaurasenī posent un problème qu'il convient d'examiner avec quelque détail.

Le démonstratif est *tassim*; d'autre part on a parmi les substantifs : dans les thèmes en *-a-*, *loge*; dans les thèmes en *-i-* et *-u-* *aggimmi*, *vāummi*, du moins si l'on en croit le grammairien Mārkaṇḍeya. Cette contradiction a embarrassé M. Truman Michelson (*J.A.O.S.*, 1921, p. 462). Il propose trois solutions au problème : intrusion en çaurasenī d'une forme arbitrairement empruntée à la mākharāṣṭrī, «prākṛit par excellence»; erreur de Mārkaṇḍeya; texte fautif. M. Grierson (*J.A.O.S.*, 1922, p. 212) a montré que la troisième explication est à rejeter; il n'aime pas la seconde : et en effet on peut remarquer, à défaut de toute autre preuve, qu'en māgadhī, dialecte très proche de la çaurasenī sauf quelques exceptions surtout phonétiques, on a de même *amhi* «je suis», *taçcim* et dans les vers *kivammi kedummi*, etc. (Pischel, § 366^a, p. 253, § 379); il y a donc lieu d'accorder créance au témoignage de Mārkaṇḍeya, d'autant plus qu'il est inattendu. La première explication de M. Michelson, vers laquelle penche à son tour M. Grierson, est-elle inévitable?

Sans doute la mākharāṣṭrī fait la base de l'exposé des grammairiens, et compte pour certains comme le prākṛit par excellence. *prakṛitaṃ prākṛitam*, non sans doute comme le voudrait Pischel § 2, parce qu'il est le plus proche du sanskrit, mais au contraire parce qu'il en est le plus éloigné, parce qu'il est le plus régulier, et par suite le plus caractérisé comme type de moyen-indien. Mais la

çaurasenī, moins typique, est en même temps que plus archaïque, d'emploi sans doute plus ancien, en tous cas plus général dans le drame; et elle devait apparaître sinon aux grammairiens, du moins aux auteurs, comme le prākṛit normal; non seulement donc c'est sans doute le dialecte pour lequel on imagine le moins qu'un grammairien ait pu inventer des formes, mais les contradictions qu'on y trouve doivent s'expliquer directement, sans faire appel à des langues plus évoluées et d'usage plus restreint.

Or il y a concordance en māgadhī et çaurasenī entre la forme pronominale *amhe*, la 1^{re} personne verbale *amhi* et les désinences nominales en *-nuh*. C'est donc non pas la désinence des noms, mais celle des pronoms qui fait exception et qu'il faut expliquer. Mais à isoler ainsi *tassm* et à lui chercher une interprétation autre que phonétique, il apparaît immédiatement que c'est le génitif *tassa* qui a expulsé *tamhi* et déterminé la création de *tassm* ou l'a maintenu dans la langue.

L'accommodation du locatif au génitif ne fait aucune difficulté. On sait par ailleurs que le génitif a pris en moyen-indien une extension progressive, et qu'il a tendu à servir de cas oblique unique. Mais il y a plus. Il est facile, en parcourant le texte en somme assez court des inscriptions d'Asoka, de trouver la preuve que souvent les deux formes s'équivalaient.

Dans le septième édit sur colonne, *dāsabhatahesu sampatipatiyā*, dans la version de Girnar des 9^e et 11^e édits sur rocher *dāsabhatakamhi samyapratipati* désignent «la courtoisie convenable à l'égard des esclaves et des domestiques»; c'est la construction même du sanskrit; les autres versions ont dans les deux derniers passages *-bhata-kasi*), sauf Shahbazgarhi qui emploie le génitif : IX *-bhaṭakasa*, XI *bhaṭakanam*; et de même encore dans le 13^e édit : *-bhaṭakanam*, Kalsi *bhaṭakaṣi*.

Au début du 4^e édit, Girnar a *nāṭṭsu asaṇṇpratiṭṭhi*; et de même Dhauli; mais Kalsi comme Shahbazgarhi et Mansehra a le génitif pluriel. Quelques lignes plus bas, dans la même expression, Dhauli a encore le locatif, mais Girnar emploie le génitif.

De même encore Girnar, IV, 10 : *imamhi athamhi vailhi* = Dhauli *imasa athasa vadhi* «progress sur ce point»; le génitif se retrouve à Kalsi, Shahbazgarhi et Mansehra.

Dans le premier édit sur rocher, pour dire «le roi voit beaucoup de mal dans les réunions», Girnar a *bahukam hi dosam samājamhi pasati* avec le locatif; de même Shahbazgarhi *samayaspi*; mais Kalsi donne *samājasā* et Jaugada *samājasa*.

Dans le 6^e édit, Asoka déclare qu'«il n'est jamais rassasié d'activité, il ne croit jamais avoir assez fait» (trad. Senart, I, p. 158) : Jaug. *nathī hi me tose uṭhānasī*; le locatif se retrouve partout sauf à Kalsi, qui donne *uṭhānasā*. Un peu plus haut, pour exprimer «les

affaires confiées aux mahāmātra, on voit même le datif s'ajouter au localif et au génitif.

Dans un texte bien différent, le manuscrit Dutreuil de Rhins. Senart admet avec raison que la leçon est correcte et le mélange de cas normal dans les vers suivants :

A³ 6 : *asmi* ⁽¹⁾ *loki parasa yi*

(Dhamm., 168 : *asmiṃ loke paramhi ca*);

B 38 : *savaṇu namaruvasa yasa nathi mamaṭṭa*

(Dhamm., 367 : *nāmarūpasum yassa . . .*);

C^o 3 : *yadha saguraudasa ujhīṭasa mahapathi*

(Dhamm., 58 : *samlāradhānasmiṃ ujjhīṭasmiṃ mahāpathe*);

C^o 28 : *pratimukhasa idreṣu ca*

(Suttan., 340 : *pātimokkhasmiṃ indriyesu ca*).

L'emploi rapprochait donc naturellement génitif et localif⁽²⁾. En ce qui concerne la forme, le groupement de *tassa*, *tassim* étant facilité par celui de *tesaṃ*, *tesu* au pluriel. L'ablatif singulier, où le sanskrit avait *sm*, était remplacé par une forme adverbiale; et la forme plurielle ne pouvait se maintenir dans le paradigme, puisque *tehi* rejoint l'instrumental, *-bhyaḥ* et *-bhiḥ* se confondant. D'autre part au féminin il y a eu une époque où au singulier et au pluriel, génitif et localif faisaient groupe; ainsi en pali :

Génitif . . .	<i>yassā</i>	<i>yāsaṃ</i>
Localif . . .	<i>yassaṃ</i>	<i>yāsu</i>

(ici encore l'ablatif est à part : sing. *yāya*, plur. *yāhi*). Et dans le démonstratif une innovation commune aux deux cas marque bien leur liaison : *tissā*, *tissaṃ*.

De la même façon concordent en māgadhī classique le localif *puttāhi* et le génitif *puttāha*, en regard de l'ablatif *puttādo*.

Donc la contradiction entre la forme pronominale et les désinences nominales de la çaurasenī s'explique aisément. D'autre part la contradiction entre les désinences nominales elles-mêmes exprime également un fait réel : *aggrimi* en face de *nagare* représente le premier stade de l'extension de la déclinaison pronominale dans les noms; *nagare* rentrait aisément dans le paradigme et a subsisté très tard; *agnau* au contraire faisait difficulté dans une déclinaison où l'i caractéristique tendait à s'introduire partout;

(1) Ou *asvī*, selon la lecture rectifiée de M. Sten Konow, cf. p. 265, n. 1.

(2) Localif en fonction de génitif sur la plaque de Pakita à Taxila : *Takha-ṣṭaye nagare utareṇa*, St. Konow, *Khar. Inscr.*, p. 26.

et la difficulté ne pouvait se lever aussi facilement au locatif que par exemple au génitif, où il suffisait d'appliquer directement au thème la désinence des noms en *-a-* : *aggissa* d'après *nagarassa*. C'est donc dans les thèmes en *-i-* et en *-u-* que la forme pronominale du locatif singulier s'est introduite d'abord en moyen-indien ⁽¹⁾.

Il est remarquable qu'un grammairien tardif nous ait conservé aussi fidèlement la trace d'un état de langue ancien et transitoire, et que des textes littéraires perdus sur lesquels il s'appuyait aient noté exactement des détails exceptionnels aussi intéressants pour l'historien.

Jules Bloch.

QUATRE NOTES

A PROPOS DE L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

1.

Si le traitement *-mh-* a été évité en raison de la présence d'une labiale au début du mot dans pkr. *bhassa*, etc., il est probable aussi que la présence d'une nasale en fin de mot a pu favoriser le traitement *sm > sv > ss*; autrement dit, pkr. *tassiṃ* dérive de **tasviṃ* issu de *tasmin*, tandis que p. *tamhi*, pkr. *taṃsi* remonte au type **tasmi* qu'on a voulu introduire dans la *Ṛksamhitā* (voir Oldenberg ad R.V. III 22. 1) d'après zd *aētaḥmi*, crétois *στῑμι* (voir aussi Endzelin, *Lett. Gr.*, § 364). Le même passage de *sm* à *ss* se retrouve justement en pali dans deux anciens thèmes à nasale : à côté du tatsama *bhasma(n)-* on trouve (*Dīgh. Nk.*, I, 55²⁷) le composé *bhassanta*, et en face de *asma(n)- amha(n)-* les commentaires (voir *Paramatthajotikā*, II, 295²⁰, etc.) ont conservé le terme *assamuṭṭhika-* (*aḥmamūṭṭhika* : corriger *Paramatthaj.*, index, s. v°).

Le stade *sv (sṽ)*, intermédiaire entre *sm* et *ss*, ne se trouverait-il pas dans skr. *bārsva-* « crête des gencives » V.S., si ce terme de la phonétique ancienne reflète une forme vulgaire de *vārṣman-* « sommet » ? On entrevoit dès lors la possibilité de réunir *puṣa-* (c'est-à-

⁽¹⁾ Et c'est dans les mêmes thèmes qu'ont dû apparaître d'abord les désinences pronominales à l'ablatif : dans les inscriptions de Bharhut on trouve d'une part par exemple *Pātaliputā*, *Vedīsā* à côté de *Vidīsāto*, d'autre part *Kuccumhā*, *Moragirimha*, *Moragirima* (cf. gén. *Mahamukhisa*, *agarayusa* en regard de *gahapatino*, *peṭukino*, *sakamunino*, *Vesabhuno*); au locatif déjà *irami* (?) à côté de *rāje* (*raye*), *pavate*.

dire *puṣṣa-*) et *puṣpa-* sous *puṣman-* tout comme le pronom « nous », acc. **asmeni*, gén. **asmānām* se présente sous les formes pj. *assī*, kaçm. *son*², etc. en face de *apheni* (à lire *appheni*) des inscriptions orientales d'Asoka.

Ceci admis, la règle *sm...n > sv...n > ss...n* n'est qu'un cas particulier de cette action des nasales qui se fait sentir dès l'époque prākrite, tantôt sous forme d'assimilation, tantôt de dissimilation, si du moins l'on en croit l'orthographe. Ainsi M. Jules Bloch (*Langue marathe*, p. 141) a expliqué par la dissimilation des nasales la notation déjà prākrite de *nav-* pour skr. p. *nam-*. Et M. Sten Konow (*J. Bombay R.A.S.*, 1925, p. 6; *C. I. Ind.*, II, 1, p. civ) en confrontant dans le manuscrit D. de Rhins des formes comme *pramuni* (pali *pāpune*) avec *namo* (pali *nāvaṃ*) est amené à poser comme la prononciation véritable un *v* nasal. C'est sans doute ainsi qu'il faut interpréter les faits singhalais chez Geiger, § 25, 4. Selon Pereira-Jones (*A colloquial Sinhalese Reader*, p. 11, § 45 et 47) *-n-* intervocalique s'amuit ou presque, tandis que *-m-* en même position est souvent remplacé par *v*; or ce n'est évidemment pas un hasard que les alternances citées sont *baninava* : *bainava* « insulter » et *namo denek* : *nāva denek* « neuf personnes ». Dans les deux cas il s'agit de l'action d'une nasale, du *n* suffixal de *baninavā*, du *n* initial de *nava*.

2.

Pali *tamhi* (qui alterne avec le tatsama *tasmim*) semble indiquer que la nasale finale généralisée dans cette forme par le sanskrit n'était pas fixée dans tout l'indien primitif. Par contre le pali conserve les traces d'une nasale facultative héritée de l'indo-européen.

Soit *idha* « ici », dont le suffixe correspond à gr. *-θε*; soit d'autre part *sabbadhi* « partout » qui a le suffixe de πῶθεν, αὐτόθεν. On trouve dans le Suttanipāta v. 151 *idha-m āhu*, et au vers 534 *sabbadhi-m āhu*; et l'on a normalement *kuvam* à côté de *k(u)va* « où? », *kuham* à côté de *kuha kudha*. Par conséquent *kuhim* peut être le doublet d'un **kuhi*, dont le suffixe rappellerait d'une part *etarahi karahici* (*etarhi*, *karhi cit*), d'autre part dor. *ἄ-χ*; et skr. *uttarāhi*⁽¹⁾ (dont le dérivé *auttarāha-* « venant du Nord » (Mahābhāṣya, II, 292²⁰, 293²⁵) est attesté par pali *uttarāhakā assavāṇijā*, Vin. Pit. III 62²⁰, où Oldenberg ne connaît que la lectio facilior *uttarāpathaka-*). Plus tard le moyen-indien a adapté le suffixe *-him* aux thèmes

⁽²⁾ Voir *kulāhi*, ci-dessus, p. 262; cependant Pāṇini, V, 3, 37-38, appuie la théorie de E. Müller (Pischel, § 361), qui rapproche les ablatifs prākritis en *-āhi* (cf. pali *kāmāhi*, Jāt., V, 294¹⁷; VI, 139²⁰; etc.; *bhayāhi*, Jāt., I, 336¹⁷).

pronominaux en *-a* : proto-māgadhi bouddhique *kahim* (Luders, *Bruchstücke*, p. 35), pali *iahim* et Mahāvastu *yahim*.

3.

À côté de *apa* (< **aspha* < **asma*, pali *amhaṃ*), *āp* (< *asme*, pali *amhe*), *topa* (cf. **tuṣma* > pali *tumhaṃ*), *teṇ* (cf. **tuṣme* > pali *tumhe*), le singhalais offre une autre forme de pronom 2^e pl. *uṃba oba*, qui, selon M. Geiger, § 47, 3, témoignerait de la chute d'un *y* initial (soit **yusma* > **yumha* > *uṃba*, **yusma* > **yubbha* > *oba*). Or le *y*-initial s'est maintenu partout en singhalais; il est donc permis de voir dans *uṃba*⁽¹⁾ (*uba*) *oba*, avec quelques formes prākrites relevées par les grammairiens (*umhehiṃ*, *umhatto*, cf. *bhe*, Pischel, § 420-422) une confirmation de la théorie qui pose i.-e. **usme* (> éol. *ῥμμε*, etc., Meillet, *Introd.*⁶, p. 296) en attribuant les consonnes initiales de *y-usma* et de *t-umha-m* à l'influence des thèmes supplétifs. Certains parlers moyen-indiens ont donc conservé une forme inconnue du sanskrit et du moyen-indien classique. Ceci posé, on est tenté d'expliquer de même les génitifs prākrits *maha*, *tuha* (point de départ de formes néo-indiennes, J. Bloch, *Langue marathe*, § 208, y compris singh. *mā*, *tā* (*tō*), malgré Geiger, § 47. 1) par i.-e. **meg¹he* : **tebhe* (v. sl. *tebe*, cf. *sebe*) dont l'évolution en indo-aryen aurait suivi la même ligne que **meg¹hi* : **tebhi* dans skr. *mahyam* : *tubhyam* (avec *u* analogique), pali *mayham* : *tuyham* (avec *u* et *h* analogiques). Il serait même possible que la forme correspondante du pronom réfléchi, soit *saha* (v.-sl. *sebe*) eût vécu assez longtemps pour contribuer à la formation de *sahasamutiyā* (Schubring, *Ācārāṅga*, Glossar) et, par suite, de *sahasambuddha* (Leumann, *Āpapaṭika*, Glossar), où cependant *saha-* a fini par prendre la fonction de *svayam* (voir Leumann, *loc. cit.*, qui admet ici une évolution phonétique *svayaṇi* > *sa-ha(m)*).

4.

Entre le groupe comportant *abhinidhāna* labial (*s^pm*) et *pph* il y a eu un stade intermédiaire *sph*. Il est attesté dans le Mahāvastu, II, 2, 17 *tusphehi*, leçon des manuscrits B et C; peut-être aussi dans *tumpha ampha* chez Kramadīvara V, 114, 113, cf. Pischel, § 419, 422, à lire *tuspha aspha*, ainsi que le permet l'écriture bengalie de notre source manuscrite.

⁽¹⁾ Si *nuṃba* (*nuba*) dérive de *uṃba* (GEIGER, *loc. cit.*), il faut admettre une influence du pronom tamoul de 2^e personne, où *un'* alterne avec *nun'* (sing. obl.), *um* avec *num* (plur. hon. obl.)

L'assourdissement du début de la nasale signalé par le phonéticien hindou s'est produit dans le cas d'une dentale comme dans celui d'une labiale; le Taïttirīyaprāticākhyā donne comme exemple *prācṣ'nāti* (éd. de la Bibl. Ind. *aṣ'nāti*). Dès lors il y a un lien phonétique entre *Viṣṇu-* et mar. *Vīṭho-bā*, contrairement à ce que dit M. Jules Bloch, *Langue marathe*, p. 408, même si l'on tient compte de l'étymologie locale, le «Dieu à la brique» (de *vīt*, ancien *ṛ*, cf. skr. *iṣṭakā*); et le lien est beaucoup plus direct et plus ancien que ne pense M. Jacobi, *I.F.*, XLV, p. 168 et suiv.

Quant à pali *Veṇhu-*, représentant *Viṣṇu-* (et *Viṣṇi-*), il remonte à un ancien **Veṣṇu-* qui a dû exister, puisque le suffixe admet les différents degrés vocaliques : *jīṣṇu-* et *jayiṣṇu-* d'une part, et de l'autre *kṣeṣṇu-* et *kṣayīṣṇu-*. La seule forme qui fasse difficulté dans ce groupe de noms est le nom de pays *Veṭha-dīpa*, où la voyelle thématique étonne; quoi qu'il en soit, le brahmane de *Veṭhadīpa* figure parmi ceux qui eurent leur part des reliques du Bouddha; il vient après les *Koliya* de *Rāmagāma* et avant les *Malla* de *Pāvā* et *Kusinārā* (*Dīgh. Nik.*, II, p. 167); il appartient donc au *Kosala* oriental; et s'il faut tenir cette indication pour valable, l'ubiquité du phénomène est aussi patente à l'époque ancienne pour *-s'n-* que pour *-s'm-*.

Helmer SMITH.

ΕΝΙΑΥΤΟΣ.



Le sens précis de *ἐνιαυτός* est établi; ce mot désigne l'« année révolue », la « pause de l'année » (voir Wilhelm, *Hermes*, XXXII, 117). Les exemples homériques sont nets; ainsi :

α 16 : ἀλλ' ὅτε δὴ (F)έτος ἦλθε περιπλομένων ἐνιαυτῶν
τῷ (F)οι ἐπικλώσαντο θεοὶ (F)οῖκον δὲ νέεσθαι.

T 32 : ἦν περ γὰρ κέεται γε τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτόν.

De même Hésiode, *Théogonie*, 58 :

ἀλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐνιαυτός ἐστιν, περὶ δ' ἔτραπον ὥραι

« et quand vint la fin d'une année et le retour des saisons » (trad. Mazon); le poète ne dit pas que l'*ἐνιαυτός* « est arrivé », mais « a été ».

Quand Platon, *Crat.*, 410 d, explique *ἐνιαυτός* : ὅτι ἐν ἐαυτῷ, il fait, comme toujours, une « étymologie populaire »; mais le sentiment qu'il avait du mot ressort de là.

M. E. Mass, *I. F.*, XLIII, p. 259 et suiv., a justement rapproché de *ιαύω* le second terme du composé. Car *ιαυ-* est devenu en grec un radical verbal : fut. *ιαύσω*, aor. *ἵαυσα*. Le reste de l'explication n'est pas à retenir, comme le marque M. Kretschmer, *Glotta*, XVII, p. 239 et suiv.

Le premier terme est aussi clair : Hesychius a *ἔνος ἐνιαυτός*, et l'on connaît les composés tels que *δι-ενος* « de deux ans », le dérivé *ἥνιν* (acc. sing.) chez Homère, etc.

Ce nom **en-* de l'« année » est indo-européen, comme on le voit par lit. *pér-nai* « de l'an dernier », got. *fa fairnin jera* « ὑπὸ πέρυσιν », et russe *lo-ni*, etc. (voir A. Meillet, dans *Juvilejnyj zbirnyk*. . . *Grushevskovo* [Kiev, 1929], čast' ist.-lit., p. 185 et suiv.). Mais le mot **en-* ne serait pas de date indo-européenne que l'interprétation de *ἐν-ιαυτός* n'en serait pas moins évidente, de par les seuls faits grecs.

Les deux mots **wet-* et **en-* n'avaient pas en indo-européen un même sens : le premier indiquait l'« année en cours », et c'est pour cela que le dérivé skr. *vatsdḥ* signifie « veau »; le second indiquait l'« année révolue », d'où le sens de hom. ἔνιν « génisse d'un an ». Les deux mots se prêtent également à fournir un composé indiquant l'« année dernière », et l'on s'explique la coexistence des types de gr. *πέρ-υτι* et de lit. *pér-nai*.

A. MEILLET.

SUR

L'ÉTYMOLOGIE DE ARMÉNIEN *unim*.

Les verbes signifiant «avoir» sont nouveaux dans toutes les langues indo-européennes. Chaque langue a recours à une racine différente, et même l'arménien s'est servi de deux racines distinctes, l'une pour le présent, l'autre pour l'aoriste.

Le rapprochement de *unim* avec la racine de skr. *vanōti*, got. *winnan* ne satisfait guère, parce que de cette racine aucune forme à degré zéro **un-* n'est connue. Une racine signifiant «prendre» conviendrait du reste mieux pour le sens si l'on tient compte de la forme à préverbe arm. *and-unim* «je reçois».

Or, un ancien **ōp-ne-* rendrait bien compte de *unim*. Il est probable que **n-* est suffixal ici; car, à côté du présent *unim*, il n'y a pas de forme nominale ancienne. Ceci conduit à rapprocher le groupe de skr. *āpnoti* «il obtient», v. lat. *apiō* et lāt. *aptus*, *ad-ipiscor*. On admet souvent que l'*ā* de *āpnoti* comprendrait le préverbe *ā-* qui se serait fixé. Mais cette hypothèse, toute arbitraire, se concilie mal avec le désidératif *īpsati*, qui est védique. L'Avesta a *apa-yeiti*, avec *a* bref; mais, en commencement de mot, la notation de la quantité dans l'Avesta n'a pas grande valeur; et, dans un mot long, une longue de première syllabe est sujette à s'abrégner. On retrouve *ā-* dans la 3^e pers. plur. *āpente* de **āpwentai*.

Le sens de «prendre» apparaît dans le présent athématique que le hittite a révélé : *epmi* «je prends». L'*e* de hitt. *epmi* peut reposer sur *e* bref ou sur *e* long : *ešzi* «il est assis», cf. gr. *ἵσται*, indiscernable de *ešzi* «il est», cf. gr. *ἕσται*. A en juger par skr. *āpnoti*, l'*e* hittite reposerait ici sur *ē*. L'*ō* que suppose arm. *unim* serait à l'*ā* de hitt. *epmi* ce que l'*ō* supposé par arm. *utem* «je mange» est à v. lit. *édmi* «je mange».

Il y a d'autant moins lieu de rapprocher gr. *ἄπλω* «j'attache» que l'on n'explique pas ainsi l'*h* initial du grec. En revanche, le rapprochement qu'a fait M. Pedersen de arm. *ap* «paume de la main» avec gr. *ἄπλω*, *ἀφῆ* est plausible; il rend compte du *φ* grec.

LES REPRÉSENTANTS

DE

QUELQUES HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS

EN PEUL.

Le copte a été généralement considéré comme l'unique représentant de l'égyptien ancien, et aussi comme la dernière forme qui en ait survécu. Or, nous avons montré dernièrement que les dialectes mandés continuent le copte (cf. *Bull. Soc. Ling.*, t. XXX, p. 1), ce qui justifie l'hypothèse émise dans un article précédent (*Mém. Soc. Ling.*, t. XXIII, p. 149 et suiv.). Une étude comparée des vocabulaires du peul et de l'égyptien nous a permis de déterminer un certain nombre de correspondances et nous exposons ici une partie des résultats. La régularité de certains faits démontre que le peul représente un état de la langue dite du moyen empire. L'usage des formes participiales explique les différences très grandes précédemment relevées entre le peul et les langues qui, comme le copte-mandé et le bantou, n'ont gardé que l'infinitif.

S'il n'est pas nécessaire de fournir au lecteur des renseignements sur l'égyptien, langue dont le caractère quasi sémitique est généralement admis, nous ne pouvons nous abstenir de décrire brièvement le peul.

Les dialectes peuls, parlés par un peuple de pasteurs dont des groupements se rencontrent depuis le Darfour jusqu'aux rives du Sénégal, ne présentent que des différences insignifiantes de vocabulaire. L'ensemble du système phonétique et de la morphologie ne semble guère avoir varié au cours des siècles, et c'est pourquoi l'unité de ces idiomes a été reconnue par Vater dès

1808. Mais ce bloc homogène se sépare nettement des langues parlées dans les mêmes régions, et au cours du XIX^e siècle les opinions les plus diverses ont été professées sur l'origine des Peuls, qui étaient incontestablement des blancs ou tout au moins des rouges. On a dit qu'ils venaient de la Mélanésie, de la Judée, du Pount, du Maroc. Leur langue a été classée parmi les langues chamitiques, avec le nouba dans une classe à part, avec les langues négro-africaines, etc.

Nous avons exposé ailleurs le système nominal du peul⁽¹⁾, et un mémoire sur le verbe paraîtra prochainement. Ne voulant point allonger cette étude, nous ne pouvons entreprendre ici une explication détaillée de la morphologie peule, et nous prions le lecteur de consulter l'ouvrage si remarquable de M. Gaden, *Le Poular*, ainsi que nos deux mémoires. Les radicaux peuls sont :

- 1° Des participes qui correspondent aux participes égyptiens;
- 2° Des noms et des verbes dénominatifs, correspondant à des substantifs égyptiens;
- 3° Des qualificatifs représentant des qualificatifs verbaux ou non verbaux égyptiens (qualitatifs ou adjectifs coptes).

La catégorie ancienne est indiquée par la voyelle qui caractérise le radical. Dans les dialectes modernes on ne rapproche pas des radicaux à voyelles différentes. On forme des dérivés verbaux, nominaux ou qualificatifs au moyen d'affixes suffixés ou d'un préfixe nasal; les consonnes initiales et finales du radical peuvent varier en fonction des catégories grammaticales modernes. Exemples :

debbo « femme », plur. *rewbe*; diminutif *dew-el*, plur. *ndewoñ*;
hayre « pierre », plur. *kadye*;
rond-ude « porter », *dond-oto-do* « porteur », plur. *rond-oto-be*,
roh-tāde « décharger » (-t = suff. inversif).

L'étude des correspondances est délicate, car il y a lieu de tenir compte de la forme égyptienne représentée; ainsi un participe imparfait est représenté par la II^e et III^e radicale; l'évolution de ég. r I au kal et au causatif (après *s*) n'a pas toujours été semblable. Mais nous trouvons dans la voyelle radicale un indice précieux de la forme et si tout n'est pas encore clair, il nous a paru qu'il y avait urgence, vu l'importance de la question, à communiquer les résultats de ce premier sondage. Une étude

⁽¹⁾ L. HOMBURGER, *Les préfixes nominaux dans les parlers peuls, haoussa et bantous*, Paris, 1929.

détaillée des voyelles paraîtra ultérieurement, les tableaux suivants permettront au lecteur de comprendre les formes normales et courantes représentées par les voyelles peules, ainsi que les alternances des consonnes en peul.

Nous insistons sur le caractère provisoire des définitions phonétiques données. Il est possible d'affirmer que tel mot peul représente tel groupe d'hiéroglyphes; mais on ne pourra étudier l'évolution phonétique que lorsque l'on connaîtra les représentants du même groupe dans l'ensemble des langues africaines. Une grande prudence s'impose vu la complexité des facteurs dont il faut tenir compte.

Formes égyptiennes attestées par les voyelles peules (nous ne signalons ici que celles attestées par de nombreux exemples) :

Peul *a* :

1° Participe parfait bilitère :

peul *wad-ude* «mettre», < égypt. *wd*.

2° Substantif bilitère :

peul *ngabu*, plur. *gabi* «hippopotame», < égypt. *hb*.

3° Qualificatif bilitère :

peul *gaḏa* «derrière», < égypt. *ḥt*.

4° Participe parfait trilitère faible :

peul *'atty-ude* «laisser», < égypt. *ḥtj*.

5° Qualificatif trilitère faible :

peul *badyo* «unique», < égypt. *wj*.

6° Participe imparfait trilitère fort (rr-r) :

peul *nyam-de* «manger», < égypt. *wn-m*.

Peul *o* :

1° Participe parfait trilitère fort :

peul *foy-de* «luire», égypt. *p-sd*.

2° Qualificatif trilitère fort :

peul *lobb-* «beau», égypt. *n-fr*.

3° Substantif trilitère fort :

peul *bone* «malheur», égypt. *b-jn*.

4° Verbe qualificatif trilitère fort (rr-r) :

peul *yor-de* « être sec », égypt. *wš-r*.

Peul *e* :

1° Causatif bilitère :

peul *ne'ude* « élever un enfant », égypt. *ś-n-lj*.

2° Niphal ou participe parfait passif trilitère :

peul *lewe* « brûler », égypt. *nby* « terrains brûlés ».

3° Substantif de la forme rr-r :

peul *beti* « matin », égypt. *dwṣṣ-t*.

Peul *i* : formes de piel (intensifs, itératifs, etc.).

Peul *u* : le plus souvent peul *u* représente **o* > *u* après ou devant palatale ou bien devant **w* < *p, f, b*. Exemple :

peul *dyud-ude* « rôtir », < égypt. *śṣr* (**sośr*);

quelques exemples laissent entrevoir l'existence d'une forme de pual (passif du piel).

Exemples d'alternances consonantiques régulières en peul :

Initiale :

b-w : *be mbadi* « ils ont fait », sing. *o wadi*;

d-r : *be ndondi* « ils ont porté », sing. *o rondi*;

dy-y : *be ndyari* « ils ont bu », sing. *o yari*.

g-w ou ³ : *be ngari* « ils sont venus », sing. *o 'ari* (occid.),
o wari (orient.);

be nguddyi « ils ont volé », sing. *o wuddyi* (occid. et orient.);

p-f : *be pi'i* « ils ont frappé », sing. *o fi'i*;

ty-s : *be tyodi* « ils ont acheté », sing. *o sodi*;

k-h : *be kabi* « ils ont battu », sing. *o habi*.

Intérieur :

b-w : *fow-uru* « hyène », plur. *pohbi*;

d-r : *sudu* « maison », dimin. *tyurel*;

dy-y : *hayre* « pierre », plur. *kadye*;

g² : *nagge* « vache », plur. *na'i*;

p-f : *hofuru* « genou », plur. *koppi*.

Lois générales :

1° Tout mot concret (subst., qual., verbe) à initiale *w*, *r*, *y*, *w*, *f*, *s*, *h*, a une forme à initiale occlusive; mais certains mots à initiale *d*, *d*, *dy*, *g*, *ʾ*, *p*, *ty*, *k*, sont invariables.

2° Les mots à initiale *b*, *d*, *dy*, *t*, *l*, *m*, *n*, *ñ*, *ñ*, sont invariables dans un même dialecte.

Remarque. — Pour alléger l'aspect du mot, les géminées *dydy*, *tyty*, sont écrites *ddy*, *tty*, dans ce mémoire; cette graphie est d'autant plus légitime que la gémiation est surtout un renforcement de la consonne, ou bien résulte d'une contraction.

L'étude des correspondances égypto-coptes montre que les voyelles non accentuées ont été soit éliminées, soit remplacées par une voyelle faible notée par un trait; le copte présente donc des groupes de consonnes; d'autre part, certaines consonnes finales ont disparu. Les correspondances copte-mandées témoignent que l'évolution s'est poursuivie dans le même sens : la majorité des consonnes finales ont été éliminées ainsi que les consonnes initiales lorsque la voyelle accentuée suivait la II^e radicale.

Le peul a été plus conservateur que le mandé et le copte; en principe la I^{re} radicale a disparu si la syllabe n'était pas accentuée; toutefois cet amuissement a laissé des traces en modifiant l'évolution de la II^e radicale; d'autre part, l'amuissement de la III^e radicale, lorsque l'accent était sur la première syllabe, n'est pas constant.

Nous n'avons pas pensé qu'il fût utile d'essayer de déterminer toutes les lois de l'évolution des consonnes égyptiennes en peul et nous avons surtout cherché à expliquer les phonèmes peuls, mais pour ce faire il a été nécessaire d'étudier successivement les cas suivants :

A. Le mot peul représente égypt. *r-rr*, et la consonne étudiée est initiale dans les deux langues;

B. Le mot peul représente égypt. *rr-r*, et la consonne initiale peule = égypt. *r* II, la consonne égyptienne étudiée étant *α. r* I, *β. r* II;

C. La seconde consonne peule représente égypt. *r* II d'une forme *r-rr* ou *r* III d'une forme *rr-r*;

D. Traitement de *r* III des formes *r-rr*.

DES NASALES.

Le peul, comme toutes les langues africaines, distingue quatre nasales *m*, *n*, *ñ*, *ň*, susceptibles d'être employées tant à l'initiale qu'à l'intérieur des mots. Exemples :

mom-ude « frotter avec la main ouverte » ;

nan-ude « entendre » ;

ñañoru « espèce de violon » ;

ňon-ude « avoir envie de dormir ».

Les égyptologues n'ont employé dans les transcriptions que *m* et *n*, seules nasales différenciées dans les langues sémitiques et dans le copte écrit avec l'alphabet grec, mais les hiéroglyphes transcrits *m* ou *n* sont très nombreux. Les correspondances égypto-coptes ou égypto-sémitiques donnent :

Égypt. *m* = sémit. *m*, *b*, *p*, *n*, *w*, et cop. *m* ;

égypt. *n* = sémit. *n*, *l*, et cop. *n*, *l*.

En peul, la nasale préfixée au verbe avec un sujet au pluriel s'assimile à la consonne. Exemples :

o'ari « il vint », plur. *be ngari* ;

o wi'i « il dit », plur. *be mbi'i* ;

o rondi « il porta », plur. *be ndondi* ;

lorsque l'initiale est *y* au singulier, on peut avoir *ng* ou *ndy-* ; cf. :

o yi'i « il vit », plur. *be ngi'i* ;

o yimi « il chanta », plur. *be ndyimi*.

La nasale ne s'entend pas devant une consonne sourde, ni devant les consonnes dites claquantes : *b*, *d*, *dy*.

À l'intérieur, les nasales ont souvent été éliminées ou dénasalisées dialectalement ; cf. :

F. Djallon *ndowru* « rat », Sén. *domru* ou *domburu* ;

F. Djallon *wanyobe* « chasseur », Sok. *wayube*.

Au Fouta Djallon, une nasale finale devient *ň* ; cf. :


aň « moi », *oň* « celui-là même » = Sén. *am*, *on*.

Dans le même dialecte on a *-y* < *ni* ou *ň* ; cf. :

koy « ces petits », < *koň*.

En égyptien les hiéroglyphes transcrits par *m* sont très nombreux ; les raisons qui ont déterminé le choix des égyptologues

sont d'ordre divers; le plus souvent la présence d'une nasale en copte a paru probante.

L'hiéroglyphe , dit *m* syllabique, correspond en principe à peul *m* :

- A. Égypt. *mt* «mourir», p. *may-de*;
mj «eau», p. *mayo* «fleuve, mer»;
m «qui?», p. *mo?*;
m «à», p. *ma-*, préfixe des pronoms possessifs;
mk «protéger, aider», p. *ma'-de*;
mtmt «arranger, discuter», p. *mal-de*;
mḏr «emmurer», p. *meddy-ude* «enfermer»;
mj, impératif du verbe «venir», p. *ma*, auxiliaire futur impératif. •

B. α. Dans de nombreux substantifs *m* était un préfixe; le mot peul correspondant n'a pas toujours conservé la nasale, mais la consonne initiale est occlusive ou nasalisée.



Égypt. *mwnḥt* «vêtement», p. *ḥor-nude* «mettre un vêtement»;
m'ḥ, «lance», p. *gawal*, plur. *gawe*;
m'-ntt «pendant, alors», p. *nde*;
m' «à cause», p. *ngam*;
mḥnt «visage», p. *ḥari* (< **mḥnati*);
m'k't «lieu», p. *nokure*.

La nasale dentale de *nokure* représente *m'* > *ṇ* > *n* par dissimilation devant *k*.

β. Nous n'avons aucun exemple clair de vocable peul avec *m* à l'initiale représentant égypt. *r* II. Il y a eu amuïssement dans *tato* «trois» < *ḥmt-t*, mais il s'agit d'un quadrilittère.

- C. Égypt. *tm* «finir», p. *tim-m-ude*;
ḥm't «épouse», p. *hum-de* «épouser»;
wmm «manger», p. *nyam-ude*;
ndm «doux», p. *ndyum-ri* «miel».


- D. Égypt. *ḥtm* «fermer», p. *'udd-ude*;
wšm «pétrir», p. *ḥos-de*;
ḥtm «détruire», p. *hel-de* «être cassé».
im «peau», p. *nguru*, plur. *guri*.

À l'intérieur,  est souvent représenté par *ḥ*; on trouve aussi des traces d'assimilation (*n*, *ñ*, *ḏ*, *p*); la graphie  correspond à *w-b* ou à *ḥ*. Exemples :

Égypt. *mwnf* « un aide », p. *ballowo*, plur. *walluḥe*;
mrt « menton », p. *wahre*, plur. *bahe*;
mhr « traire », p. *ḥir-de*;
ʿam « savoir », p. *ʿan-dude*;
ḥms « courber », p. *ʿoñ-ude*;
rm « poisson », p. *ḥn-gu*, plur. *liddi*;
nms « bandes de toile », p. *leppi*;
mmt « poing », p. *womre*, plur. *gobḥe*;
nm « couteau », p. *labi*, plur. *laḥe*;
šmw « marcher », p. *yabḥ-ude*;
km-t « noire », p. *ḥale*;
nmj « nain », *raḥḥ-*, « court, de petite taille ».


Dans *leppi*, on a *p* < **ḥ* devant sourde; la dénasalisation est de règle après *n*. Vu la suppression fréquente dans les textes de *w* après *m*, l'étude de la correspondance *m* > *w*, *b* doit être réservée.

Lorsqu'il s'agit des autres hiéroglyphes transcrits par *m*, on retrouve les mêmes types de faits, soit : α' . peut *m* < égypt. **m*; β' . peut zéro < égypt. **m*; γ . peut labiale (*b*, *w*, *ḥ*) < égypt. **m*. Cf. :

 ou *mj* :


α' . *mj-t* « chat » > *musuru*.

β' . *mjs* « épine » > *gr̥e* (plur.); *mjn* « maintenant » > *dyoni*;
mjnb « hache » > *dyambere*, plur. *dyambe*; *mj* « si » > *so*.

 ou *ms* :

α' . *msl* « réfléchir » > *mdy-āde* (plur.); *ms* « vrai, bien » > *mody-*.


β' . *ms* « voir » > *yṛude*; *mswt* « jardin » > *dyubarde* « île, jardin », plur. *dyubare*; *mswt* « tige de blé » > *dyabere*, plur. *dyabe* « pied de mil ».

 ou *ms* :

α' . *msj* « façonner » > *mah-de*; *msn* « filer » > *moil-āde* « tortiller le fil ».

γ . *msj* « enfanter » > *ḥes-do* « qui vient d'enfanter »; *msnw*


« chasseur au harpon » > *bañowo*, plur. *wanyube* « chasseur de gros gibier ».

 ou *mn* :

α'. *mn* « durer, rester » > *muño* « patience »; *mn^c* « élever » > *mar-ude*, d'où *mnwt* « pigeon » > *mara-ndu* « pigeon domestique ».

β'. *mn^c t* « nourrice » > *ina* ou *nene* « mère »; *mnff^c t* « bracelet » > *jeggere*, plur. *pegge*; *mn^c t* « manière » > *du*, suffixe de noms de manière (*d* < *n*).


γ. *mnh* « exceller » > *hur-de*.

 ou *mr* :

α'. *mrj* « aimer » > *muy-de* « avoir envie de »; *mr* « lier » (C. *mour*) > *mör-ude* « coiffer ».


β'. *mrr* « aimer » (p. imparf.) > *yid-ude*.

γ. *mrr^c t* « chemin » > *bolol*, plur. *boh*.

 ou *md* :

γ. *mdw* « parler » > *wolw-ude*;
md^c t « paroles » > *bolle*;
mdw « bâton » > *weduru*, plur. *bedi* « matraque ».

β'. *mdww* « parler beaucoup » > *leb-ude*.

 ou *mt* :

β'. *mtr* « être présent »; *smtr* « examiner » > *ndar-ude* « être sur le point de, chercher »; *mtn* « donner un cadeau » > *ten-ude* « donner une dot »; *mt* « homme, mâle » > *-di* ou *-ri*, suffixe de noms de mâle.


md :

β'. *mdh^c t* « bois travaillé » > *lahal* ou *la'al* « écuelle en bois »;
mdh « travailler le bois » > *law-de*; *mdwt* « profondeur » > *luggere*.

Le flottement entre *lahal* et *la'al* justifie *h* > *w*, en général égypt. *h* > peul *h*, et peul *w* < *g* ou ?.

L'explication de ces faits ne saurait être entreprise actuelle-

ment, car il faudrait examiner les textes mêmes et tenir compte des formes conservées dans les autres langues africaines.




L'hiéroglyphe  ou *n* correspond en principe à peul *n* ou zéro.


- A. Égypt. *nhl* «vieillard», p. *naye-dyo*;
nwh «roussir», p. *naw-de*;
nhl «se fortifier», p. *nigg-ude* (piel);
nd «moudre», p. *nir-küde* (piel);
nij «qui», p. *-ndi*, *-di*, suffixe de noms relatifs;
ng «bovidé à longues cornes», p. *nagge*, *na'i*;
n, interrogatif, p. *na*;
n, préposition du datif. p. *-n*, suffixe verbal datif.
- B. α. *nhn* «enfant», p. *-gel*, *el*, suffixe diminutif;
nhl «fort», p. *-gor-*, *-wor-* «mâle. gros»;
nkt «chose», p. *hunde*, plur. *kulle*;
nw, fém. *nwt*, suffixe de nombres ordinaux, p. *-al*, *-hal*;
njw «gazelle», p. *dyawa*, plur. *dyawi*;
nrt «vautour», p. *dutal*, plur. *dute*.
- β. *nhbhb* «s'ouvrir», p. *ñab-ude*.
- C. *mn^ct* «nourrice», p. *ina* «mère»;
snk «sombre», p. *dyeng-ude* «faire sombre» (< caus. *ssnh*):
mnd «sein», p. *endu*, plur. *endi*;
rn «nom», p. *in-de*;
sn «baiser, deux», p. *sin-de* «accoler».



Les exemples d'assimilation plus ou moins complète de *n* = *r* II sont nombreux. Exemples :

- hnk* «donner», p. *holkk-ude*;
rnp^t «année», p. *dungu*, plur. *dubbi*;
wnm «manger», p. *nyam-ude*;
mjnb «hache», p. *dyambere*;
hpn «gras», p. *pay-* (*y* < **nj*).

- D. *wnn* «être», p. *won-de*;
bjn «mauvais», p. *bon-*.

Mais, si  = *n* paraît normal, on a souvent  = *l* ou *d* et  = *r* (*d*); or si *l* et *d* sont des consonnes invariables dans un même dialecte, elles peuvent se correspondre; d'autre part dans les langues africaines on constate souvent un flottement entre *l*, *r*,

d en fonction du degré d'ouverture des voyelles en contact (*ala*, *ere*, *idi*); nous pensons donc que l'évolution de  a été en partie déterminée par la forme grammaticale; mais il n'est pas possible de fixer actuellement les conditions.

Égypt  = peul *l*, *d* ou *r* (*d*);  (*nn*) = *d*-, *d* :

- A. Égypt. *nm* «couteau», p. *labi*, plur. *labe*;
nnjw «navires», p. *lana*, plur. *lanadyi*;
nmś «bandes de toile», p. *lèppi*;
nmś «coiffure royale», p. *lèppi* «turban royal»;
nm «dormir», p. *dan-āde*;
nmj «voyager», p. *dangal* «voyage»;
nfr «beau», p. *lobb*;
nsb «lécher» (C. *lepse*), p. *lādy-ade*;
ntnt «peau», p. *laral*, plur. *lare*;
nb «seigneur», p. *lam-āde* «commander»;
nmw «courtaud», p. *rahb*- (*nd*-);
nhp «sauter», p. *div-ude*;
nrj «être effroyable», p. *dir-de* «tonner»;
npj «partir», p. *dill-ude*.

- B. α. *nmśm* «rate», p. *dāmol*, plur. *dāmi*.

- C. *hnn* «phallus», p. *hallere*, plur. *kalle*;
hnn-t «palmier doum», p. *gelle-wi*, *gelleda*;
śnj-t «pluie», p. *sil-t-ude* «cesser de pleuvoir»;
hnw «demeure», p. *wuro*, plur. *gure*;
hntj «égorger», p. *hirs-ude*;
innm «peau», p. *nguru*, plur. *guri*.

(Dans *sil-t-ude*, *-t-* est un affixe inversif = C. *at-*.)

Peul *teño* «dot» est à rattacher à *mtn* «donner un cadeau» (*teñ-ude* «donner une dot» est un dénominatif); l'*n* représente *n* devant le suffixe *-w* du participe passif.

LINGUALES-DENTALES.

Les consonnes articulées avec la pointe de la langue, *t*, *d*, *r*, *l* alternent souvent en fonction de la catégorie grammaticale dans les langues africaines et les correspondances interdialectales démontrent un flottement (cf. en bantou ganda *tatu*, sotho *raro*, douala

lalo «trois»; mpongwé *ronda* «aime», *tonda* «aimer», ganda *lota* «réver», *ndoto* «rève» = sotho *lora*, *toro*).

En égyptien on trouve \ominus transcrit par *r*, \blacktriangle transcrit *t*, — transcrit *d*: en copte on a *r* ou *l* < *r* et *t* < *t*, *d*; nous avons vu que — correspond à C. *n* et *l*. En peul on a *t*, *d*, *ḏ*, *r*, *l*. Il existe dans tous les dialectes des mots qui ont constamment soit à l'initiale, soit à l'intérieur *t*, *d*, *ḏ*, *l*; mais les mots avec *r* à l'initiale ont toujours une forme avec *d*. Cf. :

dondoto-do «porteur», plur. *rondotoḥe*, *rundu* «charge» (impér.), *doni* «charge» (subs.);

d'autre part si *ḏ*-, *l*- sont invariables dans un même dialecte à l'initiale, ils peuvent correspondre. Exemples :

Fouta-Djallon *ḏagal* «rayon», Foula Kounda *langal*.

Il y a donc lieu d'admettre que le peul *r* ou *d* représente le traitement d'un même phonème antérieur en des conditions différentes. Vu les liens qui existent dans les parlers modernes, il est nécessaire de rapprocher les consonnes linguales-dentales; d'autre part, vu le flottement entre *n* et *l* en copte-égyptien, il faut tenir compte des correspondances de *n* lorsqu'on étudie *l*, *r*, *d*.



L'hiéroglyphe \ominus transcrit par *r* est représenté en copte bohairique par *r*, *l*, *i*; l'évolution *r* > *y* est ancienne car dès l'égyptien on a *šwḥ* pour *šwr*.

A la finale \ominus n'est représenté en copte que devant un suffixe. Cf. *ho* «visage», *hwa-f* «son visage» (dial. A. *hleḥ*) < *hr-f*.

En peul on a *l*, *r*- (*d*-) ou *y* (°) et très souvent *ḏ* à l'intérieur, l'amuïssement de *r*, II^e rad., est fréquent.

- A. Égypt. *rḥt* «laver», p. *lōt-ude*;
rd «croître (plantes)», p. *lad-ude* «se développer (des plantes)»;
rdj «coucher», p. *lēl-āde* «se coucher»;
rd «pied», p. *lat-ude* «donner un coup de pied»;
rm «poisson», p. *lingu*, plur. *liddi*;
rmtw «gens», p. *yimbe*;
rn «nom», p. *inde*;
rs «rhume», p. *is-l-ude* «éternuer» (Haute-Volta *dey-hule*);
rhjḥt «instruit», p. *'ek-āde* «s'instruire»;
rs «veiller, garder», p. *res-de* (< causatif);
rmnj «porter», p. *rond-ude*;
rnp't «année», p. *dungu*, plur. *dubḥi*;

- rɔw* « faire partir », p. *rɔw-de*;
r « à, vers », p. *-ir*, suffixe locatif.
- B. α. *ɲɲj* « porc », p. *ɣira-ladde* « sanglier, porc de la brousse »,
 β. *hrj* « dessous », p. *les* ou *ley*.
- C. *hrj* « craindre », p. *hut-de*;
hrp « se noyer », p. *yot-de*;
hrw « jour », p. *nyal-ande*;
hrp_s « ombilic », p. *gull-ol* « hernie ombilicale »;
hrp_s « ombilic », p. *gull-al* « cordon ombilical »;
irrt « œil », p. *yitere*, plur. *gite*;
dr̥t « scorpion », p. *yah-re*, *dyahe*;
irj « camarade », p. *gidya*;
grh « finir », p. *gas-ude*;
dsr « rouge », p. *soy-* « rouge fauve »;
wsr « dessécher », p. *yar-ude* « être sec » (plur. *dyar-*).
- D. *sšr* « rôti », p. *dyud-ude*;
dlr « amer », p. *hađi*;
srr « petit », p. *seđa* « peu »;
wtr « sang, vin », p. *wode* « rouge »;
swr « boire », p. *yar-ude*;
mtr « milieu », p. *nder* « dedans »;
hkr « avoir faim », p. *hody-ude*.

L'hiéroglyphe  transcrit *d*, correspond à sémitique *d* et à un *t* emphatique en copte. En peul, on a *d* ou *l*, quelquefois *t*; nous n'avons pas trouvé d'exemple de  donnant *r* et *d* (alternant) à l'initiale.

- A. Égypt. *d* « ici », p. *do*;
dp « goûter », p. *dem-gal* « langue » (*gal*, suff. instrum.);
dw_s « être au matin », p. *daw-de* « partir tôt »;
dw_s « être au matin », p. *lawlaw* « très tôt »;
d_s « dompter », p. *dah-de* « conduire par le cou »;
dsr « dompter », p. *dādi*, plur. *dalli* « bœuf porteur »;
dmj « ville », p. *luma* « marché » (orient);
dbh « prier », p. *duwāde* (emprunt arabe?);
dhnt « front », p. *tinde*, plur. *tiḏe*;
- B. α. *dw_st* « matin », p. *weti* ou *bete*;
dlr « amer », p. *hađ-ude*;
dsr « rouge », p. *soy-*.
 β. *idb* « rive », p. *dānde*, plur. *daw-de*.

- C. *wad* «mettre», p. *wad-ude*;
rd «croître», p. *lad-ude*;
'd-t «odeur agréable», p. *'ur-de*, plur. *urale*;
wl-t, quelque chose dans un abcès, p. *mbodi* «pus»;
pd «pied», p. *felo*, plur. *pele*;
kdj «tourner en cercle», p. *yl-āde*;
pdr «graisse», p. *hellere*;
md-t «paroles», p. *bolle*;
spd «oiseau», p. *fondu*, plur. *polli*.
- D. *hwd* «riche», p. *galo*;
iwd «séparer deux choses», p. *dyār-āde* «vanner»;
šbd «bâton», p. *sawru*, plur. *tyabbi*.

La dentale sourde $\Delta = t$ correspond à sémitique *t* ou zéro et à copte *t*; dans certains cas *t* à été amui dès l'égyptien; en copte le -*t* du féminin a disparu. En peul on a $t < t$ à l'initiale; mais à l'intérieur on a généralement *d-* (*r*) ou *l*, *y*. Ce traitement, étant parallèle à celui de *p* qui donne *f* ou *w* à l'intérieur, et de *ty* qui donne *s* ou *y*, n'est pas suspect, bien qu'il ne soit pas possible d'en rechercher les conditions aujourd'hui.

- A. *tm* «finir», p. *lin-ude*;
ts «embrasé», p. *tay-de* «fondre un métal»;
tbs «talon», p. *teppere*, *teppe*;
tf «cracher», p. *tup-t-ude* (or.), *tütt-ude* (occ.);
tw «appuyer», p. *tugg-āde* «s'appuyer»;
tp «tête», p. *tow-ude* «être haut».
- B. α . *tw* «ressembler», p. *way-de*.
 β . *mtn* «donner un cadeau», p. *teño* «dot»;
štp-t «morceaux de viande», p. *tewu*, *tebbuli*;
nij «qui», p. -*di*, -*ndi*, suffixe du nom relatif.
- C. *hṭp* «se coucher (soleil)», p. *hir-nange* «occident»;
hṭp «être content», p. *har-ude* «être rassasié»;
hṭm «variété de canard», p. *koral*, plur. *kore* «canard sauvage»;
pṭh «jeter à terre», p. *fer-āde* «gauler»;
šts «secret», p. *sūnde*, plur. *tyulle*;
wṭ-t «serpent», p. *mboddi*, plur. *bolle*;
štp «choisir», p. *sub-ude* ($u < *ol < *ot$);
wṭr «sang, vin», p. *wode* «rouge» ($d < r$);
kt «petit», p. *kal*, suffixe diminutif;
fṭt «gambader», p. *fol-de*;

nkt « chose », p. *kunde*, plur. *kulle*;
km't « noire », p. *hale-*;
tw't « ressembler », p. *way-de*;
mt « mourir », p. *may-de*;
bwt « avoir en aversion », p. *woda* « tabou »;
tb't « sandale », p. *fado*. plur. *pade*;
nht « fort », p. *gor-* « mâle »;
nht « visage », p. *ñari*.

D. *ir't* « œil », p. *yitere*, plur. *grite*;
hmt't « trois », p. *tato*;
sbt « mur », p. *sūdu* « case », diminutif *tyuret*;
w'tj « unique », p. *ngolu*.

L'amuïssement de *l* en certaines positions est attesté en peul. Cf. marwa *bulndu* « puits », poular *bundu*, plur. *bulli*, Fouta-Djallon -*āli*, suffixe du parfait négatif = marwa -*ay*; d'autre part nous avons signalé l'existence d'un rapport entre *d* et *l*; les variantes des correspondances d'égyptien *t* se réduisent donc à $t > d > l > y$ ou zéro, et $t > d > r$; or en copte on a *t* ou zéro < égypt. *t*. Il n'y a donc pas lieu d'être inquiet de l'apparente multiplicité des représentants d'égypt. *t* en peul qui se ramènent à : 1° *t* conservé comme sourde ou amui; 2° $t > d$ ou *d* entre voyelles ou sonores. Il semble qu'on ait $t < \text{égypt. } t$ III° rad. lorsque la dentale était initiale d'une syllabe et précédée d'une syllabe fermée; la présence d'un $t < \text{égypt. } t$ II° rad. atteste donc peut-être une forme verbale dérivée (niphāl, causative, etc.).

En résumé, nous avons pour les linguales initiales :

Égypt. $\Rightarrow (r) > l, y \text{ ou } r, r(d);$
 $\Rightarrow (d) > d, l, t;$
 $\Rightarrow (t) > t.$

Il est bien possible que des études ultérieures permettent de compléter ces données, mais ces correspondances nous paraissent solidement établies.

DES LABIALES.

Les égyptologues différencient dans leurs transcriptions quatre labiales non nasales : $\blacksquare = p$, $\lrcorner = b$, $\wp = v$, $\sim = f$. Le signe \sim est écrit toutes les fois que l'on transcrit *f*, les signes \blacksquare et \lrcorner figu-

rent le plus souvent dans les mots transcrits avec *p* ou *b*; mais on emploie *w* pour transcrire des signes variés.

En copte on a :

$$\begin{array}{lcl} b, u(w), m < b; & u(w) < w; \\ p, b < p; & f < f. \end{array}$$

D'après les égyptologues, *w* qui devenait facilement *y* devait être une semi-voyelle comme le *w* sémitique. Les correspondances donnent égypt. 𓂏 , = hébr. ו , ב , mais 𓂏 = ו ou ב . Dans certaines formes 𓂏 n'est pas écrit en égyptien.

En peul *p* et *f* alternent, cf. *Pulo*, plur. *Fulhe* «Peuls»; tout mot avec *f* s'oppose à une forme avec *p*; les mots avec *p* sans forme en *f* sont très peu nombreux, et les verbes de ce type sont des onomatopées; il n'y a donc pas lieu de s'en occuper. Il existe un certain nombre de verbes et de substantifs à initiale *b* ou *h* qui sont invariables, et un très grand nombre de mots avec *w* au singulier, toutefois parmi ceux-ci les uns s'opposent à une forme de pluriel avec *g*, d'autres à une forme avec *b*. Cf. :

o woni «il est», plur. *he ngoni*;
o wadi «il mit», plur. *he mbadi*.

Les correspondances interdialectales montrent les faits suivants :

1° Il peut y avoir métathèse de *w* et de *f*. Exemples :

Sén. *aflāde* «mettre un appui sous sa tête» = adam. *wal-fāde*;
 F. Djallon *howl-ude* «parler» = adam. *wolw-ude*.

2° *-w- < -f-*. Exemple :

F. Djallon *hown-ude* «saluer» = sén. *hofn-ude*.

3° *w > v* devant *i*. Cf.

F. Djallon *owīi* (à Mamou), *o vīi* (à Labé) «il dit», plur. *he mbīi*.

4° *p* et *f* > zéro. Exemples :

tūt-ude (itératif) = *tuptude* «cracher»;
dyāngo = *dyafungo* «demain».

5° *w = y*. Exemples :

F. Djallon *wonki* «vie» = marwa *yonki*;
 F. Djallon *kawe* «surprise» = marwa *kayefi*.

Vu les flottements modernes, certaines formes et certains vocables se reconnaissent difficilement. En principe égypt. $\sim (f)$ = peul p et f (à l'initiale) et p, f, b à l'intérieur.

- A. Égypt. *fṣt* « gambader », p. *fol-de*;
fṣt « charge », p. *faggo*;
fṣt « bénéfice », p. *faggu-du*;
fṣj « cuire », p. *fas-de*.
- B. α. *fnḏ* « nez », p. *nīte* ou *nīl-de* « mucosités » ($\tilde{n} < *wn < fn$).
 β. *nfr* « cœur », p. *ber-nde*, plur. *ber-de*;
nfr « bon »; p. *lobb-* (occid.).
- C. *ḥṣt* « agenouillé », p. *hofuru* ou *howru*, plur. *koppi* « genou »;
ḥṣ « saluer », p. *hof-n-ude* ou *how-n-ude*;
ḥṣt « ver intestinal », p. *keft* « tænia »;
ṣf « cracher », p. *tūp-t-ude* > *tūt-ude* (-t = suff. itératif).
- D. *ḥjḥ* « pleurer », p. *woy-de*;
ṣrf « être chaud », p. *tyeḏu* « saison chaude ».

Égyptien $\blacksquare (p)$ = peul f et p à l'initiale et quelquefois b , zéro. A l'intérieur on a f ou w ; à la finale de bilitères il semble qu'on ait souvent m dans les dérivés; en principe $p = r$ III a été amui dans les formes $r-rr$.

- A. Égypt. *pd* « genou » (C. *pat* « pied »). p. *felo*, *pele* « pied »;
pśn « plaie en fente », p. *seande*, plur. *pesane* « scarification »;
pṯḥ « jeter à terre », p. *fer-āde* « gauler »;
pśḏ « luire », p. *foy-de*;
pśš-t « moitié », p. *fettyere*, plur. *pettye*;
prj « bande », p. *fil-āde* « s'entourer de bandes »;
pṣj « berge », p. *forngo*, plur. *powle*;
pr-t « fruit, enfant », p. *ḥi* (C. *ehra*);
pdr « graisse », p. *hellere*;
pḥ « le derrière », p. *ḥawo*;
pṯw, plur. *ipw* « ce, ces », p. *o'o*, plur. *be'e*;
pn « celui-ci, celui-là », p. *on*;
pṯj « celui-là », p. *oya*.

- B. α. Nous n'avons pas reconnu encore de correspondance de forme $rr-r$ avec $\blacksquare = rI$.

β. ipd «oiseau», p. *fondu*, plur. *polli*;
hpn «gras», p. *fay-*;
mph «bas-ventre», p. *fas-ko* «poils du pubis».

C. *hpt* «embrasser», p. *huf-de*;
wp «porter», p. *bafal*, *bafe*;
sfr «côté», p. *saw-nd-āde* «être à côté»;
nšp «respirer», p. *dyose* «poumons»;
štp-t «morceaux de viande», p. *tewu*, *tebbulli*;
kp «main», p. *ham-de* «triturer»;
tp «tête», p. *tīm-de* «surplomber» (cf. *tōw-de* «être haut»);
dp «goûter», p. *dem-gal* «langue»;
wp «ouvrir», p. *bom-ri* «vierge».

D. *hrp* «se noyer», p. *yol-de*;
hrp «ombilic», p. *gull-ol* «hernie ombilicale»;
hrp «ombilic», p. *gull-ol* «cordon ombilical»;
hrp «conduire», p. *'ar-do* «chef peul»;
htp «se coucher (du soleil)», p. *hir-nange* «occident»;
htp-t «organe féminin», p. *kollu* «clitoris»;
rnp-t «année», p. *dūngu*, plur. *duḥḥi*;
štp «choix», p. *sumgo*, plur. *tyube* ($u < *ol < *ot$).

Égyptien $\mathbf{\bar{\Gamma}}$ (*b*) correspond à peul *w* et *b*, quelquefois à *m*, *f*(*p*),
b. Dans certaines conditions il y a eu amuïssement.

A. Égypt. *bjn* «malheur, mal», p. *bone*;
bj-f «pleurer», p. *bodyi* «pleurs»;
bšj «être humide», p. *bay-de*;
bjs-t «non», p. *wata*, auxiliaire impératif négatif.
bntj «un singe», p. *wandu*, plur. *baḍi*;
bnr «doux», p. *bel-* «doux»;
bntj «mamelles», p. *'endu*, plur. *'endi*;
bjs «minerai, mine», p. *'og-de* «extraire d'une carrière».



B. *α. bwt* «avoir en aversion», p. *woda* «tabou»;
kbb «devenir frais», p. *ḥuḥ-de* «être frais».
β. ibj, fém. *ibj-t* «panthère», p. *butori* (F. Djallon);
tb-t «sandale», p. *fado*, plur. *paḍe*;
nbw «tous», p. *fu*, *fof*.

C. *šw* «éléphant», p. *nyiwa*, plur. *nyibbi*;
šbj «panthère», p. *nyomgu*, plur. *nyomdyi* (Haute-Volta);
šḥ «mélanger», p. *dyib-ude*;


hb « hippopotame », p. *ngabu*, plur. *gabi*;
db « payer », p. *yob-de* (*ndy-*);
ub « rive », p. *dāde*, plur. *dawde*;
nhb « donner », p. *heh-ude* « recevoir » (passif);
db « doigt », p. *dyob-āde* « indiquer »;
gbj « souffrant », p. *nyawu*, plur. *nyabbuli* « maladie »;
hbj « danser », p. *am-de*;
ibs « talon », p. *teppere*, plur. *teppe*.

D. *njnb* « hache », p. *dyambere*, plur. *dyambe*;
wb « nettoyer », p. *wupp-ude* « nettoyer »;
nsb « lécher », p. *lady-āde*.

Lorsqu'il s'agit d'exposer les correspondances de *w* il y a lieu de tenir compte des hiéroglyphes.

 (*w*), initiale de radical n'est pas écrite dans les noms de lieu et d'instrument formés avec le préfixe  (*m*). Exemple :

mrh't « onguent » < *wrh* « oindre »;

lorsqu'il s'agit de verbes faibles en *-w*, la III^e radicale n'est écrite que dans certaines formes; en principe  = peut *w* (*b*) ou *h*.

A. Égypt. *ws'm* « pétrir », p. *hos-de*;
wsd « parler à », p. *wi²-ude*;
wd « mettre », p. *wad-ude*;
wmt « épais », p. *hut-* « obèse »;
wḏ { « retrancher », p. *buddyi* « châtré »;
 « couper des bandes », p. *badyi* « lanières d'écorce ».

B. α. *wḏ* « aller », p. *yah-ude*;
wbnw « blessure », p. *barme*;
wr²t « jambe », p. *wondu*, plur. *golli* « hanche »;
wgwt « mâchoire », p. *gabgal*, plur. *gabde*;
ws « ronger, mâcher », p. *dyak-ude*;
wgj « mâcher », p. *'atj-āde* « ruminer »;
wḏ « être sain », p. *dyady-ude* « revenu en bonne santé ».


β. *sw'tj* « qui n'est pas », p. *'alā* ou *walā*;
bwt « avoir en aversion », p. *woda* « tabou »;
twt « ressembler », p. *way-de*;
dws't « matin », p. *beti*.

C. *rjw* « chasser », p. *riw-de*;
nwh « roussir », p. *naw-de*;


msw't «file», p. *dyubarde*, plur. *dyubare*;
swr «boire», p. *yar-ude*;
dws «être au matin», p. *daw-de*;
mdww «parler beaucoup», p. *leb-de* (part. imp.);
wgwt «mâchoire», p. *gab-gol*, plur. *gab-de*;
hww't «corne», p. *luwal*, plur. *luwe*.

D. *mdw* «parler», p. *wolw-ude*;
šmw «marcher», p. *yabb-ude*;
nmw «courtaud», p. *ramb-* ou *rab̄b* «de petite taille»;
mtnw't «don», p. *teño* «dot».

Avec certains des signes transcrits *w* on a généralement en *peul* l'alternance *w* — *g* (et non *w* — *b*) :


 *wj* «loin», p. *wod̄d-ude* (dérivé de l'infinitif), plur. *ngod̄d-*;

ws't «lasson», p. *wors-ude* «prendre au lasso», plur. *ngors-*.

 *wn*, *wnn* «être», p. *won-de*, plur. *ngon-*;

wnwt «travail», p. *golle*;





wn-ms' «c'est vrai», p. *gonga*.

 *w'* «un», p. *wo-*, *go-*;


w't «l'unique», p. *ngotu*;


wj «être unique», p. *waddy-ude*;

wj «être unique», p. *Baddyo* «l'Unique (de Dieu)».

Le verbe *nyam-de* «manger», représentant le participe imparfait (*wn-m*) de *wnm* s'expliquerait par **gnam* ou par **winam* et n'apporte aucun éclaircissement sur la valeur de  : quant à  et  l'hypothèse de l'amuïssement de l'initiale labiale est plausible; car *s* et *'* peuvent être représentés par *g*; il s'agirait donc de formes *rr-r* ou *rr-*; l'opposition *go*, *Baddyo* répondrait à *rr-* et *r-rr*; car les voyelles *-o-*, *-a-* sont celles que l'on doit avoir dans ces formes; mais à moins d'admettre que  = *gb*, phonème propre à certaines langues occidentales, il n'y a aucun moyen d'expliquer le *g* des mots écrits avec ce signe.

Nous avons pour les labiales initiales :

 (*w*) > *w* (*b*), *b*;

 (*b*) > *b* (*w*), *'* (invariable);

$$\begin{aligned} \blacksquare (p) &> f(p), b; \\ \swarrow (f) &> f(p). \end{aligned}$$

PALATALES-SIFFLANTES.

Les égyptologues, en partie sous l'influence de faits sémitiques, ont différencié des sifflantes et des dentales d'espèces particulières \lceil (*s*), \rightarrow (*s*), \equiv (*s*), \rightleftharpoons (*t*), \swarrow (*d*). En fait les signes différents transcrits par ces lettres sont assez nombreux et il y a flottement pour quelques-uns, c'est ainsi que dans certains mots on a \lceil ou \rightarrow . Déjà dans l'écriture hiéroglyphique on a souvent \blacktriangle (*t*) pour \rightleftharpoons et \rightarrow pour \swarrow . En copte on a naturellement les phonèmes correspondants, soit *t* pour \blacktriangle et \rightarrow (anciens ou dérivés de \rightleftharpoons , \swarrow) et *j* ou *č* pour \rightleftharpoons , *j* pour \swarrow ; tandis que $s = \lceil$, \rightarrow et $\check{s} = \equiv$.

En peul *s* alterne à l'initiale avec *ty*; il n'y a pas de verbe, ni de substantif qui ait constamment un *s* à l'initiale; on trouve quelques vocables avec *ty* mais point de verbes. Dans *ty* l'élément dental est net, tant dans les dialectes de l'Adamawa qu'au Sénégal. À l'intérieur *s* correspond dialectalement à *y*. Cf. :

ngayka « trou », *ley* « dessous » et *ngaska*, lès;

des flottements de ce genre s'observent dans une même région. Les sonantes correspondantes à *ty*, *s* sont *dy*, *y*. Cf. :

o yahi « il alla », plur. *be ndyahi*;

hayre « pierre », plur. *kadye*;

o sodi « il acheta », plur. *be tyodi*;

holse-re « patte », plur. *kollye*.

Dans quelques mots on a *dy*, c'est-à-dire la prononciation dite *claquante* parallèle à *b*, *d*; le *dy* est invariable, et on trouve également un certain nombre de radicaux qui ont constamment *dy*, mais tout radical à initiale *y* s'oppose à une forme avec *dy* ou *g*.

En résumé une seule sifflante sourde, trois dentales palatalisées et *y*, pas de chuintantes, tel est le tableau des consonnes peules articulées entre les dentales et les vélaires.

Égyptien \rightarrow (*s* ou *z* selon les auteurs) est représenté par peul *dy* et *y* à l'initiale et par *s* ou *y* à l'intérieur. Exemples :

- A. Égypt. *shn* « prendre à la main », p. *dyog-ade* « tenir »;
shn « glisser, tomber », p. *dyomu*, plur. *dyobi* « chute »;

sj « ovidé », p. *dyaw-di* « bélier »;
szw « surveiller, se glisser », p. *dyewo-dyi* « patrouille »;
swr « boire », p. *yar-ude*;
sf « couteau », p. *yux-ude* « poignarder ».

B. α. Pas d'exemple clair.

β. Égypt. *šsp* « prendre », p. *dyep-t-ude*.

C. *šwsh* « élargir », p. *bes-d-ude* ou *beyid-ude*.

D. Pas d'exemple clair.

Il n'y a pas lieu d'être surpris de la rareté des exemples de r II et r III puisque dès l'égyptien il y a flottement entre *s* et *š*.

Égyptien | (š) est représenté en peul par *s* et *ty* devant la voyelle tonique; à l'intérieur on peut avoir *s* ou *y*. Exemples :

A. Égypt. *špr* « côte », p. *suyere*, *tyuye* « point de côté »;
špr « côte », p. *saw-nd-ade* « être à côté »;
šn « deux, baiser », p. *sin-de* « accoler »;
škj « odeur », p. *sityu-ngo*, plur. *sityu-li*;
šs « dos », p. *tyag-gal*, plur. *tyag-le*;
šr « variété d'oie », p. *tyay-gal*, plur. *tyay-le* « variété de canard »;
špr « arriver », p. *sopp-ude* « arriver à terme »;
šsm « brûler » (caus.), p. *sum-de*.

B. α. *šmšw* « aîné », p. *maw-do*;
štp-t « morceaux de viande », p. *tewu*, plur. *tebbuli*;
šmtr « examiner » (caus.), p. *ndar-ude*;
šdm « entendre », p. *tin-de*;
šnh « élever un enfant » (caus.), p. *ne'ude*;
šrh « annoncer » (caus.), p. *dyay-de* « annoncer ».

β. *ššw* « antilope », p. *tyiwa*, plur. *tyibi* « antilope scripta ».

C. *ššj* « cuit », p. *fas-ude*;
rš « veiller », p. *res-ude*;
mšn « filer », p. *moyl-ade* « tortiller »;
nsb « lécher », p. *lady-ade*;
šmšj « servir », p. *matyu-do* « esclave » (rr-r).

- D. *njś* « piquants, etc. », p. *gi'al*, plur. *gi'e* « épine »;
krs « os », p. *dyi'al*, *dyi'e*;
krs « enterrer », p. *'ir-āde* « s'enfouir ».

Égyptien \equiv ainsi que les autres signes transcrits par *ś* = peul *s-* (*ty-*) à l'initiale et *dy* ou *y* à l'intérieur.

- A. Égypt. *śt* « secret », p. *sūde*, plur. *tyulle*;
śt « secret », p. *sūd-ude* « tenir secret »;
śbd « bâton », p. *sawru*, plur. *tyabbi*;
śrr « petit », p. *śeda* « peu, petit »;
śnj-t « pluie », p. *sil-t-ude* « cesser de pleuvoir ».
- B. α. *śsp* « prendre » { p. *dyep-t-ude* (or.);
 { p. *dyett-ude* (occ.);
śśw « antilope », p. *tyiwa*, plur. *tyibi* « antilope scripta »;
śms « suivre », p. *matyu-ḏo* « esclave » (cf. copte *šemsī* « servir »).
- β. *dśr* « rouge », p. *soy-* « rouge fauve »;
nśp « respirer », p. *dyofe* « poumons »;
*wś** « mâcher », p. *dyak-ude*.

- C. Comme r II de trilitère, *ś* a été généralement amui, mais **o* > *u*; devant une III^e radicale nasale, on peut avoir *s*. Il n'est pas possible de poser des lois en ce qui concerne les bilitères, car l'unique exemple est un piel. Exemples :

Égypt. *śr* « rôtir », p. *dyud-ude*;
śśd « orner », p. *sud-āde* « mettre ses bijoux »;
wś-t « un oiseau », p. *bugandu*, plur. *bugali* « tourterelle »;
wśd « dire », p. *wi-ude*;
wśm « pétrir », p. *ḥos-de*;
rś « rhume », p. *'is-l-ude* « éternuer » (Haute-Volta, *dey-lude*);
isś « salive », p. *ngody-am*;
nnśm « rate », p. *dāmol*.

- D. Les exemples de *ś* III^e radicale d'une forme r-rr sont peu nombreux. Cf. :

fetty-ude « partager » < *pśś*;
isś « salive » > *ngody-am*

qui semblent indiquer l'amuissement de *ś*, mais un renforcement de r II (c'est-à-dire *ty* et *dy* et non *s*, zéro).

Égyptien \equiv (*t*) a été remplacé par \blacktriangle (*t*) dans certains mots dans des textes anciens et nous avons vu que le copte a *t* > \equiv

> **⤵**, mais *č* ou *j*, selon les dialectes, lorsque **⤵** a été maintenu; la notation *d* n'étant guère employée en copte que pour les emprunts au grec, et les flottements entre **⤵** et **⤴** étant assez fréquents, nous ignorons si en égyptien et en copte il s'agissait toujours d'une sourde.

Jusqu'ici nous n'avons pas réussi à identifier un très grand nombre de vocables peuls représentant des mots égyptiens avec **⤵**.

Égypt. *tnj* « où ? » = c. *tōn* ?, p. *to* ? et *toye* ? justifierait égypt. *t* > c. *t* = p. *t*, mais les pronoms suffixes de la 2^e personne, égypt. *tw*, plur. *tn* > *tw*, *tn* = p. *da*, *don* permettent de poser égypt. *t* = p. *d*, et si nous nous souvenons que p. *d* > *l* on peut admettre :

Égypt. *tnw* « compter », *tnw·t* « nombre » = p. *linu-de*, *limere*, plur. *lime*;
tpḥ « cavité » = p. *lōk-āde* « fureter dans une cavité », *lōkude* « mettre dans un creux ».

Comme représentant possible de **⤵** dans la série palatale, nous signalerons *tyofe* « urine » < *tʃj*, et pour ~~✕~~ transcrit *tʃ* on trouve *si-ude* « gouttier » < *tʃ* « goutte ».

Il n'aurait guère valu la peine de signaler ces correspondances si les exemples de **⤵** II^e et III^e radicales ne venaient les confirmer :

Égypt. *mṯm* « un vêtement de jeune fille », p. *som-āde* « s'envelopper »;
ntr « dieu », p. *tyerno* « marabout » (-*n* < égypt. *nj*).

Comme exemple de correspondances dans la série linguale à l'intérieur, nous citerons :

ittj > *itj* « prendre par force » > p. *tēt-ude* « piller »;
stj « engendrer », p. *sōt-de*, plur. *tyole* « penis »;
rmṯ « homme, personne », p. *ned-ḏo*, plur. *yim-ḥe*

Égyptien **𓄢** (*d*) et **𓄣** (*dʒ*) sont représentés par *dy* ou *y* (*dy*); après la voyelle tonique on peut avoir *s* ou zéro.

- A. Égypt. *ḏʕ* « tornade », p. *dyiwo-nde*;
ḏbʕ « payer », p. *yob-ude*;
ḏnh « faire prisonnier », p. *dyok-de*;

db « doigt », p. *dyob-āde* « indiquer »;
dr̥t « scorpion », p. *yah-re*, plur. *dyake*;
dr̥t « main », p. *dyult-ude* « boire avec la main ».

B. α. Pas d'exemple clair.






β. n̄dd̄dd « durer », p. *yer-de*;
w̄d̄s « être sain », p. *dyady-ude* « revenir en bonne santé ».



C. *w̄d̄* « couper », p. *buddyi* « châtré »;
ḏ « creuser le sol », p. *'as-de*;
w̄d̄s « arme qui tue », p. *mbāngu*, plur. *bāḏi* « zagaie »;
fnd̄ « nez », p. *ñil-be* ou *ñitte* « mucosités ».

D. Peu d'exemples.

ṇd̄ « être peu », p. *gall-ude*.

Les phonèmes égyptiens qui sont représentés en peul soit par des palatales ou dentales palatalisées, soit par des sifflantes donnent donc les correspondances suivantes à l'initiale :











 > p. *s* et *ty*;
 > p. *s* et *ty*;
 > p. *y* et *dy*;
 > p. *y* et *dy*;
 > p. *s* et *ty* ou *ḏ, l, t*.

Puisque nous avons constaté un flottement entre *d, l* et *t* pour égypt. , il semble que nous ayons en peul une trace du phénomène que laisse entrevoir en copte, saïdique *j* et bohairique *č*, autrement dit  notait un phonème exposé à devenir sonore (si tant est qu'il s'agit d'une sourde primitive), ou sourde (s'il s'agit d'une ancienne sonore).

GUTTURALES-LARYNGALES.

Les égyptologues ont classé les gutturales et les laryngales égyptiennes d'après leurs correspondants sémitiques. Le tableau

suivant indique les faits considérés comme normaux; nous y avons ajouté le \aleph généralement classé comme semi-voyelle.

ÉGYP TIEN.	TRANSCRIPTION.	HÉBREU OU ARABE.	COPTE.
—	—	—	—
	<i>s</i>	ס	<i>i</i> ou zéro
	<i>ʿ</i>	ע	zéro
	<i>h</i>	ה	<i>h</i>
	<i>h</i>	ה	<i>h</i>
	<i>h</i>	ה ou ש	<i>h</i> ou <i>š</i>
	<i>h</i>	ח	<i>h</i>
	<i>k</i>	ק	<i>k</i> ou <i>č</i> (<i>j</i>)
	<i>k</i>	כ	<i>k</i> ou <i>č</i>
	<i>g</i>	ג	<i>č</i> (<i>j</i>)
	<i>i</i> ou <i>j</i> (<i>y</i>)	י ou ל	<i>i</i> ou zéro

Le copte présente des gutturales, des palatales ou des aspirées, et en peut nous retrouver le même système. Toutefois, vu les alternances, les vocables avec *h* ou *ʿ* comme ceux avec *y*, *w* ont toujours une forme avec occlusive *k* ou *g* (quelquefois *dy*).

Nous examinerons d'abord *h*, *k*, *ʿ* et *h* et ensuite *s*, *k*, *g*, *h*, *i*. Les signes transcrits par *h* étant multiples, nous avons renoncé à étudier les correspondances de ce groupe dans ce mémoire.

A. Égypt. \aleph (*h*) = p. *h* et *k* :

Égypt. *h*j « couler (d'un fleuve) », p. *hay-de*;
*h*wj « battre », p. *hab-ude*;
*h*kr « avoir faim », p. *kody-ude*;
*h*ntj « tuer un animal », p. *hirs-ude* « égorger »;
*h*pt « embrasser », p. *huf-ude*;
*h*nn « phallus », p. *hallere*, plur. *kalle*;
*h*f:t « ver intestinal », p. *kefi* « tænia »;
*h*rj:t « peur », p. *kulol*;
*h*sw « abondance », p. *hew-de* « être abondant »;
*h*f:t « agenouillé », p. *hofuru*, plur. *koppi* « genou »;
*h*f:t « saluer », p. *hof-nude*.

B. α. Égypt. \aleph = p. zéro :

Égypt. *h*dw:t « lumière de la lune », > p. *lew-ru*, plur. *lebbi*
 « lune », *lelewal* « clair de lune »;

hnw't « vase pour le vin », > p. *lū-nde*, plur. *lode* « canari » (cf. c. *hno*);

hnw't « corne », p. *luwal*, plur. *luwe*;

β. *h* et *k* :

dh'r « être amer », > p. *haḏ-ude*;

nḥb't « nuque », > p. *hoyudi*, plur. *koyuli*.

C. Égypt. 𓆎 = p. zéro, *s*, *k* (*h*) :

Égypt. *ih* « bovidé mâle » > p. *nga-ri*, plur. *ga'i* « taureau »;
nwh « corde », p. *bohere*, plur. *bokki* « baobab » (ou arbre à corde);

ih't « champ », > p. *ngesa*, plur. *gese*;

mdh « cercle », > p. *lasal*, plur. *lase*;

mph « bas-ventre », p. *fas-ko* « poils du pubis » (*ko* est un suffixe collectif).

D. Égypt. 𓆏 = p. zéro :

wsḥ « durer », > p. *boy-de*;

wḏh « sevrer », > p. *wōt-ude* « enduire les pis (pour empêcher un veau de têter) ».

La sifflante représente vraisemblablement la palatalisation de *h* devant une voyelle palatale ou *-j*.

Égypt. 𓆐 (*k-*) = p. *k* (*h*) :

A. Égypt. *kt* « petit », p. *-kal*, suffixe diminutif;

ks't « travail », p. *kugal*;

ktkt « casser », p. *hel-ude* « être cassé »;

ksp (et *hsp*) « cacher », p. *how-dē* « clôturer »;

ksp « fumiguer », p. *how-nu-de* « noircir ».

Égypt. 𓆑 = p. zéro, *h* (*k*) :

B. α. Égypt. *km*, fém. *km't* « noir », p. *ḥale-*;

kwj « je », p. *mi*;

ksw « provisions » (?), p. *dyoba-ri*.

β. *nkt* « chose », p. *hunde*, plur. *kulle*.

C. Égypt. *mk* « protéger », p. *ma'-de*;

D. Égypt. *mk't* « lieu », p. *nokure*, plur. *noké*.

L'alternance *k-h* en peut expliquer la confusion des représentants de *h* et de *k*.

Égypt. \rightarrow (°) = p. *g*, *w*, °.

A. Égypt. ° « ici », p. *ga*;

° « grand », p. *-ga*, suffixe d'augmentatif;

° *m* « savoir », p. ° *an-dude*;

° *d* « creuser le sol », p. ° *as-ude*;

° *wj* « dérober », p. *wudy-ude* (*ng-*);

° *nd* « être peu », p. *gall-ude*;

° *rt* « jouer », p. *wolo*, pl. *gole*.

B. α. Pas d'exemples clairs.

β. Égypt. *mb* « lance », > p. *gawal*, plur. *gawe*;
w't « unique », > *ngotu* (*n* est un préfixe).

C. Égypt. *p'j* « berge », p. *fon-go*, plur. *pow-le*;

° *t* « tornade », p. *dyiwo-nde*;

° *hp* « manger », p. *fag-āde*;

° *b* « se réunir », p. *dyiggo-re* « caravane »;

° *h* « coin », p. *dyok-du*;

° *sn* « frotter », p. *yigg-ude*.

D. *mn* « élever », p. *mar-ude*;

° *m* « vrai, bien », p. *medy-ude*;

° *w* « couper », p. *buddy-ude* « châtrer »

Il semble qu'il y ait eu le plus souvent assimilation et contraction de ° II^e ou III^e radicale plutôt qu'amuissement.

Égypt. ° (*h*) = p. *w* (*g*) ou *y* (*g*) ou ° (*g*) :

A. Égypt. *hb* « hippopotame », p. *ngabu*, plur. *gabi*;

° *ntj* « devant », p. *yeso*, plur. *gese* « devant, visage »;

° *h* « être rapide », p. *wādy-ude* (*ng-*);

° *t* « feu », p. *yite*, plur. *gyitele*;

° *mn't* « palmier doum », p. *gelle-wi*, plur. *gelle-de*;

° *tj* « cesser de », p. ° *atty-ude*;

° *rp* « conduire », p. ° *ar-dude*;

h̄tm « fermer », p. *'udd-ude*;

h̄bj « danser », p. *'am-ude*.

B. α. Égypt. *h̄mt*, fém. *h̄mt-t* « trois », p. *tato*.

β. *n̄hn* « enfant », p. *-ngel, -wel*, suffixe diminutif;

n̄ht « fort », p. *gor-, wor-* « mâle, fort », cf. *nigg-ude* « devenir fort » (piel);

n̄h̄h̄b « s'ouvrir », p. *n̄ab-ude*.

C. *sh̄n* « prendre à la main », p. *dyog-āde* « tenir »;

r̄ht « laver », p. *tōt-āde*;

th̄b « mouiller », p. *tob-de* « pleuvoir »;

ph̄s « fendre », p. *feddy-ude*;

n̄h̄h « vieillard », p. *naye-dyo*.

D. *n̄wh̄* « roussir », p. *naw-de*;


sb̄h̄ « mélanger », p. *dyih̄-ude*;

sp̄th̄ « faire tomber », p. *fer-āde* « gauler ».

Le causatif *sn̄h̄* « élever un enfant » donne *neh-ude* ou *ne'ude*, l'aspirée sourde s'explique sans doute par une assimilation à *s* > **h* à l'initiale avant que de disparaître.

On retrouve un certain flottement et *k* < *h* dans le suffixe *wi* ou *hi*, *ki* des noms d'arbre au singulier < égypt. *h̄t* « arbre, bois ».

Pour ces quatre consonnes les exemples sont nombreux et clairs : il s'agit de gutturales qui le sont restées normalement. On n'a *y* que devant voyelle palatale *e* ou *i*. Les autres consonnes du groupe sont moins claires. Nous indiquerons certaines correspondances, mais nous croyons qu'il faudra renoncer actuellement à poser des lois précises.

Pour  (*s*), considéré comme ayant noté l'esprit doux, les formes du type A sont peu nombreuses si l'on s'en tient à la forme et non aux transcriptions et donnent *'*, *w* et *g*; mais, lorsqu'il s'agit de la II^e radicale, on a des exemples multiples attestant une palatale, et les signes variés transcrits par *s* à l'initiale donnent également des palatales ou zéro. Ne voulant pas compliquer l'impression, nous indiquons les mots de cette dernière catégorie par un †.

A. Égypt. *sr̄* « rôtir », p. *dyud-ude*;

mm̄-t « poing », p. *wom-re*, plur. *gob̄he*;

sf̄ « gourmand », p. *'ayb-ude* (*g-*);

† *sw̄t* « longueur », p. *dyut-de*;

- † *šbw* «éléphant», p. *nyirwa*, plur. *nyibbi*;
 † *šbj-mh* «guépard», p. *nyomgu*, plur. *nyomdyi*;
 † *šbli* «mélanger», p. *dyib-ude*.
- B. α. Égypt. *špd* «oiseau», p. *fondu*, plur. *polli*;
 † *šw'tj* «qui n'est pas», p. *walā* ou *'alā* (cf. c. *at-*);
 † *šbj't* «léopard», p. *butori*, *butodyi*.
- β. *m₃₃* «voir», *yī'ude* (*ng-*).
- C. Égypt. *šsm* «incendier» (causatif), p. *sum-de*;
m_{3t} «réfléchir», p. *midy-ade*;
i_{3't} «dos», p. *'ady-āde* «coucher sur le dos»;
h₃ «occiput», p. *hodyu-du*;
'₃ «ici», p. *ga*;
'₃ «grand», p. *-ga*, suffixe augmentatif;
k_{3j't} «partie supérieure», p. *hōre*, plur. *koye* «tête».
- D. Égypt. *'w_{3j}* «dérober», p. *wuddy-ude*;
'w_{3't} «vol», p. *nguyka*, plur. *guyde*;
dw₃ «cinq», p. *dyoyi*, *dyowo*;
m₃₃ «voir», p. *yī'ude*.

Égyptien *▲* (*k*) correspond à hébr. *k* (emphatique) et, le plus souvent, à copte *h*, toutefois dès l'égyptien, *▲* a été quelquefois remplacé par *▢* (*g*) et alors on trouve en copte *č* ou *j* selon les dialectes. En peul nous avons des exemples de *dy-* ou *g* et de *'* (invariable), lorsqu'il s'agit de *k* = r l d'une forme r-rr; à l'intérieur les exemples clairs font défaut; ceci s'explique facilement par l'amuïssement de *'* qui semble être le représentant normal de *k* à l'initiale des verbes au kal.

- A. Égypt. *k_{3d}* «cercle», p. *yil-āde* «tourner en cercle» (piel);
k_{3d} «tourner autour», p. *dyil-ol* ou *gil-ol* «vertige»;
k_{3s} «os», p. *gi'al*, plur. *gi'e*;
k_{3'h} «coin», p. *dyok-du*;
k_{3s} «enterrer», p. *'ir-āde* «s'enfouir» (piel);
k_{3j} «être fort», p. *dyin-ude* (piel);
k_{3n} «achever, finir», p. *dyin-ude* (piel);
k_{3j} «être jaune», p. *'ol-de* (invariable);
k_{3n}k_{3n} «piler», p. *'un-ude* (invariable).
- B. α. Égypt. *k_{3bb}* «devenir frais», p. *hub-de* «être frais» (? pual);
k_{3j} «être gras», p. *naw-de* (< causatif) «enduire de graisse»;
k_{3j't} «champ sur les hauteurs», p. *dyeri*.

- C. Égypt. *hkr* «faim», p. *hege*;
hkr «avoir faim», p. *he-id-ude* (dénominatef);
hkr «avoir faim», p. *hody-ude*.

Égyptien $\overline{\Delta}$ (*g*) correspond à hébr. ג ou ך, c'est-à-dire à *g* ou à *k* emphatique et à copte saïdique ġ, bohairique j; nous avons vu que l'on trouve égypt. *g* < égypt. *k*. Le représentant peul paraît être *g* et *w*, une nasale en contact est palatalisée (cf. peul *nyam* < *wmm*).

- A. Égypt. *gmh* «regarder», p. *wom-b-ude* «surveiller» (*ngom*);
grh «finir», p. *gas-ude* «être fini» (qualitatif);
grj «oiseau» (c. ġre «volaille»), p. *gerio-gal*, plur. *gerio-de*
 «poule» (le *t* < -*t* du féminin);
gbj «souffrant», p. *nyawu*, plur. *nyabbuli* «maladie» (*n*, préf.).

- B. α. Égypt. *gʒb* «bras», p. *dyu-ngo*, plur. *dyude* (*u* < **ow* < **ob*);

grg «mensonge», p. *dyoy-re* «ruse»;
gmn «mou», p. *nyolu* «pourriture» (sens du mot copte de même racine).

β. *wgwʔ* «mâchoire», p. *gab-gal*, plur. *gab-de*;
wgʒ «mâcher», p. *ʔaty-āde* «ruminer».

- C. Égypt. *ngʒ* «bovin à longues cornes», p. *nagge*, plur. *naʔi*
 «vache, bovidé»;
ʒg «planter», p. *ʔaw-de* «ensemencer»;
dgʒ «planter», p. *luw-de* «faire les trous pour la semence»

D. Des exemples de *g* III^e radicale nous manquent.

Égyptien \square (*h*) qui correspond à *h* en hébreu et en copte présente cette particularité que certains mots sont écrits \square dans les textes tardifs; en peul on a normalement *h-* (*k-*) à l'initiale, mais lorsqu'il s'agit des vocables qui présentent *h* et *hʒ* dès l'égyptien, on peut avoir *y*, c'est-à-dire le représentant normal de *ʒ*. Nous signalons le fait; mais nous ne voulons point essayer de l'expliquer.

- A. Égypt. *h*, *hʒ* ou *hʒj* «époux», p. *hōw-de* «accomplir l'acte conjugal»;
hd «s'opposer à, attaquer», p. *had-ude* «défendre, empêcher»;
hddwʔ «famine», p. *hōr-de* «jeûner»;

hd't «épine de l'acacia», p. *kotyal*, plur. *kotye* «branche épineuse»;

hrw «être satisfait» (cf. *htp* même sens), ? p. *har-de* «ras-sasié»;

hrp > *harp* «se noyer», p. *yol-āde* (*ndy-*);

h₂ «ô» (vocatif), p. *yo*;

hsw «temps», p. *dyo e dyo* «de temps en temps»;

hrw > *h₂rw* «jour», p. *nyāde*, plur. *nyalle*.

Faut-il voir dans ces derniers mots des exemples à ranger dans le groupe B. α., c'est-à-dire de type rr-r? Cela ne nous paraît guère probable; l'étude des formes conservées en d'autres langues africaines permettra seule d'éclaircir ces faits. Sur les cinq cents mots représentés en peul et étudiés en vue de ce mémoire nous n'en trouvons que trois avec □ à l'intérieur en égyptien, soit :

Égypt. *nkp* «sauter» > (?) *diw-ude* (piel);

rhb «chaleur du feu» = רהב > *lewlew-de* «flamme»;

dhn't «front» > *tinde*, plur. *ti²de*.

L'amuissement paraît être ancien, car le ' du pluriel peut marquer la disparition de -n devant *d*.

Égyptien 𓂏 (i) noterait une consonne semi-voyelle palatale *y* (notée *j* par les égyptologues allemands dont les travaux nous ont servi pour la rédaction de ce mémoire et qui nous semble avoir été assez voisine du *j* français, ce qui nous a décidé à conserver ce signe); les correspondances seraient hébreu *y* ou *l* et copte *i* ou zéro. Pour 𓂏 on aurait 𓂏 dans certains mots.

En peul le 𓂏 correspond à *dya*; cf. :

Égypt. *iw²w* «anneau», p. *dyawo*, plur. *dyawe* «bracelet».

iw²t «héritage», p. *dyōwre*, *dyōwe* (*ō* < **aw* < **a'*);

iw²rt «femme enceinte», p. *dyarl-* «femelle»;

iw «variété de chien», p. *dyab-de* «flairer»;

iwšw «balance», p. *dyay-de* «balancer»;

iwtn «sol, poussière», p. *dyārēdi*, plur. *dyarēle* «sable»;


iwd «séparer deux choses», p. *dyār-āde* «vanner».


Lorsqu'on a 𓂏 (et non 𓂏), on a également *dy* pour 𓂏, mais la voyelle est différente; cf. :

Égypt. *iw²n* «appui», p. *dyōñ-ade* «s'appuyer» (mais cf. aussi

shn't «poteau, appui»);

iw «le bossu», p. *dyugado*.

Nous ne pouvons examiner ici tous les signes considérés comme représentant  suivi d'une consonne déterminée; les exemples ci-dessus montrent que la voyelle a pu influencer sur la graphie.



En principe  est représenté en peul par ' et g. mais devant voyelle palatale on peut avoir y et dy: à l'intérieur on a quelquefois s. En peul même t, d + w > ty. dy (cons. palatales).

- A. Égypt. *is't* « dos », p. *'ady-āde* « coucher sur le dos »;
ih « bovidé mâle », p. *ngari*. plur. *ga'i* « taureau »;
ir't « œil », p. *yitere*, plur. *gite*;
iss « salive », p. *ngody-am*;
irj « appartenant à », p. -ar. suffixe de substantif;
id't « odeur agréable », p. *'ur-gol*, plur. *'urale* (u invar.);
ittj « prendre », p. *'itt-ude* (invar.);




- B. α. Égypt. *iw* « être », p. *wā-de*;
idb « rive », p. *dā-nde*, plur. *dawde*;
ip't. mesure de fruits, p. *fāndu*, plur. *pali*, grande calebasse
 qui sert à mesurer.

β. *nyaw* « gazelle », p. *dyawa*, plur. *dyawi*;
mjnb « hache », p. *dyambere*, plur. *dyambe*;
mjs « épine », p. *dyi'al* ou *gi'al*, plur. *gi'e*;

- C. Égypt. *bj'f* « pleurer », p. *bodji* « larmes »;
mj « eau », p. *mayo* « fleuve. masse d'eau »;
mjt « chatte », p. *musuru*, pl. *musudji*;
sjn « frotter », p. *yigg-ude* (dy-) [piel];
mj « si », p. *so*;
mjn « comme cela », p. *nōn*;
bjn « malheur, mal », p. *bone*.

D. Dans les verbes faibles,  n'était écrit à la finale que dans certaines formes et il n'est pas possible de poser dès aujourd'hui de lois relatives au traitement en peul du  III^e radicale.

On peut résumer ainsi les correspondances à l'initiale en peul des gutturales-laryngales de l'égyptien.

Égypt.  (h), p. h et k;
 (k), p. h. et k;
 (ʿ), p. g et w ou ';

⊙ (*l*), p. *g* et *w* ou ^ʾ; *y* devant palatale;

𐎡 (*s*), p. *dy* (*g* et ^ʾ);

𐎢 (*k*), p. *dy* (*g* et ^ʾ);

𐎣 (*g*), p. *g* et *w* ou ^ʾ;

𐎤 (*h*), p. *h* et *k*;

𐎥 (*i*), p. *g* et ^ʾ, ^ʾ, *y* devant palatale.

Tant que l'étymologie de l'ensemble du vocabulaire ne sera pas connue, il serait imprudent de tirer des conclusions d'ordre phonétique en s'appuyant sur les faits constatés. Il est évidemment possible que l'analogie ait déterminé certaines alternances, mais pour l'affirmer il faut attendre que l'étude des autres langues éclaire l'histoire de l'évolution des hiéroglyphes; on ne saurait trop rappeler que ceux qui ont déchiffré ces signes se sont uniquement inspirés de la phonétique sémitique, très différente du système africain.

CONCLUSIONS.

Nous avons voulu mettre sans tarder à la disposition des linguistes les résultats d'un premier sondage, et cela afin de permettre aux égyptologues de profiter des éclaircissements que le peul apporte à la question du vocalisme. Nous croyons que la majorité de nos exemples sont exacts; car le plus souvent il y a synonymie absolue et correspondance phonétique régulière des divers éléments.

Vu les flottements et les obscurités signalés par les égyptologues en ce qui concerne certaines graphies, il y a quelques exemples qui nous paraissent moins sûrs que les autres, mais nous avons toujours évité d'appuyer une correspondance sur de telles formes. Par suite même du fait qu'il s'agit plutôt d'une étude préliminaire que d'un travail définitif, nous nous abstenons de poser des conclusions relatives à la phonétique. Le lecteur trouvera dans les deux tableaux ci-après les correspondances qui nous paraissent établies; mais les seules conclusions que nous voulons dégager de notre étude sont les suivantes :

1° Il est possible de poser des correspondances entre le peul et l'égyptien tant pour l'initiale que pour la seconde consonne peule;

2° Les mots cités appartiennent au vocabulaire usuel et ne paraissent guère susceptibles d'être des emprunts (nous avons cité plus de trois cents mots différents);

3° Les mots égyptiens sont généralement ceux qui étaient employés en égyptien ancien (moyen empire);

4° Les voyelles varient selon la forme égyptienne; le sens du radical peut est fonction de la voyelle; les Peuls ont pris l'habitude d'employer chaque forme verbale ancienne, comme un verbe indépendant, mais il faudrait examiner les textes avec soin avant d'affirmer que la langue moderne ne présente aucune trace de l'état ancien. S'il est vrai que les Peuls conjuguent complètement des formes primitivement distinctes, il y a lieu de se rappeler que l'on constate un phénomène analogue en grec. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'évolution du verbe égyptien en peul, et le changement de système ne peut être invoqué contre la thèse de l'unité antérieure.

S'agit-il d'une langue dérivée de l'égyptien? Ou y a-t-il lieu d'admettre que le peul et l'égyptien représentent une même langue commune? Nous pensons qu'il est plus simple d'admettre l'hypothèse de la filiation, vu la présence d'éléments hébraïques dont l'évolution a été semblable à celle des mots égyptiens présentant les mêmes phonèmes; on peut se demander si les ancêtres peuls, dont l'égyptien était la langue usuelle, n'auraient pas été non des Égyptiens, mais bien des Juifs émigrés comme le pensait Delafosse.

Tableau des correspondances normales (syllabe accentuée).

		PEUL.	
ÉGYP TIEN.	COPTE.	INITIALP.	INTÉRIEUR.
ʾ	{ ei	dy	dy
	{ zéro	ʾ, g	y, zéro
i	{ ei	g (ʾ)	g, y
	{ zéro		zéro
ʿ	zéro	g, ʾ (g), w (g)	w, zéro, g
w	ou, u	w (b), w (g). b	b, b, w
	{ b		b ou w
b	{ ou	{ b, b (w)	p
	{ m		m
p	{ p	f (p);	f ou w
	{ b	b	
f	f	f (p)	f ou b
m	m	{ m, zéro	m, b
		{ b (w)	

ÉGYP TIEN	COPTE.	PEUL.	
		INITIALF.	INTÉRIEUR.
n	$\left\{ \begin{array}{l} n \\ l \end{array} \right.$	n	n
r	$\left\{ \begin{array}{l} r \\ l \end{array} \right.$	l, d	l, r
h	$\left\{ \begin{array}{l} r \\ l \end{array} \right.$	$d (r)$	$d, d (r)$
h	$\left\{ \begin{array}{l} ei \\ h \end{array} \right.$	l	$l, \text{zéro}$
h	$\left\{ \begin{array}{l} ei \\ h \end{array} \right.$	$\text{zéro}, y$	$y, \text{zéro}$
h	$\left\{ \begin{array}{l} h \\ h \end{array} \right.$	$h (k)$	zéro
h	$\left\{ \begin{array}{l} h \\ h \end{array} \right.$	$h (k)$	$\text{zéro}, ', k$
h	$\left\{ \begin{array}{l} h \\ s \end{array} \right.$	$' (g), w (g)$	$\text{zéro}, g$
h	$\left\{ \begin{array}{l} s \\ h \end{array} \right.$	$y (g)$	y
h	$\left\{ \begin{array}{l} h \\ h \end{array} \right.$	non déterminé	
s	s	dy, y	
s	s	$s (ty)$	$ty, s, y, '$
s	s	$s (ty)$	$dy, y, \text{zéro}, s$
k	$\left\{ \begin{array}{l} k \\ \sigma = \alpha \end{array} \right.$	dy	zéro
k	$\left\{ \begin{array}{l} k \\ \sigma \end{array} \right.$	$h (k)$	dy
g	$\left\{ \begin{array}{l} \sigma = \alpha \end{array} \right.$	$g, ' (g)$	$k, \text{zéro}$
t	t	t	$g, '$
t	$\left\{ \begin{array}{l} t \\ \alpha = \sigma \end{array} \right.$	$t, d, l (?)$	l, r, y, t, d
d	t	$s (ty)$	t
d	t	$d, t (?) , l$	l
d	$\left\{ \begin{array}{l} t \\ \alpha \end{array} \right.$	t, l	d, l, r
d	$\left\{ \begin{array}{l} t \\ \alpha \end{array} \right.$	$y (dy)$	$dy, \text{zéro}.$

2° Peul-égyptien.

PEUL.	ÉGYP TIEN.	PEUL.	ÉGYP TIEN.
b	w, b, m	r	r, t, d
d	d, t	s	s, s, t
f	p, f	t	$t, t (d?)$
g	s, i, c, w, h, g	ty	s, s
h	h, h, k	v, w	$c, w, p, b, h (g)$
dy	s, k, d	y	s, i, r, h, s, s, s, t
k	h, h, k	$'$	s, i, c, h, h, s, g
l	n, r, t, t, d	h	p, m, w
m	m	d	r, t
n	n	dy	$r, (k)$
p	p, f		

PRÉFIXES ET DÉRIVATION EN CHINOIS ARCHAÏQUE.

En chinois moderne, les mots sont absolument invariables et aucune dérivation n'est possible : chacun constitue un élément isolé et en quelque sorte improductif. Tel était déjà l'état de la langue aux VI^e-VII^e siècles de notre ère, en ce chinois moyen qui a été dans ces dernières années reconstitué de façon satisfaisante. Mais il n'en était pas de même en chinois ancien ; certains procédés de dérivation existaient, et la langue moderne elle-même garde des traces des temps où les mots pouvaient se modifier pour former des dérivés.

Un cas remarquable en langue moderne (Pékin) est offert par quelques oppositions caractéristiques dont l'écriture souligne encore la netteté⁽¹⁾ :

Phonét. 出 <i>lin</i>	{	稟 <i>pin</i> « faire sortir le grain du grenier » ; en général, « donner ».
	{	廩 <i>lin</i> « faire rentrer le grain dans le grenier ; grenier rond ».

⁽¹⁾ Sauf les sept mots de ce tableau, qui sont en prononciation moderne (Pékin), les mots chinois sont donnés seulement sous deux formes : chinois moyen et chinois archaïque ; cette dernière est toujours précédée d'un astérisque : les lettres espacées marquent les restitutions et transcriptions empruntées à M. Karlgren et reproduites sans modification, ou établies conformément à son système. Hors de ce cas particulier, mes reconstitutions suivent, pour le chinois moyen, mon article sur le *Dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang* (B.E.F.E.-O., XX [1920], II), sauf quelques modifications de détail sous l'influence des derniers travaux de M. Karlgren. Pour la langue archaïque, pour laquelle les reconstitutions sont naturellement bien moins sûres que pour la langue moyenne, il aurait été à la rigueur possible de ne donner que des initiales ou des groupes initiaux, puisque c'est surtout de cette partie du mot qu'il est question dans cet article, mais il m'a paru préférable de présenter des mots complets, bien que je n'aie pas la place de justifier ici les formes adoptées : même le vocalisme, en effet, peut, à mon avis, être déterminé dans ses grandes lignes, si certains détails particuliers restent souvent douteux. Le système de transcription est celui de mon article précité, sauf que *o*, *a* (*â* = *a* bref) ont remplacé *u*, *u*, et que la mouillure de la consonne initiale est marquée par le signe ' , l'aspiration par le signe : *ki*, *k'i*, *k'ü*, *k'ü*.

Phonét. 監 *lien* $\left\{ \begin{array}{l} \text{監} \text{ *kien* « inspecter, regarder ». } \\ \text{鑑} \text{ *kien* « miroir ». } \\ \text{覽} \text{ *lan* « regarder ». } \end{array} \right.$

Ces alternances *l-/p-*, *k-/l-*, etc., dans la lecture de certaines phonétiques en langue moderne m'avaient amené, il y a une dizaine d'années, à supposer qu'il y avait là des traces d'une dérivation archaïque par préfixe, et à reconstituer, sans explication d'ailleurs ni justification, des formes de langue archaïque de ce genre ⁽¹⁾ :

廩 $*liâm_2$ 稟 $*p-liâm^2$.
覽 $*lâm_2$ 監 $*k-lâm^3$.

Ces groupes *pl*, *kl*, *bl*, *gl*, ou même χ^l , χ^m , χ^n , $\chi^{\dot{n}}$, γ^l , γ^m , etc. se seraient réduits ultérieurement, par chute de *l*, *m* etc., le préfixe subsistant seul : $*p-liâm > piâm$.

Récemment M. Karlgren a proposé, également en passant et sans insister, une théorie tout à fait différente ⁽²⁾ : « Il ne semble pas très vraisemblable, avec la connaissance des strictes exigences de similarité phonétique entre la phonétique et les composés, que *kl* : *l* ait été accepté comme une alternance désirable, i. e. que nous puissions supposer 各 *klâk* : 絡 *lâk*. En fait, il y a beaucoup de centaines de mots commençant par *l* en chinois ancien, mais je ne connais que quelques cas isolés où un mot en *l-* serve de phonétique à un mot en *k-* (立 *lî* : 泣 *k'î*). Nous avons par suite de bonnes raisons de supposer que, par exemple, dans la série 各, la phonétique 各 (*ko*), comme le composé 絡 (*lo*), avait une initiale gutturale en chinois archaïque. Mais il y a deux possibilités :

α. 各 *kâk* [mod. *ko*] : 絡 *klâk* [mod. *lo*].
β. 各 *klâk* [mod. *ko*] : 絡 *glâk* [mod. *lo*]

et nous n'avons pas le droit de reconstruire des initiales archaïques définies dans une série comme celle-ci. Nous avons seulement à prendre note de l'existence probable d'un *kl-* ou *gl-* dans quelques mots de la série. Les valeurs exactes pourront peut-être être obtenues dans l'avenir par une étude comparative des langues siniques. »

Ce passage est un peu trop concis pour permettre de se rendre compte d'après lui seul de l'ensemble de la théorie nouvelle. Mais

⁽¹⁾ Voir *op. cit.*, 68, 94, etc., des exemples analogues (mais, p. 14, je n'avais pas reconnu la présence de *l* dans *pliâm*).

⁽²⁾ B. KARLGREN, *Analytic Dictionary of Chinese and Sino-japanese*, introd., p. 31.

M. Karlgren a eu l'obligeance de me préciser ainsi ses idées dans une lettre : « Ma position était : il y a trois possibilités, trois procédés d'explication possibles :

α. 各 *kák* : 絡 *klák*.

β. 各 *klák* : 絡 *glák*.

γ. 各 *klák* : 絡 *lák*.

« J'écartai le troisième procédé de suite comme peu vraisemblable parce que les cas comme 立 : 泣 (phonétique à initiale *l* servant à écrire des mots à initiale *k*, etc.) sont excessivement rares, et ainsi il resta seulement les deux premières. Ce que j'ai voulu dire était : ou bien α est vrai et alors β est faux, ou β est vrai et alors α est faux. Les faits chinois (mon dictionnaire était strictement limité aux faits chinois) ne m'ont pas semblé permettre décidément un choix entre α et β et, par suite, dans presque tous les groupes, j'ai simplement établi : « Il y avait un *kl-* ou *gl-* archaïque quelque part dans ce groupe... » Il y a même une quatrième explication possible.

δ. 各 *kák* : 絡 *glák*.

« En supposant que les formes à ancien *l-* (絡, 覽, etc.) sont toujours dérivées de *gl-*, nous pouvons imaginer plusieurs types :

各 *kák*, phonét. : 絡 *glák* ou 各 *klák* : 絡 *glák*.

監 *lam*, phonét. : 覽 *glam* ou 監 *klam* : 覽 *glam*.

« Alors il ne serait pas nécessaire de supposer un parallélisme exact entre tous ces groupes, car il pourrait y avoir eu deux types :

各 *kák* : 絡 *glák*, mais 監 *lam* : 覽 *glam*.

« J'avais aussi cette dernière possibilité dans l'esprit, mais je ne l'exprimai pas, ne désirant pas aller trop loin. Pour le but de mon dictionnaire, il était suffisant de dire qu'il y avait un *kl-* ou *gl-* archaïque quelque part dans ce groupe... »

On voit toute la souplesse et la grande ingéniosité de cette théorie, en même temps que la complexité qu'elle apporterait à la solution du problème : chaque série phonétique devrait être traitée comme un problème séparé. Et comme pour aucune les faits chinois ne suffiraient à faire choisir entre les diverses « possibilités », ainsi que le remarque justement M. Karlgren, c'est uniquement de comparaisons avec les langues apparentées au chinois qu'il faudrait attendre la solution de chaque cas particulier.

Cette théorie peut-elle être acceptée ? Un de ses traits caractéristiques, sur lequel M. Karlgren insiste à plusieurs reprises, est dans l'extrême importance de la consonne initiale pour le choix de

la phonétique en langue archaïque : les scribes chinois anciens, en choisissant une phonétique pour noter un mot, ne se seraient pas occupés de la présence ou de l'absence de *-l-* médial, mais surtout de l'initiale et de la finale (exactement comme ils ne tiennent aucun compte de *-i-* et *-u-* médiaux); en sorte que 各 *kák* aurait servi de phonétique pour 絡 *glák* parce qu'on n'aurait tenu compte que de *g[-l-]ák*.

Or c'est précisément sur ce point que l'hypothèse de M. Karlgren se heurte aux difficultés les plus graves. Elle se trouve en effet en contradiction avec quelques faits peu nombreux, mais importants. Il existe quelques mots et phonétiques qui présentent aujourd'hui non pas une seule initiale autre que *l*, mais bien plusieurs. On trouvera quelques exemples ci-dessous :

PHONÉTIQUES.	INITIALE <i>L</i> .	INITIALES LABIALES	INITIALES GUTTURALES.	INITIALES PALATALES ET DENTALES.	INITIALES SIFFLANTES
綠 <i>l'üen</i> ₁	欒 <i>luán</i> ₁	變 <i>p'ien</i> ³ 蠻 <i>màn</i> ₁ 蠻 <i>man</i> ₁			
廖 <i>lieu</i> ₃	廖 <i>liəu</i> ₁ 廖 <i>lau</i> ₁	廖 <i>p'äu</i> ¹ 廖 <i>m'ieu</i> ₃ 廖 <i>m'ieu</i> ₄	廖 <i>k'äu</i> ¹ 廖 <i>k'ieu</i> ¹ 廖 <i>χ'äu</i> ¹	廖 <i>č'ieu</i> ¹	
畝 <i>liəm</i> ₁	稟 <i>l'iam</i> ₂ 稟 <i>l'iam</i> ₂ 懷 <i>liəm</i> ₂	稟 <i>p'iam</i> ²	懷 <i>g'iam</i> ₃		
婁 <i>ləu</i> ₂	樓 <i>ləu</i> ₂		婁 <i>g'iu</i> ₂ 屢 <i>k'iu</i> ³ 泣 <i>k'č'iap</i> ⁴		數 <i>šiu</i> ² 數 <i>šəu</i> ²
立 <i>l'äp</i> ₄ 龍 <i>l'ion</i> ₁	龍 <i>l'ion</i> ₁ 龍 <i>luñ</i> ₁	龍 <i>mön</i> ₁ 龍 <i>bön</i> ₁		壘 <i>č'iap</i> ⁴ 龍 <i>č'üön</i> ² 寵 <i>č'üön</i> ²	
勺 <i>ziäk</i> ₄	尢 <i>lieu</i> ₃	尢 <i>bäu</i> ₁ 豹 <i>päu</i> ³		的 <i>tiək</i> ⁵ 鈞 <i>tiəu</i> ¹	杓 <i>ziäk</i> ₄
卯 ? ⁽¹⁾ 里 <i>li</i> ₂	邐 <i>läu</i> ₁ 裡 <i>li</i> ₁ 裡 <i>li</i> ₁	邐 <i>p'äu</i> ³ 埋 <i>mäi</i> ₁	邐 <i>k'äu</i> ³ 裡 <i>k'č'ü</i> ² 裡 <i>k'üdi</i> ¹	裡 <i>täi</i> ¹	裡 <i>zi</i> ₂
各 <i>kák</i> ₄	絡 <i>lák</i> ₄	貉 <i>p'ák</i> ⁴	閣 <i>kák</i> ⁴		

Tous ces faits sont inexplicables dans une théorie qui s'impose de tenir compte de l'élément qui précède *-l-* pour le choix des

(1) La prononciation de la phonétique isolée est incertaine : les dictionnaires donnent ordinairement *liəu*, parce qu'ils considèrent ce caractère comme une autre forme de 西 *liəu*; mais il n'est pas sûr qu'il ne faille pas les distinguer. Il n'y a probablement pas non plus de rapport avec le caractère aujourd'hui pareil 卯 *mäu*.

initiales⁽¹⁾. On peut, il est vrai, tenter de les éliminer un à un (ils ne sont pas très nombreux) pour des raisons particulières. Cela ne mène pas bien loin : dans la première série, l'alternance *p* : *m* sera expliquée comme étant l'analogue de celle de 必 *piet* : 必 *mièt* ou de 百 *puk* : 陌 *muk*, etc.; il arrive en effet que des mots à initiale nasale apparaissent sporadiquement dans des séries, par ailleurs régulières, dont la phonétique a une initiale occlusive (et réciproquement). D'autre part, 埋 *mài*₁ sera écarté comme ne comportant pas de phonétique : "au 田 "champ" et à la 土 "terre" du village est ajoutée encore une fois de la 土 "terre" : mettre dans la terre" (n° 529, p. 174); de même 龐 *bôn* "édifice", expliqué comme 广 "maison" 龍 "impériale" (n° 585, p. 188) et 寵 *č'uiôn*² "favorite", comme "celle qui est dans la chambre 皇 impériale 龍" (*ibid.*) : c'est pousser l'idéographisme plus loin que Hiu Chen 許慎, l'auteur du *Chou wen*, qui considérait dans l'un et l'autre cas 龍 comme phonétique, et d'autre part écrivait, au lieu de 埋, un caractère 狸 où 狸 *li* "chat sauvage" est donné comme phonétique. Ces explications, qui laissent encore plusieurs séries sans les toucher, ne sont d'ailleurs pas d'un grand avantage. En effet, si à la rigueur 寵 peut être expliqué comme un caractère composé où les éléments simples sont pris pour leur sens et où aucun d'eux ne donne la prononciation, aucune explication de ce genre n'est possible quand on constate que le caractère 龍 tout seul, pour trois sens différents, a trois prononciations présentant des initiales différentes : *l*, *č*, *m*. Il est évident que c'est uniquement pour le son qu'il a été employé ainsi : or, s'il était par exemple un ancien *blôn*, et comme tel, à cause de son *b*-, capable de servir à noter des mots prononcés *bôn*₁ (et *môn*₁), comment aurait-il pu servir à noter un mot *č'uiôn* avec son initiale *č*? De même, si on admet que 寥 *lieu* est un ancien *g^cleg*⁽²⁾ et a pu servir, à cause de son *g*-, à écrire

(1) Noter les cinq prononciations de 寥 pour cinq sens différents : 1° *lâu*₁ "bavard"; 2° *p'âu*₁ "se vanter mensongèrement"; 3° *m'ieu* "mentir"; 4° *k'ieu*₁ "chant du coq"; 5° *č'âu*₁ "exagérer". Et aussi les trois prononciations de 龍 : 1° *lôn*₁ "dragon"; 2° *môn*₁ "noirâtre"; 3° *č'uiôn*² "aimer, favoriser"; les trois prononciations de 窖 : 1° *lâu*₁ "creux, profond"; 2° *p'âu*₁ "fermenter, cave à vin"; 3° *k'âu*₃ "silo, cave à grains"; les quatre prononciations de 裡 : 1° *li*₁ "panier à porter de la terre"; 2° *k'li*₂, dans l'expression 枸裡 *k'ui-k'li*₂ "lyciet"; 3° et 4° *l'li*₁, ɿ, (le second est seul usuel) "hoyau".

(2) M. Karlgren a eu l'idée très heureuse de supposer l'existence de gutturales et de dentales finales (-*g*, -*d*, différentes de -*k* et -*t*), pour expliquer que de nombreuses phonétiques servent à écrire à la fois des mots se terminant en -*ɿ*, -*t*, ou en -*u*, -*ɿ*, -*k*. Mais il m'est impossible de le suivre quand il considère -*u* et -*ɿ* moyens comme étant simplement le résultat de la transformation de ces -*d* et -*g* archaïques. Son hypothèse de l'existence de trois -*g* finaux ayant des articulations différentes sans rapport avec la voyelle précé-

膠, qui serait un ancien *kag* ou *klag*, comment aurait-il pu être employé dans 謬, où l'initiale est *m*. ou dans 廖, où elle est *ǝ*? Ou bien, pour reprendre l'exemple de l'introduction (exemple particulièrement intéressant, puisqu'il s'agit d'une phonétique qui a une initiale occlusive en chinois moyen) si, dans la série phonétique 各, on interprète les formes à initiale *l* du chinois moyen et moderne comme ayant en chinois archaïque une initiale gutturale (hypothèse α : $k\acute{a}k > l\acute{a}k$; $kl\acute{a}k > l\acute{a}k$; hypothèse β : $kl\acute{a}k > k\acute{a}k$; $gl\acute{a}k > l\acute{a}k$), comment expliquer l'initiale *p*^c de *p'ák* « voltiger »?

Au contraire, l'hypothèse d'après laquelle j'avais précédemment tenté quelques reconstructions de mots archaïques rend compte de tous ces cas : c'est en effet, à mon avis, *l* médial ou initial qui établit la liaison entre les mots divers écrits à l'aide de la même phonétique, et ce qui peut précéder *l* ne compte pas. Le tableau que voici, où sont indiquées les valeurs qui me paraissent avoir été celles des caractères du tableau précédent en chinois ancien, montrera clairement comment les mêmes phonétiques ont pu être utilisées pour ces mots divers.

dente (par exemple -*g* vélaire dans 浩 **γág* < *γáu*, mais -*g* palatal dans 畫 **γúg* < *γáu*) n'est guère qu'un expédient, et a peu de vraisemblance. Pour les alternances -*u* : -*k*, presque toutes les phonétiques ont une voyelle labiale quand la finale est -*k*. Bien que les scribes n'aient peut-être pas toujours été très difficiles pour le vocalisme dans le choix des phonétiques, on comprendrait mal qu'ils eussent montré une préférence marquée pour les mots à voyelles labiales dans ces cas s'ils n'avaient eu aucune raison. De même, pour les alternances -*i* : -*k*, ils ont préféré des mots ayant des voyelles palatales ou au moins un élément palatal dans la diphtongue, *e*, *ei*, *o*, *ia*, devant -*k*. (Ce n'est naturellement pas une règle absolue, et dans l'un et l'autre cas on trouve d'autres voyelles, *a* ou *v* par exemple, mais il en est de même dans presque toutes les séries phonétiques, même les plus claires, où le vocalisme offre souvent des irrégularités.) Je crois que des complexes vocaliques à dernier élément labial ou palatal, analogues aux diphtongues modernes, existaient déjà dans ces mots avant la chute de -*g* et de -*d*. C'est pourquoi je crois préférable de restituer :

告 **káu^g* > *káu³* (et non, comme M. Karlgren, **kág*).

乍 **ǵzág₃* > *ǵzǎ₃*.

阨 **ái^g* > *ái* (et non *á^g*).

L'existence de diphtongues de ce genre dès avant la chute de -*d*, -*g* pourrait expliquer les cas où le *k'iu cheng* ne se retrouve pas, contrairement à la règle habituelle. La phonétique aurait servi à noter, outre les mots à finale -*g* (ou -*d*) au *k'iu cheng* (et des mots à finale -*k* ou -*t* au *jou cheng*), des mots sans consonne finale ayant la même voyelle ou diphtongue que celle qui précède le -*g* ou -*d*). Par exemple : à la série 546, 廖, qui a les trois lectures **luk₁* < *luk₂*, **lou₃* < *l'ǵu₃*, **leug₃* < *leu₃*, a été employé comme phonétique dans 寥 **leu₁* < *leu₁*, sans -*g* final, ou encore dans 廖 **láu₃* < *láu₃*, mais aussi dans 廖 **láu₁* < *láu₁*, sans -*g*, comme le montre le ton.

PHONÉTIQUES. INITIALES L.	INITIALES LABIALES.	INITIALES GUTTURALES	INITIALES PALATALES ET DENTALES.	INITIALES SIFFLANTES.
戀 * <i>liàn</i> ₁	戀 * <i>liàn</i> ₁	戀 * <i>p-liàn</i> ³		
		戀 * <i>m-làn</i> ₁		
		戀 * <i>m-lan</i> ₁		
廖 * <i>leug</i> ₃	廖 * <i>lou</i> ₁	廖 * <i>m-loug</i> ₃	廖 * <i>k-lau</i> ¹	
	廖 * <i>lau</i> ₁	廖 * <i>m-loug</i> ₃	廖 * <i>χ-lau</i> ¹	廖 * <i>č-lou</i> ¹
畝 * <i>lom</i> ₂	畝 * <i>lom</i> ₂	畝 * <i>p-löm</i> ²		
	懷 * <i>löm</i> ₂		懷 * <i>g-löm</i> ₃	
	懷 * <i>lom</i> ₂			
婁 * <i>lu</i> ₂	樓 * <i>lu</i> ₁		婁 * <i>g-lu</i> ₂	數 * <i>s-liu</i> ²
			婁 * <i>k-liu</i> ³	數 * <i>s-lu</i> ²
立 * <i>löp</i> ₄			泣 * <i>k-löp</i> ⁴	雲 * <i>č-löp</i> ⁴
龍 * <i>lión</i> ₁	龍 * <i>lión</i> ₁	龍 * <i>m-lòn</i> ₁		龍 * <i>č-lión</i> ²
	龍 * <i>luñ</i> ₁	龍 * <i>b-lòn</i> ₁		龍 * <i>č-lión</i> ²
卯 ?	窳 * <i>lau</i> ₁	窳 * <i>p-laug</i> ₃	窳 * <i>k-laug</i> ³	
里 * <i>li</i> ₂	裡 * <i>li</i> ₁	裡 * <i>m-lai</i> ₁	裡 * <i>k-li</i> ¹	裡 * <i>t-lai</i> ¹
	裡 * <i>li</i> ₁		裡 * <i>k-lui</i> ¹	裡 * <i>z-li</i> ₂
各 * <i>k-lál</i> ⁴	絡 * <i>lák</i> ₄	貉 * <i>p-lál</i> ⁴	閣 * <i>k-lák</i> ⁴	
勻 * <i>č-liàk</i> ₄	豹 * <i>bàug</i> ₃	豹 * <i>b-lau</i> ₁		的 * <i>t-liàk</i> ⁴
		豹 * <i>p-lau</i> ¹		杓 * <i>č-liàk</i> ₄
				的 * <i>t-liau</i> ¹

On peut expliquer de même l'incohérence de certaines séries phonétiques, moins rares que les précédentes, où apparaissent des initiales disparates, mais dont aucune n'est *l* ou *m*, etc. ⁽¹⁾.

綆 * <i>k-lvñ</i> ¹	<i>kvñ</i> ¹	* <i>p-lon</i> ¹	<i>piñ</i> ¹		
豕 * <i>χ-luán</i> ¹	<i>χuán</i> ¹	* <i>p-liàn</i> ¹	<i>p'ien</i> ¹		
屈 * <i>k-luō</i> ⁴	<i>k'uiō</i> ⁴	咄 * <i>p-luō</i> ⁴	<i>p'uō</i> ⁴	出 * <i>t-luēt</i> ⁴	<i>t'uiēt</i> ⁴
* <i>χ-lvñ</i> ¹	<i>χvñ</i> ¹	烹 * <i>p-lvñ</i> ¹	<i>p'vñ</i> ¹		
亨 * <i>k-luñ</i> ¹	<i>kuñ</i> ¹			頌 * <i>z-lión</i> ₃	<i>zióñ</i> ₃
谷 * <i>k-luk</i> ⁴	<i>kuk</i> ⁴			俗 * <i>z-liók</i> ₄	<i>ziók</i> ₄
血 * <i>χ-luēt</i> ⁴	<i>χ'uiēt</i> ⁴			恤 * <i>s-luēt</i> ⁴	<i>suiet</i> ⁴

On peut maintenant interpréter les séries phonétiques qui présentent une alternance analogue à celle de *lm* : *pin*; elles sont

⁽¹⁾ La troisième phonétique citée dans ces exemples, 出, a une lecture à initiale *n* dans 櫛 *nuēt*₄. *n* me paraît y être une variante (d'origine dialectale ?) de *l* comme dans : phonét. 良 *liāñ*₁ : 娘 *nan*₁; 膠 (phonét. *heu*), qui se lit *liəu*₁, *lāu*₁, *nāu*₁ et *g'əu*₁.

nombreuses avec des initiales très diverses. En voici quelques exemples :

Phonétiques à l initiale.

林	*lom ₁	l'iam ₁	禁	*k-lom ³	k'iam ³		
立	*lop ₁	l'iap ₁	立	*h-löp ⁴	l'iap ⁴		
			泣	*k'-löp ⁴	l'ic'iap ⁴		
条	*luk ₄	luk ₄				剥	*p-lòk ⁴ pòk ⁴
隻	*lau ₂	lau ₂	寰	*g-liu ₂	g'au ₂		
			屨	*k-lui ³	h'iu ³		
呂	*lió ₂	l'io ₂	莒	'h-lió ²	k'io ²		
吏	*li ₃	li ₃				使	*s-li ³ si ³
麗	*lei ₃	lei ₃				曬	*s-lai ³ šai ³

Phonétiques à nasale initiale.

麻	*mà ₁	mà ₁	麾	*χ-mui ¹	χ'ui ¹
毛	*máu ₁	máu ₁	耗	*χ-máu ³	χáu ³
每	*mud ₁	mud ₁	海	*χ-mái ²	χái ²
能	*nəñ ₁	nəñ ₁	熊	*γ-nuon ₁	γ'nuñ ₁

Phonétiques à occlusive initiale (k, g, p, b).

各	*k-lák ⁴	kák ⁴	落	*lák ₄	lák ₄
京	*k-liwñ ¹	kiwñ ¹	淳	*lián ₁	l'ian ₁
兼	*k-liàm ¹	kien ¹	廉	*liàm ₁	l'iem ₁
監	*k-làm ¹	kàm ¹	覽	*lám ₂	lám ₂
牟	*h-lòn ³	kòn ³	隆	*liwñ ₁	l'iuñ ₁
牟	*b-iwñ ₁	b'uiwñ ₁	疥	*liwñ ₁	liwñ ₁
果	*k-luá ²	kuá ²	祿	*luá ₂	luá ₂

Phonétiques à fricatives initiales.

獻	*χ-niwn ³	χim ³	獻	*nian ₃	n'ien ₃
化	*χ-nuá ³	χuá ³	訛	*nuá ₁	nuá ₁
黑	*χ-məkh ⁴	χəkh ⁴	墨	*məkh ₄	məkh ₄
畜	*χ-luk ⁴	χuk ⁴		*č'-liuh ⁴	č'uk ⁴
血	*χ-luēt ⁴	χ'uiēt ⁴	恤	*s-luēt ⁴	suiēt ⁴
亘	*s-luàn ¹	suien ¹	桓	*γ-luán ₁	γuán ₁
宣	*s-luàn ¹	suien ¹	檀	*χ-luwn ³	χ'uiwn ³
需	*s-niu ¹	siu ¹	儒	*n-iu ₁	niu ₁

La comparaison avec les langues thâï peut, dans une certaine mesure, servir de confirmation :

CHINOIS		SIAMOIS ⁽¹⁾ .
ARCHAÏQUE	MOYEN.	
剥 *plòk ⁴	pòk ⁴ « peler »	plòeh ₁ « écorce »
蠶 *pluión ¹	p'uión ¹ « abeille »	[*bròh >] bōñ ₃ « abeille » ⁽²⁾
變 *plián ³	p'ien ³ « changer »	plien ₁ « changer »
昏 *χmuân ¹	χuân ¹ « crépuscule »	hmün ₂ « obscur »
皇 *γluân ₁	γuân ₁ « auguste, impérial »	hluan ₂ « royal »
黃 *γluân ₁	γuân ₁ « jaune »	hlōan ₂ « jaune »
放 *pluián ³	p'uián ³ « déposer »	plōan ₃ (plōn) « déposer »
慍 *klua ²	kuá ² « audacieux »	kla ₃ « audacieux »
江 *klōn ¹	kōn ¹ « fleuve »	glōn « canal » ⁽³⁾
孫 *sluân ¹	suân ¹ « petit-fils »	hlan ² (hlōn ²) « petit-fils ».

Tout s'accorde à mon avis à faire voir que les initiales *l*, *m*, etc. du chinois moyen et moderne représentent bien les initiales du chinois archaïque qui se sont conservées, mais que *-l-*, *-m-*, *-n-*, etc. médiaux archaïques sont toujours tombés en chinois moyen et moderne tandis que l'initiale qui les précède s'est toujours conservée quelle qu'elle fût, sourde ou sonore, occlusive ou fricative, gutturale, labiale, dentale ou palatale.

**hl* > *k*; **k'l* > *k'*; **gl* > *g*.

**pl* > *p*; **p'l* > *p'*; **bl* > *b*; **ml* > *m*.

⁽¹⁾ Les comparaisons avec les langues thâï sont faites en renvoyant au siamois, la seule (en dehors de l'ahom, trop peu connu) qui ait conservé les groupes initiaux *hl*, *pl*, etc., perdus dans toutes les autres. Ce système, indéfendable au point de vue théorique, et qui même au point de vue pratique n'est pas sans inconvénients, était le seul possible : la comparaison des langues thâï étant encore dans son enfance, chaque restitution du thâï commun aurait exigé une longue liste de mots de langues diverses et une discussion étendue, et le tout aurait été d'autant moins à sa place ici que le siamois seul a ordinairement conservé les groupes initiaux traités ici ; les quelques formes de thâï commun qu'il m'a paru nécessaire de proposer sont données entre crochets et précédées d'un astérisque avant la forme siamoise. — Le siamois est transcrit d'après l'écriture : dans la prononciation moderne, les sonores sont devenues des sourdes aspirées : *glōn*, pron. *k'lōn*; et *h* précédant une liquide ou nasale ne se prononce pas : *hluan*₂, pron. *luân*₂.

⁽²⁾ Le siamois a perdu l'*r*; mais l'ahom *brōñ* et le tai-blanc *pēñ*₂ (où *p* est le substitut de l'ancien *r* ou *l* comme dans *pēñ*, siam. *p'rōñ* « cheveux ») montrent clairement l'existence de *r* en thâï commun (avec *o* bref).

⁽³⁾ Ce mot appartient à un petit groupe de mots dont l'aire de dispersion est considérable. On le retrouve non seulement en chinois, dans les langues thâï, en annamite, dans les langues tibéto-birmanes, familles dont la parenté est probable, mais encore dans les langues môn-khmèr, en *chām* et dans les langues moi apparentées au *chām*, et jusque dans la langue d'Atchen (Sumatra), familles qui sont peut-être parentes entre elles, mais qui n'ont aucun rapport avec les précédentes. Il y a certainement eu des échanges de culture très anciens entre les diverses civilisations préhistoriques de l'Asie du Sud-Est.

$\text{el} > \text{é}; \text{él} > \text{é}^{\text{c}}; \text{jl} > \text{j}.$
 $\text{xl}, \text{xm}, \text{xñ}, \text{xn} > \text{x}.$
 $\text{yl}, \text{ym}, \text{yñ}, \text{yn} > \text{y}.$
 $\text{sl}, \text{sm}, \text{sñ}, \text{sn} > \text{s}.$
 $\text{zl}, \text{zm}, \text{zñ}, \text{zn} > \text{z}.$

Qu'est-ce que cela représente? La comparaison avec les langues thaï permet de constater que le premier élément initial est assez instable et ne se retrouve pas toujours d'une langue à l'autre. Tantôt c'est le chinois qui a ainsi avant *l*, *m*, etc. un phonème que les langues thaï n'ont pas :

CHINOIS		SIAMOIS.	
ARCHAÏQUE.	MOTEN		
血 x-luet^5	x'uiet^4	lœd_3	sang
風 p-lôm_1	p'uun^1	lôm	vent
降 h-lôn^3	kôn^3	lôn	descendre

Tantôt, au contraire, les langues thaï en ont un qui manque en chinois :

籠 luñ_1	luñ_1	krôn	cage à oiseau
藍 lám_1	lám_1	gram	indigo
萬 muivn_1	m'uivn_1	hmon	10.000
六 liuk_4	l'iu_4	$[\text{*hrök} >] \text{hök}$	6 ⁽¹⁾
聯 liàn_1	l'ien_1	hlién_2	continu
廉 liàm_1	l'iam_1	$\text{hliem}_1 (\text{hlém}_2)$	angle (pointu)

Comme on ne peut voir dans ces variations le résultat d'une évolution phonétique différente, puisque, dans les deux familles, normalement c'est l'initiale (sauf *h* dans les langues thaï)⁽²⁾ qui

⁽¹⁾ Le mot est *hök* aujourd'hui en siamois, laotien et tai-noir, mais les T'eng (population de langue mon-khmer dispersée en petits groupes entre Mai-son et Kham-khut, aux confins du Laos, du Tonkin et de l'Annam) l'ont emprunté anciennement au laotien ou au tai-noir, avec toute la numération à partir de 3, sous la forme *hrök*. D'autre part, les Yang de la région de Lai-châu (Tonkin), dont la langue, originairement apparentée à celle des T'eng, est remplie d'emprunts au tai blanc, disent *ruk* (LEFÈVRE-PONTALIS, *Notes sur quelques populations du Nord de l'Indo-Chine*, J. as., VIII, XIX [1892], p. 260). Parmi les langues thaï elles-mêmes, il y a des traces de la forme en *-r* : en ahom, le mot était écrit *rok*, et en pa-po on écrivait *hrok* (*Houa yi yi yu* 華夷譯語, manuscrit du British Museum). Il n'y a donc aucune difficulté à restituer : thaï-commun *hrök* < siam. *hök*.

⁽²⁾ M. J. BURNAY et M. G. COENÈS, dans leur *Note sur les tons des initiales du vieux siamois à l'époque de Sukhodaya* (Journ. Siam. Soc., XXI [1927], 2), p. 108 et suiv., considèrent les graphies *hn*, *hm*, *hl*, *hr*, etc. du siamois comme un simple procédé graphique pour répartir les initiales nasales, liquides, etc., en deux classes tonales, à l'instar des occlusives, et permettre

se conserve, et la liquide ou nasale qui tombe, on est amené à y voir un élément qui s'ajoute ou se retranche du radical du mot, un préfixe destiné à modifier dans certaines conditions le sens du mot et servant de procédé de dérivation. Nous ne sommes malheureusement presque jamais en état de rattacher le dérivé à un mot ayant subsisté sous forme reconnaissable; mais il y a quelques cas où nous pouvons le faire. On s'aperçoit alors qu'il est impossible d'attribuer à chaque préfixe une valeur spécifique : ils apportent simplement des modifications au sens, mais sans que l'on puisse discerner ni une action propre à chacun d'eux, ni même une action propre au groupe entier des préfixes. Dans quelques cas les préfixes semblent s'appliquer à un nom, substantif-adjectif, pour le transformer en une sorte de verbe factitif ou plus généralement de transitif.

耗 *máu ₁	*máu ₁ épuisé	𣎵 *χ-máu ³	χáu ³ épuiser
濂 *lôm ₁	*l'âm ₁ froid	𣎵 *χ-lâm ³	χâm ³ rafraîchir
凌 *loñ ₁	*liēñ ₁ glacé, glace	冰 *p-liēñ ³	p'ēñ ³ congeler, glacer
昧 *muđi ₃	muđi ₃ obscur	晦 *χ-muđi ³	χuđi ³ obscurcir
玉 *niók ₄	*niók ₄ jade	玉 *s-niók ⁴	siók ⁴ tailler le jade

Dans d'autres, au contraire, il paraît transformer un verbe en une sorte de nom verbal :

覽 *lám ₂	lám ₂ regarder	鑑 *k-lám ³	kám ³ miroir
擄 *lu ₂	lu ₂ faire prisonnier	俘 *p'-liu ¹	p'iu ¹ prisonnier, esclave.

Quelquefois, il y a spécialisation du sens :

窳 *làu ₂	làu ₂	creux	{	*klàu ³	kàu ³	cave à grains
				*p'-làu ³	p'au ³	cave à vin, fermenter
卵 *luán ₂	luán ₂	œuf d'oiseau		*k-luân ¹	kuân ¹	œuf de poisson
覽 *lám ₂	lám ₂	regarder	監	*k-làm ³	kàm ³	inspecter
令 *loñ ₂	lâñ ₂	ordonner, ordredre	命	*m-lôn ₃	miñ ₃	conférer une charge
廩 *lôm ₂	liâm ₂	grenier, engranger	稟	*p-lòm ²	p'iâm ²	faire sortir du grenier

ainsi de noter dans l'écriture les tons avec les mêmes signes; *h-* ne se serait jamais réellement prononcé, et *l, m, n, n,* etc., auraient été de tout temps comme aujourd'hui les véritables initiales. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question. Mais je puis indiquer brièvement que les emprunts de mots tai-noirs ou laotiens dans les dialectes kha contredisent cette théorie. En t'eng, *h* initial de *hrôk* se prononce nettement (du moins dans les hameaux de l'arrière-pays de Phu-qui [Nghé-an], que je connais personnellement), et les indigènes m'ont fait d'eux-mêmes remarquer la différence entre *hrôk* «6», avec *h* initial, et *rôk* «crapaud», sans *h*.

条 *luk ₄	luk ₄	gratter, tail- ler	剥 *p-lòh ¹	pòh ⁴	peler, écorcer
墨 'mâk ₄	mâk ₄	encre	黑 *χ-mâk ⁴	χâk ⁴	noir ⁽¹⁾

Ce système de dérivation par préfixation n'est qu'un entre plusieurs procédés de dérivation qu'a utilisés concurremment le chinois ancien.

1° Dérivation par changement de ton :

冠 *kuân ¹	kuân ¹	bonnet	*kuân ³	kuân ³	recevoir le bonnet viril
王 *uîdñ ₁	'uîdñ ₁	roi	*uîdñ ₃	'uîdñ ₃	gouverner
相 *siân ¹	siân ¹	mutuellement	*siân ³	siân ³	aider
先 *sen ¹	sien ¹	avant	*sen ³	sien ³	précéder
鹽 *iâm ₂	'iem ₁	sel	*iâm ₃	'iem ₃	saler
種 *tsiôn ²	tsiôn ²	grain	*tsiôn ³	tsiôn ³	semer
分 *puôn ¹	p'uiân ¹	partager	*puôn ³	p'uiân ³	part
任 *ñôm ₁	ñâm ₁	être capable de	*ñôm ₃	ñâm ₃	fardeau
知 *čiâ ¹	či ¹	savoir	*čiâ ³	či ³	savant
鑑 *klâm ¹	kâm ¹	inspecter	*klâm ³	kâm ³	inspecteur
使 *šli ²	ši ²	envoyer	*šli ³	ši ³	ambassadeur
傳 *juian ₁	juen ₁	transmettre	*juian ₃	juien ₃	tradition
呼 *χu ¹	χu ¹	appeler	*χu ³	χu ³	crier
取 *ts'iu ²	ts'iu ²	prendre	*ts'iu ³	ts'iu ³	prendre forme, se manier
食 *džök ₄	džîšk ₄	manger	*žig ₃	žî ₃	nourrir
飲 *ôm ²	iôm ²	boire	*ôm ³	iôm ³	donner à boire
去 *k'io ²	k'iu ²	partir	*k'io ³	k'iu ³	faire partir, chas- ser
來 *lái ₁	lái ₁	venir	*lái ₃	lái ₃	faire venir, attirer

2° Dérivation par alternance de l'initiale sourde/sonore, ou réciproquement (généralement avec changement de ton)⁽²⁾ :

見 *ken ³	kien ³	voir	*γen ₁ (gen ₁ ?)	γien ₁	être visible
朝 *čeu ¹	čieu ¹	matin	*jeu ₁	jieu ₁	audience im- périale
校 *kâu ³	kâu ³	examiner	*γào ₃ (gào ₃ ?)	γào ₃	école
解 *kâi ²	kâi ²	séparer	*γâi ₃ (gâi ₃ ?)	γâi ₃	délier
比 *pi ²	pi ²	comparer	*bi ₃	bi ₃	mettre ensem- ble

⁽¹⁾ KARLGREN, *Analytic Dictionary*, p. 54 (série 68 黑) le dit «formed with a deriv. prefix m», ce qui supposerait au contraire *m-χòk₄,

⁽²⁾ Les exemples de ce paragraphe sont tirés du *Che king* et du *Li ki*.

番 ${}^1p^{u}uin^1$	${}^1p^{u}uin^1$	sauvage	${}^1buin^1$	$b^{u}uin^1$	griffe d'animal sauvage
閒 ${}^3kàn^3$	$kàn^3$	espace in-	${}^3\gamma àn^3$ ($gàn^3?$)	$\gamma àn^3$	vide
		termé-			
		diaire			

3° Dérivation par alternance vocalique⁽¹⁾ :

a-e :

見 ${}^1ken^3$	$kien^3$	voir	看 ${}^1k^{e}àn^1$	$k^{e}àn^1$	regarder
辨 ${}^1ben^3$	$bien^3$	distinguer	班 ${}^1pàn^1$	$pàn^1$	distribuer, ranger

á-à :

含 ${}^3\gamma àm^3$	$\gamma àm^3$	tenir dans la	街 ${}^3\gamma àm^3$	γiem^3	mors
		bouche			

a-ia :

跛 ${}^1pá^2$	$pá^2$	boîter	${}^1piá^3$	p^{i^3}	pencher le corps sur une jambe
破 ${}^1p^{á^3}$	$p^{á^3}$	casser, dé-	披 ${}^1p^{iá^2}$	p^{i^2}	se casser, se briser
		truire			

a-ó :

行 ${}^1\gamma oñ^1$	$\gamma iñ^1$	marcher	${}^1\gamma àñ^1$	$\gamma àñ^1$	file
分 ${}^1puoñ^1$	$p^{uiñ^1}$	partager	判 ${}^1p^{áñ^3}$	$p^{áñ^3}$	} diviser par la moi-
			半 ${}^1pán^3$	$pán^3$	
					} tié

(1) Le tibétain ancien avait de même un système d'alternances vocaliques pour les diverses formes du verbe; c'est celui qui a servi aux grammairiens classiques à rendre les temps du verbe sanscrit :

	PARFAIT.	FUTUR.	IMPÉRATIF.	PRÉSENT.
Faire. . . .	<i>bya-s</i>	<i>bya</i>	<i>byo-s</i>	<i>byed-pa</i>
Penser. . . .	<i>b-sam-s</i>	<i>b-sam</i>	<i>som</i>	<i>sen-s-pa</i>
Oter.	<i>b-sal</i>	<i>b-sal</i>	<i>sol</i>	<i>sel-wa</i>
Apprendre. .	<i>b-slab-s</i>	<i>b-slab</i>	<i>slob</i>	<i>slob-pa</i>
Mesurer. . . .	<i>d-pag-s</i>	<i>d-pag</i>		<i>d-pog-pa</i>
Examiner. . .	<i>d-pyad</i>	<i>d-pyad</i>		<i>d-pyod-pa</i>
Manger. . . .	<i>b-za-s</i>	<i>b-za</i>	<i>zo-s</i>	<i>za-wa</i>
Être séparé. .	<i>bral</i>		<i>brod</i>	<i>²-bral-wa</i>
Griffer. . . .	<i>brad</i>		<i>brod</i>	<i>²-brad-pa</i>
Donner. . . .	<i>gnañ-s</i>	<i>gnañ</i>	<i>gnoñ</i>	<i>gnañ-wa</i>

La langue moderne n'en a conservé que des traces : quelques impératifs et quelques mots isolés; comme le *lolo* et le *birman*, elle s'est constitué une sorte de conjugaison d'un autre genre, en partant du thème du parfait, à l'aide de particules.

â-o :

奔 *puân¹ puân¹* courir, s'en- *puôn³ p'uiôn³* être mis en fuite
fuir

u-o, -ua :

賈 **ku² ku²* marchand 價 **hò kà³* prix
孤 **ku¹ ku¹* orphelin 寡 **kud³ kud³* veuve

Le groupe des négations nous donne de belles séries d'alternances : d'abord deux séries parallèles à voyelle labiale ne différant guère l'une de l'autre que par l'initiale :

否 **pòu² p'ipù²* 非 **puio¹ p'ui¹* { 弗 **puot⁴ p'uiôt⁴*
不 **puât⁴ puât⁴*
無 **muü₁ m'uu₁* 未 **muo₃ m'üi₃* 勿 **muot₄ m'uiôt₄*

et une autre série à voyelle *a* dont l'allure est différente :

靡 **müa₁ m'ü₁* 莫 **mäl₄ mäl₄* 蔑 **miat₄ m'iet₄*

De ces procédés, le plus important et, semble-t-il, le seul vivant en chinois ancien, c'est le changement de ton. La dérivation par préfixation est moribonde dès l'époque la plus antique qu'il est possible de reconnaître : la valeur propre des préfixes, s'ils en ont jamais eu une, s'est atténuée au point qu'ils paraissent se confondre entièrement. La raison en est, je crois, dans la répulsion de plus en plus grande du chinois pour les groupements initiaux de consonnes. Déjà, au temps le plus lointain que nous puissions saisir, il ne supporte que ceux où le deuxième élément est *l*, *m*, *n*, *ñ*, *ñ* : cela réduit l'emploi des préfixes à un champ très limité. Tel qu'il apparait dans les documents les plus anciens, le système de préfixation n'est déjà plus guère qu'un débris ; mais l'existence de ce débris permet d'entrevoir qu'à une période antérieure la préfixation jouait un rôle très important, le chinois admettant alors, comme le tibétain actuel, des préfixes devant toutes les initiales, même occlusives. Ce serait là, à mon avis, qu'il faudrait chercher l'origine du système de dérivation par changement de ton : le changement de ton aurait été d'abord un phénomène secondaire dû tantôt à la présence du préfixe⁽¹⁾, tantôt à la transformation de l'initiale sourde en sonore ou réciproquement. Mais quand les préfixes n'ont plus été supportés

(1) Toutefois il faut noter que le préfixe devant une nasale ou devant *-l* ne fait pas passer le mot au *k'ou-cheng* ; il faudrait probablement distinguer entre l'influence du préfixe syllabique devant une initiale occlusive (*kâ-*, *gâ-*, *bâ-*, etc.), et celle du préfixe asyllabique devant nasale ou devant *l* (*k-*, *g-*, *p-*, *b-*, *s-*, *ç-*, etc.).

devant les occlusives initiales, et à mesure que la dérivation par préfixe perdait de son extension et de son importance, de fait secondaire il est devenu fait principal, et a fini par suffire à lui seul à créer des dérivés⁽¹⁾. Si la dérivation par préfixe et le rôle des préfixes en chinois archaïque sont si difficiles à saisir, c'est qu'il s'agit d'un procédé déjà en pleine décadence dès l'époque où l'invention de l'écriture en a fixé l'état dernier.

Henri MASPERO.

⁽¹⁾ Ce caractère secondaire originaire du changement de ton qui est devenu plus tard l'élément principal de la dérivation, expliquerait ce fait curieux que, alors que la dérivation par simple changement de ton donne normalement au mot dérivé le 3^e ton (*k'iu-cheng*), quel que soit le ton du mot original, comme c'est presque toujours le cas dans les dérivés par préfixation, au contraire la dérivation par le changement de l'initiale sourde en sonore, ou réciproquement, fait passer le mot en 2^e ton (*chang-cheng*) s'il est originellement au 1^{er} ton (*p'ing-cheng*), et ne le fait pas changer de ton s'il est au 2^e ou au 3^e. — Il ne s'agit naturellement pas ici de l'origine des tons eux-mêmes, mais simplement de changements dans un système de tons entièrement constitué, et analogue à celui du chinois moyen.

ARMÉNIEN *BARJR.*

Jusqu'à la découverte du hittite, la forme en *-u-* de l'adjectif arménien *barjr* «haut» était isolée. L'origine indo-européenne du mot n'est pas douteuse; c'est un des rares mots arméniens qui offrent une trace d'alternance vocalique avec un autre mot : *erkna-berj* «qui a la hauteur du ciel». Mais le seul adjectif attesté par la racine se trouvait en indo-iranien, et il a une autre formation : skr. *bṛhánt-*, av. *bərəzant-*. La forme arménienne était isolée : or, voici que le hittite fournit également un thème en *-u-*, largement attesté : *parkuš* «haut», en face de *pargatar* «hauteur»; voir, en dernier lieu, J. Friedrich, *Zeitschrift für Assyriologie*, N. F. V. (1929), p. 35; et d'autre part le koutchéen a *parku* «haut». La flexion arménienne est ici d'un singulier archaïsme; car, à côté des formes en *-u-*, gén.-dat.-instr. *barju*, le pluriel se fléchit en *-n-* : *barjunk'*, *barjanç*, ce qui rappelle le type indo-iranien.

On aperçoit ici combien est archaïque le type des adjectifs arméniens tels que *canr* «lourd», *karcr* «dur», etc. Ces adjectifs ont, du reste, *u* à tous les cas : gén.-dat. plur. *canunç*, etc.

Il est surprenant que ces adjectifs, de forme si archaïque, soient pour la plupart sans étymologie claire. Sans doute on ne s'attend pas à ce qu'un adjectif comme *p'okér* «petit» qui a un *p'* reposant sur i.-e. *ph*, ait une étymologie. Les mots signifiant «petit» n'en ont généralement pas. Mais le fait que l'arménien n'a pas le correspondant de gr. *βαρύς*, got. *kaurus*, skr. *gurūh*, est surprenant. On est amené à supposer que arm. *canr* «lourd» serait un vieux mot indo-européen dont il n'y aurait pas trace ailleurs. Le hittite a *nakkis* «lourd».

Le seul de ces adjectifs dont l'étymologie soit transparente est *manr* «menu, mince», qui se retrouve dans gr. *μᾶνν* · *μικρόν* (voir Boisacq, *Dict. étym.*), en face de irl. *menb* «petit».

DES EFFETS

DE

L'ACCENTUATION EMPHATIQUE

SUR

LA FORMATION DE LA LANGUE

EN SÉMITIQUE ⁽¹⁾.

I

*Allongements de voyelles,
diphthongaisons, déplacements de l'accent d'intensité, etc.*

A. Fischer a fait un examen détaillé dans le périodique *Islamica*, III (1927), p. 44, des formes du pronom démonstratif féminin en arabe ⁽²⁾. Je vais m'occuper de l'explication des formes *ḏihī*, *ḥaḏihī* et *tihī*. Fischer, *loc. cit.*, p. 52, conclut : « *Tihī*, *ḏihī*, und *ḥaḏihī* sind natürlich Fortentwicklungen von (ursprünglich pausalem) *tih*, *ḏih* und *ḥaḏih*. » *Ibid.*, p. 491, il est d'avis que les formes en question s'expliquent d'après les grammairiens arabes indigènes comme étant « Analogiebildung nach Formen wie *biḥī*, *ḡulā-mihī* usw., also nach Formen mit dem Pronominalsuffix *hi* ». Brockelmann, *ibid.*, p. 391, voit dans *ḥaḏihī* « eine Kreuzung zwischen der Grundform *ḥaḏī* und dem pausalen *ḥaḏih* » ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Qu'il me soit permis d'exprimer ma profonde reconnaissance à M. Marcel Cohen, qui a bien voulu revoir le manuscrit de cet article en m'assistant dans la mise au point du texte français, et qui m'a donné plusieurs informations précieuses.

⁽²⁾ A cette occasion, je me permets de mentionner que d'après Suiṭī, *Muḏhir fī 'ulūm al-luḡa* I, p. 111, 1, le pronom démonstratif féminin *ṭilka* a été aussi prononcé *talka*. Cette forme se ramène à la forme *tāḥka*, rarement employée, de même que *ṭilka* se ramène à la forme *ṭilika* (v. Brockelmann, *Gundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, I, p. 318 k).

⁽³⁾ Un autre avis, que, d'ailleurs, Brockelmann semble avoir abandonné, a été exprimé par lui dans le *Gundriss*, I, p. 48 d B,

Les explications de ces deux savants ne me paraissent pas convaincantes. Je suis plutôt d'avis que la forme particulière du pronom démonstratif féminin s'explique par sa propre fonction. Les pronoms démonstratifs sont, on le sait, souvent prononcés avec emphase. Ils prennent en quelque sorte le caractère d'une interjection et ils peuvent, par conséquent, recevoir un accent qui diffère de l'accentuation ordinaire ⁽¹⁾. J'admets donc que, par suite de la forte emphase, la voyelle des formes *dî* et *tî* était prononcée ultra-longue. Or, cette quantité de la voyelle se combine volontiers avec l'accent à deux sommets (Sievers, *Grundzüge der Phonetik*⁵, 1901, § 716), et un groupe monosyllabique à double sommet se transforme facilement en groupe disyllabique à deux sommets indépendants (Sievers, § 584). L'hiatus qui s'y forme peut alors être évité par l'adjonction d'un *h*. Le fait que la voyelle finale est ordinairement longue dans les formes ainsi développées du pronom démonstratif s'explique par le fait que les voyelles finales en sémitique sont, on le sait, de quantité indéterminée (voir *Grundriss*, I, p. 74 g; pour l'indo-européen et pour les faits de cet ordre en général, voir Meillet, dans Vendryes, *L'intensité initiale en latin*, Paris 1902, p. 84). Mais cet allongement à son tour peut être une conséquence de la prononciation affective quasi interjective de ces formes.

De pareils renforcements du corps du mot provenant d'une accentuation emphatique se trouvent également dans d'autres pronoms démonstratifs. J'expliquerais de même le redoublement de l'*l* dans l'hébreu *'elle* « ceux-ci » (m. et f.), ensuite dans l'éthiopien *'allā* « celles-ci », *'allā* « ceux-ci », de même dans les démonstratifs de l'éthiopien dérivés de ces formes et dans le pronom relatif du pluriel *'alla* issu du pronom démonstratif.

Nous avons affaire ici à une gémination emphatique. Une autre conception de cette gémination de l'hébreu *'elle* est donnée par Leander dans le périodique *Le Monde oriental* (*M. O.*), VI (1912), p. 188, et d'après lui, dans Bauer-Leander, *Historische Grammatik des Hebräischen*, p. 219 h. Selon ces auteurs, il s'agirait d'une gémination secondaire pour la conservation de la voyelle pleine brève de la première syllabe. Cette conception n'est pas soutenable

⁽¹⁾ Remarquer par exemple le pronom démonstratif féminin de l'hébreu *zot* (écrit *z't*) < **za't*, où l'occlusion glottale est également produite par l'emphase. Voir plus loin, p. 355. Ordinairement, on rencontre les pronoms *hādāhī*, etc., en position proclitique devant le nom pourvu de l'article. En position proclitique et peu accentuée, naturellement, une prononciation emphatique ne peut pas apparaître. Mais nous pouvons supposer à coup sûr que ces formes étaient à l'origine indépendantes et fortement accentuées. Il y a encore d'autres témoignages dans ce sens : cf. par exemple l'expression *zā hādāhī* « ô toi ! » (voir Reckendorff, *Syntaktische Verhältnisse*, p. 411, Anm. I et Brockelmann, *Grundr.*, II, p. 76, § 38 a).

d'abord à cause des cas éthiopiens cités, car l'éthiopien ne connaît pas comme l'hébreu la réduction de voyelle pleine brève dans la syllabe ouverte devant l'accent principal. Il ignore même à ma connaissance ces gémérations secondaires, en quoi il s'oppose aux dialectes néo-abyssins (v. *Grundriss*, I, p. 67 *bb* et *cc* α)⁽¹⁾.

Je vais maintenant examiner un autre phénomène de l'arabe qui me paraît exiger une explication analogue à savoir les terminaisons *-āhu*, *-āhi*, *-āha*; *-ūhu*; *-īhi*, qui ont également un caractère interjectif à côté de la terminaison interjective ordinaire *ā*, etc., et à la pause *āh*, *ūh*, *ih*.

Fischer, *loc. cit.*, p. 491, avait annoncé une étude détaillée sur ces terminaisons, étude qui n'a pas paru, que je sache, jusqu'aujourd'hui. Mais il semble avoir sur la formation de ces terminaisons des vues analogues à celles qu'il a développées sur les pronoms démonstratifs féminins, car il en parle comme étant «eine gute Parallele» à celles-ci. Il s'agit ici de cas tels que *yā ḡulāmāha*, *yā ḡulāmāhu*, *yā ḡulāmāhi*, *yā ḡulāmāh* «malheur au jeune homme!» et, par conséquent, des plaintes dites *nudba*. Il s'agit encore d'autres exclamations comme *īā rabbāhu* «ô mon Seigneur!», *īā 'asafāhu*, «ô ma douleur!», ensuite *īā 'abatāhu* «ô mon père!», à côté de *īā 'abatāh* et *īā 'abatā*.

Vollers, *Zeitschrift für Assyriologie*, I, 305, et indépendamment de lui de nouveau Bauer *Z. D. M. G.* 69, 561, ont rapproché l'arabe *'ilāh* ainsi que ses correspondants en araméen et en hébreu (à côté de *'ēl*) de ces formes vocatives et exclamatives⁽²⁾, en l'interprétant de même façon comme forme vocative originelle⁽³⁾. A mon

⁽¹⁾ Le déplacement de l'accent dans l'hébreu *'ēllē* et dans l'éthiopien *'ēlla* est dû à la plus grande perceptibilité de la première syllabe provenant de la gémération. Il ne peut être question ici d'une analogie quelconque avec *'ēl* (cf. Bauer-Leander, p. 261 d). Ce démonstratif hébreu *'ēl* n'est pas originel, pas plus que l'éthiopien *'ēlla*, car il provient lui-même de *'ēllē*. Dans l'éthiopien *'ēllā* > **'ēllā* > *'ēlla*, la voyelle longue finale a été abrégée par suite du fort accent d'intensité sur la première syllabe. Également l'hébreu *'ēl* a dû se former de *'ēllē* par l'intermédiaire de *'ēllē*. Mais en hébreu la voyelle brève finale a été apocopée conformément aux lois phonétiques de l'hébreu, de sorte qu'on a eu finalement *'ēl*.

⁽²⁾ Fischer, *Z.D.M.G.*, 71 (1917), p. 445, au contraire, prend *'ilāh* comme forme originelle et désigne *'il* par «Kurzform». Cette conception me semble peu probable.

⁽³⁾ Cependant, il me paraît douteux que cet *h* se trouve aussi dans le pluriel arabe *'amahāt*, hébreu *'amāhōt*, du mot arabe *'amat*, hébreu *'āmā* «servante», et dans des cas similaires, comme l'admettent Bauer-Leander, car cet *h* est à rapprocher de l'*h* du mot *sanahāt* «années», etc. pour lequel la supposition d'un vocatif originel est inadmissible (voir là-dessus mon article «Über durch den Akzent bedingte Hilfssilben im Semitischen», qui doit paraître dans la *Zeitschrift für Semitistik*). D'ailleurs les vocatifs se conservent surtout au singulier et non au pluriel (v. plus loin, p. 356). Ensuite l'allongement vocatif de l'*a* devant l'*h* (*'ēlphim* < **'ilāhim*) manque ici.

avis, cette conception ne peut être mise en doute, car nous possédons des faits tout à fait analogues dans certaines langues de l'Afrique du Nord. En saho. « Dieu » s'appelle *yállā*⁽¹⁾, où le sens du vocatif est déjà oublié, de même en galla *wāqayo* ou *wāqāyo* avec la terminaison vocative *-ayo*, de *wāqā* « ciel, dieu » (d'après Praetorius, *Zur Grammatik der Gallasprache*, Berlin, 1893, p. 255 d). Pour des parallèles en indo-européen, voir Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*, I (Bâle, 1920), p. 310.

Comment s'expliquent toutes ces formes? Nous pouvons les rapprocher de certaines formes indo-européennes. Je pense ici au phénomène appelé *pluti* par les grammairiens indiens (v. Wackernagel, *Altindische Grammatik*, I, p. 297, ensuite R. Loewe, *K. Z.*, 51, p. 194). On désigne par ce mot l'allongement d'une voyelle sur trois temps. « Diese Dehnung tritt in der Hauptsache nur in Endsilben auf » (Hirt, *Indogermanische Grammatik*, V. Heidelberg, 1929, p. 185). En dehors de l'Inde, la *pluti* au vocatif s'observe aussi en letton et en petit-russe (v. Hirt, *loc. cit.*). Hirt, *Vom gestossenen und schleifenden Ton in den indogermanischen Sprachen*, Strasbourg, 1891, p. 42, l'admet aussi pour l'indo-européen primitif. C'est à ce phénomène de *pluti*, lequel est généralement ramené à la nature spécifique du vocatif (v. Kretschmer, *K. Z.*, 31, p. 356) que je voudrais comparer les cas cités pour le sémitique. L'ultra-allongement et le « geschliffener Akzent » avec lequel les mots cités sont prononcés, exactement comme les cas indo-européens mentionnés, et comme indiqué ci-dessus (v. Sievers, § 580), donnent un résultat identique à l'accentuation à deux sommets. Cette dernière à son tour, comme nous l'avons déjà vu plus haut, amène souvent la formation d'un groupe dissyllabique à deux sommets indépendants où l'hiatus produit est évité par l'adjonction d'un *h*. De pareils phénomènes ont été observés également dans les cas ci-dessus mentionnés de l'indo-européen (voir Kretschmer, *loc. cit.*, p. 357). L'ultra-allongement, qui d'une voyelle longue fait deux voyelles distinctes séparées par un *h* afin d'éviter l'hiatus, phénomène désigné en allemand par le mot « Zerdehnung », est très fréquent mais n'est pas obligatoire; en effet on trouve aussi des formes comme *yā gūlāmā* et *īā 'abatā* où la longueur de la voyelle finale interjective s'explique également par la nature du vocatif, en face des formes à *-a* bref final, comme *īā 'abata* qui s'emploie aussi.

Mais comment peut-on expliquer que nous ayons à côté de la terminaison *āha*, aussi *āhu* et *āhi*? Si nous ramenons ces termi-

(1) De même en berbère, comme me l'a fait remarquer mon maître Brockelmann en se référant à de Foucauld, *Poésies touarègues*, I, Paris, 1925, 5, 302,

naïsons à la forme qu'elles ont eue avant que la forme monosyllabique à sommet double se soit transformée en une forme dissyllabique avec *h* comme phonème de transition, ces terminaisons sonneront ainsi : *ā*, *āu*, *āi*. Nous avons donc à côté de la forme monophlongue aussi des formes diphtonguées. D'où viennent ces diphtongues? D'après Sievers, § 769, la diphtongaison a lieu « besonders gern bei zweigipfligem Silbenakzent (vgl. § 580 ff.), durch den der Vokal in zwei Teilstücke zerschnitten wird, die nun in der Entwicklung nach verschiedenen Seiten auseinandergehen » (Cf. encore Roudet. *Éléments de phonétique générale*, Paris, 1910, p. 294, lign. 33 et suiv.). Des cas tels que les noms propres hébreux finissant par *-ai*, par exemple *'ahūmai*, où cet *ai* également tient lieu probablement de l'interjection vocative *ā* (remarquez le nom propre babylonien *'Ahūmā* dans Tallqvist, *Neubabyl. Namenbuch*, Helsingfors, 1905, p. 40), me paraissent être un exemple pour une telle diphtongaison sans la « Zerdehnung » du sommet double formé de cette façon.

Mais pourquoi avons-nous dans ces divers cas de prononciation avec accent à deux sommets des effets si différents? Pourquoi avons-nous dans notre cas tantôt *āha*, tantôt *āhu* et enfin *āhi*? J'admets que c'est l'accent musical qui, en se combinant avec l'accentuation à deux sommets, a produit le timbre du deuxième sommet. Chaque voyelle a, on le sait, son ton propre. La formation soit de la diphtongue *ai*, soit de la diphtongue *au* dépendra donc de l'accentuation musicale du sommet secondaire (Sievers, §§ 581, 582 et 602). Celle-ci peut naturellement différer suivant les cas. Si elle ne se distingue pas du tout ou à peine par la hauteur de ton du sommet principal, la diphtongaison ne se développe pas ou bien s'esquisse à peine. Tel est le cas de *āha*.

Reste encore à savoir pourquoi manque dans la forme également existante *uā gūlāmāh*, la voyelle finale qui était attendue. Les grammairiens arabes appellent un *h* ainsi dépourvu de voyelle *hā' as-sakt* ou « *h* de la pause », plus exactement « *h* du silence ». Ces phénomènes de *sakt* ont été recueillis par Frants Buhl. *Spröglige ok historiske Bidrag til ten arabiske Grammatik*, Leipzig, 1878, p. 40-43 et 74-77⁽¹⁾. Souvent, ces phénomènes n'ont aucun rapport avec ce que nous entendons ordinairement par « pause », c'est-à-dire la coupure qui sépare deux groupes de phonèmes. C'est plutôt le dynamisme intérieur du mot qui dicte un arrêt plus ou moins prolongé suivant l'intensité de l'émotion qu'il exprime. En indo-européen il faut admettre également la même position pour le vocatif prononcé avec l'accentuation de *phuti*. Cela revient à dire

⁽¹⁾ Voir aussi H. Schuchardt, *Berberische Hiatusstillung*, S. B. W. A. phil. hist. Kl., t. 182, 1. Abt. Vienne, 1916, p. 23.

que le vocatif peut être placé en général isolément ou bien au début ou à la fin de la phrase (d'après Hirt, *Indogerm. Gram.*, V, p. 337. Voir aussi Brugmann, *Die Syntax des einfachen Satzes im Idg.*, 1925, p. 17). Mais cela a lieu aussi pour les formes finissant par une voyelle. Quant à *āh* finissant sans voyelle, il faut plutôt tenir compte du fait suivant : par la «Zerdehnung» se développent ici deux syllabes nouvelles qui ne sont pas égales; la plus grande partie revient au premier sommet, la deuxième n'aura ordinairement qu'une voyelle ultra-brève laquelle peut être parfois si faible qu'elle se laisse absorber par l'*h* même, de sorte que l'on considère cet *h* comme dépourvu de voyelle (cf. Sievers, § 587, sur le «Stosston»). Il y a dans les écoles des grammairiens arabes des opinions différentes sur les diverses façons de vocaliser l'*h* (voir à ce sujet *Hizānat al-'adab*, IV, p. 592, 4 et suiv., et aussi I, 400, 19 et suiv.). Que l'*h* final sans voyelle ne se développe pas nécessairement à la pause, on le constate bien dans le pronom indéfini redoublé *mahmā* (مَهْمَا) «quel que soit». Ici également l'*h* doit son existence à l'accentuation particulière avec laquelle ces pronoms indéfinis sont ordinairement prononcés⁽¹⁾. D'un passage cité dans mon travail *Materialien und Untersuchungen zu den phonetischen Lehren der Araber* (Dissertation de Breslau), 1934, p. 80-81, il résulte clairement qu'à l'époque historique cette formation des terminaisons de *nudba* n'était pas encore tout à fait morte et que les anciens phonéticiens arabes reconnaissaient encore ces terminaisons comme des phonèmes ultra-allongés et prononcés avec accent à deux sommets; ils avaient même un terme spécial pour désigner le sommet secondaire.

Nous trouvons une autre diphtongaison d'un *ā* originel par suite de l'emphase dans les exclamations comme l'arabe *ḥanānaika*, *sa'daika*, l'hébreu *'ašrēkā*, le syriaque *tūbaik*, etc. Reckendorf, *Die syntaktischen Verhältnisse des Arabischen*, Leide, 1898, p. 30, propose deux explications pour ces formes : «Entweder haben sie sich nach irgend einem früher viel gebrauchten, jetzt nicht mehr vorhandenen Ausruf eines Nomens ^{١٢} gerichtet, oder es gab einst Formen حَنَّأ u. s. w., Singulare mit interjekzionaler Länge (s. beim Akkus. des Ausrufs), die später als Duale gefasst und zu حَنَّائِك weiter dekliniert wurden.» Mais il est difficile de comprendre comment les terminaisons du duel ont pu occasionner le développement de cet *ai*. C'est impossible surtout à cause de l'hébreu qui ne connaît pas de terminaison de duel en

(1) L'hypothèse des grammairiens arabes que l'*h* s'est développé par une espèce de dissimilation des deux syllabes égales dans **māmā* (voir 'Abū Bakr M. al-'Anbārī, *Commentaires à la Mu'allaga du Zuḥayr*, éd. O. Rescher, tirage à part du «Monde oriental», p. 58, 13-15) me paraît peu acceptable.

ā! C'est l'exclamation syriaque ʿuāi qui montre l'origine purement interjective de cet āi. Ce mot représente une amplification de l'interjection arabe laū et on ne peut parler ici d'aucune influence du ducl. D'autre part, on ne peut séparer cette interjection primaire de nos exclamations en question.

On peut étendre l'interprétation que nous proposons pour āhu etc., à l'interjection iāhō du tigré mise après le nom dans le vocatif, par ex. : dans *mamhar iāhō* «ô maître», en somali et en galla *yahō* (Reinisch, *Somalisprache*, p. 49, Praetorius, *Gallasprache*, p. 256 e), qui est à ramener à l'interjection iā (V. Praetorius, *loc. cit.*, p. 254 d).

Mais la finale interjective ā est susceptible d'un autre traitement que l'ultra-allongement et la «Zerdehnung». Il peut lui être adjoint un n au lieu de l'h avec ou sans voyelle (cf. Wright, *Arabic Grammar*, II, p. 390 D). Ce phénomène également se retrouve dans les langues de l'Inde, cf. Wackernagel, *Altindische Grammatik*, I, p. 299 : «Auslautender Plutivokal wird manchmal nasaliert, und zwar nicht bloss in Pausa, sondern auch sonst.» Et plus tard, cf. Liebich, *Zur Einführung in die indische einheimische Sprachwissenschaft*, II (Heidelberger Sitzungsberichte, phil.-hist. Klasse, 1919), p. 9 : «Bei dieser Gelegenheit mag erwähnt werden, dass in der *Brāhmaṇa*-Zeit auslautende Vokale (mit Ausnahme der *Pragrhya*) mit nasaler Färbung gesprochen wurden, was bei der *Pluti* zum Ausdruck kommt : *nāsn*, *itiśn*, ... als Dehnung in... (Fragesätzen) von *na*, *iti*... »⁽¹⁾.

J'ajoute immédiatement à ces dernières citations qu'on peut rapprocher de ces phénomènes les nasales qui apparaissent en sémitique dans l'interrogation, par exemple l'n dans *man* «qui?» en face de *mā* et *mī*. — Il nous est bien permis de supposer qu'une grande partie des suffixes *ān* qui sont devenus complètement inséparables de la racine se sont développées de cette façon, c'est-à-dire qu'ils sont originellement des voyelles de *pluti* nasalisées. Nous pouvons déduire l'existence d'un *ān* interjectif de ce que Az-Zağğagī, *Al-Ġumal*, éd. Moḥammed Ben Cheneb, Alger-Paris, 1927, p. 175, 7, mentionne dans son *Bāb mā lā iqaʿu ʿallā fin-nidāʾi ḥāṣṣatan ʿalā iustaʿmalu fi ġairihī* («chapitre concernant ce qui est exclusivement employé dans le vocatif») les vocatifs *iā maʿ amān*, *iā makrumān*, *iā maḥbatān* (cf. Barth, *Nominalbildung in den semitischen Sprachen*, p. 340, l. 7-10). Ensuite voir *Lisān al-ʿArab* XVI, p. 78, 6 et suiv. : *īuqālu fin-nidāʾi ḥāṣṣatan iā naumānu*, *ʿai iā kaḥira n-naumi*, *qāla ʿalā taqul raḡulun naumānu*

⁽¹⁾ Aussi dans les dialectes berbères, nous trouvons très souvent des nasalisations de voyelles se trouvant à la pause (voir Schuchardt, *Berberische Hiatusstilgung*, p. 17 et la littérature indiquée à cet endroit).

li'annahū ʾaḥtaṣṣu bin-nidāʾi . . *yaʾaktaru mā ʾustaʿmalu fin-nidāʾi* *ʾarubbamā qālū ʾā naʾumu, ʾusammūna bil-maṣḍarī*. Ce qui veut dire : « *ʾĀ naʾumān*, c'est-à-dire « ô homme de beaucoup de sommeil » est exclusivement employé au vocatif. Mais on ne peut pas dire *raḡul naʾumān*, car (la forme *naʾumān*) est réservée au vocatif . . et c'est celle-ci qui est la plus usitée dans le vocatif et quelquefois on dit (aussi) *ʾānaʾum*, en se servant de l'infinitif pour l'appel. » Je voudrais voir également cet *n* de *pluti* dans le nom propre hébreu *ʾhīman*. Il était employé primitivement, paraît-il, comme vocatif, de même que le nom *ʾhūmai* pour lequel la Septante a une fois Ἀχιμαῖν (voir Praetorius. *Z.D.M.G.*, 57, 524). Je suppose donc que ce même *n* se trouve aussi dans une grande partie des noms à suffixe *n*. Ceux-ci se ramènent vraisemblablement à des vocatifs et à des formes exclamatives comme (*ʾā*) *naʾumān*, etc.

Je crois également que dans les cas où un *n* s'ajoute à l'*a* du vocatif ou de l'exclamation comme par exemple dans *ʾā raḡulan*, *ʾā ʾagaban*, il s'agit de l'*n* de *pluti* (V. l'opinion différente de Brockelmann, *Grundriss*, II, p. 5-6 et p. 33 a). L'interprétation proposée par Brockelmann pour ces formes (*Grundr.*, II, § 3 Anm.) n'est pas, à mon avis, satisfaisante. L'*a* final, dans ce cas, qu'il soit long comme d'habitude ou bref, ce qui est plus rare, est d'origine interjective exactement comme dans la négation de l'espèce (*naṣi al-ḡms*) (v. *Grundr.*, II, § 8 a). On ne peut pas admettre que les cas où la nounation a lieu soient considérés comme de formation analogique d'après les formes de la proposition affirmative (*ibid.*, § 19), car, comme Brockelmann le dit lui-même, supposer que ces accusatifs, qui ne le sont qu'en apparence, sont régis par un verbe sous-entendu, ne correspond pas à la réalité. Mais cela supprime aussi toutes les possibilités pour une formation analogique.

Un passage de *Sujūṭī, Hamʿ al-Hayāmī*, I, p. 21, 11, montre comment, contrairement à toutes les règles grammaticales sur la nounation, celle-ci peut se former dans l'exclamation et comment les voyelles finales ayant un caractère interjectif peuvent être allongées et recevoir n'importe quel timbre : *ʾamīṭālu niṣābati l-ḥarṣi ʾani l-ḥarakati lā raḡulīn fid-dāri ʾalā raḡulān ʾalā luḡati kinānata nābati l-ʾāʾu ʾal-ʾalīfu ʾani l-faḥaṭi ʾaṣṭi ʾā zaidān ʾā zaidūn nābati l-ʾalīfu ʾal-ʾāʾu ʾani d-dammati*. « Dans les cas où le *ḥarṣ* (voyelle longue) remplace la *ḥaraka* (voyelle brève), on peut citer les expressions *lā raḡulīn* et *lā raḡulān fid-dāri* (« il n'y a aucun homme dans la maison »), dans le dialecte de Kināna. Ici le *ʾāʾ* et le *ʾalīf* remplacent le *faḥa*. Et dans *ʾā zaidān* et *ʾā zaidūn* le *ʾalīf* et le *ʾāʾu* remplacent le *damma*. » Cf. pour l'allongement *Grundr.*, I, p. 472 b : « In Ḥaḍramaut findet sie (die Nounation), sich noch in *kullīn, kullīn* « jeder », das unter emphatischer Betonung zu

kullèn wird. » (Comparer encore à ces formes modernes Landberg, *Festgabe*, Leyde, 1909, p. 19-21.)

On peut expliquer sans doute de la même façon l'*n* dans des cas comme *'ahlan ḡasahlan*. Dans cette expression, Bergsträsser, *Zum arabischen Dialekt von Damaskus*, Hanovre, 1924, p. 33, a d'ailleurs constaté l'accentuation à deux sommets par ultra-allongement pour raison d'emphase, donc une accentuation qui, nous allons le montrer, entraîne justement cet *n* final. En effet, comment se forme donc cet *n* final dans l'emphase? Wackernagel et Liebich constatent qu'en sanskrit les voyelles de pluti sont affectées par la nasalisation. Je suis d'avis maintenant que, de même que la diphtongaison de ces voyelles en arabe est une conséquence de leur prononciation avec l'accent à deux sommets et à deux tons (accents musicaux), la nasalisation se ramène à la même cause. Une nasale est, comme une voyelle, une sonante pure⁽¹⁾. Nous avons par exemple aussi des nasales en fonction syllabique (à côté des sons *r* et *l* de même nature) qui, notamment parce qu'elles peuvent former une syllabe, sont l'équivalent des voyelles; mais les nasales en fonction consonantique ont avec les nasales en fonction syllabique exactement le même rapport que les voyelles consonantiques *u* et *i* dans des combinaisons comme *au* et *ai* avec les voyelles ordinaires syllabiques *u* et *i*. C'est-à-dire que *m* et *n* sont des variantes de *m* et *n* exactement comme *u* et *i* de *u* et *i*. La linguistique indo-européenne rapproche normalement des combinaisons comme *an* et *am*, etc., de *au* et *ai*. — Si à l'occasion de la prononciation à pluti se développe une diphtongue avec *n* comme élément consonantique, cela dépend de la hauteur du ton suivant les cas, exactement comme lorsque le *u* ou le *i* se trouvent en fonction consonantique.

L'apparition de cet *n* à cause de l'accent musical résulte aussi très clairement de Suiūṭī, *Ham' el-Hayāmi'*, II, p. 80, 6 : « Le (*n* du) chant (*tarannūm*) dans le *ray' l-muṭlaq* (voir Freytag, *Darstellung der arabischen Verskunst*, Bonn, 1830, p. 311) qui remplace dans le dialecte de Tamīm les *hurūf al-iṭlaq ā, ū, ī* pour interrompre brusquement le chant. Cet *n* se développe par le *tarannum* contrairement à ce qui se passe dans le dialecte du Ḥiḡāz, où la longueur de ces voyelles est conservée. Autre part Ibn Īa'īs dit : « L'*n* est une sorte de chant (*tarannum*) », affirmant que le chant prend naissance dans l'*n* lui-même, car l'*n* est un phonème nasal (*ḥarf 'aḡann*) » (voir aussi Ibn Īa'īs, *Commentaire au Mujaṣṣal de Zamahṣarī*, éd. Jahn, Leipzig, 1882-1886, p. 1234 et suiv.).

⁽¹⁾ Cf. C. STUMPF, *Die Sprachlaute*, Berlin, 1926, p. 116 : « In der Tat sind sie (c'est-à-dire les nasales), stimmhaft gesprochen, nichts anderes als mehr oder weniger nasahiertes *U*... » On peut donc comparer un phonème complexe comme *an* ou *ān* à une diphtongue *au*.

De ce que les habitants du Ḥiḡāz qui ne connaissent pas cette nasalisation conservent la longueur des voyelles *ā*, *ū*, *ī*, on peut déduire qu'à l'apparition de la nasalisation dans le dialecte de Tamīm, les voyelles en question sont abrégées. Cela démontre que le développement des complexes *an*, *un*, *in* provient de *ā*, *ū*, *ī*. Cet *n* a donc dû naître d'une fracture de la voyelle originellement longue, en ce sens qu'il représente une transformation de la seconde partie de cette voyelle originellement longue. Naturellement, la longueur peut aussi être conservée ou éventuellement se former sous la seule influence de l'emphase qui provoque la nasalisation, ainsi que nous le constatons dans des cas comme *īā mal'amān*, etc., longueur correspondant exactement à l'*ā* long dans les terminaisons *āhu*, *āhi*, etc., car il s'agit ici de phonèmes emphatiques pour lesquels il n'y a pas de limite quant à la quantité (cf. encore Wright, *Arabic Grammar*, II, p. 390 B et p. 369 C. et Fleischer, *Kleinere Schriften*, I, p. 323-325).

Il est à noter que la nasalisation des voyelles longues prononcées avec l'accent musical est attestée par Al-Fārābī dans son *Kitāb al-Mūsīqī*, Manuscrit de Leyde, Nr. 1423, fol. 120 a, 24 : *un'in kanati-n-nihāiatu naḡman mamdūdatan fal-'aḡḡadu 'an iuḡrana bihā nūmun sākinatum*. « Si la voyelle finale est un son allongé, on lui adjoint de préférence un *n* sans voyelle ⁽¹⁾. »

Je voudrais mentionner encore quelques allongements emphatiques et des faits semblables s'y rattachant que j'ai rencontrés. Dans le livre de *Miṣbāḥ at-Tālib fī Baḥṭ al-Maṭālib* de Germanos Farḡāt annoté par Buṭrus al-Bustānī, éd. Beirout, 1854, p. 265, 5, on cite un vers où la voyelle finale de '*anta* « toi » est longue au vocatif : *īā 'antā*. Ceci correspond au tigré '*entā* « toi » avec accent affectif au lieu de l'éthiopien '*anta* (d'après *Grundr.*, I, p. 98).

La longueur de la finale dans *laisā* pour *laisa* chez Suiūṭī, '*Asbāḥ yanaḡā'ir*, Ḥaīdarabad, 1317 I, p. 180, 1, pourrait être interprétée de la même façon; il est peu vraisemblable qu'elle représente une troisième radicale comme en araméen '*itai*, en akkadien *išū*. — Dans le *Miṣbāḥ*, p. 90, 17, est cité '*āb* « père » avec *ā* long. D'après une note marginale, *ibid.*, le mot est ainsi prononcé dans l'usage de l'église chrétienne au moment où l'on cite les trois personnes ('*aḡānīm*) de la Trinité. Là, le mot est considéré comme non arabe. Par là s'explique la longueur qu'apporte la récitation cérémonieuse, lente et emphatique, à la prononciation

⁽¹⁾ Cette conception pourra être étendue à d'autres terminaisons *-n*, surtout la nounation, ce qui exigera cependant certaines modifications. Mais, comme cette question se confond avec plusieurs autres problèmes grandement compliqués, qui sont en dehors du cadre de cet article, qu'il me soit permis de l'écarter pour le moment.

de ce mot. A moins qu'il ne faille y voir l'influence du syriaque 'āb(i) «mon père» (v. Brockelmann, *Syr. Gram.*, § 36, Anm.), où l'a long, comme on sait, résulte à son tour de l'emphase du vocatif.

En tout cas l'éthiopien *gamūrā* «tout à fait» expliqué autrement dans le *Grundr.*, I, p. 460 a, Anm. 2 se rattache à ces faits. Ici également, la longueur se ramène à l'emphase avec laquelle le mot est prononcé. Car la voyelle ne saurait ici être considérée en elle-même comme une finale de flexion, ainsi que semble le croire Brockelmann dans le *Grundr.*, *loc. cit.* Au contraire, elle est identique avec l'interjection *a* qui s'ajoute au nom lors de la négation de l'espèce (*nafī al-ġins*) (cf. *Grundr.*, II, p. 14). Le même phénomène se produit dans le moyen-haut-allemand, où, dans des exclamations emphatiques semblables, un *a* enclitique s'ajoute souvent aux substantifs, aux impératifs, aux particules et aux interjections. Exemples : *nēina* «pas du tout» («durchaus nicht») qu'on peut très bien comparer avec *gamūrā* «tout à fait» («durchaus»); ensuite *hīlfa* «au secours»; *trinka* «bois» (cf. les impératifs correspondants de l'hébreu comme *l'kā* «va»); *wāfenā* «malheur» (cf. Schwentner, *Die primären Interjektionen des Indogerm.*, Heidelberg, 1926, p. 7, de plus R. Loewe, *K.Z.*, 51, p. 210). Nous ne devons donc pas croire dans *gamūrā* à un allongement d'un *a* bref à l'origine, mais rien ne nous empêche de considérer l'*a* long comme une adjonction immédiate. C'est de la même façon qu'il convient d'expliquer *lā ʔarabika* qui vient de *lā ʔarābbika*. Dans le *Grundr.*, *ibid.*, aussi, l'explication est donnée différemment. L'allongement de l'*i* a été occasionné ici par le déplacement de l'accent d'intensité produit par l'emphase du serment. En même temps, le redoublement du *b* doit tomber, étant donné que deux syllabes d'un égal degré de perceptibilité sont incompatibles (voir mon article «Die Entwicklung der Nominalform *qattāl* im Hebräischen», qui paraîtra bientôt dans la *Monatsschrift für die Geschichte und Wissenschaft des Judentums*). On ne doit donc pas écrire **lā ʔarabika*, comme dans le *Grundr.*, *loc. cit.* (cf. Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, Strasbourg, 1906, p. 167 b). Un pareil déplacement de l'accent d'intensité peut aussi être constaté dans *lahī ʔabūka* au lieu de *lāhi ʔabūka* (voir Suijūṭī, *ʔAšbāh ʔanaẓāʔir*, I, p. 297, 4) ⁽¹⁾. Les pronoms interrogatifs aussi sont employés comme interjections et peuvent par conséquent être accentués de différentes façons. Ainsi s'explique l'akkadien *minū* et *mēnu* «quoi?» (voir Gesenius-Buhl, *Handwörterbuch der hebräischen Sprache*, 17^e éd., p. 401 a).

⁽¹⁾ Pour la chute de la première syllabe, nous pouvons parler de «Funktionsschwache» (cf. W. Horn, *Sprachkörper und Sprachfunktion*, Palastra, 135, Berlin, 1921).

Ces déplacements d'accent s'expliquent donc par le fait que les mots examinés ont reçu un caractère interjectif et que les interjections plurisyllabiques n'ont pas d'accent fixe (cf. Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg, 1902, p. 89).

L'arabe *balha* (« das offenbar mit den ursprünglichen Negationen *bal*, *balā* identisch ist », voir *Grundr.* II, p. 426) s'explique par une « Zerdehnung » causée par l'emphase. Le sens de ce mot qui équivaut à « oui, sans doute, laisse », fait comprendre pourquoi l'ultra-longueur, l'accent à deux sommets, et la « Zerdehnung » se sont produits. Le fait que l'un des sommets n'est pas apparent ne fait aucune difficulté. Vraisemblablement il était en fait tellement faible qu'il a disparu ou a été absorbé par l'*h* lui-même. Étant donné que l'emphase peut donner l'accent à n'importe quelle syllabe ou voyelle, les syllabes non accentuées sont susceptibles d'être complètement affaiblies et même de tomber. Donc différentes formes du sogotri pourraient être comparées à notre cas, car le premier sommet *y* a également disparu : *ṭiṣṭer* « ongle » de *ṭiṣār*, en mehri *ṭaiṣēr*; *liṣhen* « langue », en mehri *liṣin* (d'après Bittner, *Vorstudien etc. zur Sogotrisprache*, I, p. 5, 32). Ces cas se ramènent pareillement à la « Zerdehnung » et, dans la plupart des cas parallèles, le premier sommet se trouve conservé. Cf. aussi Rhodokanakis, *Studien zur Lexikographie und Grammatik des Alt-Sudarabischen*, Sitzungsberichte der Wiener Akademie, phil.-hist. Klasse, 178. Band, 1916, p. 26, qui rapporte des exemples s'y rattachant et qui montrent « wie der ursprüngliche Übergangslaut *h* vielfach zum Positionslaut geworden ist ». Quant au changement de sens du primitif *balā* « sans » (identique à *bilā*, hébreu *b'lo* « avec non » = hébr. *b'li* « sans ») en *balā* « plutôt » et *balha* « oui, sans doute », comparer la modification du sens dans *éwol* du dialecte de Bado du Nord comme négation dérivée de *jawohl* qui exprime l'affirmation dans ce dialecte.

Ici se rattache sans doute le phénomène suivant : en galla dans lequel l'*h* final a disparu, un tel *h* apparaît dans certains dialectes, par exemple dans *meleh* « sans », « sauf » pour *malé*; *mēh* « s'il vous plaît », pour *mē*; *ēh* « oui » pour *ē* (d'après Praetorius, *Gallasprache*, p. 15 c). Le sens de ces mots nous montre qu'il y a eu ultra-allongement. Il n'est donc nullement nécessaire d'expliquer l'*h* avec Praetorius comme dû à l'influence du somali.

Nous avons de plus affaire à des allongements psychologiques et à des « Zerdehnungen » dans les interrogations indiquées par les grammairiens arabes sous le nom de *'inkār* « démenti ». Ibn Ġinnī nous donne dans son *Kutāb al-Ḥaṣā'is sin-nahy*, manuscrit de Berlin, fol. 254 a, 18, les exemples suivants : Dans le cas d'une affirmation comme celle-ci : *qāma 'amrun* « Amr s'est levé » on peut entendre cette interrogation : *'a 'amrūh*. « Amr ? » etc. Nous

avons affaire à un phénomène analogue dans des cas semblables au suivant (*ibid.*, fol. 45 a, 11) : après une assertion *ra'aitu bakran* « j'ai vu Bakr », il est possible d'entendre l'interrogation de surprise : *'abakranīhi?* « Bakr? ». Ensuite (*ibid.*, ligne 20), dans le cas de l'interrogation *'atahrūgu 'ilā l-bādīyati 'in 'ahsabat?* « sortiras-tu au désert s'il devient fertile? » on risque d'entendre l'interjection de surprise : *'a'anā 'inīh* « moi? » (voir aussi Ibn Ja'īs, p. 1247, 11), etc. Dans les deux derniers cas, une interjection interrogative *ī* s'est jointe au mot désignant l'objet de la question. Elle a ensuite reçu l'ultra-allongement et la « Zerdehnung » comme dans le cas de *dihī, tihī*, etc. (voir ci-dessus, p. 329) ⁽¹⁾. Mais *ī* s'est conservé sans cette « Zerdehnung » dans le pronom interrogatif *manī?* « qui? » dans la langue araméenne du Talmud de Babylone, ce pronom ne pouvant être placé sous *mannū* « qui? » > *man hū*, comme il est fait dans les dictionnaires. Cet *ī* corroboratif se retrouve probablement dans le mot interrogatif *maī* « quoi? » de la langue du Talmud de Babylone, de sorte qu'on ne doit pas le considérer avec Dalman, *Aramaisch-Neuhebräisches Handwörterbuch zu Targum, Talmud und Midrasch*, Francfort-sur-le-Mein, 1922, s. v., comme dérivé de *mā hī*. Ici naturellement, il pourrait s'agir aussi d'une diphtongaison de l'originel *mā*. En tout cas, je voudrais ramener à une telle forme *maī*, diphtonguée par l'emphase de l'interrogation, l'hébreu *mē* « quoi? » (à côté de *mā*). La diphtongue a ici été monophthonguée à cause de la position proclitique de ce mot, de même que dans *mā*, l'*ā* n'est pas changé en *ō*, pour la même raison. Il n'est pas possible de ramener *mē* à une forme originelle *mi* dont il serait une forme fortement accentuée (voir *Grundr.*, I, p. 327); *mē* apparaît, de même que *mā*, ou encore plus souvent, en position proclitique. Ensuite l'*ī* final dans le mot interrogatif du Talmud *'inī* « est-ce vrai? » est un signe d'interrogation. *'in* lui-même est identique à la particule *'in* « oui » (syr. *'en*, hébreu *hēn* « oui », arabe *'in* à côté de *'inna* [v. Rechen-dorf, *Arab. Syntax*, Heidelberg, 1921, § 65, 6]). Il n'est pas possible d'expliquer le mot avec Dalman, *loc. cit.*, comme dérivé de *'in hī*. Cette explication supposerait que *'in* seul est une particule interrogative. Donc *'inī* signifie au sens propre « oui? » « en effet? » ⁽²⁾. On peut également rapprocher de cet *'inī* l'arabe

(1) Sur des allongements de la même espèce dans l'interrogation et l'exclamation, voir M. Cohen, *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, p. 172.

(2) On peut comparer la formation de ce mot à la particule interrogative éthiopienne *bōhū* « numquid? » (Dillmann, *Lexicon aethiopicum*, I et 482). Dans ce mot également, une interjection interrogative *hū* s'est ajoutée à l'expression affirmative *bō* (ordinairement augmentée au moyen de — *tū* en *bōtū*), de sorte qu'il s'est développé un mot interrogatif indépendant.

'*in*h dans 'azaidun 'in*h* (et dans 'a'anā 'in*h*) pour 'azaidun*hi* (voir plus haut) (v. Ibn Iā'īs, p. 1246, 8 et p. 1247, 1), que les grammairiens arabes considèrent comme composé d'un '*in* qui a aussi une existence indépendante et de *h* (v. Ibn Iā'īs, *loc. cit.*).

Quant à cet *i* interrogatif, dans tous les exemples traités, il s'agit certainement, comme l'admet Fischer, *Islamica*, I, 1925, p. 9 ⁽¹⁾, d'un phonème pareil à la voyelle *i* brève ou allongée (*harf at-tadakkur*) que les Arabes ajoutent au mot lorsqu'ils sont arrêtés et essayent de reprendre le fil du discours (voir à ce sujet Fischer, *ibid.*). Ce fait de rechercher la pensée après l'arrêt du discours est par lui-même une question que le sujet parlant se pose à lui-même. Nous trouvons également cet *i* interrogatif dans le 'Omāni, *mhūhī* « quoi? » (cf. *mai*), *dehdehī* « vite? » (d'après *Grundr.*, I, 52 et suiv.). Cet *i* suffixé sert en général de particule interrogative en 'omāni au lieu de l'*a* préfixé (v. *Grundr.*, I, p. 502 C a). Le *h* devant l'*i* dans ces formes du 'omāni est un phonème de transition d'après le *Grundr.*, *loc. cit.* ⁽²⁾. *Mhūhī* est cité là même à côté de *māhūa* < **mā-ūa* parmi les exemples où l'attaque dure est devenue aspirée. Dans les deux cas, il s'agit plutôt de la substitution de la transition aspirée à la transition douce.

Je voudrais mentionner encore une forme nominale du sémitique qui me paraît se ranger également dans ce chapitre, je veux dire les noms avec préfixe *ia* et une voyelle longue dans la racine sur les schèmes *iaqtūl*, *iaqtāl*, *iaqtīl*. Ces noms servent principalement comme noms de plantes et d'animaux aussi bien que pour la désignation d'autres phénomènes de la nature et de qualités frappantes.

A ma connaissance, il a été marqué souvent (cf. par exemple déjà Hommel, *Die Namen der Säugetiere bei den südsemitischen Völkern*, Leipzig, 1879, p. 181, note 1), avec insistance par H. Bauer, *ZDMG*, 71, p. 409, qu'il s'agit ici de formes primitives d'imparfait. En effet, on ne peut le contester. Ces noms se trouvent aussi, on le sait, avec une voyelle brève dans le radical, bien que plus rarement. Dans ce cas, ils peuvent s'identifier complètement avec une forme d'imparfait. Mais comment s'explique la voyelle longue qui se trouve dans la plupart des noms à préfixe *ia*? Bauer (*loc. cit.*) parle d'un allongement secondaire « wie bei den *m*-und *t*-Formen ». Mais cela ne dit pas tout. Je crois que dans ce cas également l'allongement s'explique par la fonction primitive de ces formes. Il ressort très nettement que

⁽¹⁾ Mais il me semble assez douteux que ces deux phonèmes soient apparentés au « Reimvokal *i* » (v. *ibid.*).

⁽²⁾ Cependant plus tard, Brockelmann a abandonné cette conception tout à fait juste (voir *Grundr.*, II, p. 189 h).

ces formations sont limitées au petit nombre d'espèces de sens susmentionnées, mais ne servent en aucune façon à la désignation d'objets ordinaires ou de notions abstraites. Pourquoi justement voyons-nous à propos des animaux, des plantes et choses similaires, qu'une proposition qui a été faite à leur sujet est devenue leur propre désignation? Cela s'explique seulement par le fait qu'il ne s'agit pas ici de propositions affirmatives ordinaires, mais de propositions exclamatives. Des animaux, des plantes, etc., en leur qualité de choses appartenant au monde de la nature, ont couramment quelque chose qui frappe, soit leur couleur, soit la forme de leur corps ou leur allure, de telle façon que leur aspect arrache à l'homme une exclamation qui exprime cette particularité. Je voudrais donc interpréter le mot arabe et hébreu *iaḥmūr* « onagre »⁽¹⁾ comme une exclamation étonnée « il est rouge! », « comme il est rouge! », à l'occasion d'une apparition brusque de cet animal. De même l'arabe *ianbū* « source » serait un cri d'étonnement « il jaillit! » et l'hébreu *iṣḥār*⁽²⁾ « huile fraîche » une exclamation « il luit! ». L'emphase de l'exclamation semble produire fréquemment des allongements de voyelle, ce qui explique la quantité de la voyelle dans ces mots. En tout état de cause, tous les mots dont nous venons de parler doivent être compris comme des exclamations originelles⁽³⁾.

II

Réductions de quantité par l'énergie de l'impératif.

L'impératif dans les langues ouest-sémitiques (v. *Grundr.*, I, p. 81 et suiv.) est monosyllabique; ainsi, par exemple il est en arabe : *-qtul*, *-nzil*, *-mal*; mais en akkadien il est dissyllabique :

⁽¹⁾ Comparer à l'étymon de ce mot le mot qui signifie ordinairement l'âne *ḥumār*.

⁽²⁾ Ce mot, dont la voyelle radicale n'a pas reçu l'allongement emphatique, se ramène à la racine *ṣāhar* « briller » (*zāhar*) de la langue néo-hébraïque et du judéo-araméen. L'interprétation de ce mot par P. de Lagarde comme issu par « Durchbruch » de l'arabe *zahara* « sortir » (v. Gesenius - Buhl, p. 675 b) ne me paraît pas justifiée. Un caractère notable de l'huile, surtout de l'huile fraîche, est, on le sait, justement son éclat.

⁽³⁾ Après la remise de cet article à l'impression, je me suis aperçu que ces formations touchent un problème si profond et apte à élucider le développement du verbe sémitique que j'estime préférable d'y revenir dans une étude spéciale, après des recherches plus étendues. L'explication de ces formations comme des propositions relatives originelles (voir H. Bauer, *loc. cit.*), omise ci-dessus, sera examinée critiquement par la même occasion.

kušud, *puqul*, *šabat*. Une explication du monosyllabisme ou plutôt de la chute de la voyelle de la première syllabe dans ces formes a été donnée par H. Grimme (*Verhandlungen des 13. internationalen Orientalistenkongresses*, 204). D'après lui, l'impératif a un accent d'intensité moins fort dans la proposition parce qu'il est en cohérence permanente avec un vocalif. Brockelmann, *Grundriss*, loc. cit., et Bauer-Leander, p. 240 a, puis Gesenius-Bergstrasser, *Hebr. Gramm.*, II, p. 2, 4 considèrent ce processus comme probable. Pourtant il n'est pas possible de comprendre que l'impératif porte dans la phrase un accent d'intensité moins fort que d'autres formes du verbe; même lorsqu'il est accompagné d'un vocalif, on ne peut justifier cette opinion. Au contraire, l'impératif, qui, comme on sait (cf. sur le même fait pour le vocalif ci-dessus, sous I), forme une phrase par lui-même et peut apparaître sans aucun complément, doit posséder un fort accent d'intensité, et même la jonction à un vocalif, soit que celui-ci le précède, soit qu'il le suive, ne l'affaiblira pas en général. Normalement le vocalif, n'étant souvent qu'un supplément en apposition pour ainsi dire, s'attache enclitiquement à l'impératif. Mais plus souvent, s'il le précède, souvent même s'il le suit, une pause existe entre lui et l'impératif, de sorte que les deux sont prononcés avec un fort accent d'intensité. En tout cas, l'impératif, qui contient toujours ce que le sujet parlant exige de celui auquel la parole a été adressée, reçoit un fort accent d'intensité.

Il faut mentionner ici encore une théorie sur les deux formes sous lesquelles l'impératif apparaît dans les deux rameaux de la souche sémitique. Marcel Cohen dans son livre *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, Paris, 1924, p. 32, se référant à Bauer-Leander, p. 386, note 1, ramène les formes dissyllabiques de l'impératif à des formes monosyllabiques commençant avec un groupe de consonnes, dans lesquelles ce groupe a été disjoint. Il prend même le thème d'imparfait *ʔaqtul* comme un exemple de radical commençant avec un groupe de consonnes (en le ramenant évidemment à **ʔa-qtul* et non, comme il est ordinairement fait, à **ʔa-qutul*). Cette théorie me paraît premièrement improbable parce que de telles syllabes commençant avec une consonne double n'ont pas été observées jusqu'aujourd'hui en ancien sémitique. Nous avons précisément un exemple de cela dans la forme de l'impératif ouest-sémitique susmentionné qui est par exemple en arabe *uqtul*, etc. en hébreu *qʔol*. Mais même en faisant abstraction de cela, il faudrait éclaircir le monosyllabisme de ces formes dans sa relation avec le dissyllabisme de toutes les autres formes du verbe. Pourquoi ne rencontrons-nous ce monosyllabisme dans aucune autre forme?

A mon avis, l'abréviation de l'impératif s'explique par l'énergie avec laquelle un ordre est prononcé. Je peux signaler un cas tout à fait analogue. Comparer Axel Kock, *Die alt- und neuschwedische Accentuierung*, Strasbourg, 1901, § 137 : « Dialektisch bekommen zweisilbige Imperative sowie die Vokative zweisilbiger Frauennamen auf -a die acc. 1 », c'est-à-dire ils reçoivent l'accent à un sommet au lieu de l'accent ordinaire à deux sommets, et *ibid.*, § 138 : « ... eine mit eingipfligem Fortis ausgesprochene Silbe drückt mehr Energie (Kurze und Kraft) aus als eine mit zweigipfligem Fortis ausgesprochene Silbe. Der befehlende Imperativ und der Vokativ werden sehr oft bei energischer Anrede verwendet. Zuerst war die acc. 1 bei dem Imperativ und Vokativ nur eine Art gelegentlich verwendeter Satzaccentuierung; sie ist aber später dialektisch überall durchgeführt worden und also in eine Wortaccentuierung übergegangen. » Ces faits s'appliquent *mutatis mutandis* à la forme de l'impératif des langues ouest-sémitiques. On n'a qu'à substituer à « eingipflig » « einsilbig » et à « zweigipflig » « zweisilbig ». Ensuite, cf. E. Fraenkel, *IF* 41 (1923), p. 397 : « Die Funktionsschwache kann auch die Umwandlung eines dreimorigen Akzents (Schleifton) in einen zweimorigen (gestossen betonte Länge) bewirken. Wie van Wijk... erkannt hat, erklärt sich so lit. *sztai* « siehe » für altilit. *sztai*... Auch bei den aus Verben hervorgegangenen lit. Interjektionen geht häufig Hand in Hand mit der Funktionsminderung eine Intonationsschwächung um eine More... »

Aussi dans ce cas du lituanien où Fraenkel parle de « Funktionsschwäche » (voir ci-dessus, p. 334) la prononciation énergique de l'impératif pourrait avoir occasionné l'accent.

En tout cas, l'occlusion glottale dans les formes d'impératif de l'arabe transmis par Al-'Azharī, *Tahdīb al-luġa* (ed. Zetterstéen) *M. O.* 14, p. 48, *if'ali*, *if'alu*, *if'ala*, se ramène à cette prononciation d'un ordre énergique (cf. sur des faits pareils en suédois Kock, *loc. cit.*, p. 66/67), et aussi la forme *qūlu'* pour *qūhi* qui est également attestée pour l'ancien arabe (v. *Grundr.*, I, p. 48 d a) réfléchit vraisemblablement la même prononciation énergique.

L'occlusive glottale (le Stosston, stød) est une conséquence très fréquente de la prononciation des voyelles avec un accent syllabique fortement tranché (« stark geschnittener Silbenakzent », Cf. Sievers, §§ 590-592) produite par l'articulation énergique. Comparer également les exemples connus, le mot arabe vulgaire *la'* ou *la'a*, l'hébreu *lō* (écrit *l'*) < *lā < *la' « non » ; puis le mot hébreu *zōt* « celle-ci » (écrit *z't*) < *za't. En me reportant à ce dernier mot, je voudrais voir ce hamza psychologique dans les cas souvent mentionnés par les grammairiens arabes

v. Sibawayhi, éd. H. Derenbourg, II, 311, 16) comme *hādā hubla'* au lieu de *hublā* « c'est une femme enceinte ». Dans cette phrase, la plus forte intensité se trouvant sur le pronom démonstratif (voir ci-dessus, p. 330) a avancé et s'est propagée jusqu'au mot suivant. Toute la phrase est prononcée avec véhémence et énergie. Sib., II, 315, 5/6, mentionne encore les formes de pause suivantes : *hādīhi 'af' ai* (au lieu de *'af' ā*) « c'est une vipère ! » ; *hādīhi hubla'* (au lieu de *hublā*) « c'est une femme enceinte ! » ; *hādā muṭanna'* (au lieu de *muṭannan*) « c'est loué ! ». On peut supposer que ce *i* final est également en rapport avec le caractère démonstratif de ces phrases. Et en effet, Ibn Ginnī, *Kil. as-Sirr as-Sinā'a*, manuscrit de Leyde, fol. 115 a, 21 et suiv., ramène ce *i* dans *hubla'* au *hamza* dans *hubla'* : *min ḍālīka 'aīdan 'ibḍālu ba'ḍihim 'alīfat-ta'nīti fil-ṭaḡfī hamzatan ṣādālīka mā ḥakāhu Sibawayhi. min ḡaylīhim fil-ṭaḡfī ḥādā hubla' ṣaḡad 'abdalūr 'aīdan l-'alīfa fil-ṭaḡfī i'ān ṣaḡālū hādīhi 'af' ai ṣaḡhubla'*. Le processus phonétique a été le suivant : *hubla' > *hubla' > hubla'* (cf. ma dissertation, p. 96). La forme transmise comme *ṭaiīte 'af' ay* (Sib., 314, 12) s'explique également ainsi : *'af' ā > *'af' ā > ('af' ā) > *'af' ay*. Les autres cas avec *hamza* de « pause » mentionnés par Sib., II, 311 ; 15 et 18, *ra'aṭu raḡula'* « j'ai vu un homme » et *luṣa iadribuha'* « il la bat » peuvent être aussi des phrases occasionnellement prononcées avec emphase, bien qu'on n'y trouve ni pronom démonstratif ni élément qui soit emphatique en soi. Assurément le *hamza* a une origine psychologique dans le mot du tigré emprunté de l'arabe *'abadā'* « jamais » (voir Grundriss, I, p. 48 d α). — Voir encore S. D. F. Goitein, *Jemenica* (1934), p. xiii.

Cette prononciation brève et énergique ne peut se manifester par une occlusion glottale que si nous avons affaire à des formes à finale vocalique. Quand il s'agit de formes à finale consonantique, elle ne peut se manifester que dans une gémination de cette consonne finale. C'est de cette façon que je voudrais expliquer la gémination du *d* dans des expressions comme *hādā ḥālidḍ* « c'est Ḥālid ! » (Sibawayhi, II, 308, 3, et Ibn Īs, 1270, 15) ⁽¹⁾. Brockelmann, *Grundr.*, I, p. 83, explique

⁽¹⁾ Ou bien faut-il traduire : « ce Ḥālid ! » (et de même dans les exemples précédents) ? Voir Fleischer, *Kleinere Schriften*, I, p. 749. — Mais peut-être les démonstratifs n'ont-ils pas ici de signification et de fonction grammaticale indépendantes, mais servent seulement à un renforcement emphatique de la phrase. C'est-à-dire que les cas en question sont peut-être pris de phrases, comme on en trouve dans Reckendorf, *Syntaktische Verhältnisse*, p. 410 en haut. Cf. surtout la phrase : *hā 'ana dā ḥālid* « je suis Ḥālid » (*ibid.*). Toutefois la circonstance que les grammairiens arabes transmettent ces exemples de *hamza* ou gémination finale toujours avec addition d'un démonstratif nous montre que les démonstratifs sont la cause de ces phénomènes et que les philologues arabes sentaient encore cette connexité, Rigou-

ce fait par l'accent d'intensité plus fort à la fin de la phrase, à la pause. Il comprend aussi de cette manière les formes se trouvant à la rime comme *ʿaḫalli* pour *ʿaḫali*, *sabsabbā* pour *sabsabā*, etc. Il est vrai, à mon avis, que la gémination dans les dernières formes est en effet due à leur position à la fin d'un vers. Cependant, pour *ḥādā ḥālīd d* qui ne se termine pas par une voyelle et qui ne se trouve pas dans une rime, mais est, de même que des expressions comme *ḥādā ḥublaʿ*, une phrase achevée en soi et prise à la langue de la vie ordinaire, je ne puis admettre qu'une gémination psychologique.

Revenons à la formation de l'impératif. Brockelmann a renvoyé dans la *Orientalistische Literaturzeitung*, XXIX (1926), colonne 195, à quelques formes de l'impératif qu'il explique comme développées par «Funktionsschwäche», se référant à W. Horn., *loc. cit.*, p. 32 et suiv. Il s'agit des formes arabes *ḥud*, *mur*, *kul*; «prends, ordonne, mange» du syriaque *zel* «va» et *tā* «viens», de l'éthiopien *bal* «parle», etc. En tout cas, il est évident que dans ces impératifs aussi le manque de la première syllabe provient de la tendance à la brièveté due au ton de commandement. Dans les exemples mentionnés de l'arabe, le *hamza* initial n'était pas du tout capable de se conserver lors de l'apparition du monosyllabisme; en effet, à côté d'une forme *qtul* il aurait fallu une forme ²*mur*; la chute de la voyelle de la première syllabe a fait disparaître du même coup l'occlusion glottale.

A mon avis la voyelle brève dans l'impératif arabe des verbes med. *u* et *i*: *qum*, *bīn* «lève-toi, parais» s'explique de la même manière. Les formes originelles non abrégées se sont conservées dans les autres langues. L'explication que donnent Bauer-Leander, p. 231, pour la longueur dans les formes hébraïques n'est pas nécessaire. Brockelmann, *Grundr.*, I, p. 63 k B, et Bauer-Leander, p. 231 b, proposent la loi: «Lange Vokale in geschlossener Silbe wurden im Ursemitischen gekürzt» (ainsi disent Bauer-Leander). Je suis d'avis que la loi n'est pas juste de cette manière. On ne peut pas identifier l'abréviation dans des exemples comme *qūm* > arabe *qum* avec l'abréviation dans des exemples comme l'hébreu *qamīā* < **qāmīā*, comme l'arabe *qumta* < **qūmtā* «tu t'es levé». L'expérience nous apprend que les longues dans des mots monosyllabiques comme *qūm* loin d'être abrégées reçoivent souvent l'ultra-allongement (cf. surtout les intéressantes constatations de Sievers, § 688 et § 715). De même dans des mots polysyllabiques où la longueur se trouve à la fin et où les syllabes précédentes sont faiblement accentuées, aucun motif n'existe pour

reusement parlant, ces phénomènes ne sont qu'une conséquence secondaire de cette emphase démonstrative et exclamative. La conséquence primaire a été le déplacement d'accent occasionné par cette emphase (voir ci-dessus p. 332 et plus loin p. 351).

l'abréviation, et ainsi nous voyons la longue conservée dans les dialectes arabes modernes et dans les autres langues sémitiques, où les voyelles brèves finales ont disparu (voir par exemple *Grundr.*, I, p. 63 m. et suiv.). De plus, dans les formes de l'impératif en question nous trouvons la longue restituée, et je crois que nous ne pouvons supposer pour le sémitique primitif que des lois phonétiques qui soient d'accord avec les expériences phonétiques modernes et confirmées par les langues traditionnelles et historiques.

Des formes comme l'arabe *ramat* (féminin de *ramā* « il a jeté ») pour **ramāt* sont des cas spéciaux. Ici on pourrait admettre selon les règles ordinaires de l'accentuation arabe que la deuxième syllabe, étant plus pleine, devait attirer l'accent d'intensité. Cependant, puisque le parfait arabe possède l'accent d'intensité ordinairement sur la première syllabe comme par exemple *qatala*, il persiste à rester sur cette syllabe même dans les formes dont il est question ici. A côté de la première syllabe, moins pleine, qui pour des raisons formelles doit porter l'accent principal, la longueur de la deuxième syllabe ne pouvait pas se conserver; elle s'est donc abrégée.

Si, d'autre part, nous voyons la longueur abrégée dans des exemples comme l'hébreu *qamtā* < **qāmtā*, l'arabe *qunta* < **qūmtā*⁽¹⁾, cela s'explique par ce qui suit.

Devant une gémination, les longues ne se prononcent, comme on sait, que difficilement (voir Sievers, § 561). Réduction de la longueur ou suppression de la gémination se produisent donc souvent (v. *Grundr.*, I, p. 6316). Maintenant, une gémignée par principe ne diffère pas du phonème complexe -*mt*- dans *qamtā* et *qunta*. L'oreille perçoit, dans une gémignée, deux sons, comme dans le phonème complexe -*mt*- de *qamtā* et *qunta*. On perçoit l'un à la fin de la première syllabe, correspondant à l'*m* dans *qam-* ou *qum-*, et l'autre au commencement de la deuxième syllabe, correspondant au *t* de *tā* (cf. Sievers, § 556). (Un exemple conforme à l'hébreu *qamtā*, arabe *qunta* où les deux faits se présentent de la même manière est par exemple l'arabe *mitta* < **mīt-tā*). En effet, de même qu'une longue devant une gémignée est ordinairement abrégée (pas toujours), elle est aussi abrégée ici, mais pas aussi souvent qu'à l'occasion de la gémination. Car on peut faire dans ce cas une pause entre les deux consonnes, tandis que dans la gémination, il n'y a pas réellement deux consonnes.

⁽¹⁾ Nous avons un pendant parfait de cette abréviation et qui exige la même explication en galla. Le « Subjektskasus » de *nāma*, *yāda*, *māna* est *nāmmi*, *yādm*, *mānni*; de même, nous avons *bāna*, *dūga*, *mūra*, etc.; mais nous avons *ānta*, *dūgta*, *mūrta* (d'après Praetorius, *Gallasprache*, p. 3, § 10).

Par conséquent, à propos des sons occlusifs par exemple, une ouverture de l'occlusion entre les deux syllabes — c'est-à-dire une explosion — ne se produit pas (voir Sievers, § 556). Dans des cas comme *qamtâ*, *qumla*, où l'abréviation a eu lieu, nous avons à supposer — à l'opposé des cas similaires dans les langues sémitiques où elle n'a pas eu lieu, comme certains exemples de l'éthiopien et de l'araméen (voir *Grundr.*, I, p. 64) — un passage immédiat d'une syllabe à l'autre, passage sans pause. Ce passage est représenté, si la dernière consonne de la première syllabe est par exemple une occlusive, par le fait qu'on passe de cette occlusive à la première consonne de la deuxième syllabe sans explosion. Mais par le fait que — aussi bien en ce qui concerne la gémination que pour des cas comme *qamtâ*, *qumla* — les deux consonnes sont prononcées étroitement jointes l'une à l'autre, à côté de son rôle d'initiale de la deuxième syllabe, la deuxième consonne appartient aussi à la première syllabe, de sorte que nous avons, à proprement parler, affaire à une syllabe doublement fermée dans laquelle une longue doit naturellement être abrégée.

En tout cas, la circonstance que toutes les langues sémitiques, excepté l'arabe, ont conservé la longue dans les impératifs des verbes med. *u* et *i* rend presque certain que la longue existait ici primitivement et que la brève de l'arabe est secondaire.

Le fait que la longue est restituée dans les dialectes arabes modernes (voir *Grundr.*, I p. 609 b) pourrait avoir un motif psychologique. Il peut s'agir ici d'un allongement emphatique comme nous le trouvons ailleurs dans les impératifs. Naturellement la raison indiquée dans le *Grundr.* pourrait avoir été la cause même de cette longue. Finalement, c'est la longue originelle qui pourrait avoir été conservée. Il n'est pas possible de savoir exactement l'origine de cette quantité longue.

De même les impératifs des formes dérivées des verbes tert. infirm. en hébreu comme *šau* « commande! » (à côté de *šauqē*), *ha'al* « élève! » etc., sont des abréviations motivées psychologiquement⁽¹⁾. Je ne crois pas qu'on puisse considérer l'impératif

⁽¹⁾ Comparer Landberg, *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale*, I, *Haḍramout* (Leide, 1901), p. 228, n. 1 : « Cette prononciation est typique pour tous les impératifs des verbes *فعل* et *فعل*. L'impératif doit toujours finir par une consonne . *أفعل*. » En indo-européen comparer les impératifs latins *duc*, *fac*, etc. — Une prononciation énergique (prononciation avec « gestossener Akzent » ou « accent syllabique fortement tranché ») se réalise au mieux dans une syllabe fermée. À cause de cela des voyelles finales, dans des formes auxquelles est propre une prononciation énergique, sont très souvent apocopes. Mais dans des cas où les voyelles finales sont des éléments de flexion, qui doivent nécessairement être conservés par suite de leur fonction, la

du *Qal* ni la majorité des impératifs des conjugaisons dérivées comme des formations nouvelles (ainsi que le pensent Brockelmann dans le *Grundr.*, I, p. 628 f, et Bauer-Leander, p. 414 j'). Cela concerne encore les impératifs correspondants de l'araméen biblique (v. Bauer-Leander, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen*, p. 153 h). Je suis d'avis que la totalité de ces formes finissait par une voyelle longue comme le prouve l'arabe et non par une voyelle brève ainsi que l'admettent Bauer-Leander, *ibid.*, p. 406 a.

De même encore, les impératifs araméens de la forme intensive (qui se trouvent dans Onkelos) comme *ḥay* «montre», *ṣay* «mets», *'est* «bois» ne sauraient être considérés comme «*altererb*» (*Grundr.*, I, p. 630 f), mais il faut les expliquer de la même façon que les formations correspondantes de l'hébreu. Pour *'est* «bois», parallèlement en syriaque *'estai*, cela va de soi. Pour la même raison, les longues finales dans les impératifs arabes des verbes tert. inf. comme *uḡzu*, *irmi* ont été abrégées et la chose a eu lieu, en effet, immédiatement et non par analogie avec les verbes med. *u* et *i*. De la même façon s'expliquent les impératifs *'ar'ni* ou *'arni* (Sura, II, 122), *'istar* «achète» et autres formes abrégées de ce genre (voir *Grundr.*, p. 620 e). Nous trouvons la même abréviation dans l'arabe *ti* «viens» à côté de *'iti*. Également la détente aspirée que reçoivent les verbes doublement infirmes lorsque rien ne les suit, comme par exemple *tih* «viens», *rah* «vois», s'est peut-être développée par la véhémence dans la prononciation. Cette détente aspirée est peut-être parallèle aux exemples mentionnés plus haut avec détente glottale. Aussi les formes vulgaires de l'impératif akkadien *inni* «donne», *inna* «donnez» pour *idini*, *idnā* (voir *Grundr.*, I, p. 596 c., Anm. 2) pourraient montrer un phénomène analogue.

Les impératifs des verbes prim. *u* et *i* et de groupes similaires (prim. *n*) ont un sort analogue. Le phonème complexe hétérogène («die heterogene Lautfolge») *ui* dans un impératif **uītib* (voir *Grundr.*, I, p. 256 a) ne justifie pas à lui seul la chute de cette syllabe. Nous trouvons en effet en arabe moderne des formes comme *uṣīl* (= arabe ancien *uṣāla*) et même en ce cas la difficulté seulement phonétique aurait pu être évitée autrement, peut-être comme dans l'arabe de Syrie *uṣiḥ* > *uṣiḥ* «sale» (voir *Grundr.*, I, p. 187, c, ε, en outre g, β). Ici également, la tendance à la brièveté de l'impératif a donné la première impulsion pour la chute de la syllabe. Naturellement les conditions

même tendance à marquer l'énergie dans une syllabe fermée se réalise par la brusque interruption de ces voyelles au moyen de l'occlusion glottale, ainsi dans les cas cités ci-dessus, p. 345, comme *īf'alu'*, *īf'alu'*, etc. — Dans certains cas de l'hébreu comme *uayy'ṣay* «il commanda», etc., les voyelles finales ont été apocopées à l'analogie de l'impératif.

phonétiques existantes ont soutenu cette tendance; mais ce motif, nous ne devons pas l'oublier non plus pour la plupart des cas précédents ⁽¹⁾.

Il est naturellement tout à fait possible et même très probable que les *u*, *n* et *i* etc. initiaux dans ces groupes de racines aient été ajoutés et — je ne veux maintenant que faire une allusion à ce sujet que je projette de traiter plus tard en détail — que les syllabes commençant par ces sons dépendent d'une amplification occasionnée par des circonstances particulières du rythme du langage. Mais cela ne modifierait en rien la caractérisation de ces impératifs par des formes de brièveté occasionnées par l'énergie de l'ordre. Car le fait que les impératifs de ces groupes de racines n'auraient pas été inclus dans le schème trilitère trouverait sa raison dans l'articulation énergique qui leur est particulière.

Je voudrais mentionner ici encore une forme dont la caractéristique paraît également dépendre de l'accentuation particulière de l'impératif, je veux dire l'impératif de l'*etpa^cal* du syriaque, qui est accentué sur la pénultième. Brockelmann, *Syr. Grammatik*, p. 66, donne pour cela une explication qui ne me semble pas satisfaisante. Je propose d'admettre que la position de l'accent sur la pénultième, par conséquent sur la première syllabe de la racine, a été occasionnée par l'énergie du commandement. J'indique comme un phénomène analogue des exemples comme le grec *Σώπατες*, vocatif de *Σωπάτης*. (Voir à ce sujet R. Loewe, *Die idg. Vokativbetonung*, *K.Z.*, 51, p. 67 et suiv. p. 161 et suiv.; de plus Hirt, *Idg. Gram.*, III [1927], p. 43.) Je, pense que nous avons des cas analogues en sémitique même. En arabe maghribin, nous trouvons des formes d'impératif de verbes méd. *u* et *i* comme par exemple *a'qūm* «lève-toi» (voir Marcel Cohen, *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, Paris, 1912, p. 171). Dans ces cas, il s'est ajouté à l'impératif monosyllabique une syllabe prosthétique accentuée, afin que le mot puisse être prononcé avec un accent d'intensité initial. L'accent initial est évidemment un moyen efficace pour souligner l'énergie de l'ordre. Nous avons à considérer par principe que l'impératif, comme forme exclamative, tient de près à l'interjection et que par là l'accent qu'il porte n'est

⁽¹⁾ La réduction d'une forme **qutul* > *qtul* exige la même réduction qu'une forme **uṭib* > *uṭib*. Mais ni le *u* consonantique, ni le *i* consonantique (dans les verbes prim. *i*) ne pourraient être, sans voyelles, prononcés de façon à former une seule syllabe avec la syllabe qui suit. Cela est attesté par des expériences de phonétique (voir O. Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*, 2^e éd., § 197). Ou bien ces voyelles deviennent *w* et *j* spirants — sons que les anciennes langues sémitiques ne connaissaient pas — ou bien elles deviennent les voyelles *u* et *i*, qui peuvent elles-mêmes former une syllabe, à moins qu'elles ne tombent complètement. C'est dans le dernier cas que la tendance à la brièveté dans l'impératif a été le plus favorisée.

pas tenu de garder une position fixe (v. Wundt, *Volkerpsychologie*, I, 2, p. 167).

III

Affaiblissement qualitatif des voyelles par l'énergie du vocatif.

Il y a dans deux noms sémitiques de parenté un changement de voyelle remarquable, mal expliqué jusqu'à maintenant. Le mot qui veut dire «sœur» a en sud-sémitique une forme complètement différente de celle des autres langues sémitiques : en arabe *'uht*, en éthiopien *'əht* et *'əhuə* «frère». Il est clair que cette forme est secondaire, à côté des formes des autres langues comme l'akkadien *'ahātu*, etc. De plus, nous avons une double forme du mot pour dire «fils et fille» : le pluriel de *bm* et *bint* est en hébreu *bānīm*, en arabe *banūna*, en araméen *b'naijā*. le pluriel de *bint* en hébreu fait *bānōt*, en arabe *banāt*, en araméen *b'nāṭa*⁽¹⁾. En ce qui concerne *'uht*, *'əht*, Barth, puis Praetorius, Brockelmann et Marcel Cohen se sont prononcés sur cette forme. Leurs avis, sauf celui de Marcel Cohen, ont été groupés par Brockelmann dans son exposé *Die Femininendung T im Semitischen* (gelesen in der Sitzung der Orientalisch-Sprachwissenschaftlichen Sektion der Schlesischen Gesellschaft für Vaterländische Kultur vom 26 Februar 1903), p. 19, 20.

L'hypothèse de Barth (*Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen*, p. 3 n. 1) que dans *'uht* «le *i* final du masculin» a pénétré dans la première syllabe, a été désignée par Brockelmann. *loc. cit.*, 19, avec raison comme une conception tout à fait en contradiction avec l'histoire du langage («eine sprachgeschichtlich ganz unvollziehbare Vorstellung»).

Praetorius *Z.D.M.G.*, 56, 691, explique *'uht* — à mon avis pas très différemment de l'explication de Barth — comme développée de **ahyat-* avec «Vorwegnahme» du *y* («Es mag Epenthese gewesen sein, vielleicht auch nur Färbung des *a* nach *u* hin», v. Brockelmann, *loc. cit.*, p. 20)⁽²⁾.

Quant à l'interprétation personnelle de Brockelmann, *loc. cit.*, il l'a abandonnée lui-même. Car, dans le *Grundr.*, I, p. 332,

⁽¹⁾ En akkadien, nous avons *bmbim*, «petit-fils», et en éthiopien *bent*, mais seulement dans quelques composés (voir Dillmann, *Lex Aethiop.*, 518)

⁽²⁾ Du reste, Fleischer, *Kleinere Schriften*, I (Leipzig, 1885), p. 177, avait déjà énoncé une hypothèse semblable à celles de Barth et de Praetorius et il explique de la même façon même le *i* de *bin* et *bint*. Cependant ce n'est qu'une «verschrobene Idee» des grammairiens arabes (v. G. Siegfried, *Harnack's und Schurer's theolog. Literaturzeitung*, 1883, n° 23, colonne 536, cité par Fleischer lui-même, *loc. cit.*, n. 1) que de ramener ces mots monosyllabiques à des racines trilitères comme *'hy*, *bny* ou *bnj*.

il a expressément désigné le *u* de *'uht* comme non éclairci.

Enfin, Marcel Cohen s'est prononcé sur cette question (en l'effleurant sous un autre rapport) dans le *Journal asiatique*, janvier-mars 1927, p. 36. Il admet, bien qu'avec une grande réserve, que « la forme à voyelle autre que *a*, tant au masculin qu'au féminin, est peut-être ancienne et aurait reçu un *a* dans les autres langues sous l'influence du mot « père », *'ab(u)*? ».

Le changement vocalique dans *bin* a subi également des essais d'explication. Brockelmann, *Grundr.*, I, p. 253, suppose que *banin* s'est développé déjà en sémitique primitif de **binm* dans le génitif-accusatif, par dissimilation (explication admise aussi par Bauer-Leander, p. 618 j). Voir là-contre l'objection de Barth, *Sprachwissenschaftl. Untersuchungen*, II (1911), p. 21, n. 1. Barth lui-même, *ibid.*, p. 22, considère *banūna* comme une imitation de *'ahūna* « des frères ». Mais cette explication me semble aussi peu acceptable que la supposition de M. Cohen à l'égard de *'uht*.

Jusqu'à présent, ces deux formes (*'uht* et *bm*) ont toujours été traitées séparément. Je suis d'avis qu'il faut les grouper et que le changement est en rapport avec leur caractère de noms de parenté. De cela résulte déjà que dans le mot signifiant « fils » et « fille », la forme avec voyelle *i* n'est pas la forme primitive, comme on l'a généralement cru jusqu'ici, mais celle-ci est la forme avec la voyelle *a*, exactement comme dans le mot signifiant « sœur », où cela n'a jamais été mis en doute, excepté dans la supposition de M. Cohen. Autrement dit la forme primitive est la forme du radical du pluriel.

L'explication exacte est, je crois, la suivante. Les noms de parenté sont très souvent employés au vocatif; la forme qu'ils doivent au caractère particulier du vocatif devient donc leur forme ordinaire. Bien des faits analogues se rencontrent également dans les langues indo-européennes. Exemple : le français *sœur* représente un vocatif originel. De même l'allongement de l'*a* dans la forme nord et est-sémitique du mot signifiant « sœur » *'ahātu*, etc. se ramène à la même cause (voir Bauer-Leander, p. 450 h, et Bauer, *Z.D.M.G.*, 69 [1915], p. 561) ⁽¹⁾.

Quant au changement de forme qu'un tel nom subit dans l'emploi de vocatif, il dépend de la disposition psychique de l'homme qui parle. Un vocatif peut être prononcé différemment, soit avec une disposition psychique molle et suppliante de telle façon que l'allongement des voyelles ait lieu (exemple le

⁽¹⁾ De même l'allongement dans *'allāt* « la déesse » (Αλλὰτ d'Hérodote) peut s'expliquer (Voir Brockelmann, *Die Femininendung* T, p. 18, n. 2) : cette forme est un pendant au vocatif masculin primitif *ilāh* (voir ci-dessus p. 331) auquel elle se rapporte; toutefois on verra une autre opinion dans BROCKELMANN, *ibid.*

mot syriaque *'āb(i)* susmentionné), soit avec une disposition brusque et énergique⁽¹⁾ de façon qu'une abréviation et un affaiblissement du corps du mot, se manifestant par la chute ou la réduction de la voyelle, en soient le résultat. Nous avons constaté ce dernier phénomène à propos de l'impératif de l'ouest-sémitique. Dès maintenant, on peut supposer d'une manière tout à fait théorique que, de même qu'un vocatif prononcé avec énergie provoque dans le corps du mot un affaiblissement quantitatif (plus précisément une réduction des voyelles), de même ce vocatif produit dans les voyelles un affaiblissement qualitatif. Ainsi, cet affaiblissement aboutit aux voyelles *u* et *i*, moins perceptibles, comme on le sait, que la voyelle *a*.

Un autre phénomène analogue est à signaler. Des renforcements quantitatifs (allongement) des voyelles dans les mots prononcés avec une valeur d'exclamation ou avec une valeur de vocatif entraînent souvent le renforcement qualitatif. Il en résulte des diphtongues comme *ai* et *au*, lesquelles possèdent, comme on sait, une perceptibilité plus grande encore que la voyelle *a*.

On peut obtenir la démonstration de la chose au moyen d'expériences phonétiques. D'après les importantes recherches expérimentales du germaniste Roethe (*Sitzungsberichte der Berliner Akademie*, 1919, p. 775 et suiv.) ce sont les voyelles *i* et *u* qui sont articulées le plus fortement; la voyelle *a* est articulée de la façon la plus faible (voir aussi H. Jacobsohn, *K.Z.* 51, p. 56). De même F. N. Finck, *Der baltoslavische Nominalakzent in seinem Verhältnis zum urindogermanischen*, Marburg, 1895, p. 28 écrit: « Da nach den Erfahrungen der Phonetik ein stimmhafter betonter Vokal nie schwindet, so muss in Wörtern wie *du* (aus *dan*) etc., wenn sie nicht nur unbetont vorkommen, dem Vokalschwund entweder Stimmlosigkeit oder Flüsterstimme vorangehen. Stimmlose und geflüsterte Vokale können vernehmbar bleiben, neigen aber naturgemäss sehr zum Schwund. Am längsten hörbar bleiben geschlossene Vokale wie *i* und *u*. Da die Vernehmbarkeit der charakteristischen Klangfarbe aber Bedingung ist, um derartige Abweichungen vom normalen Sprechen überhaupt zu gestatten, so findet sich Stimmlosigkeit und Flüsterstimme, von Konsonanten abgesehen, am häufigsten bei *i* und *u*. »

Je me réfère encore à la preuve expérimentale chez Roudet, *La Parole*, 1900, p. 229 et suiv., que l'*i* et l'*u* à intensité égale produisent sur l'oreille l'impression d'avoir un volume d'air bien plus considérable que les voyelles ouvertes. (D'après Van Ginneken, *Principes de linguistique psychologique*, Paris, 1907, p. 299.)

⁽¹⁾ On sait que les vocatifs expriment très souvent un commandement (v. Brugmann, *Die Syntax des einfachen Satzes im Idg.*, p. 16, § 13).

Ceci se trouve être d'accord avec la doctrine des phonéticiens arabes, qui désignent le *a* comme *hafif* «léger» et les autres voyelles par le terme *taqīl* «lourd» (Voir ma dissertation, p. 89).

Enfin, je renvoie à Sievers, § 209: «Beim *a* ist der Mundkanal durchgehends mässig geöffnet. Die Zunge entfernt sich nicht viel aus ihrer Ruhelage. Bei *i* und *u* werden dagegen durch kräftigere Artikulation bedeutendere Engen im Ansatzrohr hervorgebracht. . . » Et au § 210: «. . . denn bei *u* und *i* artikulieren beide (c'est-à-dire la langue et les lèvres) viel energischer als beim *a* und den diesem zunächst liegenden Vokalen, und die Formen ihrer Artikulation sind die möglichst entgegengesetzten.»

L'état émotionnel étant le fondement d'un pareil mot prononcé avec énergie, il occasionne naturellement des vibrations et des mouvements beaucoup plus véhéments des organes de la parole que ce n'est le cas dans une prononciation plus modérée. Sous l'influence de cette articulation énergique, la voyelle *a* se transforme très facilement en voyelles *u* et *i*, lesquelles exigent une articulation plus forte. En outre, on peut mentionner le fait que les voyelles *i* et *u* ont une durée beaucoup plus courte que la voyelle *a* (Voir Meillet, *M.S.L.* XV, p. 267, et Jacobsohn, *KZ.*, 51, p. 56. Pour l'arabe vivant, voir Bergstrasser, *Zum arab. Dialekt von Damaskus*, p. 7, lignes 20 et suiv.). Ces voyelles sont donc davantage en accord avec la tendance à la brièveté souvent constatée dans les vocatifs et les impératifs (v. plus haut, p. 343 et 55).

Quant au fait que de tels affaiblissements se produisent au vocatif, on peut en trouver des témoignages dans les faits attestés historiquement. On peut constater le phénomène d'abord dans le syriaque *ber(i)* «mon fils» en regard de *bar* «fils». Cette forme se ramène également à un vocatif énergique⁽¹⁾. On ne peut donc l'identifier avec des exemples tels que *'āb(i)* «mon père», *'āh(i)* «mon frère», lesquels, on le sait, prennent leur source dans une attitude psychique contraire. Du développement de *ber(i)*, il résulte que l'*e* doit avoir été bref (au moins au moment de sa formation) et nullement long ainsi que le prétendent Brockelmann, *Syr. Grammatik*, § 65, 2, et Noldeke, *Neue Beitrage zur semitischen Sprachwissenschaft*, Strasbourg, 1910, p. 137. Sans

(1) Dans ce cas, l'énergie n'a pas produit les voyelles fermées et hautes *i* et *u*, qui exigent une force d'articulation tout à fait extraordinaire, mais elle a produit une voyelle qui demande, il est vrai, un effort plus grand que la voyelle *a*, cette dernière étant, à cet égard, plus faible que les voyelles *i* et *u*. Cela revient à dire que l'énergie a créé la voyelle *e*, laquelle est, de même que la voyelle *o*, intermédiaire entre la voyelle ouverte et basse *a* et les voyelles fermées et hautes *i* et *u*. Du reste, nous trouvons la même gradation dans *'uht* et *bint*. La raison en est que la voyelle *i*, à son tour, exige plus de force d'articulation que la voyelle *u* (voir Roethe, *loc. cit.*).

doute, les voyelles brèves *i* et *e* en syriaque deviennent *a* devant l'*r* final. Mais des formes prononcées avec émotion ne subissent pas les lois phonétiques ordinaires. — Le mot syriaque *ber(i)* prouve mieux que n'importe quel argument que *bin* représentait primitivement une forme de vocatif. En effet, quand on examine la chose avec quelque attention, on ne peut s'empêcher de constater que les mots *bin*, *ban*, sont entre eux dans la même relation que les mots *ber(i)* et *bar*. Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'ici un fait de langue préhistorique s'est répété spontanément à une époque plus tardive.

Un cas analogue est celui de la graphie et de la prononciation souvent transmise de *ribbī* pour *rabbī*. C'est un mot où la transformation vocalique sous l'influence de l'emploi au vocatif est très probable. (À comparer aussi la prononciation juive *rebbī*, *rebbe* et *reb*). La même mutation vocalique se trouve déjà, semble-t-il, dans le mot talmudique *ribbōn*, qui certainement a été à l'origine un vocatif, signifiant «Notre Seigneur», exactement comme *rabbān* qui a le même sens ⁽¹⁾.

Je voudrais aussi attirer l'attention sur ce fait que les affaiblissements vocaliques dans *bin*, *'uht*, *ber(i)*, etc., n'ont eu lieu qu'au singulier. L'indo-européen, également, ne possède de formes spéciales de vocatif que pour le singulier (v. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*, I, Bâle, 1920, p. 306).

J'ajouterai ici encore quelques noms sémitiques e parenté. Brockelmann, *Grundr.*, I, p. 331 (§ 115b), prend les mots amhariques *'abbāt* «père» et *'annāt* «mère» pour des pluriels primitifs. Je crois qu'il ne s'agit ici que de formes de vocatif ou de tendresse qui correspondent aux formes de tendresse en arabe : *iā 'abati*, *iā 'ummati*. Quant à l'*a* long, il faut le considérer comme un allongement emphatique. Comparer la forme arabe *iā 'abāti*, mentionnée par Noldeke, *Beiträge zur semit. Sprachwissenschaft*, Strasbourg, 1904, p. 70, n. 3, laquelle me semble, malgré les hésitations de Noldeke, être authentique. — Dans le mot du tigrîna *'abō* «père» (et dans le mot chamitique *'enō* «mère») l'*ō* final ne peut, non plus, être une terminaison de pluriel comme Brockelmann (*loc. cit.*) le croit. Cet *ō* est plutôt l'interjection du vocatif qui est également usitée en éthiopien (voir Praetorius, *Z.D.M.G.*, 47, p. 388).

De son côté, le mot mehri *ħabrē* «fils» de *ħabrā* (d'après Bittner, *Mehristudien*, I, § 28, 3) peut être un vocatif originel avec l'interjection *ā* affixée. L'hypothèse de Bittner que ce mot est un pluriel (comme *'abnā'*) est invraisemblable. Il dit que le mot arabe *'aylād*

⁽¹⁾ Ici, comme le cas est fréquent en arabe (voir ma dissertation, p. 65), l'*a* long a été assombri en *ō* sous l'influence de l'*n* final.

est employé en turc ordinairement comme singulier, et il cherche à appliquer ce phénomène au mehri. Mais il ne tient pas compte du fait qu'en turc le mot *'aylād* est un mot d'emprunt et qu'il a été utilisé par les Turcs sans qu'ils se soient rappelés qu'il est un pluriel.

Qu'il me soit permis ici de dire quelque chose au sujet des mots allemands par lesquels on désigne le père et la mère. H. Ammann dans *Neue Jahrbucher für Wissenschaft und Jugendbildung*, I, 1925, p. 234, porte son attention sur l'*a* long dans *Vater*, dont on aurait attendu une voyelle brève avec une gémination de la consonne suivante, comme dans *Gatte*. Il mentionne ensuite le mot *Mutter* où la gémination du *t* ne résulte pas non plus du développement phonétique du mot. Ammann dit ce qui suit sur les deux phénomènes : « . . . Nun weiss ich wohl, dass ich manches Kopfschütteln zu gewartigen habe, wenn ich behaupte : dem Worte *Vater* sei die ernste gehaltene Lange angemessener, sie gebe dem Worte etwas von vertrauensvollem ehrerbietigen Aufblick, wogegen die Doppelung im Worte *Mutter* mit der weitverbreiteten Konsonantendoppelung in Kosenamen auf eine Stufe gestellt werden könnte. » Or voici que nous avons en sémitique un exemple tout à fait analogue au mot allemand *Vater* avec une voyelle longue. Le vocatif du mot « père » en syriaque est *'āb(ī)*. Ici on admet en général que l'allongement de la voyelle est dû à l'emphase du vocatif. De même nous avons *'āh(ī)* « mon frère ». Quant à l'autre cas allemand mentionné par Ammann, je crois que nous en avons aussi le pendant en sémitique. Tous les noms primitifs de parenté en sémitique sont monosyllabiques. Ils sont tous bilitères; la deuxième radicale est toujours une consonne simple non géminée et la voyelle entre les deux radicales est toujours *a* : *'ab* « père », *'ah* « frère », *ban* « fils » (voir ci-dessus), *ham* « beau-père ». Le mot pour « mère » seul n'a pas la voyelle *a*, mais il possède la voyelle *i* (qui est devenue *u* en arabe et en akkadien sous l'influence de la labiale *m*), et la deuxième radicale est géminée : *'imm*. Barth, *Nominalbildung*, p. 3, conclut de cette gémination que ce mot a été trilitère dès l'origine (« von vornherein »). Mais ce mot *'imm* est, comme on le sait, certainement identique dans son origine au mot *'amat* « servante ». (Comparer surtout l'expression arabe *'ibnum* = *'ibn'umm* (*al-yalad*) et l'expression hébraïque *bēn hā'āmmā* qui signifient tous les deux « esclaves »). La forme de ce mot concorde tout à fait avec celle des autres noms de parenté susmentionnés, la terminaison du féminin n'étant qu'une addition tardive. Quant à la gémination de l'*m* dans *'imm*, qui est exceptionnelle en face des autres noms de parenté, je la considère comme une gémination de tendresse, comme Ammann le suppose à propos du mot allemand

Mutter (sur la gémination dans différents mots signifiant « mère » en sanskrit, cf. Meillet, *B.S.L.*, 34 (1933), p. 1-2). Naturellement cette forme *'imm* avec la gémination de tendresse et de vocatif peut être apparue dès l'origine; car il s'agit ici certainement de mots du langage enfantin, lesquels étaient d'abord employés exclusivement au vocatif (V. Brugmann, *Die Syntax des einfachen Satzes im Indogermanischen*, p. 17).

Les affaiblissements qualitatifs des voyelles, tels qu'ils sont exposés ci-dessus, ne se trouvent pas seulement dans les noms de parenté discutés; mais de même que les autres phénomènes susmentionnés (la diphthongaison, l'allongement, l'abréviation), ils ont exercé une influence générale sur l'organisme du sémitique, surtout dans la formation de l'impératif. Il me semble qu'on en trouve également des traces dans d'autres groupes linguistiques.

Exposer et démontrer tout cela devra faire l'objet de travaux futurs.

MAX BRAVMANN.

L'ABSOLUTIF SANSKRIT EN -AM⁽¹⁾.

§ 1. — L'objet de cette étude, qui est de rechercher les conditions dans lesquelles s'est développé l'absolutif en -am, ne peut être atteint utilement si l'on ne précise au préalable la formation de cet absolutif, dont les descriptions générales de Delbrück, p. 401; de Gaedicke, p. 166; de Gune, p. 16, ne suffisent pas à donner une image assez complète. Il convient d'aborder l'examen de cette formation dans les textes où elle se présente fixée et définie avec rigueur, à savoir dans les Brāhmaṇa.

L'absolutif en -am porte des traits morphologiques précis : il se fonde sur le radical verbal (le cas échéant, mais rarement, sur un thème dérivé ou dénominatif, voir p. 374, n. 1), lequel est pourvu du ton⁽²⁾ et mis au degré plein — nécessairement allongé en cas d'-a- en syllabe ouverte⁽³⁾ —; le radical ne figure jamais

(1) Les textes sont cités conformément aux abréviations de la Vedic Concordance; les traductions et commentaires de RV., AV., ÇB., etc sont désignés par le nom de leurs auteurs, Geldner, Ludwig, Grassmann, Whitney-Lanman, Eggeling, Oldenberg (Noten, t. I et II), Bergaigne (Religion védique), etc.; Delbrück renvoie à Altindische Syntax; Gaedicke, à Der Accusativ im Veda; Wolff, à Die Infinitive des Indischen (etc.), K. Z. XL; Gune, à Die Altindischen Absolutiva (Diss. de Leipzig). — Sans prétendre avoir effectué, il s'en faut de beaucoup, un dépouillement exhaustif, on a relevé les formes des Brāhmaṇa et de la littérature ultérieure, surtout d'après les dictionnaires de Pétersbourg et les Nachtrage de Schmidt, en complétant par les index ou les notices grammaticales qui figurent dans un certain nombre d'éditions, et par des recherches personnelles. Nous devons plusieurs références précieuses à M. Hauns Oertel, que nous remercions vivement à cette place.

(2) La position du ton ne souffre pas d'exception (sinon que la présence de l'a privatif entraîne ici comme dans les autres tatpuruṣa verbaux [Wackernagel Ai. Gramm., II, 1, p. 215] le report du ton à l'initiale), et permet d'éliminer aisément certaines formes qu'on a rangées quelquefois au nombre des *ṇamul*, cf. ci-dessous, p. 362, 368 et 371. *Yāvaytvam* n'est pas nécessairement un absolutif (p. 371, n.), mais l'accentuation oxyton chez B. R. (reproduite par Monier-Williams) et chez Whitney Gramm., § 1313c, repose sur une erreur matérielle.

(3) L'allongement est à peu près nécessaire dans les textes védiques : y contrevenant, on n'a à citer que *vyuparamam* Āçv ÇS. VII, 11, 20 (éditions de la Bibl. Ind. et de l'Ānandāçr. et commentaire), qui n'est même pas conforme

à l'état simple⁽¹⁾, mais précédé soit d'un préverbe, ce qui est le cas le plus fréquent, soit d'un membre nominal de composé : mais ce dernier procédé ne se rencontre guère que pour les couches récentes de la littérature védique, et dans des conditions particulières, qui permettent de croire qu'il résulte d'une évolution secondaire⁽²⁾; on en réservera l'examen, voir § 7.

à Pân. VI, 4, 93; *ālabham* MS. III, 10, 2 (131, 17) et peut-être KapS., cf. ci-dessous, p. 366 et le renvoi à Oertel; *abhyāharam* (?) MÇS. I, 2, 5, 2; apparemment *pranavam* BÇS. VII, 17 (228, 12), en relation avec *vigrāhāsm*, que Caland-(Henry), Agnistoma, p. 231, rend par «avec le *pranava*». Cet état de choses aide à écarter *anavakaram* PB. I, 6, 5 (édition; **kāram*, Caland dans l'index de sa traduction, p. 656), dont la valeur est incertaine, cf. pw. et Caland, *ad loc.* *Prajāvam* TS VII, 3, 1, 1 (*bus*), donné comme absolutif par B. R., pw., Roots, doit être un simple adverbe, car il n'y a pas trace ailleurs d'un absolutif figurant dans un cadre syntaxique tel que *prajāvam vā etēna yanti yāt.* : «swiftly» traduit simplement M. Keith. De même et plus nettement, *prapadam* AB. VIII, 10, 9; 11, 4 (cf. B. R.), que Weber Ind. Stud. IX, p. 339 considère à tort comme absolutif. Enfin *sadrghbhavam* ÇB. IV, 5, 3, 1 (**bhāvam* ÇBK. Caland, The ÇB in the K. recension. I, p. 62), absolutif chez B. R., s. v. *bhū-* et chez Caland, *loc. cit.* (avec hésitations), s'explique bien comme un accusatif nominal, Eggeling («in a state of equality») et pw. : un emploi *tā hainena sadrghbhavam vāsuh* n'entre pas dans les cadres du *ṇamul* védique. Sur l'enseignement de Pân. relatif à la *vṛddhi* radicale, voir p. 374, n. 1.

⁽¹⁾ Bartholomae, I. F. XII. p. 144, a fait un sort à quelques formes sans préverbe, dont il avait besoin pour établir le caractère indo-iranien du type en -am. Seraient-elles assurées, ces formes qui appartiennent toutes à des textes tardifs, ne prouvent rien parmi les centaines de formes à préverbe. Il s'agit de *śam* ÇB. II, 2, 4, 5 (= K. I, 2, 4, 4) dans *śam dhaya* «drink, while burning», Eggeling (analogue B. R., pw., le tout d'après *pakvam kṛtvā* de Sāyana); amenée pour fabriquer une étymologie au nom *śadh-*, la forme est dénuée de tout intérêt linguistique (cf. Gaedicke, p. 169). *Çamsam* ÇÇS. XVIII, 16, 2 dans *anuṣṭubham pūrvaṃ karoti çamsam gāyatrīm uttarām* «il commence par chanter en anuṣṭubh, il termine en gāyatrī», provient d'une résolution des composés en **çamsam* qui abondent dans ce traité (§ 7) et notamment dans le contexte immédiat. *Mókam leham*, *loпам* cités dans les Roots (Addenda) doivent résulter d'une erreur : on ne trouve dans les textes védiques, comme me le confirme M. Oertel, que *vimókam* TS., ÇB etc., *kṣīraleham* Kauç., *ullopam* Kauç.; *dhyāyam* et *smāram* sont post-védiques et en *āmredita*, v § 10. Reste l'unique *chedam* LÇS. VIII, 5, 4 (et Drāhy. au passage correspondant?), écrit *chedan* dans l'édition de la Bibl. Ind., mais pour lequel la syntaxe exclut le participe singulier. Cette situation incline à une certaine méfiance vis-à-vis des quelques formes en -am sans préverbe du RV., interprétées par certains comme des absolutifs, p. 389. — Pas d'absolutif sans préverbe en avestique, Benveniste, ci-après, p. 393.

⁽²⁾ Les seuls éléments compositionnels qui devant le préverbe peuvent figurer normalement dans un absolutif védique en -am sont l'a privatif, qui est très fréquent, et l'adverbe *pūnaḥ* qui paraît faire corps avec l'absolutif et demeure atone dans les textes accentués (cf. aussi *apunarivartam* PB. IV, 3, 10); toutefois le ÇB. I, 5, 3, 16 a *pūnar abhyāvartam* (cas de double accent?) que Caland, The ÇB in the K. recension, I, p. 47, oppose à *punarabhyā-ktram* ÇBK.; à plus forte raison *pūnahpunar abhinivartam* XII, 8, 2, 30.

Au point de vue sémantique, la formation n'est pas moins caractérisée : elle a valeur d'un participe présent, en ce sens du moins qu'on la traduit dans nos langues par un participe. Mais alors que ce dernier est susceptible d'introduire une proposition reliée par des liens très lâches au verbe principal et même parfois quasi-indépendante, ou de s'attacher comme une simple épithète à un substantif quelconque, l'absolutif en -am porte avant tout sur le verbe, auquel il fournit une détermination importante, généralement nécessaire, qui constitue avec lui une sorte d'unité sémantique. La proposition en -am se définit ainsi par son adhésion au verbe, en contraste fréquent avec les propositions participiales et même, dans une certaine mesure, avec les autres propositions absolutives. Il suffira, pour situer la formation, d'en rappeler d'abord un exemple particulièrement limpide, emprunté au PB. IV, 3, 10 *ye vā adhvānaṃ punarṇvartam* [ex. corr., cf. traduction de Caland, p. 50 *ad loc.*] *yanti namaṃ te gachanti ye 'punarṇvartam yanti te gachanti* « ceux qui suivent une route en revenant sans cesse en arrière n'arrivent pas au terme de cette (route); ceux qui la suivent sans revenir en arrière, ceux-là y arrivent. »

§ 2. — D'une formation ainsi définie résultent une série de tendances, en partie prévisibles. En premier lieu la forme en -am s'échange volontiers avec un participe présent. Ceci ne contredit pas l'opposition qu'on vient de signaler : en tant que déterminant de verbe, le participe se trouve, pour une petite part de son emploi, coïncider naturellement avec l'absolutif en -am. Tantôt à titre de variante linguistique dans les passages corrélatifs de deux textes, *saṃpradāyam ānapekṣam* MS. I, 5, 7 (75, 13) : *saṃpradāyam* . . . *anapakrāmantāḥ* KS. VII, 5 (66, 17) KapS. V, 4 (53, 13) [*anupa*]; *ānavamarṣam* ÇBK. : *ānavamṛṣam* ÇBM. et, à l'inverse, *āpratīkṣam* ÇBM. : *ānapekṣamāñāḥ* ÇBK. (références Caland The ÇBK. in the K. recension, I, p. 48); *anūdhāvam* : *anīṣevayan* (cité Caland Über das S. des Baudh., p. 60); *abhigamāyan* TS. II, 3, 6, 2; 4, 11, 5 : *abhighātam* KS. XII, 4 (165, 20), et plus spécialement dans la formule *ānavānam* « sans prendre de souffle », ainsi *ānavānam* ÇBK. (Caland, *loc. cit.*) : -an ÇBM. (qui préfère en général ici le participe, cf. pw. s. v.); -am KB. XIII, 9 : -antāḥ GB. II, 3, 7; -am KS. XXXVI, 4 (71, 14) : *āvjavānan* MS. I, 10, 9 (149, 17); *ānavānan* ÇB. XIII, 8, 3, 4 : -am KÇS. XXI, 4, 6. Tantôt dans deux passages consécutifs du même texte, pour des formes qui dépendent du même verbe, *saṃvraṣcam* et *saṃkārtam* ÇB. XI, 6, 1, 3; 4; 8; 9 : *āśīnān* et *ākrandāyataḥ* 5; 6; *saṃdśam* : *āyuvānāni* IV, 1, 2, 26; *grhṇān* : *nighātam* II, 3, 2, 10; *asaṃtanvan* : *anavānam* ÇÇS. VII, 15. 2; *saṃtanvann* *anavānam*

ĀpÇS. XXIV, 11, 8; *anavekṣam* : *anavekṣamāpāh* ĀçvÇS. IV, 5, 10; 6, 4; 4. 9; *avekṣamāpāh* : *anuparikrāmam* PārÇS. I, 16, 15; 16; *āharataḥ* : *upāsecam* Kauç. XIX, 4 [var. *-antah*]; *ādadanāny upāpapātām* JUB. I, 11, 7; *upasādam* : *anucchinādan* ÇÇS. II, 8, 12-13. On trouve ici notamment l'opposition de *tisṭhan* et d'une forme en *-am*, MS. I, 4, 12 (61, 8) TB. II, 3, 2, 1 KÇS. III, 2, 19; 20 ĀpÇS. II, 17, 5 XVII, 11, 3 XIII, 18, 5 XIV, 15, 1 (dans ce dernier passage, en outre, *āsīnaḥ* : *avigrāham*). Il est facile souvent de déterminer le motif du choix : impossibilité de rendre par l'absolutif une notion verbale sans préverbe, souci de marquer par le participe le causatif ou le pluriel⁽¹⁾. Mais il semble aussi que l'absolutif soit évité dès que la proposition comporte une détermination adverbiale ou circonstancielle : au passage cité MS. I, 4, 12, *abhikrāmam* et *apakrāmam* employés isolément cèdent la place au participe *tisṭhan* que détermine l'adverbe *samānātra*. C'est un principe en effet que la proposition commandée par la forme en *-am* est courte : dans les Brāhmaṇa, on n'y relève guère que des régimes directs brefs, *chāndaḥ samārōham* MS. I, 5, 10 (78, 9), *pādām udgrāham* JB. n° 59, *padam avagrāham* KB. XV, 3, *çākhām ālambham* PB. III, 6, 2 XVIII, 19, 10, *hiranyaṃ sampradāyam* XII, 13, 25 JB. n° 77; analogues ÇB. IV, 5, 9, 11 IX, 3, 3, 6 XI, 6, 1, 3; 4; et quelques régimes indirects, ainsi ÇB. V, 2, 2, 4 TB. III, 9, 17, 3. Dans JB. n° 172 la forme en *-am* isolée, *devān vā asurā vyavahāram ajighāmsan* «les Asura cherchaient à tuer les dieux en changeant de forme» est développée par une phrase explicite introduite par l'absolutif en *-ya*, *yad rūpaṃ devānām āsīt tena rūpeṇānupravūcya* «en s'introduisant parmi les dieux avec la forme qui est propre à ceux-ci.»

§ 3. — Ainsi, par contraste avec les autres subordonnées d'origine nominale, participiales et absolutes en *-tvā -ya*, l'absolutif en *-am* donne avec le verbe une notion qui adhère à la

⁽¹⁾ Le triomphe du participe sur l'absolutif dans une langue telle que le grec est attribué précisément à la souplesse temporelle, casuelle, etc., du premier par M. Wackernagel Vorlesungen, I, p. 282. — Il faut tenir compte aussi des effets du sandhi védique, qui laissait dans certains cas une indécision entre *-n* et *-m* finales, Wackernagel Ai. Gramm., I, p. 333, Knauer Das Mān.-G. S., p. xxxvii. De fait, les incertitudes sont grandes dans les manuscrits, notamment chez les Maitrāyaṇīya, *avyavānam* ou *-an* MS. I, 10, 9 (149, 16); *anvabhyavacāram* ou *-an* I, 10, 20 (160, 17); **krāmam* ou *-an* I, 4, 12 (61, 10), cf. la note de Schroeder; *anuprakāram* ou **kiran* BÇS. XVII, 31; *uddhāvam* ou *-an* MÇS. I, 1, 2, 10. Mais *apānam* et *vyavānam* MS. IV, 7, 7 (102, 17) sont à lire *-an* (accent!), cf. Čaland Z.D.M.G. LXXII, p. 11, et Das ÇS. des Āpast., Ahtes. . . Buch, p. 256 ad XII, 8, 6; *paryāyuvam* MānGS. II, 2, 3 est à lire *-an* (degré radical!).

manière d'un adverbe, et qui aboutit en fait, pour certains types usuels, à une valeur adverbiale, *samāsam* «ensemble», *utsārgam* et *vyavagrāham* «séparément», *vigrāham* «séparément» ou «successivement», etc. : ceci notamment dans les Sūtra, qui fixent la formation en types peu variables et qui, développant à l'extrême le style nominal, laissent perdre (en apparence au moins) le contact avec le verbe qui la nourrissait⁽¹⁾. Mais dans les textes brāhmaṇa, le caractère strictement verbal prédomine toujours : — il se vérifie au fait qu'une notion exprimée d'abord par l'absolutif est reprise souvent par le verbe personnel correspondant, ou qu'à l'inverse un verbe est repris par la forme en -am, ainsi JB. n° 164 *utsārgam evantal lipsante ya utsārgante* «ceux qui laissent courir [un rituel déterminé; c'est-à-dire le négligent] sont (comme) ceux qui veulent attraper (un lièvre) en le laissant courir»; *nāmāgrāham* n° 75 «en désignant par le nom» est glossé dans la suite du texte par *yāvatām eva nāmāni grhṇāti* «tous ceux qu'il désigne par le nom». De même, *upādvartadhvam* : *abhyāvārtam* ÇB. IV, 2, 5, 8; *punarabhyāvartam* : *punar āyanti* PB. VI, 8, 13; 16 VII, 2, 6; *anavānam* : *apāniti* ĀpÇS. XXIV, 13, 7 (et ailleurs : *apān-* personnel répond généralement à *avān-* absolutif); *nnartayanti* : *abhinivartam* KB. XVII, 8; et, de façon plus rigoureuse, *anidhāvam* BÇS. (index de Caland) : *nā nī dhāvate* TS. VI, 1, 1, 6; *anavānam* : *avānyāt* KB. XXIII, 5; *vī murcate* : *vimókam* ÇB. VI, 7, 4, 11; 12; *vyatīśāngam* : *vyatīśajati* II, 6, 1, 32; *abhinivārtam* : *abhi nīvartante* XII, 8, 2, 30 (et TS. VI, 4, 11, 4); *upanivartanta* *upanivartam* KB. XI, 5; *punarādāyam* PB. XI, 1, 5; 16; 19; *punar ādadate* AB. IV, 6, 5; 16 (et *punarādini bhavanti* PB. *ibid.*); *nyūnikham* KB. XXX, 5; *nyūnikhayati* ÇÇS. XII, 13, 1; *achambatkāram* : *chambatkaroti* KS. XII, 4 (165, 20). De là provient un fait qu'on peut pareillement constater dans les autres formations déterminant un verbe, participes verbaux en -tvā -ya, à savoir que l'absolutif en -am porte en réalité le contenu essentiel du procès verbal. Ceci se marque surtout dans le ÇB., qui utilise la formation au maximum de son intensité syntaxique : ainsi IV, 5, 9, 11, la phrase *tād u vyūhed evā | āngām*

⁽¹⁾ En sorte qu'on a de temps à autre une juxtaposition des formes en -am et d'un adverbe ou d'un cas adverbial : *āgraddhaye va tvat sāhase va tvan nighātam va tvat* ÇB. II, 3, 2, 9 «tantôt avec défiance, tantôt avec violence, tantôt en (les) terrassant»; analogue, 10; *ekadhā* : *anuparihāram* TS. V, 3, 10, 1; 3, 1, 3; *vigrāham* : *sāntatām* V, 4, 8, 2 (et *sāntatām* : *vigrāham* BÇS. VII, 17; *avagrāham* : *sāntatām* AB. II, 19, 5-7); *purāstāt* : *parihāram* VI, 4, 9, 4 ĀpÇS. XII, 25, 1; *guheva nīlayam* *iva* KS. XXIX, 8 (178, 7); *abhyprāyam* : *samānātra* PB. XXIV, 19, 3; *savyām*, *āparimitam* : *punarāvartam* MS. III, 6, 3 (62, 7 et suiv.); *pariṇayena* ĀpÇS. X, 12, 9 (cf. Caland, *ad loc.*) : *parihvālam* BhārÇS.; *parān* : *abhikrāmam* *apakraṇam* JB. n° 103, l. 10-11.

vat grāhāḥ kāmam vā māny āngāni vyatyāsaṁ ete tasmād u vyūḥed évā doit se rendre logiquement comme s'il y avait *ṣayāno vyatyasyati* «il peut transposer (les coupes), car les coupes sont les membres, et lorsqu'on est couché on change volontiers ses membres de place, c'est pourquoi il peut transposer (les coupes)»; cf. la note d'Eggeling; de même I, 2, 5. 24 (Eggeling; mais cf. Galand W. Z. K. M. XXVI, p. 109); 4, 4, 14 II, 6, 1, 32 IV, 1, 5, 1 (cf. la note d'Eggeling) VIII, 4, 4, 3 ChU. VII, 15. 3 (trad. Senart), etc. Ce fait acheminait à traiter en auxiliaires certains verbes qui étaient en relation stable avec un absolutif; on en groupera les exemples à d'autres fins, § 14⁽¹⁾.

§ 4. — Le verbe sur lequel s'appuie l'absolutif est d'ordinaire au présent ou à l'optatif (de prescription ou d'hypothèse), beaucoup plus rarement à un temps narratif⁽²⁾ : la formation en *-am* définit une opération bien plutôt qu'elle ne contribue à un élément de description ou de récit. Dans un très petit nombre de cas, le verbe dont elle dépend est représenté par un absolutif en *-tvā -ya*, par un verbal d'obligation : aux exemples réunis par Delbrück, p. 404 et par Gune, p. 25, on ne voit guère à joindre, pour les Brāhmaṇa, que TS. VII, 5, 3, 2 *anutsargam... itvā* et que les phrases citées ci-dessous où l'absolutif s'appuie sur un passif nominal. S'il est de règle en effet, tout au moins dans les Brāhmaṇa, que l'absolutif en *-am* se réfère au sujet et implique de ce fait l'exclusion d'une phrase passive, on a toutefois quelques exemples de phrases où l'absolutif porte un sujet indéterminé : tantôt un passif personnel, AB. III, 17, 3 (*ter*); 6 KB. XV, 2 avec *ṣasyete*; VādhS. (A. O. VI, p. 196) avec *grhyante* et *prajāyante*; tantôt et plus souvent un passif impersonnel, AB. III, 35, 2;

⁽¹⁾ La place de l'absolutif est soit en tête de phrase, soit devant le verbe. selon les règles générales qui commandent dans les Br. la place des éléments déterminants de phrase, par exemple les préverbes. Mais, sauf dans les Sūtra qui favorisent en principe l'épexégèse, le report de l'absolutif après le verbe est rare et déterminé par une cause extérieure, balancement syntaxique, nécessité de lier avec la phrase qui suit; on l'a noté pour AB. V, 9, 2 (= GB. II, 6, 10) VI, 33, 14; 35, 22 TB. II, 3, 2, 1 JB. n° 193 (non sûr; note de Galand) ÇB. III, 7, 1, 22 VII, 4, 1, 32.

⁽²⁾ On a relevé l'absolutif en *-am* avec les imparfaits *āsata* MS I, 10, 13 (152, 13) = KS. XXXIV, 8 (42, 8) XXXVI, 7 (74, 6); *acarat* TB. II, 2, 8, 5 TĀ. II, 7, 1; *ādan* TS. VI, 2, 1, 5 KS. XXXV, 6 (110, 1) = KapS. XXXIX, 4 (215, 22); *āyan* AB. III, 45, 7; *anudanta* AB. IV, 5, 3 PB. IX, 1, 3; 5; 16; 19; *ajighāmsan* JB. n° 172 et cf. *prasaṁ* is- p. 385, n. 1; avec un présent historique (*sma...*) *abhyunnayante* JB. n° 142 (*sma...*) *yajante* ÇB. I, 2, 5. 24 (= *ṛjire* K.); avec un parfait *bodhayām cakāra* ÇB. XIV, 5, 1, 15 (BAU. II, 1, 14); avec un aoriste *vyūbhakṣata* ÇB. XI, 6, 1, 3; 4 (d'où, sans verbe personnel, 3; 4; 8 et 9); avec un futur *diḍṅksitārah* ÇB. XI, 2, 7, 12. Peu d'entre ces passages sont véritablement narratifs.

37, 19 avec *çamstavya*-; TS. V, 4, 3, 4 KS. VI, 5 (54, 9; 10) KapS. IV, 4 (41, 22; 42, 1) avec *hotavyām*; JB. n° 113 JUB. I, 37, 7 (*bis*) avec *geyam*, auxquels on peut associer sémantiquement PB. XVI, 4, 11 *abhyāvantam stomā bhavanti* «les stoma s'appliquent en retournant constamment» (cf. VI, 8, 13, référence indiquée par Caland, *ad loc.*, p. 432). Cette tendance devient presque normale dans le style sūtra, avec le développement de la phrase nominale; dans les Brāhmaṇa (et Sūtra de style brāhmaṇa), c'est une tournure non passive qui en général a donné l'élan, ainsi AB. III, 37, 19 l'auteur pose d'abord le problème en termes artifs, *vyāhāvam pītryāḥ çamseti | avyāhāvāḥm iti | vyāhāvam eva çamset... yo vyāhāvam çamseti* «doit-il réciter (les vers) aux pītṛ en les scindant par l'āhāva? Ou sans les scinder? Il doit les réciter en les scindant, etc.», pour aboutir à la conclusion rédigée en termes impersonnels, *tasmād vyāhāvam eva çamstavyam* «c'est pourquoi il faut les réciter en scindant»⁽¹⁾. Les textes védiques, même lorsqu'ils emploient avec persistance le tour nominal, présupposent l'intervention d'un verbe personnel.

§ 5. — Le temps marqué par l'absolutif en -am est celui d'une contemporanéité stricte par rapport au verbe de base : ceci distingue cet absolutif de celui en -tvā-ya qui dans les Brāhmaṇa, par une opposition dont la rigueur trahit peut-être le caractère secondaire, marque constamment une antériorité (Delbrück, p. 405), quand bien même de notre point de vue les procès peuvent ne pas être sentis comme successifs. Pareillement l'absolutif en -am doit être simultané là même où les apparences conduisent à envisager une succession : M. Keith traduit *anuparīhāraṁ sādāyati* TS. V, 3, 1, 3 (et 10, 1; 4; parallèles KS. XX, 8; 10 [27, 21; 30, 5] KapS. XXXI, 10; 12 [158, 11; 160,

(1) On cite un seul cas où l'absolutif se référerait au régime d'un passif, représenté en l'occurrence par un participe moyen de valeur passive, (JB. XI, 6, 1, 3 (repris 4; 8 et 9) *éd u pūruṣāḥ pūruṣān pārvāny eṣāṁ parvaçāḥ samvrāçcam parvaço vibhājamānān [samkīrtam p. v. 4 et 9]*, que Weber Ind. Streifen, I, p. 24 (= Z. D. M. G. IX, p. 240) approuvé par Gune, p. 26, traduit «voilà des hommes déchiquetés membre à membre par des hommes qui arrachaient, membre à membre, leurs membres»; mais, comme l'observe Delbrück, p. 404, suivi par Eggeling, *ad loc.* (note), le régime *pūruṣāḥ* provient des passages parallèles, 5; 6; 10 et 11 où figure le passif réel *adyā-mānān* et où, fait caractéristique, l'absolutif est remplacé par des participes. Mieux encore : l'absolutif *samvrāçcam (samkīrtam)* s'est maintenu dans une proposition d'allure passive parce qu'il figurait dans le contexte immédiat (3 et 4) avec une proposition active commandée par un verbe personnel, à savoir *pūruṣān nā ētāt pūruṣāḥ pārvāny eṣāṁ parvaçāḥ samvrāçcam [samkīrtam 4] parvaço vyābhaksata* «voilà que des hommes ont déchiqueté, etc.». A propos d'un autre passage, Delbrück, p. 407, note que l'accusatif dépendant de *éd* est traité en sujet; cf. aussi Gaedicke, p. 211.

11]) «he puts them down after carrying them round in order» (Veda of the Black Yajus School, p. 418) et, dans le rituel afférent, ĀpÇS. XVII, 1, 5 (voir aussi 5, 5 et 7) Caland traduit la même formule «mit den Formeln... : legt er die fünf «Wasserziegel» auf, sie, ehe er sie hinlegt, jedesmal nach rechts herum um den Altar herumtragend» (Das ÇS. des Āpastamba, Sechszehntes... Buch, p. 66). Mais on conçoit aisément que le Brāhmaṇa a voulu noter une concomitance générale entre les opérations de dépose et de *pradakṣiṇa*, comme il ressort du commentaire communiqué par Keith, *loc. cit.*, n. 4; dans un passage parallèle du ÇB. X, 5, 5, 7, Eggeling (ÇB., Part IV, p. 391) est fondé à traduire «he lays down the bricks whilst moving round (the altar) in every direction». De même ĀçvGS. I, 10, 11 *yady u vai samopya* (*çrapayet*) *vyuddhāraṃ juhuyāt* «mais s'il (fait cuire les quatre portions de *havis*) après les avoir versées en un même (réceptient), il doit faire l'oblation en mettant chaque (portion) dans un (réceptient) différent» : il est évident que la traduction «wenn er die einzelnen Portionen herausnimmt... und dann opfern» (Stenzler Ind. Hausregeln, I, 2, p. 25) ou «after he has put (the single portions) into different vessels» (Oldenberg The G.-S., I, p. 173) n'est que commode, nullement nécessaire. On peut prévoir que dans certains cas, la nature des procès décrits autorisait une certaine indifférence au temps : de là des variations telles que *viçṛṭhya* : *saṁdsam* ÇB. IV, 1, 2, 26; *adhiṣṭāya* MS. II, 2, 2 (16, 4; 6) : *adhiṣṭādam* KS. XI, 4 (148, 8); *ānādicya* ÇBM. I, 3, 2, 7 : *ānādeçam* ÇBK.; *anvavahāram* MÇS. I, 3, 1, 31 (rétabli par une correction légère) : *ḥṛtya*, *ibid.*, et ĀpÇS. cf. Knauer Das Mān.-Ç.-S., p. 21; peut-être *saṁāhāram* ĀpÇS. II, 4, 4 (cf. Caland Das ÇS. des Āpastamba. 1-7, p. 52) : *saṁāhāya* MS. IV, 1, 12 (17, 2). Mais lorsqu'à *saṁpradāyam* JB. n° 77 et PB. XII, 13, 25, nécessairement contemporain, répond *saṁpradāya* BÇS. XVII, 3 JÇS. XV (18, 13), il s'agit dans ces derniers textes, linguistiquement ultérieurs, d'un affaiblissement de la valeur «antérieure» de *-ya*⁽¹⁾.

§ 6. — Les commentateurs de textes védiques glosent volontiers (et plus constamment dans les Sūtra que dans les Brāh-

⁽¹⁾ ĀpÇS. XII, 25, 1 *purastād indravāyavaṃ bhakṣayati prāṇesūpanigrāham* (etc.) se rendrait aussi bien «il absorbe, (la mettant) devant lui, la (coupe) destinée à Indra-Vāyu, tandis qu'il la maintient sous son nez» que «nachdem er ihn sich vor die Nase gehalten hat» Caland Das ÇS. des Āpast., Ahtes. . Buch, p. 299; analogue ÇB. XIII, 7, 1, 9 ĀpÇS. XI, 19, 5. A *ālābhya* TS. V, 7, 1, 2 (= ĀpÇS. XVI, 21, 12; 34, 6) dans *tāv ālābhyēṣṭakā ūpa dadhyāt* «après avoir saisi les deux (chevaux; sic, Caland ad ĀpÇS.; non pas «having offered» Keith ad TS.), il doit déposer les briques», répond *ālambam* KS. XXII, 8 (64, 18) = KapS. XXXV,

maṇa) l'absolutif en -am par l'āmreḍita d'un absolutif en -ya, ainsi *upasaṃgrāham* BCS. VI, 13 : *upasaṃgrhyopasaṃgrhya* (Caland Uber das S. des Baudh., p. 43). De fait ces absolutifs voisinent souvent avec une forme itérative, soit un āmreḍita caractérisé *anyādanyac chāndaḥ samārōham* «en gravissant les mètres les uns après les autres» MS. I, 5, 10 (78, 9), *daçādaça saṃpādam juhōti* TB. III, 8, 6, 5, soit un āmreḍita syntaxique *çākhāyāḥ çākhām ālambham* «en saisissant branche après branche» PB. III, 6, 2 XVIII, 10, 10 et cf. ÇB. IX, 3, 3, 6, soit une locution durative *sārva ānu dīçāḥ paṇisārpam* ÇB. X, 5, 5, 7 (voir ci-dessus), soit un mot impliquant répétition *triḥ* ÇB. XII, 5, 1, 8, *punar^o, passim*. Simple effet du sens duratif du contexte : la forme en -am s'étend sur toute la durée du verbe principal, qui est presque toujours au présent : elle est apte par suite à porter une nuance fréquentative. L'extension systématique de cette nuance chez les commentateurs résulte peut-être du sūtra III, 4, 22 de Pāṇini qui pose l'emploi du *namul* «ābhikṣnye» et qui est presque le seul, dans la théorie pāṇinéenne, à pouvoir s'appliquer au type en -am de la prose védique (voir § 9). Mais chez Pāṇini la répétition de sens s'accompagne d'une répétition de forme (*bhojam-bhojam*, Kāç., *ad loc.*) et se justifie immédiatement par elle. Dans les Brāhmaṇa et Sūtra au contraire, la répétition formelle de l'absolutif demeure des plus rares : nous n'avons relevé que *āçrāvam-āçrāvam* ĀpÇS. XI, 19, 5 (le correspondant Mān. II, 3, 6, 17 porte *āçrāvam* seul, cf. la note de Knauer, *ad loc.*). Ne sont des absolutifs, ni *saṃghātām-saṃghātam* KS. XXIX, 1 (166, 6) = KapS. XLV, 2 (267, 12) = GB. II, 2, 7, simple imitation du mantra commun, YV. *tvāyā vayām saṃghātām-saṃghātam jeṣma* (et *vayām saṃghātām jeṣma*, TS. KS. TB.) où figure un substantif *saṃghātā-* (cf. l'accent; variante *saṃghātē* VSK.); ni *saṃstambhām-saṃstambham* MS. I, 4, 14 (63, 16; 17) III, 8, 1 (92, 2) III, 10, 5 (136, 14) qui tient lieu du *saṃghātām-s.*, ci-dessus de l'école Kātha-Kap. «A chaque rencontre» traduit justement M. S. Lévi Doctrine du sacrifice, p. 47 pour MS. III, 10, 5, «in every battle» Eggeling ad ÇB. I, 1, 4, 18, «in contest» Keith ad TS. I, 1, 5, 2 et cf. BR. s. v. *saṃghātā-*, p. w. s. v. *saṃstambhā-*

2 (178, 2) (dans ce dernier texte, avec une variante manuscrite *ālambham* !): l'absolutif en -am a pu être attiré dans l'école Kātha-Kapisthala par le voisinage de l'āmreḍita *istakām istakām*, cf. § 6 et Oertel S.-B. Bayer. 1934, VI, p. 22.

Restent deux juxtapositions assez brutales : *punarādāya* PB. IX, 1, 5 (si la leçon est exacte) repris dans la même formule par *punarādāyam* 16 et 19; *upothāyam juhōti* ÇB. II, 6, 1, 32 qui succède à *upothāya... juhōti* 31 : l'absolutif en -ya a pu être entraîné par la phrase absolutive *āçrāvyā... iti* qui s'insère entre *upothāya* et *juhōti*.

(*saṁstambhē-s.* ÇBK. II, 1, 3, 20). Gaedicke, p. 160, Oertel, S.-Ber. Bayer. 1934, VI, p. 70⁽¹⁾.

§ 7. — En contraste avec ce type fondamental à préverbe, les absolutifs en *-am* figurant au terme de composés sont relativement rares et appartiennent à quelques groupements définis. D'une part, des finales **kāram*, qui apparaissent surtout dans les Br. récents et ne sont réellement productives que dans les ÇS. : avec des noms de mètres, *kakupkāram* KB. XV, 2 XVIII, 2 ÇÇS. *passim*, ÇGS. III, 4 VI, 3 «en mettant (ces vers) sous la forme *kakubh*», analogues *gāyatrī** ĀçvÇS. VI, 2, 7, *bṛhat** V, 15, 7, *anuṣṭup** VI, 3, 12, *anuṣṭubgāyatrī** VI, 2, 8, *chandas** AA. I, 5, 1, *pragāthā** LÇS. I, 8, 11; avec des noms de nombre, *tisras** ĀçvÇS. V, 15, 5, *dvedhā** VI, 2, 7 et cf. *ayujā** HirPiṭṛmS. (éd. Caland), p. 41, l. 11 «en un nombre impair de fois»; avec des noms de rite, *darvīhomā** BÇS. X, 53; avec des exclamations, *acuk** VādhS. (Caland A.O. II, p. 156), *svāhā** ÇB. IX, 5, 1, 44

⁽¹⁾ Gune, p. 24, a donc tort d'alléguer ÇB. I, 1, 4, 18 comme exemple d'absolutif répété, et de même pw. (s.v.) pour *saṁghātām* KS. A plus forte raison Delbrück, p. 403, et Gune, *loc. cit.*, n'auraient pas dû citer ÇB. IX, 2, 1, 7, où le second absolutif du groupe *vyatīhāram vyatīhāram* appartient à une autre proposition que le premier (comme IX, 4, 2, 10; etc.), cf. VādhS. (A.O. IV, p. 27 et VI, p. 145) et ÇB. I, 4, 4, 14 où les deux termes sont séparés l'un de l'autre.

Cette formation limpide d'absolutifs à préverbe a été parfois méconnue. Soit que des noms ou des adverbes aient été pris pour des absolutifs, *prayāvan* (voir p. 360), *saṁghātām* et *saṁstambhām* (cités ci-dessus), *vdevām* (accent!), absol. chez B.R. s. 1 *div-* et apparemment chez Eggeling ad ÇB. I, 8, 3, 6, est justement donné comme substantif par pw. et par Gaedicke. p. 168; *asaṁhāyām*, absol. chez B.R. s.v. *hā-*, est adverbe chez pw. Nachtrag, cf. Oertel Trans. Connect. Acad. XV, p. 172 et Caland Das JB. in Auswahl, p. 52. Plus fréquemment un absolutif est pris pour un adverbe, ainsi *upavimokam*, absol. chez B.R. s.v. *vimokam* et chez Delbrück, p. 403 (indistinct Keith ad AB. IV, 27, 3) est donné pour adverbe pw., tandis que *vimokam* est considéré comme absol. par B.R. et pw. *Anantarāyam*, adverbe B.R., pw., Goldstucker. *Niskāvam*, absol. Keith ad TS. VI, 2, 1, 5 et pw. (s.v. et s. *sku-*), «kann auch Adv. sein» pw. Nachtrag. *Abhyāgāram*, absol. B.R. s. 1 *gar-* (tome V), adverbe pw., cf. Keith ad KB. XVII, 8, qui hésite. *Pratyākhyāyam*, absol. B.R. et pw., substantif Keith ad TS. III, 1, 3, 2 (mais cf. par exemple ÇB. XIII, 3, 4, 1). *Anavānam*, absol. Goldstucker et traducteurs en général, adverbe B.R., pw., Oertel (index de JUB.). *Pratyavaroham*, absol. Weber Ind. Stud., IX, p. 337 et pw., hésitations chez Keith ad AB. VIII, 9, 2 (mais cf. par exemple ÇÇS. XVI, 17, 7). *Aparivargam*, adverbe B.R. s.v. *parivargā-* et pw. s.v., est évidemment plus incertain : mais le mot figure en général (TS.) à côté d'autres absolutifs caractérisés. La traduction absolutive de *saṁpradīyam* ÇB. I, 5, 2, 7 (quater) «en se transmettant...» (cf. toutefois *yayñasampradāyam caranti* BharÇS. III, 15, 6) est sans doute préférable à la traduction partiellement nominale d'Eggeling «the tradition», que n'amende pas tout à fait Gaedicke, p. 170. Nombreuses erreurs dans la liste de Ludwig Rigveda, IV, p. 6.

BhārṢS. II, 16, 7 BṢS. (Caland Uber das S. des Baudh., p. 43), *dvihsvāhā* BṢS. XXIII, 7, *balbalā* Comment. de la Saṃhitop. (pw.); autres, *namas* ÇB. VII, 2, 1, 9; 4, 1, 30, *ūrmī* BṢS. VIII, 9 (comment. : *ūrmī yathā bhavati*), *maṇḍalā* BṢS. XX, 13 et comment. de Bhavasvāmin ad XVII, 32 (cité s. v. *īṇḍva* dans l'index du BṢS. par Caland)⁽¹⁾. On a évidemment affaire à un des aspects de la composition-juxtaposition devant *kr-* (*svāhā karoti* véd. commun, *namaskṛtya* AV., TS., etc., pour ne point parler des formations *cvī*) et de la faveur particulière avec laquelle cette racine constitue des complexes unitaires. Autrement dit c'est la notion de préverbe qui s'est élargie ici jusqu'à englober des noms : *tisraskāram* par rapport à *tisras karoti* GB. II, 3, 20, s'est accrédité comme *vinōkam* par rapport à *vi munāte*, § 3.

En second lieu des absolutifs appartenant à la même racine que le verbe qui les commande : des formes en **çamsam* (*pañkti-çamsam* KB. XXX, 5, *gāyatrī pañkti jagati* et *nvicchamsam*, ÇṢS. index de Hillebrandt), soit *gāyatrīçamsam çamsati* ÇṢS. XVIII, 16, 1 «il récite en (récitant en) *gāyatrī*». Des formes isolées : *prāṇabhakṣam bhakṣayati* de plusieurs ÇS. «il se nourrit (uniquement) par l'odeur (des mets)» (références B.R.), cf. LṢS. VIII, 8, 2, où se surajoute à l'expression l'accusatif nominal *bhakṣān*. *Putrarodam rud-* (*bis*) ChU. III, 15, 2 «pleurer son fils»; *piṣṭasvedam svedayitvā* SāmavB. II, 5, 4 «ayant fomenté jusqu'à ce que la pâte levât»; *udapeṣam piṣṭvā* PārGS. I, 13, 1; 14, 3 «ayant écrasé dans l'eau»; probablement *ūśmabhakṣam bhakṣay-* Kauç. LVII, 27 LXXXIX, 2 «manger chaud» (pw. Nachtrag); enfin *jivagrāham gṛhṇyūh* MS. II, 2, 12 (24, 19) «(celui qu') ils peuvent saisir vivant», qui semble représenter l'exemple le plus ancien de ce groupe. Sans préjuger de l'origine générale de l'absolutif en -am, on peut signaler l'étroite affinité qui relie cette série aux noms d'objet interne (type *grāham grah-* ÇB., *śahasrapośam puṣ-* TS.) qui abondent dans les textes de cette époque (Oertel Syntax, I, p. 32, Delbrück, p. 168, Gaedicke, p. 237) et qui, précisément,

⁽¹⁾ Le même passage (BṢS.) reproduit dans le commentaire d'ĀpṢS. II, 19, 9, porte *maṇḍalīkāram* : si la forme est authentique, ce serait le seul exemple d'un *ṇamul* ayant pénétré dans le type *cvī*. L'exclusion de l'absolutif en -am de la catégorie vivante en -īkr-, -ībhū- souligne les limites du procédé. On remarquera d'ailleurs que la finale **kāram* s'aggrave à des noms qui par leur structure ne pouvaient guère fournir de formations *cvī*. — *Achambalkāram* (*chambalkāram* B.R., t. V, pour la KS. n'est pas confirmé par l'édition Schroeder) ne doit pas faire partie de la série (Gaedicke, p. 168 et pw.), étant donné la place qu'occupe ce terme, en queue de phrase (TS. I, 5, 7, 6 et *passum*, et cf. *achambalkārāya* ÇB.; cf. toutefois l'alternance *achambalkāram* : *chambalkaroti*, citée § 3); *achamvasatkāram* KapS. XXXV, 7 (183, 22) fautif, cf. Oertel S.-B. Bayer. 1934, VI, p. 24; fautive aussi l'indication de pw. Nachtrag sur MS. *anvākṣyam* (s. v.).

pour une part importante, sont fournis par des noms d'action à suffixe -a-⁽¹⁾.

Une troisième subdivision est constituée par quelques composés isolés : agglomération sporadique d'un absolutif à préverbe avec son régime, *padāvagrāham* AB. VI, 33, 14; 35, 22 (en rejet!) VaitS. (pw.) «en séparant (chaque) *pada*», en regard du normal *padam avagrāham* KB. XV, 3 ou *padam avagrhya* ÇÇS. X, 6, 4, etc.; *aṅgasamākyāyam* AB. I, 21, 11 «en énumérant les membres»; *samvatsarātyāsam* LÇS. IX, 8, 17; *muṣṭiparāmarçam* VādhS. (A.O. VI, p. 188). Ou bien un composé véritable, nom + verbe sans préverbe, type dont nous n'avons relevé que deux exemples, l'un et l'autre dans des Sūtra : *kṣīraleham* Kauç. XXX, 5 «en léchant le lait», *sruvapūram* (cf. Pān. III, 4, 31) ĀçvÇS. II, 3, 12 «à pleine cuiller». Dans les deux cas il s'agit sans doute d'un développement secondaire; dans *nāmagrāham* «en désignant par le nom», qui est un peu plus ancien (à partir de ÇB.), et dans *nāmādeçam* ĀpGS. XX, 14, il s'agit vraisemblablement d'une extension de la série à figure étymologique qu'on a décrite précédemment : de fait, dans JB. n° 75, *nāmagrāham* est repris à la ligne suivante par *nāmāni gṛhṇāti*⁽²⁾.

⁽¹⁾ Sur *sadṛgbhāvam as-*, qui ne semble pas appartenir ici, voir p. 360. Plusieurs des absolutifs mentionnés se confondent avec des noms employés à l'accusatif interne : si °çamsam est en général absol., comme le posent justement Hillebrandt (index de ÇÇS. *passim*) et B. R. s. çams-, le composé *upāmcuçaṃsa(m)* est à envisager, au moins en partie, comme nominal : ainsi BÇS. VII, 17 (228, 12), traduit par Caland(-Henry) Agniṣṭoma, p. 231; et *tūṣṇimçaṃsa(m)*, que B. R. s. v. çams- (mais cf. pw.) cite comme absol., est probablement toujours nominal, Caland(-Henry) *loc. cit.*, Keith ad AB. II, 31, et *passim*. Pour *prānabhakṣam*, l'indécision de la langue est la même, cf. B. R. s. v. *bhaks-* et pw. s. v. : il est probable que la valeur absolutive doit être restituée le plus souvent, cf. Caland Z. D. M. G. LIII, p. 226, qui montre que VaitS. VIII, 15, l'expression est en parallèle avec l'adverbe *pratyakṣam* (mais avec *pratyakṣabhakṣam* DrāhyÇS. XII, 4, 20-21). *Putrarodam* est donné comme substantif par B. R. s. v. *roda-* (mais cf. pw. Nachtrag s. v.). En revanche, *stukāsārgam sṛṣṭā* «tressée en forme de natte» ÇB. III, 2, 1, 13 (*bis*), que pw. et Oertel Z.I.I. VIII, p. 283, considèrent comme absol., est plutôt avec Gaedicke, p. 246, à comprendre comme accusatif nominal, en raison du verbal en -*tā-* dont l'absolutif védique n'est nulle part ailleurs accompagné. *Aracāyam ci-* VādhS. (A.O. IV, p. 189) «empiler en forme de rais» n'est qu'une conjecture, d'ailleurs fort ingénieuse, de Caland.

⁽²⁾ On écartera, avec plus ou moins de certitude, l'interprétation absolutive ou l'aspect donné des composés suivants : *stryādīvyatyāsam* KGS. XXX, 3 (index de Caland; substantif d'après le commentaire MGS. I, 14, 16; lire probablement *stryādi vyatyāsam*; attesté aussi VārGS., éd. Raghu Vira, word index); *ūsaṃvartam* ÇÇS. XVII, 5, 6 («in Erde eingehüllt» pw., avec un emploi passif qui serait insolite!); °vāpam Kauç. XXI, 2 précédé de 4 premiers membres, eux-mêmes en partie complexes (absol. chez Caland Zauberritual, p. 54, n. 1); *samlavamplāvam* MÇS. II, 5, 4, 10 (cf. la note de Knauer, p. 127), qui repose sur une corruption de **samlomnlāyam*, variante de **samlomnlāya*, simplifié en *samlomnlāya* (ĀpÇS. VIII, 16, 6

§ 8. — La répartition de l'absolutif dans les textes védiques marque une progression assez sensible, suivie d'une brusque décadence, l'apogée étant fournie par les ÇS. de type ancien. Les premiers Br. attestent peu de formes, 17 pour la TS., 15 (d'après l'index de Simon) pour la KS. (que paraît suivre exactement la KapS.); la proportion de la MS. et du TB. est du même ordre. Les Br. du SV. ne semblent pas favoriser la forme plus que ceux du YV. Noir : le PB. ne dépasse pas une quinzaine d'exemples, le JB. est peut-être plus pauvre encore : les cent premières pages de l'Auswahl de Caland ne contiennent que trois

XIII, 17, 9), comme l'a démontré Caland A.O. I, p. 318); *ūvadhyaḡaḡam* AB. II, 6, 11 (absol. chez Gune, p. 23) qui n'a pas le sens d'un absolutif, cf. Keith ad loc., B. R., pw. (et Nachtrag), Caland Zauberritual, p. 168, n. 9; *pāpāvahīyam* TS. VII, 3, 1, 1 (absol. Roots s. 1 *hā-*) qui dépend de *bhāvanti* et fait pendant à l'adverbe *prayāvam* (voir p. 360; relever d'ailleurs le degré radical), cf. B. R., pw. et Keith ad loc.; *akṣasāṅgam* MS. (et *ānakṣasāṅgam* MS. TS. ApÇS., *ānakṣastambham* ÇB. KÇS.), qui n'ont pas le sens absolutif, cf. B. R., pw. (et Nachtrag), Caland index du BÇS. s. v. *am*^o et The ÇB. in the K. recension, I, p. 50 : contra, Oertel Z.L.I. VIII, p. 284. Sur *sadṛḡbhāṣam*, voir p. 360. *Satyābhūyam bhavati, ekadhābhūyam bhavati*, absolutifs chez B. R. s. v. *bhūyam*, s'éliminent d'eux-mêmes par l'emploi, par la forme et, en partie, par l'accent; cf. Eggeling, pw., Oertel Syntax, I, p. 68.

Les formes en *yathā*^o, *yathopapātām*, *yathopapādām* (*yathopapādām*, Kirste ad HirGS. I, 1, 21, d'après Mātrdatta, mais cf. Caland Z. D. M. G. LI, p. 129, n. 3), *yathopalambham*, *yathopasmārām* (références B. R., pw. : cf. l'accent de cette dernière forme!) sont de purs adverbes, comme toute la formation en *yathā*^o : il n'est pas expédient d'y chercher des absolutifs avec Keith Rigv. Brahm., p. 77 et B. R. s. vv.

Yāvajjivam (cf. p. 359, n. 2), attesté à partir du ÇB., est quant au sens un simple adverbe, qui ne diffère pas de *yāvatkāmam*, *yāvacccheṣam*, etc. : l'autorité seule de Pāṇini III, 4, 30, a pu le faire considérer comme un absolutif; plus justement, *avyayibhāva* dans Saddaniti, éd. H. Smith, p. 749, l. 26. Enfin l'emploi de *varjam* en fin de composé nominal (avec jusqu'à onze membres par devant, GobhGS. I, 5, 15!) déborde à tous égards les cadres de la formation; le terme est attesté depuis les ÇS. (fréquemment dans le Vārāha), les Prātiç. et Pāṇini, qui toutefois ne l'enseigne pas comme *ṇamul*.

On peut rassembler ici, pour n'avoir plus à y revenir, les quelques formes composées des Samhitā où l'on a cru reconnaître parfois des absolutifs : RV. *padaviyam* X, 71, 3, où Gaedicke, p. 166, voyait un absolutif, n'est avec le génitif qui en dépend, qu'un accusatif banal, comme le pensent aussi Ludwig, Grassmann, Hillebrandt (Lieder, p. 141), pw. *Madhudoghām* VII, 101, 1 («konnte... auch als adv. [absolut.] aufgefasst werden» B. R. s. v. *madhudoha-*) est impossible pour le sens et le ton, et écarté d'ailleurs dès le pw. Plus délicate est l'appréciation sur *çatātārham* AV. I, 8, 4, dans *tān... jahy eṣāṃ çatātārham*, qu'il est tentant d'interpréter avec Ludwig Rigv.; III, p. 523, Bloomfield Hymns, p. 65, Gaedicke, p. 166, comme un absolutif «frappe les, écrasant des centaines d'entre eux» : ici encore, toutefois, la présence du génitif *eṣāṃ*, l'irrégularité métrique, la coïncidence du tour nominal *çatātārkhāms iṣṃhanti* TS. I, 5, 7, 6 V, 4, 7, 4, rendent suspect le caractère absolutif de la forme; cf. Whitney-Lanman ad loc. et Bergaigne(-Henry) Manuel... védique, p. 133.

formes (n° 59, 75, 77). Le progrès se manifeste dans les Br. du RV. et du YV. Blanc : l'AB., texte bref, offre 26 formes, réparties à peu près également à travers le texte; la proportion est analogue pour le KB., légèrement supérieure pour le ÇB., sans qu'on ait remarqué de forte disproportion à l'intérieur des kâṇḍa; le court SB. possède 6 formes (citées en partie par Eelsingh, p. xxiiv). Dans les ÇS. le maximum de fréquence est marqué par le Baudh. : l'index de Caland et la liste qui figure p. 43 de son Über das S. des Baudh. livrent 51 formations et ne sont sans doute pas exhaustifs. L'Āpast. est également riche : l'index de Garbe et la liste de mots recueillie par Oertel Z.II. VIII, p. 281 font apparaître 58 formes. Ensuite viendraient, dans un ordre approximatif, Kāṭy., Çāṅkh., Āçval., Kauç.; du Vādhūla Caland A.O. II, p. 156 IV, p. 212, cite deux formes nouvelles seulement; le Jaim. n'a que deux absolutifs d'après Gaastra, p. xxv; le Lāṭy. et le Drāhy. emploient peu la formation (sauf *varjam*), beaucoup moins que le Bhāradv. Pour le JUB. l'index d'Oertel ne donne que le banal *anavānam* (*bis*) et (p. 259) *upāpapatam*. Le Vārāha nouvellement édité par Caland et M. Raghu Vira ne paraît pas receler de formes nombreuses ni nouvelles. Mais on a vu que même dans les ÇS. qui sont de la forme l'usage le plus abondant, l'emploi tend à se figer en notions adverbiales ou en types composés, qui laissent se relâcher le contact avec le verbe.

Comme pour beaucoup de faits linguistiques, une coupure s'opère entre les ÇS. et les GS. : sans prétendre donner de chiffres absolus, on a relevé 7 formes chez Gobh. (citées par Knauer, p. xxv), une chez Āpast. (Winternitz Hochzeitsr., p. 13, qui renvoie aussi à une forme chez Hir. et chez Bhār.), 2 dans Āçval., 3 dans Çāṅkh., 4 dans Pārask., 6 dans Mān. (index de l'édition Knauer); une dans les PiṭṛmedhS. (Caland, p. xix); 2 dans l'ĀĀ. (index de l'édition Keith). Rien semble-t-il, dans les DhS., les Prātiç., les Anukramāṇī. Les derniers absolutifs de type védique seraient *abhyāpādam* Nir. VII, 26, non pas « in order to enter into... » Sarup transl. ad loc. (p. 127), mais bien « passing through... » Sarup Indices, p. 139 et B. R. s. v. *pad-*; et *anavānam* AV.-Pariçīṣṭa (seule forme qui ressort de l'index Negelein-Bolling). Dans les Upaniṣad, Furst Sprachgebrauch der älteren Up., p. 27, ne signale que *āpēṣam* BĀU. II, 1, 14 (= K. 15; dépendant du parfait *bodhayām cakāra*!); *samavahāram* ChU. VI, 9, 1 (en proposition longue!); *samāsam* VII, 15, 3 (*id.*); *putrarodam* (non cité par Furst) III, 15, 2 (*bis*; type compositionnel!) : toutes formes qui marquent une évolution par rapport à l'usage des Brāhmana⁽¹⁾.

(1) *Utsārjam* ÇB. XIV, 7, 1, 42 (= BĀU. IV, 3, 42 [= 35 K.]) est une cor-

§ 9. — Avant d'examiner l'origine de l'absolutif en -am, il convient de montrer ce qu'en a fait le sanskrit dans son développement ultérieur. Le point départ nécessaire de cette recherche est la théorie de Pāṇini, qui commande étroitement ce développement. A certains égards si proche de la prose védique, l'état de langue décrit par Pāṇini s'en sépare ici de façon considérable. Sinon une orientation nouvelle, ce sont du moins des applications et des procédés nouveaux. Pāṇini définit l'emploi du *ṇamul* sous une forme détaillée (dans 42 sūtra, de III, 4, 22 et 24 à III, 4, 64) qui ne répond pas à sa productivité réelle. Si l'on excepte en effet un sūtra d'une portée assez générale (22), il s'agit partout de cas particuliers, peu susceptibles de variations : le type apparaît limité à des formules. Mais ces formules appartiennent sans doute, au moins en partie, à une langue vivante : par leur caractère pittoresque ou profane (cf. *ākroṣe* sūtra 25, *asūyāṇ* sūtra 28 et Jacobi Compositum, p. 102 qui a relevé le fait), plusieurs d'entre elles n'ont guère d'application possible dans des textes comparables à ceux que nous possédons pour la période védique. Et comme aucun des exemples védiques ne répond exactement à aucun des exemples pāṇinéens (sauf *nāmagrāham*, *nāmādeṣam*; sur *yāvajjīvam*, qui est à part, voir p. 371, n. 2), on peut penser qu'on est en présence de faits de bhāṣā. Mais rien dans le développement du moyen-indien (§ 10 fin), ni même dans celui des textes les moins littéraires du sanskrit classique (*Mahābhārata*, contes en prose simple) ne reflète l'usage de Pāṇini. Et chez Pāṇini même, la présentation par cas d'espèce indiquerait plutôt une survivance que l'amorce d'un procédé productif : de fait, ni les *Vārtika* et le *Mahābhāṣya*, ni les commentaires ultérieurs ou les grammairiens d'autre obédience, n'ajoutent quoi que ce soit de positif à la doctrine de Pāṇini ⁽¹⁾.

rection (de *utsūryat*) non nécessaire de Bohtlingk, cf. Whitney *Am. J. Philol.* XI, p. 416, auquel renvoie Furst *op. cit.*, p. 27.

Tel commentateur védique utilise encore des formes en -am, ainsi *pratisamāsam eva vyākaroṭi*, Rudrad. ad *ApŚS.* XI, 5, 7 : *pratisamasyati, upagṛhātām* Sāyaṇa ad *AB.* III, 35, 3; *abhyāsam* (cité Caland *Todtengebr.*, p. 70, n. 251).

⁽¹⁾ Tout au moins Candra (et C.-Vṛtti), I, 3, 132 et suiv., *Kātantra* (et *Durgasiṃha*) IV, 6, 5 et suiv., *Čakatāyana* (et le *Prakriyāsamgraha*) IV, 4, 145 (n° 2078) et suiv., la *Siddhāntakaumudī* (n° 3343) et suiv. Rien d'utile non plus dans le *Nyāsa* et la *Durghatavṛtti*. Tout au plus a-t-on dans C.V., *Kātantra*-V. et *Prakriyās*, quelques exemples nouveaux, ajoutés par voie d'extension mécanique, et dont certains (sūtra 33, 39 et 40) ont passé dans la *Kācīkā*. La *Candrikā* ad *Kāt.* IV, 6, 15-16 (Eggeling éd., p. 560) connaît toutefois un sūtra nouveau : *gātrapurusayohi snah*. — Où le renversement *nikāṇam-akṣi* cité chez B.R. en commentaire du sūtra 54 ? — Que les sūtra III, 4, 22-64 ne donnent pas l'enseignement exhaustif du *ṇamul*, c'est ce que révèlent incidemment *upashkāram lā*- *Kāc.* VI, 1, 140

La Candra-Vṛtti groupe la majeure partie des emplois sous forme d'exemples accumulés en un seul sūtra (I, 3, 135) et en sacrifiant comme inutile la notion de *ṇamul* (cf. dans le même sens Durgasiṃha ad Kāt., entre IV, 6, 28 et 29). Vopadeva XXVI, 219, ne conserve que le premier sūtra de Pāṇini. On touche ici à l'un des points où la langue de Pāṇini marque son autonomie par rapport à l'usage des textes en style brāhmaṇa en fonction desquels elle se définit d'habitude.

Morphologiquement, l'absolutif en *-am* est demeuré à peu près le même⁽¹⁾. Sémantiquement, seul reste intact le principe de l'attache étroite à un verbe : Pāṇ. prend soin en effet d'enseigner chaque fois, à côté du *ṇamul*, la forme du verbe qui le commande⁽²⁾. Mais le trait essentiel de la formation védique, la préverbiation, n'est pas maintenu : sans doute Pāṇ. décrit spécialement au sūtra 49 (aussi 47 et 58) des formes à préverbe, et tous les commentateurs restituent spontanément le préverbe dans des cas tels que celui du sūtra 56. Mais, sans même parler des āmreḍita et juxtaposés selon 22 et 24, les grammairiens ultérieurs et commentateurs connaissent parfaitement des formes sans préverbe, *grāham* 50, *tarṣam* 57 (on ne peut attacher

— C.-Vṛtti V, 1, 138, que ce dernier justifie par *bahulādhikārāt*. Quelques formes Gaṇaratnam., éd. Eggeling, p. 27, l. 13 et Durgas. ad Kat. IV, 2, 5-6.

⁽¹⁾ Toutefois, alors que la prose védique ignore l'*-a-* bref en syllabe ouverte dans l'absolutif, Pāṇ. VI, 4, 93, enseigne des formes telles que *camam*, *tamam*, etc. (Benfey Vollst. Gramm., § 916). Étendant la formation à tous les verbes de la langue, les grammairiens citent des *namul* bâtis sur des thèmes dérivés, ainsi *jāgarām* S.K. n° 3343, Benfey, *loc. cit.*, *lilūyam* (1) Kāç. ad VI, 1, 194, à côté de *lolūyam*, *knopam* et *ghātam* Pāṇ. III, 4, 33 et 36. La prose védique use très modérément de ce procédé : nous n'avons relevé que *pratisthāpam* ÇB. XII, 5, 1, 8, *nyūṅkham* KB. XXX, 5 ÇÇS. (*passim*), *nighātām* ÇB. II, 3, 2, 9; 10, *abhi°* KS. XII, 4 (165, 20), *punarabhi°* JB. I, 208, 6 (*bis*), *upa°* ÇB. V, 2, 2, 4, BÇS. X, 49 GobhGS. I, 8, 2; 9, 26 IV, 2, 39 et probablement ÇA. XI, 5, *ai°* MS. II, 3, 5 (43, 5) MÇS. V, 2, 5, 9. On notera la forme **pram* [*gospadapram* Kāç. 32], le ton préradical du type *corāmkāram* Kāç. 25 (indirectement maintenu par C.V. I, 3, 135), la finale *-m* au premier membre de certains absolutifs en **kāram*, 25 et 26 : tous traits inconnus au védique. Quant à la position de l'absolutif sur le plan de l'aoriste en *-i* (Benfey, *loc. cit.*), elle résulte des faits de quantité ci-dessus et du *-y-* d'insertion des racines en *-ā-*, qui, lui, est attesté dans les Br. : Roots **ghrāyam*, **dāyam*, **dhāyam*, **jñāyam*, **yāyam*, **(s)thāyam*; en outre, *abhiknūyam* ÇB. XIV, 1, 1, 14.

⁽²⁾ Ce qui entraîne la notion de *saṃānakartṛkayoh*, 21. Toutefois, contrairement au védique, les grammairiens relient aussi l'absolutif à un verbal en *-ta-* (et assimilés), impersonnel 32 ou passif 45 (en outre, chez Durgas., C.V., Hem. Dhātup., à *naṣṭaḥ*, *baddhaḥ*, *grhātaḥ*, etc.), éventuellement même à un passif personnel, Kāç. ad 44 et cf. la phrase discutée par Durgas. ad Kāt. IV, 6, 28, *anyathākāram bhujyate odanah*. Mais Pat. ad III, 4, 26 signale pour l'écarter le tour *svādumkāram yavāgūr bhujyate deśadattena* « la bouillie est consommée sucrée par D. » où l'absolutif se référerait littéralement au régime du verbe passif.

d'importance au fait que la Kāçikā 55, oppose [*urah.*] *pratipeṣam* à *urahpeṣam*, car l'opposition n'est pas reproduite ailleurs). Il est vrai que ces formes sans préverbe sont toujours données comme doublant des formes composées : l'option du sūtra 50 joue entre *keçair* (*keçeṣu*) *grāham* et *keçagrāham*. C'est qu'en effet l'absolutif en composition, qu'on a vu naître lentement en védique, est celui qui prévaut chez Pānini; le type à préverbe n'apparaît plus que comme une sorte de résolution de celui-là : on dit *mūlake-nopadaṃcam* (avec régime nécessaire!) ou *mūlakopadaṃcam* selon 47. Quand il y a choix, le choix est entre l'absolutif non composé (avec ou sans préverbe) et l'absolutif composé⁽¹⁾.

Un autre trait essentiel de l'absolutif védique, la contemporanéité par rapport au verbe, n'est enseigné que de biais, en résultante des sūtra 21 et 24; peut-être était-elle plus généralement valable dans la pensée de Pān., mais les commentateurs étendent le *pūrvakāla* de 21 aux *āmreḍita* de 22 (expressément chez Vop. XXVI, 219), la Kāç. en outre au sūtra 26, la Siddh.K. à 22-33, *kriyāsaṃgraha* de Çākāṭ. à 25, 29, 31, 47-48, 52-53, 57-58, 62-63; cf. aussi Durgas. ad Kāt. IV, 6, 30.

Outre le banal *yāvajjivam* 30 (que double *yāvadvēdam*), les formations pāninéennes comportent : des *āmreḍita* du type unifiée *bhojam-bhojam* 22 (et cf. 56); des juxtaposés du type *agre* [ou *prathamam*, ou *pūrvam*; *prathame* et *pūrve* dans la Candrikā ad Kāt.] *bhojam* 24, et d'autres du type *svādumkāram* 26 (analogue 25); des composés en **kāram*, où le premier membre est un adverbe, 27-28, 59-62 (auxquels s'ajoutent naturellement ceux en **bhāvam* 61-64), qui doublent en partie des composés en **kṛtya* **bhūya* ou des juxtaposés en *kṛtvā bhūtvā*. Ensuite des composés nominaux proprement dits : soit du type «étymologique» (§ 7), *jīvanācam naçyati* «il périt (en périssant) vivant» 43 (ou quasi-étymologique, *nāmādeçam ācaṣṭe* «il appelle (en désignant) par le nom» 58), qui n'offrent pas de doublet correspondant hors de la composition; soit d'un type plus libre, *udara-pūram bhukte* «il mange à se remplir le ventre» 21 [Noter le développement d'une valeur consécutive, plus nette encore dans *celālopaṃ vṛṣ-*, etc.], *akṣinikānam jalpati* Kāç., d'après 54 «il parle

(1) Sans cohésion chez les grammairiens : le Prakriyās. ne donne pour 47 à 58 que des exemples en composition, alors qu'on a l'option d'après les autres théoriciens (et Benfey, § 909), conformément à Pān. II, 2, 21. Toutefois les exemples pour 47 sont composés chez Durgas., ceux pour 52 à 54 et 58 le sont dans la Kāç., ceux pour 55 et 57 dans la S.K.; de même le Prakriyās. et la S.K. (mais cf. S.K. n° 783, commentaire anglais de l'éd. Vasu) composent le type *agre bhojam*, 24 (alors que C.V. II, 2, 16, *in fine* déclare expressément qu'il n'y a pas composition). Inversement, Benfey, *loc. cit.*, décompose 59 à 64, Hem. Dhātup. dans l'édition Kirste décompose 61 (s. v. *kṛ-*).

avec les yeux mi-clos », qui ont en général des doublets non composés (*akṣiṇī kāṇam* : *akṣikāṇam* Durgas. ad Kāt.) : l'une et l'autre série formant la partie fondamentale de l'exposé des théoriciens au rebours de l'importance qu'elles occupent dans l'usage réel de la prose védique⁽¹⁾. Il reste à voir ce qui demeure de tout cela dans le sanskrit post-védique.

§ 10. — Les textes épiques et purāniques fournissent peu de chose⁽²⁾ : ainsi, d'après Bohtlingk Ber. Sächs. Ges. XXXIX, p. 224, les livres I à IV du Rām. ne contiennent que la forme *uparamam* (Bomb., III, 7, 22), qui serait de type védique (à préverbe et sans régime), mais qui n'est pas textuellement assurée (*uparamya*, *varadam*, autres lectures citées dans l'édition Krishnacharya-Vyasacharya-Srinivasacharya, Bombay, 1911, t. III, p. 27). Pour le MbBh., on cite quelques formes du type « étymologique » (références B.R.), *jivagrāham grah-*, *madhudoham duh-*, *paṇumāram amārayat* (repris BhāgPur. IV, 13, 41), normalisé aussi en *paṇumārena*⁽³⁾.

La langue des contes donne surtout des āmreḍita : *dhyāyaṇ-dhyāyam* Kathās. XXII, 147, *darṣaṇdarṣam* LXVII, 85, *nāmaṇ-nāman* (à côté de l'adverbe *vāraṇvāram*) dans une recension jaina du Pañc. (Leumann chez Hertel, Z.D.M.G. LVII, p. 704),

⁽¹⁾ La rareté relative avec laquelle la prose védique donne un régime à l'absolutif en *-am* est loin de se refléter chez les grammairiens, qui citent au contraire avec un régime la plupart de leurs *ṇamul* non composés Y a-t-il trace de l'état védique dans le fait que Pān. 27 (étendu à 28 par Kāç. et S.K.) enseigne **kāram* comme explétif (*anarthakāt Çakat.*), ce qui équivaut pratiquement à « non suivi de régime » (cf. la traduction de Bohtlingk, *ad loc.*)⁹ Cf. aussi le sūtra 48. — Outre les āmreḍita du type 22, la nuance fréquentative apparaît encore chez les grammairiens dans les formations selon 56 et selon 29 (*sākalye* Pān.).

⁽²⁾ On peut négliger l'adverbe *yāvayivam* (aussi sous la forme *yāvayiva*⁰ en premier élément de composé, et *yāvayivena*), attesté dans divers textes classiques qui n'emploient pas de *ṇamul*; de même **varjam*, cf. p. 371, n. 2; de même les formations non expressives *kathaṇkāram* Naiṣadh. III, 15 Çic. II, 52 Çrik. et Yaçast. (cité dans R. Schmidt) et *itthaṇkāram* Çrik. (cité, *ibid.*). A plus forte raison *prāyam* (*āste*) que B.R. inclinaient, sans vraisemblance, à considérer comme absolutif (aussi Gaedicke, p. 171); et *prasabham* (cf. B.R.; Zachariae B.B. X, p. 139; Kuiper A.O. XII, p. 241).

Nous n'avons pu trouver la trace des formes suivantes que donnent les Roots pour le post-védique : **dāyam*, **dāram*, **bandham*, **bhrānam*, **mardam*, **vāsam*. Elles modifieraient peu les tendances et les répartitions que nous posons.

⁽³⁾ Écarter *vidyutsampātam* MbBh., donné comme absolutif dans p.w., en fait simple adverbe; *bāhuviksepam*, absolutif d'après B.R. s. v. *kṣip-*, est un nom, cf. p.w., s. v. Incertain, *prapātam* dans la formule *mā prapāta prapātam* I, 87, 8 = 10 = 15 (éd. Sukthankar; *palitvā*, commentaire), qui ferait un exemple de *namul* de type védique; incertain aussi *unmeṣam* Calc. I, 63, passage éliminé dans la nouvelle édition.

smāraṃsmāraṃ Nīlisāra (et autres textes), reproduit Indische Spruche² n° 1404, *khānaṃkhānaṃ* Hem. Pariçiṣṭaparvan II, 376, et cinq āmreḍita relevés par Mironow (Über die Dh. des Amitagati, p. 7) dans la narration aisée de la Dharmaparīkṣā. En outre, *jivagrāhaṃ grah-* (d'après une correction plausible) Kathās. LXXXVIII, 31 et *nāmagrāhaṃ samāhūya* XXIV, 220. Donc partout des types simples, avec prédominance des āmreḍita : étant donné la faveur dont les procédés āmreḍita en général jouissent d'un bout à l'autre de l'évolution indienne, ces absolutifs répétés sont à considérer comme la partie vraiment vivante de la formation ⁽¹⁾.

Dans la langue poétique proprement littéraire, les formes vont en progressant et en se compliquant à mesure que les textes visent précisément à restituer dans ses spécimens les plus rares les types enseignés par les grammairiens. Kālidāsa a fort peu de *namul* : *stanasaṃbādham uro jaghāna* Kumāras. IV, 26 «elle se frappa la poitrine à se meurtrir les seins»; *bāhūtkṣepaṃ kranditum ca pravṛttā* Çak. V, str. 148 (Pischel¹; str. 31 Pischel² 121 Cappeller) «et elle se mit à gémir en levant les bras au ciel»; *iṣṭipa-ṣumāraṃ mārītaḥ* (en pkt) Çak. p. 86, l. 15 (Cappeller; *māreṇa* Pischel¹, p. 146, l. 8); *bandigrāhaṃ grhītā* (en pkt) Vikram. I, entre les str. 3 et 4 «emmenée en captivité».

Poursuivant l'enquête dans la littérature dramatique, nous trouvons : dans le Mudrārākṣasa *loṣṭaghatam hataḥ* II, entre les str. 15-16 (p. 56, l. 1, éd. Hillebrandt) «lapidé à mort»; *naṣṭān... jivāṇaṃ* VI, str. 139 (p. 165, l. 18). A partir de Bhavabhūti apparaissent les types *upamāne* selon Pān. III, 4, 45; on relève trois formes, toutes du Mahāvīracarita : *tūladāhaṃ dah-* VI, str. 5 «brûler comme du coton», *māṣapeṣaṃ piṣ-* VI, str. 45 «écraser comme des fèves», *saṃulakāṣaṃ kaṣiṭeṣu* IV, entre les str. 35-36 (p. 105, l. 3, éd. Todar Mall-Macdonell) «quand ils seront exterminés». Du Bālarāmāyaṇa, *bisalatālāvaṃ lū-, paṅkajalāvaṃ lū-, mṃṇālabhaṇjaṃ bhañj-, puṣpamāthaṃ math-* (références p.w., aussi s. v. *lāvaṃ*). Du Prabodhacandrodaya, *sarvagrasaṃ... gras-* IV, str. 21, *kaṣati sarvakāṣaṃ* II, str. 12 (reproduits Ind. Sprüche², n° 1449 et 6231), *cyenāvapātāṃ avapatya* ⁽²⁾. De l'Unmattarā-

⁽¹⁾ *Sarvakāraṃ* du Kathās., chez B.R., repose très probablement sur une lecture vicieuse. Du Prabandhacintāmaṇi, on peut citer encore *kākaṇāṇaṃ na-* (chez R. Schmidt, p. 391) et peut-être *cakrabhramam* (*ibid.*) *Chambam-kāraṃ* du Kathās., chez Monier-Williams émane d'une mauvaise lecture de l'abréviation «Kāth.» chez B.R. (voir p. 369, n. 1).

⁽²⁾ *Sorastādāṃ* Uttararām. II, entre les str. 7 et 8, absolutif dans le Dictionnaire Stchoupak-Nitti-Renou, est un adverbe (composé en *sa*!); de même *uccaṅkpramodaṃ* Prabodh. II str. 24 (absolutif dans p.w. Nachtrag); mais B.R. et p.w. donnent par contre pour adverbe (s. *pat-* et s. v.) *cyenāvapātāṃ*, du même texte, qu'on vient de citer.

ghava, *jivagrāham grah-* (Nachträge de Schmidt); du Manmathon-mathana, *svādumkāram* (*ibid.*).

La littérature des mahākāvya, d'où l'on a extrait ci-dessus un exemple du Kumāras., fournit des formes relativement nombreuses : sinon dans le Kirātārjunīya, où l'on n'a relevé que *vicchin-nābhraṇilāyaṃ vīt-* XI, 79 «se morfondre comme un nuage disloqué (par le vent)», du moins dans le Ćiçupālavadhā : *aṣṭkpaṇkapeṣaṃ piṣ-* XVIII, 45 «écraser en une boue sanglante», *pāṇigrāham.* . . *upayātau* et *muṣṭighātāṃ ghnantau* XVIII, 12 «ils en vinrent aux mains» et «se frappant à coups de poing», *svādumkāram kālakhandopadaṃṣam.* . . *vyasraṇat* XVIII, 77 «pour adoucir (le mets), l'ayant assaisonné de foie, il mangea», *samūlaghātāṃ aghnantaḥ* II, 33 «avant d'avoir tué jusqu'à l'extermination», *uraḥpratipeṣaṃ* X, 46, *upapīdam* 47, enfin *vastraknopam* 49 et *urovidāram* I, 47, se référant au régime du passif (emploi rare!), *tvayā saḥ.* . . *urovidāraṃ pratiraskare nakhaḥ* «tu l'abattis en déchirant sa poitrine de tes ongles» : le tout en application ou extension immédiate de Pāṇini. L'adhésion à Pāṇini est plus sensible encore dans les formes du Bhaṭṭikāvya : *vidyutpranāṣaṃ* . . . *pranaṣṭaḥ* III, 14, *ūrdhvaṣaṃ* . . . *viṣṭkaḥ* *ibid.*, *cuṣkapeṣaṃ pīnaṣmi* VI, 37, *hastavartam avīrtat* XV, 37, *bāhupapīdam āḥṣya* V, 94, *hastarodham* V, 32, *samūlaghātāṃ nyavadhāt* I, 2, *nāmagrāham* V, 5, *vipradarṣaṃ*, *jughāmsuvedam* II, 23, *latānupātāṃ*, *nadyavaskandam*, *cāruṣilopaveṣaṃ* II, 11, *apuṣat svapoṣaṃ* III, 13, cité Durghaṭ.V. ad Pāṇ. III, 4, 46, etc. ⁽¹⁾.

Dans la prose littéraire, on ne signale rien chez Bāṇa ni Subandhu; plusieurs formes en revanche dans le Daçakumāracarita; d'une part des āmreḍita dans la pūrvapīṭhikā (outre le banal

⁽¹⁾ Du Naisadhacarita, on cite *upapīdam* VI, 78, *svādumkāram* XIX, 29, *lopanlopam* VII, 59; du Haraviṇaya, *rurumāram amīmarat* (strophe allitérante) XLIII, 555 et *nāmagrāham* (en fin de composé!) XVIII, 31; du Caṇḍīcat., *dhyāyāmadhyāyam* str. 97. Barth Rev. Crit., 1881, I, p. 447 = OEuvres, III, p. 368, signale des formes du Hammira. Ailleurs (références chez p.w. ou R. Schmidt) : *kāsaṃkāsaṃ* Ćṛigārati. et Mukund., *uttambham* Dharmacarmābhyaṇḍaya, *hāramhāram* Kusum., *cittamcittam* (sic! Comment. : *cetamcetam*) Viṣṇubhaktik., *ghrāyaṃghrāyaṃ* Ćṛigārati. Peu probants *saṃkṣepam* Nār. Pañcarātra et *valīkasamtānam* Gaut. Dharmac. (p.w. s. *samtānam*; cf. *ibid.*, s. *valīka*). A tort, *sukhakatāhvamodam* dans une inscription de Mamdapur, Ep. Ind. XIX, p. 23 (absolutif d'après Barnett, p. 27). Où *udarātāḍan*, p.w. Nachtrag (Ind. Spruche), fausse référence?

Le Kāvyaḍarṣa cite une strophe contenant un *ṇamul*, *pāyaṃpāyam* II, 45, lequel, comme la forme du Ćiç. citée ci-dessus, s'applique au régime d'un verbe passif. Le Kāvyaṇprakāṣa X (éd. Sāmbaṣiva Ćāstri, t. II, p. 265, l. 5-6) cite aussi une strophe à *ṇamul* (*nīdāghaghaṃ māṃgudarṣaṃ paç-* et *pārthasamcāraṃ samcar-*) : le *ṇamul* est pour Manimata un procédé typique de *luptopamā*. C'est ainsi que les théoriciens d'alankāra confirment l'expressivité stylistique qu'acquiert une forme détournée de son simple et clair usage linguistique.

jivagrāham p. 3, l. 8; 90, 11; 107, 9, éd. Bühler-Peterson-Agashe) : *darṣaṃdarṣam*, *grāvaṃgrāvam*, *smāraṃsmāram*, *āsvāda-māsvādam* (références chez Gawronski Sprachl. Unters. über das... Daç., p. 47); d'autre part, dans le Daçak. propre, quelques composés, *urūpapīdaṃ bhujoṇapīdaṃ copagūhya* «l'ayant étreinte en la pressant entre mes cuisses et mes bras», p. 78, l. 6; *avanī-pātaṃ pat-*, pw. Nachtrag. Plusieurs formes aussi dans le Yaças-tilaka : *hastagrāham bhās-*, *celālopaṃ vṛs-*, *urdhvaçoṣaṃ çuṣka°*, *cūrṇa-peṣaṃ piṣ-* (références chez R. Schmidt). Enfin *saṃmūlakāṣaṃ kaṣītā* et *saṃmūlaghātaṃ han-* dans le Sarvadarṣanasamgraha (chez B.R.)⁽¹⁾. Bref la fréquence en prose est fort en arrière de celle qu'attestent les documents poétiques. Constitué dans la prose védique, comme instrument précis de grammaire, l'absolutif en -am achève son destin dans la lyrique savante, comme un procédé purement décoratif et expressif. M. J. J. Meyer signale que le *ṇamul* fait défaut chez Kautilya (Das Arthaśāstra übers., p. 480, n. 1) : il semble toutefois qu'il faille en reconnaître un dans *kṣiṭtaghātāṃ ghātayataḥ* II, 26, 43 (p. 128, l. 18, éd. Shamasastri) «(l'amende est la même) pour celui (les) fait périr dans les tortures».

La littérature bouddhique abandonne l'usage, quoique l'accusatif d'objet interne demeure particulièrement en faveur dans cet état de langue. M. Sen (Syntax of Buddhistic Skt, p. 9) ne cite, sans les définir d'ailleurs comme absolutifs, que *jivagrāham gṛhītvā* Mhv. II, p. 490, l. 3 et *urastādaṃ krandati* III, p. 205, l. 2. Il faudrait peut-être ajouter *mṛgībhāvam... prekṣati* II, p. 428, l. 10 «elle regarde comme une gazelle» (ligne précédente *mandam prekṣati*). La présence d'une forme comme *aṅgulivikṣepam* dans la Jātakāmālā (chez pw. Nachtrag) n'a pas d'intérêt, étant donné la forte empreinte de style brāhmanique qu'a subie ce texte. *Pātrībhāvopaghātāṃ* Saundar. XV, 21, est une leçon à écarter, cf. la note de M. Johnston (éd., p. 158), qui indique qu'il n'y a pas de *ṇamul* chez Açvaghōṣa. Quelques formes isolées, *nirlopaṃ* Mahāvīyutpatti, n° 223 (290), et *ye māṃ nirīkṣaṃ jana-yanti tuṣṭim* Divyāv., p. 413, l. 8 (gāthā) = *nirīkṣya* éd. Cowell-Neil (index s. v.), ne suffisent pas à démontrer que le style bouddhique utilisait des absolutifs à préverbe et sans régime, voisins de ceux que possède la prose des Brāhmaṇa.

En tout cas le *ṇamul* n'est plus reconnu comme tel en moyen-indien, s'il est vrai que certaines formes simples s'y maintiennent isolément : ainsi, dans le pali des Jātaka et du Saṃy. Nikāya, *jivagrāham* et *karamaragāham gahetvā* (ou *aggahesi*), que cite le dictionnaire de Rhys Davids-Stede sans les classer comme abso-

⁽¹⁾ En outre, *jivagrāham*, *saṃmūlakāṣam* et *nirmūlakāṣam* dans le commentaire du Yaçastilaka; *bastamāra[m]*, Suçruta (p.w.;?).

lutifs. La persistance de *yāvayivam* en pali (cf. ci-dessus, p. 371) et en *māhārāṣṭrī* (Meyer Hindu Tales, p. 152) n'a pas de portée linguistique.

II

§ 11. — L'absolutif en *-am* représente évidemment l'accusatif singulier d'un nom d'action⁽¹⁾ à suffixe *-a-*, de même que — et moins évidemment — l'absolutif en *-tvā* *-(t)ya* est l'instrumental d'un nom d'action en *-tu-* *-(t)i-*⁽²⁾. Mais de quel accusatif s'agit-il ? Ni celui d'objet proprement dit, ni celui de but ne peuvent intervenir directement. Les accusatifs de relation ou d'extension seraient plus proches, quant au sens, mais ils se réduisent en sanskrit à des formules adverbiales, dénuées d'origine verbale et de contact précis avec le verbe. bref qui ne rendent pas compte des traits essentiels de l'absolutif. Gaedicke, p. 169 (cf. aussi Delbruck Vgl. Syntax, I [=Grundr. I, III], p. 605; rien dans l'Altindische Syntax) pose à la base l'accusatif d'« Inhalt ». il entend par là non la *figura etymologica* (type *ākran kārma* VS. III, 47 TS. I, 8, 3, 3) qui de fait explique les absolutifs composés de la couche récente des Brāhmaṇa (§ 7) — et n'explique que ceux-là —; mais les accusatifs de résultat, type *viṣṭim...* *pavasva* RV. IX, 96, 14 «coule en pluie», *pṛtanā jayema* IV, 20, 3 «remporçons les batailles», *vātanāmdnī juhōti* ÇB. XIV, 2, 2, 1 «il fait libation (en murmurant) les noms des vents» : il s'agit là d'objets qui sont en quelque manière contenus dans la notion verbale : rien de commun avec l'absolutif des Brāhmaṇa qui ajoute

⁽¹⁾ M. Jacobi Compositum, p. 103, ne semble pas avoir été bien inspiré lorsqu'il posait à l'origine du *namul* la catégorie de nom d'agent, *kāram* sortant de *kumbha-kārā*. Non que la catégorie d'agent soit à rejeter a priori, comme le montrent les (pseudo-) absolutifs de l'Avesta récent en *-tām*, *-antām* (voir Benveniste ci-après, p. 399), le participe figé en *-antām* d'Asoka (s'il s'agit d'une forme authentique : ce dont doute Johansson Shāhbāzgeredaktion, II, p. 40, approuvé par Luders S.-Ber. Berl. 1913, p. 1015), peut-être l'absolutif de certaines langues néo-indiennes en *-tām*, *-te*, *-tāmnā* (J. Bloch Langue marathe, p. 260), — sans parler du participe anglais en *-ing*, du participe présent slave (Meillet-Vaillant, Slave commun², p. 337), du gérondif latin (et de sa descendance, ainsi le participe avec *en* du français), etc. Mais du point de vue indien, la démonstration ne s'appuyait et ne pouvait s'appuyer que sur les absolutifs «étymologiques» (§ 7) dont on a montré qu'ils représentent dans la tradition védique un groupement limité et récent. Le type normal *abhikrāmam juhōti* «il fait libation en s'approchant (du feu)» ne s'analyse qu'en interprétant *abhikrāmam* comme un nom d'action, quelle qu'en soit au reste la valeur originelle précise.

⁽²⁾ Littérature chez Gune, p. 7, 9, 10 et Wackernagel Ai. Gramm., III, p. 35 : seul *-tvī* (Wackernagel, p. 42; Bartholomae B.B. XV, p. 241) fait réellement difficulté, à peine *-tvāya* (malgré Bartholomae, p. 240).

au verbe une circonstance essentiellement nouvelle. Plus voisins seraient des accusatifs d'un autre type, que Gaedicke range aussi parmi les accusatifs d'«Inhalt» : ceux qui dépendent d'un verbe de mouvement et marquent la projection de ce mouvement sous forme d'objet : type *ṛtām*. . . *vāruṇasya yanti* RV. II, 28, 4 «[les fleuves] vont (selon) la loi de Varuṇa», *yāthanā śūbhām* V, 57, 2 «vous allez en (marche de) parade», *dirghasattrām āsate* ÇB. IV, 5, 1, 12 «ils s'installent pour la Longue-Session», *vrātaṃ car-* (skt commun) «suivre une observance». Gaedicke, p. 168, a précisément relevé dans cette série quelques noms d'actions à préverbe, qui ne se distingueraient que par l'accent oxyton des absolutifs de la prose : *abhidrohām*. . . *car-* RV. VII, 89, 5, *niyavām car-* X, 30, 10, *çcotanti*. . . *virapçām* VII, 101, 4; par malheur ces formes sont très rares et d'interprétation ambiguë (sur la plus intéressante, celle de X, 30, 10, voir Oldenberg, *ad loc.*). Si nous laissons de côté la distinction d'un accusatif interne, qui est factice (Meillet Introd.⁵, p. 303), il reste que la notion de mouvement est à mettre en évidence pour comprendre comment s'est fixé l'absolutif en -am. Peu importe que le verbe de mouvement dirige son objet dans les voies d'un régime direct, d'un but, d'un résultat ou d'un «contenu» : elle est le point crucial où ces diverses catégories se touchent et tendent à se confondre (voir § 14). Mais nous ne croyons pas que l'absolutif des Brāhmaṇa ait pu sortir directement d'un accusatif aussi peu différencié que celui qui suit les verbes de mouvement. Quelque chose d'extérieur a dû donner l'élan.

On a vu que, même du point de vue morphologique, le *namul* des Brāhmaṇa, avec son ton radical, son préverbe, sa *vrddhi* de position, a des traits bien définis : en regard, le nom d'action banal à suffixe -a- des Samhitā et des Brāhmaṇa s'emploie tantôt avec, tantôt sans préverbe, un -a- radical en syllabe ouverte y est tantôt bref, tantôt allongé (voir pour les Samhitā les listes de Lindner Ai. Nominalb., p. 30, 31); lorsqu'il a un préverbe, le ton est suffixal⁽¹⁾ (du moins dans les Samhitā; on manque de listes

(1) Pour le ton radical, dans les formations à préverbe, Whitney, § 1148 n, ne cite que AV. *utpāta-* et *ācrésa-* : la tradition du premier mot n'est pas sûre, le second semble plutôt d'agent. *Prasārga-* RV. I, 121, 4 est signalé par Oldenberg, *ad loc.*, comme faisant difficulté. Reste *nihāra-* des mantra yajurvédiques (commençant par ce mot), qui ne paraît pas être un absolutif (Gaedicke, p. 243). Il est remarquable que les autres noms qu'on cite de même forme, soit RV. *pramāda-* (Grassmann, B.R., Geldner Vedism, p. 73, etc.), *pranōda-* (Macdonell Ved. Gramm., p. 427) et autres (voir § 15 et p. 388, n. 2) sont tous précisément des accusatifs auxquels on peut adapter aisément l'interprétation absolutive.

On sait d'autre part que les noms d'action en -a- hésitent entre l'aspect guttural et palatal de la consonne présuffixale et penchent pour la gutturale,

pour la prose accentuée). Or une formation des mantra rend compte des caractères morphologiques du *namul*, en même temps qu'elle permet, au point de vue sémantique, de faire le pont entre l'accusatif indéterminé qui a présidé originairement à l'absolutif en *-am* et cet absolutif, tel qu'il apparaît tout constitué dans les Brāhmaṇa. C'est l'infinitif en *-am*.

§ 12. — L'infinitif en *-am* fournit dans le RV. environ 35 formes tirées de la racine verbale⁽¹⁾ : liste chez Delbrück Ai. Verbum, p. 228 (et cf. Ai. Synt., p. 417), Gaedicke, p. 167, Macdonell Ved. Gramm., p. 410; au plus complet, mais avec beaucoup de données incertaines, chez Wolff, p. 73. Pour la forme, c'est l'accusatif d'un nom-racine non alternant : comme tel, il porte le degré zéro (sur les formes douteuses à degré plein ou long, voir § 15 et note ci-dessous), il est accentué sur le radical (ainsi que tous les autres accusatifs singuliers de noms monosyllabiques), il ne s'emploie pas normalement à l'état simple : on le trouve, sinon en fin de composé nominal⁽²⁾, du moins après préverbe : on sait que la valeur d'action des noms racines d'attache verbale est usuelle dans le RV., *ācit-*, *ārīt-*, *upacit-*, *niyūt-*, *pariṣtūbh-*, etc. Des deux seuls formes sûres d'infinitif en *-am* à l'état simple, l'une *vareyām* (accent conforme au présent *vareyāt*)

Wackernagel Ai. Gramm., I, p. 150. L'absolutif connaît aussi la gutturale (plus souvent que ne l'indique M. Wackernagel *op. cit.*, p. 151) : mais surtout dans des formations récentes, en **mōkam*, **vekam*, **sargam*, **sekam* (quelques références chez Oertel Z.I.I. VIII, p. 283 où il faut supprimer **sangam*, cf. p. 371, n. 1; **vargam* douteux, voir p. 368, n. 1). La palatale est bien attestée et pourrait appuyer l'influence de l'infinitif en *-am* à quoi la présente étude veut aboutir (§ 16); même si l'on écarte **varjam* (voir p. 371). on a du moins *upāsecam* Kauç. (Oertel *loc. cit.*), *avivecam* ĀcVÇS. II, 6, 7, *udvecam* GobhGŚ. III, 7, 8, *samvrāccam* ÇB. (p. 365, n. 1), *utsāryam* MS. III, 7, 4 (80, 2) qui répond à *utsārgam* TS. VI, 1, 9, 4 (et ailleurs); *utsāryam* est encore attesté ÇB. V, 2, 3, 7, dans un emploi difficile (p. 385, n. 1) et BĀU. (ex corr.! Cf. p. 372, n. 1). Allongement du préverbe dans *pratisāram* KB. XXIII, 5, *abhīnāmam* BÇS. XX, 18 XXIII, 19, *pratiḥāram* Kauç., *passum* (cf. *pratiḥārā-* depuis l'ĀV.) : donc beaucoup plus rare que dans les noms d'action en *-a-*, Wackernagel *op. cit.*, II, 1, p. 132.

⁽¹⁾ D'une base de conjugaison, dans RV. *vipfcham* et *sampfcham*, Br. *avarindham*, *apalīnpan* (où *vunūncam*, Benfey Vollst. Gr., p. 432?), *pratiṣṭhāpam*, voir § 13. Enfin dans *vareyām*, § 12.

⁽²⁾ Un infinitif en *-am* en fin de composé a été postulé à tort pour *vājam-bharām* et *karmanisthām* X, 80, 1 (Ludwig, apparemment admis par Wolff, p. 77; *vājam-bharām* figure aussi I, 60, 5, cf. Wolff, p. 79) : qu'il s'agisse d'épithètes (cf. Oldenberg, Neisser Worterb., II, p. 55), c'est ce que montrent assez le style adjectival des vers suivants, le nominatif *vājam-bharāh*, l'accentuation de ce thème, les formes *nisthāh* et *nisthām*, l'épithète *karmanyā-* I, 91, 20 III, 4, 9 et les vraisemblances générales. Il est à peine besoin de discuter ici *patividyam* X, 102, 11 où Bartholomae B.B. XV, p. 242, que semble suivre Wolff, p. 95, reconnaît un infinitif à suffixe *-yam*.

X, 85, 15 et 23, se trouve dans une situation spéciale du fait qu'elle est dénominateive; l'autre, *yāmam* (attestée en trois passages, I, 73, 10 II, 5, 1 III, 27, 3 qui se ramènent à une même formule à Agni), figure dans une proposition elliptique dont la syntaxe lacunaire explique les traductions de Ludwig, I, p. 296 (cf. IV, p. 267), Delbrück, p. 417, Oldenberg Ved. Hymns, p. 91, Max Muller cité chez Wolff, p. 80, divergentes par rapport à la norme donnée par Geldner (depuis Grassmann et Bergaigne, I, p. 143), et pourrait rendre compte jusqu'à un certain point de l'absence de préverbe. À cet égard on voit que l'infinitif en -am apparaît dès le début de la tradition dans des limites beaucoup plus serrées que l'infinitif correspondant en -e⁽¹⁾.

Pour le sens, il s'agit d'un accusatif de but ou de résultat, qui confine à un accusatif d'objet après le groupe unitaire des verbes *ṣak-*, *vid-*, *vaç-*, *arh-*, *aç-* (au sens de *ṣak-* X, 62, 9, avec Delbrück, p. 417 et autres, plus vraisemblablement qu'objet interne-absolutif avec Gaedicke, p. 167); mais qui, ailleurs, dépend d'un verbe de mouvement auquel il fournit un régime nécessaire, étroitement relié à ce verbe. À ce point de vue la ressemblance est grande avec l'absolutif des Brāhmaṇa (§ 1). Soit IV, 9, 1 *āgne . . . yā im ā devayūṃ jānam | uyētha barhīr āsādam* «ô Agni, toi

⁽¹⁾ La philologie védique a eu du mal à éliminer un lot d'accusatifs en -am, sans préverbe, qu'à différentes reprises certains auteurs ont tenté de faire passer pour des infinitifs. Sans discuter des formes à valeur usée, proposées par une exégèse ancienne, telles que *āram*, **arām* (Ludwig Infinitiv, p. 52; écartée en dernier lieu par Wust G.G.A. 1934, p. 21); ou d'autres qui s'éliminent d'elles-mêmes, *gūham* I, 67, 6 (dans *gūhā gūham*, type *purā puram*, cf. Geldner, *ad loc.*, Wolff, p. 84), *sādam* IV, 7, 7, simple erreur matérielle chez Delbrück Ai. Verbum, p. 228, on relèvera :

gūbham (infinitif chez Wolff, p. 74, 78, Ludwig Rigv. *passim* et Infinitiv, p. 53, Bergaigne Quarante hymnes, p. 45, 48), que la coexistence de *gūbhā gūbhē gūbhāh gūbhāmyā-* rend de prime abord suspect, est excellemment interprété comme accusatif nominal par Gaedicke, p. 163. *Bhūjam* (Brunnhöfer K.Z. XXV, p. 334; Wolff, p. 81, 82; Bergaigne, I, p. 113; Ludwig Rigv., IV, p. 296; Infinitiv, p. 53) et *bhāram* (Brunnhöfer, p. 353, Wolff, p. 84; Ludwig, IV, p. 36; Infinitiv, *loc. cit.*) n'ont ni l'indépendance morphologique (cf. *bhūjah*, *āntarām bhūjam* I, 104, 6, etc.); toutefois *bhujé* est nettement infinitif, ni l'attache verbale stricte qui favorisent l'explication par l'infinitif. Rien de commun avec le procédé évident en *vip̄ṣcham*, *āsādam*, *ārābham*. Écarter pour les mêmes raisons *sthām* IX, 85, 11 (Ludwig, V, p. 367, Infinitiv, p. 51, Wolff, p. 77; même au prix d'une ingénieuse résolution d'haplogie **kṣāmāni [n]sthām*) : cf. *gr̥sthām* qui lui fait pendant au vers qui précède. Dans l'AV., le mot *yūdham* VI, 66, 1; 103, 3, en dépit de Wolff, p. 74 et Ludwig, Infinitiv, p. 54. n'est pas plus légitimement à classer comme infinitif que le *yūdham* du RV. (I, 53, 7) que son contexte oblige à interpréter en accusatif nominal. De même pour le *yudham* du JB. (malgré Whitney Roots s. *yudh-*), attesté par exemple dans l'Auswahl de Caland n° 34 et 37 init. : texte qui au surplus ne paraît plus connaître ce procédé d'infinitif. La valeur verbale de *yudhé* (Macdonell Ved. Gramm., p. 408 et ailleurs) ne tient pas davantage.

qui vers l'homme aimant les dieux es venu (pour) te poser sur le *barhis*». Nulle part la proposition infinitive n'est développée, ni même esquissée : surtout si l'on met en jeu la remarque fine de Gaedicke, p. 262, que le régime de l'infinitif est en même temps et en fait celui du verbe principal; la traduction littérale du vers cité serait par suite «... es venu sur le *barhis*, t'(y) poser». Encore un trait commun à cet infinitif et au *namul*. Lorsque le verbe de mouvement cède éventuellement à un autre verbe. IX, 8, 3; 25, 6; 64, 22; 101, 15, il s'agit d'une extension de la formule précédente en *āsādam i-*, *sr-*, *eṣ-*, *dī-* (*āsāde gam-*, etc.), comme l'examen des passages (groupés en partie chez Bloomfield RV. Repetitions, p. 210) le révèle aussitôt, et comme l'ont senti déjà Gaedicke, p. 167 et Wolff, p. 76. L'unité sémantique du verbe et du régime est montrée par *sārat*... *āsādam* IX, 101, 14 «(Soma) court se poser» : simple analyse de *sīdati* 38, 4 en même contexte. La nécessité d'une attache verbale conduit à écarter l'interprétation infinitive de *yāsya sambhūyam* (sans verbe !) II, 1, 4, avec Bergaigne Quarante hymnes, p. 4, Max Muller cité chez Wolff, p. 83; hésitations chez Geldner et Oldenberg.

§ 13. — Après le RV., l'infinitif en *-am* — qui dès les portions récentes du texte est nettement régressif — disparaît assez vite : l'AV. n'a plus que *pratidhām vid-* VIII, 8, 20 XI, 10, 16, *nihkhīdam* (mss. *-an*) *ṣak-* V, 18, 7, *vicītam vid-* VI, 117, 1; 119, 2 (autres, mais non vraisemblables, chez Ludwig Infinitiv, p. 52) : restreint par conséquent à fournir un régime aux verbes «savoir» et «pouvoir», et empiété là-même par les progrès de l'infinitif en *-tum* (5 cas dans le RV., 10 dans l'AV.). Après les verbes de mouvement c'est l'infinitif-absolutif mixte en *-am* qui dès lors s'accrédite (voir § 16).

On ne signale rien pour les mantra autres que ceux du Ṛk et de l'Ātharva. *Pramūcam* TĀ. II, 6, 1, 1 (mss. *-an*) n'est qu'une variante de *vicītam* de l'AV.

Dans la prose, la forme est en complète décadence, tant pour la productivité que pour la souplesse de l'emploi. On trouve (quelques références chez Wolff, p. 74) pour la TS. (cf. Keith Veda of Black Yajus School, p. clvi), *avarīdham nā ṣak-* II, 3, 7, 1 V, 4, 1, 2; pour le TB., *nōtsāham aṣaknot* I, 1, 6, 1 *vibhājam nāṣaknot* 5, 6; pour le PB. (cf. Caland Pañcav., p. xxvii, Over en uit het JB., p. 14), *nāṣaknod utpatam* (mss. *utpatat*) VII, 7, 17, *pratiṣṭhāpaṃ ṣakṣyati* XIII, 4, 11. Seule la MS., qui est archaïsante (Schroeder Maitr. Samh., I, p. xiv), atteste tout un lot de formes : *vibhājam nāṣaknuvan* I, 6, 4 (91, 16)=KS. VIII, 5 (88, 21)=KapS. VII, 1 (92, 1); *udyāmaṃ nāṣaknot* II, 4, 3 (40, 15) I, 10, 14 (154, 4)=KS. XXXVI, 8 (75, 18);

udyānaṃ nācakuvaṇ IV, 5, 8 (75, 9) = KS. XXVII, 3 (141, 5) = KapS. XLII, 3 (249, 12) et IV, 7, 1 (94, 2) = KS. XXVIII, 7 (161, 14) = KapS. XLIV, 7 (263, 2); *apalūpaṃ nācaknot* I, 6, 5 (95, 2); *atiṣṭīghaṃ* (cf. Schroeder Z.D.M.G. XXXIII, p. 195) *nācaknot* I, 6, 3 (89, 9); *avarūndhaṃ* (pour la forme, cf. *āvarunddha* qui voisine) *nācaknot* I, 10, 12 (152, 3); *avarūndhaṃ* (à côté de *āvarunddhe*) *nā vidyāt* III, 8, 6 (103, 10); *nā... arhanti... nīṣkrīyaṃ* IV, 8, 3 (110, 4). La prédilection de la MS. pour ces formes se manifeste au fait qu'à *ūdyantum nā cak-* de la TS. II, 4, 12, 2 et *nodayachan* VI, 5, 7, 2 elle répond par *udyānaṃ nā cak-* (référence ci-dessus). Les Brāhmaṇa de la zone moyenne (AB., KB.) et récente (ÇB.) n'ont plus de formes en -am⁽¹⁾ : c'est l'infinitif en -tum qui sert dès lors, *nā... caknoty ūdyantum* ÇB. II, 1, 4, 26 I, 1, 1, 18 AB. III, 28, 2; 3, etc.

Pāṇini ne connaît l'infinitif en -am que «chandasī», et limité à la situation après *cak-*, III, 4, 12. Il témoigne d'ailleurs curieusement de l'incertitude sémantique de cette forme en précisant que l'infinitif s'établit avec un degré long — autrement dit qu'il s'agit du *ṇamul* en fonction infinitive, soit Kāç. *vibhājam* — aussi bien qu'avec un degré bref (*kamul*), ex. de la Kāç. *apalūpaṃ* (lire *ava*? Voir Goldstücker s. v.). De fait, *vibhājam*, qu'on a cité

(1) Des deux infinitifs que Brunnhofer B.B. X, p. 249 cite du ÇB. (cf. Wolff, p. 74, 87), l'un suit un verbe de mouvement et s'élimine si l'on considère la catégorie d'ensemble (§ 14), l'autre (*vigrāham is-* VI, 3, 3, 5), est un emploi des plus banaux d'absolutif. Plus douteux est *utsāryaṃ vā amūm candrāmasaṃ ghnānti* V, 2, 3, 7, passage pour lequel Eggeling propose en note la traduction «for yonder moon they slay in order to set (the bull) at liberty» : toutefois la mise sur le même plan, dans le contexte, de *ghnānti... ūtarjanti* indiquerait qu'on a affaire à un absolutif. Reste l'expression fréquente des Br. *prāśam is-* (élargie parfois en *prāśaṭh* p. 18-, comme on a *paryāyāih... paryāyaṃ* AB. IV, 5, 3 *vrebham... vrebhaḥ* GB. II, 6, 13) pour laquelle on hésite entre la traduction «chercher (le sacrifice) en poussant en avant (les recherches)» Delbruck, p. 403 et Vgl. Synt., I (= Grundr. I, III), p. 604, B.R. s. v. 1 *is-*, Weber Ind. Stud., IX, p. 258; et «chercher à (ou désirer) inciter» Keith ad AB. I, 2, 1 III, 9, 1 et ad TS. VI, 2, 8, 4, Eggeling ad ÇB. III, 9, 3, 28 XIII, 1, 4, 1, Caland ad PB. XIV, 4, 7 (aussi Pañcav., Introd., p. xxvii, Over en uit het JB., p. 14), A.O. VI, p. 117, 123, Haug The Ait. Br., p. 7. Malgré l'accord de tant d'autorités, la situation respective générale de l'absolutif et de l'infinitif fait pencher la balance en faveur du premier : on peut mettre en parallèle *vigrāham is-* ÇB. (cité ci-dessus), *upanīmakṣam* [ex conj., plutôt que *mayam*, Caland - texte *vrkṣam*. Sur la position d'une base **makṣam*, cf. Charpentier Desiderativbild., p. 60 Oertel Z. I. I. VIII, p. 293] *is-* «chercher en plongeant» VādhS. (A.O. VI, p. 117). Où *vimūñcam*, déjà cité p. 382, n. 1?

-am survit peut-être dans la périphrase en -ām *cakāra* (et analogues) : en tout cas d'origine infinitive (Wolff, p. 54, Ludwig S.-Ber. Bohm. 1900, n° 13 et ailleurs) plutôt qu'absolutive (Jacobi K.Z. XXXV, p. 578).

Un infinitif de but *rakṣam* Mhv. III, p. 14, 1 6 [gāthā]? Mais les mss. ne favorisent pas la forme.

plus haut pour le TB. et la MS., montre qu'au moment où le procédé s'éteint, la jonction formelle avec l'absolutif était en voie de s'opérer.

§ 14. — Dans les Samhitā mêmes, le contact avec la valeur absolutive se laisse déceler chez les infinitifs en *-am*. Comme l'a vu ici encore Gaedicke, p. 167, la traduction peut hésiter entre la notion de but et celle d'accompagnement. Au vers X, 88, 18, le poète ayant posé des énigmes, réfute par avance l'objection qu'on pourrait lui faire qu'elles sont futiles, *nōpaspījaṃ vaḥ pitaro vadāmi piśchāmi vaḥ kavayo vidmāne kām* « je ne vous dis pas cela, ô pères, pour plaisanter; je vous interroge, ô sages, pour connaître » (ainsi, ou à peu près, Grassmann, Ludwig, Wolff, p. 76, etc.) : on peut admettre aussi bien, malgré le parallélisme avec *vidmāne*, « en plaisantant », sans que d'ailleurs l'interprétation de l'hapax *upaspījam* comme un simple accusatif nominal (Oldenberg, Geldner Vedismus, p. 117, etc.) soit exclus.

L'hésitation est significative quand l'infinitif dépend d'un verbe de mouvement : au vers VII, 86, 3, l'auteur s'inquiète des sentiments que nourrit Varuṇa à son égard, *ūpo emi cikituṣo vipīśham* « je vais vers ceux qui savent (pour) les interroger » ou « les interrogeant »; analogue *yāt sampīśham mānuṣīr viśa āyan* X, 69, 9 « quand les clans humains vinrent vers toi l'implorer » ou « bittend » (Grassmann); *dchā rājānā nāma ety āvītam* II, 36, 6 « vers les deux rois (mon) hommage va se diriger » ou « se dirigeant » : « die Huldigung wendet sich » traduit Geldner, réservant implicitement l'une et l'autre possibilité. En fait, la différence de sens est ici réduite à son minimum; s'affaiblissant dans des phrases où elle ne comporte ni régime ni élément de circonstance, la notion de but s'achemine vers l'état d'une périphrase verbale dans laquelle le sens primitif des parties constitutives n'est plus déterminable ⁽¹⁾. Ainsi cet infinitif-absolutif mixte du RV. prélude aux absolutifs nombreux de la prose qui dépendent d'un verbe de mouvement, qui aboutissent eux aussi à des périphrases formulaires, et dont on a réservé à dessin la mention jusqu'ici pour les mettre en regard des formes du R̥k : *mlāyaṃ car-* « se cacher, disparaître » KS. XXIX, 8 (178, 7) TĀ. II, 7, 1; *pralāyaṃ car-* « id. » TB. II, 2, 8, 5 KS. loc. cit.; *pralāyaṃ i-* « id. » ÇB. VII, 2, 1, 9 (« vielleicht infin. » Wolff, p. 74; infinitif Brunnhofer B.B. X, p. 249); *viparyāsam i-* « alterner » VI, 7, 4, 12; *avamārçaṃ car-* I, 2, 5, 26; *saṃpradāyaṃ car-* I, 5, 2, 7

(1) En grec les verbes « aller, venir » constituent une des principales catégories après lesquelles l'élément complétif est tantôt un participe (formant volontiers périphrase unitaire avec le verbe), tantôt un infinitif.

(qualer); *ánapekṣam* i- XIV, 3, 1, 28 XII, 9, 2, 8; *dpratikṣam* i- V, 2, 3, 4; 4, 20 VII, 2, 1, 17 IX, 1, 2, 12 TS. I, 6, 5, 6; 10, 5; 7, 1, 9 V, 2, 4, 4 VI, 6, 3, 5 ĀpÇS. XIII, 22, 5 XVI, 6, 1 XVIII, 8, 20; 9, 20 BÇS., passim; *anvavahāram ās-* MÇS. I, 3, 1, 31 (ex corr.); *parāpātam ās-* MS. I, 10, 13 (152, 12) = KS. XXXIV, 8 (42, 8) XXXVI, 7 (74, 6); *ānūtsārgam* i- TS. VII, 5, 3, 2; *pratisāram vah-* VII, 2, 8, 6; *upāpapatam car-* JUB. I, 11, 7; *avinokam* i- JB. n° 164; *upavimokam* i- AB. IV, 27, 4; *ānūtsāram* i- III, 45, 7, etc.

§ 15. — Nous avons étudié jusqu'à présent l'absolutif à degré plein de la prose comme si cette formation naissait avec les Brāhmaṇa. Apparaît-elle dans les Samhitā et quel rapport a-t-elle avec l'infinitif (mixte) en -am? On pourrait douter que les Samhitā la connaissent, à en juger par le silence qu'observent en la matière les Ved. Gramm. d'Arnold et de Macdonell et l'Āi. Verbum de Delbrück (sans parler de Sāyaṇa qui n'a rien vu); seuls Whitney, § 995 a, Pischel Ved. St., I, p. 39, Delbruck, p. 404, Oldenberg (Noten, passim) donnent quelques faits.

Or plusieurs formes semblent à ranger ici, qui font en quelque sorte la transition sémantique entre l'infinitif de but et l'absolutif à sens nettement délimité des Brāhmaṇa. Ce qu'on peut dire de plus précis est que, comme l'accusatif à degré zéro incline vers la valeur infinitive, la forme à degré plein tend à la nuance absolutive : l'analogie des formations, sans conclusion quant à leur dérivation mutuelle, a été sentie par Wolff, p. 72, et Speyer Ved. Synt., p. 69, indirectement par Gaedicke, p. 167, qui les pose comme infinitifs et les traduit comme absolutifs.

On ne sera pas surpris de voir que les plus claires dépendent d'un verbe de mouvement : *ichānti devāḥ sunvāntam nā svāpnāya sphayanti | yānti pramādam ātandrāḥ* VIII, 2, 18 «les dieux veulent qu'on presse le soma, ils n'aiment pas la torpeur, ils vont s'enivrant sans répit». Rien ne s'oppose théoriquement à ce que *pramādam* (hapax en védique) figure un accusatif nominal, avec Grassmann, B.R., Geldner Vedism., p. 73, Ludwig; mais si l'on observe que l'anomalie du ton (p. 381, n. 1) coïncide toujours avec une interprétation non-nominale possible, on sera tenté avec Oldenberg de reconnaître ici un absolutif : quitte à maintenir avec Gaedicke, p. 166, à titre de version «historique», l'infinitif «... vont s'enivrer». Dans le vers IV, 17, 13 *īyarti reṇūm maghāvā samāham*, la traduction par l'absolutif «le (dieu) Libéral soulève la poussière en l'accumulant (?)», vers laquelle on incline d'habitude (Delbrück, p. 404, Grassmann, B.R., s. v., Pischel Ved. St., I, p. 41, Geldner Kommentar et, implicitement, Rīg. übers., ad loc.; *samūḍham* Sāy.) n'est pas plus

sûre que celle par l'infinitif « . . . en sorte qu'elle s'accumule » : du moins tant qu'on ne pourra pas déterminer le sens exact de *sām ūh-* et mesurer s'il faut apparier ce passage à VIII, 21, 14.

Trois autres exemples forment une unité en ce qu'ils attestent, avec le verbe dont ils dépendent, une « figure étymologique » : procédé que l'absolutif en *-am* n'a pas maintenu dans le type à préverbe (ou n'en a relevé aucun exemple pour les Brāhmaṇa) et auquel par suite on hésite à attacher l'importance interprétative que réclame Delbrück *Vergl. Synt.*, I (= *Grundr.*¹, III), p. 605. Les passages ne comportent malheureusement pas d'explication évidente. VIII, 101, 14 (repris dans des mantra ultérieurs, Concord. s. *prajā ha tisrah* et *tisro ha prajāh*) enferme une énigme, *prajā ha tisro atyāyam īyuh* « trois générations (?) passeront » : accusatif nominal (sous réserve de l'accentuation), absolutif et infinitif sont également possibles. X, 165, 5, il s'agit d'écarter un pigeon de mauvais augure, *ṛcā kapōtam nudata praṇōdam* « par votre chant chassez, chassez au loin le pigeon ». Ici encore, si pour des raisons de principe on rejette l'accusatif nominal (qui hors des conditions védiques serait possible, Benveniste ci-après, p. 394), le choix pour *praṇōdam* a lieu entre « en le chassant (au loin) » et « pour le chasser »⁽¹⁾ : l'absolutif est préféré par B.R. s. v., Delbrück, p. 404, Pischel, *loc. cit.*, Hillebrandt *Lieder*, p. 127, Geldner *Vedismus*, p. 150; l'infinitif par Grassmann, Ludwig (*Commentar*, V, p. 411), etc. Enfin VIII, 97, 3 *yā mdra sasty avratō 'nuṣvāpam ddevayuh* « celui, ô Indra, qui dort, sans suivre les observances, d'un sommeil tenu, sans servir les dieux » : « die zwischen inf. u. partic. schwankende absolutivform der gegenw. zeit » dit excellemment Ludwig *Rigv.*, V, p. 186. Ce dernier exemple présente encore cet intérêt d'être le seul cas ṛgvédique d'une forme en *-am* dégagée d'un verbe de mouvement : il ouvre dès lors pleinement la voie aux absolutifs du type usuel en prose⁽²⁾.

§ 16. — Les Saṃhitā ultérieures poursuivent l'utilisation de la forme en *-am* après verbe de mouvement et en renforçant son caractère absolutif : AV. IV, 16, 2 dépeint les diverses attitudes

⁽¹⁾ Avec la même gradation intensive — attestée surtout avec le préverbe *prā* — qu'on observe en juxtaposition dans *vidmā* : *pravidmā* RV. X, 15, 13; *nudāsva* : *prā nudāsva* AV. IX, 2, 4 (exemples B S. L. XXXIV, 1, p. 63); en composition dans *nastapranasta-*, *lagnapralagna-* Mhv. II, p. 429, l. 18 (où *nastapranasta-*, cité Breloer *Kaṭaliya-Studien*, III, p. 580?).

⁽²⁾ Toutefois il est possible qu'on ait un autre exemple analogue dans *samvārgam* ... ji- VIII, 75, 12 X, 43, 5 « conquérir en ramassant (le butin) ». ainsi Ludwig (trad. et commentaire), B. R., Pischel *Ved. St.*, I, p. 39, Lüders *Würfelspiel*, p. 45 et (tacitement) Oldenberg *ad VIII*, 75, 12. Un dernier cas, assuré, mais dans une phrase obscure, est *upasthāyam carati* « il

de l'homme par rapport à la vigilance de Varuna, *yó nīlāyaṃ cārati yāḥ pratāṅkam* «celui qui se cache, qui (?) . . » (padap. *nīlāyan*); le sens absolutif de *nīlāyam* (reconnu par Delbrück, p. 405, Gaedicke, p. 167, Ludwig Rigv., III, p. 388, Bloomfield Hymns, p. 88 et 391, Whitney, § 995 a, etc.) entraîne par voie de conséquence celui de *pratāṅkam* (ici et V, 13, 8; *pralāyam* paipp., par lectio faciliior) dont l'acception précise n'est pas déterminable. *Yó nīlāyaṃ cārati*, prototype des formules avec *car-* des Brāhmaṇa (§ 14) n'est qu'une analyse de *yāḥ . . . nīlāyate* qui figure en contexte analogue XI, 2, 13. De même *ud eṇīva vāraṇy ābhiskādam mṛgīva kṛtyā kartāram rchatu* V, 14, 11 «up, like a she-antelope, a she-elephant, with leaping on, like a hind, let the witchcraft go to its maker» (Whitney-Lanman; *abhikrandam* paipp.; la correction *abhiskādam*, Whitney Index, s. *skand-* est inutile) : le sens absolutif est généralement admis depuis Goldstucker, s. v. Analogie *āskādam arṣati* VS. XXIII, 55 et 56, «il se meut en faisant des bonds» (dit du lièvre). Un dernier exemple de l'AV. est par sa forme et son contexte sur le plan exact de l'absolutif des Brāhmaṇa : *tantrām ēke yuvati vīrūpe abhyākrāmam vayataḥ sāṃmayūkham* X, 7, 42 «deux jeunes filles seules, dissemblables, tissent la trame aux six chevilles en se déplaçant vers elle», ou mieux sans doute avec Lindenau Z. I. I. III, p. 239 (imprécis V. Henry Livres X. . . , p. 27) «en s'installant à tour de rôle (au métier)» ⁽¹⁾.

Nous proposons donc de voir dans l'absolutif en -am une forme issue (en premier lieu) de l'infinitif en -am dont il occupe exactement la place, dans l'évolution de la langue, à mesure que ce dernier déchoit et perd sa netteté. Les deux procédés ont les

s'approche», cf. Oldenberg, Geldner, Gune, p. 16. On observera que, sauf *samāham*, tous ces absolutifs du RV. sont confinés aux livres VIII et X.

Moins certain, malgré Goldstucker s. v., Neisser Worterb., I, s. v. («wohl Absolutivum», Oldenberg; c'est sans doute la forme visée par les Roots, s. v. ṛ-), *abhyādam* VIII, 72, 11 : car le mot n'est relié à aucun verbe, et peut morphologiquement s'expliquer par la base adverbiale *ārdt*, *āré*. *Upavākām*, posé comme infin. par Bartholomae B. B. XV, p. 217 et Wolff, p. 74, se décele par l'accent comme un accusatif nominal (Gaedicke, p. 162 et ailleurs). Après la réputation de Wolff, p. 85 et surtout d'Oldenberg Z. D. M. G. LV, p. 283, il n'est plus nécessaire de discuter la position absolutive de **nāyam* (texte *nāyam*; sans préverbe!) par Ludwig (trad. ad VI, 24, 10; 46, 11) et par Pischel Ved. St., I, p. 39 (aussi *upanāyam* IX, 91, 4). Obscur, mais d'après les habitudes védiques certainement ni absolutif ni infinitif, le *dōgham* du vers V, 15, 5 (Pischel, *loc. cit.*, repris par Gune, p. 18). *Animesam* (absol. Gaedicke, p. 166; Gune, p. 17) ne comporte pas de choix définitif.

⁽¹⁾ Rien de probant à tirer de *āprayāvam* AV. III, 5, 1 (-am mss.; **yucchan* paipp.) et XIX, 55, 1 (ex corr.; texte **yātām*; paipp. **yāmam*; les parallèles YV. lisent **yāvam*; *apracchidya* comment.) ; absolutif Whitney (index), Whitney-Lanman, Bloomfield Hymns, p. 332 et déjà Goldstucker,

mêmes caractères morphologiques : le fait que l'un utilise un nom d'action en *-a-*, alors que l'autre conserve un nom-racine, illustre seulement la préférence grandissante dont jouissent les finales thématiques. On peut se représenter peut-être la substitution de façon plus précise : la finale qu'on s'attend à rencontrer dans l'absolutif est celle de l'instrumental, lequel marque par nature l'accompagnement et figure aussi bien dans les autres absolutifs du sanskrit que dans le gérondif en *-endo* du latin. L'accusatif au contraire a sa place normale dans l'infinitif qui décrit un régime envisagé comme terme. Il est licite de penser que l'absolutif en *-am* a emprunté, en le supplantant, sa forme casuelle à l'infinitif. Quant au glissement de sens de l'un à l'autre procédé, il a dû s'effectuer à la faveur de la notion de mouvement : c'est cette notion qui permet de relier avec le plus de facilité les nuances « gérondive » et infinitive, et c'est elle qu'on trouve en fait, commandant les deux catégories, dans les plus anciens textes où on les voit attestées.

§ 17. — Que l'absolutif et l'infinitif en général soient en rapport étroit, c'est ce qu'ont senti incidemment Bartholomae B. B. XV, p. 217, 227, 231, Wolff et Speyer (indirectement Gaedicke) aux passages qu'on a rappelés ci-dessus (§ 15). C'est ce que montre déjà l'aspect suffixal des formations : un thème commun *-tu-* fournissant d'une part *-tvā* (*-tvī*), d'autre part *-tum*, *-toḥ*, *-tave* (*-tavai*), un thème en *-(t)u-* donnant *-(t)ya* (accessoirement *-tim* dans l'Avesta, cf. Benveniste ci-après, p. 401); *-tim* probable AB. I, 27, 2, cf. Gaedicke, p. 171, et Bartholomae B. B. X, p. 244) en regard de *-aye*, *-taye*. Après *alam* (type *alam rudīvā* « assez pleurer! ») à partir de Pāṇini, après *kim* en sanskrit classique (Gramm. scite, § 103 c), après *man-* dans le ÇB. (Delbrück, p. 409; encore attesté VādhS., A. O. VI, p. 126), ailleurs encore (probablement AB. V, 27, 6, cf. Keith, *ad loc.*), l'absolutif en *-tvā* porte les traces de ce que Speyer Ved. Synt., p. 68, appelle justement « die infinitivische Grundbedeutung ».

En moyen indien le rapprochement de l'absolutif et de l'infinitif s'opère sur un nouveau plan : chez Asoka, l'absolutif est généralement en *-(i)tu*. Vu qu'il y a trace par ailleurs d'un absolutif en *-ti*, *-ye* (*-yā*) remontant à skt *-(t)ya*, la forme *-(i)tu* devrait représenter *-(i)tvā*, qui de fait a donné *-tpā* à Girnar. Mais l'évolution phonétique *-(i)tvā > -(i)tu* n'est pas admissible (Johansson Shāhbāzg.-redaktion, I, p. 34) et, comme on l'a pensé depuis longtemps, *-(i)tu* doit représenter *-(i)tum* dans une langue qui utilise *-tave* pour infinitif. Girnar, qui maintient *-tpā*, a comme infinitif *-tu* (à côté de *-tave*). C'est une hypothèse gratuite de poser avec Johansson que l'absolutif *-(i)tu* résulte d'une finale distincte

de *-tum* et parallèle à *-tvā*. La confusion sémantique doit rendre compte de ces emplois.

En pali, Johansson, *loc. cit.*, rappelle les formules *abhaṭṭhūṃ pavāreti* «to offer having fetched up» (Rhys Davids-Stede) et *nekkhammaṃ daṭṭhu khemato* (voisinant avec *divā*) «considering the forsaking of the world as happiness» (Fausboll) : cette dernière signalée par la Saddanṭī, éd. H. Smith, p. 310, l. 5, comme exemple d'infinitif en fonction absolutive.

En prākṛit, Johansson renvoie à la Bhagavatī, éd. Weber, I, p. 433, 436 et à Hāla, éd. Weber, I, p. 66, 176 : mais c'est surtout en ardhamāgadhī et dans les passages versifiés que se rencontrent des formes en *-(i)um* employées comme absolutif, cf. Pischel Gr. Pkt-Sprachen, § 576 J. Bloch Indo-aryen, p. 285. Comme le dit Pischel, § 577, ce fait rend vraisemblable que les finales *-ṭtu*, *-ittu* des mêmes textes sont aussi d'anciens infinitifs, d'autant plus que l'absolutif correspondant, dûment attesté, est en *-ttā*. Hemaçandra II, 146 enseigne que *-tum* (et aussi *-tu*, ainsi qu'il résulte du moins d'un des exemples qu'il cite *ad loc.*; cf. aussi Mār. IV, 38 Puruṣottama [éd. Nitti, à paraître] IV, 143) s'emploie pour *-tvā*. Inversement on a *-(i)ūnaṃ* en mākā-rāṣṭrī jaina, *-ūjā* en ardhamāgadhī, valant comme infinitif, Pischel § 585, 590, Schubring Mahānisiha S., p. 92.

En apabhraṃṣa, des formes issues de *-(i)um* fonctionnent en absolutif, cf. Pischel, § 579, qui cite Hem. IV, 439 où *-iu* figure comme substitut de *-tvā*. Aux références de Pischel on ajoutera le Bhavisatta Kaha, éd. Jacobi, p. 42*, § 39, le Sanatkumāracaritam, éd. Jacobi, p. 18; ici l'ambiguïté formelle n'est même pas évitée : dans ce dernier texte par exemple, *gantu* et *ghettu* sont à la fois absolutifs et infinitifs. Inversement les finales *-evi*, *-epi*, etc., servent le cas échéant d'infinitif, cf. Pischel, § 588 Kumārapālapr., éd. Alsdorf, p. 64 Bhavis. K., p. 42*, § 40⁽¹⁾.

L. RENOU.

⁽¹⁾ Dans les documents niya en kharosthī, M. Thomas A. O XII, p. 49, relève aussi une forme en *-tu* à sens absolutif (mais passif!). Possibilité d'une confusion, mais purement phonétique, entre absolutif et infinitif en indien moderne, v. J. Bloch Langue marathe, p. 261 (et cf. p. 262, ligne finale). En fait, l'infinitif moderne est supplanté par l'absolutif, J. Bloch Indo-aryen, p. 283.

Certains emplois de l'infinitif avestique confinent à une valeur absolutive, Reichelt Aw. Elementarb., p. 340. Mixtes aussi d'après Wolff, p. 110, les formes, par malheur très suspectes, en *-at*. En grec où une catégorie d'absolutifs ne s'est dégagée que pour des formes adverbiales isolées de la conjugaison, en *-ον*, *-ονα*, *-ονον* (sur lesquelles v. Chantraine Revue des études gr. XLVI, p. 277), c'est le participe qui entre en conflit avec l'infinitif comme régime de certains verbes. En latin, certains emplois du supin en *-tu*

ressemblent à celui de l'absolutif indien, comme le marque M. Wackernagel *Vorlesungen*, I, p. 281. Le même type en *-endus* qui fournit au génitif et à l'accusatif un substitut d'infinitif produit sous la forme *-endo* l'équivalent approximatif du sanskrit *-am*. En anglais la finale *-ing* a constitué des valeurs stables d'infinitif. Pour des équivalences entre «gérondif» et infinitif en français ancien ou moderne, v. notamment Lerch *Hauptprobleme*, I, p. 268; *Histor Syntax*, II, p. 331; Franz. *Sprache u. Wesensart*, p. 254.

Addenda :

P. 369, l. 2 : *kṛkkitā°* TS. III, 4, 3, 5; *ciccisā°* ĀpÇS. XIII, 17, 6 (et autres, Caland *ad loc.*).

P. 372, l. 3 du bas : *upagḥātām* BĀU. VI, 4, 18 et 23 = K. 19 et 24.

P. 377, l. 14 du bas : *lājasphoṭam sphut-* (pw.).

P. 378, l. 2 : *bāhulatopapīḍam* Ācaryacūdamapi VI, 14.

LES ABSOLUTIFS AVESTIQUES.



La présente étude ne veut être qu'une opération de contrôle. On recherchera sans préoccupation doctrinale ce que valent philologiquement dans leur contexte les formations avestiques dites d'absolutif, et particulièrement celles en *-am*, où Bartholomae a pensé retrouver l'équivalent des absolutifs sanskrits en *-am*. Cet examen pourra seul décider si l'on est fondé à poser l'absolutif comme catégorie indo-iranienne. Les faits, d'abord limités à cinq dans l'article de Bartholomae, *IF.*, XII, p. 141 sq., se sont multipliés dans l'*Altiranisches Wörterbuch* et ont été recueillis pour la plupart chez Reichelt, *Aw. Elem.*, p. 335 sq. Ils présentent assez de dissemblances pour que nous nous croyions tenu de les envisager un à un.

Dans les textes anciens, Bartholomae a relevé un seul exemple d'absolutif sans préverbe (donc irréductible aux absolutifs sanskrits qui se présentent toujours avec préverbe ou en fin de composé) : *jum* (= *jīvam*) dans Yt V, 63, *yezi jum frapayemi aoi zāu* « si j'arrive vivant sur la terre ». Il y a ici abus de mots; si l'on doit appeler absolutif tout accusatif nominal apposé à un verbe, il faudra renoncer à une définition rigoureuse. Seule mérite le nom d'absolutif une forme liée morphologiquement et syntaxiquement au verbe et annexant à la proposition principale une détermination verbale, c'est-à-dire une forme caractérisée comme verbale par sa structure et par son sens; or *jīva-*, simple adjectif, contredit sous ce double rapport la notion d'absolutif. La différence ressortira mieux si l'on transpose la phrase en latin, puisque aussi bien l'absolutif coïncide fonctionnellement avec le gérondif. On pourra rendre *yezi jum frapayemi* par « si uiuus attingam »; on n'imaginerait pas d'écrire « si uiuendo attingam ». L'interprétation de Bartholomae ainsi écartée, il reste à rendre compte de l'accusatif. Celui-ci résulte d'une utilisation adverbiale, identique en principe à celle des adjectifs dans le type *darga-* « long » > *dargam* « longuement, longtemps ». L'extension de la catégorie adverbiale à des adjectifs (éventuellement à des participes) qui échappent généralement à ces emplois (ici *jum* vaut en quelque sorte « vivamment » [= en vie] comme l'allemand dit

hoffentlich «*espéramment» [=en espérance]), est un fait de style, non un fait de langue, et comme tel se rencontre rarement. Mais à proximité immédiate de notre *yezi jum frapayemi*, on en relève un autre témoignage formé de trois accusatifs pré-dicats qui s'accrochent en manière d'adverbes à un verbe personnel : Yt V, 65, *frāyatayat... drūm avantəm airīštəm* «il parvint sain, sauf, intact (à sa maison)». Une affinité étroite rapproche *jum* de *drūm avantəm airīštəm* non seulement par la similitude de la fonction, mais surtout par leur commune provenance : les quatre formes font partie, à quelques lignes d'intervalle, du même récit et s'appuient sur un formulaire métrique qui garantit l'unité de rédaction. Que l'on compare la prière du navigateur Parva et son accomplissement ⁽¹⁾ :

V, 63₀ :

yazi jīvam frapayamī
abi zām ahuradātām
abi nmānam yam x^aaipaθyam

«Si j'arrive vivant
à la terre créée par les Ahuras
à ma demeure propre.»

V, 65₀ :

yat frāyatayat θwaxšamnō
abi zām ahuradātām
abi nmānam yam x^aaipaθyam
druwam avantam arištam

«qu'il parvint à grand effort
à la terre créée par les Ahuras
à sa demeure propre,
sain, sauf, intact.»

De pareilles modalités d'emploi, qui associent *jum* aux trois adjectifs parallèles, interdisent d'assimiler à l'absolutif une valeur aussi clairement adverbiale. Mais on voit aussi, à la présence de *airīštəm* à côté de *drūm*, que le participe passif pouvait assumer la même fonction adverbiale que le simple adjectif; ceci préparait l'utilisation adverbiale du participe passif qui survient par évolution naturelle en période historique et qui produit *anāstəratəm* «sans se souiller» (Vd. VIII, 22).

Bartholomae allègue en second lieu Yt XIV, 54, *yat... vohunīm vā tačayeinti frašaēkəm vā frašičanti* qu'il traduit «wenn sie das Blut laufen lassen oder unter Vergiessen vergiessen». L'expression serait aussi bizarre en avestique qu'elle l'est, semble-t-il, en allemand et ne gagne d'ailleurs rien à être rapprochée de RV. X, 165, 5, *reḍ kapótam nudata praṇódam* «mit dem Verse verjagt die Taube unter Fortjagen». Le vers védique n'exige pas absolument l'intervention de l'absolutif; la rection verbale se porte à la fois sur deux plans, un accusatif dit de l'objet interne *nudata praṇódam* et un accusatif complément *kapótam nudata*, soit approximative-

⁽¹⁾ Le signe ° indique une citation en orthographe restaurée.

ment « chassez la colombe au pourchas ». Comparer Eurip. Troy. 357, γαυσὶ με... γάμον. En outre Bartholomae réduit la phrase avestique à *vohunīm frašaēkam frašičanti* (*sic*) pour la comparer à *kapótam nudata praṇódam*. Mais le texte avestique porte deux propositions balancées par *vā* et de tout point symétriques : *vohunīm vā tāčayeinti* — *frašaēkam vā frašičanti*. A chacun des verbes est attaché un régime distinct et puisque *vohunīm* est un substantif, *frašaēkam* l'est nécessairement aussi. La phrase avestique n'a plus rien de commun avec l'exemple védique et seule l'interprétation inexacte a pu instaurer un « absolutif » *frašaēkam*. Il s'agit d'un *frašaēka-* « écoulement », dont le sens précis, à vrai dire, ne se laisse plus reconnaître. Si l'expression *frašaēkam frašičanti* litt. « ils font couler l'écoulement » devait se rapporter au sang, elle redoublerait faiblement *vohunīm tāčayeinti* « ils versent le sang ». L'allusion vise probablement quelque méfait distinct, car tout le passage est une énumération des crimes reprochés aux Vyāmburās : massacre d'animaux, offrandes interdites, etc. Peut-être faut-il penser à des libations prohibées ? Nous ne risquons pas de traduction ferme, *fra-haēk-* n'étant pas autrement attesté (sauf par *frahixta-* « coulé » en parlant du métal). Mais l'incertitude dont le sens reste affecté n'atteint ni la nature ni la fonction de *frašaēkam*, accusatif nominal et complément régulier.

Il n'en va pas autrement de Yt VIII, 42 *kada xā... apəm γžāram aiwi. γžārem* « wann werden die Wasserquellen herzufließend fließen ? ». Cette fois c'est la méconnaissance d'un important fait de morphologie qui a fait poser un absolutif *aiwi. γžārem*. Bartholomae tient implicitement le présent *γžāra-* pour identique à *γžar-* « couler ». En réalité *γžāra-* doit rejoindre le petit groupe des présents thématiques causatifs à vocalisme radical long⁽¹⁾. On connaît le rapport qui unit *x^aar-* « manger » et *x^aāra-* « faire manger » ; — *star-* « pécher » et *-stāra-* « faire pécher » ; — *tap-* « être

⁽¹⁾ La valeur causative et même l'existence de cette formation ont été contestées par MM. ANDREAS et WACKERNAGEL, *Gött. Nachr.*, 1931, p. 325, mais sans raison suffisante. D'après eux, le *-ā-* refléterait l'influence du causatif moyen-iranien (type *tāšēt*). Avant d'expliquer l'allongement radical par un simple fait de graphie, il faudrait s'assurer qu'il ne modifie pas le sens du verbe. Or, même en négligeant g. *x^aāremnō* (Y. XXXII, 8), qui admet l'une et l'autre interprétation (quoique « faire manger » convienne mieux), on dispose de trois formes indubitables : 1° Vd. IX, 41 (*paut.vrista*) ... *ātāpaitē* « (le soleil) chauffe les morts ». Les exemples védiques de *ā-tapati* allégués par A. et W. montrent seulement un emploi intransitif ; aucun d'eux n'a de régime ; — 2° **jāma-* a nettement valeur de causatif : Vd. XIV, 16 *bīš hapta puθram gadwam uzjāmōt* « zweimal sieben junge Hunde soll er grossziehen » (Bartholomae, 498) ; — 3° *ā-stāraiti* se distingue aussi de l'intransitif *star-* par son sens de « mettre en état de péché » (Vd. IV, 5 ; XIII, 20 ; N. 9, 67, 109). Nous espérons que notre interprétation de *γžāra-* appuiera d'un nouvel exemple cette formation.

chaud » et *-tāpa-* « échauffer » (Reichelt, § 198). De même maintenant *γžar-* « couler » et *γžāra-* « faire couler ». Ce causatif *γžāra-* coexiste sans inconvénient avec *γžāraya-* comme *x'āra-* avec *x'āraya-* ou *-tāpa-* avec *tāpaya-*. Dès lors *γžāra-* rendu à sa fonction transitive appelle un régime, en l'espèce *aiwi*. *γžāra-* « écoulement, ruissellement », qui est déterminé à son tour par *apam*; non *xā apam* « Wasserquellen » (Bartholomae), mais *apam aiwi*. *γžāram* « ruissellement des eaux ». De là un sens excellent : « Quand les sources feront-elles ruisseler le ruissellement des eaux ? »

La liaison étymologique du verbe et du dérivé nominal caractérise aussi un groupe d'« absolutifs » participiaux : *huframərətəm*, *°mərətəm* avec *mar-* (Vr. XIV, 1; XVI, 0); *hufrayastəm*, *°yastəm* avec *ya-* (Vr. XIV, 1. XVI, 0); *hubərətō*, *°bərətā*, *°bərətəm* avec *bar-* (Yt X, 112; XIII, 18; XV, 40) et encore Yt X, 21, *yātēt hvastəm anhyeti* « wenn er auch gut werfend wirft »; Yt X, 68, *yāt dīm dāmōiš upamanō hu.rixtəm irmaxti* « dahin, wohin ihu (den Wagen) DU. in gutem Schuss dahinschiessen lässt ». Il est cependant manifeste que *hvastəm*, *hu.rixtəm*, *huframərətəm*, *hubərətəm*, etc., sont de simples participes passifs prédicats ⁽¹⁾. Le vieux-perse dit pareillement *avam hubrtam abaram* « je l'ai traité bien traité »; *avam hufrastam aprsam* « je l'ai puni bien puni ». Loin d'impliquer un absolutif, cette tournure n'est même pas liée à une construction transitive; elle s'emploie également au passif : *hubərətō baraite* « il est traité bien traité ». Pour en situer l'origine, il suffit de définir la nécessité à quoi elle répond : l'iranien ne possédait pas d'adverbes tels que *bene*, *male*, *εὔ*, *κακῶς*, mais seulement des préfixes *hu-* *duš-*. Par suite, la locution « bien traiter quelqu'un » devra se tourner en « traiter quelqu'un (en homme) bien traité ». On accolera donc à *hu-* (resp. *duš-*), qui porte en tant que préfixe la pleine détermination adverbiale, un adjectif syntaxiquement explétif de même racine que le verbe, en d'autres termes un participe passif. Le participe aura donc pour seule mission de fournir un support au préfixe. On obtient ainsi *hubərətō baraite* « il est bien traité »; *dušbərətō* (mss. *dušbərətō*) *baraite* « il est mal traité » (Yt X, 48); transitivement *hvastəm anhyeti* « il jette bien », *hu.rixtəm irmaxti* « il lance bien ». L'origine de *hurixtam rinaxti*, c'est simplement l'impossibilité de dire **hu rmaxti* « εὔ ἀφίησι ». Par extension on emploiera pareillement même un composé non préverbal : H. II, 14, *yazante ahurəm mazdām darəγō. yastəmča hamparštəmča*, exemple du reste tardif.

Nous nous dispenserons de montrer en détail que l'absolutif

⁽¹⁾ C'est ce qu'a déjà reconnu P. TEDESCO, *Z.I.I.*, II, 1923, p. 44, qui rectifie également le prétendu *vohu.bərətəm* en *vō hu.bərətəm*. F. ALTHEIM, *Z.I.I.*, III, 1925, p. 33, formule à peu près les mêmes remarques sans connaître l'article de son devancier.

est étranger à Vd. VIII, 100, *anaēsəm manō anaēsəm vacō anaēsəm šyaōθnəm*. M. Reichelt y a vu avec raison un accusatif absolu (§ 441) : « la pensée, la parole, l'action involontaire » (= sans l'avoir voulu en pensée, en parole ni en action, sans aucune intention). Se rattachera au même emploi; N. 103, *ōyāmēit ava vācīm gāθanəm asrutəm aratufriš patibarō* (ms. -anti) « s'il porte (le bois) un seul mot des Gāthās étant tu [= en omettant un seul mot des G.], il est aratufri ». Il est superflu de remarquer que *asrutəm* s'accorde avec *vācīm* et n'est pas indépendant. — On ne discerne pas pourquoi Bartholomae a transformé en absolutif le simple participe passif de Y. LXII, 9 (cf. Vd. VIII, 79 et N. 103) *yezi šē baraiti aēsməm vā ašaya bərətəm barəsma vā ašaya fras-tarətəm* « s'il lui apporte du bois apporté rituellement ou du bar-smān répandu rituellement ». La liaison de *bar-* et de *bərətəm* apparaît comme fortuite (cf. *frastarətəm*) et l'emploi des participes, conforme à l'usage le plus normal.

Les autres exemples de participes passifs « absolutif » ne valent pas davantage. Yt XIII, 71, *manayən ahe yaθa nā satəmēa hazan-rēmēa bāēvarēa paršanəm* (var. *pairīstanəm*) *nījatəm hyāt* « als ob ein Mann auf hundert und tausend und zehntausend Ahren einschlug ». L'étrangeté de la construction — le passage est d'ailleurs interpolé — tient à ce qu'elle procède par gauche imitation de Yt V, 77, *yaθ mē avavat dāēvayasnānəm nījatəm yaθa* . . . « que par moi un nombre égal d'infidèles soit tué ». Un rédacteur malhabile a introduit dans cette phrase d'allure transitive (*nā* . . . *hyāt*) une formule passive *satəm paršanəm nījatəm* calquée sur *avavat dāēvayasnānəm nījatəm* ⁽¹⁾. — On ne retiendra pas non plus Vd. XXI, 5, *yezi ahi garō darətəm* « wenn du auf dem Berg im Verweilen bist, dich aufhaltst » (Reichelt § 682), parce que *darətəm* sans préverbe est contraire à la formation normale d'un absolutif, parce qu'un absolutif ne se construit pas avec le verbe substantif, parce que *dar-* (et à plus forte raison un participe passif *darəta-*) ne signifie pas « habiter » : il faudrait *dāraya-* avec un accusatif de lieu. Tout ce passage (XXI, 4 sq.) constitue un assemblage de formules peut-être anciennes, mais certainement corrompues et grossies d'interpolations déroutantes (ainsi § 4 *ham.yaētānhō yaonēmēa*, etc.). — Le participe passif a un rôle différent dans Vd. IV, 54, *draogəm viθuš rašnəōšča paiti.sanham miθraheča aiwi. druxtəm* « des Lugs bewusst, im Widerspruch des R. und unter Belugen des M. ». Le fait que *paiti.sanham* et *aiwi. druxtəm* ont une rectio nominale au génitif les éloignerait déjà de l'absolutif. De

⁽¹⁾ Autre avis chez LOMMEL, *Z.I.I.*, V, p. 23, qui traduit « gerade als ob hundert . . . Hindernisse [*pairīstanəm*] niedergeschlagen waren ». Il supprime le sujet et la difficulté en lisant *yaθanā*.

plus *paiti.sanha-* offre toute l'apparence des substantifs *sanha-*, *nairyō.sanha-*, **gūzrā.sanha-*. Même en tenant compte de la tradition troublée pour les paragraphes 54-55 (cf. Bartholomae-Wolff, p. 340, n. 9), une traduction reste possible qui laisse aux deux formes leur sens nominal : *paiti.sanhām* et *aiwi.druxtām* seraient des appositions développant *draogām* : « conscient du mensonge, (savoir :) le parjure (à l'égard) de Rašnu, la tromperie (à l'égard) de Miθra ». En vieux-perse *duruxtām* a le sens quasi-nominal de « chose mentie, mensonge » ; on peut concevoir que *aiwi.druxtām* serve pareillement de forme nominale à *aiwi.draog-*.

Beaucoup plus hasardeuse encore est l'interprétation que Bartholomae donne de *upaskambām* dans un passage de Vidēvdāt (VIII, 10) qui défie toute analyse rigoureuse sous sa forme présente : *dva dim nara isoīθe... zəmoīšve vā zaršve vā upa.skambām vīčīcāēšva dim paiti ainhā zəmo nīdaiθyan* « zwei Männer sollen..., indem sie ihn (den Leichnam) an (mittelst) Lehmziegeln oder Steinen festmachen, ihn über einer Kalkunterlage auf die Erde hinlegen ». Selon cette traduction, *upa.skambām* serait un absoluatif « unter Festmachen ». Pour y accorder le reste de la phrase, Bartholomae a dû prendre plus d'une licence avec des règles pourtant sûres : il a créé gratuitement un infinitif *nīdaiθyan*, alors que *nīdaiθyan* est partout une 3^e plur. (cf. Vd. V, 12 ; VI, 29, 31 ; VII, 29, etc.) ; il a négligé la grave difficulté que créerait la répétition de l'anaphorique *dim* dans la même proposition (*dva dim nara... vīčīcāēšva dim nīdaiθyan*) ; il ne s'est pas arrêté à la différence de vocalisme entre *upa.skambām* et le présent *-scimbaya-* (cf. *-scapta-*), alors que l'absoluatif se modèle en sanskrit sur le radical verbal. Il n'a pas non plus trouvé étrange cette prescription visant à maintenir solidement le cadavre quand il s'agit au contraire de l'offrir aux bêtes, comme la suite le dit expressément. On ne peut échapper à la conclusion que deux phrases sont ici mêlées et que *vīčīcāēšva... nīdaiθyan* constitue une proposition indépendante : « ils le déposeront dans de la chaux sur le sol ». Déjà Grégoire (*K.Z.*, XXXV, p. 97) a supposé une lacune après *isoīθe* et il semble bien en effet que l'infinitif exigé par *isoīθe* et régissant le premier *dim* a disparu ⁽¹⁾. Dans ces conditions, l'appréciation de *upa.skambām* devient très incertaine. On ne trouve aucun secours dans la tradition ; déjà la traduction pehlevie mani-

⁽¹⁾ DARMESTETER, *Z.A.*, II, p. 121, traduit « (... alors les adorateurs de Mazda feront une brèche [dans le mur]) et deux hommes robustes et experts, se dépouillant de leurs vêtements, le prendront de sa couche de terre ou de pierre ou de la maison de plâtre, et le déposeront sur un lieu... ». Traduction assez libre, mais qui, précisément en supplantant les mots « le prendront », fait bien sentir ce qui manque à la phrase avestique. Darmesteter, fidèle à la tradition, admet *upa skambām* en deux mots.

feste son embarras en coupant *upa skambəm* (traduit *apar ō katak*). Le parti le plus vraisemblable sera de considérer *upa.skambəm*, dans cette phrase mutilée et intraduisible, comme l'accusatif d'un nom *upa.skamba-*, probablement «support, reposoir», parallèle à *fraskamba-* «balcon» et à **patiškamba-* attesté par arm. *patškam(b)*, pers. *paškam* «portique, balcon», sogd. *ptšk'np* **patškamb* «larmier». S'il est en tout cas une fonction que *upa.skambəm* ne puisse admettre, c'est bien celle d'un absolutif.

Les autres formes en *-am* que Bartholomae annexe à l'absolutif comprennent exclusivement des participes présents. Plusieurs s'éliminent dès l'abord. Bartholomae lui-même a rejeté comme incertain Yt XV, 50, 51, *sāstā daiñhōuš patəntəm vā zbarəntəm vā irišəntəm vā raθōišənnəm vā paitišəntəm θrimahe paitišəntəm baēša-zyehe*, où le verbe manque⁽¹⁾. Mais il tire parti de deux exemples des Yašts qui ne méritent pas créance. Yt V, 126, *arədvīm... yā hīštaite fravaēdəmna... frazušəm adkəm vanhānəm* «Ardvī... revêtue (acc.) d'un manteau précieux»; Yt X, 124, *mīθrō... vāšəm srīrəm vavazānəm* «Miθra .. conduisant (acc.) un beau char». Les participes moyens *vanhānəm* et *vavazānəm* ne sortent pas de leur fonction normale du fait qu'ils sont à l'accusatif: ce cas est dû à un phénomène banal d'attraction au contact des accusatifs voisins *adkəm* et *vāšəm*. On sait par ailleurs que les exemples ne manquent pas de nominatifs remplacés par des accusatifs et provenant en général, soit de fautes de copistes, soit d'emplois analogiques (les faits chez Reichelt, § 444 et 714). L'irrégularité casuelle des deux formes citées se dissipe ainsi sans difficulté et dispense de recourir à une catégorie artificielle.

On se trouve à présent réduit à une petite série de participes présents à l'accusatif empruntés tous au Vidēvdāt ou au Nīrangastān, donc qualitativement faibles et situés à une époque où il serait surprenant que se fussent conservées, par delà les Gāthās et les Yašts, des survivances indo-iraniennes. De fait ces formes restent, de par les conditions de leur emploi, irréductibles à l'absolutif. Vd. VI, 45, *sunō vā... vayō vā... aētanhəm astəm avi apamča urvaranəmča barəntəm frajasan* «des chiens ou des oiseaux pourraient aller vers des eaux ou des plantes en portant

(1) Nous ne tenons pas compte non plus de Vd. IV, 45, *uxšne xradwe yaonəm āste* «er soll dauernd sich bemühen seine Weisheit zu mehren» (Bartholomae) probablement d'après Darmesteter: «qu'il travaille assidûment à croître en intelligence» (II, p. 60), mais ce dernier donne *yaonəm āste* comme de traduction conjecturale. Le prétendu infinitif *āste*, l'absolutif *yaonəm*, l'attraction *uxšne xradwe*, autant de difficultés que de mots. Bartholomae tient aussi pour absolutif N. 52, *framərəntəm aētaēšqm* (cf. 53, *afraṁ° aēšqm*), litt. «avec récitation de leur part». Mais Darmesteter considère avec autant de vraisemblance *framərəntəm* comme régime de *θwərəsauti* «(il ne peut accuser) celui d'entre eux qui récitent».

ces os⁽¹⁾. Ici comme dans les exemples qui vont suivre, l'absolutif serait déjà exclu par cette double raison morphologique que la forme considérée n'est ni un nom verbal, mais un participe, ni un second membre de composé, mais une forme autonome. C'est bien comme participe, mais avec des modalités particulières, que *barəntəm* doit être considéré, et c'est en fonction de l'évolution du participe que l'anomalie se résout. Avec l'affaiblissement général des moyens d'expression, le participe qui aurait dû se mettre au nominatif tend vers une forme fixe de caractère adverbial traduisant la concomitance, mais sans personnaliser l'action et à la manière d'un véritable gérondif: *barəntəm* équivaut à *ferendo*. On a assisté plus haut à l'utilisation du participe passé passif comme adverbe (*arəštəm*, *anāstarətam*). Un même mouvement entraîne le participe, actif ou passif, vers l'apposition adverbiale, tout en modifiant parallèlement l'expression de la concomitance et d'ailleurs sans entamer gravement l'usage traditionnel du participe. De quelle manière se marque la simultanéité entre la proposition participiale et la proposition principale suivant que le participe est en forme libre ou en forme fixe, c'est ce qui ressort de Vd. VI, 26; VIII, 73 *yat aēte yōi mazdayasna pāda ayantəm vā taēintəm vā barəmnəm vā vazəmnəm vā taēi.apaya nasāum frajasan* «quand ces Mazdéens, en marchant, en courant, à cheval ou en voiture, rencontrent un cadavre au fil de l'eau». Comparons Yt X, 8, *yim yazənte daiñhupātāyō arəzahī ava.jasəntō* «(Miθra) que les chefs de province adorent en allant au combat». La différence entre *yazənte ava.jasəntō* et *barəntəm frajasan* ou, *taēintəm frajasan* met en lumière une conception différente de la concomitance. L'attribut au nominatif marque un acte ponctuel: ils adorent Miθra *au moment* où ils vont au combat; l'accusatif implique un procès duratif: ils rencontrent un mort *pendant* qu'ils marchent. En d'autres termes, *barəntəm* ou *ayantəm* se rangent avec l'accusatif de durée *θrixəpərəm* «pendant trois nuits». Il devient aisé de comprendre, sans intervention de l'absolutif, un emploi tel que *vaēnəmnəm... frašusət* (Yt XIX, 34, cf. 80) «il s'enfuit au vu (de tous)»: la fuite se produit pendant que dure le fait d'être vu. Ceci permet de définir plus rigoureusement la valeur du participe selon qu'il sert d'attribut au nominatif ou d'adverbe à l'accusatif; la représentation «aspectuelle» de la simultanéité en est modifiée. Quand le sujet du verbe principal est accompagné d'un participe présent au nominatif, c'est le verbe principal qui dénote le procès duratif et le participe l'incidence momentanée. Au contraire, si sur le verbe

⁽¹⁾ Sur les compléments directs *astqm* et *apqm* au génitif, cf. Reichelt, § 497 fin.

s'appuie un participe à l'accusatif, ce dernier marque la trame de durée où s'insère l'acte indiqué par le verbe. Dans ces exemples tardifs, rares et sans variété, on assiste à l'extension de l'adverbe aux dépens d'une formation moins résistante. A la faveur de cette fixation partielle, les relations du verbe et du participe se déplacent; mais elles n'impliquent d'aucune manière une catégorie nouvelle. Ce procédé se développe par une évolution spontanée et dans des voies d'ailleurs prévisibles, puisque des langues modernes, l'allemand, l'anglais ou le français, utilisent avec ou sans préposition des participes présents en fonction adverbiale ou gérondive.

Cet examen ne serait pas complet et ne dissiperait pas toute ambiguïté au sujet des absolutifs avestiques si l'on n'y incluait les formes en *-tīm*, accusatifs des noms d'actions, dont le dictionnaire de Bartholomae et M. Reichelt citent quatre emplois, avec *ah-* «être» ou *āh-* «être assis». Notons que ces formes se rencontrent exclusivement dans des textes de basse époque et que, à côté des formations normales *aiwi.naptīm*, *upa.mauīm*, il s'y trouve des monstruosité : *āstārayantīm* et *sraēšyeintīm* bâtis sur le participe présent du causatif! En tout état de cause, on ne voit pas que la dénomination d'absolutif accolée à ces anomalies les rende plus acceptables ni d'ailleurs comment l'accusatif d'un abstrait remplacerait une proposition complétive. On se convainc par l'examen des exemples qu'il faut en réalité compter avec des usages gauches et en partie incorrects. Ainsi Vd. VII, 12, *yezi anhat upaētəm vā aiwi.naptīm vā aiwi.iritīm vā aiwi.vantīm vā* «s'il y a (sur le vêtement) du sperme, du sang, de l'ordure, de la vomissure, etc.». Le fait que les abstraits *aiwi.naptīm*, etc., voisinent avec le participe passif *upaētəm* montre la similitude de leur fonction et aussi l'origine probable de pareils emplois où le participe a joué un rôle déterminant. En effet le tour *yezi upaētəm anhat* «si fututum fuerit» n'a en soi rien d'insolite. Mais on voit que ce neutre a pu facilement entraîner vers l'accusatif les substantifs qui l'accompagnent et provoquer la création de *yezi aiwi.naptīm anhat* «s'il y a eu souillure». Plus complexe, mais d'une complexité qui va loin dans l'incorrection, sera Vd. V, 3 sq., *yezi... nasuṣ narəm āstārayantīm ānhat* «si le cadavre venait à souiller un homme». L'anomalie morphologique de *āstārayantīm* peut à présent être élucidée : il s'agit d'un compromis entre *āstārayantəm* et **āstərətīm*. On a vu d'une part que le participe présent tend à se fixer comme apposition adverbiale; de l'autre, que l'accusatif du nom d'action s'oriente vers le même emploi; une forme en *-antīm* concrétisait en quelque manière ce double procès. L'observation s'applique aussi à Vd. VIII, 34, *yezi hiṣku hiṣkvār sraēšyeintīm ānhat* «si le sec devait s'attacher au sec». En outre, dans ces deux phrases, la locution enferme une idée

d'éventualité et d'obligation qui prépare à comprendre un dernier témoignage : Vd. V, 53, *ēvat drājō upa.maitīm āste* « combien de temps faut-il attendre ? » fournissant une variante à *ēvat drājō upamanayan* « combien de temps attendront-ils ? » (*ibid.*). Vraisemblablement *upa.maitīm* est une apposition à *drājō*, de sorte que *ēvat drājō upa.maitīm āste* devra s'interpréter littéralement : « quelle durée comme attente demeurera-t-on ? » Ainsi constituée, la locution (attestée en fait dans cet unique passage) aurait pu produire une locution *upa.maitīm āste* « il faut attendre », sans attache avec ses origines et impliquant obligation. Même si le tour s'était développé, on mesure l'erreur qu'il y aurait à le considérer comme une survivance, alors qu'il porte clairement les marques de son origine tardive et demeure du reste d'un emploi fort restreint ⁽¹⁾.

Quand on a fait leur part respective aux erreurs d'interprétation, aux formes douteuses, aux fabrications récentes et sans autorité, on a du même coup éliminé tous les exemples de l'absolutif avestique. Les faits eussent-ils été mieux assurés que, différant aussi complètement par leur structure et leur valeur des données sanskrites, ils ne se prêteraient pas à la restitution d'un absolutif indo-iranien. En fait, dans les passages discutés on n'a constaté ni formation unitaire, ni emploi constant, ni fonction organique. Partout où il ne s'agit pas de fautes, on a affaire à une déviation de l'adjectif ou du participe survenant sporadiquement à basse époque. L'avestique n'offre rien de comparable aux absolutifs sanskrits en *-am*. Ces derniers, ne trouvant plus d'appui en iranien, doivent bien être rapportés à une innovation indienne, comme M. Renou le démontre ci-dessus, p. 380 et suiv.

E. BENVENISTE.

⁽¹⁾ On ne doit sans doute pas regarder comme fortuite la ressemblance entre l'emploi de l'abstrait en *-ām* comme forme d'obligation et celui de l'abstrait en *-ān* comme « participe de nécessité » en pehlevi, à une date où l'avestique était depuis longtemps sorti de l'usage. Il y a probablement influence du moyen-iranien dans l'utilisation qui est faite de l'avestique.

UNE CORRESPONDANCE IRANO-SLAVE.

On a depuis longtemps comparé v. sl. *sramŭ* «honte» (v. russe *sórom*, *sóroma*, *soróm*, pol. *srom*, serb. *srám*, *srama*) à av. *fšarma*- «honte» (écrit *fšarəma*-); cf. Meillet, *Études*, p. 428. Il est singulier que le dictionnaire de Walde-Pokorny (I, p. 463) ait faussé ce rapprochement évident en faisant de *sramŭ* le correspondant de v. isl. *harmr*, all. *harm* «chagrin, douleur», moyennant un i.-e. **kormo-*, et en ajoutant : «vermutlich (trotz des unerklärten Anlauts) av. *fšarəma*-». C'est poser le problème à l'envers. La famille de *harm*, que son sens déjà éloignerait, doit rester à l'écart et seuls deux termes sont en présence, v. slav. *sramŭ* et av. *fšarma*- qui se concilient immédiatement par **psormo-*⁽¹⁾. Or des données iraniennes en partie nouvelles permettent maintenant une analyse plus sûre et complète de la forme commune.

Le *fšarma*- ancien se continue en iranien moyen et moderne par des formes que différencie le sort du groupe initial *fš-* : conservé en ossète *áfšarm* «honte», il s'est réduit phonétiquement à *š-* dans phl. et pers. *šarm* «honte» (emprunté en kurde, en pašto, en balōči et en šugni) et subit une métathèse en *šf-* dans sogd. bouddh. *šβ'rm'k* (-'y) **šfarmak* et dans munj. *šfār'm* «honte» (Gauthiot, *M. S. L.* XIX, p. 152). Mais le sogdien offre deux formes : il a affecté *šβ'rm'k* au sens de «pudenda» (S.C.E. 127, 356); pour «honte», il dit *šβ'r* **šfar* (S.C.E. 294) qui suppose **fšara(h)-*. Par là est démontrée la nature suffixale de *-mo-* dans i.-e. **psormo-*. Il apparaît du même coup que **psor-mo-*, présentant le vocalisme radical *o* des anciens dérivés en *-mo-* (cf. *formus* : **g^mher-*; — *ωότμος* : **pet-*; — *στολμός* : **stel-*; — *κορμός* : **ker-*), suppose une racine verbale encore inédite **pser-*.

Nous la possédons en fait dans l'iranien **fšar-*, sous la forme du sogdien chrétien *šfrs-* **šfars-* «avoir honte», issu d'un présent à valeur intransitive **fšar-sa-* < **pser-sk^h/o-*. Deux exemples l'at-

⁽¹⁾ GAUTHIOT, *Gramm. sogd.*, I, p. 134, pose **pkormo-*; mais une initiale **pk-* ne peut être admise qu'en alternance avec **pek-*; ainsi av. *fšu-* en face de *pasu-* ou gr. *πίσις* (pour **πήν*) < **pkten-* en face de lat. *pecten*.

testent : ST. 20. 6 (= Matth. XXI, 37) $\delta\beta' \iota \delta / s r s n t - q' \dot{e} n m n' \dot{s}' l y$ « ils auront peut-être honte devant mon fils » ($\dot{\epsilon} \nu \tau \rho \alpha \pi \eta \dot{\sigma} \sigma \nu \tau \alpha \iota \tau \acute{o} \nu \nu \dot{\iota} \delta \nu \mu \circ \upsilon$); 42, 3-4 (= Lc XVI, 3) $\dot{\iota} t p r \theta \beta' \iota \gamma \gamma \omega \dot{\iota} \delta / s r s m - q' z w$ « j'aurai honte de mendier » ($\dot{\epsilon} \pi \alpha \iota \tau \epsilon \dot{\iota} \nu \alpha \dot{\iota} \sigma \chi \acute{\upsilon} \nu \circ \mu \alpha \iota$). En pehlevi, où \dot{s} - passe à \dot{s} -, du moment que $\dot{s} s a r m a$ - devient $\dot{s} a r m$ -, ce présent $\dot{s} s a r s a$ - devrait donner $\dot{s} a r s$ - « avoir honte ». Telle est évidemment l'origine du verbe $\dot{s} \dot{a} r s$ - qui se rencontre plusieurs fois avec ce sens en moyen-perse de Turfan. Chez Muller, HR. II, p. 95 (M. 28 a) : $\dot{s} \dot{a} r s \dot{e} n \dot{d} p a d a \beta d u m \dot{i} h a r v k \dot{e} p a r i s \dot{e} n \dot{d} \dot{o} u z d \dot{e} s \dot{a} n$ « seront honteux à la fin tous ceux qui adorent les idoles ». Même graphie $\dot{s} \dot{a} l \dot{s} \dot{a} n \dot{d}$ dans le psautier sassanide : Ps. 126, 5 $\dot{n} \dot{e} \dot{s} \dot{a} r s \dot{a} n \dot{d}$ « ils ne seront pas honteux », 3^e plur. subj. (syr. $\dot{h} l \dot{b} \dot{h} l \dot{s}$); Ps. 128, 5 $\dot{s} \dot{a} r s \dot{a} n \dot{d}$ « seront honteux » (syr. def.; hébr. $\dot{y} b \dot{s} o$). On en tire l'abstrait $\dot{s} \dot{a} r s i s n \dot{e}$ « honte, confusion » (syr. $\dot{h} l \dot{b} \dot{h} l \dot{s}$), Ps. 131, 18 (éd. Andreas-Barr, S.B.A.W., 1933, p. 106, 108, 112). Sur ce présent est encore bâti le causatif $\dot{s} r \dot{a} s \dot{e} n$ - « rendre honteux, confondre » dans le fragment S 9 (Salemman, Bull. Ac. Petersb., 1912, p. 7; Henning, Gött. Nachr., 1932, p. 223, n. 3) : $\dot{s} r \dot{a} s \dot{e} n \dot{a} d - u \dot{s} \dot{a} z \dot{i} d a r v a n d$ « il confondit Āz la démoniaque »⁽¹⁾. Entre $\dot{s} \dot{a} r s$ et $\dot{s} r \dot{a} s \dot{e} n$ - (forme unique jusqu'à présent) se produit, sans raison visible, un déplacement de la voyelle. En écrivant $\dot{s} r \dot{a} s (\dot{e} n)$ -, peut-être voulait-on réagir contre la graphie $\dot{s} \dot{a} r s$ -, par un souci pseudo-étymologique qu'aurait inspiré le modèle de $\dot{s} r a$ - tendant à se prononcer $\dot{s} a r$ -. En tout cas l'interprétation étymologique de ces formes légitime $\dot{s} \dot{a} r s$ - seul⁽²⁾.

On restaure ainsi une racine $\dot{s} p s e r$ - (ir. $\dot{s} \dot{s} a r$ -), prés. $\dot{s} p s e r - s k e$ - « avoir honte » (ir. $\dot{s} \dot{s} a r - s a$ -), avec ses dérivés $\dot{s} p s e r o (s)$ - (ir. $\dot{s} \dot{s} a - r a (h)$ -) et $\dot{s} p s o r - m o$ - « honte » (av. $\dot{s} s a r m a$ -, v. sl. $s r a m \dot{u}$). La correspondance sera aryo-slave si l'on fait état des *Apsaras*, qui, selon l'ingénieuse conjecture de M. Wackernagel, Aufsätze Kuhn, p. 160, tireraient leur nom de leur nature licencieuse : $a - p s \dot{a} r a$ - « sans pudeur ». Mais c'est entre l'iranien et le slave que s'établit par le dérivé en $-m o$ - une corrélation stricte de forme et de sens, d'autant plus significative qu'il s'agit d'un terme abstrait et que le mot slave ne peut ni venir de l'iranien, vu la phonétique, ni même avoir été conformé récemment à son sens (ce qui est le cas par exemple de l'emprunt sémantique *bogŭ*), vu sa signification constante.

La conservation dans deux dialectes indo-européens d'une

⁽¹⁾ Aucune de ces formes n'était encore expliquée W. HENNING, ZIL., IX, 1933, p. 191 fin, suppose une racine $\dot{s}^* (\chi) \dot{s} r s - n$ [?].

⁽²⁾ Je transcris par des voyelles longues les graphies $\dot{s} a r s$ et $\dot{s} r a s$ (avec allongement radical), mais sans exclure que le \dot{s} soit une *mater lectionis*, nécessaire dans un pareil groupe consonantique.

forme identique n'interdit pas de rechercher ailleurs quelque survivance de la racine. Mais il est vraisemblable *a priori* qu'on ne la trouvera pas attachée à cette notion abstraite de « honte » qui résulte partout d'une évolution secondaire. Pour ramener le sens de « honte » à son origine concrète, certains parallèles peuvent nous guider. Lat. *pudor*, *pudet* appartient à la famille de gr. *σπεύδω*; et lat. *stuprum*, *stupor* à celle de gr. *τύπτω*. La notion de « honte » s'associe donc à celle de « s'agiter » ou de « frapper », évoquant ainsi l'agitation de l'esprit inquiet ou le choc qui frappe de confusion. C'est la double idée que traduit le gr. *ψαίρω* « s'agiter, battre », en parlant d'une voile ou des ailes d'un oiseau (transitif chez Esch., *Prom.* 394 : *οἶμον αἰθέρος ψαίρει πτεροῖς* . . . *οἰωνός*). Puisque *ψαίρω* peut reposer sur **psi-yo-*, il complète la parenté établie entre les mots slave et iraniens et appuie le caractère indo-européen de **pser-* avec l'initiale d'ailleurs très rare **ps-*⁽¹⁾. Ce rapprochement nous paraît également meilleur pour *ψαίρω* que celui par *ψῆν* « (se) réduire en poussière » (Boisacq, s. v.), qui suppose un découpage arbitraire de la racine et néglige la différence des sens.

E. BENVENISTE.

(1) Deux autres exemples sûrs sont : le radical expressif **pster-* « éternuer » (gr. *πταίρω*, *πταρνυμαι*, lat. *sternuō*, etc.) et **pstēn-* « sein de femme », av. *fstāna-*, continué par sogd. *'stnh* **(a)stān-* (VJ. 6^a, 1028) < **fstāna-*, en face de m. p. et pers. *pistān* < **pastāna-* (?), initiale simplifiée en **st-* dans skr. *stāna-*, gr. *στήνιον*, arm. *stin*. M. p. *pistān* repose probablement sur une forme **pestēn-* qui serait à **pstēn-* comme lat. *pecten* à gr. *κτελες*.

SUR DES DÉMONSTRATIFS INDO-EUROPÉENS À S INITIAL.

L'étymologiste résiste souvent mal à la tentation de rapprocher des mots dont les éléments phonétiques sont à peu près les mêmes et les usages voisins, et l'on ne s'est pas assez efforcé jusqu'ici de déterminer avec toute la précision qu'il faut, la valeur propre des formes indo-européennes rapprochées.

Par exemple, on rapproche volontiers le nominatif du genre animé qui complète le paradigme de *to-*, à savoir skr. *sá*, gr. *ó*, got. *sa*, du pronom anaphorique gāth. *hōi*, v. perse *šaiy* et de tout le groupe des formes apparentées. Ainsi, sans analyser les faits en détails, Brugmann, *Grundr.*, II², 2, § 321, p. 319, considère la chose comme allant de soi.

Or, en réalité, il y a ici deux groupes auxquels on n'a aucune raison d'attribuer une lointaine origine commune et qui, en tout cas, au point de vue indo-européen, sont différents.

Le nominatif skr. *sá*, gr. *ó*, got. *sa*, est à part; il complète un paradigme indo-européen défini, d'emploi tout particulier.

Quant à gāth. *hōi*, etc., l'initiale offre une alternance avec **sw-* : la forme grecque est *ῥοι*, comme le montrent beaucoup de témoignages; or, rien de pareil n'apparaît pour le groupe de skr. *sá*, etc. Pour l'emploi, les anaphoriques du groupe de hom. *ῥοι*, *(ῥ)οι* se comportent comme des pronoms personnels. Ils ne comportent que des cas autres que le nominatif, comme les formes du groupe de lat. *mē*, etc.

A cet anaphorique se rattachent des adverbes où reparaît l'alternance *sw-/s-*.

Ainsi le latin a les représentants de **sei* qui a fourni, d'une part, la conjonction *sī*, de l'autre, l'adverbe *sī-c* avec la particule *ce*. L'osco-ombrien a un mot parent, mais avec **sw-* : osq. *suaí*, *suae*, omb. *sve*, *sue*. Le latin a du reste aussi, à date ancienne, *sōc*.

Le grec a *(ῥ)ως* « comme », fréquent chez Homère, et att. *ὥ-δε* « ainsi », etc.

Le germanique a got. *swa* « ainsi » et *swe* « comme », etc.

REMARQUES

SUR QUELQUES MOTS

DU SUDARABIQUE MODERNE

Dans la liste de mots que Bittner a dressée dans ses *Studien zur Mehri-Sprache in Südarabien*, IV, p. 65 et suivantes, pour démontrer que la langue mehri doit être considérée comme une langue sémitique indépendante, les particules tiennent une place considérable. Or, quelques prépositions (ainsi que certains phénomènes phonétiques) se laissent expliquer grâce aux langues éthiopiennes, ce qui prouve une fois de plus la proche parenté du sudarabique moderne avec ces langues.

I. Ainsi, la préposition *ka*, *ka*, *ke* «avec» en mehri, qarâwi (šhauri) et soqotri, qui s'emploie uniquement avec le substantif, avait déjà été rapprochée dans M. Cohen, *Études d'éthiopien méridional*, p. 35, du minéen *ka*, d'une part, et de l'amharique *ka*, d'autre part, prépositions qui peuvent avoir le même sens.

II. Ce *ka* passant par *ka*, *ke* à *ki* se palatalise et c'est par ce traitement palatalisé de *ka* que l'on pourrait expliquer la préposition *še* «avec», qui se trouve également en mehri, qarâwi et soqotri et qui s'emploie uniquement avec le pronom suffixe. Le traitement palatalisé de *k* en *š* se trouve surtout dans le domaine sud-sémitique. Pour l'amharique voir Praetorius, *Amharische Sprache*, § 43 c; pour le hadrami, Van den Berg, *Hadramut*, p. 249; pour l'omani, Reinhardt, *Ein arabischer Dialekt, gesprochen in 'Omân und Zanzibar*, § 13. Pour l'origine de la «kas-kasa» et de la «kaškaša», phénomène qui d'après certains grammairiens arabes consisterait en la palatalisation de *k* en *š*, voir Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache*, p. 12.

Il y a pourtant une réserve à faire. Noldeke a très justement remarqué, dans *WZKM*, IX, p. 9, et dans *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, p. 23, que cette palatalisation de *k* en *š* n'a lieu dans toutes les langues mentionnées que dans les pronoms, et il ajoute, dans *Beiträge*, p. 23 : «Namentlich erhalten

das Omani, das Ḥādrāmi und das Amharische, das doch die Mouillierung der *t*-Laute so weit treibt, die *k*-Laute durchweg rein und wenn ich recht sehe, auch das Mehri. » Mais si l'on considère avec le mehri les dialectes voisins, le qarāwī et le soqotri, il faudrait isoler les langues sud-arabiques modernes du reste du sud-sémitique pour ce qui concerne le traitement palatal de *k*. Alors que les autres langues sud-sémitiques, qui palatalisent le *k*, le font seulement dans les pronoms, les langues sudarabiques modernes le palatalisent également dans d'autres cas, p. ex. :

mh. *šebedit*, qar. *šibdit*, soq. *šibdeh* « foie »; arabe *kibd*, *kabid*; soq. *šeres* « estomac »; ar. *kirš*.

soq. *boši* « pleurer »; racine sémitique *bky*.

soq. *kibšib* « étoile »; racine sémitique *kbbk*.

mh. *šrayn* « jambe »; ar. *kura'*, v. Bitt., *Studien*, I, p. 61; soq. *šerehon* (*šer'an*).

Ceci ne veut pas dire qu'on doive considérer comme générale la palatalisation de *k* dans les langues sudarabiques modernes, mais que ce phonème s'y palatalise dans diverses conditions.

III. Le mehri a *ha* « vers, à »; en qarāwī, *he* s'emploie avec le pronom suffixe, *e* avec le substantif; en soq. *e* sert dans les deux cas. Dans son vocabulaire du mehri, Jahn se réfère au *ha* de l'omani qui d'après Reinhardt viendrait de *hāl* ou *hattā*; Bittner, dans *Studien*, IV, p. 5, explique *ha* par le *i* de *ilā*, étymologie mise avec raison en doute par Brockelmann dans *Mehri, Encyclopédie de l'Islam*, vol. III, p. 504. Moins invraisemblable est l'explication donnée par Bittner au nom de Torczyner dans *Studien*, IV, p. 51, par rapprochement avec l'éthiopien *haya* « ici ». Mais cette préposition se laisse mieux expliquer par l'amharique *ka*, qui a, entre autres, le même sens que mh. *ha*. Celui-ci peut représenter un affaiblissement de *ka*. L'affaiblissement de *k* en *h* est un phénomène fréquent en amharique (v. Praet. *Amh. Spr.*, p. 68) et, pour le mehri, il est probable qu'il faut voir avec Bittner, *Studien*, IV, p. 10, cet affaiblissement dans *hū* « où » soq. *ho'o*, *hō* (correspondant à l'hébreu *kō* « ici ») et dans le pronom de la première personne *hu* (correspondant au *ku* de accadien *ana-ku*). Cet avis est contraire à celui de Brockelmann, *Mehri, Encycl. Isl.*, III, p. 502.

Il est d'ailleurs à remarquer que l'amharique du Choa possède une préposition très courte *ə* qu'on explique comme transformation de *ka* par l'intermédiaire de *ha*, *ha* (Praetorius *Amh. Spr.*, § 41 a, etc.; Guidi *Vocabolario amarico italiano*, col. 409), ce qui rappelle le soq. *e*.

IV. *Kalayni* «le soir», «au soir», «soir».

Avant d'expliquer ce mot, il faudrait envisager la forme du qarāwi *kal'ayni*; mais le qarāwi présente probablement une laryngale surajoutée (cf. Hess, *Z. für Semitistik*, II p. 222), c'est pour-quoi il vaut mieux prendre comme base la forme du mehri.

Jahn l'explique par le grec γαλήνη «calme de mer». Il serait fort surprenant pourtant qu'un mot aussi usuel provienne d'une langue à laquelle le mehri n'a rien emprunté. Bittner accepte l'explication de Torczyner dans *Studien*, IV, p. 51; ce dernier voit ici, en raison du qarāwi *kal'ayni*, une métathèse de l'hébreu *nē'ilā* dans *t'fillaṣ nē'ilā* «prière de fermeture»; mais étant donné que le sens du mot *nē'ilā* est celui de «fermer», il est bien hasardé d'expliquer par ce mot le mehri *kalayni*.

Il faudrait plutôt considérer *kalayni* comme un mot composé de *ka* et *layni*, où *layni* représenterait la racine sémitique *lyly* «nuit», avec dissimilation du deuxième l. Au sujet de cette dissimilation, comparer l'hébreu *līn* «passer la nuit» (Nold. *Beiträge* 42) ou *lūn* (Brockelmann *Grundriss*, I, 228) dénominateur de *lailā* voir aussi Růžička, *Konsonantische Dissimilation* p. 50. La combinaison de *ka* et *layni* n'a rien d'étonnant si l'on compare la formation mehri *kešóbeḥ* «le matin», «matin», *šóbeḥ** n'existant jamais isolément. La forme *kešóbeḥ* appuie excellemment l'explication de *kalayni* comme **kalayli*, puisque la manière de s'exprimer dans les deux cas est tout à fait la même.

V. mh. *towú*, qar. *te*, soq. *te*, «manger», avec des dérivés *tiwít*, *meturwe* et autres. Un correspondant à ces mots ne se trouve qu'en accadien : *tāu*, manger et *te'ūtu*, «nourriture». On pourrait considérer le radical ainsi attesté comme la forme secondaire réfléchie de la racine de l'hébreu *'wy* «désirer», dans laquelle en mehri et en accadien le sens de «désirer» se précise en «désirer manger, manger». Pour l'analogie de sens, on pourrait rappeler le mehri *šhowu* «désirer» et *šuhut* «repas», lequel est expliqué à juste titre par Bittner, *Stud.*, II, p. 116, comme *hwy* «désirer», ce dernier mot étant aussi à rapprocher de l'hébreu *'wy*. Cette racine a trois radicales faibles et est par conséquent sujette à se consolider. C'est ainsi que d'une part elle se trouve renforcée au moyen d'un *t* dans *towu* et d'autre part au moyen d'un *š* dans *šhowu*.

Le rapport entre «désirer quelque chose avec avidité» et manger avec avidité apparaît par ailleurs dans l'amharique *səssət* «avidité» et «voracité».

Wolf LESLAU.

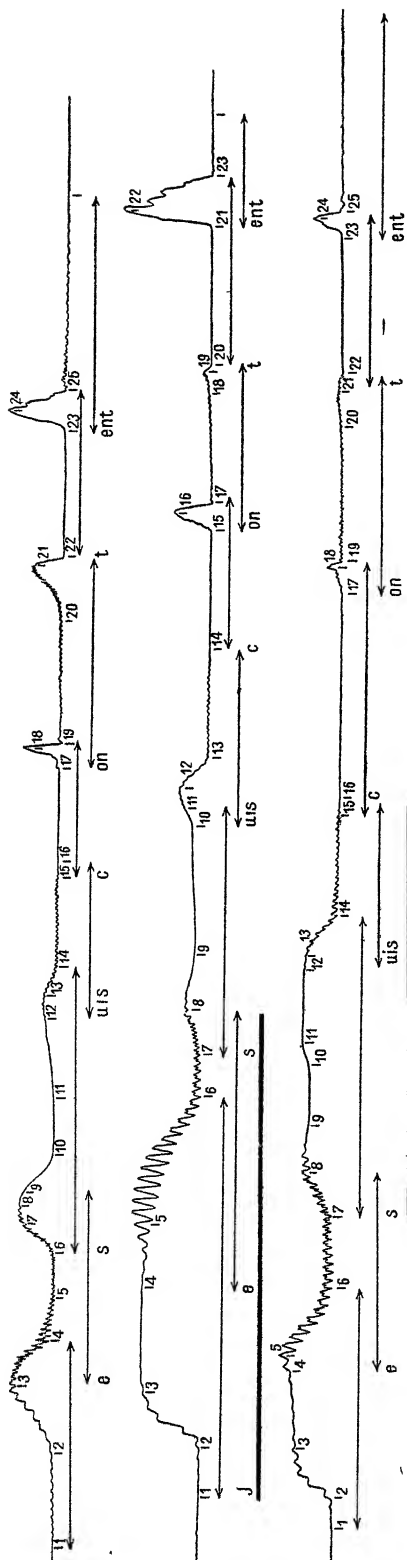
LES ATOMES VOCAUX, LES SONS VOCAUX ET L'ACCENTUATION DANS UNE PHRASE FRANÇAISE.



A l'occasion du premier Congrès de la Société Internationale de Phonétique Expérimentale à Bonn (1930), le professeur P. Fouché, originaire d'Ille-sur-Têt (Pyrénées-Orientales), fut prié de parler dans un appareil enregistreur graphique. Cet appareil recueille le courant respiratoire venant de la bouche et le transmet à une membrane de soie huilée. Les mouvements de la membrane sont amplifiés par un levier de paille et enregistrés par une fine pointe de métal sur une surface mobile de papier fumé.

Les enregistrements de : *je suis content*, *JE suis content* et *je SUIS content* sont reproduits dans la fig. 1. La hauteur de la ligne au-dessus de zéro indique la force du courant respiratoire; les ondes enregistrent les vibrations vocales.

Les inscriptions se divisent en portions de nature homogène. Chacune de ces portions s'appelle *Atome Vocal*. L'atome 1 dans le premier enregistrement consiste en ondes croissant lentement, presque sans respiration. Dans l'atome 2 la respiration croît rapidement et les ondes deviennent plus fortes. Dans l'atome 3 la respiration tombe rapidement, tandis que les ondes deviennent encore plus fortes. Dans l'atome 4 et la respiration et les ondes décroissent lentement. Dans l'atome 5 il y a des ondes, mais presque pas de respiration. Dans l'atome 6 le courant respiratoire s'élève rapidement et les ondes deviennent plus fortes. Dans l'atome 7 la respiration s'élève moins rapidement tandis que les ondes disparaissent. Dans l'atome 8 la respiration commence à décroître et les ondes disparaissent. Dans l'atome 9 la respiration tombe rapidement sans ondes. La respiration s'élève lentement dans l'atome 10 et plus rapidement dans l'atome 11. Dans l'atome 12 les ondes réapparaissent. Dans l'atome 13 la respiration tombe avec de fortes ondes. Pendant l'atome 14 les



ondes se continuent avec une respiration très faible. Dans l'atome 15 la respiration et les ondes diminuent jusqu'à zéro. Pendant l'atome 16 il y a un palier au zéro. Dans l'atome 17 la ligne de respiration avec ondes saute subitement. Dans l'atome 18 elle tombe brusquement. Pendant l'atome 19 les ondes croissent lentement avec une respiration très faible. Dans

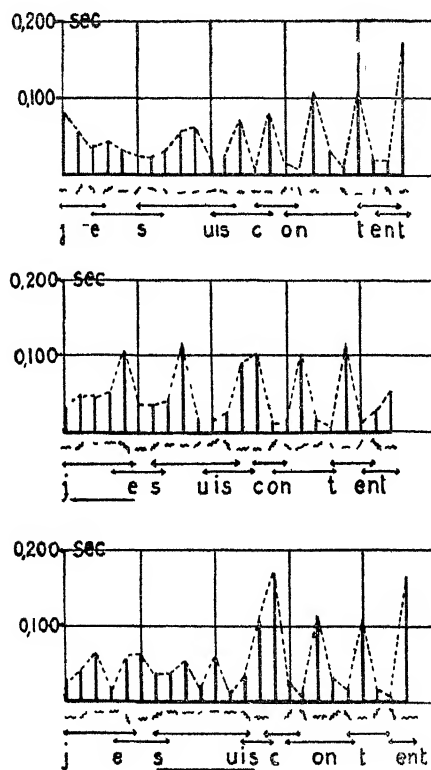


Fig. 2.

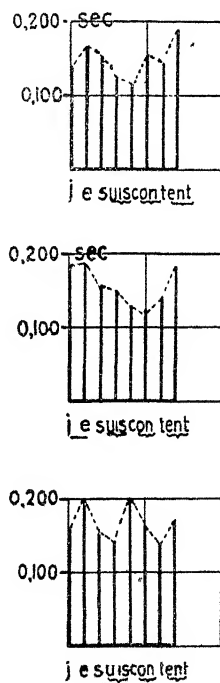


Fig. 3.

l'atome 20 la respiration augmente assez rapidement et les ondes deviennent plus fortes. Dans l'atome 21 la respiration tombe brusquement. Pendant l'atome 22 il y a seulement un palier à zéro. Dans l'atome 23 la respiration saute rapidement. Dans l'atome 24 elle tombe brusquement avec les ondes. Pendant l'atome 25 les ondes disparaissent lentement.

L'étendue d'inscription comprenant les atomes 3 à 7 appartient indubitablement à la voyelle *e*. Lorsque *e* est prononcé isolément il s'enregistre sous forme d'ondes juste au-dessus de la ligne

de base. Ici l'*e* commence au sommet d'une forte émission respiratoire qui appartient indubitablement à *j*. Il finit au sommet d'une autre forte émission qui appartient à *s*. La voyelle *e* se

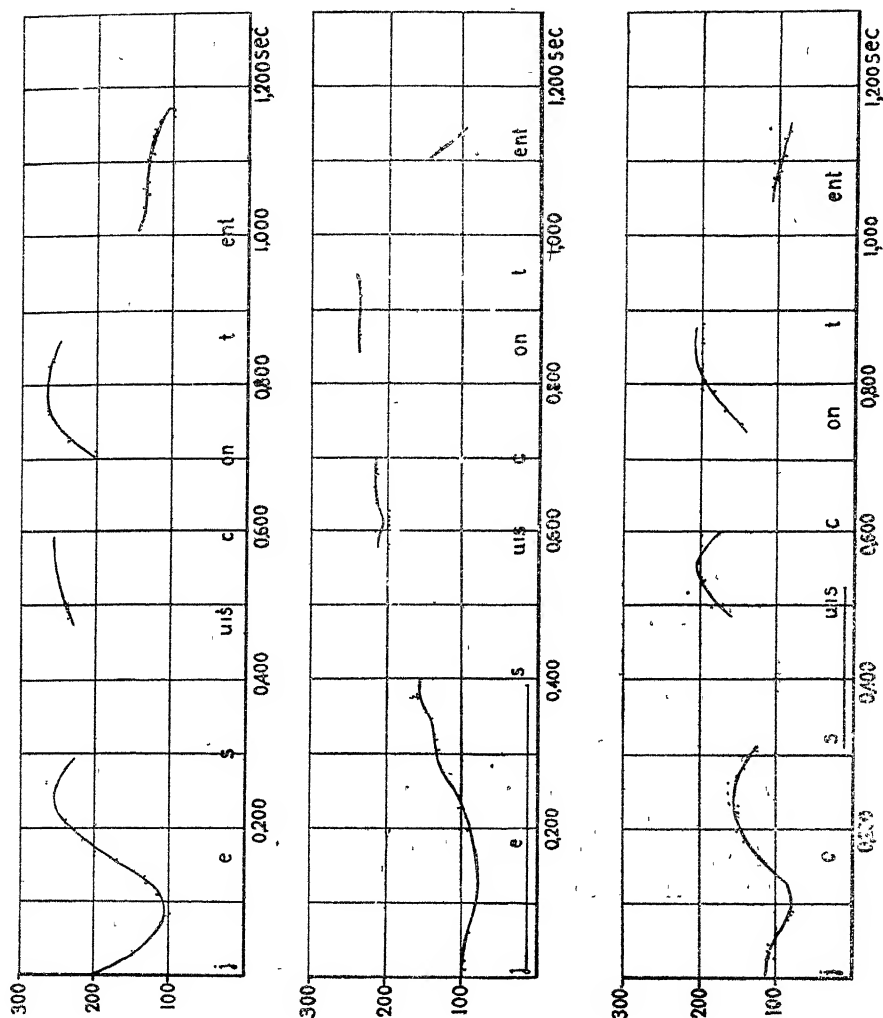


Fig. 4.

superpose donc aux sons voisins aux deux extrémités. La voyelle *us* commence avec l'atome 12 qui appartient aussi à *s* et finit avec l'atome 15 qui appartient aussi à *c*. La voyelle *on* commence avec l'explosion de *c* dans l'atome 17. La forte élévation dans la hau-

teur respiratoire et ondulatoire à la fin de l'atome 20 se trouve généralement dans une voyelle juste avant une occlusion. Ceci est dû ici à l'influence du *t* suivant. Le *ent* se superpose à l'explosion du *t* dans les atomes 23 et 25.

La superposition ne peut avoir lieu physiquement, nous ne pouvons exprimer tout d'abord les sons vocaux et superposer ensuite les étendues d'air. La superposition a lieu mentalement avant que les atomes soient exprimés. Un atome vocal est une étendue homogène de parole physique; les atomes vocaux apparaissant dans une suite continue. Un son vocal est une unité mentale. Plusieurs sons vocaux peuvent être dans l'esprit en même temps et ils peuvent se superposer au moment d'être exprimés.

Dans le second enregistrement, *je* est accentué. L'accentuation raccourcit le premier et le second atome de *j*, mais elle accroît énormément la force des atomes suivants. Elle rend aussi plus sensible la distinction entre les atomes suivants. Le *e* est aussi allongé et très fortifié. Les deux dernières voyelles *ont* et *ent* sont très raccourcies. Ceci met en évidence le fait qu'une seule accentuation vocale avec le même nombre de mots occupe à peu près le même temps. Le temps employé pour accentuer une partie est partiellement compensé par la réduction des autres parties.

Dans la troisième phrase l'accentuation était censée être placée sur *suis*. L'inscription indique que non seulement *s* mais aussi *j* et *e* étaient beaucoup plus renforcés, tandis que *uis* s'en ressentait à peine. L'accentuation était effectivement sur *je* et *s* et non pas sur *suis* seulement. La dernière partie de la phrase est affaiblie.

La durée des atomes est indiquée dans la fig. 2 et celle des sons vocaux dans la fig. 3. L'accentuation sur *je* allonge la voyelle et l'accentuation sur *suis* n'allonge pas la série de sons mais elle allonge le *c* suivant et opère aussi à reculons.

La modulation est donnée par la fig. 4. L'accentuation sur *je* fait baisser (1) la hauteur musicale de la voix; mais l'accentuation sur *suis* ne la change pas.

E. W. SCRIPTURE.

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Les catégories de sens des verbes «adhérents» ou «déponents internes» concordent sensiblement entre les différentes langues où ils ont reçu une marque, c'est partout une classe à effectifs limités et non indispensable, 148.

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

La flexion casuelle i.-e. ne constitue pas un système homogène et régulier, 143-145. — Les noms de nombre de «cinq» à «dix» ont été employés dans la phrase sans flexion casuelle, 143. — A l'origine ni les pronoms personnels, ni les démonstratifs n'ont eu de formes casuelles, 141-142.

Le comparatif primaire est un ancien substantif qui a pris secondairement le rôle d'adjectif; les formes de féminin indo-iranien, slave et gotique sont des innovations indépendantes, 47-49.

Le système des désinences verbales i.-e. ne recouvre pas le système indo-iranien, 216-221. — La désinence secondaire dite active **-t* serait le degré zéro de la désinence dite moyenne **-tʰ*., 217. — Dans la série dite «secondaire», il n'y a pas de différence essentielle entre désinences «actives» et désinences «moyennes», 218. — Entre les désinences dites «primaires» et les désinences dites «secondaires» il n'y a pas toujours une différence fondamentale de valeur, 218. — Les types **-ti* et **-tai* doivent résulter de développements survenus à l'intérieur de l'i.-e., 220.

L'i.-e. possédait des aoristes athématiques où le vocalisme long a joué un rôle important : il s'y attachait souvent une valeur intransitive; il possédait d'autre part des aoristes intransitifs à voyelle longue suffixale, 140.

Le verbe signifiant «aller» doit à des considérations d'«aspect» son caractère suppletif dans les langues i.-e., 256.

Skr. *sá*, gr. *ô*, got. *sa* forment un groupe différent de l'anaphorique gāth. *hōi*, v. perse *šaiy*, etc. L'initiale de ce dernier offre une alternance avec *'sw-* : grec *Ψοι*. Des adverbess'y rattachent : latin *sī*, *sī-c/oscq.* *svaí*, *suac*, omb. *sue*, *sue*, lat. *sōc* : grec *(F)ως*, *ωδε*; got. *swa*, *swc*, 406.

L'opposition de certains noms de l'année (ex. avest. *yārə/sard*) s'explique par l'importance de l'élevage des animaux, 146-147. — *Wol* indiquait l'«année en cours», *'en* l'«année révolue», 275.

Le nom de l'«os», 260.

Avestique *šarṃa* «honte», v. sl. *sramŭ* «honte», de i.-e. **psor-mo-*; on peut ajouter probablement skr. *a-psāra-* «sans pudeur». Autre survivance de la racine i.-e. **psr-* dans le gr. *ψαίρω*, 403-405.

GREC.

Les aoristes athématiques à désinences actives sont normalement intransitifs (type *ἐστῆν/ἴσθημι*), 135-138. — L'aoriste radical athématique généralise volontiers une voyelle longue, 138. — Les aoristes *ἔθεμεν*, *ἔδομεν*, *εἴμεν* qui n'étaient pas intransitifs, admettaient le vocalisme bref, 139.

Les verbes qui n'ont que la conjugaison moyenne avec une valeur de conjugaison active, transitifs (*δύναμαι*), intransitifs (*χρῶμαι*) ou neutres (*ἐρχομαι*) peuvent être comparés aux «déponents internes» du sémitique, 245.

Actif *διώκω* en regard de moyen *δίεμαι*, 50-51.

Ἐρχομαι est une des formes d'un système supplétif : il est le présent «déterminé», *εἰμι* le présent «indéterminé», 249-253; *ἐρ-χο-μαι* vient de la racine i.-e. **ser-* avec suffixe caractérisant l'aspect «déterminé» (type *τρώχω*). De la même racine élargie **serp-* provient *ἐρω* qui a lui aussi le sens d'«aller» avec aspect «indéterminé», 253-255.

La négation *οὐ* serait une réfection, un préverbe sorti de l'usage et, en attique, le reste d'un préverbe non lié à un verbe suivant, 223-224.

Ἐνιαυτός indique l'«année révolue», c'est un composé dont le premier terme *ἐν* reproduit le nom i.-e. de l'année **en-*, tandis que le deuxième doit être rapproché de *ταύω*, 274.

ITALO-CELTIQUE.

Latin : Les verbes déponents comparés aux «déponents internes» du sémitique, 245-246.

Le génitif en *-i* des thèmes en *-o* pourrait être de provenance alarodienne, 67-68.

Indéterminé *eō*/ déterminé *uāldō*, 258.

Latin *potior*, comme skr. *pātyate* est un dénominatif de formation i.-e. : **pot-ye/o*, 148.

Os, *ossis* comporte une gémination expressive, 259.

Metis, le nom de la ville de Metz, est un «hypocoristique», sorti de *Mediomatricis*, 52.

Français : Les verbes «déponents» internes en français, 246-248.

— Enregistrement d'une phrase française différemment accentuée. *je suis content*, *JE suis content*, *je SUIS content*, 410-414.

GERMANIQUE.

Déterminé *gān*, *gēn*/ indéterminé *gangan*, 256. — Gotique *iddja* provient de **euy*, prétérit de la racine **ei-*, correspondant au grec *ἦα*, sans augment et avec une gémination expressive, 257.

L'écriture runique, 1-12; dérive de la cursive gréco-latine, 13. — Le nom détermine la valeur phonétique de la rune, 14-15. — Ordre des 24 signes dans l'alphabet runique, 16-20. — Stylisation de cet alphabet, 21-28. Son histoire en Allemagne, en Scandinavie, en Angleterre, 29-41.

SLAVE.

Déterminé *idq*, *iti*/ indéterminé *xoždq*, *xoduti*, 256.

ARMÉNIEN.

Ert'am (ancien **ser-the/o-*) rapproché de grec *ἐρχομαι*; comme lui il sert de présent dans le verbe de type supplétif «aller», 255-256.

Le présent *unim* rapproché de skr. *āpmoti*, lat. *apiō*, *aptus*, *adipiscor*, 276.

La négation *oē* serait composée d'un ancien préverbe *o* (cf. slave *otū*) et de la particule indéfinie *-ē* (cf. *in -ē*), 224.

L'adjectif *burjr* «haut» doit être rapproché du thème en *-u* largement attesté en hittite *parkuš* «haut», tokharien *parku*. Les adjectifs arméniens tels que *canr* «lourd» sont donc de forme très archaïque. Le seul cependant dont l'étymologie soit claire reste *manr* «menu, mince» : gr. *μάνυ* · *μικρόν* en face de irl. *menb* «petit», 328.

INDO-IRANIEN.

Sanskrit : Le système des désinences verbales *-ti*, *-t*, *-te*, *-ta* est le résultat d'un développement complexe, relativement récent, 216, 221. — Le point de départ du précatif est à chercher dans les formes sigmatiques du moyen et non pas dans l'actif, 120-122.

L'absolutif en *-am*, 359-361; il s'échange avec un participe présent, 361-362; aboutit souvent à une notion adverbiale, 362-364; le verbe sur lequel il s'appuie est d'ordinaire un présent ou un optatif, rarement un absolutif ou un verbal d'obligation, 364-365; il exprime une contemporanéité stricte avec le verbe de base, 365-366; est souvent glosé par l'*āmredita* d'un absolutif en *-ya*, 367; figure rarement au terme de composés, 368-370. Répartition de l'absolutif dans les textes védiques, 371-373. Développement ultérieur, 373-380. Il représente l'accusatif singulier d'un nom d'action, ses caractères morphologiques et sa valeur sémantique s'expliquent en relation avec l'infinitif en *-am*, 380-387. La transition entre les deux formes s'accomplit graduellement, 387-390. Rapports entre l'absolutif et l'infinitif en général, en sanskrit et en moyen indien, 390-391.

Répartition des deux désinences de la 2^e personne du singulier impératif athématique, *-dhi* et *-hi*, 175-178.

Barṣva > *vīrsmān*- représenterait le stade *sv*, intermédiaire entre *sm* et *ss*; *puṣa-* et *puspa-* pourraient donc être réunis sous **puṣman*, 270-271.

Moyen-indien : Le groupe sanskrit sifflante + *m* peut être dissocié par insertion de voyelle, 261; conservé grâce à la métathèse, 262; entièrement assimilé à la sifflante (*sm* > *ss*), 262-263; la sifflante peut s'ouvrir devant la nasale (*sm* > *mh*), 263; la nasale peut devenir sourde au contact de la sifflante (*sm* > *p[ph]*), 264-265. La répartition n'est pas faite suivant un principe géographique, 266-267. — Entre le groupe *s^hm* et *p^hh* il y a eu un stade intermédiaire *s^hph*, 272.

Par suite de l'altération des finales le moyen indien a dû faire appel au subjonctif pour former la 2^e personne d'abord et ensuite le paradigme de l'optatif tout entier (type *labheyyāsi*), 108-110. — On a voulu retrouver des optatifs de ce nouveau type chez Asoka (ex. **siyāti*), mais ils peuvent être éliminés en lisant partout la particule *ti* (*siyā ti*), 111-114. — Formes accidentelles et non viables d'optatif dans les inscriptions d'Asoka, 114-119.

La forme pronominale du locatif singulier s'est introduite d'abord dans les thèmes en *-i* et en *-u*, p. 269-270.

Pkr. *maha*, *tuha* > i.-e. **meg'he*, **tebhe*, 272.

Le locatif sing. du démonstratif çauraseni *tassim* a été amené par le génitif *tassa*, 268. — On retrouve l'action de la nasale finale dans le traitement *tassim* > **tasvim* > *tasmun*, 270.

Pali *tamhi* (> skr. *tasmin*), montre que la nasale finale généralisée par le sanskrit n'était pas fixée dans tout l'indien primitif, 271. —

Dans *idha-m* (gr. -θε) et *sabbadhi-m* (qui a le suffixe gr. -θι), le pali conserve la trace d'une nasale facultative héritée de l'indo-européen, 271.

Pali *Veṇhu-* remonte à un ancien **Veṣnu-*, 273. — Il y a un lien phonétique entre skr. *Viṣnu-* et marathe *Viṭho-ba-*, 273.

Singhalais *uṃba*, *oba*, et pkr. *umhehim*, *umhatto* remontent à i.-e. **usme*, 272.

Les noms du «fer» en iranien (type afghan *ōspana*, pehlevi *āsīn*) proviennent de deux radicaux différents et se distribuent d'une part et d'autre d'une ligne qui sépare le Nord du Sud, 132-133.

Les «absolutifs» avestiques et particulièrement ceux en *-am* sont des formes ou mal comprises, ou douteuses, ou des fabrications récentes et sans autorité, 393-402.

Irrégularités syntaxiques des inscriptions en vieux-perse. Influence de l'araméen, 179-182. — Discussion et traduction de B. I., 64, 182-183. — Origine relativement récente et peut-être secondaire de l'alphabet cunéiforme vieux-perse, 212.

Substitution graphique de mots araméens à leurs équivalents moyen-perses qui seuls doivent être lus et prononcés en pehlevi, 184. — Ces «hétérophones» fonctionnent exactement comme ceux de l'accadien ou du hatti, 187-189. — Tableau comparatif, 191-208. — Caractère archaisant du moyen perse épigraphique, il est l'œuvre de *dubšar* aramaïsants, 210-214.

Persan : *umnēd* > avest. *upamaiti*, 133-134.

Sogdien : -δr- aboutit à -ž-, comme -*θr- à -š-, 127. — R devant dentale tend à s'amuir, 127-129. — Il faut rattacher *δrywš'k* (s. chr. *žwxšg*) «disciple» à la racine **gauš-* «entendre». — Étymologie de *'βz'yk* (transcrit à tort *'βn'yk*); de *'idrmn*; de *pym's'r*; de *t'y'yčk*; de *Wyšprkr*, 129-132. — Dans l'écriture sogdienne bouddhique la distinction de *a* et de *n* n'est pas nettement marquée; outre la confusion constante de *n* et de *z* il faut donc envisager celle plus rare de *n/z* et de *a*, 123-125.

LANGUES SÉMITIQUES.

L'accent psychologique occasionne des allongements, des diphtongaisons et certaines suffixations, 329-343. — L'accentuation spéciale de l'impératif peut produire une abréviation, 343-352. — La forme de certains noms de parenté s'explique par leur emploi vocatif, 352-358.

Les verbes sémitiques du type *labisa-yalbasu*, 225-228. Leur valeur en arabe, 228-230; en sudarabique, 231; en guèze, 231-233; en

hébreu, 233-234; en araméen, 234; en accadien, 234. — Ni «intransitifs», ni «moyens» ils pourraient être définis «déponents internes» ou «adhérents», 237-238. — La nuance qu'ils expriment n'est pas nécessaire à la compréhension, plusieurs langues sémitiques les ont perdus, 238. — A côté de ces «déponents internes» persiste en sémitique l'usage de quelques verbes dit «réfléchis», à préfixe *t* ou *n*, 240-243.

La préposition sudarabique *še* «avec» proviendrait par palatalisation de *ka*, *ke*, *hi* «avec», 407. — Palatalisation du *k* dans les langues sudarabiques, 408.

Mehri *ha* «vers, à» s'explique par amharique *ka*, 408. — Mehri *hù* «où» > hébreu *kô* «ici» et *ku*, pronom de 1^{re} personne représenterait le *ku* de *ana-ku*, 408. — Mehri *kalayni* ne dérive pas de gr. γαληνη, mais se compose de *ka* et *layni* (racine sémitique *lyly*). — Dans mehri *towú* «manger» comme dans akkadien *tāu* «manger» et *te'ātu* «nourriture» on pourrait considérer la racine *tw* comme la forme secondaire réfléchie de la racine de l'hébreu *'wy* «désirer», 409.

Groupes consonantiques finaux en éthiopien dans les noms (75-81) et dans les formes verbales (81-85). Groupes intérieurs, 86-89, groupes de consonnes dans les emprunts, 89-90. La gémination dans les formes verbales et dans les pronoms suffixes du verbe en tigrigna et en autres langues d'Abyssinie, 91-100. — Le pluriel de type *gab(b)art* en guèze repose probablement sur un ou deux types anciens à 2^e voyelle longue, qui ont pu d'ailleurs converger et se confondre avec un type à deux voyelles brèves, 103-106. — Le féminin du pronom démonstratif guèze *zəntū*, qu'on translittère *zātū*, mais dont la prononciation traditionnelle est *zāttū*, provient probablement d'un ancien **zāntū*, 101-102.

LANGUES AFRICAINES.

L'égyptien ancien et les langues négro-africaines modernes représentent une langue commune; les idiomes bantous, le peul, le haoussa, le mandé et l'agni paraissent dériver de l'égyptien même, comme le copte, 151. — Correspondances dans le vocabulaire et dans le système verbal du peul et de l'égyptien, 152-162. — Correspondances des langues bantoues avec l'égyptien, 162-172.

Le peul représente un état de l'égyptien du moyen empire, 277. — Correspondances entre les sons du peul et les hiéroglyphes égyptiens. Les nasales, 282-287. Les linguales-dentales, 287-291. Les labiales, 291-297. Les palatales-sifflantes, 297-301. Les gutturales laryngales, 301. Tableau des correspondances normales, 311-312.

CHINOIS.

Le chinois archaïque possédait un système de dérivation par préfixation, 313-321, comparaison avec les langues thaï, 321-323. — La

valeur spécifique de ces préfixes n'est pas claire, car il s'agit d'un procédé déjà en pleine décadence à l'époque de l'invention de l'écriture, 323, 327. — Le chinois archaïque employait aussi la dérivation par changement de ton et par alternance vocalique, 324-326.

ALARODIEN.

Définition et limites du domaine alarodien, 53-57. — Les langues de la famille alarodienne, 58-61. — Correspondances étymologiques, préfixes, infixes et suffixes communs, 57-58. — L'alternance consonantique, le «*Stufenwechsel*» serait d'après M. Ošir un apanage alarodien en proto-finnois, en illyrien, en ligurien-rhétien, en germanique, en celtique, en albanais, en slave, en grec et en latin, 62-67. — La loi de Verner et la prononciation renforcée après le ton en alarodien, 68-69. — Les peuples italiques ont hérité des Alarodiens l'accent initial, en commun avec les Germains et les Celtes, ou bien des peuples préitaliques dont les Étrusques ont pu faire partie, 69-71.

II

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

PRÉHELLÉNIQUE.

Δυμᾶνες, 58.
μακκοῶν, 57.

[σ]λάδερυς, 58.
τιθήν, 57.

Υτληνία, 57.

GREC.

ἀ-, ἀν-, 223.
ἀγνωτος, 222.
ἀδιαδαστικόν, 236.
αἰτιᾶμαι, 245.
ἀκροῶμαι, 245.
Ἀλαρόδιοι, 55.
Ἀλιλατ, 353.
ἀλίσκομαι, 139.
ἀλ(ω)φός, 64.
ἄμες, 142.
*ἀμαχίς, 58.
ἄμέ, 142.
ἀμέλγες, 219.
ἄμμε, 142.
ἄμμες, 142.
ἀπέδρᾶν, 135.
ἀπεσσύα, 138.
ἀποσκλητή, 136.
ἀποσκληῖναι, 136.
ἀπόφασιν, 223.
ἄπτω, 276.
ἀσπάλαξ, 67.
ἀσπαραγος, 67.
ἀσπράγαλος, 260.
ἀσφάλαξ, 67.
ἀσφάραγος, 67.
ἀσφάδελος, 64.
αὐτοθι, 271.
ἀφή, 276.
ἄχι, 271.
Ἀχιμααν, 336.

βαίνω, 135.
βάλλω, 136, 243.
βάν, 139.
βαρύς, 328.
Βαρσα, 90.
βάσκ' ἦι, 251.
βάτην, 138, 139.
βέβρωκα, 137.
βῆ, 251.
βῆ δ' ἵμεν, 251.
βήτην, 138, 139.
βλεῖς, 136.
βλεῖς, 136.
βληθείς, 136.
βλήμεναι, 136.
βλήτο, 136.
γαλακτ-, 67.
γαληνη, 409.
γάμον, 395.
γεγονεῖα, 47.
γίγνομαι, 245.
γίνομαι, 253.
γλάγος, 67.
γυρός, 129.
γωρυτός, 67.
δαλάγχαν, 64.
δάμᾶ, 218.
δεα-, 50.
δεάμην, 50.
δέαται, 50.

δέατ(ο), 50.
δέδῶκα, 137.
δείκνυ, 219.
δεικνυτι, 218.
δέκα, 143.
δεσπότης, 215.
διαδαστικόν, 236.
διάησι, 219.
δίδω, 218.
δίδωσι, 67.
διδμαι, 50, 51.
δίνος, 274.
δίεμαι, 51.
δίετο, 51.
διω-, 51.
διώκει, 51.
διώκω, 50, 51.
δοάσασατο, 50.
δόατ(ο), 50.
δοιός, 257.
δόττειρα, 47.
δύναμαι, 245.
δύομαι, 137.
(F)ε, 406.
ἐάλω, 50, 139.
ἐβαλον, 136, 138.
ἐβαν, 135, 139, 258.
ἐβηνεν, 138.
ἐβην, 135.
ἐβίων, 50, 51, 135.
ἐβλην, 138.

- ἐδρων, 137.
 ἐγνωμεν, 138.
 ἐγνω, 50, 137, 138.
 ἐγρυα, 138.
 ἐδομαι, 253.
 ἐδορην, 137, 138, 139.
 ἐδυν, 137, 138, 139.
 ἐδωκα, 139.
 ἐθεμεν, 137, 138, 139.
 ἐθηκα, 139.
 ει, 218.
 (F) εἶδετε, 216.
 (F) εἶδομεν, 216.
 (F) εἰδώς, 47.
 εἰμεν, 137, 138.
 εἰμεν, 138, 139.
 εἰμι, 216, 249, 250, 251, 252, 255, 258.
 εἰμι, 216.
 εἰσι, 250.
 εἶω, 216.
 ἐκλυον, 137.
 ἐκταμεν, 137, 139.
 ἐκπιτρῶσκει, 137.
 ἐμῆγην, 138.
 ἐμπέλα, 50.
 ἐμπέλαζε, 50.
 ἐν, 224.
 ἐνιαυτός, 274.
 ἐνος, 274.
 ευνπελα, 50.
 εἶ, 143.
 ἐξαμβλίσκω, 139.
 ἐξέπη, 136.
 ἐξερρυα, 138.
 ἐξέτρω, 137, 139.
 ἐξήμδλω, 139.
 ἐπιστάμαι, 245.
 ἐπλων, 135.
 ἐποιμαι, 219, 238, 245.
 ἐπτάμην, 136.
 ἐπᾶν, 50, 136, 139.
 ἐπτατο, 50.
 ἐπτην, 136.
 ἐρπετόν, 255.
 ἐρπήλη, 255.
 ἐρπησ, 253, 255.
 ἐρπυλλος, 255.
 ἐρω, 253, 254, 255.
 ἐρύγοντα, 130.
 ἐρχεο, 251.
 ἐρχεσθαι, 250.
 ἐρχομαι, 245, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 258.
 ἐρχόμενος, 250.
 ἐσθηκα, 138.
 ἐσθην, 138.
 ἐσκληκα, 136.
 ἐσκλην, 136.
 ἐσομαι, 253.
 ἐσσι, 218.
 ἐσται, 253.
 ἐσᾶν, 135, 139.
 ἐσῆ, 138.
 ἐσθηκα, 135.
 ἐσθημεν, 138.
 ἐσῆν, 135, 136, 138.
 ἐσῆσα, 135.
 ἐσῆι, 218, 276.
 ἐτάκην, 50.
 ἐτᾶν, 135.
 ἐτλην, 135.
 εὔ, 396.
 εὐνήτεια, 47.
 εὐνήτρια, 47.
 εὐχετάομαι, 255.
 ἐφερον, 220.
 ἐφᾶν, 135.
 ἐφθην, 135.
 ἐφῶ, 136.
 ἐφῶμεν, 138.
 ἐφῶν, 137, 138, 139.
 ἐχω, 224, 243, 250.
 ἐω, 216.
 ζάει, 219.
 ζεύγνυ, 218.
 ζῆν, 51.
 ἦα, 250.
 ἡδέια, 47.
 ἡδῶν, 48.
 ἦα, 257.
 ἦκα, 139.
 ἦλθον, 249, 250.
 ἦλθον, 249, 250.
 ἦνιν, 274, 275.
 ἦσται, 276.
 θάλασσα, 64.
 θε, 271.
 θέμεν, 139.
 θνήσκω, 243.
 θριγγός, 67.
 θριγκός, 67.
 θρυγονάω, 67.
 θώραξ, 64.
 ἰαν-, 274.
 ἰαυσα, 274.
 ἰαύσω, 274.
 ἰαύω, 274.
 ἰδηνα, 64.
 (F) ἰούα, 47.
 (F) ἰεμαι, 51.
 (F) ἰμενος, 51.
 ἰναι, 250.
 (F) ἰετα, 51.
 (F) ἰετο, 51.
 ἰθι, 216, 250, 251.
 ἰκτῖνος, 259.
 ἰκτις, 64.
 ἰμεν, 216, 251.
 ἰοιμι, 250.
 ἰπταμαι, 136.
 ἰσθι, 259.
 ἰσνίον, 259.
 ἰσῆμαι, 135, 136.
 ἰσῆμι, 135, 136.
 ἰσχι, 259, 260.
 -ιτητέον, 255.
 ἰχθῆς, 259.
 ἰω, 250.
 (F) ἰω-, 51.
 (F) ἰωκα, 51.
 (F) ἰωκει, 51.
 (F) ἰωκή, 51.
 (F) ἰωκω, 51.
 ἰών, 250, 252.
 (F) ἰωχμός, 51.
 καθερποντα, 253.
 κακῶς, 396.
 κάτεκταν, 139.
 κατεσκέλλοντο, 136.
 καυλός, 259.
 κέρμυς, 67.
 κλῆθι, 137.
 Κλυταιμ(ν)ῆσῆρα, 76.
 κνῶπος, 64.
 κόμμι, 67.
 κορμός, 403.
 κρύπλη, 67.
 κρωπός, 64.
 κτείνω, 139.
 κτεῖς, 403, 405.
 κυβερνᾶν, 66.
 κωδῖς, 67.
 κῶθον, 71.
 μάνυ, 328.
 μάδαρις, 65.
 μάταρις, 65.
 μάχομαι, 245.
 με, 142.
 Μενεκράτης, 52.
 Μενέλαος, 71.

- Μέννης, 52.
 μετα-, 250.
 μετέρχεται, 250.
 Μιλύας, 64.
 Μινύας, 64.
 μοι, 141.
 μύρμηξ, 124.

 ναιετάω, 255.
 νάχω, 51.
 νέομαι, 253.
 νήχω, 51, 254, 255.

 ξυμβάλλομαι, 136.
 ξυμβλήτην, 136.

 ὀ, 142, 406.
 ὀδός, 256.
 (F) οι, 406.
 οἶομαι, 245.
 οἶός, 143.
 ὄρη, 218.
 ὄρπετον, 255.
 ὀστέον, 259, 260.
 οτιμι, 270.
 οὐ, 223, 224.
 οὐδαμός, 223.
 οὗς, 223.

 πελάθω, 50, 51.
 πελάζομαι, 50.
 πελάζω, 51.
 πέλεται, 253.
 πέντε, 143.
 πέρυτι, 275.
 πέταμαι, 50.
 πέτομαι, 136.
 πέφυκα, 137.
 πηλός, 63.
 πῖθι, 137.
 πίομαι, 253.
 πλάτο, 50.
 πλῆντο, 50.
 πλῆτο, 50.
 πλόμος, 67.
 πλούσιος, 67.
 πῶθι, 271.
 πορεύομαι, 253.
 πῶτμος, 403.
 Πραΐσος, 67.

 πταίρω, 405.
 πτάρομαι, 405.
 πυνθάνομαι, 245.
 πύργος, 67.
 πῶ, 137.

 ῥεγμα, 90.

 σθένυνμι, 138.
 σε, 142.
 σεμνη, 74.
 σεύομαι, 255.
 σεύω, 255.
 σκέλλομαι, 136.
 σκέπτομαι, 245.
 σκήλει, 136.
 -σκλητή, 136.
 σκληρός, 136.
 σκληρός, 136.
 σμῆν, 51.
 σμήχω, 51.
 σμάχω, 51.
 σπεύδω, 405.
 σπόγγος, 67.
 σπονδύλη, 67.
 σπυρίς, 67.
 -σσα, 224.
 σῖαν, 139.
 σῖενάζω, 51.
 σῖενάχω, 51.
 στείχειν, 254.
 στείχην, 254.
 στείχω, 254, 258.
 στήνιον, 405.
 στολμός, 403.
 σύ, 142.
 συναξάριον, 90.
 σφόγγος, 67.
 σφονδύλη, 67.
 σφυρίς, 67.
 Σώκρατες, 351.
 Σωκράτης, 351.
 σάχω, 51.

 τάκω, 50.
 τέκταινα, 47.
 τελεται, 253.
 τελομαι, 253.
 τενται, 253.
 Τετράπολις, 57.

 Τευθίς, 64.
 τήκω, 50.
 τι, 224.
 τίθη, 218.
 τίθης, 218.
 τίθησι, 218, 219.
 τίθητι, 218.
 τόν, 142.
 τρυγανά, 67.
 τρύχω, 51, 254.
 τρύω, 51.
 -ττα, 224.
 τύ, 142.
 τύπτω, 405.

 ἄμμε, 272.

 Φαλικρόν, 63.
 φάσιν, 223.
 φάτο, 215, 217.
 φέρω, 215, 216, 217,
 220.
 φῆ, 215, 217.
 φησι, 217, 218.
 φλόμυς, 67.
 φόρος, 215.
 φύομαι, 137.
 φύρκος, 67.

 χεῖρ, 187.
 χειρός, 187.
 χέρρος, 187.
 χηρός, 187.
 χίμαιρα, 146.
 χίμαρος, 146, 147.
 χρέμυς, 67.
 χρώμαι, 245.

 ψαίρω, 405.
 ψῆν, 51, 405.
 ψήχω, 51.
 ψάχω, 51.

 ῶδε, 406.
 ῶρα, 147.
 ῶραια, 147.
 ῶραιος, 147.
 ῶρή, 147.
 ὥρο, 255.
 (F) ως, 406.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

pútiad, 148.

suaí, suae, 406.

OMBRIEN.

esmei, 142.

etaians, 255, 256.

sve, sue, 406.

PRÉLATIN.

maccus, 57.

LATIN.

adipiscor, 276.
 Agnanius, 66.
 aggredior, 246.
 albucus, 64.
 ambulāre, 258.
 anno, 146.
 Aquis Neri, 52.
 apiō, 276.
 aptus, 276.
 au-, 223.
 auferō, 223.
 aurēs, 223.
 auscultor, 246.

bene, 396.
 bestia, 66.
 bimus, 146.

caput, 69.
 cattus, 64.
 ce, 406.
 colit, 253.
 corytus, 67.

Dana, 66.
 dēformis, 223.
 Diuodurum, 52.
 dixi, 219.
 duc, 349.

Eburacus, 52.
 Eburodunum, 52.
 eō, 258.
 erō, 216.
 erit, 216.
 eum, 152.

excors, 223.
 exsulo, 244.
 Falernus, 63.
 faxit, 122.
 fac, 349.
 fēcēre, 217.
 fēcī, 139.
 femur, feminis, 260.
 ferendo, 400.
 ferens, 48.
 feror, 221.
 fertur, 218, 221.
 feruntur, 218, 221.
 formus, 403.
 fuit, 136.
 Fundus Metti, 52.

gobius, 67.
 gignor, 246.
 glos, 67.
 grotta, 67.
 gubernare, 66.
 gummi, 67.

hic, 142.
 horno, 146.
 hōrnus, 146.
 hunc, 142.

iacio, 243.
 iēcī, 139.
 ii, 258.
 ignōtus, 222.
 imitor, 246.
 in-, 223.

infans, 224.
 ingimus (loi salique),
 147.
 interior, 49.
 is, 142.
 itāre, 255.
 [h]lact-, 67.
 liber, 67.
 litera, 67.
 loquor, 246.
 lōrica, 64.
 [h]lussus, 67.

male, 396.
 manēre, 138.
 mē, 406.
 Mediomatrici, 52.
 melca, 64.
 meliōra, 48.
 meliōre, 48.
 meliōrum, 48.
 Mettis, 52.
 Minerva, 70.
 miser, 68.
 morior, 246.

nascor, 246.
 nāssus, 124, 259.
 nāsus, 68, 259.
 nātāre, 255.
 Neri, 52.
 Neriomagus, 52.
 nōn, 223.
 nōs, 141.
 nubo, 244.

os, ossis, 259, 260.
ossu, 260.
ossua, 260.

palpebra, 67.
palpetra, 67.
partior, 246.
pecten, 403, 405.
posterior, 49.
potens, 148.
potior, 148, 246.
potis, 148.
potitur, 148.
praesente, 48.
praesenti, 48.
praesentia, 48.
praesentium, 48.
proficiscor, 246.
pudet, 405.

pudor, 405.

quaeso, 68.
quia, 224.
quid, 224.

rūgiō, 130.

sequor, 220, 238, 246.
serpō, 254.
sī, 406.
sic, 406.
sistō, 136.
sōc, 406.
speculor, 246.
sternuō, 405.
stupor, 405.
stuprum, 405.
suauior, 48.

tābēo, 50.
tābēs, 50.
tābum, 50.
Teuta, 64.
tonat, 51.
tribus, 58.
trīmus, 146.
tū, 142.

uacca, 69.
uādō, 258.
uapulō, 244.
ueneo, 244.
uenio, 253.
uereor, 246.
uidī, 219.

LANGUES ROMANES.

PRÉROMAN.

malga, 64.

ITALIEN.

andarsene, 247.
impadronirsi, 247.

malga [dial.], 64.
recarsi, 247.

ricordarsi, 247.
ubbiacarsi, 247.

FRANÇAIS.

à, 247.
accrocher (s'), 247.
admirer (s'), 247.
agripper (s'), 247.
aille, 258.
allais, 258.
allant, 258.
aller, s'en aller, 244,
247, 258.
allons, 258.
amener (s'), 247.
appliquer (s'), 246.
arriver, 244.
avoir, 244.

barrer, se barrer, 247.
boire, 244.
bourrer (se), 247.

carapater (se), 247.
chef, 69.

croire (se), 246.
de, 247.
débiter (se), 247.
disner (se), 247.
dormir, se dormir, 244,
247.

échapper (s'), 247.
effrayer (s'), 247.
emparer (s'), 247.
empiffrer (s'), 247.
en, 380.
enfuir (s'), 247.
enivrer (s'), 246.
enlever (s'), 248.
envoler (s'), 247.
essayer (s'), 247.
être, 244, 246.

habiller (s'), 247.

irai, 258.

laver (se), 246.
lire (se), 248.

manger, se manger, 244
248.

mettre, se mettre, 247.

Metz, 52.
monter, 244.
moquer (se), 247.
mourir (se), 246.
naître, 243.
nourrir (se), 247.
nuire (se), 246.

pas, 224.
porter (se), 247.
produire (se), 24-

quatre-vingts, 65.

radiner, se radiner, 247.	saisir (se), 247.	va, 258.
rapetisser (se), 247.	saouler (se), 247.	vache, 69.
rappeler (se), 247.	savoir (se), 246.	vais, 258.
rapporter (se), 248.	se, 246, 247.	vas, 258.
réjour (se), 247.	sœur, 353.	vêtir (se), 247.
rendre (se), 247.	soi, 246.	vont, 258.
repentir (se), 247.	soixante-dix, 65.	
	souvenir (se), 247.	

ESPAGNOL.

acordarse, 247.	escaparse, 247.	huirse, 247.
atracarse, 247.	fugarse, 247.	

PORTUGAIS.

envergonhar-se, 247.	foi-se, 247.
----------------------	--------------

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

Bodio-, 52.	Epo-, 52.	matara, 65.
Bottus, 52.	Epplus, 52.	

IRLANDAIS.

cetheoir, 143.	gamuin, 147.	regaid, 258.
diáirm, 223.	menb, 328.	sechur, 220.
ducuaid, 258.	moirb, 124.	teoir, 143.
ethaim, 255.	ni, 141.	ua, 223.
gam, 147.	ō, 223.	uo, 223.

GALLOIS.

asgwrn, 260.	tawdd, 50.
--------------	------------

LANGUES GERMANIQUES.

GERMANIQUE. -

brōbar, 69.	kad-, 64.	Sigbert, 52.
faðar, 69.	Sicco, 52.	

GOTIQUE.

fa fairnim jera, 274.	kaupatjan, 70.	þamma, 147.
gaggan, 256.	kaurus, 328.	þana, 142.
gaggda, 256.	sa, 142, 406.	þizai, 142.
haubip, 70.	steiga, 258.	þizos, 142.
iddja, 256, 257.	swa, 406.	unkunþs, 222.
jer, 146, 147.	swe, 406.	weis, 141.
	twaddja, 257.	winnan, 276.
	twaddje, 257.	wintrus, 146.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

hein, 260.	ganganti, 257.	hiuru, 146.
buohstab. 4.	gēn, 256, 257.	
	geng, 257.	zweiio, 257.
gān, 256, 257.	gieng, 257.	
gangan, 256.		

MOYEN HAUT-ALLEMAND.

hilfa, 339.	trinka, 339.
néina, 339.	wāfen ā, 339.

ALLEMAND MODERNE.

áwol [dial.], 340.	jawohl, 340.	sich erinnern, 247.
einfaltig, 57.	Kater, 64.	sich freuen, 247.
Gatte, 357.	Mutter, 357, 358.	sich voll essen, 247.
harm, 403.	sich bemachtigen, 247.	sich voll stopfen, 247.
hoffentlich, 394.	sich betrinken, 247.	Vater, 357.

VIEIL ANGLAIS.

ānwintre, 146.	éode, 257.	geong, 257.
bān, 260.	gengde, 256.	

VIEIL ISLANDAIS.

bein, 260.	gekk, 257.	harmr, 403.
gamall, 147.	gemla, 147.	heite, 219.
		maurr, 124.

NORVÉGIEN.

gyrber, 147.

LANGUES BALTO-SLAVES.

BALTIQUE.

ne, 223.

LITUANIE.

ėdmi, 276.

mės, 141.

tė, 142.

káulas, 259.

pėrnai, 274, 275.

žengti, 256.¹

lėka, 219.

sztái, szitai, 345.

LETTE.

an-menis, 223.

kaũls, 259.

VIEUX PRUSSE.

as, 141.

mans, 141.

polinka, 219.

mes, 141.

es, 141.

mien, 141.

stesmu, 142.

kaulan, 259.

nouson, 141.

stessias, 142.

stessiei, 142.

PRÉSLAVE.

sr̃re-bro, 58.

VIEUX SLAVE.

bedro, 260.

kosti, 254.

sebe, 272.

bogatŭ, 223.

kosti, 259.

sramŭ, 403, 404.

bogŭ, 404.

šidŭ, 256.

bolijŭ, 47.

melko, 64.

šilŭ, 256.

boljiši, 47.

mŭnčŭ, 138.

bolje, 47.

mravijŭ, 124.

tajŭ, 50.

by, 136.

my, 141.

tebe, 272.

čŭ-, 224.

ne, 223.

u-, 223.

gruša, 66.

otrokŭ, 224.

ubogŭ, 223.

otŭ, 224.

vědě, 219.

idŭ, 249, 256.

padŭ, 256.

vŭzjetŭ, 217.

idŭ, 256.

xoditi, 256.

iti, 256.

rŭzati, 130.

xoždŭ, 256.

jarŭ, 147.

VIEUX Russe.

sórom, soróm, 403.

sóroma, 403.

RUSSE.

loni, 274.

BULGARE.

kruša, 66.

SERBE.

jarici, 147.

srám, srama, 403.

TCHÈQUE.

chruša, 66.

POLONAIS.

žadny, 224.

rzać, 130.

srom, 403.

LANGUE ALBANAISE.

ašte, 260.

LANGUE ARMÉNIENNE.

ał, 255.
an-, 223.
ap', 276.
anspař, 129.
ancanawt', 222.
azder, 259.
azdr, 259, 260.

barjanç, 328.
barjr, 328.
barju, 328.
barjunk', 328.

canr, 328.
canunç, 328.
ç, 223, 224.
çogay, 255.
çu, 255.

Dəmbavənd, 134.

eki, 258.
ekn, 258.
elanem, 51.
eloyz, 51.

eluzanem, 51.
erknaberj, 328.
ert', 255.
ert'am, 255, 256.
ert'içə, 255.
ewt'n, 255.
ənd-unim, 276.
ənklay, 51.
ənklnum, 51.
ənkloyz, 51.
ənkluzanem, 51.

gam, 258.

in, 224.
inç, 224.
isk, 260.

karcr, 328.
kor, 129.
koreay, 51.
kornçim, 51.
koroys, 51.
korusanem, 51.

manr, 328.
mrjmn, 124.
mrjiun, 124.
mek', 141.

o, 224.
oç, 223, 224.
osker, 259.
oskr, 259, 260.

patškam(b), 399.
p'ok'r, 328.
Phrahates, 134.

spar, 129.
stin, 405.

t'e, 142.
thanam, 50.

unim, 276.
utem, 276.

z-e'al, 254.

PHRYGIEN.

αδδανερ, 139.

LANGUES HINDO-IRANIENNES.

SANSKRIT.

- ākar, 215.
 ākrnot, 215.
 ākrnuta, 215.
 ākrta, 215.
 akṣasaṅgam, 371.
 ākṣi, 259.
 aksikānam, 376.
 akṣiṇī kānam, 376.
 akṣpāḥ, 259.
 āgan, 178, 258.
 (a)gryhṇita, 121.
 agnau, 269.
 agrabhan, 177.
 agre bhojam, 375.
 aṅgasamākhyāyam, 370
 aṅguliviksepam, 379
 acarāt, 364.
 acukkāram, 368
 āchambatkāram, 363,
 369.
 āchambatkārāya, 369.
 acchamvaṣatkāram, 369.
 ājagan, 178.
 (a)janista, 121.
 ajighāmsan, 362, 364.
 ājñātaḥ, 222.
 āti, 224.
 atinighātā, 374.
 āti vratām, 224.
 atisṭigḥam, 385.
 atyāyam, 388.
 atra, 265.
 adarṣam, 110
 āduhat, 216, 221.
 ādhām, 120, 139.
 adhāsam, 120.
 adhisādyā, 366.
 adhisādam, 366.
 addhi, 175.
 adyāmanān, 365.
 ānakṣasaṅgam, 371.
 ānakṣastambham, 371.
 ānantarāyam, 368.
 anapakrāmantah, 361.
 ānapeksam, 361, 387.
 ānapeksamāṇāḥ, 361.
 anavakaram, *kāram,
 360.
 *anavamarṣam, 361.
 ānavamirṣan, 361.
 ānavānantah, 361.
 ānavānam, 361, 363,
 368, 372.
 anavekṣam, 362.
 anaveksamāṇāḥ, 362.
 ānādiṣya, 366.
 ānadeṣam, 366.
 anidhāvam, 361, 363.
 ānimeṣam, 389.
 anucchinḍan, 362.
 ānulsargam, 364, 387.
 anudanta, 364.
 anuparikrāmam, 362.
 anuparihāram, 363, 365.
 anuprakāram, *kiran,
 362.
 anustupkāram, 368.
 anu-tubgāyatrikāram,
 368.
 anusvāpam, 388.
 anūtsāram, 387.
 anyathākāram, 374.
 anvabhyavacāram, -an,
 362.
 anvavahāram, 366, 387.
 anvavahrtya, 366.
 anvākṛāyam, 369.
 apakṣamam, 362, 363.
 apalupam, ava°, 385.
 apalūmpam, 382, 385.
 āparimitam, 363.
 āparivargam, 368.
 apān-, 363.
 apānām, 362.
 apāniti, 363.
 apunarnivartan, 360,
 361.
 apracchidya, 389.
 āpratiksam, 361, 387.
 aprayāvam (-an, *yuc-
 chan, *yātām, *yāmam,
 *yāvam), 389.
 aprāt, 50.
 apsaras, 404.
 abhiknūyam, 374.
 abhikrandam, 389.
 abhikrāmam, 362, 363,
 380.
 abhigamāyan, 361.
 abhighātām, 361.
 abhidrohām, 381.
 abhininartam, 363.
 abhi nīvartante, 363.
 abhinivārtam, 360, 363.
 abhiprāyam, 363.
 abhiskāndam, 389.
 abhiskāndam, 389.
 abhināmam, 382.
 ābhūt, 136.
 abhūma, 138.
 abhūvam, 138
 abhiyākramam, 389
 abhyagāram, 368.
 abhyāpādam, 372
 abhyāram, 389
 abhyāvārtam, 360, 363,
 365.
 abhyāsam, 373
 abhyāhavam, 360.
 abhyunnayante (sma),
 364.
 ābhṛāt, 135.
 amāṣata, 121.
 āyat, 216.
 āyati, 216.
 āyam, 114, 149.
 āyām, 120.
 āyān, 178.
 āyāsam, 120.
 āyujakāram, 368.
 aracāyam, 370.
 āram, 383.
 arcaye, (Mahāv) 109.
 arh-, 383.
 āram, 390.
 ava-, 0-, 223.
 avagrāham, 362, 363.
 avanipātām, 379
 avamarṣam, 366.
 avarūdham, 384.
 āvārunddha, 385.
 āvarunddhe, 385.
 avarūndham, 382, 385.
 avān-, 363.
 āvānyāt, 363.
 avigrāham, 362.
 avimokam, 387.
 avivecam, 382.
 avekṣamāṇāḥ, 362.
 āvyāvānan, 361, 362.

- āvyāvānam, 362.
 āvyāḥ, 143, 215
 avyāhāvām, 365.
 aṣ-, 383.
 aṣnāti, 273.
 aṣnubi, 176.
 aṣman, 265.
 aṣmamusika, 270.
 aṣyām, 122.
 aṣyāḥ, 122.
 aṣra-, 262.
 aṣri-, 262.
 aṣru-, 261, 262
 aṣva-, 261
 as-, 176.
 asamhāyām, 368.
 āsat, 216.
 āsati, 216.
 asaṃtanvan, 361.
 āsarat, 254
 asṛkpaṅkapesam, 378.
 asthāt, 136, 138.
 āsthi, 259, 260.
 asthnāḥ, 259.
 asmi, 261, 262, 264.
 asmin, 262, 265.
 asme, 263, 264.
 asmaī, 142.
 asyā, 142
 ahann, 178.
 aham 114, 115, 119,
 141.
 ā-, 276.
 ākrandāyataḥ, 361.
 Ajñātakaundiniya, 131.
 -ām cakāra, 385.
 ātapati, 395.
 ādan, 364.
 āpēṣam, 372.
 āpnoti, 276.
 āyan, 364.
 āyukti-, 117.
 āyuvānām, 361.
 ārabham, 383.
 ārāt, 389.
 āré, 389.
 ālabham, 360, 367.
 ālābhya, 366.
 ālambham, 362, 366,
 367.
 āvṛt-, 382.
 āvṛtam, 386.
 ācīt-, 382.
 ācīṣ-, 121.
 ācṛāvam, 367.
 ācṛāvam ācṛāvam, 367.
 ācṛé-^a-, 381.
 āsata, 364
 āsādām, 383, 384
 āsāde, 384.
 āsīnān, 361.
 āskādam, 389
 āsvādām āsvādām, 379.
 āha, 113, 177.
 āharataḥ, 362.
 i-, 267
 indva, 369.
 iti, 112, 335.
 itthaṅkāram, 376.
 itthā, 267
 imām, 142.
 iyāt, 108.
 Iasanavartam, 370.
 is-, 385.
 iṣṭakā, 273
 iṣṭakām, iṣṭakām, 367.
 isṭapaṇmāram (°māre-
 na), 377.
 ihā, 177.
 ihi, 176.
 ijire, 364.
 īpsati, 276.
 īṣe, 148.
 uccaiḥ pramodam, 377.
 ucyāt, 122.
 ut, 223.
 °uttambham, 378.
 uttarāhi, 271.
 utpatam, utpatat, 384.
 utpāta-, 381.
 utsārgam, 363, 382.
 utsārjat, 273.
 utsārjam, 372, 382, 385.
 utsāham, 384.
 udapeṣam, 369.
 udaratādām, 378.
 udarapūram, 375.
 udgrāham, 362.
 uddhāvam (-an), 362.
 udyāne, 262.
 ūdyantum, 385.
 udyāmam, 384, 385.
 udra-, 127.
 udvecam, 382.
 unmesam, 376
 upaghātam, 273.
 upacīt, 382.
 upatisthetām, 108.
 upanāyām, 389.
 upaniḡhatam, 374
 upanimaksam (°majjam,
 °yḡksam), 385.
 upanivartanta, 363.
 upanivartam, 363.
 upapīdam, 378.
 upaṣyāt, 108.
 uparamya, 376.
 upavakām, 389.
 upavimokam, 368, 387.
 upasamgrhyopasaṃ-
 grhya, 367
 upasamgrāham, 367.
 upasādām, 362.
 upaskāyam, 373.
 upasthāyam, 388.
 upaspījam, 386.
 upāpapatām, 362, 372,
 387.
 upāniḡcaṃsa(m), 370.
 upāvartadhvam, 363.
 upāsecantāḥ, 362.
 upāsecam, 362, 382.
 upotthaya, 367.
 upotthāyam, 367.
 urastādām, 379.
 uraḡpesam, 375.
 uraḡpratipeṣam, 378.
 urūpapiḡdam, 379.
 urovidāram, 378.
 ullopaṃ, 360.
 ūrdhvaḡcosam, 378, 379.
 ūrmikāram, 369.
 ūsmabhakṣam, 369.
 ūsmaṇ-, 261.
 ūvadyagoham, 371.
 r-, 389
 ṛtām, 381.
 ekadhā, 363.
 ekadhābhūyam, 371.
 etarhi, 271.
 éd, 365.
 edhi, 175, 176, 177.
 eva, 265
 esām, 371.
 okas-, 177.
 ósadhī-, 360.
 óṣam, 360.
 auttarāha, 271.
 lakupkāram, 368.

- kathamkāram, 376.
 kar. 215.
 karamaragāham, 379.
 karma, 380.
 karmanya-, 382.
 -karman, 132.
 karmanisthām, 382.
 karhi cit, 271.
 kākanācam, 377.
 *kāram, 368, 369, 374,
 375, 376.
 kalakhaṇḍopadaṃcam,
 378.
 kāsaṃkāśam, 378.
 kim, 224, 390.
 kuryāt, 107.
 kule, 262.
 kūha, 177.
 kr-, 369, 375.
 kṛnuta, 215.
 kṛnot, 215.
 kṛta-, 215.
 *kr̥tya, 375.
 kṛtvā, 375.
 kṛdhī, 176.
 kṛṣṇa-, 261, 264.
 keṣagrāham, 375.
 keṣar (keṣeṣu) grāham,
 375.
 knopam, 374.
 *krāmam (-an), 362.
 kriyāma, 120.
 kriyasma, 120.
 kṛṣṭaghātām, 379.
 kṣayiṇu, 273.
 kṣip-, 376.
 kṣīraleham, 360, 370.
 kṣeṣṇu-, 273.
 khānamkhānam, 377.
 gadhi, 176.
 gāya-, 177.
 gahi, 176.
 gāyatrikāram, 368.
 gāyatriṇṣam, 369.
 giriṣṭhām, 383.
 guru-, 206, 328.
 gūham, 383.
 gr̥hihi, 175.
 gr̥bhāyāti, 177.
 gr̥bhīlā-, 177.
 gr̥bhṇīta-, 121.
 gr̥h-, 177.
 gr̥ha-, 177.
 gr̥hate, 177.
 gr̥hitah, 374.
 gr̥hṇān, 361.
 gr̥hyante, 364.
 geyam, 365.
 gospadapram, 374.
 grabh-, 177.
 grāham, 369.
 grāham, 374.
 grīṣma, 263, 265.
 ghātam, 374.
 *ghrāyam, 374.
 ghrāyam ghrāyam, 378.
 cakrabhramam, 377.
 cātasrah, 143.
 car-, 389.
 cārati, 253.
 carkydhī, 176.
 cāruṣilopaveṇam, 378.
 cit, 224.
 cittam cittam, 378.
 cūrṇapeṣam, 379.
 cetamcetam, 378.
 celālopam, 375, 379.
 corāmkāram, 374.
 cyu-, 255.
 chandaskāram, 368.
 chambamkāram, 369,
 377.
 chambatkaroti, 363, 369.
 chindhi, 175.
 chedam, chedan, 360.
 jagatiṇṣam, 369.
 jagrābha, 177.
 jagrāha, 177.
 jāughā, 256.
 janīṣṭa, 121, 122.
 jayīṣṇu, 273.
 jahi, 176.
 jāgaram, 374.
 jāgaryāt, 122.
 jāgryāt, 122.
 jānihi, 176.
 jighāmsuvedam, 378.
 jṣṇu-, 273.
 jīvaka, 121.
 jivagrāham, 369, 376,
 377, 378, 379.
 jivet, 122.
 jivanācam, 375, 377.
 jīvyād, 122.
 juhudhi, 175.
 juhoti, 367.
 *jūāyam, 374.
 jyayāñ, 178.
 jyesṭa, 131.
 talaḥ, 265.
 tad, 110, 265.
 tanuhi, 176.
 tān, 142.
 tamam, 374.
 tarkayāmi, 112.
 tarṣam, 374.
 tasmāt, 265.
 tasmin, 262, 264, 270.
 tāsmai, 142.
 tasya, 261.
 tāsyāḥ, 142.
 tāsyai, 142.
 tālhi, 175.
 tāt, 265.
 tipsiṣṭa, 122.
 tiṣṭhati, 136, 176.
 tiṣṭhan, 362.
 tistraskaroti, 369.
 tistraskāram, 368, 369.
 tistrāḥ, 143.
 tubhyam, 272.
 t(u)vām, 142.
 tusphehi (Mahāv.), 272.
 tūladāham, 377.
 tūṣṇīṇṣamsa(m), 370.
 tepiṣiṣṭa, 122.
 tepeta, 122.
 tehi, 269.
 triḥ, 367.
 tvā, 142.
 dādhi, 259.
 dadhnāḥ, 259.
 dān, 215.
 dām-, 177.
 dāma-, 177.
 darvihomākāram, 368.
 darṇam darṇam, 376,
 379.
 darṇayati, 262.
 datrī, 47.
 dayam, 374, 376.
 *dāram, 376.
 didhi, 175.
 didṛkṣitārah, 364.
 dipi, lipi, 214.
 div-, 368.
 didihi, 175.
 dīrgha-, 127.
 dīrghasattrām, 381.
 durgr̥bhī-, 177.
 duroṇā-, 177.

- dubé, 216.
 deyāt, 107.
 Devadatta-, 121.
 dehī, 175, 176.
 dōgham, 389.
 dyumnāvān, 178.
 drākṣā, 127.
 dvayaḥ, 257.
 dviḥsvāhākāram, 369.
 dvedhākaram, 368.

 dhaṛṣ, 262.
 *dhāyam, 374.
 dhehī, 175, 176.
 dhyāyam dhyāyam, 376, 378.
 dhyāham, 360.

 ná, 222, 335.
 nadyavaskandam, 378.
 nam-, 271.
 namaskāram, 369.
 namaskṛtya, 369.
 naṣṭaprapaṣa-, 388.
 naṣṭaḥ, 374.
 naḥ, 141.
 nāmagraham, 363, 370, 373, 377, 378.
 nāmamnamam, 376.
 nāmādeṣam, 370, 373, 375.
 nāyam, 389.
 nās-, 124.
 nihkhīdam(-an), 384.
 nikānam aksi, 373.
 nigṛhneya (Mahāv.), 109.
 niḡhātam, 361, 363, 374.
 nidāghaghar māṃṣudar-
 çam, 378.
 ninarlayanti, 363.
 niyavam, 381.
 niyūt-, 382.
 niriksam, 379.
 nirikṣya, 379.
 nirmūlakāsam, 379.
 nirlopam, 379.
 nilāyam, 363, 386, 389.
 nivartayati, 131.
 nivicchamsam, 369.
 niṣkāyam, 368.
 niṣkriyam, 385.
 niṣṭhaḥ, 382.
 niṣṭhām, 382.
 nihāra-, 381.
 niḍa-, 177.
 nudāsya, 388.

 undātu, 111.
 nīr, 178.
 nyūṅkham, 363, 374.
 nyūṅkhayati, 313.

 pakvam, 360.
 pakṣiṇ-, 262.
 pakṣiṣṭa, 122.
 paṅkajalāvam, 377.
 paṅktiçamsam, 369.
 paceta, 122.
 pat-, 377.
 pātiḥ, 148.
 patiivā, 376.
 pad-, 372.
 pāṭirdam, 178.
 patividyam, 382.
 pātyate, 148.
 padaviyam, 371.
 padāvagrāham, 370.
 padīṣṭa, 121.
 parān, 363.
 parāpatam, 387.
 paripayena, 363.
 parivargā-, 368.
 parisārpam, 367.
 paristubh-, 382.
 parihāram, 363.
 parihvālam, 363.
 paryāyam, 385.
 paryāyuvam, 362.
 paviṣṭiṣṭa, 122.
 paçumāram, 376.
 paçumāreṇa, 376.
 paçvaḥ, 215.
 pāṇigrāham, 378.
 pāṭribhāvopaghātam,
 379.
 pāpavahiyam, 371.
 pāyampāyam, 378.
 pārthasamçaram, 378.
 pāhī, 176, 177.
 pipṛgdhi, 175.
 piṣṭasvedam, 369.
 putrarodam, 369, 370, 372.
 pūruṣaḥ, 365.
 pūnaḥ, 360, 367.
 punarabhinighātam, 374.
 punarabhyākāram, 360.
 punarabhyāvartam, 363.
 punar ādādate, 363.
 punarādāya, 367.
 punarādāyam, 363, 367.
 punarāvartam, 363.
 punarnivartam, 361.

 puniyāt, 122.
 pūmān, 178.
 purāṣāt, 363.
 purā pūram, 383.
 pūrdhi, 50.
 puṣpa-, 266, 271.
 puṣpamātham, 377.
 pūrvam bhojam, 375.
 pūrve bhojam, 375.
 pṛtanā, 380.
 pra, 388.
 prakara-, 132.
 pragāthakāram, 368.
 prajāvam, 360, 371.
 prajāyante, 364.
 prajāvam, 368.
 prapavam, 360.
 prānudasva, 388.
 prapoda, 381.
 prapōdam, 388, 394.
 prataṅkam, 389.
 pratidhām, 384.
 pratipesam, 375.
 pratiṣṭhāpam, 374, 382, 384.
 pratisamasyati, 373.
 pratisamāsam, 373.
 pratiṣṭ am, 387.
 pratiçṭ, 47.
 pratisāram, 382.
 pratiḥārā-, 382.
 pratiḥāram, 382.
 pratyakṣabhakṣam, 370.
 pratyakṣam, 370.
 pratyavaroham, 368.
 pratyākhyāyam, 368.
 pratyudikṣethāḥ, 108.
 pratyudgatānsu (Mahāv.),
 118.
 prathamam bhojam, 375.
 prathame bhojam, 375.
 pranudyāt, 122.
 prapadam, 360.
 prapanna, 130.
 prapātam, 376.
 pramāda, 381.
 pramadam, 387.
 pramūcam, 384.
 prayoktāse, 116.
 pṛalāyam, 386, 389.
 pravidmā, 388.
 prasabham, 376.
 Prasenajit, 176.
 prāṇabhakṣam, 369, 370.
 prāṇesū panigrāham,
 366.

prāyam, 376.
prācṇāti, 273.
praiṣam, 364, 385.

baddhaḥ, 374.
bandiḡgrāham, 377
*bandham, 376.
bārsva, 270.
balbalākāram, 369.
bastamāra(m), 379.
bāspa-, 266.
bāhuviksepam, 376.
bāhūtksepam, 377.
bāhūpapīḡam, 378.
bāhryāt, 122.
Bimb(i)sār(a), 131.
bīsalatālāvam, 377.
budhi-, 176.
brānavan, 178.
brāti kāram, 368.
brānt-, 328
brāhman, 178
Brhaspati-, 266.
Brhaspatiāra, 266.
bōdhiyaṇ cakāra, 364,
372.
bodhi, 175, 176, 177.
brāviti, 50.
brāhmīyān, 48.
bruvānti, 50.
brūyāsta, 122
brūhi, 176.

bhaks-, 370.
bhaksān, 369.
bhaksita, 121.
bhāgah, 223.
bhane (Mahāv.), 109.
bhāyate, 135.
bhāram, 383.
bhāvati, 136.
bhavanū, 371.
bhave (Mahāv.), 109.
bhavel, 122.
bhaveyyā, 109.
bhasman-, 263, 266.
*bhāvam, 375.
bhāhi, 176.
bhikṣu, 126.
bhīṣma, 262, 265, 266.
bhūjaḥ, 383.
bhūjam, 383.
bhūje, 383.
bhūjopapīdam, 379
bhū, 176, 264.
bhūtva, 375.

*bhūya, 375.
bhūyaḥ, 117, 122.
bhūyam, 371.
bhūyāt, 107, 122.
bhūyam, 120.
bhūyāsam, 120, 121.
bheh, 135.
bhojambhojam, 367, 375.
bhrāyate, 135.
*bhrāmam, 376.
bhriyād, 122.

maṁsi, 121.
maṁsiṣta, 121.
*maksam, 385
maṇḡalākāram, -ikāram,
369.
māteḥ, 215.
madhudoghām, 371.
madhudoha-, 371.
madhudoham, 376.
man-, 390.
mandam, 379.
*mardam, 376.
mahāñ, 178.
mahīṣmatī, 263, 266.
mahīṣvantam, 266.
mahyam, 272.
mā, 141, 142.
māmsiṣthāḥ, 121.
mārjāra-, 262.
māsapeṣam, 377.
māhi, 176.
mīḡhā, 177.
mukṣiya, 121.
mucīṣtā, 121.
muṣṡiḡhātām, 378.
muṣṡiparāmarṣam, 370.
mūlakopadamṣam, 375.
mūlakenopadamṣam,
375.
mrḡgībhāvam, 379.
mrṇālabhañjam, 377.
me, 141.
mókam, 360.
*mokam, 382.

yajante (sma), 364.
yājīyān, 48.
yathā°, 371.
yathopapadam, 371.
yathopapātām, 371.
yathopapādām, 371.
yathopapāmbham, 371.
yathopasmārām, 371.
yandhi, 175.

yāmam, 383.
yahim (Mahāv.), 272.
yāti, 257.
yāna, 124.
*yāyam, 374.
yāvachhesam, 371.
yāvajjiva°, 376.
yāvajjivam, 359, 371,
373, 375, 376, 380.
yāvajjivena, 376.
yāvakkāmam, 371.
yāvadvēdam, 375.
yāṣiṣta, 121.
yāhi, 176.
yudh-, 176, 383.
yūdham, 383.
yudhé, 383.
yuvodhi, 176.
yōdhi, 175, 176.

raksam, 385.
randhi, 175.
raṣmi-, 262, 263.
rudānti, 50.
rudhrā-, 177.
rurumāram, 378.
roda-, 370.
rōditi, 50.
rōhita-, 177.

latānupātām, 378.
labheyā, 109.
labheya(m), 109, 110.
labheyu, 109.
luḡnaprapluḡna-, 388.
leham, 360.
lopam, 360.
lopamlopam, 378.
lōlūyam, lōlūyam, 374.
loṣṡaghātām, 377.

vacyāt, 122
vatsāḥ, 275.
vadhuh, 177.
vanōti, 276.
vamrā-, 124.
vayām, 141.
varadam, 376.
vareyām, 382.
vareyāt, 382.
*vargam, 382.
*varjam, 371, 372, 376,
382.
vardbeta, 108.
vārsman, 270.
vaṣ-, 383.

- vastraknopam, 378.
 valika-, 378.
 valikasamlānam, 378.
 vāsyah, 47.
 vāsyasī, 47.
 vāsyān, 47.
 vājambharāḥ, 382.
 vājambharām, 382.
 vātanāmāni, 380.
 vāpam, 370.
 vāramvāram, 376.
 vāsam, 376.
 Vāsisthāho (Mahāv.), 114.
 vigṛhya, 366.
 vigrāhām, 360, 363, 385.
 vicinnābhavilāyam, 378.
 vid-, 383.
 viduṣī, 47.
 videvam, 368.
 viddhī, 175.
 vidmā, 388.
 vidmāne, 386.
 vidyutpraṇācam, 378.
 vidyutsampātām, 376.
 viparyāsam, 386.
 vipreham, 382, 383, 386.
 vipradarcam, 378.
 vibhājām, 384, 385.
 vimuñcate, 363, 369.
 vimuñcam, 382, 385.
 vimókam, 360, 363, 368, 369.
 virapcam, 381.
 virebham, 385.
 vivartayi (Mahāv.), 109.
 vividdhī, 175.
 viçṭam, 384.
 viçva, 132, 261.
 Viçvakarman, 132.
 Viçvāntara, 132.
 Viṣnu-, 273.
 Viṣnuçruta-, 121.
 vismaya-, 263.
 vismar-, 263.
 vihi, 176.
 vihi, 176.
 vṛdhi, 176.
 vṛstīm, 380.
 vṛṣṇi, 273.
 vekam, 382.
 vēti, 51.
 vedat, 216.
 vēdati, 216.
 vēdathah, 216.
 vocet, 122.
 vyatisaṅgam, 363.
 vyātisajati, 363.
 vyatihāram, 368.
 vyatyāsam, 364.
 vyānti, 51.
 vyābhakṣata, 364.
 vyavagrāham, 363.
 vyavānām, 362.
 vyāhavam, 365.
 vyuddhāram, 366.
 vyuparamam, 359.
 vrātām, 381.
 çams-, 370.
 çamsam, 360, 369, 370.
 çamstavaya-, 365.
 çak-, 383, 385.
 çagdhī, 175.
 çakyea (Mahāv.), 109.
 çānke, 112.
 çatatārham, 371.
 çatatārham, 371.
 çatruhan, 121.
 çamam, 374.
 çarad-, 146.
 çasyete, 364.
 çādhi, 175, 177.
 çiçādhi, 176.
 çiçihī, 176.
 çūnaḥ, 215.
 çubha-, 117.
 çubhāḥ, 383.
 çubhamyā, 383.
 çubham, 381, 383.
 çubhā, 383.
 çubhé, 383.
 çuskapesam, 378.
 çṛṇudhī, 176.
 çṛṇuhī, 176.
 çnathihī, 175.
 çmaçāna-, 263.
 çmaçru-, 262, 263.
 çyēnāvapātām, 377.
 çrāvaṇçrāvām, 379.
 çrāvaka, 127.
 çrudhi, 137, 176, 177.
 çreyah, 117.
 çleṣma, 265.
 sá, 142, 406.
 samvatsarātyāsam, 370.
 samvārgam, 388.
 samvraçcam, 361, 365, 382.
 samsthambhā-, 367.
 samsthambhā-saṁsthambham, 367.
 samsthambham, 367, 368.
 samsthambhe-s, 368.
 sákthi, 159, 260.
 saktihnāḥ, 259.
 samkártam, 361, 365.
 samkṣepam, 378.
 saṅgam, 382.
 samghāta-, 367.
 samghātām-samghātām, 367.
 samghālām, 367, 368.
 samghāté, 367.
 sacc, 219.
 satī, 47.
 satyābhūyam, 371.
 sādām, 383.
 sadṛghbhāvam (bhāvam), 360.
 sadṛghbhāvam, 370, 371.
 samtatam, 363.
 sāmītatām, 363.
 samtānam, 378.
 samavahāram, 371.
 samānātra, 362, 363.
 samārōham, 362, 367.
 samāsam, 361, 363, 366, 372.
 samāhāya, 366.
 samāhāram, 366.
 samūdhām, 387.
 samūlakāsam, 377, 379.
 samūlaghātām, 378, 379.
 samūh-, 388.
 samóham, 387, 389.
 sampādām, 367.
 samprçham, 382, 386.
 sampradāya, 366.
 sampradāyam, 362, 366, 368.
 sampraddāyam, 386.
 samplavamplāvam, 370.
 samplomnāya, 370.
 sambhūjām, 384.
 saṅgam, 382.
 saṅgāṇ, 178.
 sārpaṇi, 254.
 sarvakāsam, 377.
 sarvagrāsam, 377.
 sarvahāram, 377.
 savyām, 363.
 sahasrapoṣām, 369.
 sāhi, 176.

sísarti, 254.	snuṣā, 261, 263.	svāmi-, 261.
sīdati, 177, 384.	spr̥dhi, 176.	svāhākaroti, 369.
subhakathāvinodam, 378.	smar-, 261, 263.	svāhākaram, 368.
sūnóh, 215.	smarati, 263.	
*sekam, 382.	smāram, 360.	han-, 176.
sorostādam, 377.	smaramsmāram, 377,	hanti, 220.
skand-, 389.	379.	hanmi, 220.
sku-, 368.	smita-, 263.	hanyāt, 108.
stāna, 405.	smrtih, 265.	harmyā-, 177.
stanasambādham, 377.	s(i)yāh, 108.	hastagrābhā, 177.
stanihi, 51, 175, 177.	s(i)yāt, 108.	hastagrāham, 379.
staveta, 122.	sruvapūram, 370.	hastarodham, 378.
stukāsārgam, 370.	svadātu, 111.	hastavartam, 378.
stuvita, 122.	svaposam, 378.	hā-, 368, 371.
stuhi, 176.	svayam, 272.	hāramhoram, 378.
stūyād, 122.	svargam, 261.	hīnuhi, 176.
stryādivyatyāsam, 370.	svasār, 261.	hima-, 146.
sthām, 383.	svasāpām, 261.	hotavyām, 365.
*(s)thāyam, 374.	svādumkāram, 374, 375,	hyaḥ, 117.
snā-, 263.	378.	
snāti, 51.	svādvi, 47.	

PRĀKRIT.

aam, 114.	amhe, 263, 264, 268.	ialoke, 114.
aṃsi, 262, 264, 267.	ayam, 114.	ichitaye, 110.
aṃsu-, 262.	alocayisu, 118.	iti, 111.
akattha, 119.	avatrapeyu, 118.	
akamha, 119.	avahāmīti, 111.	upahanāti, 111.
akasmā, 112, 265.	asa, assa, 107, 112.	umhatto, 272.
agamittha, 119.	asu, assu, 107, 112,	umhehim, 272.
agamimha, 119.	118.	uyanaspī, 262.
agarajusa, 270.	astī... asti, 113.	uyānasi, uyyānassi, 262.
aggimmi, 267, 269.	asmi, asvi, 265, 269.	
aggissa, 270.	assuttha, 119.	ekatalaṣi, 265.
athasi, 267.	assumha, 119.	ejjāhi, 118.
aḥhava, 261.	aḥam, 114, 115, 119.	etasi, 267.
atā, 265.	aḥati, 113.	
athamhi, 262.	aḥamsu, 118.	kaṇha, 261, 264.
adhigacheyā, 112.	aḥum, 119.	karejjā, 107.
anāyutiya, 117.	aho, 114.	karejjāsu, 118.
anusāsāmi, 111.		kasam, 119.
apakareya, 113.	ānamṇam, 110.	kaṣaṇa-, 261.
apakareyati, 111.	ānaniyam, 110.	kaṣiṇa-, 261.
apakaroti, 111, 113.	ānaneyam, 110.	kahim, 272.
apakaleti, 111.	-āyutike, 117.	kiti, 112.
aphākā, 265.	ārabbisu, 118.	kucchimhā, 270.
aphe, 265, 267.	ālabbheham, 114, 116.	kujjā, 107.
apheni, 265, 271.	ālādhayantu, 111.	kumāla, 117.
aphesu, 265.	ālādhayevu, 117.	kuya, 109.
abhuvasu, 118.	āvasayīye, 110.	kulāhi, 271.
abhyumṇamayeham,	āvuti-, 117.	kulāhim, 262.
114.	āsīnava-, 261.	kuvvejjā, 107.
ampha (aspha), 272.		kūvammi, 267.
amhi, 267, 268.	ia, 114.	kedummi, 267.

- gachema, 118.
 gacheyam, 109, 114, 115.
 gatāmi, 264.
 gahapatino, 270.
 gahami, 264.
 gimha, 263.

 cari, 109.
 care, 108.
 carea, 109.
 citṭhai, 176.

 janantū, 111.
 jānamtu, 118.
 jāneyu, 118.
 juñje, 107.

 nḥusa, 263.

 tam, 265.
 tamsi, 270.
 taphā, 265, 267.
 tammi, 264.
 tamhi, 264, 268.
 taççim, 262, 267.
 tassa, 268, 269.
 tassim, 262, 267, 268, 269, 270.
 tā (ta), 265.
 tī, 111, 112, 113.
 ti ti, 112.
 Tīṭvāla, 112.
 tirami, 270.
 tisteṇa, 118.
 tupaka, 265.
 tuphe, 265.
 tumpha (tuspha), 272.
 tuha, 272.
 tesam, 269.
 tesu, 269.

 dakhatha, 111.
 dipayami, 111.
 dipayema, 111.
 dekhata, 111.
 dejjā, 127, 108.
 dhayeyu, 109, 117.

 nagarassa, 270.
 nagare, 269.
 namo, 271.
 nav-, 271.
 nāyāsu, 118.
 nikramatu, 117.
 nikhamamtu, 117.

 nikhamiṭha, nikhami-
 tha, 118.
 nikhipātha, 111.
 Niyammi, 264.
 niyātu, 117.
 nivaṭ[e], 113.
 nivaṭeti, 113.
 nivaṭeya, 111, 113.
 nivaṭeyati, 111, 113.
 nivaṭeṇā, 113.
 nīkhamāvu, 117.
 nhā-, 263.

 pakameyu, 116.
 pamkhi, 262.
 paṭipajeya (ā), 111, 112, 113.
 paṭipajeyati, 111, 113.
 paṭipādayeham, 114.
 pariṇar, 109.
 pariharetha, 118.
 palakamātu, 111.
 polibhasayisam, 119.
 palyovadātha, 111.
 pavate, 270.
 Pāṭaliputā, 270.
 pāpunāti, 116.
 pāpunātha, 111.
 pāpuneṇu, 116.
 pāpunevū, 111.
 pāpotave, 116.
 pāpovā, 117.
 pāṣaḍaṣi, 265.
 puttādo, 269.
 puttāha, 269.
 puttāhi, 269.
 puṣa, 267, 270.
 pūjetayā, 110.
 petakino, 270.
 prāpuṇati, 116.
 pramuni, 271.

 bambhana, 264.
 Bahassadi, 266.
 bādāpetha, 118.
 bābhana, 264.
 bāmhaṇa, 264.
 Bippha, 266.
 bramāṇa (brammaṇa), 264.
 bhappa-, 266.
 bhamemsu, 118.
 bhayeya, 109.
 bhayo, 117.
 bharai, 263.
 bhava, 113.

 bhaṭṭalakāho, 114.
 bhassa, 263, 266, 270.
 bhāsa, 263, 266.
 Bhiappai, 266.
 bhe, 264, 272.
 bhotu, 118.

 mamsu-, 262.
 majjāra-, mamjāra-, 262.
 mamiyāye, 115.
 maye, 265.
 masāṇa, 263.
 maha, 272.
 Mahamukhisa, 270.
 Mahissadi, 263, 266.
 māniṣu, 118.
 mi, 264, 267.
 mo, 264.
 Moragirimma, 270.
 Moragirimha, 270.
 mho, 264.

 yāti, 117.
 yāvu, 117.
 yūjevū, 111, 112.
 yeham, 114, 115.

 rassi, 263.
 rāje (rajye), 270.

 labhatha, 119.
 labhāma, 119.
 labhetha, 119.
 labhema, 119.
 lahiye, 110.
 likhāpayātha, 111.
 likhitam, 113.
 logammi, 264.
 loge, 267.

 va... va, 113.
 va (vā), 265.
 vae, 107.
 vadheyā, 112.
 vasesu, 109, 116.
 vasesvū, 111.
 vāummi, 267.
 vijitamhi, 262.
 vidisāto, 270.
 vimhaa-, 263.
 vivāsavātha, 111.
 vivāsāpayāthā, 111.
 viçpa-, 261.
 vissarai, 263.
 viharanri, viharanhi,
 264.

vu, 117.	siya, 109, 113.	spasuna, 261.
Vedisā, 270.	siya va, 113.	smi, 264.
Vesabhuno, 270.	siyāti, 114.	srunāru, 117.
vraceyaṇi, 109, 114,	siyasu, 112, 118.	svadi, 265.
115	siyā, 107, 111, 112,	svayaṃ, 115.
	113, 118.	
ciyā, 113.	* siyāti, 111.	hakaṃ, 115.
cuha, 117.	siyum, 107.	hamñeyasu, 118.
cruneyu, 109.	sukhayāmi, 111.	hamā, 115.
	sukhāpayāmi, 111.	hamiyāye, 115.
siyā, 112.	sunhā, 263.	habati, 113.
sebhō, 117.	sumar-, 261.	humso, 119.
sehu, 117.	sumarai, 263.	huvāti, 111, 113.
seho, 117.	sumi, 261, 264.	huveyā, 112, 113.
	susā, 263.	huveyu, 112, 116.
sakamunino, 270.	susāṇa, 263.	dusu, 118, 119.
sadhu, 117.	susumsera, 117.	ho-, 107.
samayāra, 109.	susūsātu, 111.	hojā, 107.
samusari, 109.	suhammi, 264.	hojjāham, 116.
sarai, 263.	se, 110.	hojjāhi, 118.
savapāsaṇḍatim, 113.	seyathā, 110.	hoti, 118.
sāvapayāmi, 111.	spagraṃ, 261.	hotu, 118.
sia, 109.	spamikena, 261.	

PALI.

amśa-, 262.	ham), 115.	tamhi, 264, 270, 271.
amsi, 262.	kāmāhi, 271.	tasmim, 271.
abhihatthum, 391.	kayirā, 107, 109.	tassa, 261.
amha(n)-, 270.	karahici, 271.	tahim, 272.
amham, 272.	kare, 109.	tittie, 109.
amhi, 264.	kareyya, 109.	titttheyya, 109.
amhe, 264, 272.	kareyyāmi, 116.	tissam, 269.
ayam, 114.	kāsāva, 116.	tissā, 269.
asma(n)-, 270.	kudha, 271.	tumham, 272.
asmi, 264.	kuriyā, 107.	tumhe, 272.
asme, 264.	k(u)va, 271.	tuyham, 272.
assa, 216, 261, 262.	kuvaṃ, 271.	
assu, 116, 261.	kuha, 271.	damseti, 262.
assamutthika, 270.	kuhan, 271.	dajjam, 109.
aham, 115, 116.	kuhim, 271.	dajjā, 107, 109.
ahme, 115.		dajjāsi, 109, 110.
	gaccheyyātha, 116.	dajju, 109.
iccheyyāmi, 116.	gachema, 116.	datthū, 391.
idha, 271.	gimha-, 263.	dade, 107.
idham, 271.		dadeyya, 107.
	care, 109.	dasseti, 262.
uttarāpathaka, 271.	careyya, 109.	dīpayema, 116.
uttarāhakā, 271.		de-, 107.
usumā, 261.	janeyyāsi, 116.	deyyam, 107.
	janeyyāham, 115, 116.	deyyāsi, 110.
etarahi, 271.	jaleyya, 116.	
	jānemu, 118.	dhams-, 262.
kaṇha-, 261, 264.	jivagāham, 379.	
kathāham (katham a-		nandeyyāham, 115.

nam-, 271.	yassam, 269.	Veṭhadipa, 273.
nāvaṃ, 271.	yassā, 269.	Veṇhu, 273.
nhā-, 263	yāya, 269.	vyākareyyaṃ, 116.
	yāsam, 269.	vyākareyyāsi, 116.
pakkhi, 262.	yāsu, 269.	
pappomu, 118.	yāhi, 269.	sabbadhi, 271.
Pasenadi, 176.		sabbadhim, 271.
pāpune, 271.	raṃsi-, 262.	sarati, 263.
pāpuṇeyyāma, 118.		sahasammutiṇṇā, 272.
puccheyya, 116.	labhāmhe, 116.	sahasambuddha, 272.
	labhe, 109.	sāreti, 263.
brumetu, 118.	labhetha, 116.	sikkhema, 118.
bhaṇe, 109.	labhema, 116.	sita-, 263.
bhaneyya, 109.	labheyyamhe, labheyy-	siyā, 109.
bhadde, 116.	yāmhe, 116	siyā(m), 109.
bhayāhi, 271.	labheyyāmi, 110.	siyu, 109.
bhasma(n)-, 270.	labheyyāsi, 110.	sunhā, 263.
bhāse, 109.	labheyyāhaṃ, 116.	sunāti, 117.
bhāseyya, 109.	labheyyu, 116.	sunisā, 261, 263.
bhiyyo, 109.		sumarati, 263.
bhimsa-, 262.	vareyyāhe, 116	seyyathā, 110.
bhiyyo, 117.	vasemu, 118.	seyyo, 109, 117.
mayham, 272.	vādeyyāma, 116.	
massu, 263.	vimhaya-, 263	hiyyo, 109, 117.
mihita-, 263.	vissarati, 263.	
	viharemu, 118.	

APABHRAṂSA.

gantu, 391.	ghettu, 391.	hā, 115.
gimbha-, 263.	haū, 115.	

BRAJ.

haū, 115.	hā, 115.
-----------	----------

HINDI.

ham, 263, 264.	rassā, 263.	rassi, 263.
----------------	-------------	-------------

MARATHE.

atā, atlā, 267.	gīm, 263.	Viṭhobā, 263.
āmhi, 262, 264.	nahāṇē, 263.	visarṇē, 263.
īṭ, 273.	rassā, 263.	vīṭ, 273.
kānhū, 264.	rassi, 263.	sūn, 263.

GUZRATI.

ame, 264.

BENGALI.

āmi, 264.

SINDHI.

asī, 263, 264.
ghīm^a, 264.nūh^a, 263.
bhāsu, 263, 266.

PENJABI.

asī, 263.

assī, 271.

nhū, 263.

LAHNDA.

assī, 263.

KAÇMIRI.

as^t, 263.
Braswār, 266.pōš, 266.
sōn^a, 271.

PRASUN.

asē, 263.

KATI.

gris, 263.

ima, 264.

GAWARBATI.

ama, 264.

PAŠAI.

hamā, 264.

WAIGELI.

burbura gurrush, 263.

ŠINA.

asā, 264.
asē, 263, 264.beh, 264.
bē, 264.užu, 127.
žač, 127.
žigō, 127.

MAIYA.

asā, 263.

zā, 263.

KALĀŠĀ.

drīga, 127.

KHOVAR.

grisp, 265. ispa, 265. ispusār, 261,

SINGHALAIS.

apa, 272. mā, 272. tā (tō), 272.
api (æp), 265. namə, nañə, 271. tepī, 272.
ap, 272. nuñba (nuba), 272. topa, 272.
baninəva, bainəva. 271. oba, 272. uñba, 272.
gim, 264, 265. sī, 273. yī, 112.

TSIGANE.

ame, 263, 264. biser-, 263. bister, 263.

AVESTIQUE.

a-, 223. ātāpaitē, 395. jīva-, 393.
aētahmi, 270. āpente, 276. jīvam, 393.
aiwi.iritim, 401. āstāraitī, 395. jum, 393, 394.
aiwi.γžāra-, 396. āstārayantəm, 401. tačintəm, 400.
aiwi.γžārəm, 396. āstārayantīm, 401. tap-, 395.
aiwi.draog-, 398. āste, 399. tanu, 203.
aiwi.druxtəm, 397, 398. āh-, 401. taradāt dāman, 130.
aiwi.naptīm, 401. isōiθe, 398. tarō yārə, 146.
aiwi.vantīm, 401. upaētəm, 401. -tāpa-, 396.
airištəm, 394, 400. upamaiti-, 134. tāpaya-, 396.
adairī, 127. upa.maitim, 401, 402. tiγri, 195, 196.
aškəm, 399. upa-man-, 134. dar-, 397.
apəm, 396, 400. upa.skamba-, 399. darəga-, 393.
apayeili, 276. upaskambəm, 398, 399. darəgam, 393.
aframərantəm, 399. upasraotar, 127. dārəya-, 397.
anaēšəm, 397. uzjāmōiθ, 395. dāru, 126.
anāstəratəm, 394, 400. karšta, 128. dərəta-, 397.
ayantəm, 400. kərəta, 128. dərətəm, 397.
ava-jasəntō, 400. gūzrā.sanha-, 398. dim, 398.
avantəm, 394. γžar-, 395, 396. duš-, 396.
arəša-, 128. γžāra-, 395. dužbərətō (dužbərəntō
asan-, 133. γžārəya-, 396. 396.
asānaēna-, 133. jaiđī, 176. draogam, 397, 398.
ast-, 259. jāma-, 395. drājo, 402.
astam, 259, 400. dru-, 126.
astō, 259. dr(u)va-, 126.
asrutəm, 397. drūm, 394.
azdəbiš, azdibīš, 259.
ah-, 401.

θwəresaiti, 399.	nidaithyan, 398.	sru-, 127.
θrixšaparam, 400.	nōit, 223.	
		zanga-, 256.
paiti.sanha-, 398.	masyā, 47.	zgəresna, 129.
paiti.sanhəm, 397, 398.	masyehi, 47.	zdi, 259.
pasu-, 403.	masyō, 47.	
	Mazisvant-, 266.	haosafnaēna, 132, 133.
barəntəm, 399, 400.	mərəta-, 128.	haosafnaēna.saēpa, 132.
bərətəm, 397.		haxti, haxtayā, 259.
bərəzant-, 328.	yaonəm, 399.	havana, 133.
	yāra, 146, 147.	harəz-, 128.
fraḍāta, 134.	yārədrājō, 146.	-hiḍa-, 177.
framarəntəm, 399.		hu-, 396.
fraskamba-, 399.	vaēnəmnəm, 400.	hu.irixtəm, 396.
frastərətəm, 397.	vanhānəm, 399.	hubərətəm, hubərətā,
frašaēka-, 395.	vavazānəm, 399.	hubərətō, 396.
frašaēkəm, 394, 395.	vazya-, 130.	huframərətəm, 396.
frašičanti, 394, 395.	vāšəm, 399.	hufrayaštəm, hufrayaš-
fra-haēk-, 395.	vohu.bərətəm (vo hu-	təm, 396.
frahixta, 395.	bərətəm), 396.	hurixtam, 396.
fšar-, 404.	vohunīm, 394, 395.	hōi, 406.
fšarma-, fšarəma, 403,		hvastəm, 396.
404.	sanha, 398.	
fšu, 403.	sard-, 146.	x'ar-, 395.
fštāna-, 405.	-šapta-, 398.	x'āra-, 395, 396.
	-ščimbaya-, 398.	x'ārāya-, 396.
nairyō.sanha-, 398.	star-, 395.	x'ārəmnō, 395.
ni-, 127.	-stāra-, 395.	
nijātəm, 397.	sraēšyeintīm, 401.	

VIEUX PERSE.

abičariš, 182.	duruva-, 126.	viθbiš, 182.
A ^h uramazdā, 212.		
	būmi-, 212.	šaiy, 406.
xšāyaθiya-, 212.	naiy, 223.	hubrlam, 396.
		hufrastam, 396.
dah-, 212.	māniyam, 182.	
dipi, 214.		
duruxtam, 398.		

MOYEN-PERSE.

pa(t), 205.	šārs-, 404.	šrāsənāθ-uš, 404.
pēš, 186.	šārsānd, 404.	
pistān, 405.	šārsiṇi, 404.	
puhr-i-puhr, 186.	šrāsən, 404.	

PEHLEVI.

aḍar, 127.	alak, 207.	ambaštān, 198.
af-gandan, af-kant, 206.	'ama-, 192.	andar, 185, 192, 193.

anik, 191.	hačadžar, 127.	pur, puhř, 194.
anod, anoy, 208.	harv, 200.	pus, 184.
apar, 206.	hıl, 206.	
asğar, 205.	hiştan, 206.	raftan, 203.
asp, 204.		rasitan, 201.
ataše, 203.	ispur, 129.	raz, 200.
avaron, 204.	ispurēy, 129.	roč, rož, 184, 199, 210.
asin, 133.		
ama-, 185.	ka-, 191.	sal, 208.
	kámistan, 205.	sar, 206.
bay, 192.	kirtan, 204.	saxvan, 202.
bambišn, 202.		spur, 129.
banbišnán, 185.	ma, 185, 191.	staxr(a), 193.
banuk, 202.	máh, 184, 199, 210.	šah, 184, 201, 210.
band-, 192.	mart, 194.	šahán, 185.
bayen-, 194.	mas, 184, 199.	šarm, 403, 404.
be(d), 185, 194.	meh, 199.	šav-, 184, 191.
burtan, 199.	mör, 124.	šut, 191.
	muhritan, muhrenitam,	
če, čeh, 185, 201.	198.	ta, 204.
čis, 185, 202.		tak, 197, 204.
	nam, 208.	tir, 196.
danistan, 199.	ne, 185, 200, 205.	Tire, 195.
dar, 193.	ném, 204.	
daryōš, daryōš, 126.	nev, 184, 198.	uz, 200.
dast, 199.	nigōšag, 127.	
dāštane, 196.	ni-hatan, 197.	vah, veh, 208.
datan, 199, 203.	nišast, 185.	vazurk, 184, 206.
dev (daēva), 207.	nišastan, 199.	vistan, 207.
diper, 204, 214.	niviştan, nipiştan, 200.	viturtan, 204.
ditan, 196.	niyōšag, 127.	vyak, 192.
drahm (zuzu), 196.	nun, 185, 200.	
Dumbāvand, 134.		xanak, 193.
	o, 185, 204.	xar, 196.
eč, 205.	od, 208.	xri-, 196.
estatan, 197.	opastan, 203.	xvandan, 200.
	ömēt, 133.	xvar-, 185.
frasang, 128.		xvarna, 195.
frestatan, 207, 208.	pad, 205.	xvartan, 191.
	pas, 185, 191, 193.	xvastian, 194.
gas, 192.	patan, 203.	xvat, 203.
gokasan, 207.	pati, 205,	xvatay, 202.
grif-, 184.	pay, 205.	xvepaš, xvepat, 203.
griftan, 191.	pitar, 191.	xveš, 185, 203.
guftan, 202.	peš, 201.	
	pölawatēn, 132.	

PĀZEND.

azēr, 127.	farmān nyōxš, 127.	ömēd, 133.
------------	--------------------	------------

PERSAN.

āhān, 133.	Damāvand, 134.	dilāvar, 126.
	darvīš, 126.	

anôr, 124.	šarm, 403.	umēḍ, ummēḍ, 133, 134.
	šāh, 131.	umēḍ-vār, 134.
ōmēḍ, 133.	šāh-isparam, 131.	
	šāh-maryarīt, 131.	zēr, 127.
pašlam, 399.	šāh-muhra, 131.	
pistān, 405.	šāh-rāh, 131.	

AFGHAN.

ōspana, ōspina, 132, 133. umīd, 133.

BELOUTCHI.

āsin, 133.

PAMIRIEN.

spin, 133.

KURDE.

hāsin, 133.

MUNDJĀNI.

šfār'm, 403.

SARIQOLI.

vez, 130.

OSSÈTE.

afsan, 133.	ḍāla, ḍaliya, 127.	muljug, 124.
afsarm, 403.	maljig, 124.	wāz, 130.

YIDGĀ.

murgāh, 124.

SCYTHE ET SARMATE.

Chorsari, 129.	οσπιν-, 133.	Xoσas, 129.
	Οσπινμαζος, 133.	Xoσσoσs, 129.
Κασαnos, 129.	ουμση(δ)-, 134.	
Καρσas, 129.	Ουμσηουαρος, 134.	

SAGE.

duskaḍara, 128.	muḍa, 128.	ṣṣāvā, 127.
duṣkara-, 128.		
	paḍā, 128.	tcahaulasama, 128.
kuḍa, 128.		

SOGDIEN.

βrp'n, βrp'z, 130.	βs'nγ, 128.	βz'yk, 130.
βn'yk, 129, 130.	βtm-, 128.	

čnsty, 130.	"n't, "n't, 124.	šfrsnt-q', 404.
č'šr-, 127.		šmn, 126.
č'šrčyk, 127.	-prkr, 132.	'šk'rt, 124.
	prmnptywš'k, 127.	'ššh, 128.
γβs-, 130.	prn'n ptywš, 127.	'štnh, 405.
γwrs, 129.	prnr, 130.	
γwt'w, 131.	prs-, 128.	tr'ypw, 130.
	prtm, 128.	t'y'yčk-, 131.
šr-, 127.	prtr, 128.	'tšrmn-, 'tšrm, 130.
šrym-, 126.	prw'st, 128.	"tn'y'lkwtyn[y'], 131.
šrywš'k, 126, 127.	pr"γ'zšt, pr"γznt, 124.	"tršn, 130, 131.
šrz, 126.	ps-, 128.	"trwrtn, 124.
š'rwk-, 126.	ptywš'k, 127.	
š'rwβ-, 126.	ptšk'np, 399.	r'βž, 130.
	ptywšnyt, 127.	
fsx, 128.	pym's'r, 131.	wγ'rš-, 128.
ftm, 128.	pyrnm's'r, 131.	w-xš, 128.
ftr, 128.		wyspyš'r'k, 132.
	qt'ny, 128.	Wyšprkr, 132.
-kr, 132.		wyt'wr, 130.
krt, 128.	r'y, 130.	w'ty (wnty), 124.
kšt-, 128.		
kšt'yčkry', 128.	sn'm, 125.	ynnh, y'nh, 124.
kt, 128.	spwny'q, 129.	
'krt'ny, 128.	spwrny'q, 129.	zār, 125.
	s'm, 125.	zmwrč, nmwrč, 'mwrč,
'mwrč, 124.	s'm, 125.	124.
	'spnyn-, 133.	zyw'yrt, 131.
nγ'wš'k, 127.	'spnynkwč'k, 133.	"znwnt, "z'wnt, 124.
nns, n's, 124.	'spnynčh, 133.	
nqty, 128.	'spnyn'y, 133.	žym-, 126.
nyw'yrt, 131.	'spwrn-, 129.	žūkiyā, 126.
nšk'rt, 124.	šš'r, 403.	žy'wr, 126.
n'krt'k, 128.	šš'rm'k (?y), 403.	žwβ-, 126.
n'r'nk, n'r'k-, 124.	šfrs-, 403.	žwγ- (m'n), 126.
'ntrwrtn, 124.	šfrsm-q', 404.	žwxšq, 126.

YAGNÓBI.

ikta, 128.	pun, 129.	van, 129.
------------	-----------	-----------

LANGUE TOKHARIENNE.

A kakmu, 61.	A pakku, 61.	B pak, 61.
A kum, 11.	B parku, 328.	

LANGUES CHAMITO-SÉMITIQUES.

SÉMITIQUE.

-ān, 335.	'ab(u), 353.	'amat, 357.
'ab, 357.	aḥ, 357.	

han, 356, 357.
hanin, 353.

bint, 352, 355.
bky, 408.

ham, 357.

'imm, 357, 358.

kblb, 408.

man, 335.

mā, 335.

mī, 335.

qum, 347.

lyly, 409.

bīn, 352, 353, 356.

AGGADIEN.

abu, 191.
adi (adu), 197, 204.
adū, 204.
adū, 200.
aḥu, 211.

'ahātu, 352, 353.
'Aḥūmā, 333.

akālu, 191.
alāku, 191, 203.
am, 194.

amāru, 196.
amātu, 202, 205.
amātum, 202.

amēlu, 191.

ana, 205.

ana-ku, 408.

aplu, ablu, 194.

arḥu, 199.

arkātu, 191, 193.

arku, 191.

asru, asar, 208.

ašābu, 199.

ašarēdu, 206.

ašru, 192.

attanashar, 243.

attanādu, 242.

awēlu, 191.

bābu, 193.

bānū, 194.

bēltu, 202.

bēlu, 202.

binbini, 352.

bīrtu, 193.

bītu, bētu, 193.

blu, 194.

bu'ū, 194.

dabābu, 200, 202.

damātu, 193.

Diqlat, 195.

dupšarru, 204,

ebēru, 204.

eli, elu, 204.

enaḥ, 234.

epēšu, 194, 204.

esēru, 192.

etanamdarū, 242.

ezēbu, 206.

ēdū, 199.

gallū, 207.

garāru, 195.

ḥattu, 211.

ḥāšu, 195.

ibtāni, 242.

ldiqlat, 195.

idū, 199.

iffah, 234.

ilmad, 227, 234.

il(u), 211.

ilu, 192.

imeru, 196.

imḥaṣ, 234.

ina, 192, 193.

ina libbi, 192.

ina maḥar, 206.

ina pāni, 201.

na qirib šadī, 192.

nnaḥ, 234.

inna (idinā), 350.

nni (idini), 350.

ipšah, 234.

iškab, 234.

itsitum, 212.

isbat, 234.

islat, 234.

išātu, iṣāti, 203.

išū, 338.

ištanatti, 242.

ištu, 194.

itamar, 242.

itbal, 234.

kabtu, 206.

kālū, 200.

kalūma, 200.

kamū, 192.

karānu, 200.

kašādu, 201.

kānu, 197.

kāru, 193.

kātu, 199.

kussū, 192.

kušud, 344.

la amātu, 205.

laqū, 199.

lā, 191, 200, 211.

luḥmu, 195.

maḥāru, 196

maḥriš, 206.

maḥru, maḥar, 201, 206

maqātu, 203.

mātu, 212.

māru, 207.

melammī, 195.

mēnu, 339.

minū, 339.

mišlu, 204, 207.

mišlum, 196.

mukinnu, 207.

nadanu, 203.

nadū, 197, 203, 206

namāru, namru, namur-

tu, 195.

napharu, 200.

našāru, 203.

našū, 199.

naṭālu, 196.

nazāzu, 197.

pānu, 204, 206.

piqid, 344.

qablu, 207.

qabū, 200.

qanāqu, 198.

qatu, 187.

qibītu, 202.

rakāsu, 192.	śanāqu, 196	tāu, 409
ramānu, 203.	śa, 201.	te'utu, 409.
ramū, 206.	śarrāni, 188.	
rābu, 199, 206.	śarrātu, 202.	tābu, 198, 208, 211.
rāmu, 205.	śarru, 201, 210, 211, 212.	ul, 191.
rāšu, 196.	śarrūti, 195.	ultu, 200.
rēšu, 206.	šattu, 208.	uptarriš, 242.
rubū, rubātu, 202.	šašāru, 200.	uṣabbūt, 242.
	šānu, 191.	ūmu, 199.
sīsu, 204.	šēpu, 205.	ūšu, usu, 196.
suluppu, 187.	šibi, 207.	
	šipru, 207.	wēlu, 194.
sabat, 3/4.	šumu, 208.	zumri-šu, 203.
sabālum, 191, 196.		zumru, 203.
šarāpu, 196.	tabālu, 199.	zūzu, 196.
šīru, 199.	tāru, 192.	

HÉBREU.

'ahūmai, 333.	hāp ^h ak ^h , 236.	rabbān, 356.
'hīman, 336.	hāp ^h es, 234.	rabbīy, 206.
'hūmai, 336.		rāṣā(h), 235.
'allāt, 353.	iahmūr, 343.	rāṣeb ^h , 234.
'āmā, 331.	īshār, 343.	ribbī, rabbī, 356.
'anāhōt, 331.	kō, 408.	ribbōn, 356.
'asrēkā, 334.		
'ayil, 195.	lailā, 409.	sā'ad, 236.
bālar, 235.	lābeš, 226.	saū, 349.
bānīm, 352.	lāb ^h es, 234.	saūnē, 349.
bānōt, 352.	lāmad, lāmed, 234, 235.	šāk ^h en, 234.
bēn hā'āmā, 357.	lō-, 245.	šāme ^h es, 234.
b'li, 340.	līn, 409.	šātā(h), 235.
b'li, 340.	lō (l'), 345.	
oāhe ^h , 234.	lūn, 409.	šāher, 234.
oēt ^h , 244.	l'kā, 339.	
dābār, 202.	māle (o), 234.	uāi ^h saū, 350.
	mā, 341.	
'el, 331.	mē, 341.	'wy, 409
'elle, 330, 331.	mē, 341.	yagūr-, 228.
'elqīm, 331.	mī, 341.	yākōl, yāk ^h ō(w)l, 228.
ha'al, 349.	n ^h flā, 409.	yākōš, 228.
hēn, 341.	qamtā, 347, 348, 349.	yu(w)k ^h al, 228.
*hitnabbē('), 242.	q ^h lōl, 344.	zōt (z'), 330, 345.
*hitnaššēl, 242.		

ARAMÉEN.

b ^h naīiā, 352.	dappā, 214.	'est, 349.
b ^h nā, 352.	destawad, 242.	

ḥay, 349.	*ṯai, 338.	nəseb, 234r
ʾin, 341.	mai, 341, 342.	ṣau, 344.
ʾiṣtar, 350.	manī, 341.	
ʾin, 341.	mannū, 341.	zāhar, ṣāhar, 343.
ʾinī, 341.		

SYRIAQUE.

ʾāb(i), 339.	kəp ^h en, 234.	šəmen, 234.
ʾāb(i), 353, 357.	l ^h uai, 335.	šəreq, 234.
ʾāb(i), 357.		štai, 349.
bar, 355.	nəsab ^h , 234.	tā, 347.
bar(i), 356.		tə'en, 234.
ber(i), 355, 356.	p ^h əlag ^h , 237.	tubaik, 334.
deṣtaḥ(y), 242	raḥem, 234.	zel, 347.
ēn, 341.	səhed, 234.	

ARABE.

ʾaf ^h au, 346.	ʾab, 338.	dihī, 229, 341.
ʾaʾanā ʾiniḥ, 341, 342.	ā, 333.	ḡī, 330.
ʾaʾamrūh, 340.		
ʾabakranihi, 341.	badaʾa-yabdaʾu, 230.	fahima, 229.
ʾbaata, 332.	badiha, 229.	fariḥa, 229.
ʾabatā, 331, 332.	bahia, bahaa, 229.	
ʾabatāh, 331.	bal, 340.	ḡbəl (juif d'Alger), 81,
ʾabatāhu, 331.	balā, 340.	89.
ʾabati, 356.	balha, 340.	ḡbəlī (maghr.), 89.
ʾabāti, 356.	baliha, 229.	jalasa, 225.
ʾafai(ʾaf fā), 346.	balia, 229, 230, 235.	jarāa, jarāa, 229.
ʾahlan, 337.	banaha, 230.	
ʾahūna, 353.	banāt, 352.	gulāmā, 332.
ʾamahāt, 331.	banūna, 352, 353.	gulāmāh, 331, 333.
ʾamat, 331.	basida, basada, 229.	gulāmāha, 331.
ʾanta, 338.	bašia, 229.	gulāmāhi, 331.
ʾantā, 338.	bataʾa-yabdaʾu, 230.	gulāmāhu, 331.
ʾaqānim, 338.	bapiʾa, 228.	gulāmihī, 329.
ʾarni, 350.	bī-, 229.	ḡabiḥa, 229.
ʾasafāhu, 331.	bihī, 329.	gamija, gamaḡa, 229.
ʾaḡlād, 356.	biā, 340.	gayru mutaʾaddī, 236.
ʾazaidunihi, 342.	bin, 347.	
aʾqūm, 351.		ha, 408.
ā, 331.	cadina, cadana, 229.	haḡihī, 329, 330.
āh, 331, 334.	oiḡtatafa, 241.	hāḡih, 329.
āha, 331, 332, 333.	oiḡhazama, 241.	hāḡihī, 330.
āhi, 331, 332, 333,	oiḡtata(y), 241.	hāḡī, 329.
338.		hi, 329.
āhu, 331, 332, 333,	dehdehī (ʾomāni), 342.	ḡal, 408.
335, 338.	Dumbāvand, 134.	hattā, 408.
āi, 333.	dzād (juif d'Alger), 241.	ḡanānaika, 334.
āu, 333.	dih, 329.	ḡaḡila, 229.

- hasiba, 229.
 hasuna, 227.
 hašiya, 229.
 hazina, 229.
 himār, 343.
 htaj (juif d'Alger), 241.
 hubla' (hublā), 346, 347.
 hublai' (hublā), 346.
 harida, 229.
 hasira, hasara, 229.
 hatifa, hatafa, 241.
 hafidd, 346, 347.
 hud, 347.

 irmi, 350.
 ifala', 345.
 ifali', 345, 350.
 if'alu', 345, 350.
 ilā, 408.
 'ibnum, 357.
 'il, 331.
 'ilāh, 331, 353.
 in, 341.
 'mih, 341, 342.
 'inna, 341.
 i, 341.
 ih, 331, 342.
 -ih, 331.
 'iti, 350.

 kabid, 408.
 kaḍaba, 235.
 kafara, 235.
 kataba 225, 226, 227.
 kibd, 408.
 killin, 336.
 kirš, 408.
 kul, 347.
 kullēn, 337.
 kullin, 336.
 kura', 408.
 kutiba, 228.

 la', la'a, 345.
 labasa, 237.
 labisa, 225, 229, 237.
 lahuma, 229.
 lahi' 'abūka, 339.
 lahisa, 229.
 laisā (laisa), 338.
 laqiya, 230.
 lau, 335.
 lāzim, 239.
 lubisa, 228.

 mahmā, 334.

 mahbatān, 335.
 makrumān, 335.
 māhiia ('omāni), 342.
 mal' amān, 335, 338.
 massa, 230.
 mhūhi ('omāni), 342.
 mitta, 348.
 melf (juif d'Alger), 81.
 mur, 347.
 muṭanna' (muṭannan), 346.
 muta'addi", 236.

 nasiya, 229.
 ntāka (libanais), 241.
 naumān, 336.
 -nāl, 343.

 qabila, 229.
 qaraba, 236.
 qašara, 235.
 qātala, 348.
 qmaḥ (qamh) (juif d'Alger), 81.
 qtul, 343, 347, 351.
 qum, 347, 348.
 qumta, 347, 348, 349.
 qūlū, qūlu', 345.

 rabbāhu, 331.
 rada(y), 235.
 raḡulan, raḡulān, raḡu-
 iin, 336.
 rah, 350.
 rahima, 229.
 rakiba, 229.
 rāmat, ramā, 348.
 rawa(y), 237.
 rawiya, 229, 237.

 sabsabbā, 347.
 saffa, 229.
 sakira, 229.
 salma, 229.
 samia, 229.
 sanahāt, 331.
 saqala, 236.
 sarīta, sarata, 229.
 sa'daika, 334.

 sagara, 235.
 štād (juif d'Alger), 241.

 šahiba, 229.
 šariba, 229, 235.
 šems (šams) (juifs d'Al-
 ger), 81.
 štara (libanais), 241.

 tabia, 229.
 tadayyara, 241.
 tašarra'a, 241.
 takallama, 241.
 talka, 229.
 tasamma'a, 241.
 tašammama, 241.
 tatabbā'a, 241.
 tawassada, 241.
 tašarrafa, 241.
 tālika, 329.
 tfeṛrej (juif d'Alger), 241.
 tgadda, 241.
 ti, 350.
 tih, 329, 350.
 tihī, 329, 341.
 tilka, 329.
 ti, 330.
 tilika, 329.
 tkellaf (juif d'Alger), 241.
 tməšša, (juif d'Alger), 241.
 t'alləm (juif d'Alger), 241.
 trašša (Maghrib), 241.
 ta'ima' 229.
 t'fouwah (Maghrib), 241.

 pakila, 230.

 ugzu, 350.
 uqtūl, 344.
 'uht, 352, 353, 355, 356.
 'ummati, 356.
 ūh, 331.
 -ūhu, 331.

 uarabika, 339.
 ūasala, ūiṣil, 350.
 ūiṣil (arabe de Syrie), 350.
 waliya, 230.
 warīpa, 230.

 ia, 335, 342.
 iaḥmūr, 343.
 iānbū', 343.
 ānaūm, 336.
 yaḥla'u, 230.

yabnaḥu, 230.	zahara, 343	ʿaḥalli, 347.
yahsunu, 227.	zaidān, 336	-ʿmal, 343.
yajlisu, 225.	zaidūn, 336	ʿdw, 236.
yaktubu, 225.	zukima, 228.	ʿalima, 229.
yalbasu, 225.		
yuktabu, 228.	ʿabd, 76.	
yulbasu, 228.	ʿagaban, 336.	

SUDARABIQUE ANCIEN ET MODERNE.

dn, 102.	dt, 102.
----------	----------

MINÉEN.

ka. 407.

MEHRI.

ayḡeb, 231.	ka, 407, 409.	rikob, 231.
aymøl, 231.	kalayni, 409.	
ʿabnā, 356.	kesóbeh, 409	sikor, 231.
	kətōb, 231.	siləm, 231.
bīdaq, 231.		
bitər, 231.	layni, 409.	ṣaybah, 231.
	lišin, 340.	šiləb, 231.
fīdək, 231.	libəd, 231.	
fiqər, 231.	libəs, 231.	šrayn, 408.
	liqəf, 231.	
gaydan, 231.		še, 407.
gaydøl, 231.	metuwe, 409.	
gayfəl, 231.	mīrəḍ, 231.	šebedit, 408.
gaylaṭ, 231.	mīrət, 231.	showu, 409.
gayraḡ, 231.		šuhaut, 404.
	hīfah, 231.	
ha, 408.		tələf, 231.
hīraq, 231.	nībəh, 231.	tiwit, 409.
hu, 408.	nīsəb, 231.	tibər, 231.
hū, 408.		towú, 409.
hwy, 409.	qaybəd, 231.	
habrā, 356.	qayrəb, 231.	taifər, 340.
habrē, 356.	qayzəm, 231.	ṭayrəb, 231.
həyraq, 231.		
ḡaysər, 231.	qeybah, 231.	wīda, 231.
ḡaytem, 231.		wīqa, 231.

QARĀWI.

hc, 408.	ka, 407.	šibdit, 408.
kal' aymi, 409.	še, 407.	te, 409.

SOQOTRI.

boši, 408.	c, 408.	ho'o, 408.
		hō, 408.

ka, 407.
kibšib, 408.

lišhen, 340.

šc, 407.
šerehon (šer'an), 408.
šereš, 408.
šibdeh, 408.

te, 409.
tifher (ṭifār), 340.

LANGUES ÉTHIOPIENNES.

ÉTHIOPIEN OU GUÈZE.

afadfd, afadfød, 85.
änger, 87.

ʾabēsēlōm, 90

ʾaf'al, 103.

ʾanast, 75, 80.

ʾangər, 87.

ʾanta, 338.

ba'ält, 106.

bahr, 76.

bal, 347.

bal'a, 235.

baq'əsa, 232.

barara, 236.

bārōs, 90.

bent, 352.

bəhla, 232.

böhü, 341.

bötü, 341.

dakma, 232.

danāgal, 77.

danaggata, 72.

dangasa, 72.

dənəgəle, 87.

dən.gəl, 86.

əhet, 76.

əlləku, 101.

əmḡəd'ma, 87.

ʾəhet, 76.

ʾəht, 352.

ʾekkīt, 105.

ʾekkita, 105.

ʾəkküy, 105.

ʾəlla, 330, 331.

ʾəllā, 330, 331.

(ʾ)əlleku, 101, 102.

(ʾ)əl(l)ekka, 102.

ʾəllöntü, 101.

ʾəllü, 330.

(ʾ)əngədā, 87.

ʾəntəku, 90.

ʾəntəkü, 87.

(ʾ)əntəkkü, 102.

fāsikā, 90.

gabārī, 104.

gab(b)art, 103, 104,

106.

gab(b)arta, 105.

gabbat, 104.

gab(b)ār, 105.

gabir, 105.

gabr, 76.

gābər, 76.

gəsz, 76.

gəmrā, 339.

gə'z, 76.

gə'za, 232.

ha, 408.

habl, 75.

hag'ala, hag'əla, 233.

hakk'et, 104.

ham'et, 104.

hamsāwi, 86.

həbəst, 75.

həya, 408.

habta, habuta, 233.

hag'əla, 232.

hamma, hamama, 232,

233.

harast, 104.

hasaba, 236.

haşa, hasaşa, 233.

haywa, 233.

hazna, hazana, 233.

hadart, 104.

halast, 104.

halayt, 104.

harya, haraya, 232.

hāməs (hāməs), 86.

hāməsāwi (hāməsāwi),

86.

kawākəbt, 75.

kəhla, hahala, 232.

k(ə)ramt, 103.

k(ə)ramta, 105.

kəramāt, 103.

la, 96.

labasku, 226.

labsa, 226, 231, 232,

233, 242.

laəaka, 231.

lag'əma, 232.

lamada, 235.

ləhqa, 233.

ləhsa, lahasa, 233.

ləhma, 233.

magla, magala, 233.

maləsa, 231.

manbar, 86.

mangəstəka, 87.

man'əs, 81.

marəqos, 90.

marra, marara, 233.

masatt, 104.

masla, masala, 232,

233.

masya, 233.

matna, 233.

mədr, 75.

məhwa, 233.

məhərku, 226.

məhra, 226, 231.

mə'da, mə'ada, 233.

mə'za, 233.

nadāyt, 106.

nagara, 226, 233.

nagarku, 226.

nagast, nagast, 104.

nagāsi, 103.

nagša, 232.

nawāh, 106.

nawāht, 106.

nəgüş, nəgus, 103.

nölöt, 104.

pāsīkā. 90

qaddamt, 104.

qalala, 81.

qalqī, qalqāl. 85.

qaṭṭant, 105.

qayəḥəl, 76.

qələka, 75. 87.

qātala, 81.

qəddəst, 105.

qəddəsta, 105.

qəddūs, 105.

rawja, 232.

rəgēm, 90.

rəosya, 232, 235.

rəḥba, 232.

sakba, sakaba, 232.

sam'en, 74.

saraqṭ, 103, 104.

sarāqī, 103.

satara, 232.

satra, 232.

satya, 235.

sawāsew, 77.

sayyaft, 104.

sənkəsār, 90.

sər'atəka, 87.

sadqa, 232.

šaḡba, 232.

šarabt, 104.

šādəq, 76.

šannāyt, 106.

šaraq, saraq, 76.

šarq, sarq, 76.

šayāt, 106.

šayāṭi, 106.

šayāṭit, 106.

šayaṭt, 106.

taɕamna, taɕamana, 241.

taləka, 242.

tamahhara, taməhra,

242.

tamaṭṭawa, 242.

tamayta, 242.

taqabbala, 242.

tasakma, 241.

tasəɕla, 242.

tasəɕna, 242.

tawafka, 241.

tawarsa, 241.

tazakkara, 242.

ta:adawa, 241.

ta:aqaba, 242.

təfsəht, 76.

ṭababt, tabbabt, 103,

105.

ṭabbabta, 105.

ṭahīb, 103.

wadq, 75.

wəḥṭa, wəḥṭa, 232.

yawāh, 106.

yābrhu, yābrəhu, 88.

yādangəš, yādangs, 85.

yāqtəlu, 87.

yāstanāgər, 84.

yābrək, 84.

yəbəlu, 94.

yəhl, yəḥəl, 84.

yəkl, yəkəl, yıkl, 84.

yəlab(b)əs, 226.

yəlbəs, 226.

yələk, 231.

yələwək, 231.

yəməḥḥər, 231.

yəmhar, 231.

yənag(g)ər, 226.

yəngər, 87, 236.

yəngərū, 87.

yəqəttəl, yəqəṭ(t)el, 81.

zāti, 101.

zāta, 101.

zātti, 101, 102.

zəkka, 102.

zeku, zəkku, 101.

zekkū, 101, 102.

zəntū, 101, 102.

ʿabya, 232.

ʿabbayt, 105.

ʿabiy, 105.

ʿadadd, 104.

ʿaqabt, 104.

ʿaqqabt, 104.

TIGRIGNA.

ʾabō, 356.

ʾaʿšəmti, 77.

daqqʾaddi, 77.

əḥʾli, 77.

falatəwwō, 95.

falatəkukkā, 96.

falatəkuməwwan, 96.

falataʾo, 94.

falatakkā, 94.

falatakkum, 94.

falatanni, 94.

falataṭto, 93.

falataṭəkki, 93.

falataṭənnā, 93.

falata, 93.

falataʾo, 94.

falatəḥum, 96.

falatəkanni, 94.

falatəkäyyo, 94.

falatəkəmmi, 96.

falatəkənaʾo, falatəkənāʾo,

95.

falatəkənāni, 95.

falatəkənni, 95.

falatəkiyyo, 95.

falatəkūḥā, 96.

falatəkumūni, 96.

falatənākkum, 94.

falatənāyyo, 94.

falatno, 95.

falato, 93.

falatuḥum, 96.

falatunā, 96.

fəlatəwwā, fəlatuwwā,

95.

fəlatənā, 94.

fəlatiyyā, 95.

gaḅarā, 92.

gaḅarallū, 97.

gaḅaratəlkā, 97.

gəmal, 77.

gəḅarallo, 97.

habti, 77.

ḥarrāməz, 97.

kasāsi, 105.

kasasti, 105.

kəbbi, 77.

ma-, 77.	qatāli, 77.	yifallaṭ, 92.
magbari, 77.		yifaltu, 92.
magrafi, 77.	ta·aggasa, ta·agsa, 242.	yifaltakkən, 92.
māllasnāhā, 95.	tagābara, 84.	yifaltānnā, 94.
mangaddi, 77.	təbəl, 85.	yifaltāhum, 94.
mangadka, 77.	təfalti, 92.	yifaltōm, 94.
mədri, 77.	təfaltə'om, təfaltā'om, 94.	yiflatanni, 93.
		yiflatkā, 94.
nagasti (naggasti), 105.	təfaltānnā, 95.	yiflatto, 93.
naṣi, 77.		yigəbbar, 92.
nāgar, 97.	ydanāgəs, 84.	yiggabar, 92.
nagarkā, 97.	yəfaltuḥi, 96.	yiggābaru, 92.
nagarṇā, 97.	yggābar, 92.	
nagaru, 97.	yggābər, 84.	'asəmi, 'asmi, 77.
	yiblanni, 94.	
qatalkāyom, 95.	yiblo, 94.	

TIGRÉ.

'abadā', 346.	iāhō, 335.	'ozn, 78.
'ammənnōm 'alkō, 97.		
b-, 98.	kabdə, 78.	qatlo, 97.
		qattəl, 97.
darrəkkō, 97.	labābbes (lebabəs, lebā- bas), 79.	sārəq, 78.
'əgr, 78.	ləḡalləbo, 97.	sələk, 78.
əl-, 98.	lərə'əyyā, 98.	səməṭ, 78.
'əntā, 338.		
'əssəməṭ, 78.	maḥ ābər, 78.	taball' akkā, 98.
'ət təbəl, 85.	men twaddūm, 98.	tkabbátkuwō, 98.
		twálləd-'əlka, 98.
ḥəmz, 78.	nafas, 78.	t'kabbātatto, 98.
	naḥamdaḡkā, 97.	

AMHARIQUE.

abəlt, abləṭ, 88.	ārgəbo, 88.	(¹)əngədā, 87.
absəlo, 88.		ənnāt, 356.
abz, ābzi, 85.	barara, 236.	
agədd, 89.	barr, 77.	gəṭəm, 79.
anhəb, 89.	bərd, 79.	gudəf, g'ədəf, 79.
aqərb, 88.	bifalla gāčaw, 98.	
aqərbo, 88.	bisabər, 98.	ha, ḥa, 408.
'abbāt, 356.		həzb, həzəb, 79.
ābəlto, 89.	ə, 408.	
ābsəl, 88.	əbd, 79.	ingliz, 90.
ābzəto, ābəzto, 89.	ədəf, 79.	
āfṡər, āfəq(ə)r, 88.	əgər, 79.	ka, 407, 408.
āfṡəro, āfəqro, 89.	əhəl, 79.	kabt, 79.
āfsəs, āfəss, 89.	əhəlu, 79.	kəft, 79.
āmasgən, 89.	ənkərət, ənkarət, 79.	k'bar (k'beur), 80.
āmasgəno, 89.	ərgəb, 79.	
āqəñ, 85.	ərgət, 80.	lākalləñ, 99.
ārgəb, 88.	ərṡəb, 79.	ləbs, 79.

lağ, 80.	sattācēh, 99.	yəlaqməllənāl, 99.
mabəl, 79.	səmməntə bərr, 81.	yələkəlləññāl, 99.
malk, 79.	səntə nāčāw, 87.	yələq, 85.
mangəst, 79.	səssət, 409.	yəlunnāl, 99.
masən, 79.	siqʼānattətəh, 98.	yəmasəl (yəmasl), 82.
mədr. mədər, 79, 80.	šəbət, šəmət, 79.	yəmaslāl (yəmasəlāl), 82.
məgəb, 79.	takattala, 242.	yəmaslu, 82.
mənč, 79.	yəlaks, 83.	yəməld, 84.
nafs, 79.	yəmdər hābūr, 80.	yənədəf, 83.
naggarun, naggarunna, 99.	yāns, 83.	yənags, 83.
nagrʼoññāl, 99.	yāqf, 83.	yənakes, 83.
nəfsəna, 77.	yārrəgəb, 84.	yəngarañ, 99.
nanna, nan, 99.	yārrəgəf, 84.	yəngarāč(č)āw, 99.
nədəf, nədf, 79.	yātabq, 83.	yəqalāqəl, 84.
qīər, qēīər, 80.	yəbasəl, 83.	yəqər, 83.
rəgəb, 79.	yədām, 84.	yəqwātər, 84.
rəggət, 80.	yəgadəl zand, 81.	yəsabər, 83.
reṭəb, 79.	yəgadf, 83.	yəst, 83.
sabbara, 98.	yəgadl, yəgall, 83.	yəšəš, 83.
sabbarāčāw, 98.	yəkaft, 83.	yətagəb, 83.
	yələbs, 83.	yətakəs, 83.
	yələmd, 83.	yətaft, 84.
	yələqəm, 83.	yəwasəd, yəwasd, 83.
		yəzanb, 83.
		wanz, 79.

GAFAT.

mósiet, 81.

ARGOEBA.

əmün, 80.	mans, 81.	wuld, 80.
əngər, 80.	moalt, 80.	

HARARI.

asləziu, 78.	gəbr, 78.	qəlbiziña, 78.
atsəgad, 82.	gisti, 78.	šəsti, 77.
bari, 77.	hūhi, 77.	ṭəfər, ṭəfər, 78.
əsagdi nārhu, 82.	nəgəsti, 78.	yasgad, 82.
əsagdi zāh, 82.	nəsgadi, 82.	
faras, 77.	qalbi, 77.	

GOURAGUÉ.

arəst, 80.	ānsət, 80.	ənəst, 80.
asər, 80.	baqər, baqəl, 80.	ərg, 80.
anəst, 80.	bəčəl, 80.	idarg, 83.
arsət, 80.		

ilq, 85.
imasæl, 83.
irq, 85.
isabær, 83.
izanf, 83.

qurf, qwælf, 80.
qwærb, 80.
tasagd, 82.
tafar, 80.

yârafor, 83.
west, 80.
wq̄hæt, 80.

ÉGYPTIEN.

bdt, 154.
bdz, 168.
bhn, 171.
bjf, 293, 294, 309.
hjn, 154, 279, 286, 294, 309.
bjz, 294.
bjz.t, 294.
bndt, 168.
bur, 154, 294.
bntj, 294.
bwt, 291, 294, 295
bj, 294.

d, 157, 289.
dbh, 166, 289.
dgj, 171.
dgz, 307.
dhnt, 169.
dhn-t, 289, 308.
dhr, 161, 166, 289, 303.
di-t, 173.
djdj, 156.
dmj, 289.
dmt, 169.
dp, 289, 294.
ds, 167.
dsr, 289, 299.
dwz, 156, 289, 296, 306.
dwz.t, 280, 289, 295.
dz, 156, 163, 289.
dzr, 171, 289.
d't, 290.

dh', 295.
dbz, 166, 295, 300, 301.
dd (< ddj), 155, 169.
ddj, 155, 166, 171.
dnh, 300.
drt, 155, 169.
dr-t, 289, 301.
dt, 169.
dwj, 169.

d', 155, 300, 304.
d'h, 304.
d'f, 155.
dj, 155.
d't, 169.
fdw, 170.
fkz, 165.
fnd, 168, 293, 301.
fsj, 154, 166, 293, 298.
ftf, 290, 293.
fr, 171.
fj t, 293.

gbj, 295, 307.
gmh, 307.
gna, 166, 307.
grg, 307.
grh, 289, 307.
grj, 307.
gzb, 307.

h, 169.
h, hj, hzj, 307.
hb, 164.
hddw-t, 307.
hd-t, 308.
hnn, 157.
hrp (> hrp), 157, 289, 308.
hrw (> hrw), 157, 289, 308.
h-t, 304.
hz, 308.
hj, 157.
hzp, 303.
hw, 308.

hdw-t, 302.
hfd, 169.
hfz, 293.
hft, 293, 302.
hj, 302.
hkr, 289, 302, 307.
hm, 156, 169.
hmt, 171.

hmt-t, 283.
hmt', 283.
hmk, 156, 286.
hnn, 156, 287, 302.
hntj, 287, 302.
hnw-t, 296, 303.
hn', 169.
hpt, 169, 294, 302.
hr, 167, 169.
hrf, 288.
hrj, 289.
hrjt, 156, 302.
hrp, 294.
htp, 156, 169, 290, 308.

htp-t, 294.
hwj, 302.
hz, 306.
hzw, 302.
h'd, 169.
hb, 156, 279, 295, 304.
hbj, 295, 305.
hbs, 164, 165.
hm, 169.
hmt, 169, 305.
hmt t, 169, 291, 305.
hnm, 166.
hnr, 169.
hntj, 304.
hnw, 164, 169.
hpn, 166, 286.
hp', 304.
hrp, 294, 304.
ht, 156, 169, 279, 305.
htj, 279, 304.
htm, 283, 290.
htp, 290, 294.
hwd, 156, 290.
hwj, 156.
hz, 304.
hnn-t, 287, 304.
hrw, 169.
hj, 166.

- hnt, 157, 164.
 hnw, 157, 287
 hp, 157.
 hpn, 294.
 hrj, 289.
 hrp, 289
 hrp, 289.
 hrp, 294.
 htt, 157.
 ht, 157, 163, 169.
 ib, 158.
 ibj, ibj-t, 294.
 ib, 158.
 id, 164.
 idb, 158, 289, 295,
 309.
 id-t, 309.
 ih, 158, 303, 309.
 ih-t, 303.
 ikn, 171.
 imj, 165.
 inm, 283, 287.
 ipd, 294.
 ipw, 293.
 ip-t, 309.
 irj, 165, 166, 167, 170,
 172, 289, 309.
 irj šmt, 167.
 irt, 158.
 ir-t, 289, 291, 309.
 is, 171.
 išš, 299, 309.
 it, 168.
 ith, 168.
 itn, 168.
 ittj, ittj, 300, 309.
 iw, 158, 165, 166, 167,
 168, 171, 172, 308,
 309.
 iwd, 290, 308.
 iwn, 168, 308.
 iwr-t, 308.
 iws, 308.
 iwt, 308.
 iw-w, 308.
 iw-t, 308.
 i-t, 306, 309
 i'b, 304.
 i'j, 165.
 km, 166, 303.
 km-t, 284, 291, 303.
 kp, 294.
 kt, 290, 303.
 ktk, 303.
 kw, 156
 kwj, 303.
 k, 167, 172
 kš šdmf, 167
 kp, 303.
 k-t, 303.
 k-t, 156.
 k-w, 303.
 kbb, 161, 294, 306.
 kb-t, 163.
 kd, 306.
 kdd, 166.
 kđj, 290, 306.
 k-j-t, 306.
 kn, 171.
 knkn, 306
 knj, 306.
 krš, 299, 306.
 k'h, 306
 k-j t, 306.
 kms, 284
 m, 168, 283.
 md-t, 285, 290.
 mdw, 285, 296.
 mdww, 285, 296.
 mdh, 285, 303.
 mdh-t, 285.
 mdr, 283.
 mdw-t, 285.
 mhr, 284.
 mhnt, 283.
 mht, 156.
 mj, 157, 158, 171, 283,
 284, 309.
 mjn, 284.
 mjnb, 158, 284, 286,
 295, 309.
 mjn, 309.
 mjt, 168.
 mjt, 284.
 mjs, 284, 309.
 mjs, 299.
 mk, 283, 303.
 mk-t, 304.
 mn, 172, 285.
 mnd, 286.
 mnj-t, 285.
 mnj, 285.
 mnk, 165.
 mnt, 158.
 mn-t, 285.
 mntw-t, 296.
 mnw-t, 285.
 mn', 285, 304.
 mn't, 285.
 mn't, 286.
 mph, 294, 303.
 mr, 158, 285.
 mrh-t, 295.
 mrh, 158.
 mrj, 285.
 mrr, 285.
 mrr-t, 285.
 mrt, 284.
 msj, 166.
 msj, 284.
 msn, 284, 298.
 msnw, 284.
 mt, 283, 285, 291.
 mtmt, 283.
 mtn, 285, 287, 290
 mtr, 285, 289.
 mtrm, 300.
 mw, 157, 158.
 mwaf, 284.
 mwah-t, 283.
 mwt, 158.
 m', 283.
 m'b, 168, 283, 304.
 m'k-t, 283.
 m'nt, 283.
 m-t, 158.
 m-t, 284, 306.
 m-w-t, 284, 296.
 m-z, 284, 306.
 m-z, 284, 304.
 n, 286.
 nb, 287.
 nbj, 280.
 nbw, 294.
 nd, 286.
 ndddd, 301.
 ndht, 157.
 ndm, 157, 283.
 ndnd, 171.
 nfr, 279, 287, 293.
 ngz, 286, 307.
 nhp, 287, 308.
 nhb, 295.
 nhb-t, 303.
 nhbhb, 286, 305.
 nhb, 157, 286, 305.
 nhn, 286, 305.
 nht, 286, 291, 305.
 njw, 157, 286, 309.
 nkt, 286, 291, 303.
 nm, 284, 287.
 nmj, 287.
 nmjw, 287.

- nm', 287.
 nms', 284, 287.
 nmw, 287, 296.
 nnj, 287.
 nmsm, 287, 299.
 nrj, 287.
 nr't, 286.
 nsb, 167, 295, 298.
 nsnj, 164, 166.
 nsp, 157, 294, 299.
 ntj, 286, 290.
 ntnt, 287.
 ntr, 300.
 nw, 286.
 nwh, 303.
 nw't, 286.
 nwh, 286, 295, 305.
 nj, 171, 172.
 pd, 154, 290, 293.
 pdr, 290, 293.
 pdj, 166.
 pdtj, 168.
 ph, 154, 166, 293.
 ph', 165, 305.
 pn, 293.
 prh, 154.
 prj, 166, 170, 293.
 prt, 293.
 psš, 154, 165, 299.
 psšt, 154, 293.
 ps, 154.
 psd, 293.
 psd, 279.
 psn, 293.
 pth, 290.
 pth, 293.
 ptpt, 154.
 pw, 293.
 pwj, 293.
 pj, 293, 304.
 r, 169, 289.
 rd, 288, 290.
 rdj, 171, 288.
 rhb, 308.
 rh, 171.
 rhjt, 288.
 rht, 157, 288, 305.
 rjrj, 289.
 rjw, 295.
 rm, 284, 288.
 rmuj, 288.
 rmt, 300.
 rmtw, 288.
 rn, 169, 286, 288.
 rnp't, 286, 288, 294.
 rs, 166, 288, 298, 299.
 rwj, 289.
 sbn, 155, 171, 297.
 sdm (iw), 172.
 sf, 298.
 sfm, 155.
 sft, 165.
 shn, 297, 305.
 shn't, 308.
 sj, 298.
 sja, 155.
 snk, 155, 286.
 swn, 155.
 swr, 155, 289, 296, 298.
 sw, 298.
 st, 290.
 sbt, 291.
 sdm, 161, 165, 170, 298.
 sdmnf, 167.
 sdmw, 161.
 sdmkwj(k), 159.
 sf, 157.
 sfr, 294.
 smšw, 298.
 smtr, 285, 298.
 sn, 286, 298.
 snh, 305.
 snk, 165.
 snm, 155.
 sn', 304.
 spr, 298.
 spth, 305.
 sr, 298.
 strf, 293.
 srh, 298.
 snk, 286.
 šsd, 299.
 stj, 298, 300.
 stp, 294.
 stp't, 290, 294, 298.
 snh, 280, 298.
 š'wsh, 298.
 š'dm, 161.
 š'dmj, 161.
 š, 298.
 š'm, 157, 306.
 š'm, 298.
 šbd, 155, 290, 299.
 šms', 299.
 šmsj, 298.
 šmw, 284, 296.
 šn, 166.
 šnft, 169.
 šnj, 169.
 šnj't, 287, 289.
 šnt, 169.
 špn-t, 169.
 šrj, 155.
 šrr, 289, 299.
 šsp, 298, 299.
 šš'w, 298, 299.
 štp, 290.
 št, 299.
 š'dm (iw), 172.
 lbs', 290, 295.
 tf, 169, 170, 290, 29
 thb, 305.
 tj, 172.
 ttj, 169, 170.
 tk, 169.
 tm, 283, 290.
 tnm, 170.
 tp, 169, 290, 294.
 tr, 170.
 ts, 170.
 twt, 290, 291, 295.
 tw, 157, 166, 170, 290.
 t, 155, 157, 169, 290.
 b't, 291.
 f'j, 300.
 in, 300.
 inj, 300.
 inw, 300.
 inw't, 300.
 iph, 300.
 iw, 300.
 i, 155, 300.
 wbnw, 295.
 wd, 279, 290, 295.
 wdj, 154, 161.
 wdn, 166.
 wdt, 290.
 wdj, 303.
 wd', 295, 301, 304.
 wd', 295, 301.
 wgi, 295.
 wgw, 155, 164.
 wgw't, 295, 296, 307.
 wgr, 307.
 whr, 168.
 whrt, 168.
 wmt, 295.

wn, 170, 296.	w'b, 295.	sl, 152, 158.
wuf hr sđm, 167.	w'j, 279, 296	swt, 305.
wnm, 155, 279, 283,	w'r, 170.	sw'tj, 295, 306.
286, 296.	w'rt, 154.	'f, 305.
wnmt, 155, 170.	w'rt, 295.	'd, 304.
wnm', 296.	w't, 155.	'd, 301,
wnn, 155, 161, 165,	w'tj, 155, 291.	'dj, 156.
166, 167, 170, 172,	w't, 296, 304.	'n, 166.
286, 296.	w'h, 165, 303.	'k, 168.
wnwt, 296.	w'j, 296.	'm, 156, 166, 171,
wp, 294.	w'rt, 296.	304,
wr, 158.		'nd, 168, 301, 304.
wrh, 295.	sh, 294, 305, 306.	'nd, 156.
wrr, 161, 166.	shj, 294.	'nh, 168, 171.
wsj, 166.	shjmh, 306.	'nhwj, 168.
wsst, 168.	shjt, 306.	'rf, 170.
wšd, 154, 295, 299.	sh, 158	'rt, 156.
wšm, 283, 295, 299.	shw, 158, 164, 294,	'rt, 304.
wšr, 161, 280, 289.	306.	's, 168.
wš', 295, 299.	sg, 307.	'w, 165, 168, 304,
wš't, 299.	smm, 171.	306.
wtr, 289, 290.	smm't, 284, 305.	'w't, 306.
wtt, 154.	spd, 158, 290, 306.	
wtt, 290.	šr, 165, 171, 280, 289,	'z, 156, 304, 306.
w', 155, 296.	299, 305.	

COPTE.

at-, 287, 306.	hlef, 288.	saf, 157.
bène, 158.	hno, 303.	sbil, 155.
bôôn, 154.	ho, 288.	sô, 155.
bôte, 154.	hraf, 288.	šbot, 155.
	ku, 156.	šemsi, 299.
čre, 307.	lepse, 287.	t-, 172.
e, 172.		toot, 155.
ebiën, 154.	mour, 285.	tore, 155.
ebra, 293.	mu, 158.	tôn, 300.
fasi, 154.	na, 172.	wai, 155.
fat, 154.	nt, 172.	wére, 154.
fin, 154.		wi, 155.
fisi, fosi, 154.	ôbt, 158.	wom, 155.
foh, feh, 154.	ôt, 156.	won, 155.
foš, feš, 154.	pat, 293.	wot, 155.
		wôšt, 154.
heli, 156.		

LANGUES LYBICO-BERBÈRES.

BERBÈRE.

yállā, 332.

COUCHITIQUE.

enō, 356.

SAHO.

yállā, 332.

SOMALI.

yahó, 335.

ingeris, 90.

GALLA.

bánta, 348.

bāna, 348.

dúgta, 348.

dūga, 348.

ē, 340.

ēh, 340.

malé, 340.

mánni, 348.

māna, 348.

meleh, 340.

mē, 340.

mēh, 340.

múrta, 348.

mūra, 348.

námmi, 348.

nāma, 348.

wāqayo, wāqāyo, 332.

wāqā, 332.

yádni, 348.

yahó, 335.

yāda, 348.

FINNOIS.

kodan, 63.

kota, 63.

kukan, 63.

kukka, 63.

tapa, 63.

tavan (tañan), 63.

TURC.

aúlād, 357.

nwγwš'k, 127 (runi-
forme).

ÉTRUSQUE.

Acmemeno, 64.

Alixentros, 64.

axnei, 66.

ci, 57.

Clutmsta, 70.

ctun, 71.

θana, 66.

θu, 57.

θu(m), 58.

Fuflum, 64.

huθ, 57.

Maccus, 57.

max, 57.

Menrva, 70.

qutun, 71.

sá, 57.

triumphus, 64.

zal, 57, 58.

ASIANIQUE.

Δυρζηλα, 64,

θυρνηνος, 64.

Τυρνηνος, 64.

ILLYRIEN.

Teuda, 64.

SUMÉRIEN.

dub, 214.
cašù, 205.iddašù, 205.
ldigna, 195.mu, 208.
silašu, 205.

ÉLAMITE.

πανιτανωρ, 255.

uppi, 214.

HITTITE.

epmi, 276.
epta, 221.
eša, 216, 221,
ešari, 216, 221.
ešat, 221.
ešta, 221.
ešiat, 221.
eši, 276.harta, 221.
Ḫattušili, 211it, 255.
iyannā, 255.
iyanniwan, 255.jahḫari, 220.
janta, 218.
jantari, 218.
jatta, 218.
jattari, 218.
jattat, 221.

keššera, 187.

kuemi, 220.
kuenta, 217, 221.
kuenzi, 220.
kuw-, 61.

nakkiš, 328.

pargatar, 328.
parkuš, 328.

uwam, 258.

ÉTÉO-CRÈTE.

Φραισοι, 67.

Φραισωνα, 67.

LEMNIQUE.

sialχvei, 57.

BASQUE.

sei, 57.

TAMOUL.

num, 272.
nun', 272.um, 272.
un', 272.

LANGUE CHINOISE.

CHINOIS ARCHAÏQUE.

*aig, 318.

*bàng, 319.

*ben, 325.

*bi, 324.

*b-làu, 319.

*b-loù, 319.

*b-luñ, 320.

*buien, 325.

*čeu, 324.

*čia, 324.

*čia, 324.

*č-líón, 319.

*č-luk, 320.

*č-lop, 319.

*č-lou, 319.

*dzàng, 318.

*džok, 324.

*g-liu, 319, 320.

*g-lom, 319.

*gág, 318.

 *gà, (gà₃?), 324.

*gám, 325.

*gám, 325.

*gán, 325.

 *gàn, (gàn₃?), 325.

 *gào, (gào₃?), 324.

 *gen, (gen₁?), 324.

*g-luán, 320.

*g-luán, 321.

*g-uág, 318.

*g-nuon, 320.

*gón, 325.

*iám, 324.

*iám, 324.

*jeu, 324.

*juian, 324.

*juian, 324.

*kài, 324.

*kàn, 325.

*kau, 324.

*káng, *kág, 318.

*ken, 324, 325.

*k-lák, 319, 320.

*k-lám, 320, 324.

*k-lám, 314, 323, 324.

*k-làng, 319, 323.

*k-lén, 319.

*k-làu, 319.

*k-liám, 320.

*k-lién, 320.

*k-lió, 320.

*k-liu, 319, 320.

*klón, 321.

*klón, 320, 322.

*k-lóm, 320.

*k-lop, 320.

*kluá, 321.

*k-luá, 320.

*k-luon, 323.

*k-luk, 319.

*k-luñ, 319.

*kò, 326.

*ku, 326.

*ku, 326.

*kuá, 326.

*kuán, 324.

*kuán, 324.

*k'an, 325.

*k'íó, 324.

*k'íó, 324.

*k-li, 319.

*k-lop, 319, 320.

*k-luá, 319.

*k-luot, 319.

*χ-làu, 319.

*χ-lén, 319.

*χ-liám, 323.

*χ-luk, 320.

*χ-luán, 319.

*χ-luet, 319, 320.

*χ-luet, 322.

*χ-luén, 320.

*χ-mái, 320.

*χ-máu, 320, 323.

*χ-mók, 320, 324.

*χ-muá, 323.

*χ-muón, 321.

*χmuia, 320.

*χ-nien, 320.

*χ-nuá, 320.

*χu, 324.

*χu, 324.

*lá, 324.

*lá, 324.

*lák, 319, 320.

*lám, 322.

*lám, 314, 320, 323.

*láng, 318.

*láu, 318.

*lau, 319.

*lu, 323.

*lei, 320.

*leu, 318.

*leug, 318, 319.

*léu, 319, 320.

*léu, 319.

*li, 319.

*li, 319.

*li, 320.

*liám, 320, 322.

*lián, 320.

*lián, 322.

*liém, 314.

*lió, 320.

*lión, 319.

*link, 318, 322.

*liuñ, 320.

*lom, 320, 323.

*lóm, 319, 323.

*loñ, 323.

*lon, 323.

*lop, 319, 320.

*lou, 319.

*loug, 318.

*lión, 319.

*lu, 323.

*luá, 320.

*luán, 319.

*luán, 323.

*luian, 319.

*luk, 320, 324.

*luñ, 319, 322.

*mà, 320.

*máu ₁ , 320.	*pàn ¹ , 325	*sen ¹ , 324.
*mák ₄ , 326.	*pi ² , 324	*sian ¹ , 324.
*máu, 323.	*piá ² , 325.	*s-lu ² , 324.
*mæk ₄ , 320, 324.	*p-láu ¹ , 319.	*s-lu ² , 319.
*miá ₁ , 326.	*p-liàn ¹ , 319.	*s-lu ² , 320.
*miat ₄ , 326.	*plián ² , 321.	*slu ² , 321.
*m-là ₁ , 319.	*pliém ² , 314.	*s-lu ² , 320.
*m-làn ₁ , 319.	*pliéi ² , 323	*s-niók ² , 323.
*m-làn ₁ , 319.	*p-lòk ⁴ , 320, 321, 324.	*s-fiu ¹ , 320.
*m-lòh ₁ , 319.	*p- lóm ₁ , 322.	*s-là ² , 320.
*m-lon ₁ , 323.	*p- lom ² , 319, 323.	*sli ² , 324.
*m-long ₃ , 319.	*ploñ ¹ , 319.	*sh ² , 320, 324.
*muái, 320, 323.	*pluán ² , 321.	*s-liu ² , 319.
*muien ₁ , 322.	*pluión ¹ , 321.	
*muo ₃ , 326.	*pou ² , 326.	*t-là ¹ , 319.
*muiu, 326.	*puan ¹ , 326.	*t-liák ⁴ , 319.
*mnot ₄ , 326.	*puat ⁴ , 326.	*t-liáu ¹ , 319.
	*puio ¹ , 326.	*tsión ² , 324.
*nən ₁ , 320.	*puon ¹ , 324, 325.	*tsión ² , 324.
*niók, 323.	*puot ² , 326.	*ts'iu ² , 324.
*nian ₃ , 320.	*p'á ¹ , 325	*ts'iu ² , 324.
*ñuá ₁ , 320.	*p'an ² , 325.	*ts'lu ² , 319.
*ñ -iu ₁ , 320.	*p'ig ² , 325.	
*ñom ₁ , 324.	*p-lák ⁴ , 319.	*uián ₁ , 324.
*ñom ₃ , 324.	*p-làng ₃ , 319, 323.	*uián ₃ , 324.
	*p-leñ ¹ , 319.	
*om ² , 324.	*p-liu ¹ , 323.	*z-li ² , 319.
*om ³ , 324.	*p-lu ² , 319.	*zhók ₄ , 319.
	*p'uien ¹ , 325.	*zlión ₃ , 319.
*pá ² , 325.		*zig ₃ , 324.
*pán ² , 325.	*sen ¹ , 324.	*zhák ₄ , 319.

CHINOIS MOYEN.

'ai, ág., 318.	g'ipu ₁ , 319.	'iem ₁ , 324.
bàu ¹ , 316.	g'iu ₂ , 316, 320.	'iem ₃ , 324.
b'i ₃ , 324.	glák, 314, 315, 316,	'ipu, 316
bien ₃ , 325.	318.	'iem ² , 324.
bòñ ₁ , 316, 317	glam, 315	'iem ³ , 324.
b'uien ₁ , 325.	g'leg, 317.	
b'uiuh ₁ , 320.		juen ₃ , 324.
či ¹ , 324.	γà ₃ , 324.	jieu ₁ , 324.
či ² , 324.	γám ₃ , 325.	juen ₁ , 324.
čieu ¹ , 324.	γám ₃ , 325.	
čipu ¹ , 316.	γàñ ₁ , 325	kag, 318.
č'iep ⁴ , 316.	γà ⁰ , 324.	kà ² , 326.
č'ruk ⁴ , 320.	γáu, 318.	kà ² , 324.
č'uión ² , 316, 327.	γiem ₃ , 325.	kák ⁴ , 316, 320.
	γien ₁ , 324.	kák ₄ , 316.
	γiñ ¹ , 325.	kam, 315.
	γ'uiñ ₁ , 320	kám ¹ , 320, 324.
	γuá ₁ , 318.	kám ² , 323, 324.
	γuán, 320.	kàn ² , 325.
	γuán ₁ , 321.	kau ¹ , 316.
		káu ² , 318.
g'iem ₃ , 316.		

káu ₁ , 316, 317, 323, 324.	lám ₁ , 322 lám ₂ , 320, 323
kak, 314, 315, 316, 318.	láu ₁ , 316, 318. láu ₂ , 316, 317, 319. láu ₃ , 318.
kən ¹ , 319. kəu ¹ -k ¹ ₂ , 317. kən ¹ , 320.	láu ₂ , 323 láu ₃ , 318. ləu ₂ , 316, 320 l ₁ , 317. l ₁ , 316. l ₂ , 316. l ₃ , 320.
k'iem ¹ , 320. kien ³ , 324, 325. k'iem ³ , 320. k'io ¹ , 320. kəu ¹ , 316, 317. k'io ² , 320. k'iu ³ , 316, 320. k'lag, 318. klam, 315. klák, 314, 315, 318. kòh ¹ , 321. kòn ³ , 320, 322. ku ¹ , 326. ku ² , 326. kuá ² , 320, 321. kuá ³ , 326. kuán ¹ , 324. kuán ³ , 324. kuk ¹ , 319. kuu ¹ , 319. kuán ¹ , 323. k'an ¹ , 325. k' ¹ ₂ , 316, 317. k'iep ⁴ , 316, 320. k'iu ³ , 324. k'iu ³ , 324. k'uai ¹ , 316.	
xiá ² , 320. xiu ¹ , 316, 317, 320. xiu ³ , 323. xiē ¹ , 320. xək ⁴ , 320, 324. xiēn ³ , 320. xiēm ³ , 323. xu ¹ , 324. xu ³ , 324. xuá ³ , 320. xuá ³ , 323. xuán ¹ , 319. xuēn ¹ , 321. xiu ¹ , 320. xiuēn ³ , 320. xiuēt ⁴ , 319, 320, 322.	lám ₁ , 322 lám ₂ , 320, 323 láu ₁ , 316, 318. láu ₂ , 316, 317, 319. láu ₃ , 323 láu ₃ , 318. ləu ₂ , 316, 320 l ₁ , 317. l ₁ , 316. l ₂ , 316. l ₃ , 320. l'iam ₁ , 322. l'iaū ₁ , 319, 320. hei ₃ , 320. l'ien ₁ , 320. l'iem ₁ , 320, 323. l'ien ₁ , 322. *hēi ₁ , 323. heu, 319. lieu, 318. lieu ₃ , 316, 318. liēm ₁ , 316. liēm ₂ , 316, 323. liēm ₂ , 316. liēn ₂ , 323. liēp ₄ , 316, 320. liəu ₁ , 316. liəu ₁ , 319. liəu ₃ , 318. lin, 319. liō ₂ , 320. liōn ₁ , 317. liōn ₁ , 316. liuk ₄ , 318, 322. liuū ₁ , 320. liuū ₁ , 320. liu ₂ , 320. luán ₁ , 316. luán ₂ , 323. liuēn ₁ , 316. luk ₄ , 320, 324. luū ₁ , 316, 322. mà ₁ , 320. mà ₁ , 316, 317. mák ₄ , 326. man ₁ , 316. màn ₁ , 316. máu ₁ , 320, 323. mek, 317. møk ₄ , 320, 324. m'ī ₁ , 326. miēt, 317. m'iet ₄ , 326. miō ₃ , 323. m'iau ₁ , 317.

m'ɛ̃ɔu, 316.
 m'ɛ̃ɔu₄, 316.
 m'ɔu₁, 316, 317.
 muá₁, 320.
 muá₂, 323.
 m'ui₃, 326.
 m'uiə₄, 326.
 m'uien₁, 322.
 m'uu₁, 326.

 nàu₁, 319.
 nəh₁, 320.
 niañ₁, 319.
 nuə₄, 319.
 n'ien₃, 320.
 n'io₄, 323.
 nuá₁, 320.
 ñiam₁, 324.
 ñiam₃, 324.
 ñiu₁, 320.

 pá², 325.
 pàn¹, 325.
 pán², 325.
 páu², 316.
 pək, 317.
 p'í², 324.
 p'í³, 325.
 piám, 314.
 pién¹, 319.
 pién², 316, 321.
 piét, 317.
 piəm², 316, 323.
 pién², 323.
 piññ¹, 319.
 piəu², 326.
 pin, 319.
 piəm, 314.
 pòk², 320, 321, 324.
 puən¹, 326.
 puət¹, 326.
 p'uán³, 321.
 p'uián¹, 324, 325.
 p'uiən³, 324, 326.
 p'uiət¹, 326.
 p'uión¹, 321.
 p'uimñ¹, 322.
 p'á³, 325.
 p'ák, 318.
 p'ák⁴, 316.
 p'án³, 325.
 p'au¹, 316, 317.
 p'au³, 316, 317, 323.
 p'əñ¹, 319.
 p'í², 325.
 p'uet⁴, 319.

p'uien¹, 325.səu², 316.siañ¹, 324siañ³, 324sien¹, 324sien³, 324siók⁴, 323siu¹, 320suén¹, 321.suén¹, 320.suiet⁴, 319suiet¹, 320.sui³, 320.si³, 324.si³, 320, 324.siu², 316.

tai, 316, 317.

tiek², 316.tien¹, 316.tsuiet⁴, 319.tsiôn², 324.tsiôn³, 324ts'iu², 324.ts'iu³, 324.'uian₁, 324.'uiañ₃, 324.zi₂, 316, 317.ziók₄, 319.ziôn₃, 319.zi₃, 324.ziäk₄, 316.

CHINOIS MODERNE.

kám³, 323

kien, 314

k'1, 314.

ko, 314.

kám₂, 323

kau, 314

li, 314, 317.

lin, 313.

lo, 314

lu₂, 323.

pin, 313.

Po-la-sscu, 128.

Po-sscu, 128.

p'ui¹, 323.

ti-tseu, 126.

tsan (*tsam), 125.

TIBÉTAI.

byed-pa, 325.

'brad-pa, 325.

'bral-wa, 325.

d-pog-pa, 325.

d-pyod-pa, 325.

gnan-wa, 325.

sel-wa, 325.

sem-s-pa, 325.

slob-pa, 325.

za-wa, 325.

LANGUES THAI.

SIAMOIS.

boñ₃, 321.

glôn, 321.

gram, 322.

hlan² (hlón²), 321.hliem₁ (hlém₂), 322.hlién₂, 322.hlōañ₃, 321.hluan₂, 321.

hmon, 322.

hmün₂, 321.

hök, 322.

kla₃, 321.

krōñ, 322.

lóm, 322.

lōñ, 322.

lōed₃, 322.plien₁, 321.plōañ₃ (plōñ), 321.plōek₁, 321.

p'róm, 321.

LAOTIEN.

hök, 322.

AHOM.

broñ, 321.

rok, 322.

PAPŌ.

hrok, 322.

TĀI BLANC.

peəŋ₂, 321.

peóm, 321.

TĀI NOIR.

hok, 322.

THĀI COMMUN.

hrók, 322.

LANGUES MON-KHMER.

YANG.

ruk, 322.

T'ENG.

hrók, 322, 323.

rók, 323.

LANGUES DU SOUDAN ET DE LA GUINÉE.

GROUPE NILO-TCHADIEN.

NOUBA.

amm, 156.

any, 168.

ebe, 168.

gene, 155.

g'itta, 169.

-n, 155.

wee, 154.

TEDA.

dua, 152.

GROUPE NILO-ABYSSINIEN.

NOUER.

fat, 154.

DINKA.

ke, 169.

ko, 169.

myed, 155.

GROUPE NILO-ÉQUATORIEN.

ATESO.

kuju, 169.

mita, 158.

GROUPE NILO-CONGOLAIS.

MANGBÉTOU.

kego, 169

MOMVOU.

edi, 152.

GROUPE OUBANGUIEN.

ZANDÉ.

kapi, 169.

BANDA.

kay, 169.

GROUPE NIGÉRO-TCHADIEN.

HAOUSSA.

amma, 169.

hanči, 168.

ta, 160.

če, 169.

hudu, 170.

ta če, 160.

ido, 158.

taši, 170.

tausa, 170

dan, 169.

ji, 170.

wa, 170.

fassa, 154.

wadate, 156.

fudu, 170.

kare, karia, 168.

wo-rga mače. 160

fure, 154.

kawa, 169.

wufa, 156.

ga, 156.

mutu, 158.

yan, 168.

gato, 156.

yaro, 155

guda, 170.

rufu, 170.

yi, 170

guntu, 168.

šaši, 154.

yi tofi. 170.

zuma 157.

GROUPE NIGÉRO-CAMEROUNIEN.

MOUM.

kwo, 169.

SOSO.

mu, 172.

YORUBA.

gbe, 168. ,

wa, 168.

GROUPE BAS-NIGÉRIEN.

IDJO.

bwo, 152.

tebe, 169.

GROUPE VOLTAIQUE.

KASSENA.

ta, 168.

GAN.

da, 152.

de, 152.

GROUPE ÉBURNÉO-DAHOMÉEN.

DAHOMÉEN.

afo, 154.
aglan, 156.
ai, 158.
alo, 152.

he, 156.

ta, 169.

me, 168.

utu, 169.

da, 168.

ñi, 155.

vi, 158.

ño, 157.

non, 155.

EWE.

to, 168.

TŊI.

were, 158.

AGNI.

able, 158.
anzue, 168.
awa, 168.

fi, 154.

suma, 168.

kūa, 168

ta, 168.

ti, 169.

bli, 168.

mye, 168.

wa, 156.

GROUPE NIGÉRO-SÉNÉGALAIS.

MOSSI.

nemdu, 155.

MANDÉ.

be, 172.

bo, 172.

ka, 172.

-la, 172.

la-, 172.

labo, 172.

ma, 168.

mā, 172.

na, 172.

ye, 172.

BAMBARA.

be, 168.

da, 152, 158, 169.
di, 157.ma, 172.
maga, 157.ni, 168.
nu, 168.nyamama, 155.
ny1, 157.

para, 154.

ra, 169.

sia, 168.

ta, 170.

tle, 168, 170.
to, 152.
tò, 169.
tu, 170.
tunu, 170.
tutu, 169, 170.
tya, 168.

ulu, 168.

MALINKÉ.

be, 171, 172.
bi, 171.
bun, 171.
buru, 158.da, 171.
dali, 171.
de, 169.
di, 171.
do, 172.fara, 169.
fe, 171.
fo, 154.ke, 171.
kono, 157.le, 172.
lo, 171, 172.mbe, 171.
mbe-la, 171.
mbe na, 172.
me, 171.
men, 171.
mi, 171.
miri, 158, 171.
m-la, 171.
mo, 171.na, 171, 172.
ne, 155.
nége, 168.
ni, 169, 171.
nka-, 172.
nkana, 172.
n mā-, 171.
n te-, 171.
nte-la, 171.
nte na, 172.nta-, 171.
n tumbé, 171.
n tunte, 171.
nu, 172.
nininka, 171.
roge, 171.
sin, 171.
tama, 169.
loge, 171.
tugu, 169, 170.
usu, 171.
yā, 156.
ye, 171, 172.

MENDÉ.

la, 152.

VÉI.

-na, 172.

GROUPE ÉBURNÉO-LIBÉRIEN.

NE.

bo, 152.

kra, 169.

GROUPE SÉNÉGALO-GUINÉEN.

PEUL.

- | | | |
|------------------------|-----------------------|-----------------------|
| a, 156. | bādi, 301. | be mbadi, 280, 292. |
| a 'ari, 160. | bedi, 285. | be mbi i, 282, 292. |
| -ab, 286. | bel-, 294. | be ndondi, 280, 282. |
| afiāde, 292. | beli, 158. | be ndyahi, 297. |
| añ, am, 282. | besdude, 298. | be ndyari, 280 |
| ay, 291. | bete, 289. | be ndyimi. 282 |
| -ar, 309. | beti, 280, 295. | be ngari, 280. |
| 'adyāde, 306, 309. | beyidude, 298. | be ng'i, 282. |
| 'alā, 265, 306. | bilibili, 152, 158. | be ngoni, 153, 292 |
| 'amde (ng-), 158, 295. | bod'yi, 294. | be nguddyi. 280. |
| 'amude, 305. | bod'yi, 309. | be ngari, 282. |
| 'andude, 284, 304. | bohère, 303. | be pi'i, 280. |
| 'arde (ngar), 158. | bokki, 303. | be piyi, 153 |
| 'ardo, 294. | bolle, 154, 285, 290. | bernde, berde, 158, |
| 'ardude, 304. | bolol, boh, 285 | 293. |
| 'arida, 160. | homri, 294. | besdo, 284. |
| asde, 301. | hon-, 286. | be tyodi, 153, 280, |
| 'asude, 304. | hone, 154, 279, 294, | 297. |
| 'attiyude, 279, 304. | 309. | hi, 158, 293. |
| 'atyāde, 295, 307. | botali, 154. | hirde, 284. |
| 'awde, 307. | boyde, 303 | hornude, 283. |
| 'aybude (g-), 305. | bugandu, bugali, 299. | hosde, 283, 295, 299. |
| 'andude (ng-), 156. | buli, 291 | 'ubde, 294, 306. |
| -āli, 291. | bulndu 291. | būbde, 161. |
| | bulol, 168. | buddyi, 295, 301. |
| bafal, bafe, 294. | butori, butodyi. 294, | buddiyude, 304. |
| Baddyo, 296. | 296. | burde, 285. |
| badyi, 295. | buwal, 154. | but. 295. |
| badyo, 279. | buwe, 154. | |
| bađi, 294. | būndu, 291. | dahde, 156, 289. |
| bahe, 284. | -hal, 286. | dalli, 289. |
| ballowo, 284. | hale, 284, 291, 303. | dawde, 158, 289, 296. |
| banda, 158. | bawo, 293. | dawde, 289, 295, 309 |
| bañowo, 285. | he'e, 293. | dāmōl, 299. |
| barne, 295. | he kahi, 280. | dānde, 158, 289, 295. |
| bayde, 294. | bellere, 290, 293. | 309. |

- dāndi, 289.
 debbo, 278.
 debbi, 153.
 debbo, 153.
 demgal, 289, 294.
 deyude, 288, 299.
 dewel, 278.
 -di, 286, 290.
 dillude, 287.
 dirde, 287.
 diwude, 287, 308.
 domru, domburu, 282.
 dondotodo, 278, 288.
 doni, 288.
 du, 285.
 dubbi, 286, 288, 294.
 dungu, 288.
 dutal, dute, 286.
 duwāde, 289.
 dūngu, 286, 294.
 dyabere, dyabe, 284.
 dyahde, 308.
 dyadyude, 295, 301.
 dyafungo, 157, 292.
 dyahe, 289, 301.
 dyalbude, 157.
 dyambe, dyambere, 158,
 284, 286, 295, 309.
 dyarl-, 308.
 dyawa, dyawi, 286, 309.
 dyawdi, 298.
 dyawi, 157.
 dyawo, dyawe, 308.
 dyayde, 209, 308.
 dyayngol, 155.
 dyārāde, 290, 308.
 dyārēndi, dyārēle, 308.
 dyengude, 155, 286.
 dyeptude, dyeftude, 298,
 299.
 dyeri, 306.
 dyewodyi, 298.
 dyeyngol, 155.
 dyeyude, 153.
 dyibude, 294, 305, 306.
 dyi'al, 158.
 dyi'e, 158.
 dyiggore, 304.
 dyilol, 306.
 dyinude, 306.
 dyiwonde, 155, 300,
 304.
 dyobari, 303.
 dyobāde, 295, 301.
 dyobi, 155, 297.
 dyodāde, 155.
 dyo e dyo, 308.
 dyofe, 157, 294, 299.
 dyogāde, 297, 305.
 dyokde, 300.
 dyokdu, 304, 306.
 dyolde, 157.
 dyom, 153.
 dyomu, 155, 297.
 dyoni, 284.
 dyoñade, 157, 308.
 dyowi, 156.
 dyowo, 306.
 dyōwre, dyōwe, 308.
 dyoyi, 306.
 dyubare, dyubarde, 284,
 296.
 dyudude, 280, 289,
 299, 305.
 dyude, 155, 307.
 dyullude, 301.
 dyungo, 155, 307.
 dyutde, 305.
 dyuwde, 155.
 dyuwle, 155.
 da, 300.
 dagal, 288.
 danāde, 287.
 dangal, 287.
 dāmi, 287.
 dāmol, 287.
 de, 156.
 do, 157, 289.
 don, 300.
 dyakude, 295, 299.
 dyidyam, 156.
 dyi'al, dyi'e, 297, 309.
 dyinude, 306.
 dyoyre, 307.
 el, 286.
 'ekāde, 288.
 'endu, 'endi, 168, 286,
 294.
 fa, 154.
 fado, 291, 294.
 fagāde, 304.
 faggo, 293.
 faggudu, 293.
 faritde, 154.
 fas, 154.
 fasde, 293.
 fasko, 294, 303.
 fasude, 298.
 fay-, 294.
 fāndu, 309.
 feande, 293.
 feddyude, 305.
 feggere, 285.
 felo, 154, 290, 293.
 ferāde, 290, 293, 305.
 fettvere, 154, 293.
 fettvude, 154, 299.
 filāde, 293.
 fof, 294.
 folde, 290, 293.
 fondu, 158, 290, 294,
 306.
 fongo, 293, 304.
 foyde, 279, 293.
 fowuru, 280.
 fu, 294.
 fuḍude, 170.
 Fulbe, 292.
 ga, 156, 304, 306.
 -ga, 304, 306.
 gabgol, 296.
 gabi, 279, 295, 304.
 gabde, 295, 296, 307.
 gabgal, 295, 307.
 gable, 155.
 gabugal, 155.
 gada, 156, 279.
 gal, 289.
 gallude, 301, 304.
 galo, 156, 290.
 gasude, 289, 307.
 gawal, gawe, 157, 283,
 304.
 gaynako, 156.
 ga'i, 158, 303, 309.
 -gel, 286.
 gellewi, gellede, 287,
 304.
 gertogal, gertode, 307.
 gese, 303, 304.
 gidya, 289.
 gilol, 306.
 giraladde, 289.
 gite, 158, 289, 291,
 309.
 giteli, 156.
 gi'al, gi'e, 284, 299,
 306, 309.
 go, 296.
 gobbē, 284, 305.
 gofde, 157.
 gole, 156, 304.
 golle, 296.
 golli, 295.
 gonga, 296.

- gor-, 286, 291, 305.
 go'o (wo-), 155.
 gullal, 289.
 gullol, 289, 294.
 gure, 287.
 guri, 283, 287.
 guyde, 306.
 gyitele, 304.

 habude, 302.
 hadi, 289.
 hadude, 161, 289, 303, 307.
 hallere, 156, 287, 302.
 hamde, 294.
 harde, 308.
 harude, 156, 290.
 hayde, 302.
 hayre, 153, 278, 280, 297.
 he, 157.
 hebude, 295.
 hege, 307.
 heidude, 307.
 helde, 283.
 helude, 303.
 hewde, 302.
 hēn, 157.
 hi, 305.
 hirnange, 290, 294.
 hirsude, 287, 302.
 hodyude, 289, 302, 306, 307.
 hofnude, hownude, 292, 293, 302.
 hofuru, howru, 280, 293, 302.
 hokkude, 156, 286.
 holsera, 297.
 hōwdē, 303.
 hownude, 303.
 hoyudi, 303.
 hōrde, 307.
 hōre, 306.
 hōwde, 307.
 hufde, 294.
 hufude, 302.
 hulde, 156, 289.
 humde, 283.
 hunde, 286, 291, 303.
 huwde (k-), 156.

 ina, 285, 286.
 inde, 286, 288.
 -ir, 289.
 'irāde, 299, 306.

 'islude, 288, 299.
 'ittude, 157, 309.
 'iwude, 158.

 kadye, 153, 278, 280, 297.
 kal, 290.
 -kal, 303.
 kalle, 156, 287, 302.
 kayefi, 292.
 kawē, 292.
 kefi, 293, 302.
 ki, 305.
 koltye, 297.
 kono, 156.
 koñ, koy, 159, 282.
 koppi, 280, 293, 302.
 koral, kore, 290.
 kottu, 156, 294.
 kotyal, kotye, 308.
 koye, 306.
 koyuli, 303.
 kugal, 303.
 kuli, 156.
 kulle, 286, 291, 303.
 kulol, 156, 302.

 labi, labe, 284, 287.
 ladude, 288, 290.
 ladyāde, 295, 298.
 lahal, la'al, 285.
 lamāde, 287.
 lamiḍo, 160.
 lamo, 159.
 lamode, 159.
 lana, lanadyi, 287.
 langal, 288.
 laral, lare, 287.
 lasal, lase, 303.
 latude, 288.
 lawde, 285.
 lawlaw, 289.
 lādyade, 287.
 le, 156.
 lebhi, 302.
 lebde, 296.
 lebude, 285.
 lelāde, 161.
 lelewal, 302.
 leppi, 284, 287.
 les, ley, 157, 289, 297.
 lewe, 280.
 lewlewde, 308.
 lewru, 302.
 lēlāde, 288.
 lēs, 157.

 liddi, 284, 288.
 limere, lime, 300.
 limude, 300.
 lingu, 284, 288.
 lobb-, 279, 287, 293.
 loḍe, 303.
 lokāde, 300.
 lōkude, 300.
 lōnde, 303.
 lōlāde, 305.
 lōtude, 157, 288.
 luggere, 285.
 lumo, 289.
 luwal, 296, 303.
 luwde, 307.
 luwe, 296, 303.

 ma, 283.
 ma-, 283.
 madye, 157.
 mahde, 284.
 malde, 283.
 marandu, 285.
 matyudo, 298, 299.
 mawdo, 298.
 mayde, 158, 160, 283, 291.
 maygo, 160.
 mayo, 157, 283, 309.
 ma'de, 283, 303.
 mbāngu, 301.
 mboddi, 154, 290.
 mbordi, 158, 290.
 meddyude, 283.
 medyude, 304.
 mi, 303.
 midyade, 158, 306.
 midyāde, 284.
 mi piya (piyá, piyà), 154.
 mo, 283.
 mody-, 284.
 moilāde, 284.
 momude, 282.
 moylāde, 298.
 mōrude, 285.
 muño, 285.
 musudyi, 309.
 musuru, 284, 309.
 muyde, 285.

 na, 286.
 nagge, 280, 286, 307.
 nagge ranewe, 153.
 nanude, 282.
 nanumi, 159.

- nawde, 286, 295, 305.
 nayedyo, 157, 286, 305.
 naywude, 157.
 na'i, 280, 286, 307
 na'i danedyi, 153.
 ndarude, 285, 298
 nde, 283.
 nder, 289.
 ndewoñ, 278.
 -ndi, 286, 290.
 ndowru, 282.
 ndyawa, 157.
 ndyumri, 157, 283.
 neddo, 300.
 nehude, 305.
 nene, 285.
 newde, 306.
 ne'ude, 280, 298, 305.
 ngabu, 156, 279, 295,
 304.
 ngam, 283.
 ngari, 158, 303, 309
 -ngaska, 297.
 -ngayka, 297.
 -ngel, 305.
 ngesa, 303
 ngodyam, 299, 309.
 ngodd-, 296.
 ngon-, 296.
 ngors-, 296.
 ngot- (wot-), 155.
 ngotu, 155, 291, 296,
 304.
 nguru, 157, 283, 287.
 nguyka, 306.
 niggude, 286, 305
 nirkūde, 286.
 noke, 304.
 nokure, 283, 304.
 nōn, 309.
 nyabbuli, 295, 307.
 nyalande, 289.
 nyalle, 308.
 nyam, 159.
 nyamde, 279, 296.
 nyame, 159.
 nyamdu, 155, 170.
 nyamu, 159.
 nyamude, 155, 283,
 286.
 nyawu, 295, 307.
 nyānde, 308.
 nyihbi, 158, 294, 306.
 nyidyē, 157.
 nyiwa, 158, 294, 306.
 nyi're, 157.
 nyolu, 307.
 nyomdyi, 294, 306.
 nyomgu, 294, 305.
 ñabude, 286, 305.
 ñari, 283, 291.
 ñohude, 282.
 ñañoru, 282.
 ñulbe, 301
 ñitte, ñilde. 293, 301.
 o'ari, 280, 282
 o fiyi, 153.
 o fi'i, 280.
 o habi, 280.
 oñ, on, 282, 293.
 o'o, 293.
 o rondi, 280, 282.
 o sodi, 153, 280, 297.
 o vi'i, 292.
 o wadi, 280, 292
 o wari, 280
 o wi'i, 282, 292
 o woni, 153, 292.
 o wuddyi, 280.
 oya, 293.
 o yahi, 297.
 o yari, 280.
 o yimi, 282.
 o yi'i, 282.
 'ogde, 294.
 'ogo, 157.
 'olde, 306.
 'oñude, 284.
 pade, 291, 294.
 pali, 309.
 pay-, 286.
 pegge, 285.
 pele, 154, 290, 293.
 pesane, 293.
 pettye, 154, 293.
 pindi, 154.
 pobbi, 280.
 polli, 158, 290, 294,
 306.
 powle, 293, 304.
 Pulo, 292.
 putyi danedyi, 153.
 putyu ndanewu, 153.
 rabb, 284, 287, 296.
 resde, 288.
 resude, 298.
 rewhe, 153, 278.
 rewru, 153.
 riwde, 289, 295.
 rohtāde, 278.
 rokkude, 156.
 rondotōbe, 278, 288.
 rondu, 288.
 rondude, 278, 288.
 sawru, 299.
 sawndade, 294, 298.
 sawru, 155, 290.
 seda, 155, 289, 299.
 siltude, 287, 299.
 sinde, 286, 298.
 sityuh, 298.
 sityungo, 298.
 si'ude, 155, 300.
 so, 284, 309.
 somāde, 300.
 soppude, 298.
 soy-, 289, 299.
 sōlde, 300.
 subude, 290.
 sudāde, 299
 sudu, 280.
 sumde, 157.
 sumgo, 294.
 suyere, 298.
 sūdu, 291.
 sūdude, 299.
 sūnde, 290, 298, 299,
 306.
 tato, 169, 283, 291,
 305.
 tayde, 157, 290.
 tebbuli, 290, 298.
 tebbulli, 294.
 tenude, 285.
 teño, 287, 290, 296.
 teñude, 287.
 teppere, teppe, 290,
 295.
 lewu, 290, 294, 298
 tēude, 300.
 timde, 294.
 tūmude, 283.
 timude, 290.
 tinde, 289, 298, 308.
 ti'de, 289, 308.
 to, 300.
 tohde, 305.
 towde, 157.
 towude, 290.
 tōwde, 294.
 toye, 300.
 tuggade, 157.
 tuggāde, 290.

tuptude, 290.	wala, 294.	wótude, 303.
292, 293.	wayde, 168, 290, 291,	wuddyyude, 306.
tyabbi, 155, 290, 299.	295.	wudyude (ng-), 156, 304.
tyaggal, tyagle, 298.	wayube, 282.	wuppude, 295.
tyaygal, tyayle, 298.	wāde, 309.	wuro, 287
tyedu, 293.	wādyude (ng-), 304.	
tyerno, 300.	weduru, 285.	yabbude, 284, 296.
tyibi, 299.	-wel, 305.	yāfude, 155.
tyiwa, 298, 299.	weli (mb-), 154.	yahre, 289, 301.
tyofe, 300.	wendu, 158.	yahude, 295.
tyole, 300.	weti, 289.	yarude, 155, 289, 296,
tyowido, 155.	wi, 305.	298
tyowon, 155.	wi'ude, 154, 295, 299.	yerde, 301.
tyube, 294.	wo-, 296.	yeso, 304.
tyulle, 290, 299.	wodede, 161.	etyude, 155.
tyurel, 280, 291.	woda, 291, 294, 295.	yidude, 285
tyuye, 298.	woddude, 296.	yiggude, 155, 304, 309.
	wode, 289, 290.	yilāde, 290, 306.
'uddude, 283, 305.	wofde, 157.	yimbe, 288, 300.
'unude, 306.	wolo, 156, 304.	yite, 156, 304.
'urale, 290, 309.	wolwude, 285, 292,	yitere, 158, 289, 291,
'urde, 290.	296.	309.
'urgol, 309.	wombude (ngom-), 307.	yi'ude, 284, 306.
	womre, 284, 305.	yo, 308.
waddude, 296.	won, 170.	yobde (ndy-), 155, 295.
wadude, 154, 161, 279,	wonde, 161, 286, 296.	yobude, 300.
290, 295.	wondu, 295.	yolade (ndy-), 157, 308.
wahre, 284.	wonki, 292.	yolde, 289, 294.
walā, 295, 306.	wonude (ng-), 155.	yonki, 292.
walfāde, 292.	wor, 286, 305.	yorde, 280.
wandu, 294.	worsude, 296.	yornde, 161.
wanyobe, 282.	wowlude, 292.	yuwude, 298.
wanyube, 285.	woyde, 293.	

WOLOF.

takataka, 169.	yita, 158.
----------------	------------

DYOLA.

tilag, 168.	tinak, 168.
-------------	-------------

LANGUES BANTOU.

BANTOU.

ana, 156, 166, 168.	banga, 155, 164.	bola, 158.
-	bea, beka, 165.	bua, 154.
ba, 165, 166, 167, 168,	-bi, 154.	buato, 169.
172.	bila, 169.	buta, 168.
baja, 166	bitsa, 169.	byala, 166.

- *dema, 166.
 -eka, 155.
 eki-bya, 168.
 fika, 154, 166.
 -fu, 163, 169.
 -fua, fuga, 163.
 -fuba, 163.
 -fumo, 169.
 gana, 156, 166.
 gamba, 164, 165.
 gera, 166.
 gung'a, 169.
 -guru, 154.
 ho-fa, 163.
 ho-rata, 163.
 iba, 168.
 ikota, 156, 169.
 -ile, 167.
 ina, 166.
 ingela, 168.
 -ino, 169.
 ithala, 163.
 iti, 155, 169.
 iya, 158, 166.
 jiba, 165, 168.
 -jitu, 169.
 ka, 156, 169, 172.
 -kali, 166.
 kanda, 157, 164.
 kena, 168.
 kia, 166.
 koma, 166.
 ku, 164, 167, 169.
 kubu, 156, 157.
 ku-enda, 163.
 kuro, 168.
 kutu, 169.
 kwe-la, 164, 169.
 lala, 166.
 -lavu, 152.
 lela, 166.
 lesa, 167.
 li, 165.
 li, 166, 167.
 li-bala, 168.
 li-bata, 158.
 lila, 169.
 lisa, 166.
 lomba, 166.
 lu-limi, 163.
 l-utu, 169.
 lwala, 164.
 ma-bele, 154, 168.
 ma-gaji, 156.
 mana, mala, 165.
 ma-te, 169.
 mbeyo, 158.
 mbiro, 158.
 mbua, 168.
 mbya, 168.
 mpho, 163.
 *mpi, mpita, 168.
 mu, 168.
 mu-enyo, 168.
 mu-oto, 156.
 mu-ti, mu-iti, 169.
 mvubu, 156.
 na, 152, 155, 165, 166,
 167, 169, 170, 172.
 na li enda, 167.
 na li ku enda, 167.
 ndama, 169.
 ndhla, 152.
 ndhlebe, 168.
 ndimi, 163.
 ndunda, 169.
 *ndya, 158.
 ndyu, 169.
 nene, 166.
 ngandu, 164.
 n-gendo, 163.
 ngoba, 168.
 ni, 170.
 nika, 156.
 ni ka dyi, 167.
 njamba, 158.
 njambe, 164.
 nkapi, 169.
 nona, 166.
 nsi, 152.
 nsinga, 152.
 nsomba, 169.
 nsomi, 169.
 nsupa, 169.
 ntate, 168.
 nun-ka, 166.
 nya, 152, 168.
 nyama, 155, 170.
 nyi, 157.
 nyumba, 164, 169.
 nzila, nyila, 169.
 nzu, 169.
 oloba, 157.
 o na ku fa, 167.
 onka, 165.
 -ose, 168.
 o tand-ile, 167.
 pa, 165.
 padi, 154.
 paka, 165.
 pala, palala, 166.
 pasa, 154, 165.
 pata, 166.
 pia, 166.
 pou-ga, 166.
 pula, 168.
 puno, 168.
 ra, 168.
 rera, 166.
 ri, 172.
 ruga, 166, 170.
 -rumo, 169.
 sanga, 164, 166.
 sia, siala, 166.
 sima, 152.
 suki, 169.
 -su, 168.
 sun-ga, 166.
 susa, 168.
 sya-la, 164.
 tanda, 164.
 tango, 168.
 tata, 168.
 tato, 169.
 tatu, 287.
 tau, 152.
 tete, 169.
 ti, 155, 169.
 tia, 169.
 tla, 152.
 to, 152, 155, 169.
 tsebe, 168.
 -tunda, 169.
 tua, 163.
 lwa, 169.
 twala, 157, 166.
 -twe, 169.
 twika, 166.
 u, 156.
 uma, 169.
 utla, 169.
 utu, 169.

vundhla, 169.
yamba, 164.
yamuka, 165.

yipaga, 165.
yira, 166, 172.
yoga, 165.
yosa, 165.

ziba, 166.
zino, 169.

GANDA.

longofu, 163.
longoka, 163.
lota, 288.

mu-enzi, 163.
ndoto, 288.

yera, 163.
yeru, 163

SWAHILI.

a file, 165.
enda, 164.
endeni, 164.

fa, 164.
ku-fa, 164.

na ku enda, 164.
si ku fa, 164.

SOTHO.

eta, etan, 164.
khuulu, 163.
le-rumo, 163.

lora, 288.
mo-eti, 163.

raro, 287.
toro, 288.

ZOULOU.

ndhlaza-nyoni, 152.

BISA.

na čitile, 165.

n čitile, 165.

ndi kučita, 164.

SENGA.

fuhn, 163.

fumo, 163.

MPONGWÉ.

ronda, 288.

tonda, 288.

TEKE.

tali, 168.

DOUALA.

lalo, 288.

FAN.

ebo, 152.

mebo, 152.

tarœ, 168.

AVIS

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur (M. Marcel Cohen, 20, rue Joseph-Bertrand, Viroflay, S.-et-O.) les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

Ils sont aussi priés de communiquer à l'Administrateur leurs changements d'adresse dès qu'il y a lieu.

LISTE DES MEMBRES
DE
LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS
AU 15 JUILLET 1929

MEMBRES DONATEURS

MM. † ASCOLI, † Prince ALEXANDRE BIBESCO. † MICHEL BRÉAL
† JAMES JACKSON, A. MEILLET

MEMBRES PERPÉTUELS DÉCÉDÉS

MM. G -I. ASCOLI. Philippe BERGER. Prince Alexandre BIBESCO. Alphonse BLANC. François BONNARDOT. Alexandre BOUTROUE., Michel BRÉAL. Sophus BUGGE Ph. COLINET. Georges COUSIN. Alexis DELAIRE Hartwig DERENBOURG O. DONNER Émile DURAND-GRÉVILLE Alfred DUTENS. Émile EGGER. Jean FLEURY. Christian GARNIER. Alfred GASC-DESFOSSÉS Robert GAUTHIOT. GONNET. GOULLET. Émile GUIMET. F. HAVERFIELD LOUIS HAVET. Victor HENRY James JACKSON. Charles JORET M ^{re} Joseph de LABORDE. Henri LARAY.	MM. Gustave LECOQ. Paul Louis LÉGER. Albert LEPITRE. Duc LOUBAT Gaston MASPÉRO. Paul MELON. Demetrios DE MENAGIOS. Paul MEYER. Gaston PARIS Théodore PARMENTIER. S M. Dom PEDRO II. MM. Charles PLOIX J REBY. Sir John RHYS. Eugène ROLLAND. Jules RONJAT Ch. L. ROSAPELLEY. Ferdinand DE SAUSSURE. Gustave SCHLUMBERGER. Paul SÉBILLOT. Émile SENART. Johan STORM Esaias TEGNÉR D ^r THOLOZAN. Vilhelm THOMSEN. Melchior DE VOGUÉ. Edward R. WHARTON. A WILBOIS. Ludvig WIMMER.
---	--

SOCIÉTÉS ASSOCIÉES

Linguistic Society of America.
Indogermanische Gesellschaft.

LISTE GÉNÉRALE

Membres individuels

- ABAS (Dr A.), Karel Dujardinstraat 8^{III}, Amsterdam, Hollande. — Élu le 20 juin 1925.
- ABEILLE (Lucien), professeur à l'École supérieure de Guerre et au Collège national, Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine) — Élu le 23 mai 1891; membre perpétuel.
- ABELE (M^{me} A.), Directrice du laboratoire de phonétique de l'Université de Riga (Lettonie), Skolas iela 25, dz. 14 — Élu le 7 janvier 1928.
- ADJARIAN (Hratchia), professeur à l'Université d'Erivan, République d'Arménie, via Moscou, URSS. — Élu le 27 février 1897.
- ALEXANDROVSKI (Alexandre), licencié ès lettres. Lwovskaia 14, log. 2. Kiev (U. R. S. S.) — Élu le 28 mai 1892; membre perpétuel.
- ARANGO (Jose Luis), Consul de la République de Colombie à Cherbourg, 22, rue de l'Élysée, Paris — Élu le 1^{er} décembre 1928; membre perpétuel.
- ARMERUSTER (Major C. H.), Marmacón, puerto de Andraitx, Mallorca, Espagne. — Élu le 18 février 1922; membre perpétuel.
- AUTRAN (C.), 14 bis, rue de la Colonie, Paris (XIII^e). — Élu le 20 février 1915.
- AZKUE (abbé R. M. de), 15 Campo de Valentin, Bilbao (Espagne). — Élu le 13 février 1904; membre perpétuel.
- 10 BAGCHI (Dr Prabhoda G.), 15, Wellington Street, Calcutta, Inde. — Élu le 7 février 1925.
- BALASSA (Jozsef), rédacteur au *Magyar Nyelvőr*, 27 Ferencz Jozsef Rakpart, Budapest — Élu le 1^{er} juin 1929.
- BALLY (Charles), professeur à l'Université, 18, boulevard des Philosophes, Genève (Suisse). — Élu le 10 mars 1900, membre perpétuel.
- BANATEANO (Vlad), 6, villa des Roses, Fontenay-aux-Roses (Seine). — Élu le 15 mai 1926.
- BARBELENET (Daniel), docteur ès lettres, professeur au Lycée Lakanal, villa Jeanne d'Arc, Bourg-la-Reine (Seine) — Élu le 17 décembre 1892; membre perpétuel; bibliothécaire en 1893, président en 1922.
- BARKER (Jamés-Louis), professeur à l'Université d'Utah, Salt Lake city, Utah, USA. — Élu le 25 avril 1925.
- BARTOLI (Matteo), professeur à l'Université, corso Vinzaglio, 11, Turin 103 — Élu le 20 avril 1929.
- BASSET (André), professeur à l'Institut des Hautes Études Marocaines, Rabat (Maroc) — Élu le 3 décembre 1921; membre perpétuel.
- BAUONE (Henri), 9, rue de la Nèva. Paris (VIII^e) — Élu le 22 décembre 1928.
- BAUDIS (Josef), professeur à l'Université, Bratislava (Tchécoslovaquie), c/o Taussig et Taussig, Železná 487, Prague I. — Élu le 15 mai 1926.
20. BAUDOUIN DE COURTENAY (Prof. Dr J.), Smolna, 28-6, Varsovie (Pologne). — Élu le 3 décembre 1881, membre perpétuel.
- BAZOUIN (Albert), professeur au lycée Charlemagne, 10, avenue de la Portede-Mémilmontant, Paris (XX^e). — Élu le 23 juin 1928.
- BEAULIEUX (Léon), secrétaire de l'École des Langues orientales, 2, rue de Lille, Paris (VII^e) — Élu le 20 avril 1912, membre perpétuel.
- BECKER (Dr Henrik), Emilienstrasse, 15^{II}, Leipzig, Allemagne. — Élu le 20 juin 1925; membre perpétuel.
- BENVENISTE (Émile), directeur d'études à l'École des Hautes Études, 12, avenue Émile, Montmorency (Seine-et-Oise) — Élu le 28 février 1920.

- BÉQUIGNON (Yves), agrégé de l'Université, membre de l'École française d'Athènes (Grèce). — Élu le 21 juin 1924.
- BERTAUX (Pierre), élève à l'École normale supérieure, 106, rue Brancas Sèvres (S.-et-O.). — Élu le 19 mars 1927.
- BERTOLDI (Vittorio), professeur à l'Université, Colmarstr., 29, Bonn (Allemagne). — Élu le 23 juin 1928.
- BEZAGU (Louis), capitaine d'infanterie, 61, cours d'Aquitaine, Bordeaux (Gironde). — Élu le 17 avril 1920, membre perpétuel.
- BLOCH (Jules), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'École des Langues orientales, 16, rue Maurice-Bertaux, Sèvres, (Seine-et-Oise). — Élu le 5 décembre 1903, membre perpétuel ; secrétaire adjoint depuis 1919.
30. BLOCH (Oscar), directeur d'études à l'École des Hautes Études, professeur au lycée Buffon, 79, avenue de Breteuil, Paris (XV^e). — Élu le 28 mars 1903 ; président en 1921.
- BLONDHEIM (David S.), professeur à l'Université John Hopkins, Baltimore (Maryland), États-Unis — Élu le 20 décembre 1919, membre perpétuel
- BOGORODITSKIÏ (Vasilij Aleksejevič), professeur à l'Institut pédagogique oriental, Puškinskaia, 106, kv 6, Kazan' (U. R. S. S.). — Élu le 21 janvier 1903.
- BOISACQ (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 271, chaussée de Vleurgat, Ixelles-Bruxelles (Belgique). — Élu le 13 février 1892.
- BOUCHERIE (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 33, boulevard Périer, Marseille (Bouches-du-Rhône). — Élu le 9 juin 1906.
- BOUGUET (Émile), professeur à la Faculté des lettres, directeur d'études à l'École des Hautes Études, 38 bis, rue Boulard, Paris (XIV^e). — Élu le 17 mars 1923
- BOUTIÈRE (Jean), professeur au Lycée de Rouen (Seine-Inférieure). — Élu le 2 février 1924.
- BOYER (Paul-Jean-Marie-Gabriel), administrateur de l'École des Langues orientales, 2, rue de Lille, Paris (VII^e). — Élu le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894 ; président en 1901 et en 1917 ; membre perpétuel.
- BRANDSTETTER (Prof. Dr R.), Schlosstr. 18, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902.
- BRÄUNHOLTZ (G. E. K.), professor of comparative philology in the University, 22, Old Road, Headington, Oxford (Angleterre). — Élu le 5 décembre 1925 ; membre perpétuel.
40. BREITMEYER (Jules), licencié ès lettres de l'Université de Neuchâtel, 39, rue du Parc, La-Chaux-de-Fonds, canton de Neuchâtel (Suisse). — Élu le 16 avril 1921
- BROCH (Olaf), professeur à l'Université d'Oslo (Norvège) — Élu le 5 mai 1923, membre perpétuel
- BRONDAT (Viggo), professeur à l'Université de Copenhague, Charlottenlund (Danemark) — Élu le 5 décembre 1925.
- BRUNEAU (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 1, rue d'Auxonne, Nancy (Meurthe-et-Moselle) — Élu le 7 janvier 1922 ; membre perpétuel.
- BRUNEL (Glovis), professeur à l'École des Chartes, directeur d'études à l'École des Hautes Études, 246, boulevard Raspail, Paris (XIV^e). — Élu le 26 février 1921 ; membre perpétuel.
- BRUNOT (Ferdinand), doyen honoraire de la Faculté des lettres, 8, rue Leneveux, Paris (XIV^e). — Élu le 20 juin 1903 ; président en 1907.
- BRUNOT (Louis), Directeur de l'Instruction publique indigène au Maroc, professeur à l'Institut des Hautes Études Marocaines, à Rabat (Maroc). — Élu le 16 décembre 1922.

- BUCK (G. D.), professeur à l'Université, Chicago (Illinois, États-Unis). — Élu le 17 janvier 1920.
- BUKOTA (Joseph), Pui St. Dabušini-Švietimo ministerija (iduot J. Bukotai) Kaunas (Lituanie). — Élu le 17 décembre 1927.
- BURGER (André), privatdocent à l'Université de Neuchâtel, à Grandchamp par Areuse, Neuchâtel (Suisse) — Élu le 17 juin 1922.
50. BURDIN (abbé Michel), professeur à l'Institution Saint-Pierre, Bourg (Ain). — Élu le 5 janvier 1929
- BURNAY (Jean), villa la Roseraie, Beyries, Bayonne (Basses-Pyrénées). — Élu le 11 janvier 1919.
- CANARD (Marius), chargé de cours à l'Université, Cottage Sainte-Anne, cité Fournier, Alger — Élu le 21 février 1914.
- CANTINEAU (Jean), diplômé d'études supérieures, membre de l'Institut Français, Boustan el Heboubi, Damas (Syrie). — Élu le 2 avril 1927
- CARLSSON (M^{me} A.), docteur en Philosophie, Privatdocent à l'Université, Raina Bulvars, 21 dz. 15, Riga (Lettonie). — Élu le 9 janvier 1928.
- CART (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (V^e). — Élu le 17 décembre 1892; bibliothécaire de 1894 à 1898; trésorier de 1899 à 1907; président en 1909.
- CASTRO (Américo), professeur à l'Université, Lagasca 117, Madrid (Espagne). — Élu le 20 décembre 1924.
- CHAND (D^r Hary), Indian Educational Service, Patnà (Inde). — Élu le 1^{er} décembre 1928.
- CHANTRAINE (Pierre-Louis), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 147, boulevard Magenta, Paris (X^e). — Élu le 2 décembre 1922.
- CHATTERJI (Suniti-Kumar), professeur à l'Université, 3, Sukeas Road, Calcutta (Inde). — Élu le 17 décembre 1921
60. CHLUMSKÝ, professeur à l'Université, 54, Slezská Ulice, Prague, Vinohrady (Tchéco-Slovaquie). — Élu le 18 février 1911.
- CLARKE (Francis-Palmer), Department of philosophy, University of Pennsylvania, Philadelphia (États-Unis d'Amérique) — Élu le 23 mars 1922
- COEPÈS (Georges), directeur de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoi, Tonkin; à Paris, 83, boulevard de Courcelles (VIII^e). — Élu le 24 mai 1921.
- COHEN (Gustave), professeur à la Faculté des lettres, 16, rue Gay-Lussac, Paris (V^e) — Élu le 24 avril 1909.
- COHEN (Marcel), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'École des Langues orientales, 20, rue Joseph Bertrand, Viroflay (S.-et-O.). — Élu le 2 décembre 1903; membre perpétuel; administrateur depuis avril 1919.
- COLIN (Georges-S.), professeur à l'École des Langues orientales vivantes. — Élu le 21 février 1914
- COLLART (Jean), 3, rue Rigand (Neuilly-sur-Seine). — Élu le 15 juin 1929.
- COLLINSON (W. E.), professeur à l'Université, 9, Bertram Road, Liverpool (Angleterre) — Élu le 19 mai 1928.
- COUBRONNE (Louis), Nort-sur-Erdre (Loire-Inférieure). — Élu le 25 janvier 1879
- COURBIN (Henri), professeur au lycée Ampère, 3, cours Viteau, Lyon (Rhône). — Élu le 27 avril 1926.
70. COURRET (Joseph), 35, rue Godot-de-Mauroy, Paris (IX^e). — Élu le 17 février 1923
- CRÉQUI-MONTFORT (marquis G de), 38, boulevard Victor Hugo, Neuilly-sur-Seine — Élu le 19 avril 1913, membre perpétuel

- CUENDET (Georges), docteur ès lettres, 18, rue Miremont, Genève (Suisse). — Élu le 18 décembre 1920 ; membre perpétuel.
- CUNY (Albert), professeur à l'Université, 7, rue Raymond-Lartigue, Bordeaux (Gironde). — Élu le 9 mai 1891 ; administrateur en 1903-1904 ; vice-président en 1907.
- DAUZAT (A.), directeur d'études à l'École des Hautes Études, villa Benoit, Villemomble (S.-et-O.). — Élu le 18 février 1928.
- DEBRUNNER (A.), professeur à l'Université, Landgrafentieg, 5, Iéna (Allemagne). — Élu le 18 février 1922.
- DENSUSIANU (Ovide), professeur à l'Université, 24 Str. Coltei, Bucarest (Roumanie). — Élu le 19 janvier 1924.
- DENY (Jean), professeur à l'École des Langues orientales, 2, rue d'Ulm, Paris (V°). — Élu le 20 mars 1909 ; président en 1920.
- DESTAING (Edmond), professeur à l'École des Langues orientales et à l'École coloniale, 47, rue de Chalais, l'Hay-les-Roses (Seine). — Élu le 12 mars 1910.
- DEVOTO (Giacomo), Piazza Santa Annunziata, 3, Firenze (Italia). — Élu le 16 février 1924.
80. DINIJO (Juan M.), professeur à l'Université, La Havane (Cuba). — Élu le 13 décembre 1894 ; membre perpétuel
- DILLON (Myles), 2, North St-Georges street, Dublin (Irlande). — Élu le 13 décembre 1923 ; membre perpétuel.
- DOROSZEWSKI (Witold), Docent à l'Université, Bracka, 10 m. 3, Varsovie (Pologne).
- DUCHESNE (Charles-Edmond), docteur ès lettres, 132, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (X°). — Élu le 24 février 1900 ; membre perpétuel
- DUPRESNE (Maurice G.), directeur de l'École des Hautes Etudes annamites, à Hué, Annam — Élu le 18 juin 1921, membre perpétuel.
- DUMÉZIL (Georges), docteur ès lettres, professeur à l'Université de Constantinople, et 10^{bis}, rue de Strasbourg, Vincennes (Seine). — Élu le 4 avril 1925.
- DUPIN (André), professeur au lycée de Nice (A.-M.). — Élu le 17 juin 1922.
- DURAFFOUR (Antonin), chargé de cours à la Faculté des Lettres, 9, place des Alpes, Grenoble (Isère). — Élu le 13 décembre 1920.
- DUSOLIER (Maurice), docteur en médecine, à Bonrecueil par Mareuil-sur-Belle (Dordogne). — Élu le 19 juin 1920
- EISENMANN (L.), professeur à la Faculté des lettres, 20, rue Ernest-Cresson, Paris (XIV°). — Élu le 17 juin 1917
90. ERNAULT (Émile-Jean-Marie), professeur honoraire à l'Université, 2 bis, rue Saint-Maxent, Poitiers (Vienne). — Élu le 18 décembre 1875, administrateur de 1882 au 24 mai 1884, membre perpétuel.
- ERNOUT (Alfred), professeur à la Faculté des Lettres, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 5, rue Vauquelin, Paris (V°). — Élu le 3 décembre 1904 ; secrétaire adjoint en 1918, vice-président en 1925, trésorier depuis le 1^{er} janvier 1926.
- ESNAULT (Gaston), professeur au Lycée Rollin, 190 bis, boulevard Pereire, Paris (XVII°). — Élu le 21 juin 1919.
- FEGHALI (Mgr. M. T.), professeur à l'Université, 36, rue Pierre-Duhem, Bordeaux (Gironde). — Élu le 24 avril 1909 ; membre perpétuel.
- FEST (Dr Sigmund), Director des Reichenheimischen Waisenhausen, Weinbergsweg, 13, Berlin N. 54. — Élu le 2 avril 1927.
- FERRAND (Gabriel), ministre plénipotentiaire, 28, rue Racine, Paris (VI°). — Élu le 30 novembre 1901 ; membre perpétuel ; président en 1913.

- FERRARIO (Bénigno), professeur, Casilla de Correo, 443, Montevideo (Uruguay). — Élu le 24 mars 1928, membre perpétuel.
- FÉVRIER (James), chargé d'un cours à l'École pratique des Hautes Études, 282, boulevard Saint-Germain, Paris (VII^e). — Élu le 1^{er} décembre 1923.
- FINOT (Louis), prof. au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, villa Santaram, montée Queyras, Ste Catherine, Toulon (Var) — Élu le 23 juin 1892, membre perpétuel; trésorier de 1893 à 1898; président en 1910.
- FLINCK-LINKOMIES (Edwin), professeur à l'Université, Vironkatu 9, Helsingfors (Finlande) — Élu le 2 février 1924
100. FOHALLE (René), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée royal, 3, rue de Francorchamps, Verviers (Belgique). — Élu le 27 janvier 1923; membre perpétuel.
- FORD (J. D. M.), professeur à Harvard University, Cambridge, Massachussets (États-Unis d'Amérique) — Élu le 3 juin 1922.
- FOUCHÉ (Pierre), maître de conférences à la Faculté des Lettres, Strasbourg. — Élu le 5 décembre 1923.
- FRANKEL (E.), professeur à l'Université, 78, I. Feldstrasse, Kiel (Allemagne). — Élu le 24 mai 1913.
- FROIDEVAUX (A.), maître de conférences à l'Institut catholique, 7, rue Marguerin, Paris (XIV^e) — Élu le 11 janvier 1919.
- FROMAGE, Consul de France, Direction générale de l'Intérieur, Tunis. — Élu le 5 janvier 1929; membre perpétuel.
- FRICHEK (Jean), ancien répétiteur à l'École des Langues orientales, 9, rue Michelet, Paris (VI^e) — Élu le 2 février 1924; membre perpétuel.
- FUKUSHIMA (N.), professeur de sanskrit à l'Université; % S. Nishigori, 34 Hikawacho, Akasaka, Tokyo, Japon. — Élu le 3 décembre 1927.
- FU-LIU, directeur du laboratoire de phonétique à l'Université nationale de Pékin (Chine) — Élu le 6 décembre 1924; membre perpétuel
- GAÁL (Dr László), directeur du lycée, Karcag (Hongrie). — Élu le 20 juin 1923.
110. GAGNOT (M^{me} B.), professeur au lycée Victor-Duruy, 8, rue Petel, Paris (XV^e). — Élu le 1^{er} juin 1929.
- GAIDOZ (Henri), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 22, rue Servandoni, Paris (VI^e) — Membre de la Société en 1867, administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877, président en 1881.
- GANCHINE (M^{lle} Claudine), professeur à la 2^e Université de Moscou, 3^e Troitski pereoulok 9, Moscou; 40 (U. R. S. S.) — Élu le 30 avril 1927.
- GASPARDONE (Emile), membre de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoi (Indochine). — Élu le 17 avril 1926; membre perpétuel.
- GAUDEFROY-DEMOMBYNES (M.), professeur à l'École des Langues orientales, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études (Sciences religieuses), chargé de conférences à la Faculté des Lettres, 9, rue Joseph-Bara, Paris (VI^e) — Élu le 24 mai 1900, président en 1906.
- GINNEKEN (Rév. P. Jac van), professeur à l'Université, Stijn Buigstraet, 11, Nijmegen (Pays-Bas). — Élu le 20 février 1913.
- GOLDMANN (Emil), professeur à l'Université, Altmauerdorferstr., 30, Vienne. — Élu le 2 juin 1928.
- GOMBOCZ (Zoltán), professeur à l'Université, I Ker. Budafolki út 48 sz., Budapest (Hongrie). — Élu le 16 février 1924.
- GUGENHEIM (Georges), docteur ès-lettres, professeur au lycée d'Amiens, 41, rue de La-Tour-d'Auvergne, Paris (IX^e). — Élu le 6 janvier 1923.

- GRAMMONT (Maurice), professeur à l'Université, 20, rue Toiras, Montpellier (Hérault). — Élu le 14 décembre 1889
120. GRANDGENT (Charles-H.), professeur à l'Université Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu le 29 mai 1886.
- GRAPPIN (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 8; rue des Beaux-Arts, Paris (VI^e) — Élu le 15 mai 1920.
- GRAUR (Alexandre), licencié ès lettres, 12, rue de la Sorbonne, Paris (V^e). — Élu le 5 février 1921.
- GRAY (Louis Herbert), professeur à l'Université Columbia (Department of indo-iranian languages), New-York (États-Unis d'Amérique). — Élu le 15 mars 1919.
- GREEN (James), Counsellor at law, 702, State Mutual Building, Worcester, Massachussets (États-Unis). — Élu le 16 février 1918, membre perpétuel.
- GRÉGOIRE (Antoine), chargé de cours à l'Université, 76, rue des Wallons, Liège (Belgique) — Élu le 15 février 1896.
- GREGORIO (Giacomo DE), professeur à l'Université, Sperlinga, 14, Palerme (Sicile) — Élu le 1^{er} décembre 1900; membre perpétuel
- GRENKAMP-KARNFELD, 4, rue de Vaugirard, Paris (VI^e) — Élu le 21 avril 1923.
- GROENBECH (Wilhelm), professeur à l'Université de Copenhague, Gentofte (Danemark) — Élu le 16 février 1924, membre perpétuel.
- GROOT (A W de), professeur à la Faculté des lettres d'Amsterdam, Zandvoortsche Laan, 174, Aerdenhout (Pays-Bas). — Élu le 2 juin 1923; membre perpétuel.
130. GROOTERS (L.), secrétaire des *Lewensche Bydragen*, chaussée de Namur, 158, Héverlé, Louvain (Belgique). — Élu le 15 juin 1929.
- Gros (M^{me} Pierre), 3, quai de la Fontaine, Nîmes (Gard) — Élu le 4 décembre 1926; membre perpétuel
- GUILLAUME (Gustave), 106, rue Monge, Paris (V^e) — Élu le 21 avril 1917.
- GUIMARÃES (Dr. Oliveira), professeur à la Faculté des lettres, Coimbre (Portugal). — Élu le 30 janvier 1926.
- GUNTHER (August), Verwalter, Realgymnasium, Volklingen, Saargebiet (Allemagne). — Élu le 21 juin 1924.
- HAVRÁNEK (B.), privatdocent de linguistique slave, rue Jilska, 8, Prague (Tchécoslovaquie). — Élu le 5 janvier 1929.
- HERBERT (Fitz), professeur à l'Université, Adelaïde (Australie). — Élu le 5 janvier 1929.
- HÉRIOT BUNOUST (Eugène-Louis), chez Adrien Maisonneuve, libraire, 5, rue de Tournon, Paris (VI^e) — Élu le 19 novembre 1887; membre perpétuel.
- HEYDE (Klaas Van der), docteur ès lettres, Galeria (Corse). — Élu le 6 janvier 1923.
- HIERCHE (H R), élève de l'École des Hautes Études, 9, place de Vaugirard, Paris (XV^e). — Élu le 7 décembre 1927
140. HJÆLSLEV (Louis), magister de grammaire comparée, 12 Frederiksholmskanal, Copenhague K (Danemark). — Élu le 3 décembre 1925.
- HOEG (Carsten), professeur à l'Université, 5, Johannevej, Charlottenlund, Copenhague (Danemark) — Élu le 18 décembre 1920
- HOLMES (Prof. U T), professeur à l'Université de la Caroline du Nord, Chapel Hill, North Carolina, U S. A. — Élu le 1^{er} décembre 1928.
- HOMBURGER (M^{lle} Lilius), docteur ès-lettres, chargée d'un cours à l'Institut d'ethnologie, 18, rue Duban, Paris (XVI^e). — Élu le 15 janvier 1910; membre perpétuel.

- HROZNY (Frédéric), professeur à l'Université, Vořechovka, 283, Prague, Tchécoslovaquie. — Élu le 8 juin 1928.
- HUBSCHMIED (J.-N.), prof., Kusnacht, Zurich (Suisse). — Élu le 6 déc 1924; membre perpétuel.
- HUER (O.), professeur à l'Université, Vinohrady, Lužická, 21, Prague, Tchécoslovaquie. — Élu le 20 juin 1914.
- HUMBERT (Jean), agrégé des lettres, diplômé de l'École des Langues Orientales, ancien élève de l'École Normale Supérieure, 6, rue Sédillot, Paris (VII^e) — Élu le 18 février 1928.
- IVKOVIĆ (Miloš), directeur du Press-bureau, Belgrade (Serbie). — Élu le 13 février 1914; membre perpétuel.
- JABERG (Karl), professeur à l'Université, Schänzlistr. 37, Berne (Suisse). — Élu le 3 mai 1923; membre perpétuel.
150. JACOBSON (Dr Hermann), professeur à l'Université, Weissenburgstrasse, 24, Marburg (Allemagne). — Élu le 3 décembre 1908.
- JACOBSON (Roman), Bělského tr., 16, Praha VII (Tchécoslovaquie) — Élu le 29 mai 1926.
- JAKOVLEV (prof. Nicolas), Docteur à l'Université, Malaia Dmītrōvka, 29 I. 37, Moscou (U. R. S. S.). — Élu le 21 avril 1928.
- JEANBERNAT BARTHELEMY DE FERRARI DORIA (Emmanuel), avocat, docteur en droit, villa Doria, boulevard Chave, Marseille (Bouches-du-Rhône). — Élu le 16 juin 1923; membre perpétuel.
- JESPERSEN (Otto), Professeur à l'Université, Ermelundsly, Gentofte, Copenhague (Danemark). — Élu le 7 février 1923.
- JIMBO (Kaku), professeur à Koto-Shihan-Gakko (École normale supérieure), Tokio (Japon). — Élu le 13 décembre 1923, membre perpétuel.
- JOKL (Norbert), professeur à l'Université, Neustiftgasse, 67, Wien (VII). — Élu le 13 juin 1929.
- JOLY (René), agrégé de l'Université, ancien élève de l'École normale supérieure et de l'École française d'Athènes, 5, rond-point Bugeaud, Paris (XVI^e). — Élu le 15 juin 1929.
- JONVAL (Michel), docteur à l'Université, Valnu iela 2 dz. 19, Riga (Lettonie). — Élu le 30 janvier 1926.
- JORDANESCU (Theodor), professeur au lycée de Focsani (Roumanie). — Élu le 2 juin 1923
- 160 JUD (J.), professeur à l'Université, Guggenstr., 32, Zollikon bei Zurich (Suisse) — Élu le 13 juin 1918.
- JULIEN (Gustave-Henri-Jacques), gouverneur honoraire des Colonies, professeur à l'École des Langues orientales, professeur à l'École coloniale, 116, rue Lecourbe, Paris (XV^e) — Élu le 16 mars 1912.
- JURET (Abel), professeur à l'Université, 1, rue Grandidier, Strasbourg. — Élu le 17 décembre 1910
- KARCEVSKI (Serge), 11, rue Émile Jung, Genève (Suisse). — Élu le 3 décembre 1923.
- KARPELÈS (M^{lle} Suzanne), élève diplômée de l'École des Hautes-Études, conservateur de la Bibliothèque royale du Cambodge, Phnom-Penh (Cambodge). — Élu le 3 décembre 1921; membre perpétuel.
- KENT (Roland G.), professeur à l'Université de Pennsylvania, 204, St Mark's Square, Philadelphia (États-Unis d'Amérique) — Élu le 23 mars 1922; membre perpétuel.
- KIEZERITSKY (M. Th.), 11, rue de l'Échaudé, Paris (VI^e) — Élu le 24 mars 1928

- KIRSTE (Jean), professeur à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche).
— Élu le 7 janvier 1882; membre perpétuel
- KOLOVRAI (Georges de), docteur ès lettres, 5, avenue Pasteur, Paris (XIV^e).
— Élu le 21 avril 1923, membre perpétuel.
- KOLSRUD (Sigurd), professeur à l'Université, Stabekk, par Oslo (Norvège). —
Élu le 5 avril 1924, membre perpétuel.
- 170 KUENTZ (Charles), 6, rue Walda Pacha, Garden city, le Caire (Égypte). —
Élu le 16 décembre 1922; membre perpétuel.
- KURYLOWICZ (Jerzy), docteur à l'Université de Lwow (Pologne) — Élu le
16 février 1921
- KURZ (Dr Joseph), professeur au Lycée de jeunes filles, 12 ulice Petrska,
Prague III (Tchécoslovaquie). — Élu le 4 avril 1923.
- LABOURET (Henri), administrateur des Colonies, professeur à l'École des
langues orientales, chargé de cours à l'École coloniale, 4, rue Valher,
Levallois-Perret (Seine) — Élu le 15 janvier 1927, membre perpétuel.
- LACOMBE (Georges), 137, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e) — Élu le 9 fé-
vrier 1907, membre perpétuel
- LAFON (René), professeur au Lycée, Villa Saint-Jammes, 4^{bis}, avenue Thiers,
Pau (Basses-Pyrénées) — Élu le 3 mars 1923
- LAGECRANTZ (Eliel), docteur en philosophie, Taipalsaari (Finlande). — Élu
le 16 février 1924
- LAMBERT (Mayer), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études,
27, avenue Trudaine, Paris (IX^e). — Élu le 19 juin 1920.
- LAMBRINO (Scarlato), professeur, Musée des Antiquités, 7, Boul Académie
Bucarest (Roumanie) — Élu le 17 février 1923
- LAMOUCHE (Léon), colonel du génie en retraite, 32, boulevard Saint-Ger-
main, Paris (V^e) — Élu le 29 février 1896
- 180 LANE (George S.), 4, rue Rollin, Paris (V^e) — Élu le 1^{er} décembre 1928
- LANGENHOVE (George Ch van), 433, boulevard Anspach, Bruxelles. — Élu le
4 mai 1928
- LANGUMIER (René), licencié ès lettres, 8, rue Duhesme, Paris (XVIII^e) — Élu
le 3 décembre 1921
- LANMAN (Charles R.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université
Harvard, 9, Farrar-Street, Cambridge, Mass (États-Unis) — Élu le
23 juin 1906, membre perpétuel
- LARRASQUET (abbé Jean), docteur ès lettres, 57, rue de Lille, Paris (VII^e) —
Élu le 7 février 1923
- LAUFER (Berthold), l'un des directeurs du Field Museum of Natural History,
Chicago (Illinois, États-Unis). — Élu le 16 mars 1918
- LAURAND (l'abbé L.), docteur ès lettres, 37, boulevard de Tours, Laval
(Mayenne) — Élu le 16 mai 1914, membre perpétuel.
- LAURÉNT (Pierre), professeur au Lycée Henri IV, 27, rue Delambre, Paris
(XIV^e) — Élu le 21 décembre 1907.
- LEBRETON (l'abbé Jules), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catho-
lique, 6, villa Ségur, Paris (VII^e) — Élu le 14 janvier 1899; membre
perpétuel.
- LECERF (Jean), professeur au Lycée Français (Mission laïque), Damas
(Syrie) — Élu le 20 décembre 1919, membre perpétuel.
- 190 LE HARDY DE BEAULIEU (Hubert), élève breveté de l'École des Langues orien-
tales, 46, avenue Marnix, Bruxelles (Belgique). — Élu le 18 décembre 1920
- LEHR-SPLAWINSKI (Thadée), professeur à l'Université, Piekarska 1A, Lwow
(Pologne) — Élu le 16 mai 1923.

- LEJEUNE (Michel), agrégé de l'Université, 84, boulevard des Batignolles, Paris (XVII^e) — Élu le 30 avril 1927.
- LENCHANTIN DE GUBERNATIS (Massimo), libero docente all' Università, via Morosini, 108 bis, Turin-10 (Italie). — Élu le 16 décembre 1922.
- LE ROUX (Pierre), maître de conférences à l'Université, 17, rue de Vitré, Rennes (Ille-et-Vilaine) — Élu le 17 décembre 1910; membre perpétuel.
- LÉVI (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (V^e). — Élu le 10 janvier 1883; président en 1893.
- LÉVI-PROVENÇAL (Évariste), Directeur de l'Institut des Hautes Études Marocaines, Rabat (Maroc). — Élu le 20 avril 1929.
- LÉVY (Ernest), chargé de cours à l'Université de Strasbourg. — Élu le 15 janvier 1910.
- LÉVY (Isidore), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'Université de Bruxelles, 4, rue Focillon, Paris (XIV^e). — Élu le 30 janvier 1904.
- LÉVY-BRUHL (Lucien), membre de l'Institut, professeur honoraire à l'Université, 7, rue Lincoln, Paris (VIII^e). — Élu le 18 mars 1911, président en 1914.
200. LEWIS (Timothy), professeur à l'Université, Gwylfa, Bryn Road, Aberystwyth (Pays de Galles). — Élu le 3 mars 1923.
- LINDSAY (Prof. W.-M.), 4 Windmill Road, Saint-Andrews (Écosse). — Élu le 8 juin 1895.
- LIȘCU (Marin), professeur au lycée de Bucarest, str Filantropiei, 5, Craiova (Roumanie). — Élu le 17 mars 1923.
- LIVCHITZ (Deborah), Leszno 54-43, Varsovie (Pologne). — Élu le 20 avril 1929.
- LLOYD JONES (John), professeur à University college, Dublin (Irlande) — Élu le 24 mars 1928.
- LOMBARD (Alf), agrégé de philologie romane de l'Université d'Upsal, Djursholm (Suède). — Élu le 21 avril 1928.
- LOTH (Joseph), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 130, rue Lecourbe, Paris (XV^e) — Élu le 25 mai 1878; président en 1912.
- LUCOT (René), agrégé de l'Université, 5, boulevard Michelet, Toulouse (Haute-Garonne). — Élu le 30 janvier 1926.
- MACHEK (Dr. Václav), professeur au gymnase, Tisnov (Tchécoslovaquie). — Élu le 6 janvier 1923; membre perpétuel.
- MAC KAY (M^{re} C.), M. A., professeur à Trinity College, Toronto (Canada). — Élu le 15 juin 1929.
210. MAGNE (Auguste), Collegio Anchieta, Nova Friburgo, Estado de Rio (Brésil) — Élu le 25 avril 1923.
- MAGNIEN (Victor), professeur à la Faculté des Lettres, 14, rue Gravelotte, Toulouse (Haute-Garonne). — Élu le 5 décembre 1908.
- MALVY (Père Antoine), 206, Route de Vienne, Lyon (Rhône). — Élu le 17 mars 1923.
- MANSION (Joseph), professeur à l'Université, 73, rue du Chéra, Liège (Belgique). — Élu le 3 décembre 1921, membre perpétuel.
- MARÇAIS (William), directeur de l'École supérieure de Tunis, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 4^{bis}, rue Bouchnak, Tunis; 99, boulevard Peireire, Paris (XVII^e) — Élu le 30 avril 1904; président en 1924.
- MAROUZEAU (Jules), maître de conférences à la Faculté des lettres, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 4, rue Schœlcher, Paris

- (XIV^e) — Élu le 27 janvier 1906, trésorier de 1920 à fin 1925; président en 1927.
- MARSTRANDER (Carl), professeur à l'Université, Gimle Terrasse, Oslo, Norvège. — Élu le 16 mars 1918.
- MARTEL (Antonin), maître de conférences à l'Université, 19, rue Cantelieu, Lille (Nord). — Élu le 3 décembre 1921, membre perpétuel.
- MARTIN-GUELLIOT (René), 23, impasse du Moulin-Vert, Paris (XIV^e). — Élu le 16 mars 1912; membre perpétuel.
- MARX (Jean), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études (Sciences religieuses), 88, rue Lafayette, Paris (IX^e). — Élu le 18 juin 1910.
220. MASPÉRO (Henri), professeur au Collège de France, 8, avenue Daniel-Lesueur, Paris (VII^e). — Élu le 5 février 1921; membre perpétuel.
- MASSÉ (Henri), professeur à l'École des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII^e). — Élu le 15 janvier 1918; membre perpétuel.
- MASSIGNON (Louis), professeur au Collège de France, 21, rue Monsieur, Paris (VII^e). — Élu le 21 février 1925.
- MATHESIUS (Vilém), professeur à l'Université, 4, Veleslaninova, Prague (Tchécoslovaquie). — Élu le 4 mai 1928.
- MAZON (André), professeur au Collège de France, 140, avenue de Suffren, Paris (VII^e). — Élu le 9 février 1907, membre perpétuel, président en 1925.
- MEERWARTH (Alexandre), conservateur au Musée d'ethnographie de l'Académie des Sciences, à Leningrad (U. R. S. S.) — Élu le 3 décembre 1927.
- MEHDI-EDIB (Mirza), attaché au service judiciaire, Tauris (Perse). — Élu le 1^{er} décembre 1923.
- MEILLET (Antoine), membre de l'Institut, président de l'École pratique des Hautes Études (section des sciences historiques et philologiques), professeur au Collège de France, 24, rue de Verneuil, Paris (VII^e); adresse d'été : Chateaufort (Cher). — Élu le 23 février 1889; membre perpétuel; secrétaire depuis 1907.
- MERTZ (L.), professeur au lycée Charlemagne, 6, rue Joseph-Gaillard, Vincennes. — Élu le 16 janvier 1909; trésorier de 1916 à décembre 1919.
- MEUNIER (chanoine J.-M.), professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale du Collège de France, 57, rue Violet, Paris (XV^e). — Élu le 17 décembre 1898; membre perpétuel.
230. MEUNIER (Jean), 1, avenue du Parc, Neuville-sur-Saône (Rhône). — Élu le 21 juin 1919.
- MEYER (Karl H.), Universitätsdozent, Munster (Westphalie), Dahlweg 27 (Allemagne). — Élu le 1^{er} décembre 1924; membre perpétuel.
- MICHEL (Charles), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 1, avenue Botanique, la Madeleine lez Lille (Nord). — Élu le 16 février 1878; membre perpétuel.
- MIGLIORINI (Bruno), professeur, via Alessandro Poerio 29, Rome 44 (Italie). — Élu le 21 août 1928.
- MIKKOLA (J.-J.), professeur à l'Université de Meilahti 5, Helsingfors (Finlande). — Élu le 2 février 1924; membre perpétuel.
- MILLARDET (G.), professeur à l'Université, Villa Prolo, 12, rue Saint-Hubert, Montpellier (Hérault). — Élu le 21 mars 1908.
- MILLET (l'abbé A.), 18, rue Thibaud, Paris (XIV^e). — Élu le 2 février 1924.
- MINARD (Armand), élève à l'École Normale Supérieure, 10, rue du Temple, Paris (IV^e). — Élu le 28 février 1928, membre perpétuel.
- MIRAMBEL (André), professeur à l'École des Langues orientales vivantes, 4, rue Lentonnet, Paris (IX^e). — Élu le 17 décembre 1921.

- MISHRA (G - S), bibliothécaire de Benas Hirendu University, à Benares (Inde). — Élu le 3 décembre 1921.
240. MORGENSTIERNE (Georg), professeur à l'Université, Goteborg (Suède). — Élu le 17 juin 1922; membre perpétuel.
- MOSSÉ (Fernand), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur au lycée Louis-le-Grand, 8, avenue des Gobelins, Paris (V^e). — Élu le 6 décembre 1924; membre perpétuel.
- MUKHERDJI (D^r S. C.), assistant accountant general, c/o Grindley and Co, Church Lane, Calcutta (Inde) — Élu le 20 décembre 1924.
- MULLER (F. Jz.), professeur à l'Université, Plantsoen 33, Leiden (Pays-Bas) — Élu le 5 février 1924, membre perpétuel.
- NANDRIŞ (Grégoire), docteur ès lettres, 22, Strada General Mirascu, Cernăuți (Roumanie). — Élu le 17 janvier 1925
- NEMETH, professeur de turc à l'Université de Budapest (Hongrie). — Élu le 15 décembre 1923.
- NEYMARCK (M^{me} Henriette), professeur à l'École supérieure de Commerce, 8^{bis}, rue Delabordère, Neuilly-sur-Seine — Élu le 21 avril 1917; membre perpétuel.
- NICOLAU (Mathieu G), professeur à Bucarest, 17, rue du Sommerard, Paris (V^e). — Élu le 19 mars 1927.
- NITTI (M^{lle} Luigia), 15, rue Duguay-Trouin, Paris (VI^e). — Élu le 19 mars 1927.
- NITSCH (Casimir), professeur à l'Université, Gontynna 12, Salvator, Cracovie (Pologne). — Élu le 30 avril 1903
250. NOVILLE (Jean), professeur au Lycée, Alger (Algérie) — Élu le 21 mai 1921
- NYBERG (H. S.), maître de conférences à l'Université, 35 Kyrkegårdsgatan, Uppsala (Suède). — Élu le 2 juin 1928
- NYROP (Kr.), membre étranger de l'Académie des Inscriptions, prof à l'Université, St-Kannikestraede, 11, Copenhague (Danemark). — Élu le 18 juin 1921.
- OLSEN (Magnus), professeur à l'Université, 28, Fogerborggaten, Oslo (Norvège). — Élu le 5 avril 1924.
- OLTRAMARE (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu le 27 mai 1876, membre perpétuel.
- PAGOT (Charles), directeur de l'Œuvre des études grecques et latines rendues intéressantes, 47, rue de la Tour, Paris (XVI^e). — Élu le 16 avril 1921.
- PARANPE (V. G), docteur de l'Université de Paris, professeur au Fergusson College, Poona City (Inde). — Élu le 17 juin 1922; membre perpétuel.
- PASSY (Paul-Edouard), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine) — Élu le 17 décembre 1892; membre perpétuel.
- PAULHAN (Jean), 9, rue Campagne-Première, Paris (VI^e). — Élu le 11 janvier 1911.
- PEDERSEN (Holger), professeur à l'Université, 8, Ellinorsvej, Charlottenlund, Copenhague (Danemark). — Élu le 5 avril 1919.
- 260 PELLLOT (Paul), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 38, rue de Varennes, Paris (VII^e) — Élu le 16 décembre 1911.
- PEÑAFIEL (docteur Antonio), prof. à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu le 11 mai 1889, membre perpétuel.
- PERNOT (Hubert), professeur à l'Université de Paris, 31, avenue de Joinville, Nogent-sur-Marne (Seine) — Élu le 1^{er} décembre 1894; président en 1911.

- PERRET (Jean), professeur au Lycée de garçons, Bourg (Ain) — Élu le 3 décembre 1927.
- PEYSSARD (L.), professeur au Lycée, 24, rue du Vieil-Abreuvoir, Roubaix (Nord). — Élu le 16 février 1924; membre perpétuel.
- POP (Sever), Université de Cluj (Roumanie). — Élu le 29 janvier 1927.
- PORZIG, professeur à l'Université, Bellevuestr. 104, Wabern-bei Bern (Suisse). — Élu le 4 mai 1929.
- POS (Hendrik), professeur à l'Université libre d'Amsterdam, 404, Corellistraat 25^b, Amsterdam (Hollande) — Élu le 1^{er} décembre 1923.
- PRIOR (O. H.), professeur à l'Université, Cambridge (Angleterre). — Élu le 17 décembre 1927.
- PRZYLUCKI (Jean), professeur à l'École des Langues orientales, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 9, rue de Luynes, Paris (VII^e). — Élu le 20 juin 1914; membre perpétuel.
270. PSALMON (Fr.), Professeur au lycée Carnot, à Tunis (Tunisie); adresse permanente, 12, rue Chauveau-Lagarde, Paris (VIII^e). — Élu le 18 juin 1910.
- PSICHARI (Jean), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'École des Langues orientales en retraite, 4, rue Honoré-Chevalier, Paris (VI^e). — Élu le 15 février 1884, administrateur de 1885 à 1889, président en 1896 et en 1919
- RADIN (Paul), Research professor of ethnology and social psychology, Fiske University, Nashville Tennessee, U. S. A. — Élu le 5 mai 1924.
- RAQUIN (H.), agrégé de l'Université, 24, rue Hénou, Lyon. — Élu le 18 février 1929; membre perpétuel.
- RAVAISSE (Paul), professeur à l'École des Langues orientales, 6, rue Antoine Roucher, Paris (XVI^e). — Élu le 18 décembre 1920.
- REGARD (Paul), chargé de conférences à l'École pratique des Hautes Études (Sciences historiques et philologiques), 43, rue Madame, Paris (VI^e). — Élu le 19 avril 1913
- REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 16, avenue Victor-Hugo, Boulogne-sur-Seine — Élu le 21 fév. 1880.
- RENOIR (Edmond), professeur au lycée Hoche, 3, avenue des Prés-aux-Bois, Viroflay (Seine-et-Oise) — Élu le 17 mars 1923
- RENOU (Louis), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 3, rue Édouard-Dumont, à Neuilly (Seine) — Élu le 3 décembre 1921.
- REVERT (Eugène), professeur agrégé au Lycée Schœlcher, Fort-de-France (Martinique). — Élu le 16 avril 1921.
280. REY-JOUVIN (Hugues), prof. au lycée, Bastia (Corse). — Élu le 17 janvier 1925.
- RIBEZZO (Francesco), professeur ordinaire de linguistique à l'Université de Palerme. — Élu le 2 juin 1928.
- RICHTER (M^{lle} Élise), professeur à l'Université de Vienne, Weimarerstr. 83, Vienne (XIX). — Élu le 2 mars 1929.
- RIVET (Dr Paul), professeur au Muséum, secrétaire de l'Institut d'Ethnologie, 64, rue Buffon, Paris (V^e). — Élu le 18 juin 1910; membre perpétuel; président en 1928
- ROERICH (George N.), 310, Riverside Drive, New-York city (U. S. A.), c/o Geuthner, 13, rue Jacob. — Élu le 3 mars 1923.
- ROGER (Maurice), professeur au lycée Carnot, 86, rue Cardinet, Paris — Élu le 20 mars 1886; membre perpétuel
- ROKSETH (Pierre Hj.), chargé de cours à l'Université d'Oslo (Norvège); à Paris, 88^{bis}, boulevard Port-Royal (XIV^e). — Élu le 2 décembre 1922
- ROQUES (Mario), professeur à l'École des Langues orientales, directeur

- d'études à l'École pratique des Hautes Études, chargé de cours à la Faculté des Lettres, 2, rue de Poissy, Paris (V^e). — Élu le 5 décembre 1903.
- ROSETTI (Alexandre), docteur ès lettres, élève diplômé de l'École des Hautes Études, chargé de cours à l'Université, 56, Str. Dionisie, Bucarest (Roumanie). — Élu le 2 décembre 1922.
- ROSSET (Théodore), directeur de l'Enseignement secondaire, 38, rue des Écoles, Paris (V^e). — Élu le 18 juin 1910, membre perpétuel.
290. ROUDET (Léonce), professeur honoraire, Villa Alice, avenue Valentiny, Nice (Alpes-Maritimes). — Élu le 28 mai 1904.
- ROUILLER (M^{lle} M.), licenciée ès lettres, Université libre de Jeunes filles, 21, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly-sur-Seine — Élu le 18 juin 1927.
- ROUX (Arsène), directeur du Collège d'Azrou (Maroc) — Élu le 23 juin 1928.
- ROZWADOWSKI (Jean), professeur à l'Université, Smolenska 21, Gracovie (Pologne). — Élu le 21 juin 1924.
- RUFFEL (Pierre), élève à l'École normale supérieure, 43, rue d'Ulm, Paris (V^e). — Élu le 21 mai 1927.
- SACLEUX (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, à Chevilly par l'Hay (Seine). — Élu le 7 avril 1894, membre perpétuel.
- SAFAREWICZ (Jean), 38, rue Saint-Sulpice, Paris (VI^e). — Élu le 24 mars 1928.
- SAINT-GENEST (M^{me} Marguerite de), 106, rue de Rennes, Paris (VI^e). — Élu le 2 mars 1929.
- SAKSENA (Babu Ram), Lecturer, Sanscrit Department, University of Allahabad, 24, Bank Road, Allahabad (Inde). — Élu le 6 décembre 1924.
- SALIESKI (R. E.), professeur à Bethany college, Bethany, West Virginia (U. S. A.). — Élu le 5 janvier 1929.
300. SAMPSON (John), West hermitage, Shæwsbury, Shropshire (Angleterre) — Élu le 18 février 1922.
- SANDFELD (Kr.), professeur à l'Université de Copenhague, villa « Vatrå », Skovridergaardsvej, 10, Holte (Danemark). — Élu en 1922.
- SAPIR (E.), directeur de Victoria memorial museum, Ottawa (Canada). — Élu le 3 mars 1923.
- SAROFHANDY (J.), professeur au lycée Saint-Louis, 102, avenue des Ternes, Paris (XVII^e). — Élu le 17 janvier 1920.
- SAUVAGEOT (Aurélien), docteur ès lettres, professeur à Eotvös Collegium, Ménesi út 11, Budapest (Hongrie), à Paris (XX^e), 10, porte de Ménilmontant. — Élu le 17 février 1917.
- SAYCE (Archibald-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 3 janvier 1878; membre perpétuel.
- SCHIAFFINI (Alfredo), chargé de cours à l'Université, Piazza Cattaneo, 26, Gênes (Italie). — Élu le 15 mai 1926.
- SCHRIJNEN (Joseph), professeur à l'Université, St. Annastr. 17, Nimègue (Pays-Bas). — Élu le 5 décembre 1891.
- SCHWYZER (E.), professeur à l'Université, Richard Wagnerstrasse, 62, Bonn (Allemagne). — Élu le 21 février 1923; membre perpétuel.
- SCOTT (Robert D.), professeur de langue anglaise à l'Université de Nebraska, Lincoln, Nebraska (U. S. A.). — Élu le 4 décembre 1926.
310. SCRIPTURE (E. W.), professeur à l'Université Stadelhofgasse 4, Vienne (IX). — Élu le 2 juin 1928.
- SECHENAYE, privat-docent à l'Université, 3, rue de Toepffer, Genève (Suisse). — Élu le 19 février 1917.
- SELMER (Ernst W.), chargé de cours à l'Université, villa Sole, Bestum, Oslo (Norvège) — Élu le 17 juin 1922

- SÉNÉCHAL (Edmond), inspecteur des finances, à Ribémont (Aisne). — Élu le 16 mai 1883; membre perpétuel.
- SHAHIDULLAH (Muhammad), prof. à l'Université Ramna, Dacca, Bengale (Indes). — Élu le 2 avril 1927.
- SILVA CORREIA (João da), professeur des Écoles normales, assistant à la Faculté des Lettres, rue de S. João da Mata 139, 40, Lisbonne (Portugal). — Élu le 21 mai 1927.
- SIMENSCHY (Th.), docteur ès lettres, professeur de latin au Lycée B. P. Hajdau, Jasiilor, 4, à Kichineff (Roumanie). — Élu le 18 juin 1927, membre perpétuel.
- SINCLAIR (Th. Alan), 44, Gorder Square, London, W. C. (Angleterre). — Élu le 21 avril 1923; membre perpétuel.
- SJOGREN (Albert), St-Nygatan, 7, Malmo (Suède). — Élu le 28 janvier 1922.
- SJOESTEDT (M^{lle} Marie-Louise), maître de conférences à l'Université de Rennes, 139, avenue Malakoff, Paris (XVI^e). — Élu le 19 juin 1920.
320. SKOK (Pierre), professeur à l'Université de Zagreb (Yougoslavie). — Élu le 1^{er} décembre 1923.
- SLON'SKI (Prof. D. St.), 2, rue Litewska, Varsovie (Pologne). — Élu le 3 décembre 1921.
- SMIRNOV (Aleksandr-Aleksandrovič), Forchtadt'skaya 20. log. 2, Leningrad (U. R. S. S.). — Élu le 11 janvier 1911.
- SMITH (Helmer), lecteur à l'Université de Lund (Suède). — Élu le 21 avril 1923; membre perpétuel.
- SOMMERFELT (Alf), docteur ès lettres, maître de conférences (docent) à l'Université, Sandbakken, Oestre Aker, Oslo (Norvège). — Élu le 15 décembre 1917.
- SPEKKE (Arnold), professeur de langues romanes à l'Université, Vice Recteur, 49-51, rue Dorpat, Riga (Lettonie). — Élu le 15 juin 1929.
- SPITZER (Leo), professeur à l'Université, Barfussertor, 19, Marburg-Lahn (Allemagne). — Élu le 24 mai 1924.
- STAAFF (Erik), professeur à l'Université, Jarnbrogatan 1A, Upsal (Suède). — Élu le 1^{er} décembre 1923, membre perpétuel.
- STANG (Christian), licencié de philosophie de l'Université d'Oslo, 11 Kristine-lundvei, Oslo (Norvège). — Élu le 18 juin 1921; membre perpétuel.
- STCHOUPAK (M^{me} Nadine), 7, rue Leclerc, Paris (XIV^e). — Élu le 21 avril 1917.
330. STREICHER (M^{lle} Jeanne), agrégée de l'Université, maîtresse adjointe à l'École normale supérieure de Sèvres. — Élu le 17 décembre 1927.
- SUDRE (Léopold), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 83, boulevard du Port-Royal, Paris (V^e). — Élu le 2 avril 1887; membre perpétuel.
- SVERDRUP (Jacob), docent à l'Université d'Oslo, Møllevesen, 6, Vestre Aker, par Oslo (Norvège). — Élu le 4 avril 1924.
- SZOBER (Stanislas), professeur à l'Université, 8, rue Nowowiejska, Varsovie (Pologne). — Élu le 1^{er} décembre 1923.
- ŠČERBA (Lev Vladimirovič), Vasiljevskij Ostrov, 11^a linija, n^o 44, log. 3 Leningrad (U. R. S. S.). — Élu le 30 mai 1908; membre perpétuel.
- ŠKERLI (St.), professeur au lycée, 8, Nunska Ulica, Ljubljana (Yougoslavie). — Élu le 15 mai 1926.
- ŠRAMEK (Emmanuel), assistant au Laboratoire de phonétique de la Sorbonne, 7, rue des Carmes, Paris (V^e). — Élu le 4 décembre 1926.
- TAGLIAVINI (Carlo), lecteur à l'Université, Slichtenhorstr., 80, Nimègue (Pays-Bas). — Élu le 4 mai 1928.
- TAVERNEY (Adrien), avenue Davel, 7, Lausanne (Suisse). — Élu le 17 mars 1883, membre perpétuel.

- TAYLOR (F.-W.), Superintendent of Education, Northern provinces, Nigeria, par The crown agents for the colonies, 4 Millbank, Westminster, Londres, S. W. 1. — Élu le 18 juin 1921.
- 340 TCHERNITSKII (M^{lle} Antoinette DE), Sviridovka, par Lokvitsa, gouvernement de Poltava (U. R. S. S.). — Élu le 27 avril 1895, membre perpétuel.
- TEDESCO (Paul), Fuchsthalergasse, 4, Vienne (IX) (Autriche). — Élu le 17 mars 1923.
- TEEUWEN (St. Van der), collège de Ruremonde, Limbourg (Pays-Bas). — Élu le 24 mars 1928, membre perpétuel.
- TERRACHER (A.), recteur de l'Université de Dijon (Côte-d'Or). — Élu le 17 avril 1913.
- TESNIÈRE (Lucien), maître de conférences à l'Université, 8, rue de Reims, Strasbourg; en été, 57, Grande Route du Mont-aux-Malades, Mont-Saint-Aignan (Seine-Inférieure). — Élu le 17 avril 1920; membre perpétuel.
- THOMAS (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 32, avenue Victor-Hugo, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 25 janvier 1902, président en 1904
- THOMMEN (Édouard), Dr phil., sous-chef de section au bureau international du Travail, 18, chemin de l'Église, Petit-Saconnex, Genève (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905
- THURNEYSSEN (R.), professeur à l'Université, 243, 55, Meckenheimerallee, Bonn-sur-le-Rhin (Allemagne). — Élu le 11 janvier 1911.
- TIERNEY (Michael), professeur à l'University college (Dublin) — Élu le 24 mars 1928
- TONNELAT (Ernest), professeur à la Faculté des Lettres, 6, rue Achille Garnon, Sceaux (Seine). — Élu le 21 mai 1927; membre perpétuel.
350. TORCHYBACHY (Ali Akber Bey), 35, rue du Calvaire, Saint-Cloud (Seine-et-Oise). — Élu le 30 janvier 1926.
- TRIANDAPHYLLIDIS (Man.), 23, Odos Joachim, Athènes (Grèce) — Élu le 3 février 1921.
- TROUBETSKOY (Prince N.), professeur à l'Université, Dorotheergasse, 12, Vienne, I (Autriche). — Élu le 18 juin 1921.
- TURNER (Ralph-Lilley), professeur à l'Université de Londres, Haverbrack, Bishop's Stortford (Angleterre). — Élu le 24 mai 1913; membre perpétuel
- UHLENBECK (C. C.), professeur à l'Université, Bergendalsche Weg 231, Nijmegen (Hollande). — Élu le 26 janvier 1895.
- UNBEGAUN (Boris), 49, rue de la Harpe, Paris (V^e). — Élu le 21 avril 1928.
- DE URQUINO, Centenario, 1, Saint-Sébastien (Espagne). — Élu le 16 décembre 1911; membre perpétuel.
- VAIDYA (P. L.), M. A., docteur de l'Université de Paris, Willingdon College Sangli, Bombay (Inde) — Élu le 3 mars 1923; membre perpétuel.
- VAILLANT (André), professeur à l'École des Langues orientales, 2, avenue des Vignes, les Coteaux, Saint-Cloud (Seine-et-Oise). — Élu le 17 janvier 1920
- VAN BULCK (Père Gaston), 42, rue de Grenelle, Paris (VII^e). — Élu le 2 mars 1929.
360. VASMER (Max), professeur à l'Université, Kaiser Wilhelmstrasse 36 II, Leipzig (Allemagne) — Élu le 21 mai 1910, membre perpétuel.
- VENDRYES (Joseph), professeur à la Faculté des Lettres, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 85, rue d'Assas, Paris (VI^e). — Élu le 21 mai 1898; membre perpétuel; trésorier de 1908 à 1915
- VERRIER, professeur à la Faculté des lettres, 19, quai Bourbon, Paris (IV^e). — Élu le 12 mars 1892.

- VEY (Marc), Institut français, 4, Gospovetska cesta, Ljubljana (Yougoslavie). — Élu le 18 février 1922
- VINOGRADOV (Viktor), professeur à l'Université, rue Jdanovka, 3.27, Leningrad (U. R. S. S.). — Élu le 18 décembre 1926.
- VOGT (Hans), Fredrikstad (Norvège). — Élu le 21 février 1925.
- VOILE (abbé Constant), professeur à l'Institution Saint-Pierre, Bourg (Ain). — Élu le 5 janvier 1929.
- WACKERNAGEL (Jakob), professeur à l'Université, 93, Gartenstrasse, Bâle (Suisse). — Élu le 20 novembre 1886
- WAGNER (Léon), 12, rue Montrosier, Neuilly-sur-Seine. — Élu le 2 juin 1928.
- WALLBERG (E.), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu le 24 mai 1924; membre perpétuel.
- 370 WARTBURG (W. von), professeur à l'Université, Romanisches Institut, Universitätstrasse, Leipzig, Allemagne. — Élu le 20 mai 1922.
- WEINGART (Miloš), professeur à l'Université Charles, Sternberkova 1350, Prague (VII) (Tchécoslovaquie) — Élu le 2 décembre 1922.
- WHATMOUGH (J.) B. 11, Morris Hall Soldiers' Field Station, Boston (Mass.) (U. S. A.). — Élu le 1^{er} décembre 1928
- WILLIAMS (Ifor), professeur à l'University College, Bangor, Pays de Galles (Angleterre) — Élu le 3 décembre 1921; membre perpétuel.
- WILLMAN-GRABOVSKA (M^{me} H. de), chargée de cours à l'Université de Cracovie (Pologne). — Élu le 17 décembre 1921
- WOOLNER (A.-G.), principal, Oriental college, Lahore (Inde). — Élu le 21 juin 1924; membre perpétuel.
- YON (A.), chargé de cours à l'Université de Lyon — Élu le 5 mai 1923.
- YVON (Henri), professeur au lycée Henri IV et à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, 11, rue Gay-Lussac, Paris (V^e). — Élu le 3 décembre 1921; président en 1929.

- ZICHY (Comte Étienne), professeur à l'Université, I Ker Döbrenki utca, 8 Sz. Budapest (Hongrie). — Élu le 16 février 1924.
- ZIFF (George K.), professeur, 33, North Whistler Avenue Freeport, Illinois (U. S. A.). — Élu le 30 avril 1927.

Bibliothèques, institutions, périodiques.

380. ABERDEEN BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'ABERDEEN (Écosse), par Librairie Champion. — Admise le 18 juin 1921
- Abo. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ FINNOISE, Abo (Finlande). — Admise le 1^{er} mars 1924.
- Aix-en-Provence. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), par Garnier (Arnaud et Laffont, successeurs) — Admise le 19 février 1898
- Amsterdam. BIBLIOTHEEK DER UNIVERSITEIT, Amsterdam (Hollande). — Admise le 16 février 1924.
- Baltimore. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ JOHN HOPKINS, Baltimore, Maryland (États-Unis), par Maison du Livre français, 4, rue Séguier, Paris (VI^e). — Admise le 17 janvier 1920.
- Bayonne. BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE BAYONNE (Basses-Pyrénées), par Librairie Champion. — Admise le 21 juin 1913.

- Berkeley.** UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY, à Berkeley (Californie, États-Unis), par Librairie Champion, Paris (VI^e) — Admise le 18 décembre 1920.
- Berlin.** PREUSSISCHE STAATSBIBLIOTHEK, Berlin (Allemagne) Adresser à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM Ch Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^e). — Admise le 28 janvier 1899
- UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK, Berlin (Allemagne), par Asher et Co, chez Gaulon, 39, rue Madame, Paris (VI^e). — Admise le 17 décembre 1910.
- INDOGERMANISCHE GESELLSCHAFT, % Walter de Gruyter, Genthinerstrasse, 38, Berlin, w 40 — Admise le 3 décembre 1927.
- 390 **Berne.** STADT-UND HOCHSCHULBIBLIOTHEK, Berne (Suisse). — Admise le 16 février 1924.
- Beyrout** BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE DE L'UNIVERSITÉ DE BEYROUT (Syrie). — Admise le 18 février 1922.
- Bilbao.** BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DE LA LANGUE BASQUE, 18, rue Ribera, Bilbao (Espagne) — Admise le 15 janvier 1921
- Bonn.** SPRACHWISSENSCHAFTLICHES SEMINAR DER UNIVERSITÄT, Akademisches Kunstmuseum, Bonn (Allemagne). — Admis le 12 mars 1910.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Bonn (Allemagne) — Admise le 17 décembre 1910.
- Bordeaux.** BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Bordeaux (Gironde), par Librairie Champion. — Admise le 12 mars 1910
- Bratislava** BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ KOMENSKÝ, Bratislava (Tchécoslovaquie). — Admise le 29 avril 1922
- Breslau.** STAATS-UND UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK, Breslau (Allemagne), par Asher et Co, chez Gaulon, 39, rue Madame, Paris — Admise le 28 janvier 1899.
- Bristol.** BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à Bristol (Angleterre). — Admise le 5 février 1921.
- Brno** BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRNO, Zemsky Dum, 11 (Tchécoslovaquie). — Admise le 21 avril 1923.
400. **Bruxelles.** UNIVERSITÉ LIBRE, avenue des Nations, Bruxelles (Belgique). — Admise le 24 mai 1924.
- Bucarest** GRAI ȘI SUFLET [Revue], 19^{bis}, Strada Timpului, Bucarest (Roumanie). — Admise le 6 décembre 1924
- Budapest.** INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST (Prof Alex. Eckhardt), Muzeum Korut, 6-8, Budapest (Hongrie). — Admis le 20 juin 1925.
- Buenos-Ayres** BIBLIOTECA NACIONAL, à Buenos-Ayres (Argentine), par librairie Terquem, Gaulon, 14, rue Séguier, Paris (IX^e) — Admis le 5 décembre 1925.
- Caire (Le).** SERVICE DES ANTIQUITÉS, Le Caire (Égypte). — Admis le 20 mai 1922.
- Cambridge.** UNIVERSITY LIBRARY, Cambridge (Angleterre). — Admise le 17 février 1912
- CAMBRIDGE PHILOLOGICAL SOCIETY, Museum of classical Archeology, Little Saint-Mary's Lane, Cambridge (Angleterre). — Admise le 28 mai 1904.
- Cambridge.** HARVARD COLLEGE LIBRARY, Cambridge, Massachussets (États-Unis d'Amérique), par Librairie Champion. — Admise le 1^{er} mars 1924.
- Cardiff.** UNIVERSITY COLLEGE OF SOUTH WALES AND MONMOUTHSHIRE, Cardiff (Angleterre) — Admis le 3 décembre 1921
- Cincinnati.** Library, University of Cincinnati, Burnet Woods Park, Cincinnati, Ohio (États-Unis); paiement par Librairie Champion. — Admise le 7 février 1925
- 410 **Clermont-Ferrand.** BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), par Librairie Klincksieck. — Admise le 11 juin 1887

Colombus LANGUAGE, % G M Bolling, Ohio State University, Colombus, Ohio (U S A). — Admis le 20 mais 1926.

Copenhague. BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE COPENHAGUE, par Haase Søn, Lovsstraedie, 8. — Admise le 20 déc 1924

— PHILOLOGISK-HISTORISK LABORATORIUM, Université, Studiegaarden-Studiestraede, 6, Copenhague (Danemark) — Admis le 20 mars 1909.

Cracovie BIBLIOTEKA JAGIELLONSKA. — Admise le 1^{er} décembre 1928.

Dorpat BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE DORPAT (Esthonie), par librairie Hachette, 111, rue Réaumur, Paris — Admise le 21 juin 1924

Dublin. LIBRARY OF TRINITY COLLEGE, Dublin (Irlande), par Librairie Champion — Admis le 17 février 1912.

— LIBRARY OF UNIVERSITY COLLEGE — Admise le 24 mars 1928.

— NATIONAL LIBRARY OF IRELAND, Kildare Street, Dublin (Irlande), par Librairie Champion. — Admise le 17 février 1912

Ednburg. EDINBURG UNIVERSITY LIBRARY, par James Thin 54 South Bridge, Ednburg (Grande-Bretagne). — Admise le 3 décembre 1923

420 Evanston. NORTHWESTERN UNIVERSITY LIBRARY, Evanston, Illinois (U. S. A.), par Terquem, 1, rue Scribe, Paris (IX^e) — Admise le 19 mars 1927.

Florence. BIBLIOTECA CENTRALE, Florence (Italie), par Librairie Champion — Admise le 21 juin 1924

Frankfurt-A.-M. INDOGERMANISCHES SEMINAR, Universitat, Frankfurt-A.-M (Allemagne). — Admis le 17 mais 1923

Freiburg im Breisgau. UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK, Freiburg im Breisgau (Allemagne). — Admise le 20 juin 1914

Genève. BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ET UNIVERSITAIRE, Genève (Suisse). — Admise le 13 juin 1918.

Goteborg. STADSIBLIOTHEK, par Wettengren-Kerbers, Vastra Hamngatan 22, Goteborg (Suède) — Admise le 1^{er} mars 1924

Gottingen. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, par Ludwig Hantzchel Co, Gottingen Postfach, 108 (Allemagne) — Admise le 28 janvier 1899.

Graz. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE GRAZ (Autriche). — Admise le 21 juin 1924.

Grenoble. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE — Admise le 5 janvier 1929.

Hambourg. STAATS UND UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK, Hambourg (Allemagne) — Admise le 15 mars 1913

430. Hanoï. BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT, HANOI, Tonkin. — Admise le 7 avril 1906

Hanover. DARTMOUTH COLLEGE (M. Goodrich, librarian), Hanover, New Hampshire (États-Unis), par Librairie Champion. — Admis le 7 janvier 1922.

Iena. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'ÉNA (Allemagne). — Admise le 3 mars 1923

Innsbruck. SEMINAR FÜR VERGLEICHENDE SPRACHWISSENSCHAFT an der Universität. — Admis le 15 juin 1929

Jérusalem ÉCOLE BIBLIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE (Directeur : P Dhorme), à Jérusalem (Palestine) — Admise le 21 juin 1924

Johannesburg UNIVERSITY OF THE WITWATERSRAND, Johannesburg (Afrique Australe). — Admise le 5 mai 1924.

Kazan' 'CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE KAZAN' (U R S S.) — Admis le 3 juin 1922.
Konigsberg 1 Pr. STAATS-UND UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK, Königsberg 1 Pr. (Allemagne), par Asher & Co, chez Gaulon, 39, rue Madame, Paris (VI^e). — Admise le 28 janvier 1899

Lausanne BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE de Lausanne (Suisse), (cotisation par Rouge et C^{ie}, 6, rue Haldimand, Lausanne) — Admise le 6 mars 1926.

Leipzig. ZEITSCHRIFT FÜR SLAVISCHE PHILOGIE, chez Markert und Petters, Seeburgstrasse 53, Leipzig (Allemagne) — Admise le 4 décembre 1926.

440 — UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK, par Twietmeyer, Gellerstr., 14, Leipzig — Admise le 20 avril 1929

Leningrad. PUBLITCHNAYA BIBLIOTEKA, Prospect 25 Oktiabria 37. — Admise le 5 décembre 1925.

— MUSÉE ASIATIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, conservateur: F. Rosenberg. — Admis le 6 mars 1926.

— SÉMINAIRE DE LINGUISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ — Admis le 6 mars 1927.

Lille. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ de Lille (Nord), par Tallandier, 17, rue Faidherbe — Admise le 17 janvier 1914

Ljubljana SÉMINAIRE DE SLAVISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LJUBLJANA (Yougoslavie). — Admis le 18 juin 1921.

Londres. BRITISH MUSEUM, Department of Printed Books Londres WC 1 (Angleterre), par Librairie Champion — Admis le 22 novembre 1890.

— LIBRARY OF INDIA OFFICE; adresser à Superintendant Telegraph and Mail branch, I O., London, S. W., 1 (Angleterre). — Admise le 5 mars 1922

Lund UNIVERSITETETS-BIBLIOTEKET, Lund (Suède). — Admise le 16 février 1924.

Lwow. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ de Lwow (Pologne), 5, rue de Mochnoski — Admise le 25 avril 1914

450, **Lyon.** BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ de Lyon, par Librairie Champion. — Admise le 20 décembre 1913.

Madras. MADRAS UNIVERSITY LIBRARY (The Chairman), Senate House, Triplicane, Madras (Inde) — Admise le 16 février 1924

Manchester. JOHN RYLANDS LIBRARY, à Manchester (Angleterre), par Librairie R Jaschke, à l'agence générale, 7, rue de Lille, Paris (VII^e). — Admise le 15 janvier 1921.

Marburg 1 H. UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK, Marburg i. H. (Allemagne), par Asher & Co, chez Gaulon, 39, rue Madame, Paris (VI^e). — Admise le 28 janvier 1899

Marseille. BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MARSEILLE (Bouches-du-Rhône) — Admise le 8 mars 1923

Milan. UNIVERSITA CATTOLICA DEL S. CUORE — Admise le 23 juin 1928.

Montpellier. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Montpellier (Hérault), par Librairie Champion — Admise le 24 juin 1893

Montreal. BIBLIOTHÈQUE DE MCGILL UNIVERSITY, à Montreal (Canada). — Admise le 21 mai 1921.

Moscou. BIBLIOTEKA IMENI LENINA, Mokhovaya 3, Rumanievsky Musei — Admise le 5 décembre 1925.

- Munich. INDOGERMANISCHES SEMINAR, Universitat, Munich (Allemagne) — Admis le 19 juin 1909
- 460 Nancy BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Nancy (Meurthe-et-Moselle), par les Presses Universitaires, 49, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e). — Admise le 16 janvier 1909
- Neuchâtel. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, Neuchâtel (Suisse). — Admise le 3 décembre 1927
- New-York COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY, New-York (États-Unis), par Librairie G.-E. Stechert, 46, rue de Condé, Paris (VI^e) — Admise le 19 juin 1920.
- Nimègue. BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DES LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES, Nimègue (Pays-Bas) — Admise le 6 décembre 1924
- Oslo UNIVERSITETETS-BIBLIOTEKET, Drammensveien, à Oslo, Norvège. — Admise le 2 décembre 1922.
- Oxford. BODLEIAN LIBRARY, Oxford (Angleterre), par Parker and Son, Oxford. — Admise le 4 mai 1901.
- LIBRARY OF QUEEN'S COLLEGE, Oxford (Angleterre), par Parker and Son. — Admise le 15 juin 1901
- MEYRICK LIBRARY, Turl Street, Oxford (Angleterre), par Parker and Son. — Admise le 15 juin 1901.
- TAYLOR INSTITUTION, Oxford (Angleterre). — Admise le 15 juin 1901.
- Padoue SÉMINAIRE DE LINGUISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PADOUÉ (Italie) — Admis le 2 mars 1929.
470. Paris. BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, 2, rue de Lille, Paris (VII^e), par Librairie Klincksieck — Admise le 18 juin 1910
- BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, rue d'Ulm, Paris (V^e), par Librairie Klincksieck. — Admise le 20 avril 1918
- BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (V^e). — Admise le 22 février 1902.
- BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à la Sorbonne, Paris (V^e), par Librairie Champion — Admise le 22 février 1902.
- MUSÉE GUIMET, place d'Iéna, Paris (XVI^e) — Admis le 13 mars 1920.
- SOCIÉTÉ ASIATIQUE, palais de l'Institut, 4, rue de Seine, Paris (VI^e). — Admise le 15 juin 1929.
- Philadelphie. Library of the University of Pennsylvania, 34th street, Philadelphia, Pa. (États-Unis) — Admise le 17 janvier 1923.
- Prague. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PRAGUE (Tchécoslovaquie). — Admise le 21 mai 1921.
- INSTITUT FRANÇAIS DE PRAGUE, Ostrovni Ul. 6, Prague, II (Tchécoslovaquie) — Admis le 6 janvier 1923.
- JEDNOTA ČESKÝCH FILOLOGŮ, Veletrávinova 96, Prague I (Tchécoslovaquie). Admis le 21 juin 1924.
480. — SÉMINAIRE DE GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES à la Faculté de Philosophie de l'Université Charles, à Prague I (Tchécoslovaquie) — Admis le 5 janvier 1929.
- Princeton. PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY, Princeton, New-Jersey (États-Unis), par Librairie Terquem Gaulon, 44, rue Séguier, Paris (VI^e) — Admise le 2 décembre 1922.
- Rabat. ÉCOLE SUPÉRIEURE DE LANGUE ARABE ET DE DIALECTES BERBÈRES (Institut

des Hautes Études marocaines), à Rabat (Maroc); adresser à : Bibliothèque du Protectorat français au Maroc. — Admise le 16 décembre 1911.

Rennes. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Rennes (Ille-et-Vilaine) — Admise le 7 mai 1898.

Riga. LATVIŠAS AUGSTSKOLA-VALODNEECISKI-FILOSOFIŠKA FAKULTATE, Riga (Lettonie). — Admise le 18 décembre 1920.

Rome. BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE, Palais Farnèse, Rome (Italie), par Librairie Klincksieck, Paris (VI^e) — Admise le 25 mai 1889.

— BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO-EMMANUELE, à Rome (Italie), par Librairie Champion, Paris (VI^e). — Admise le 21 avril 1917.

Rouen. BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE ROUEN (Seine-Inférieure), par Lestringant. — Admise le 5 avril 1919.

Strasbourg. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE ET RÉGIONALE, Strasbourg (Bas-Rhin). — Admise le 15 mai 1897.

— INSTITUT INDO-EUROPÉEN DE L'UNIVERSITÉ, Strasbourg (Bas-Rhin). — Admis le 13 mars 1920.

490 Toronto. UNIVERSITY LIBRARY, à Toronto (Canada), par Librairie Champion. — Admise le 5 décembre 1925

Toulouse. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, section Droit et Lettres, rue du Taur, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise le 2 mai 1885.

Tunis. BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE TUNIS, 20, Souk el Attarine (Bibliothécaire: M. Louis Barbeau). — Admise le 13 mars 1920.

Turin. BIBLIOTECA NAZIONALE, par Fratelli Bocca, Via Carlo Alberto, 3, Turin (Italie) — Admise le 21 juin 1924.

Uppsala. KUNGL. UNIVERSITETS BIBLIOTEK, à Uppsala (Suède). — Admise le 19 juin 1920.

Utrecht. BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE L'UNIVERSITÉ à Utrecht (Hollande). — Admise le 16 décembre 1911

Vienne. INDOGERMANISCHES INSTITUT, Universitat, Vienne (Autriche). — Admis le 18 décembre 1909.

— UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK, Vienne (Autriche). — Admise le 18 mai 1912.

Washington. LIBRARY OF CONGRESS, Washington (États-Unis), par Librairie Terquem Gaulon, 14, rue Séguier, Paris (VI^e). — Admise le 20 décembre 1919.

Zurich. ZENTRALBIBLIOTHEK, Zurich (Suisse), par Librairie Champion. — Admise le 26 février 1921.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

MM.

1864-65. † A D'ABBADIE.
 1866. † ÉMILE EGGER.
 1867. † ERNEST RENAN.
 1868. † WL BRUNET DE PRESLE
 1869. † F BAUDRY
 1870-71 † ÉMILE EGGER
 1872. † CHARLES THUROT.
 1873. † GASTON PARIS
 1874. † CHARLES PLOIX
 1875. † L. VAISSE
 1876 † ÉMILE EGGER.
 1877 † EUGÈNE BENOIST
 1878 † ROBERT MOWAT.
 1879. † ABEL BERGAIGNE
 1880 † G MASPÉRO
 1881. H. GAIDOZ.
 1882 † LOUIS LÉGER.
 1883 † D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
 1884 † STANISLAS GUYARD
 1885 † H DE CHARENCEY.
 1886. † RUBENS DUVAL.
 1887 † JAMES DARMESTETER
 1888 † JOSEPH HALÉVY.
 1889 † CHARLES PLOIX.
 1890 † F. BONNARDOT
 1891 † M. DE ROCHEMONTEIX
 1892 † PHILIPPE BERGER.
 1893 SYLVAIN LÉVI.
 1894 † ALEXANDRE BIBESCO
 1895 † P ROUSSELOT.
 1896. JEAN PSICHARI
 1897. † ALEXANDRE BOUTROUE.

MM.

1898 † PAUL LEJAY.
 1899 † TH. PARMENTIER
 1900. † CH ROSAPELLY.
 1901 PAUL BOYER.
 1902. † CHARLES JORET
 1903. † CLÉMENT HUART.
 1904. † ALEXANDRE LIÉTARD
 1904. ANTOINE THOMAS.
 1905. † THÉODORE REINACH.
 1906 M. GAUDEFROY-DEMONBYNES.
 1907 F BRUNOT
 1908 L SAINÉAN.
 1909 TH. CART.
 1910. LOUIS FINOT.
 1911. H. PERNOT.
 1912. J. LOTH.
 1913. GABRIEL FERRAND
 1914-15. L LÉVY-BRUHL.
 1916. † PAUL LEJAY.
 1917 PAUL BOYER.
 1918. † CLÉMENT HUART
 1919. JEAN PSICHARI.
 1920. JEAN DENY.
 1921. OSCAR BLOCH
 1922 DANIEL BARBELENET
 1923 † MAURICE DELAFOSSE.
 1924. WILLIAM MARÇAIS.
 1925. PAUL PELLIoT.
 1926 ANDRÉ MAZON
 1927. JULES MAROUZEAU.
 1928. PAUL RIVET
 1929. HENRI YVON.